

Alma Mater Studiorum – Università di Bologna

Dottorato di ricerca in:
Les littératures de l'Europe unie - European Literatures -
Letterature dell'Europa unita

Ciclo XVIII

Settore Concorsuale di afferenza: 10/F1 - LETTERATURA ITALIANA
Settore Scientifico disciplinare: L-FIL-LET/10 - LETTERATURA ITALIANA

**Appréhender les nouveaux mondes.
Rhétoriques de la découverte
dans la première moitié du XVII^e siècle**

Presentata da: Gemma Prandoni

Coordinatore Dottorato:
Prof.ssa Bruna Conconi

Relatore:
Prof. Giovanni Baffetti

Esame finale anno 2017

Remerciements

Cette thèse est le résultat d'un long travail, qui a pu arriver à sa conclusion seulement grâce à l'aide et à la présence de nombreuses personnes. Je tiens donc d'abord à remercier M. Giovanni Baffetti, mon directeur de thèse, pour la grande disponibilité et les nombreuses suggestions. Son soutien est demeuré constant pendant toutes les phases d'un parcours dense de déviations et variations de route imprévus.

Je souhaite aussi remercier Mme Anna Paola Soncini, pour avoir créé maintes opportunités précieuses tout au long de ces années, et pour avoir toujours été un point de référence important. Je voudrais exprimer ma reconnaissance également à Mme Bruna Conconi, toujours disponible et à l'écoute, ainsi qu'à tous les professeurs du consortium du DESE, pour les remarques critiques offertes lors des rencontres du doctorat. En particulier, je tiens à remercier Mme Romana Zacchi, dont l'intérêt et les observations critiques ont été essentiels pour ce travail.

Ma profonde reconnaissance s'adresse encore à M. Frédéric Tinguely, non seulement car il m'a accueillie au sein de l'Université de Genève, mais aussi pour la grande générosité intellectuelle, l'encouragement et la disponibilité à des échanges toujours constructifs et stimulants. Tout cela a rendu possible et passionnante cette recherche. Je tiens encore à remercier vivement M. Armand Guilhem, dont l'intérêt généreux et les remarques précieuses m'ont grandement aidée et orientée à différentes phases de mon parcours. En outre, je remercie encore Mme Isabelle Pantin, pour m'avoir accueillie au sein de l'ENS lors de mes recherches, de façon disponible et encourageante.

Je voudrais remercier grandement aussi Margot Legrand et Cécile Pirat, pour leur travail précieux et attentif, en dépit des échéances immédiates.

Bien entendu, toutes les personnes que nous avons consultées ne sont pas responsables des erreurs ou des lacunes présentes dans cette thèse.

Ces années auraient été beaucoup plus sombres et difficiles sans la présence de mes collègues de doctorat – Fulvia Balestrieri, Roberta Pelagalli, Mihaila Petričić, Eleonora Marzi, Maria-Christina Mur, Maura Felice ainsi que ma collègue suisse Dorine Rouiller – dont l'appui et la générosité m'ont permis de dépasser et de minimiser tous les obstacles avec le sourire, en me rappelant toujours l'importance de la collaboration. Je leur adresse une profonde reconnaissance. Je voudrais remercier encore toute ma famille,

mes amis et mes proches, qui m'ont toujours soutenue et supportée même dans les périodes les plus dures. Enfin, je ne saurais comment remercier Alessandro d'Este, dont l'appui a toujours été inébranlable, et sans lequel ce travail n'aurait tout simplement pas été possible.

Sommaire

Introduction.....7

Partie 1

Comparer les découvertes. Diffusion d'un discours.....27

Partie 2

Raconter les découvertes. Genres en transformation181

Conclusion297

Introduction

[...] Et ay aprins que, comme le siècle passé s'estoit randu remarquable à cause des navigations faictes es mondes incogneuz, que cestuy cy se randoit admirable et recomandable pour l'effort que les hommes faisoient au ciel, lequel sembloit estre conquis depuys que Galileus Galilei avoit le premier posé l'escalade et en avoit raporté la couronne murale ; que plusieurs le suivoient [...]¹

En 1614 Jean Tarde, évêque français en voyage en Italie, décide de rendre visite à Florence à l'une des célébrités de son temps, l'astronome Galilée, qui l'informe de ses récentes découvertes astronomiques : les satellites de Jupiter, la présence d'aspérités sur la Lune et d'un nombre infini d'étoiles dans la Voie Lactée, ainsi que les phases de Vénus et la forme particulière de Saturne.

Successivement, l'évêque narre son séjour à Rome et sa rencontre avec les pères jésuites : ceux-ci mettent les incroyables exploits de l'astronome en lien direct avec les découvertes faites, au siècle précédent, par les voyageurs dans des mondes auparavant inconnus – notamment l'Amérique. Leur siècle se révélait exceptionnel grâce à ces « efforts » pour atteindre, désormais, le ciel.

Si de nos jours ce rapprochement peut paraître un peu forcé et artificiel, s'agissant de deux événements historiques de type tout à fait différent, appartenant à deux disciplines distinctes, et de surcroît nettement séparés dans le temps, dans la première moitié du XVII^e siècle, par contre, ce parallélisme s'institua de façon si fréquente, dans des textes de genres complètement différents, qu'il devint un lieu commun.

On rappellera, tout d'abord, les raisons qui conduisirent les contemporains à établir une telle association.

Il faut souligner, d'emblée, que les frontières entre la géographie, la cosmographie, la cosmologie et l'astronomie, bien qu'elles aient commencé à se définir de façon un peu plus nette pendant la Renaissance, demeuraient à l'époque encore floues.²

¹ « Dal diario del viaggio di Giovanni Tarde in Italia, Novembre-Dicembre 1614 », ds. *Le opere di Galileo Galilei*, A. Favaro; I. Del Lungo (éd.), Firenze, G. Barbera, 1968, vol. XIX, p. 591.

² À ce propos, voir p. e. T. S. Kuhn, *La Révolution copernicienne*, trad. fr. de A. Hayli, Fayard, 1973 (orig. : T. S. Kuhn, *The Copernican Revolution. Planetary Astronomy in the Development of Western Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 1957); Lestringant Frank, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance » ds. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 46^e année, N. 2, 1991, pp. 239-260 ; N. Jardine, « The place of astronomy in early-modern culture », ds. *Journal for the history of astronomy*, 29, 1998, p. 49-62 ; Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003. Pour des études fondamentales sur l'histoire de l'astronomie voir P. Duhem, *Le Système du Monde : Histoire des*

L'enseignement de l'astronomie, discipline qui faisait partie des « arts libéraux » d'origine médiévale, se fondait, traditionnellement, sur des œuvres cosmographiques, telles que la *Cosmographia* de Pierre Apian corrigée par Gemma Frisius (1539), dans laquelle étaient aussi présentées des connaissances de base en matière géographique.³ En même temps, « La Terre du cosmographe est un concept dont la construction a été rendue possible par l'application du savoir astronomique et géométrique. »⁴

Même les acquis des navigateurs modernes, qui découvrent de nouvelles terres, étaient non seulement le fruit d'une expérience hasardeuse, mais aussi le résultat de spéculations cosmographiques et cosmologiques, et de l'amélioration d'instruments employés aussi bien par les astronomes – tels que le télescope – dans le cadre d'une collaboration étroite et indispensable portant à la rénovation de toutes ces disciplines⁵.

Comme le rappellera plus tard Fontenelle, secrétaire de l'Académie Royale des Sciences : « L'Art de la Navigation, par exemple, tient nécessairement à l'Astronomie, et jamais l'Astronomie ne peut être poussée trop loin pour l'intérêt de la navigation. L'Astronomie a un besoin indispensable de l'Optique, à cause des Lunettes de longue vue ; et l'une et l'autre, ainsi que toutes les parties des Mathématiques, sont fondées sur la géométrie, et pour aller jusqu'au bout, sur l'algèbre même. »⁶

En deuxième lieu, il convient de souligner aussi que la véritable prise de conscience de la portée de la découverte du continent Américain, et sa « construction », avait demandé du temps, de nombreux voyages, comptes-rendus et histoires

doctrines cosmologiques de Platon à Copernic, 10 voll., Hermann, Paris 1913-1959 ou J. L. E. Dreyer, *A History of Astronomy from Thales to Kepler*. Revised edition with a Foreward by W. H. Stahl, New York, Dover Publications, 1953.

³ Voir Nicholas Jardine, « The places of astronomy in early-modern culture », *Journal for the history of astronomy*, 29, 1998, p. 49-62.

⁴ Jean-Marc Besse, *Les grandeurs...*, *op. cit.*, p. 53.

⁵ Citons à ce propos les paroles de Kuhn, qui reconstruit le contexte à la base de la théorie copernicienne : « La cosmologie des deux sphères enseigne que la Terre est sphérique, et elle suggère une série d'observations [...] qui permettront à l'astronome de mesurer les dimensions de cette sphère. C'est une suite de telles observations [...] qui conduisirent C. Colomb à penser que la navigation autour du globe était une entreprise réalisable [...] » « [...] Le succès de ces voyages exigeait une amélioration des cartes et des techniques de navigation, qui dépendaient en partie d'une meilleure connaissance du ciel. Le prince Henri le Navigateur, qui organisa et dirigea les premiers voyages portugais, construisit l'un des premiers observatoires d'Europe. Les nécessités de l'exploration contribuèrent à créer une demande d'astronomes européens compétents, et ainsi changea, en partie, l'attitude de ces derniers envers leur propre science. », T. Kuhn, *La Révolution copernicienne*, trad. fr. de A. Hayli, Fayard, 1973, p. 45 ; 144.

⁶ B. de Fontenelle, *Oeuvres complètes*, A. Niderst (éd.), Paris, Artheme-Fayard, 7 vols, 1989 -, tome VI, p. 40. Je remercie M. A. Guilhem pour la communication.

naturelles⁷ pour être acquise : comme le relève Besse, la compréhension du Nouveau Monde est alors une construction lente, procédant par degrés jusqu'à la fin du XVI^e siècle.⁸ Selon A. Grafton, l'intérêt pour l'Amérique serait même à son plus haut niveau entre 1570 et 1610⁹.

Ainsi, l'exploit de Colomb n'avait pas fini de produire des conséquences gnoséologiques et épistémologiques lorsque Galilée annonça sa découverte : on voit maintenant que l'association entre les deux événements n'était alors pas si forcée que cela.

Si le succès américain pouvait bien fonctionner comme métaphore, en général, de l'avancement scientifique des Modernes – il suffit de mentionner le frontispice de l'*Instauratio Magna* (1620) de Bacon qui, comme cela est bien connu, représente un navire franchissant les colonnes d'Hercule, symbole des limites de la connaissance, tandis qu'un autre les a déjà dépassées et s'avance, insouciant, vers l'inconnu – les entreprises du Pisan et du Génois montraient, en outre, plusieurs affinités en soi.

Si nous nous penchons sur la similarité entre les contenus et les modalités des deux révélations, en reprenant les considérations de Battistini¹⁰, on remarque qu'il s'agissait, dans les deux cas, d'une découverte inimaginable, qui bouleversait les théories des Anciens, permettant de dépasser les limites qu'ils avaient imposées (les colonnes d'Hercules ou la sphère de feu d'Aristote) sur la base des données de l'expérience visuelle, en montrant l'existence – du moins, pour ce qui est des satellites de Jupiter – de nouveaux « territoires » inexplorés.

⁷ Pour citer seulement quelques exemples parmi les nombreuses études qui analysent l'« impact » de la découverte sous des angles différents : J. A. Maravall, *Antiguos y modernos : la idea de progreso en el desarrollo inicial de una sociedad*, Sociedad de Estudios y Publicaciones, 1966 ; S. Greenblatt, *Marvelous Possessions: The Wonder of the New World*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1991 ; T. Todorov, « La découverte de l'Amérique », préface à T. Todorov, J.-Y. Boriaud, *Le Nouveau Monde. Récit de Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Amerigo Vespucci*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. IX-XXIX ; A. Grafton, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Harvard University Press, 1992; *The classical tradition and the Americas: European images of the Americas and the classical tradition*, W. Haase et M. Reinhold (éds.), Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1993; Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.

⁸ Voir Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre...*, *op. cit.*, p. 76 suivantes.

⁹ A. Grafton, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, p. 204.

¹⁰ A. Battistini, «“Cedat Columbus” e “Vicisti, Galilae!”: due esploratori a confronto nell'immaginario barocco», *Annali d'Italianistica*, X, 1992, p. 116 suivantes; repris dans idem, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e pensiero, 2002, ch. 2 “Due esploratori a confronto”.

Par ailleurs, les deux annonces révélèrent quelque chose qui avait toujours existé (l'Amérique, tout comme les satellites de Jupiter ou les taches sur la Lune) mais dont on prenait conscience, ou dont on comprenait les spécificités, seulement alors, grâce aux moyens de la technique (les navires et la boussole, ou le télescope pour Galilée).

Ainsi, la recherche d'analogies et de parallélismes étonnants, « in piena sintonia con il gusto del tempo »¹¹, était satisfaite au fond par une série de circonstances, qui facilitaient l'institution, au sein des milieux cultivés de toute l'Europe, d'un « rapport profond » entre les deux événements et leurs héros.¹²

Méthodes et intérêt du sujet

Les textes exploitant le parallélisme entre les deux découvertes relèvent de typologies très variées : traités astronomiques, écrits épistolaires, poèmes, épopées, narrations en prose. En effet, les liens intertextuels que l'on peut dégager sont nombreux, et témoignent d'un dialogue en cours, bien que les finalités et les implications à la base de l'adoption de cette analogie soient évidemment différents.

En outre, pour ce qui est notamment des épopées et des narrations en prose, la représentation fictionnelle des découvertes, tant géographiques qu'astronomiques – le lien entre les deux demeurant fondamental – soulevait des questionnements et des choix significatifs liés au problème du genre. Dans certains cas, ces résultats modernes deviendront même un emblème des genres « nouveaux » qui émergeaient dans le panorama littéraire.

Pour toutes ces raisons, nous avons choisi de privilégier comme objet de notre étude les formes, les implications et le sens de l'adoption de ce parallélisme, si riche de conséquences à bien des niveaux, ce qui nous permettra d'inscrire les œuvres de notre

¹¹ A. Battistini, *Cedat...*, *op. cit.*, p. 117; « en plein accord avec le goût de ce temps ». La traduction est de nous.

¹² « D'altronde, l'associazione di Colombo e di Galileo, che appare quasi un *topos* letterario nei primi decenni del Seicento, a cui nessuno si sottrae, indica al di sotto della consueta retorica, la quale poi ha sempre un significato per lo storico della cultura, la coscienza diffusa, in una certa opinione d'élite, di un rapporto profondo fra i due ordini di eventi all'interno di un grandioso mito comune della "terra incognita". », E. Raimondi, « Scienziati e viaggiatori », in *Storia della letteratura italiana*, V, Il Seicento, Milano, Garzanti, 1967, p. 259; « Par ailleurs, l'association entre Colomb et Galilée, qui apparaît presque comme un *topos* littéraire dans les premières décennies du XVII^e siècle, et à laquelle personne ne se soustrait, montre, au-delà d'une rhétorique habituelle, qui d'ailleurs a toujours du sens pour un historien de la culture, la conscience largement répandue, dans une certaine opinion d'élite, d'un rapport profond entre les deux ordres d'événements, au sein d'un mythe commun grandiose de la "terra incognita" ». La traduction est de nous.

corpus à l'intérieur de systèmes complexes et, en même temps, de souligner toutes leurs spécificités, en les étudiant d'un point de vue rhétorique et poétique.

Bien que les œuvres de notre véritable corpus principal soient principalement des textes qu'on pourrait considérer comme « littéraires », on essaiera d'abord – notamment dans notre première partie – de reconstruire l'émergence, la diffusion et les modalités de ce discours des découvertes à travers des textes très hétérogènes, afin d'en comprendre tous les enjeux. Nous défendrons en effet l'hypothèse que les astronomes de l'époque participent activement à la construction et la connotation de ce discours.

Ce faisant, la séparation rigide entre les deux champs du savoir, science et littérature, sera évidemment dépassée et remise en question.

Durant cette période, en effet, les frontières entre disciplines étaient moins nettes qu'aujourd'hui, et l'opération consistant à comparer des œuvres appartenant au monde scientifique et littéraire – tout en tenant compte de leurs différences – se révèle plus naturelle peut-être qu'à notre époque, s'agissant d'œuvres qui dialoguent souvent entre elles.

D'un côté, il est bien connu que le XVII^e siècle est une période qui se caractérise par une définition progressive des champs du savoir, et une autonomisation croissante des disciplines : « C'est une longue et lente déchirure qui traverse l'Occident moderne dans son « cœur cognitif » (si l'on ose dire) ; une césure que l'on repère au moins dès le XVI^e siècle et dont l'étendue devient manifeste au XVII^e siècle [...] »¹³.

D'un autre côté, ces frontières sont encore parfois souples : les savants étaient en général de très bons connaisseurs de littérature (il suffit de songer aux figures de Galilée et Kepler), les réseaux d'échanges étaient nombreux, et les écrivains s'intéressaient aussi à la philosophie de la nature, comme on aura l'occasion de le voir.

Ainsi,

[...] entre les deux discours souvent contigus, parfois imbriqués, de la littérature et de la science, des codes et des langages communs sont établis, précisément au moment où les deux disciplines commencent à se distinguer en définissant lieux, institutions et pratiques distincts. Ce faisant, la bifurcation (pour le dire ainsi) entre ce qu'on appelle aujourd'hui la « science » et la « littérature » a lieu précisément au plus fort de leurs échanges.¹⁴

¹³ P. Chométy et J. Lamy, « Littérature et science : archéologie d'un litige (XVI^e-XVIII^e siècles) » ds. *Littératures classiques*, n. 85, 2014, p. 13.

¹⁴ F. Aït-Touati, « Littérature et science : faire histoire commune », ds. *Littératures classiques*, op. cit., p. 38.

Pour citer seulement quelques exemples tirés de notre étude, on verra que le *Sidereus Nuncius* (1610) de Galilée, par exemple, tout en étant un traité astronomique, dialogue de façon directe et particulière avec toutes les autres œuvres examinées.

Par ailleurs, il faut souligner qu'il ne serait pas pertinent de qualifier une œuvre comme le *Somnium seu opus posthumum* (1634) de Kepler, insérée dans notre corpus, comme « scientifique » ou « littéraire », s'agissant d'un texte qui se situe à la frontière entre les deux, et pouvant donc être étudié simultanément sous plusieurs approches analytiques.

Dans la critique littéraire actuelle, les frontières entre les deux champs du savoir ont en grand partie été dépassées, surtout dans le milieu anglophone, où, suite aux célèbres débats suscités dans les années 1960-70 par Charles P. Snow et F. Leavis¹⁵, le terrain interdisciplinaire connu sous le nom de L&S (*Literature & Science*) se trouve désormais consolidé¹⁶.

Nous n'essaierons pas, ici, de résumer toutes les différentes approches renvoyant au vaste champ d'étude de la « Littérature et science », mais nous nous contenterons de citer quelques exemples, dans le but de mieux contextualiser, pour l'heure, notre sujet et notre méthode d'analyse.

On citera notamment quelques travaux qui approfondissent les relations entre cet ensemble de changements nommé, depuis Alexandre Koyré, la « révolution scientifique »¹⁷ et la littérature, sujet qui nous concerne : en effet, les multiples relations entre science et littérature au XVII^e siècle ont été largement étudiées au cours des dernières années, témoignant du grand intérêt que soulève la question et les différentes méthodes avec lesquelles il est possible de l'aborder.

¹⁵ Pour une synthèse de ces débats on renvoie à l'anthologie de Battistini, *Letteratura e scienza*, Bologna, Zanichelli, 1977 ou à l'œuvre de George Levine, *One Culture : Essays on Science and Literature*, University of Wisconsin Press, Madison, 1987.

¹⁶ On renvoie pour une bibliographie ultérieure aux travaux de Walter Schatzberg, Ronald A. Waite, Jonathan K. Johnson, (ed.), *The Relations of Literature and Science. An Annotated Bibliography of Scholarship, 1880-1980*, New York, The Modern Language Association of American, 1987; Gossin Pamela, *Encyclopedia of Literature and Science*, Westport, Greenwood Press, 2002; Stableford, Brian, *Science Fact and Science Fiction: An Encyclopedia*, New York, Routledge, 2006.

¹⁷ Alexandre Koyré, *La Révolution astronomique*, Hermann, Paris, 1960. Depuis les travaux de Koyré et de Kuhn (T. S. Kuhn, *The Copernican Revolution. Planetary Astronomy in the Development of Western Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 1957 et *The structure of scientific revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 1962), la notion historique et philosophique de « révolution scientifique » a fait l'objet d'une vaste réflexion. Voir notamment David C. Lindberg, et R. S. Westman, *Reappraisals of the Scientific Revolution*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990 et Steven Shapin, *The Scientific Revolution*, The University of Chicago Press, Chicago, 1996.

Suite aux études fondatrices de A. Lovejoy¹⁸ et son « History of Ideas » interdisciplinaire, les approfondissements pionniers de M.H. Nicolson se proposent d'analyser la façon dont la révolution copernicienne influence la littérature au niveau des thématiques et des genres littéraires, en particulier pour ce qui est de la poésie du XVII^e siècle, et du genre du voyage imaginaire sur la Lune.¹⁹ Ces analyses restent une référence incontournable dans le domaine, même si la chercheuse se focalise principalement sur le corpus littéraire, pour se demander de quelle façon il a été « influencé » par les bouleversements scientifiques. Cette approche a été diversement remise en question par la suite :

Influenza : già nel '78 [...] quel concetto aveva cominciato a perdere credito, per una certa ingenuità e debolezza che sembravano ormai connotarlo. Circolavano infatti da un po' di tempo i più sofisticati arnesi della voga strutturalista o di quella ermeneutico-fenomenologica [...] essendovisi sempre parlato di un'influenza a senso unico, cioè di un transito di suggestioni dalla scienza verso la letteratura, e mai viceversa.²⁰

Ainsi, au fil des années, d'autres différentes méthodes d'analyse des relations entre révolution scientifique et littérature se développent, toujours orientées à l'interdisciplinarité : notamment les études consacrées à la structure rhétorique et textuelle de l'argumentation scientifique, ou aux stratégies d'écriture des textes scientifiques, rédigées par des littéraires ou des historiens de la science se révèlent particulièrement fécondes²¹.

¹⁸ Arthur Lovejoy, *The Great Chain of Being: A Study of the History of an idea* (1933), Harvard University Press, Cambridge, 1976.

¹⁹ Marjorie Hope Nicolson, *A world in the moon; a study of the changing attitude toward the moon in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, Smith College Departments of Modern Languages, Northampton, Mass., 1936 ; idem, « Kepler, the Somnium and John Donne », *Journal of the History of Ideas*, I, 1940, p. 259-80 ; idem, *Science and Imagination*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1956 ; idem, *Voyages to the moon*, Macmillan Co., New York, 1960 ; Marjorie Hope Nicolson, *The Breaking of the Circle. Studies in the Effects of the "New Science" upon Seventeenth Century Poetry*, Columbia University Press, New York/London, 1962.

²⁰ C. Pogliano, « Literature & Science, una storia molto americana », ds. *Belfagor*, LI, 1996, p. 70 ; « Influence : déjà en 1978 [...] ce concept avait commencé à perdre de son crédit, à cause d'une certaine ingénuité et faiblesse qui semblaient désormais le connoter. Les outils plus sophistiqués de la vogue structuraliste ou herméneutique phénoménologique étaient se répandaient en effet depuis quelques temps [...] comme on parlait toujours d'une influence à sens unique, c'est-à-dire d'un transfert de suggestions de la science vers la littérature, et jamais vice-versa. ». La traduction est de nous.

²¹ En Italie, voir p.e. les réflexions et les travaux fondateurs de E. Raimondi (E. Raimondi, « La strada verso Xanadu », ds. *Scienza e letteratura*, Einaudi, Torino, 1978, pp. 5-54; idem, « Scienziati e viaggiatori », ds. *Storia della letteratura italiana*, vol. *Il Seicento*, N. Sapegno et E. Cecchi (éds.), Garzanti, 1967, p. 235-332; idem, « La nuova scienza e la visione degli oggetti », in *Lettere italiane*, XXI, 1969, pp. 265-305, réédité avec le titre « Verso il realismo », ds. Id. *Il romanzo senza idillio. Saggio sui «Promessi sposi»*, Torino, Einaudi, 1974, pp. 3-56), poursuivis par A. Battistini (A. Battistini, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e Pensiero, 2000; idem, «Il libro, il labirinto, la fabbrica del mondo: metafore epistemologiche della nuova scienza di

Peter Dear relève le fait que

These kinds of studies indicate a growing awareness by historians of science of the potentialities of attention to language, rhetoric, and textual forms in understanding how science has been created. They signal an increasing sensitivity to the lesson, developed in other disciplines, that language is not simply a transparent medium of communication, but a shaper (perhaps a realizer) of thought and an embodiment of social relations.²²

De telles études ont influencé de près notre travail, notamment en ce qui concerne la première partie.

En parallèle, d'autres chercheurs, aussi bien dans le domaine littéraire que scientifique, ont également adopté des approches liées à la sociologie de la science ainsi qu'aux implications politiques et idéologiques des rhétoriques scientifiques²³ - des approches auxquelles notre étude s'est largement rattachée, dans la conviction que « [...] non si può prendere in esame il rapporto tra forma letteraria e riflessione scientifica senza richiamarsi alla dialettica dei gruppi sociali che vi sono coinvolti, alla storia della cultura e dell'ideologia che coordina una mappa policentrica di esperienze intellettuali [...] »²⁴.

Par ailleurs, *La structure poétique du monde* de Fernand Halpin a réinterprété cette méthodologie d'analyse rhétorique, ouvrant la voie à des études fécondes. L'objectif d'Halpin était de dégager une véritable poétique des textes scientifiques, en mettant en

Galileo», in *Quando l'opera interpella il lettore: poetiche e forme della modernità letteraria, studi e testimonianze offerti a Fausto Curi per i suoi settant'anni*, P. Pieri e G. Benvenuti, (éd), Bologna, Pendragon, 2000) et G. Baffetti (G. Baffetti, *Retorica e scienza. Cultura gesuitica e seicento italiano*, Bologna, C.L.U.E.B., 1997; idem, *La retorica, l'ingegno e l'anima: studi sul Seicento*, Pisa, Pacini, 2006); ou les intéressants travaux de Zinato (E. Zinato, *Il vero in maschera: dialogismi galileiani. Idee e forme nelle prose scientifiche del Seicento*, Napoli, Liguori, 2003). Hors d'Italie, voir notamment: P. Dear, *The Literary Structure of Scientific Argument*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1991; Jean Dietz Moss, *Novelties in the Heavens. Rhetoric and Science in the Copernican Controversy*, Chicago University Press, Chicago, 1993; Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1682)*, La Découverte, Paris, 1996.

²² P. Dear, *The Literary Structure of Scientific Argument*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1991, p. 4-5; « Ce genre d'études montrent que les historiens de la science sont de plus en plus conscients des potentialités d'une attention envers le langage, la rhétorique, et les formes textuelles pour comprendre comment la science a été créé. Elles révèlent une sensibilité croissante envers l'enseignement, apparu dans d'autres disciplines, selon lequel le langage n'est pas seulement un moyen de communication transparent, mais aussi quelque chose qui donne forme, et réalisation, à la pensée et à la mise en place des relations sociales. ». La traduction est de nous.

²³ V. p.e. Simon Schaffer et Steven Shapin, *Leviathan and the air-pump: Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton UP, Princeton, 1985; B. Latour, *Science in Action: how to follow scientists and engineers through society*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1987; R. Westman, « Proof, Poetics, and Patronage: Copernicus's Preface to De Revolutionibus », in David C. Lindberg and Robert S. Westman (éds.), *Reappraisals of the Scientific Revolution*, Cambridge University Press, 1990, p. 167-205; M. Biagioli, *Galileo courtier. The practice of science in the culture of absolutism*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993.

²⁴ E. Raimondi, *La strada verso Xanadu...*, op. cit., p. 29; « [...] on ne peut pas examiner le rapport entre forme littéraire et réflexion scientifique sans faire appel à la dialectique des groupes sociaux qui sont impliqués, à l'histoire de la culture et de l'idéologie qui coordonne une carte polycentrique d'expériences intellectuelles. ». La traduction est de nous.

lumière les procédés rhétoriques qui informent non seulement le texte, mais aussi la construction de la pensée scientifique, et qui sont à la base de la construction même des hypothèses²⁵.

Récemment, enfin, des travaux comme celui d'Armand Guilhem²⁶, de Frédérique Aït-Touati²⁷ ou de Crystal Hall²⁸ sont parvenus à fondre différentes méthodologies et à poser de nouveaux questionnements. Si Guilhem identifie un « horizon générique » *hybride*, celui des fictions à vocations scientifiques, Aït-Touati dépasse la frontière entre textes scientifiques et littéraires en réunissant un ensemble d'œuvres liées par une même poétique, et Hall étudie les stratégies discursives de Galilée en les associant étroitement aux problématiques littéraires et poétiques de son époque.

Notre recherche a donc croisé plusieurs de ces méthodes fructueuses, en essayant de les faire dialoguer ou de les problématiser.

Si d'une part on récupérera en quelque sorte la notion d'« influence », en montrant l'importance des textes de Galilée et de Kepler et leur impact sur la réception, d'autre part on essaiera de mettre en lumière la participation de nos deux auteurs à un discours des découvertes qui sera soumis à une analyse d'ordre également idéologique et sociologique. En outre, on se penchera aussi sur leur interrogation commune concernant les genres, dans une période-clé pour l'histoire des genres littéraires, qui subissaient des transformations proches de celles connues par les paradigmes scientifiques : ce n'est pas un hasard si Galilée participe en première personne aux débats littéraires de son temps, et si Kepler propose aux lecteurs une longue réflexion sur la filiation générique du *Somnium*.²⁹

²⁵ F. Hallin, *La structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Seuil, Paris, 1987.

²⁶ A. Guilhem, *Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot – Vers une poétique hybride*, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2013.

²⁷ F. A. Touati, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle*, thèse sous la dir. De F. Lecercle, 2008 ; eadem, *Contes de la lune : Essai sur la fiction et la science modernes*, Paris, Gallimard, 2011.

²⁸ C. Hall, *Galileo's reading*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

²⁹ « Per una di quelle coincidenze che non sempre sono frutto di una « storia dello spirito » determinata, entro la logica dello *Zeitgeist*, a far tornare i conti a ogni costo, si dà il caso che proprio nel periodo in cui la scienza moderna comincia a lottare per la sua affermazione sul paradigma aristotelico fanno la loro comparsa le prime pronunzie a favore del romanzo [...] », A. Battistini, introduction à *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e Pensiero, 2000, p. 1; « Sous l'effet d'une de ces coïncidences qui ne sont pas toujours le fruit d'une "histoire de l'esprit" visant, dans la logique du *Zeitgeist*, à faire joindre à tout prix les deux bouts, il arrive qu'exactly pendant la période où la science moderne commence à lutter pour s'affirmer sur le paradigme aristotélicien, les premières prononciations en faveur du roman apparaissent [...] ». La traduction est de nous.

Afin de mettre en évidence la spécificité de nos interrogations et de nos méthodes, on tentera également de situer notre étude par rapport aux autres travaux ayant déjà analysé la question spécifique de la présence du parallélisme entre découverte de l'Amérique et observations célestes au XVII^e siècle.

P. Findlen³⁰ a identifié l'importance métaphorique de la référence à l'Amérique comme paradigme de la « conquête de l'inconnu » et de l'avancement du savoir chez différents auteurs, et Aït-Touati³¹ a bien montré l'importance rhétorique de cet argument, dans les textes partisans de la révolution scientifique et des théories coperniciennes, comme instrument de persuasion utile pour accroître, à travers le renvoi au succès incroyable de Colomb, la crédibilité de théories novatrices et difficiles à prouver.

La chercheuse, qui établit précisément les liens entre une cosmologie en train de se rénover par le biais de l'expérience visuelle et une cosmographie qui venait de changer d'aspect grâce aux voyages de découverte³², indique aussi l'importance du « modèle » textuel du récit de voyage dans la construction poétique des textes proposant de nouvelles descriptions du cosmos :

[...] En ce sens, les voyages au Nouveau Monde étaient, davantage qu'une métaphore, un modèle ; et la forme du récit de voyage, davantage qu'un cadre formel commode, l'une des stratégies de conviction essentielles. C'est en effectuant des voyages optiques, mécaniques et géométriques que les philosophes naturels et les écrivains du XVII^e siècle construisent l'espace de la nouvelle astronomie.³³

Touati, adoptant une vision critique répandue³⁴, a tendance à se concentrer, pour ce qui est du XVII^e siècle, presque uniquement sur les narrations en prose, du fait que les autres genres sont en général considérés, à l'époque, de moindre importance d'un point de vue heuristique.

Théâtre, poésie ou épopée sembleraient se limiter à approcher la question des découvertes seulement « par la bande », en la citant, sans vraiment intégrer des interrogations ultérieures ou s'exposer en faveur des nouvelles théories.

³⁰ P. Findlen, « Il nuovo Colombo : conoscenza e ignoto nell'Europa del Rinascimento », ds. *La rappresentazione dell'altro nei testi del Rinascimento*, S. Zatti (éd.), Lucca, Pacini Fazzi, 1998, p. 219-244.

³¹ F. Aït-Touati, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle*, thèse sous la dir. De F. Lecercle, 2008 ; eadem, *Contes de la lune : Essai sur la fiction et la science modernes*, Paris, Gallimard, 2011.

³² À ce propos, voir aussi F. Lestringant, *L'atelier du cosmographe*, Albin-Michel, Paris, 1991 et idem, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », ds. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 46^e année, N. 2, 1991. pp. 239-260.

³³ F. Aït-Touati, *Cosmopoétique...*, op. cit., p. 26.

³⁴ Voir aussi A. Guilhem, *Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot – Vers une poétique hybride*, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2013.

La narration en prose, en revanche, forme libre, pourrait acquérir une véritable vocation scientifique et une fonction heuristique, en se rapprochant des expériences de pensée des savants, et aussi du discours scientifique moderne qui prendra place au cours du siècle, construit sur le récit à la première personne d'une expérience factuelle³⁵.

On noterait ainsi une

[...] fracture progressive entre le discours scientifique et la poésie mais aussi le théâtre : oscillant entre l'ode contemplative et la parodie, les genres littéraires traditionnels ne sont plus aptes à dire la science telle qu'elle se définit alors. Il s'agit d'une véritable incompatibilité d'humeurs qui éloigne les deux discours [...]³⁶

Tout en tirant profit de ces intéressantes études et en reconnaissant la présence de cette « fracture », nous essaierons d'en réduire quelque peu les dimensions.

En effet, il faut souligner qu'en Italie si les narrations en prose, à notre connaissance, ne semblent pas touchées de façon significative par les nouveautés cosmologiques,³⁷ c'étaient bien la poésie et l'épopée qui s'y intéressaient.

En nous appuyant notamment sur les importantes études d'A. Battistini³⁸, on remarque que, dans ces textes, l'analogie entre les découvertes astronomiques et géographiques et leurs protagonistes (Colomb et Galilée) est toujours très présente, jusqu'à devenir un véritable topos aux caractéristiques figées.

Ces textes, également pour des raisons de censure et de pression idéologique, ne sont pas forcément partisans du nouveau système astronomique – en général ptoléméens,

³⁵ À ce propos, voir p.e. Simon Schaffer et Steven Shapin, *Leviathan and the air-pump : Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton UP, Princeton, 1985 ; ou Licoppe : « Dans le dernier tiers du siècle, le récit à la première personne de ce que l'auteur a fait et vu se répand dans la grande majorité des comptes rendus expérimentaux imprimés. », C. Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1682)*, La Découverte, Paris, 1996, p. 53.

³⁶ A. Guilhem, *Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot – Vers une poétique hybride*, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2013, p. 94.

³⁷ À propos du roman italien du XVII^e siècle, on renvoie p.e. à E. Raimondi, (éd.), *Trattatisti e narratori del Seicento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960; M. Capucci, *Romanzieri del Seicento*, Torino, U.T.E.T., 1974 ; M. Colesanti, *Il romanzo barocco tra Italia e Francia*, Roma, Bulzoni, 1980; Albert N. Mancini, *Romanzi e romanzieri del Seicento*, Napoli, Societa Editrice Napoletana, 1981; G. B. Squarotti (éd.), *Teoria e storia dei generi letterari. La macchina meravigliosa: il romanzo dalle origini al '700*, Torino, Tirrenia, 1993; Storia della Letteratura Italiana, vol. V, *La fine del Cinquecento e il Seicento*, Roma, Salerno Editrice, 1997; A. M. Pedullà, *Il romanzo barocco ed altri scritti*, Liguori, 2004.

³⁸ A. Battistini, «“Cedat Columbus” e “Vicisti, Galilae!”: due esploratori a confronto nell'immaginario barocco», *Annali d'Italianistica*, X, 1992, p. 116-132, repris dans idem, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e pensiero, 2002, ch. 2 “Due esploratori a confronto”.

ils acceptent seulement quelques-unes des nouveautés proposées, principalement dans le but de relayer et célébrer les nouvelles découvertes de Galilée.

Les découvertes du Pisan et le télescope eurent en effet un grand retentissement, au-delà même de leurs possibles implications au niveau du système cosmologique :

La passione telescopica che contagiò ogni parte del mondo non si tradusse (e non solo in campo cattolico) in un'adesione generalizzata alla cosmologia galileiana e copernicana. Un po' come accadde nei primi decenni successivi alla scoperta di Colombo, che non implicò la "necessità di liberarsi di molti pregiudizi e di molte idee acquisite." Per dirla in una battuta: si accettò il telescopio ma non un nuovo cielo.³⁹

Toutefois, malgré leur moindre portée révolutionnaire et leur visée commémorative, ces œuvres méritent, à notre avis, d'être analysées en vertu de la présence du même discours qui traverse nombre de textes contemporains, scientifiques et littéraires, en s'interrogeant plus particulièrement sur l'existence d'autres finalités derrière l'emploi de cette analogie.

Cela nous conduira, finalement, à mettre en lumière d'autres motivations que l'on retrouve également dans les textes partisans du nouveau système cosmologique, tels que ceux de Galilée et Kepler : il s'agit, par exemple, de raisons idéologiques, ou de logiques de rivalité et revendication, liées à la célébration de la découverte.

Par rapport à l'étude de Battistini, on se penchera ensuite plus longuement sur l'analyse des épopées et de narrations en prose. Le cas de l'épopée, en effet, se révèle à notre avis particulièrement intéressant, notamment du fait qu'elle traverse, à l'époque, une période de profonde transformation (on songe en particulier au débat épopée-« romanzo »⁴⁰) durant laquelle ses paramètres sont remis en question.

Au cours de ce changement et de ces débats, la représentation des nouvelles découvertes (tant géographiques qu'astronomiques, toujours associées) gagne une place importante, témoignant, au fond, d'un lien étroit et stimulant entre les questions

³⁹ M. Bucciattini, M. Camerota et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012, p. 274. La citation reportée est tirée de John H. Elliott, *Il vecchio e il nuovo mondo : 1492-1650*, Milano, Il saggiatore, 1985, p. 26 ; « La passion télescopique qui se répandit dans le monde entier ne se traduisit pas (et pas seulement dans les territoires catholiques) dans une adhésion générale à la cosmologie galiléenne et copernicienne. Un peu comme cela se produisit au cours des premières décennies qui suivirent la découverte de Colomb, laquelle n'impliqua pas la « nécessité de se libérer de nombreux préjugés et idées acquises ». Pour le dire en un mot : on accepta le télescope mais pas le nouveau ciel. ». La traduction est de nous.

⁴⁰ En général, on emploiera ce terme en italien, pour souligner sa spécificité par rapport au « roman » tel qu'on le conçoit aujourd'hui, qui est tout à fait différent : on aura lieu de revenir sur cette spécificité. Voir à propos p.e. les considérations de R. Brusca, « "Romanzo" ed "epos" dall'Ariosto al Tasso », ds. *Il Romanzo. Origine e sviluppo delle strutture narrative nella cultura occidentale*, Pisa, ETS, 1988, pp. 53-69.

proprement poétiques et les interrogations de la modernité, et ne se limite plus à une célébration superficielle. Cette remise en question des formes traditionnelles est étroitement liée, en effet, à la rénovation qui avait lieu, en parallèle, dans le champ scientifique.

En partant de cette perspective, on essaiera donc de considérer sous un angle différent et de problématiser la relation entre la représentation des découvertes et la narration, tant en poésie qu'en prose.

En définitive, il apparaît que notre but ne sera pas tant de réunir un ensemble de textes partisans du changement de paradigme pour étudier leur poétique, que de s'interroger sur la reprise d'un langage et d'un discours commun – établi par les savants eux-mêmes – de la part d'auteurs qui intègrent progressivement les découvertes de façon plus ou moins large suivant les contextes d'appartenance, en les associant au bouleversement qui avait eu lieu au siècle précédent et en leur trouvant une « forme » discursive et générique.

On tentera alors, « en dégageant la forme-sens vers laquelle tend l'objet littéraire » de « comprendre une dynamique d'appropriation »⁴¹ du phénomène de la découverte de « nouveaux mondes ».

Corpus

L'un des objectifs de notre parcours de doctorat étant celui de prendre en examen un contexte européen, et d'étudier par conséquent les échanges et les relations entre différentes littératures du continent, notre corpus se compose de textes italiens, allemands, français et anglais. En effet, comme nous avons commencé à l'expliquer, cette ouverture a aussi joué un rôle dans l'orientation des problématiques de notre travail.

Nous avons choisi de nous pencher principalement sur deux épopées italiennes représentant, de façon différente, les nouvelles découvertes – l'*Adone* de Marin (1623) et l'*America* de Bartolommei Smeducci (1650) – et sur trois « contes » (allemand, anglais et français) de voyage sur la Lune : le *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*

⁴¹ P. Chométy et J. Lamy, *Littérature et science...*, op. cit., p. 29.

de Kepler (1634), *The Man in the Moone* de Francis Godwin (1638), et *Les États et Empires de la Lune et du Soleil*⁴² de Cyrano de Bergerac (1657 et 1662).

Évidemment, il ne s'agit pas d'un corpus affichant une parfaite homogénéité, mais toutes les œuvres sont liées entre elles sous de nombreux aspects, et notamment pour leur emploi du parallélisme que nous avons évoqué auparavant, témoignant ainsi de l'existence d'un dense réseau d'échanges et d'un climat culturel européen commun⁴³. Si, après les découvertes géographiques, « C'est toute la culture savante de l'Europe qui, en fait, est mobilisée dans la formation et la diffusion de cette compréhension nouvelle de la Terre comme espace universel [...] »⁴⁴, on comprend que l'écho des découvertes galiléennes était voué à se répandre immédiatement hors des frontières nationales.

Nous tenterons, dès lors, de problématiser les différences entre ces œuvres, et leur appartenance à des genres distincts, sans les aplatir. En effet, selon Didier, « [...] pour embrasser la diversité-unité européenne, on pourra privilégier l'étude des formes. Genres littéraires, langues, espaces géographiques, temps historiques sont substantiellement liés, et pourtant il existe des genres transeuropéens et que l'on retrouve dans des contextes très différents [...] »⁴⁵

Ces œuvres principales s'inséreront en outre dans tout un réseau de textes, dont nous en avons déjà cité quelques-uns, fondamentaux pour mieux comprendre et contextualiser les premières : il s'agit d'abord de l'œuvre fondamentale de Galilée, le *Sidereus Nuncius*, mais aussi des poèmes italiens écrits à la louange du savant pisan,

⁴² On emploie ce titre, correspondant à l'édition moderne élaborée par M. Alcover et rassemblant les deux œuvres de Cyrano : C. de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil, avec le Fragment de physique*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion, 2004. Par la suite, on fera en général référence à l'ensemble de ces deux œuvres avec cet intitulé.

⁴³ S. Greenblatt aussi, en introduisant son concept de « représentation européenne » de l'Amérique, se montrait conscient des différences existantes entre différents types de représentations nationales, mais : « These differences figure importantly in my account, but I have tried not to lose sight of all that was shared by the quite diverse European voyagers to the New World. For European mimetic capital, though diverse and internally competitive, easily crossed the boundaries of nation and creed, and it therefore seemed to me a mistake to accord those boundaries an absolute respect. Certainly the age's greatest technological device for the circulation of mimetic capital, the printing press, was no respecter of national or doctrinal borders. », S. Greenblatt, *Marvelous Possessions: The Wonder of the New World*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1991, p. 8; « Ces différences ont un rôle important dans mon travail, mais j'ai essayé de ne pas perdre de vue tout ce qu'il y avait de commun entre ces Européens, très différents entre eux, qui voyageaient vers le Nouveau Monde. Car le capital mimétique européen, bien que varié et compétitif au sein du continent, dépassait facilement les frontières entre les nations et les croyances, et cela me semblait donc une erreur que d'accorder à ces frontières un respect absolu. Bien sûr, le meilleur moyen technologique de cette époque pour la circulation du capital mimétique, la presse, ne respectait pas les frontières nationales ou doctrinales. ». La traduction est de nous.

⁴⁴ J.M. Besse, *Les grandeurs de la Terre...*, p. 20.

⁴⁵ B. Didier, « Étudier la littérature européenne ? », ds. *Précis de littérature européenne*, B. Didier (éd.), Paris, PUF, 1998, p. 8.

d'autres épopées contemporaines ou bien classiques, ainsi que d'autres traités astronomiques ou narrations en prose.

Pour insérer notre corpus dans un cadre théorique et méthodologique, il faut d'abord préciser que toutes ces œuvres appartiennent à la première moitié du XVII^e siècle⁴⁶ : il s'agit d'une période délimitée d'un côté par la parution du *Sidereus Nuncius* (1610) ainsi que par les premières études de Kepler actualisant et approfondissant les théories de Copernic (*Astronomia Nova*, 1609) ; de l'autre côté l'analyse s'arrête avant le développement scientifique qui aura véritablement lieu dans la deuxième moitié du siècle.

Au fil des années, en effet, le retentissement des premières découvertes bouleversantes s'affaiblit, remplacée par d'autres questionnements, par la naissance des Académies (la Royal Society voit le jour en 1660, et l'Académie royale des sciences en 1666) et par la rigueur d'une méthode scientifique qui se définit peu à peu.⁴⁷ La période qui nous concerne se situe dès lors en amont de ce que Paul Hazard a nommé « la crise de la conscience européenne »⁴⁸ et qui portera, selon le chercheur, au développement de la culture des Lumières.

Il est significatif de remarquer, avec P. Findlen, que la métaphore américaine était à l'apogée de son succès jusqu'aux années '30, pour voir ensuite une progressive diminution de son emploi⁴⁹ à mesure que l'« inconnu » fut intégré dans les catégories cognitives acceptées. Enfin, « [...] verso il 1680, scoperte e innovazioni erano ormai metafore logore, che erano state piegate a denotare una gamma talmente ampia di attività da aver perduto la loro capacità di definire lo straordinario e divenire forme del linguaggio piuttosto trite, destinate ad ambiti ordinari. »⁵⁰

⁴⁶ Les deux œuvres de Cyrano ont été rédigées vers 1648/1649 et 1654, et ont été publiées posthumes : pour les questions philologiques, on renvoie à l'introduction à *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. CI-CLII, et récemment à M. Alcover, « Le Cyrano de Bergerac de Jacques Prévot », *Les Dossiers du Grihl, Les dossiers de Jean-Pierre Cavallé, Libertinage, athéisme, irrégion. Essais et bibliographie*, mis en ligne le 17 avril 2012, consulté le 20 avril 2016. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/5079>

⁴⁷ À ce propos, voir entre autres l'étude fondamentale de Simon Schaffer et Steven Shapin, *Leviathan and the air-pump : Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton UP, Princeton, 1985, ou C. Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1682)*, La Découverte, Paris, 1996.

⁴⁸ Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne, 1680 - 1715*, Paris, Boivin, 1935.

⁴⁹ Mis à part un regain d'intérêt suite aux publications de Hooke sur les observations microscopiques, comparées encore une fois aux découvertes américaines. À ce propos, voir F. Ait-Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*

⁵⁰ P. Findlen, *La rappresentazione...*, *op. cit.*, p. 239; « [...] Vers 1680, découvertes et innovations étaient désormais des métaphores usées : elles avaient été employées pour dénoter une gamme tellement vaste d'activités qu'elles avaient perdu leur capacité à définir l'extraordinaire et étaient

Il s'agit alors d'une phase initiale, que T. Kuhn qualifiait de « recherche extraordinaire »⁵¹, cette période où l'on tente plusieurs pistes pour établir, mais aussi comprendre, et raconter, un paradigme scientifique qui est en construction. Cette phase de définition et d'acceptation sera présente dans nos textes, qui, comme on l'a vu, ne sont pas tous forcément défenseurs de la nouvelle astronomie copernicienne, bien qu'ils participent, chacun à sa façon, à l'exaltation et au récit des récentes découvertes.

Au niveau de l'histoire des genres, la première partie du siècle est aussi marquée par l'influence de différents débats poétiques opposant poème épique et formes « romanesques », s'inscrivant souvent au sein de la plus vaste querelle entre les Anciens et les Modernes : on songe par exemple à la théorisation née en Italie au XVI^e siècle sur les distinctions entre épopée et « romanzo », qui connut une nouvelle vogue et porta à d'autres débats au siècle suivant, après la parution de l'*Adone* de Marin (1623).

Si la polémique et les distinctions théoriques italiennes connaissent un large écho, notamment en France⁵², dans la seconde moitié du siècle par contre (les chercheurs identifient même un « tournant » dans les années 1660) « il est rare que le modèle de l'épopée soit allégué dans le discours sur le roman »⁵³, dans une progressive autonomisation des genres, qui portera à l'instauration d'un discours différent, et à la substitution du « roman héroïque » par la forme de la « nouvelle ».

Comme on le verra, les débats théoriques propres à cette période sont étroitement liés à la question de la représentation des découvertes dans nos textes, réunis par une interrogation commune sur la forme à attribuer aux nouveautés.

Par ailleurs, il faut aussi souligner qu'il s'agit d'une période évidemment marquée par les interventions de l'Inquisition, par l'influence des dictats de la contre-réforme, de l'idéologie du concile de Trente et du procès contre Galilée et la théorie copernicienne⁵⁴,

devenues des formes de langage plutôt banales, vouées à des contextes ordinaires. ». La traduction est de nous.

⁵¹ Voir T. S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* [*The structure of scientific revolution*, 1962], Paris, Flammarion, 2008.

⁵² Voir p.e. A. Boilève-Guerlet, *Le genre romanesque : des théories de la Renaissance italienne aux réflexions du XVII^e siècle français*, Universidade de Santiago de Compostela, 1993.

⁵³ C. Esmein-Sarrazin, « L'épopée dans la théorie du roman au XVII^e siècle. Exemplarité, concurrence et abandon de la poétique épique », ds. *Palimpsestes épiques. Réécritures et interférences génériques*, D. Boutet et C. Esmein-Sarrazin (éds.) actes du colloque « Remaniements et réécritures de l'épique, de l'antiquité au XX^e siècle », Université Paris IV-Sorbonne, 11-12 juin 2004, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 254.

⁵⁴ On n'entrera pas dans les détails de l'« affaire Galilée » et du procès contre le savant, question historique complexe. Pour une étude récente sur la question, encore ouverte, on renvoie p.e. à *Il caso Galileo. Una rilettura storica, filosofica, teologica*, M. Bucciantini, M. Camerota e F. Giudice (éds.), *Atti del Convegno internazionale di Studi*, Firenze, 26-30 Maggio 2009, Firenze, Olschki, 2011 et à la

autant d'éléments qui détermineront les débats de genre dont nous avons parlé : on verra de quelle façon ce climat influencera considérablement les épopées italiennes célébrant les découvertes du Pisan, conditionnera fortement aussi le *Somnium seu opus posthumum* de Kepler et déterminera des prises de position intéressantes dans les textes de Cyrano de Bergerac.

On essaiera alors de comprendre, en évitant toute perspective téléologique, les interrogations d'une époque de transition, qui progressivement accepte et comprend les changements en cours, soumise à différentes pressions et prises de positions idéologiques.

Démarche

Notre thèse est divisée en deux parties, caractérisées par deux approches différentes – que nous avons déjà commencé à esquisser plus haut – permettant de mieux cerner des problématiques distinctes, bien qu'évidemment reliées entre elles.

Le but sera d'étudier sous deux aspects l'analogie, présente dans les textes de notre corpus, entre les deux grandes découvertes : sa valence en tant que discours transversal, rhétoriquement et idéologiquement connoté, et son lien intrinsèque avec les questionnements poétiques des textes littéraires, entre genres traditionnels et modernes.

Dans la première partie, on analysera les finalités, implications et modalités complexes que peut avoir, dans différents textes, l'instauration (explicite ou, dans quelques cas, implicite) d'une relation avec la découverte de l'Amérique, conçue comme analogie, comparaison ou bien confrontation en mesure d'établir laquelle des deux découvertes est la plus digne de gloire.

Il s'agira d'un véritable « parcours », à travers des œuvres de genres tout à fait différents, scientifiques et littéraires. Dans un premier temps, nous reconstituerons le

bibliographie ici présente. On se limitera, dans notre étude, à étudier les effets de l'idéologie contre-réformiste sur les œuvres de notre corpus, en reprenant certains aspects de la méthodologie de E. Zinato, *Il vero in maschera : dialogismi galileiani. Idee e forme nelle prose scientifiche del Seicento*, Napoli, Liguori, 2003 et idem, « Epica della scienza: "spostamento" e "dissimulazione" », ds. *Dopo Tasso: percorsi del poema eroico*, Atti del convegno di studi, Urbino, 15 e 16 Giugno 2004, Roma/Padova, Antenore, 2005, p. 267-283.

Pour des études sur le pouvoir et la pression exercés par l'Inquisition à l'époque, voir p.e. I. Mereu, *Storia dell'intolleranza in Europa. Sospettare e punire. Il sospetto e l'Inquisizione romana nell'epoca di Galilei*, Milano, Mondadori, 1979; A. Prosperì, *Tribunali della coscienza. Inquisitori, confessori, missionari*, Torino, Einaudi, 1996 et idem, *L'inquisizione romana. Letture e ricerche*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2003 (notamment les chapitres « L'inquisizione fiorentina al tempo di Galileo » et « L'età dell'Inquisizione romana a Santa Croce di Firenze »).

contexte d'appartenance et d'apparition de ce discours, pour ensuite nous focaliser de plus près sur les œuvres de notre corpus.

Dans le premier chapitre, on partira du cas emblématique de Galilée, et du *Sidereus Nuncius*, petit traité bouleversant qui récupère de façon implicite le parallélisme entre les deux découvertes grâce non seulement à ses contenus, mais aussi à son style.

En se fondant sur une rhétorique triomphante, à la base d'une épistémologie moderne mais aussi de finalités courtisanes, Galilée offrira selon nous à ses contemporains les éléments théoriques essentiels pour une confrontation entre Colomb et Galilée qui connaîtra un large écho.

On entrera, ensuite, dans le détail de la « compétition » entre les deux découvreurs, présentée dans différents textes – notamment poétiques, devenant bientôt un topos littéraire – pour en étudier, en approfondissant les études déjà réalisés⁵⁵, les motivations d'ordre également socio-politique.

Une fois ce contexte recréé, l'attention sera focalisée sur les œuvres de notre corpus : on verra ainsi le cas, dans notre deuxième chapitre, de deux épopées italiennes très différentes entre elles : l'*Adone* du cavalier Marin et l'*America* de Girolamo Bartolomei, qui reprennent les topos de la tradition épique par le biais notamment d'éloges poétiques contemporains. Dans ces textes, les deux découvreurs deviennent alors de véritables héros, ou anti-héros, suivant les idéologies respectives.

Dans le troisième chapitre de la première partie, on s'arrêtera davantage sur la réception du *Sidereus Nuncius* par l'autre grand astronome de l'époque, Kepler, et sur son association des figures de Colomb et de Galilée, entre exaltation élogieuse et criticisme, motivée tant par des raisons épistémologiques que de rivalité avec l'Italien.

Cette perspective permet, à notre avis, d'éclairer en profondeur le *Somnium seu opus posthumum*, dans lequel Kepler adopte la posture d'un véritable prophète, apte à répondre à la rhétorique de l'Italien, et à montrer qu'il avait théorisé longtemps avant toutes les découvertes que le « nouveau Colomb » avait pu faire grâce au télescope.

Dans le dernier chapitre de cette partie, on examinera, enfin, la réception des œuvres de Kepler (non seulement le *Somnium*, mais aussi la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo*) par Godwin et Cyrano de Bergerac, auteurs de narrations en prose.

⁵⁵ Battistini, Andrea, « “Cedat Columbus” e “Vicisti, Galilae!”: due esploratori a confronto nell'immaginario barocco », *Annali d'Italianistica*, X, 1992, p. 116-132, repris dans idem, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e pensiero, 2002, ch. 2 “Due esploratori a confronto”.

Si Kepler s'était amusé à prophétiser une colonisation lunaire inspirée par l'entreprise de Colomb, ces deux auteurs ensuite tireront toutes les conséquences de ces suggestions. Ici, les figures de Colomb et de Galilée se trouvent véritablement réunies dans les protagonistes des deux contes, qui voyagent aussi bien sur la Terre que dans les airs d'une façon qui relève de différentes finalités idéologiques (notamment, à notre avis, chez Godwin) et épistémologiques (surtout Cyrano).

Notre parcours dans la diffusion de ce discours, stimulé par les stratégies rhétoriques mises en place par Galilée, se conclut ainsi avec son explicitation et sa remise en question dans l'œuvre de Cyrano de Bergerac, qui porte l'analogie entre les deux découvertes jusqu'au paradoxe.

Ensuite, dans notre seconde partie, nous nous pencherons de façon plus spécifique sur la question des genres et sur la poétique des textes, toujours à partir d'une analyse de la représentation des découvertes, géographiques et astronomiques – le lien entre les deux demeurant pertinent.

Cette fois, pour contextualiser nos remarques, nous ferons d'abord quelques constatations autour du débat épopée - « romanzo » né en Italie au XVI^e siècle, et dont l'œuvre de Tasse témoigne de façon particulièrement intéressante, influençant considérablement les œuvres du siècle suivant.

Cet auteur, en effet, établit un lien étroit entre la célébration de la découverte de l'Amérique au sein d'une œuvre épique et les débats autour des genres traditionnels et nouveaux : dans les réflexions théoriques de Tasse, ainsi que dans la *Jérusalem Délivrée*, l'exploit de Colomb devient presque un emblème de l'émergence problématique de nouveaux genres.

On verra alors, dans les deux autres sections du premier chapitre, que les succès de Galilée suivent, en termes poétiques, le destin de la célébration du succès américain, en posant différents problèmes auxquels Marin et les épigones de Tasse, tel que Bartolommei, répondront de façon tout à fait différente.

Tout cela nous conduira à revenir, enfin, sur les œuvres narratives en prose, pour retracer les questionnements de leurs auteurs à propos des genres à adopter.

Ainsi, dans le deuxième chapitre on analysera d'abord le *Somnium* de Kepler, pour souligner surtout une absence – celle du voyage de découverte, substitué par un déplacement à finalité mythique et prophétique – ce qui révèle une superposition des

différentes sources due aussi au positionnement du savant par rapport à Galilée ; ensuite, on s'arrêtera sur les cas de Godwin et Cyrano de Bergerac, que l'on comparera, pour montrer d'un côté l'opération subtile réalisée par l'Anglais à travers les stratégies du roman picaresque, et, de l'autre côté, chez Cyrano, la complète distorsion de cette même opération par le biais de la réécriture, dans un esprit critique plus marqué.

Comme on le verra, les finalités à la base de la reprise et de la modalisation du discours des découvertes, entre désir de célébration et attitude critique, sont les mêmes que celles que l'on retrouve à la base des choix poétiques des auteurs, déterminant leur positionnement au sein des débats entre genres traditionnels et nouveaux.

Selon P. Hamou, « Galilée fut incontestablement le découvreur, le Colomb du nouveau continent visuel. Il fut aussi, avec un génie particulier, l'homme qui fournit à son siècle les premières armes intellectuelles pour appréhender ce changement de monde. »⁵⁶

On tentera ainsi de mettre en lumière, à travers notre analyse des « rhétoriques » de la découverte, les interrogations d'une époque qui essaie de trouver une forme expressive en mesure d'appréhender ces nouveaux mondes, en réélaborant les suggestions fournies par ce nouveau Colomb : « La poesia della retorica non costruisce soltanto una sintassi della parola [...] ma fonda anche una semantica dell'emozione [...] »⁵⁷

⁵⁶ P. Hamou, *La mutation du visible*, op. cit., p. 21.

⁵⁷ E. Raimondi, « Poesia della retorica », ds. *Poesia come retorica*, Firenze, Olschki, 1980, p. 70; « La poésie de la rhétorique ne construit pas seulement une syntaxe du mot [...] mais elle jette aussi les bases d'une sémantique de l'émotion [...] ». La traduction est de nous.

Partie 1 – Comparer les découvertes. Diffusion d'un discours

La complexité du rapport parmi Galilée et Kepler, les deux savants contemporains dont l'apport pour la renouation de l'astronomie fut centrale⁵⁸, a toujours fasciné les chercheurs. Entre intérêt, estime, visions différentes du monde et rivalité, il s'agit d'une relation ambiguë, traversant différentes phases, et portant les deux à collaborer seulement en partie : « Uniti dal rifiuto della cosmologia tradizionale e dall'adesione al copernicanesimo, ciascuno lo farà a suo modo, a partire da premesse diverse [...] »⁵⁹

Cette ambiguïté, en effet, conditionne à notre avis aussi les modalités avec lesquelles les deux astronomes font recours au parallélisme avec l'Amérique, de façon implicite ou explicite, lorsqu'ils présentent leurs travaux : on verra jusqu'à quel point cette métaphore pourra témoigner non seulement d'une stratégie pour renforcer la crédibilité du paradigme copernicien, mais aussi des tentatives des deux astronomes de s'imposer sur le panorama scientifique, culturel et socio-politique de l'époque.

Dans le cas du *Sidereus Nuncius*, il s'agira en effet seulement de suggestions et d'allusions, qui toutefois on peut considérer tout à fait significatives sous plusieurs points de vue, et dont on soulignera le lien avec le système des relations sociales de l'époque.

Pour ce qui est de Kepler, par contre, on trouvera une reprise explicite de cette analogie⁶⁰, profondément influencée par la vision du monde de l'astronome mais aussi, d'une façon majeure qu'on ne le souligne habituellement dans la critique, par la parution du *Sidereus Nuncius*.

⁵⁸ On n'oublie pas aussi l'apport fondamentale de Tycho Brahe, souvent mis en arrière par rapport à Galilée et Kepler, toutefois son influence sur le milieu littéraire est mineure, et filtrée par l'apport de Kepler, ce qui comportait une importance secondaire dans notre analyse.

⁵⁹ M. Bucciattini, *Galileo e Keplero. Filosofia, cosmologia e teologia nell'Età della Controriforma*, Torino, Einaudi, 2000, p. XVI. « Unis par le refus de la cosmologie traditionnelle et par l'adhésion au système copernicien, chacun le fera à sa manière, à partir de prémisses différentes [...] ». La traduction est de nous. Sur les rapports entre Galilée et Kepler et la différence de leurs visions existe une vaste bibliographie ; on signale p.e. : E. Panofsky, *Galilée critique d'art*, N. Heinich (éd. et tr.), Paris, Les impressions nouvelles, 1992 (original : E. Panofsky, *Galileo as critic of the Arts*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1954, révu et républié comme *Galileo as a Critic of the Arts: Aesthetic Attitude and Scientific Thought*, ds. *Isis*, 47, 1, 1956, p. 3-15) ; S. Drake, « Kepler and Galileo », ds. *Vistas in Astronomy*, 18, 1975, p. 237-247 ; C. Chevalley, « Kepler et Galilée dans la bataille du *Sidereus Nuncius* » (1610-1611), ds. *Novità celesti e crisi del sapere*, Atti del Convegno internazionale di studi galileiani, P. Galluzzi (éd), Giunti-Barbèra, Firenze, 1984, p. 167-175 ; F. Hallyn, *Les Structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Éditions du Seuil, coll. "Des travaux", 2004 ; *Keplero e Galileo*, P. Rafanelli et M. Caroli (éds.), Atti del convegno, Padova 18-19 maggio 2009, Padova, Esedra, 2010 ; M. Bucciattini, M. Camerota, F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012.

⁶⁰ Sur l'explicitation du parallélisme dans les oeuvres de Kepler voir notamment A. Battistini, « "Cedat Columbus" e "Vicisti, Galilae!" : due esploratori a confronto nell'immaginario barocco », *Annali d'Italianistica*, X, 1992, p. 116-132., repris dans idem, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e pensiero, 2002, ch. 2 "Due esploratori a confronto" et F. A. Touati, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle*, thèse sous la dir. De F. Lecercle, 2008 ; eadem, *Contes de la lune : Essai sur la fiction et la science modernes*, Paris, Gallimard, 2011.

On essayera de voir jusqu'à quel point ce discours se diffuse, en se nuancant, dans les œuvres littéraires, souvent en dialogue avec les textes astronomiques, ou en reprenant des finalités et modalités semblables.

Ce panorama à travers différentes typologies de textes (traités astronomiques, poèmes etc.) nous permettra, finalement, de mieux cadrer et comprendre le sens de la reprise de ce discours dans les œuvres de notre corpus principal : épopées et narrations de voyage dans la lune.

Greenblatt aussi identifiait un « discours de la découverte », relié à la représentation européenne du Nouveau Monde⁶¹, et Besse rattache son analyse de la création d'une conception géographique unifiée de la Terre, suite aux voyages de découverte, à l'*archéologie* de Foucault et aux modifications du discours cosmographique précédent⁶². On essayera alors d'identifier un discours des découvertes, comparant l'exploit de Colomb à celui de Galilée, pour en étudier les finalités et valences.

⁶¹ « [...] in the face of the New World [...] the differing responses disclose shared assumptions and techniques. Struggling to grasp hold of the immense realms newly encountered, Europeans deployed a lumbering, jerry-built, but immensely powerful mimetic machinery, the inescapable mediating agent not only of possession but of simple contact with the other. For this reason, the early modern discourse of discovery, as I shall try to show, is a superbly powerful register of the characteristic claims and limits of European representational practice. » S. Greenblatt, *Marvelous Possessions: The Wonder of the New World*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1991, p. 23.

⁶² « Ce sont les conditions, mais aussi les conséquences, intellectuelles de cette « création d'espace » que nous souhaitons dégager et analyser dans ce livre. La perspective de recherche que nous adoptons concernant ce moment majeur de la connaissance géographique de la Terre doit être, à cet égard, rattachée à une *archéologie*, au sens que Michel Foucault a donné à ce terme [...] » J.-M. Besse, *Les grandeurs...*, *op. cit.*, p. 20. Voir aussi M. Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966.

1) Galilée et le succès d'une rhétorique triomphante

Le 13 Mars 1610, avec la parution du *Sidereus Nuncius*, les études astronomiques connaissent un virage inattendu : pour la première fois, on annonce l'observation de quelque chose qui avait toujours existé dans le ciel, mais dont on n'avait pas fait connaissance auparavant. Il ne s'agissait plus d'une nova ou d'une comète apparues à l'improviste, comme c'était arrivé en 1577 ou 1604, mais de quelque chose – comme les taches lunaires, les étoiles composant la voie lactée, et, surtout, quatre planètes tournant autour de Jupiter – qui avait toujours existé mais dont, tout simplement, on avait jusque-là ignoré les caractéristiques précises, ou même l'existence, faute d'instruments adaptés comme le télescope.

Cela ouvrait, évidemment, des perspectives vertigineuses, et facilitait des parallélismes audacieux.

Ces contenus étaient aussi valorisés par des stratégies rhétoriques significatives : par exemple, surtout dans certains passages-clés, Galilée avait été attentif à calibrer les doses de pathos et de modération, pour exalter l'importance de ces révélations bouleversantes sans pour autant perdre de crédibilité⁶³.

On s'arrêtera donc sur quelques-unes des stratégies adoptées par l'astronome, et en particulier sur certains aspects relatifs à la construction de son *ethos*, avec un renvoi implicite aux découvertes des voyageurs. On partira des analyses et considérations déjà connues par la critique galiléenne pour ensuite étudier de manière plus approfondie quelques nuances ultérieures.

⁶³ Pour une étude des stratégies rhétoriques du *Sidereus Nuncius*, prises en examen par les chercheurs surtout dans les années récentes, voir, par exemple, P. Guaragnella, *La prosa e il mondo. "Avvisi" del moderno in Sarpì, Galilei e la nuova scienza*, Bari, Adriatica editrice, 1986; les intéressantes introductions aux éditions de I. Pantin, *Le messenger céleste*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, de F. Hallyn, *Le messenger des étoiles*, Paris, Seuil, 1992 et de A. Battistini, *Sidereus Nuncius*, Venezia, Marsilio, 1993; J. D. Moss, *Novelties in the Heavens. Rhetoric and Science in the Copernican Controversy*, Chicago University Press, Chicago, 1993 et F. Tinguely, « L'œil de verre : la rhétorique de l'autopsie dans le *Sidereus Nuncius* », ds *Archives internationale d'histoire des sciences*, vol. 55, n. 154, Juin 2005, p. 83-95.

En général, pour la bibliographie galiléenne, on signale la *Bibliografia Internazionale Galileiana* (GAL), disponible au site <http://www.imss.fi.it/biblio/ibibgali.html>.

Cette analyse s'avérera importante surtout en lien avec la section suivante, concernant la réception. En effet, peu après la parution, les interprétations se multipliaient de façon incontrôlable suite à un succès éditorial sans précédent.⁶⁴

Raimondi, qui soulignait l'impacte du *Sidereus Nuncius* aussi bien dans la littérature, remarquait, en renvoyant aux études de S. Toulmin, que « [...] la ricezione immediata delle scoperte astronomiche di Galileo forma un caso del tutto eccezionale, mentre di solito la cultura letteraria arriva in ritardo rispetto al pensiero scientifico con cui entra in contatto. »⁶⁵

Tout au long de ce premier chapitre on aura l'occasion alors de voir à quel point les reprises entre textes scientifiques, littéraires ou bien épistolaires témoignent effectivement d'un dialogue en cours, au-delà des différences génériques.

1.1) Le *Sidereus Nuncius* : un voyageur de la plus noble espèce

Le titre, l'épître dédicatoire (composés en dernière instance) et l'incipit du *Sidereus Nuncius* sont, au niveau rhétorique, d'un teneur assez différent par rapport au reste de l'œuvre, qui se caractérise, exception faite de quelques passages, par un style plutôt sobre.⁶⁶

Dans ces morceaux, le savant présente sa propre découverte de façon très connotée, en finissant pour influencer considérablement la réception, et le discours associé à sa publication. Par contre, la sobriété des contenus exposés dans la suite permettra à l'auteur de ne pas perdre crédibilité.

Comment Galilée était-il en train de représenter son *ethos*, et avec quelles finalités ?

⁶⁴ Battistini souligne que les 550 copies de la première impression furent vendues en une seule semaine, et en quelques années la diffusion sera globale : les contenus sont connus à Moscou et en Inde en 1612, en 1615 le livre est traduit en chinois, en 1631 il est connu en Corée et en 1638 au Japon. V. A. Battistini, «Galileo e il telescopio nell'immaginario barocco», ds *Le nuove stelle. Il dialogo tra scienza e letteratura nella cultura moderna*, Atti del convegno di S. Giovanni in Persiceto (22 novembre 1997), a cura di B. Capaci, Comune di S. Giovanni in Persiceto, 1998, pp. 11-23.

⁶⁵ E. Raimondi, « La strada verso Xanadu », ds. *Scienza e letteratura*, Einaudi, Torino, 1978, p. 21. « [...] l'immédiate réception des découvertes astronomiques de Galilée constitue un cas tout à fait exceptionnel, si on considère que normalement la culture littéraire arrive en retard par rapport à la pensée scientifique avec laquelle elle entre en contact. » La traduction est de nous.

⁶⁶ Voir F. Hallyn, *op. cit.* ; ou l'édition du *Sidereus Nuncius* sous la dir. de A. Battistini, Venezia, Marsilio, 1993, ou J. D. Moss, *Novelties...*, *op. cit.*, ou encore F. M. Berno, «Appunti sul latino di Galileo Galilei», ds *Atti e Memorie dell'Accademia Galileiana di Scienze, Lettere ed Arti, già dei Ricovrati e Patavina*, volume CXIX, (2006-2007), p. 15-37.

Pour ce qui du titre, il obéissait à une stratégie topique pour les œuvres de l'époque, et, pourtant, son caractère emphatique est remarqué immédiatement déjà par les contemporains.

Le peintre Cigoli ne manquera pas d'inviter l'ami à le simplifier en occasion d'une prochaine réédition : « [...] alcuni ànno tassato il titolo del libro che l'à messo fuori et [...] ora, avendo volontà di farlo vulgare, pure agli amici vostri vorrebbero che fusse più semplice et positivo. »⁶⁷

Galilée, en effet, avait opté pour un intitulé baroque et stimulant :

SIDEREUS
NUNCIUS
MAGNA, LONGEQUE ADMIRABILIA
Spectacula pandens, suspiciendaque proponens
unicuique, praesertim vero
PHILOSOPHIS, atque ; ASTRONOMIS, quae a
GALILEO GALILEO
PATRITIO FLORENTINO
Patavini Gymnasij Publico Mathematico
PERSPICILLI
Nuper a se reperti beneficio sunt observata in LUNAE FACIE, FIXIS IN-
NUMERIS, LACTEO CIRCULO, STELLIS NEBULOSIS,
Apprime vero in
QUATOR PLANETIS
Circa IOVIS Stellam disparibus intervallis, atque periodis, celeri-
tate mirabili circumvolutis ; quos, nemini in hanc usque
diem cognitos, novissime Author depraehendit primus ; atque
MEDICEA SIDERA

⁶⁷ « [...] certains ont critiqué le titre du livre que vous avez publié et maintenant, si vous désirez le traduire en langue vulgaire, même vos amis croient qu'il devrait être plus simple et clair. », ds. *Le opere di Galileo Galilei*, A. Favaro; I. Del Lungo (éd.), Firenze, G. Barbera, 1968, vol. X, p. 442. Dorénavant nous ferons référence à cette édition comme O.G. La traduction est de nous.

NUNCUPANDOS DECREVIT.⁶⁸

À premier vue, le lecteur remarque que l'astronome se présente comme un messager céleste, descendu des cieux pour annoncer des nouvelles évangéliques à l'humanité. La dimension d'annonce céleste, presque divine, dont le savant se faisait porteur, se trouve évoquée notamment par le terme « Nuncius », qui ne promet pas des explications ou des raisonnements, mais tout simplement des « nouvelles » : le lien avec la bonne nouvelle était donc facile à imaginer.

Comme les chercheurs l'ont relevé, le terme italien que Galilée utilise toujours dans l'épistolaire pour désigner l'œuvre, « avviso », renvoyait aux pamphlets affichés dans les villes, notamment dans la République de Venise⁶⁹, et qui sont considérés par les historiens comme la première forme de journal :⁷⁰ le savant voulait offrir un compte-rendu, et il le présentait comme une révélation.

Le mot « nuncius », en effet, était aussi ambigu : en latin il signifiait soit ambassade soit ambassadeur, et donc il y avait deux interprétations correctes (également par rapport au reste de l'énoncé), c'est-à-dire « ambassade des étoiles », et « ambassadeur des étoiles », ce qui devenait vite « ambassadeur céleste ».

Ces deux mots ont fait couler beaucoup d'encre, à l'époque du savant déjà mais surtout de nos jours, en particulier au sein de la critique américaine des années '60 : étant donnée la difficulté à rendre dans une autre langue le jeu de mots, quelle serait donc la traduction correcte du titre ? « Message » ou « messenger » des étoiles ? Est-ce que le savant voulait vraiment se faire passer pour une sorte de messenger éthéré, ou bien est-ce

⁶⁸ O.G., III, p. 53 ; traduit par F. Hallyn : « Le messenger des étoiles qui dévoile de grands et tout admirable spectacles et vers eux propose de lever les yeux à chacun, mais surtout, en vérité, aux philosophes et aux astronomes ; par Galileo Galilei Patricien Florentin Mathématicien en titre de l'Université de Padoue effectuées grâce à une lunette récemment conçue par lui, ces observations portent sur la face de la lune, d'innombrables étoiles fixes, la voie lactée, les étoiles nébuleuses, mais avant tout sur quatre planètes volant autour de l'étoile de Jupiter à intervalles et périodes irréguliers, d'une célérité merveilleuse ; ces planètes, à ce jour de nul homme connues, dernièrement l'Auteur les a découvertes le premier ; en outre, astres médicéens fut le nom qu'il décida de leur donner. » v. Galilée, *Le messenger des étoiles*, F. Hallyn (éd.), Seuil, Paris, 1992. Dorénavant nous ferons référence à cette œuvre comme M. E.

⁶⁹ Voir les introductions de I. Pantin, *op. cit.*, ou A. Battistini, *op. cit.*, et E. Reeves, *Evening News: Optics, Astronomy, and Journalism in Early Modern Europe*, University of Pennsylvania Press, 2014.

⁷⁰ Voir G. Farinelli, E. Paccagnini, G. Santambrogio, A. I. Villa, *Storia del giornalismo italiano. Dalle origini a oggi*, UTET, 2004.

que, au contraire, l'ambiguïté n'était pas recherchée par l'auteur, et les lecteurs contemporains ont mal interprété l'intitulé ?⁷¹

La question est en réalité oiseuse : il est assez évident que l'auteur ait voulu créer un effet rhétorique d'ambiguïté, sans pour autant vouloir se faire passer pour une intelligence céleste : il considérait son œuvre tout simplement comme un avis astronomique. L'intérêt de la périphrase n'est aucunement affecté par la détermination de ce choix, en gardant intact son pouvoir de fascination.

Galilée invite ensuite à « lever les yeux » pour contempler des spectacles « grands et tout admirables » qui se trouvent ainsi ouverts, dévoilés, presque révélés. En plus, il déclare que les spectacles qui s'ouvrent sont à la portée non seulement des savants, mais aussi de tout le monde, « unicuique » : l'ambassadeur céleste offre la bonne nouvelle à tous ceux qui voudront l'écouter.

De même, dans l'incipit du texte, chef-d'œuvre hyperbolique et grandiose⁷², le ton est toujours celui d'une annonce évangélique : « Magna [...] inspicienda contemplandaque propono [...] Magna, inquam [...] Magnum sane est [...] »⁷³, avec un effet de suspense créé autour de l'objet de la découverte, et l'anaphore de l'adjectif « magnum ».

Le pathos est encore plus accentué lors de la présentation de la découverte des satellites. Tous les astronomes et les philosophes sont alors convoqués à l'écoute (« ...quod omnem admirationem longe superat, quodve ad monitos faciendos cunctos Astronomos atque Philosophos nos apprime impulit... »⁷⁴), pour célébrer l'annonce divine de cette trouvaille, « divina prius illuminante gratia ».⁷⁵

⁷¹ Les contemporains de Galilée, parmi lesquels Kepler, effectivement ont souvent interprété l'expression comme «messenger des étoiles». Pour le débat voir, notamment, E. Rosen, « The title of Galileo's *Sidereus Nuncius* », in *Isis*, 41, n. 3/4, Dec. 1950, p. 287-289 ; Drake, « The Starry messenger », in *Isis*, 49, 1958, p. 346-347; E. Rosen, «Stillman Drake's Discoveries and Opinions of Galileo», in *Journal of the History of Ideas*, Vol. 18, No. 3, Juil., 1957, p. 439-448; et aussi les introduction aux éditions du *Sidereus Nuncius* par I. Pantin, *Le messenger céleste*, 1992; F. Hallyn, *Le messenger des étoiles*, 1992; A. Battistini, G. Galilei, *Sidereus Nuncius*, A. Battistini (éd.), Venezia, Marsilio, 1993; M. Camerota dans l'édition soignée par F. Marcacci et P. Giustini, 2009.

⁷² Voir par exemple l'analyse de Battistini, *Sidereus Nuncius*, *op. cit* ; ou Berno, *Appunti sul latino...*, *op. cit*.

⁷³ O.G., III, p. 59; « Grands, assurément, sont les sujets que [...] je propose [...] afin qu'ils les examinent et contemplent [...] Grands, dis-je [...] Oui, vraiment grande est [...] », M. E., p. 141.

⁷⁴ O.G., p. 60, « [...] ce qui de loin dépasse tout sujet d'émerveillement, et qui, en premier lieu, nous a poussé à informer tous les Astronomes et les Philosophes... », M.E., p. 143.

⁷⁵ *Ivi*; « [...] que j'ai conçue sous l'illumination de la grâce divine », *Ivi*.

Les temps sont mûrs pour des ultérieures découvertes, et une période de bonheur est en train de s'ouvrir : « *Alia forte praestantiora, vel a me, vel ab aliis, in dies advenientur consimilis Organi beneficio* »⁷⁶.

En parallèle, si on prend en considération, déjà dans le titre, des formules telles que « *nuper a se reperti* », « *nemini in hanc usque diem cognitos, novissime Author depraehendit primus* », et, surtout, « *nuncupandos decrevit* », on relève l'autre analogie présente de façon voilée déjà au niveau d'intitulé, et confirmée ailleurs : la découverte de nouveaux territoires par un voyageur. Si Galilée ne cite jamais ouvertement dans son œuvre la découverte de l'Amérique, pourtant, adopter cette posture ne pouvait que rappeler l'extraordinaire découverte du génois⁷⁷.

On mentionne, dès le début, le fait qu'il s'agit de quelque chose que l'auteur vient de trouver, qui était totalement inconnu aux siècles précédents, et on invoque, de plus, le droit à la nomination. Il s'agit, en effet, de formules similaires à celles employées, entre-autre, par Colomb, dans la célèbre lettre où il annonçait ses découvertes, et qui était très connue et répandue tout au long du XVI^e siècle⁷⁸.

En général, ensuite, dans l'incipit et dans le reste de l'œuvre les techniques employées par les voyageurs pour construire une crédibilité demeurent en effet utiles pour Galilée. Comme le remarque Tinguely : « [...] le *Sidereus Nuncius* mobilise d'entrée de

⁷⁶ *Ivi*; « D'autres découvertes, peut-être plus prestigieuses, seront faites soit par moi, soit par d'autres, dans les jours à venir, à l'aide d'un Instrument semblable [...] », *Ivi*.

⁷⁷ « Quando Galilei dichiarava, nel frontespizio del *Sidereus Nuncius*, che avrebbe descritto quattro stelle "non note ad alcuno fino ad oggi", egli metteva immediatamente i suoi lettori sull'avviso che il suo sottile pamphlet doveva essere letto come una cronaca del Nuovo Mondo [...] », P. Findlen, « Il nuovo Colombo : conoscenza e ignoto nell'Europa del Rinascimento », ds. *La rappresentazione dell'altro nei testi del Rinascimento*, S. Zatti (éd.), Lucca, Pacini Fazzi, 1998, p. 232. « Lorsque Galilée déclarait, dans le frontispice du *Sidereus Nuncius*, qu'il allait décrire quatre étoiles « à ce jour de nul homme connues », il mettait ses lecteurs en alerte que son subtil pamphlet devait être lu comme une chronique du Nouveau Monde [...] ». La traduction est de nous.

⁷⁸ Voir notamment : « *Epistola Christoferi Colom (cui etas nostra multum debet : de Insulis in mari Indico nuper inventi [...])* », ou expressions comme: « *Alia etiam [...] novo nomine nuncupavi* », ds. C. Colombo, *Epistola de insulis nuper inventis*, éd. et trad. L. di Cosco, Basel, [Michael Furter? für Johann Bergmann von Olpe : Jacob Wolff von Pforzheim? für Johann Bergmann von Olpe], 1493, p. 2 ; œuvre digitalisée, disponible sur le site <http://www.uni-mannheim.de/mateo/desbillons/kolumbus.html> . La lettre est publiée en espagnol en 1493, en deux copies dont l'une destinée à Gabriel Sanchez, trésorier de la couronne espagnole, et l'autre à Louis de Santangel, responsable des finances. La première traduction latine de la lettre à Sanchez, réalisée par l'humaniste espagnol Leander de Cosco, fut publiée à Rome en Mai 1493, et ensuite, avec des illustrations, à Basel, dans la même année. Voir p.e. L. Firpo, *Prime relazioni di navigatori italiani sulla scoperta dell'America : Colombo, Vespucci, Verrazzano*, Torino, 1966.

jeu la rhétorique de l'autopsie la plus traditionnelle et la plus triomphante »⁷⁹, à travers des verbes ou des périphrases renvoyant constamment au pouvoir indiscutable du témoignage visuel.⁸⁰

Ensuite, il suffit de penser aux dessins remarquables de l'astronome, en même temps sujets et objets d'une recherche, fruit de l'évidence et de l'investigation, comme le relève Baffetti.⁸¹ Ces dessins, élément fondamental et original du texte⁸², ne sont pas sans rappeler les tentatives des voyageurs de représenter des mondes connus seulement à eux, et de les rendre visibles par le lecteur-même sans besoin de médiateur.⁸³

Dans la dernière section de l'œuvre, lorsque Galilée relate les circonstances de la découverte des satellites de Jupiter, encore une fois la posture de savant objectif et détaché cède la place à celle d'un voyageur – ambassadeur céleste, avec une emphase plus marquée qu'ailleurs : « Superest ut, quod maximum in praesenti negotio existimandum videtur, quator PLANETAS a primo mundi exordio ad nostra usque tempora nunquam conspectos, occasionem reperiendi atque observandi... »⁸⁴

Hallyn et Battistini ont bien souligné les caractéristiques de cette partie, sur laquelle on ne reviendra pas, où la description laisse la place à la narration d'un véritable découvreur, guidé par la fatalité, tel qu'un héros épique. Le savant représentera ensuite de façon sobre, au jour le jour, ce qu'il est en train d'observer, exactement comme dans le livre de bord d'un navigateur.⁸⁵

⁷⁹ F. Tinguely, « L'œil de verre : la rhétorique de l'autopsie dans le *Sidereus Nuncius* », ds *Archives internationale d'histoire des sciences*, vol. 55, n. 154, Juin 2005, p. 86.

⁸⁰ Sur l'autopsie, technique consistant à fonder toute crédibilité sur l'autorité du regard, employée dans l'historiographie grecque, voir F. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre. Nouvelle édition revue et augmentée*, Paris, Gallimard, 1991, 272-279.

Par ailleurs, la répétition plus loin de l'adjectif « innumerus », pour dénoter les étoiles fixes retrouvées, augmentait l'effet de stupeur et s'adaptait à un sujet peu vraisemblable, comme le remarque Hallyn, mais pouvait peut-être aussi rappeler l'admiration de Colomb face à la quantité innombrable d'habitants des nouvelles îles : « [...] in mare Indicu perveni : ubi plurimas Insulas innumeris habitatas hominibus reperi... », v. *De insulis nuper*, *op. cit.*

⁸¹ Voir G. Baffetti, « Around Galileo : describing science in the seventeenth century », ds *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, vol. 55, n. 154, Juin 2005, p. 71-82.

⁸² Pour une analyse des dessins voir aussi H. Bredekamp, « Gazing Hands and Blind Spots : Galileo as Draftsman », ds J. Renn (éd), *Galileo in context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 154-192.

⁸³ V. F. Tinguely, *L'oeil de verre...*, *cit.*, p. 83.

⁸⁴ O.G., p. 79, « Il nous reste à traiter le point qui semble le plus considérable en la matière présente: révéler et faire connaître quatre planètes qui, depuis les commencements du monde jusqu'à nos jours, n'ont jamais été aperçues, ainsi que les circonstances dans lesquelles elles furent découvertes et observées... », M. E., p. 175.

⁸⁵ On renvoie aux considérations de F.Hallyn, introduction, *cit.*, p. 84 et Battistini, *op. cit.*, p. 226 sq.

Pourquoi Galilée avait-il choisi d'adopter ces postures, notamment dans le périphrase, l'incipit et dans les morceaux-clés de son travail, tel que l'annonce de la découverte des satellites ?

Ce choix répondait à des finalités d'ordre différent, reliées en bonne partie au contexte de parution. Le télescope était un instrument désormais assez répandu (même si les appareils disponibles étaient en général de qualité médiocre) et quelques autres astronomes – tel que Thomas Harriot en Angleterre – avaient déjà commencé à le diriger vers le ciel.⁸⁶ Cette stratégie permettait alors d'exalter l'importance de la découverte, mais aussi la primauté de l'astronome, qui résultait le premier et l'unique découvreur des nouveaux territoires, au dépit de tous ceux qui avaient déjà commencé à employer l'instrument sans en reconnaître les potentialités. Comme les chercheurs l'ont relevé, Galilée effacera soigneusement les détails de son parcours de recherche, aussi bien que l'aide précieux des collaborateurs vénitiens, pour se présenter comme un messager divin ou le nouveau Colomb, le seul à avoir été en contact avec ces réalités éloignées.⁸⁷

En plus, le savant dissimulait, par le biais de ces stratégies, certaines problématiques épineuses, par exemple liées au télescope et à son efficacité pour observer le ciel et les astres – ontologiquement séparés de la Terre suivant Aristote – questions que, au fond, il considérait déjà résolues, sans avoir les moyens, l'intérêt ou le temps pour les résoudre vraiment.⁸⁸

L'autre finalité à la base de l'emphase du périphrase est évidente, comme le relève Isabelle Pantin, déjà en regardant la disposition typographique de l'intitulé, avec le chiasme « Sidereus Nuncius » – « Medicea Sidera » : « personne ne semble avoir

⁸⁶ Pour une histoire intéressante du télescope et du *Sidereus Nuncius*, voir M. Bucciantini, M. Camerota, F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012. Fondamentale étude sur l'« invention » du télescope est A. van Helden, « The Invention of the Telescope », ds. *Transactions of the American Philosophical Society*, Vol. 67, No. 4 (1977), pp. 1-67.

⁸⁷ Pour le rapport avec les collaborateurs vénitiens, occulté par Galilée, voir par exemple L. Sosio, « Galileo Galilei e Paolo Sarpi », ds. *Galileo Galilei e la cultura veneziana*, atti del convegno di studio, Venezia, 18-20 Giugno 1992, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, Venezia 1995, p. 269-311. Pour les stratégies d'occultation de Galilée, voir Hallyn, op. cit., ou P. Guaragnella, *La prosa e il mondo. "Avvisi" del moderno in Sarpi, Galilei e la nuova scienza*, Bari, Adriatica editrice, 1986, pp. 163-164, ou V. Ronchi, *Il Cannocchiale di Galileo e la scienza del Seicento*, Torino, Einaudi, 1958, p. 94 sq.

⁸⁸ Voir F. Tinguely, op. cit. Selon certains chercheurs, Galilée ne possédait même pas des connaissances suffisantes en optique, ce qui l'aurait conduit à résumer de façon très rapide, et insatisfaisante, le fonctionnement du télescope. Autour de cette question est né un grand débat ; pour une bibliographie voir S. Dupré, *Galileo, the Telescope, and the Science of Optics in the Sixteenth Century : A Case Study of Instrumental Practice in Art and Science*, Thèse de doctorat, Université de Gent, 2002. Selon Tinguely et Guaragnella, dans l'œuvre la présence du télescope serait parfois occultée, en faveur d'une fiction de vision « directe ». Voir aussi P. Guaragnella, *La prosa e il mondo. "Avvisi" del moderno in Sarpi, Galilei e la nuova scienza*, Bari, Adriatica editrice, 1986, pp. 163-164.

méconnu ce que la disposition typographique montrait clairement : si ce titre pompeux honorait quelque chose, c'était le nom des Médicis ». ⁸⁹

En effet, le *Sidereus Nuncius* représentait en soi un acte politique calculé, comme Biagioli ou Westfall notamment l'ont bien souligné : il s'agissait du cadeau offert à la cour florentine en échange d'une position de « philosophe-mathématicien » ; un changement de statut remarquable dans la vie du professeur de la République ⁹⁰.

Outre au désir, jamais oublié, de revenir à la terre natale, il y avait chez Galilée l'espoir de travailler enfin en liberté, sans les obligations quotidiennes et frustrantes de la République de Venise, et de voir son statut social et professionnel amélioré. Il y avait aussi, de sa part, l'intention de se rapprocher des milieux romains, pour augmenter au maximum la diffusion de ses découvertes, sans risquer d'être préjugé par le milieu libertaire de la République.

Le pathos et l'exaltation de l'offre, présentée comme une véritable entreprise épique ⁹¹, révélation céleste ou découverte d'un « nouveau monde », étaient alors nécessaires, et faisaient partie de l'œuvre en soi : il fallait montrer aux futurs patrons le prestige provenant de ce cadeau (les astres Médicéens deviendront ensuite emblème de la cour toscane) ⁹² un peu comme Colomb avait essayé de le faire avec les souverains espagnols.

En tenant en considérations ces analyses, et surtout la perspective sociologique, on voudrait maintenant se pencher sur l'analyse de la dédicace de Galilée à Côme II de Médicis, soigneusement étudiée pour favoriser le déplacement à Florence. Cette-ci nous permettra de souligner une nuance rhétorique ultérieure, très intéressante notamment en rapport à la réception du texte.

Dans l'épître, Galilée se compare aux anciens artistes, sculpteurs, architectes et hommes de lettre ⁹³ dans la tentative d'immortaliser le nom de leur mécène, mais la

⁸⁹ I. Pantin, introduction à *Le messenger céleste*, *op. cit.*, p. XXXVI.

⁹⁰ Voir R. S. Westfall, « Science and Patronage. Galileo and the Telescope », ds. *ISIS*, 76, 1, March 1985, p. 11-30; M. Biagioli, « Galileo the Emblem Maker », ds. *ISIS*, 81, 2, June 1990, p. 230-258 ; idem, *Galileo courtier. The practice of science in the culture of absolutism*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993.

⁹¹ À ce propos, voir aussi les remarques de C. Hall, *Galileo's Readings...*, *op. cit.*, p. 58 suivantes.

⁹² Voir M. Biagioli, *Galileo the Emblem...*, *op. cit.*

⁹³ Dans sa lettre à Belisario Vinta, présentant l'œuvre à ses mécènes, Galilée commentera : « [...] il mio clementissimo Signore, già che non mi haveva fatto nè un Virgilio nè un Homero, mi è voluto esser donatore di un altro mezo non meno peregrino et eccellente per decantare il suo nome, registrandolo in quelli eterni annali... », O. G., X, p. 297. « [...] mon Seigneur très clément, qui ne

comparaison est en sa faveur parce que, lui, il a choisi de le faire par le biais d'une matière incorruptible: les étoiles. Avec cette affirmation il est même en contradiction avec le contenu de son travail, apte à montrer que la lune et les cieux sont corruptibles.⁹⁴ On introduit en tout cas une échelle de valeur, où le savant a droit, évidemment, à la place la plus élevée, avec Côme II, destinataire de l'offre.⁹⁵

Un écho baconien est présent lorsque Galilée annonce même vouloir dépasser les tentatives des anciens : « At quid ego ista commemoro ? quasi vero humana solertia, his contenta regionibus, ulterius progredi non sit ausa ; attamen longius illa prospiciens [...] incorruptiora signa excogitavit... »⁹⁶.

Cet « ulterius progredi » se rapprochait beaucoup du « plus ultra », devise non seulement de Bacon mais aussi de Charles V ; Galilée toutefois vise à conquérir des territoires non plus terrestres, mais célestes, « incorruptiora ».

Ensuite, lorsqu'il commente la prise de possession des planètes et s'attribue encore une fois le droit à la nomination⁹⁷, pour offrir le résultat de la conquête à Côme, Galilée récupère les expressions à valeur juridique employées par exemple par Colomb⁹⁸, et étudiées entre-autres par S. Greenblatt,⁹⁹ en demandant qui pourrait oser le contredire.

m'avait fait ni tel qu'un Virgile ni qu'un Homère, m'a voulu donner un autre moyen non moins nouveau et excellent pour chanter son nom, en l'enregistrant dans ces annales éternelles [...] ». La traduction est de nous.

⁹⁴ Voir à ce propos aussi A. Battistini, *Sidereus Nuncius*, *op. cit.*, note 15, p. 179.

⁹⁵ Sur les stratégies rhétoriques adoptées dans la dédicace, voir aussi J.D. Moss, *Novelties in the Heavens...*, *op. cit.*

⁹⁶ O.G., vol. III, p. 55; « Mais à quoi bon rappeler ces efforts? Comme si, en vérité, l'ingéniosité humaine, contente des régions d'ici-bas, n'avait point osé aller plus avant ! Or, bien au contraire, portant plus au loin ses regards [...] elle imagina des signes plus incorruptibles... », M. E., p. 134. On rappelle que F. Bacon, promoteur de la renouveau scientifique moderne, invitait à plusieurs reprises les savants de son temps à dépasser les connaissances des anciens, représentées symboliquement par les colonnes d'Hercule, en adoptant « Plus Ultra » comme sa devise. Voir F. Bacon, *The Instauration Magna : last writings* [1620], G. Rees (éd.), Oxford, Clarendon Press, 2000.

⁹⁷ « Quae cum ita sint, cum, te Auspice, COSME Serenissime, has Stellas superioribus Astronomis omnibus incognitas exploraverim, optimo iure eas Augustissimo Prosapiae tuae nomine insignire decrevi. Quod si illas primus indagavi, quis me iure reprehendat, si iisdem quoque nomen imposuero, ac MEDICEA SYDERA appellaro ? », *Ibid.*, p. 57. « Puisqu'il en est ainsi, puisque c'est sous ton Auspice, CÔME Sérénissime, que j'ai exploré ces Étoiles inconnues de tous les Astronomes précédents, c'est de plein droit que j'ai décidé de leur imprimer le sceau du très Auguste nom de ta Race. Car, si je fus le premier à les découvrir, qui aurait le droit de me blâmer si je leur impose aussi un nom et les appelle ÉTOILES MEDICÉENNES... » M.E., p. 137.

⁹⁸ Voilà les termes adoptées par Colomb, dans sa lettre adressée à Sanchez : « ubi plurimas Insulas innumeris habitatas hominibus reperi : quarum omnium foelicissimo Rege nostro : praeconio celebrato & vexillis extensis : *contradicente nemine possessione accepi prime earum : divi Salvatoris nome imposui.* » (Soulligné par nous), v. *De insulis nuper*, *op. cit.*

⁹⁹ Selon Greenblatt, Colomb employait des véritables formules juridiques (« sans que personne me contredit ») pour s'emparer des territoires indigènes sans autorisation, et imposait donc le pouvoir de la langue du dominateur. Voir S. Greenblatt, *Marvelous Possessions: The Wonder of the New World*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1991.

La différence avec les navigateurs est que, dans son cas, il est évident que personne ne peut renier ce privilège – la question est rhétorique – tandis que Colomb s'était arrogé le droit de changer le nom que les autochtones avaient donné aux territoires, sans autorisation.

Ce qu'il nous intéresse de souligner est que Galilée semble suggérer quelques parts que sa position est bien distincte de celle des voyageurs terrestres et de celle des autres « artistes » : il les dépasse, parce que sa conquête reste légitime, céleste et « incorruptible », même en contredisant les contenus anti-aristotéliens de ses observations.

Ceci est plus évident un peu plus loin dans le texte, lorsqu'il explique la structure et le fonctionnement du télescope, et il commente : « Huius Instrumenti quot quantaque sint commoda, tam in re terrestri quam in maritima, omnino supervacaneum foret enumerare. Sed, missis terrenis, ad Coelestium speculationes me contuli ». ¹⁰⁰ Galilée c'était bien donc un voyageur, mais un voyageur de la plus noble espèce, oubliant toute finalité vulgaire.

Cette caractérisation spécifique, d'où le messager céleste en sortirait finalement triomphante sur un simple voyageur tel que Colomb, nous paraît très intéressant, pour deux raisons : d'abord pour les conséquences que cette rhétorique aura sur la réception, notamment en poésie, comme nous le verrons, et ensuite pour le projet d'ensemble dont elle témoigne, relié au vécu du savant et à l'histoire du télescope.

Galilée, en effet, avait « découvert » le télescope en Août 1609, il avait travaillé jusqu'à obtenir un instrument qui agrandissait huit à neuf fois les objets ¹⁰¹, et avait songé au début seulement à l'utilité « terrestre » de l'appareil. Il avait montré donc les admirables capacités de l'instrument aux nobles vénitiens, du haut du campanile de St. Marc, et surtout, il l'avait offert au doge de Venise.

Voilà comme Galilée avait présenté l'instrument :

¹⁰⁰ O.G., p. 61; « Exposer en détail le nombre et l'importance des avantages qu'offre cet Instrument, tant dans le domaine terrestre que dans le domaine maritime, serait tout à fait superflu. Mais, délaissant les choses de la Terre, je me suis porté vers l'exploration du Ciel. », M.E., p. 145.

¹⁰¹ Sur l'histoire du télescope, voir entre-autre van Helden, *The Invention...*, *op. cit.*

[...] cosa che per ogni negozio et impresa marittima o terrestre può esser di giovamento inestimabile ; potendosi in mare in assai maggior lontananza del consueto scoprire legni et vele dell'inimico [...] et parimente potendosi in terra scoprire dentro alle piazze, alloggiamenti et ripari dell'inimico da qualche eminenza benché lontana [...] oltre a molte altre utilità, chiaramente note ad ogni persona giudiziosa. Et pertanto, giudicandolo degno di essere dalla S. V. ricevuto et come utilissimo stimato, ha determinato di presentarglielo et sotto l'arbitrio suo rimettere il determinare circa questo ritrovamento [...]¹⁰²

Le résultat fut une considérable augmentation du salaire, valable tout au long de sa vie, avec l'obligation implicite de continuer à servir la République.¹⁰³

Avec ces prémisses, l'acte représenté par le *Sidereus Nuncius* était très fort : il s'agissait de changer de mécène, de motiver ce changement, et de montrer la supériorité du cadeau qu'on avait l'intention d'offrir, puisque le télescope, en soi, était déjà propriété du doge de Venise.

Le pisan se qualifiait comme l'inventeur du télescope, mais en même temps cette invention ne lui appartenait pas complètement, comme l'a remarqué Biagioli.¹⁰⁴

Si on revient donc à l'extrait du *Sidereus Nuncius* concernant les emplois du télescope, cité auparavant, on comprend le besoin, de la part de l'astronome, de souligner plusieurs fois la supériorité de ses découvertes par rapport aux emplois « habituels », terrestres, du télescope : pour les Médicis, il s'élève à un niveau supérieur à celui atteint à Venise.

On pourrait remarquer aussi que, à ce niveau-là, le télescope n'était pas utile dans un but expansionniste, et qu'il fallait donc souligner les autres profits, comme la gloire et la célébrité, qu'on pouvait tirer de ces planètes, pour ne pas risquer d'offrir un cadeau de moindre valeur par rapport à celui proposé au doge.

« [...] useful devices were the domain of engineers. Galileo, instead, presented himself as a disinterested messenger of dynastic destiny »¹⁰⁵ : à notre avis, alors, le savant

¹⁰² O.G., X, p. 250. « [...] chose qui pour toute activité et opération maritime ou terrestre peut être d'une utilité inestimable ; puisqu'on peut découvrir en mer, à une distance plus grande que d'habitude, des navires et des voiles ennemis [...] et également puisqu'on peut découvrir sur la terre, sur les places, des logements et des abris ennemis de toutes hauteurs, même lointaines [...] outre de nombreuses autres utilités, évidentes à toute personne judicieuse. Ainsi, en le considérant digne d'être reçu par V. S. et estimé très profitable, j'ai décidé de vous le présenter, et de laisser à votre jugement toute décision autour de cette trouvaille [...] » La traduction est de nous.

¹⁰³ Galilée commentait, avec l'ami Landucci : « [...] talché io mi trovo legato qua in vita, e bisognerà che io mi contenti di vedere la patria qualche volta ne' mesi delle vacantie. », O.G., X, p. 254. « [...] ainsi je me trouve lié ici pour toute ma vie, et il faudra se contenter de voir la patrie seulement quelques fois, pendant les vacances. ». La traduction est de nous.

¹⁰⁴ Voir l'intéressante réflexion de M. Biagioli, « Replication or Monopoly ? The Economies of Invention and Discovery in Galileo's Observations of 1610 » ; ds *Galileo in Context*, J. Renn (éd), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 277-320.

serait en train de suggérer que son rôle d'ambassadeur céleste est supérieur non seulement à celui d'un ingénieur/artisan¹⁰⁶, mais aussi d'un voyageur « commun » – dont il emprunte pourtant les techniques – poussé par des motivations vénales.

Il sera très intéressant, par conséquent, de relier cette analyse rhétorique avec les études sur la réception.

Pour terminer brièvement notre analyse de l'épître dédicatoire, on voit que le savant, en qualité d'artiste – prophète, comme le remarque aussi J.D. Moss¹⁰⁷, n'hésite pas aussi à déclarer que, comme la découverte des satellites de Jupiter a eu lieu sous Côme II¹⁰⁸, on pouvait prévoir des choses bien plus grandes pour lui que pour César, auquel on avait dédié seulement une comète, destinée à disparaître¹⁰⁹.

Il conclue par des auspices de bonheur, rappelant le ton des prophéties virgiliennes de l'âge d'or : « Cui enim dubium esse potest, quin, quam tui expectationem felicissimis imperii auspiciis concitasti, quamvis summam, eam non solum sustineas ac tuearis, verum etiam longo intervallo superaturus sis ? »¹¹⁰

¹⁰⁵ M. Biagioli, *Galileo The Emblem...*, *op. cit.*, p. 258. « [...] les instruments utiles étaient le domaine des ingénieurs. Galilée, au contraire, se présentait comme un messenger désintéressé du destin dynastique. ». La traduction est de nous.

¹⁰⁶ Van Helden et M. G. Winkler aussi soulignent la tentative de Galilée de prendre distance du monde des artisans (et donc aussi des desseins, qui disparaîtront un peu à la fois de ses parutions successives) : « At this court he increasingly distanced himself from direct involvement with mechanical subjects (among which we must count the visual arts), concentrating his efforts on the legitimation of the mathematical sciences and the Copernican world view [...] », ds. M.G. Winkler et A. van Helden, « Representing the Heavens. Galileo and Visual Astronomy », ds. *ISIS*, n. 83, 2, 1992, p. 198. « Dans sa cour il s'éloigna de plus en plus d'une directe implication avec les sujets mécaniques (parmi lesquels il faut inclure les arts visuelles), en concentrant ses efforts vers la légitimation des sciences mathématiques et du système Copernicien [...] ». La traduction est de nous.

¹⁰⁷ J.D. Moss, *Novelties...*, *op. cit.*, p. 77-78 suivantes.

¹⁰⁸ Il se rapproche aussi beaucoup du territoire propre à l'astrologie lorsqu'il explique l'influence de Jupiter sur le caractère même de Côme. Germana Ernst souligne que le savant emploie effectivement, dans ce morceau, le lexique technique de l'astrologie, qu'il connaissait bien, ayant pratiqué des horoscopes tout au long de sa vie, et ayant en plus composé, auparavant, la nativité de Côme. Voir G. Ernst, « Aspetti dell'astrologia e della profezia in Galileo e Campanella », ds. *Novità celesti e crisi del sapere*, atti del convegno internazionale di studi galileiani, P. Galluzzi (éd.), Firenze, Barbera, 1984, p. 256-266; G. Righini, « L'oroscopo galileiano di Cosimo II de' Medici », ds. *Annali dell'Istituto e Museo di Storia della Scienza di Firenze*, I, 1976, p. 29-36.

¹⁰⁹ «Atqui longe veriora ac feliciora, Princeps Serenissime, Celsitudini tuae possumus augurari ; nam vix dum in terris immortalia animi tui decora fulgere coeperunt, cum in Coelis lucyda Sydera ses offerunt, tanquam linguae praestantissimas virtutes tuas in omne tempus loquantur ac celebrent. » O.G., vol. III, p. 56 ; « Eh bien, au contraire, ils sont de loin plus vrais et plus heureux, Prince Sérénissime, les succès que nous pouvons augurer pour ton Altesse, car à peine sur la Terre les immortelles beautés de ton esprit commencent-elles à fulgurer, que dans les Cieux s'offrent à la vue des Astres brillants qui, telles des langues, pourront dire et célébrer en tout temps tes vertus hautement éminentes. », M. E., p. 135. On retrouve ici encore une fois la compétition par rapport aux anciens, qui désormais avaient déjà nommé toutes les étoiles fixes, et s'en étaient comme emparés.

¹¹⁰ O.G., vol. III, p. 57; « Qui, en effet, peut douter que l'espoir par toi suscité sous le bienheureux auspices de ton règne, bien qu'il soit déjà immense, tu puisses non seulement le maintenir et le sauvegarder, mais même, en un long intervalle de temps, le dépasser ? », M. E., p. 138.

L'intérêt serait, comme Biagioli aussi le souligne¹¹¹, de montrer que lui-même et les Médicis étaient destinés à cette découverte, par une sorte de providence divine : grâce à cette stratégie, Galilée était encore plus relié à ses mécènes, et l'annonce devient fatale et providentiel.

On verra jusqu'à quel point les poètes, désireux de célébrer l'astronome et les Médicis, n'hésiteront pas à cueillir le potentiel de ces stratégies rhétoriques et le mettre en vers.

En conclusion, l'emploi d'une posture de messenger-voyageur renforçait la position de Galilée en le qualifiant comme le seul et premier découvreur, exaltant sa personne et sa découverte, et soutenait, à travers certaines stratégies communes aux voyageurs, la crédibilité de ses affirmations, en cachant aussi quelques problématiques épineuses.

Si tout cela est assez notoire, ce qu'on voudrait souligner davantage est que, à notre avis, Galilée accomplirait aussi un pas successif dans l'adoption de cette rhétorique triomphante, notamment suggérant une possible supériorité de sa position de messenger céleste sur celle d'un simple voyageur (tel que Colomb) employant le télescope pour des finalités terrestres.

Cela était en bonne partie motivé par les raisons politiques et courtisanes que nous avons mis en lumière : sans vouloir soutenir que ces motivations aient été les seules à influencer l'écriture et le projet du *Sidereus Nuncius*¹¹², on croit que leur rôle ait été important, dans une époque pendant laquelle « arose an entirely new kind of princely and aristocratic involvement in astronomy »¹¹³.

Ainsi, cette stratégie rhétorique s'insérait au sein d'une complexe politique culturelle établie par le savant, qui n'hésitera pas à solliciter ensuite la production de vers encomiastiques de la part de ses contemporains, en influençant donc profondément le développement de ce discours.

¹¹¹ M. Biagioli, *Galileo courtier*, op. cit., p. 127-133.

¹¹² Les travaux de Biagioli ont été parfois critiqués en tant que fondés nettement sur cette perspective. On songe, récemment, aux critiques présentes dans l'introduction de M. Bucciattini, M. Camerota, et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012.

¹¹³ N. Jardine, *The Places of Astronomy...*, op. cit., p. 51. « Voyait le jour une forme tout à fait nouvelle d'investissement de la part des princes et des aristocrates dans l'astronomie ». La traduction est de nous.

On verra aussi que lorsque des autres savants, et notamment Kepler, profiteront explicitement du parallélisme avec la découverte de l'Amérique, ils devront tenir compte de ce paradigme rhétorique mis en place, d'emblée, par l'italien.

1.2) Réception et interprétation

Le petit livre de Galilée provoqua d'importants remous, en suscitant l'intérêt non seulement des savants mais aussi, plus généralement, des gens cultivés, comme l'astronome l'avait espéré.

Il est notoire que les réactions furent vigoureuses et très variées, allant de l'enthousiasme au mépris, et souvent les lecteurs donnèrent de l'importance à des aspects différents de l'œuvre. De plus, la possibilité (au moins en théorie) de vérifier les énoncés du pisan grâce à un instrument qui commençait à se répandre, et qui était principalement connu dans les Cours ou hors des contextes académiques, facilita encore plus le dialogue et l'implication de personnes externes au milieu spécialiste.¹¹⁴

Comment la réception accueillit et développa les suggestions contenues dans l'œuvre, et les postures adoptées par Galilée ?

Il est notoire que l'une des associations se présentant immédiatement à l'esprit des lecteurs est celle entre Galilée et Colomb : si déjà les contenus de l'œuvre – et notamment la découverte de satellites jamais remarqués auparavant – favorisaient évidemment cette analogie, ensuite Galilée exploitait plusieurs stratégies renvoyant aux compte-rendu des voyageurs. En plus, on a souligné comme, à notre avis, en suivant certaines finalités, Galilée suggérait déjà aussi des autres nuances, et notamment la supériorité de son rôle de messenger céleste par rapport aux communs voyageurs. Plusieurs lecteurs n'hésiteront pas alors à récupérer cette suggestion¹¹⁵, en explicitant alors cette compétition, parfois avec les mêmes motivations idéologiques et courtisanes du savant.

Il sera intéressant, donc, de s'arrêter à ce stade surtout sur les poèmes faisant l'éloge du savant et de sa découverte, pour examiner la diffusion de ce parallélisme/compétition au niveau littéraire : en partant des études déjà réalisés dans ce

¹¹⁴ Sur ces aspects, voir par exemple M. Biagioli, « Replication or Monopoly ?... », *op. cit.*

¹¹⁵ P. Findlen aussi relève que: « Giacché Galilei stesso, nel *Sidereus Nuncius*, riteneva la Terra un oggetto di ricerca inferiore rispetto ai cieli, i suoi sostenitori cominciarono presto ad inferire la superiorità di chi li aveva esplorati. », P. Findlen, *Il nuovo Colombo...*, *op. cit.*, p. 235. « Comme Galilée-même, dans le *Sidereus Nuncius*, considérait la Terre un objet de recherche inférieur par rapport aux cieux, ses adeptes commencèrent bientôt à en inférer la supériorité de la personne qui les avait explorés. » La traduction est de nous. La chercheuse, en tout cas, n'approfondit pas les motivations et les modalités de cette reprise.

domaine¹¹⁶, on essayera de souligner surtout le lien profond avec la stratégie rhétorique adoptée, au départ, par Galilée, suivant une précise « politique culturelle ».

Cela nous permettra de tisser, ensuite, un lien important avec les œuvres de notre corpus, et notamment les poèmes épiques de Marin et Bartolommei, reprenant à leur tour ce qui était devenu désormais un véritable discours topique associé à la découverte de l'astronome, pour l'orienter vers des autres directions.

Comme Battistini l'a justement remarqué¹¹⁷, immédiatement après la parution du *Sidereus Nuncius* nous retrouvons souvent, dans les textes des contemporains, le parallélisme entre Galilée et le découvreur de l'Amérique – au début, non forcément avec des vellétés de compétition.

Dans l'épistolaire, par exemple, on songe au cas de Manso, ami et biographe de Tasse¹¹⁸, qui apporte crédibilité à l'entreprise du pisan en la comparant à celle du génois ; il faut souligner que plus loin, toutefois, il instaure déjà une échelle de valeur parmi découvertes terrestres et célestes.

Si Tommaso Campanella aussi tend à comparer les deux figures, il semble déplacer la compétition vers des autres possibles « ennemis », ce qui se révélera intéressant notamment en lien avec notre troisième chapitre, concernant Kepler.

Le moine dominicain, dans la prison de Saint Elme où il se trouvait enfermé, reçoit les nouvelles (en 1611) avec joie et trépidation : « *Et vidi caelum novum et terram*

¹¹⁶ Notamment A. Battistini, « “Cedat Columbus” e “Vicisti, Galilae!”: due esploratori a confronto nell'immaginario barocco », *Annali d'Italianistica*, X, 1992, p. 116-132 », repris dans idem, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e pensiero, 2002, ch. 2 “Due esploratori a confronto”.

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ Voir lettre de Manso à Beni, ds. O. G., X, p. 291 : « [...] Le tengo non pure possibili, ma verissime [...] Anzi io porto ferma speranza, che come il secolo passato si vanta a ragione di haver scoperto nuovi et non più conosciuti mondi, così questo presente si gloriara d'haver ritrovati nuovi et non più immaginati cieli, con tanto stupore dell'età a venire, che invidieranno noi che semo nati in questi avventurati tempi et habbiamo possuto conoscere così rari e divini ingegni [...] scoprendo con esso le meraviglie di colà su, fa cessare lo stupore delle cose terrene, per istrane et grandi che elle si sieno ». « [...] Je les considère non seulement possibles, mais tout à fait véritables [...] J'espère même fermement que, comme le siècle passé se vantait à raison d'avoir découvert des nouveaux mondes inconnus, ainsi ce siècle présent aura la gloire d'avoir retrouvé des cieux nouveaux et jamais imaginés, avec une telle stupeur des âges à venir, qui nous envierons pour être nés dans ces temps aventureux, et pour avoir pu connaître des esprits tellement rares et divins [...] en découvrant les merveilles là-haut, il fait cesser le stupeur pour les choses terrestres, autant bizarres et grandioses qu'elles soient. » La traduction est de nous. Peut-être que Manso se souvenait aussi de l'éloge passionné de Tasse à Colomb, présent dans la *Jérusalem Délivrée*, chant XV ?

novam, ait Apostolus et Isaias : illi dixerunt, nos caecutiebamus ; tu purgasti oculos hominum, et novum ostendis caelum, et novam terram in luna. »¹¹⁹

Comme il est bien connu, en effet, Campanella voit en Galilée un véritable messenger éthérée, et en ses découvertes la confirme d'un grand renouveau en cours, événement qu'il avait lui-même déjà pressenti¹²⁰ : il interprète ainsi littéralement cette posture prophétique, d'annonce divine, que nous avons retrouvé dans le texte galiléen. Ce qui pour Galilée n'était rien d'autre qu'une habile stratégie, ou une posture littéraire, pouvait être lu de toute autre façon.¹²¹ Dans la longue lettre de Campanella, alors, découverte de l'Amérique et du nouveau ciel se trouvent reliées en tant que phénomènes similaires, dans une certaine mesure prophétisés¹²², mais fruit aussi du courage de leurs protagonistes, capables de démentir les théories erronées des anciens.¹²³

Ce qu'on voudrait souligner est que la lettre de Campanella témoigne aussi de la même réaction ambiguë (entre enthousiasme et critique) que nous retrouverons plus loin dans la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo* de Kepler¹²⁴. Le moine calabrais, admiratif

¹¹⁹ T. Campanella, *Lettere*, T. Spampanato (éd.), Bari, Laterza, 1927, p. 165. « *Et vidi caelum novum et terram novam*, affirment l'Apôtre et Isaïe : eux ils l'ont dit, nous on étaients aveugles ; toi, tu as purgé les yeux des hommes, en montrant un nouveau ciel, et une nouvelle terre dans la lune. ». La traduction est de nous.

¹²⁰ Notamment, dans ses *Articuli Prophetali*, publiés posthumes, mais aussi en poésie. « Scias quoque, me in predictione astrologica, in magna synodo 1603, novas scientias caelestes, praeter alia multa, in hoc seculo propalandas fore praedixi [...] », *ibid.*, p. 169. « Sache meme, que, pendant le Synode de 1603, dans ma prévision astrologique, j'ai annoncé pour ce siècle des nouvelles révélations dans les sciences célestes, et dans maintes autres [...] » La traduction est de nous. Voir aussi G. Ernst, *Aspetti dell'astrologia e della profezia...*, *op. cit.* ;

¹²¹ À ce propos, il est intéressant de remarquer que, en 1614, Campanella demande à Galilée les données pour composer sa nativité. L'astronome refuse, en expliquant qu'il ne croyait pas vraiment à l'astrologie, et le calabrais fut très surpris, étant donné que Galilée s'était exprimé de façon très différente dans l'épître dédicatoire du *Sidereus Nuncius* : « Io stupisco : perché se Vostra Signoria non ci crede, perché nell'epistola dice al granduca che Giove in sua genitura li diede etc. ? Dunque l'ha burlato. *Absit*. Non è licito a Vostra Signoria, come scrittore, servirsi d'opinioni false [...] Pur io son certo ch'è piena di fallacie questa dottrina, ma ci stan dentro pur cose divinissime [...] », voir T. Campanella, *Lettere*, *op. cit.*, p. 176 suiv. « Je suis surpris : si Votre Seigneurie n'y croit pas, pourquoi dans l'épître vous dites au grand-duc que Jupiter dans sa géniture lui donna etc. ? Donc vous vous êtes moqués de lui. Sans offense. Il n'est pas permis à Votre Seigneurie, comme écrivain, de profiter d'opinion fausses [...] Moi aussi je suis certain que cette doctrine est pleine de mensonges, mais on y trouve dedans aussi bien des divines choses [...] ». La traduction est de nous.

¹²² On rappelle que Colomb-même voyait sa découverte comme la réalisation d'une prophétie, et se considérait le « nouveau Tiphys », ce qu'il expliquait par exemple dans le *Libro de las profecias*.

¹²³ À ce propos, voir aussi S. Cro, « Campanella e Colombo : la nuova scienza e l'unità del mondo », ds *Columbeis*, vol. II, Genova, 1987, p. 295-306. On retrouvera des argumentations semblables dans *l'Apologia pro Galileo*, écrite en défense de l'astronome en occasion de l'interdit du 1616 : Campanella soutiendra ici l'importance d'une tolérance de l'Église envers la philosophie naturelle, et citera en soutien l'exploit de Colomb, avec une stratégie rhétorique devenue désormais topique.

¹²⁴ Si dans *l'Apologia pro Galileo* écrite en 1616 Campanella cite explicitement plusieurs fois l'œuvre de Kepler (voir p.e. : « At vero Galileus, in *Epistolis de solaribus maculis*, expresse negat homines in stellis aliis esse posse [...] quicquid colludendo et iocose Keplerus in *Dissertationibus* dicat, ex hypothesi tantum. », T. Campanella, *Apologia pro Galileo*, M. Lerner (éd.), Pisa, Scuola Normale

envers les trouvailles de son compatriote, se montre déçu par le manque de précision et, surtout, l'incite dès les premières lignes à ne pas se faire voler le primat de sa découverte, ou bien la possibilité d'en tirer tous les avantages, par un étranger :

[...] Sidereum Nuncium, quae recens vidisti in caelo arcana Dei, neque non licet homini loqui, narrantem, duabus horis iocundissime audivi : atqui pluribus sane diebus extensam narrationem optassem. Haud quidem Copernic vel Thycon, vel alius quispiam, tam praepropere huiusmodi Nuncium emisisset, nisi prius omnes adhuc latentes stellas adnotasset [...]¹²⁵

Campanella souligne qu'un Copernic, un Tycho, ou « quelqu'un d'autre » n'aurait pas publié l'œuvre de façon tellement précipitée. Il se montre contrarié par la possibilité que quelqu'un d'autre s'approprie des données retrouvées par l'italien, pour les intégrer dans un système complexe (ce qui, finalement, ne sera pas très loin de la vérité, Kepler systématisant et approfondissant plus loin nombreuses découvertes de l'italien). Il incite donc Galilée à rédiger, lui-même, une « astronomia nova ».¹²⁶

À ce propos, le moine reprend effectivement le lien Colomb-Galilée pour arriver à des conclusions d'ordre tactique/ politique :

Sed vide ne, sicut Columbus invento novo orbi non imposuit imperium neque nomen suum, sed Hispanis dominatum et Florentinis nominationem cessit, ita et tu Tycho aut alteri novae astronomiae decus prodas. Americus novo mundo terrestri nomen, tu novo caelesti, dabis : utriusque Florentini, quorum semper suspexi indolem.¹²⁷

S'il relève la ressemblance de Galilée avec le célèbre découvreur génois, il réfléchit aussi autour des conséquences de cette similitude, et l'exhorte à ne pas être une

Superiore, 2006), il est difficile de savoir si à ce stade il connaissait déjà cette œuvre, ou bien *l'Astronomia Nova* (1609). Il est probable, en tout cas, qu'il avait eu connaissance de leur parution.

¹²⁵ T. Campanella, *Lettere*, op. cit., p. 163. « J'ai écouté pendant deux heures, avec un immense plaisir, le *Messenger Céleste* racontant les secrets de Dieu que tu avais vu récemment dans le ciel, et dont il n'est pas permis aux hommes de parler : et vraiment j'aurais désiré un récit s'étendant dans plusieurs journées. Certainement Copernic ou Tycho, ou quelqu'un d'autre, n'aurait pas publié le Message de cette façon précipitée, sans observer auparavant toutes les étoiles restées cachées jusqu'ici [...] ». La traduction est de nous.

¹²⁶ Lorsqu'il recevra enfin une copie du *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, il est heureux de lire enfin cette « astronomia nova » qu'il avait demandé 20 ans auparavant à son ami, au point d'exclamer : « Queste novità di verità antiche di novi mondi, nove stelle, novi sistemi, nove nazioni etc. son principio di secol novo. Faccia presto chi guida il tutto, noi per la particella nostra assecondamo. », *ibid.*, p. 241. « Ces nouvelles proposant des vérités anciennes sur les nouveaux mondes, les nouvelles étoiles, les nouveaux systèmes, les nouvelles nations etc. sont le principe d'un siècle nouveau. Qu'il se dépêche celui qui guide tout ; nous, pour ce qui est de notre minuscule partie, nous sommes prêts. ». La traduction est de nous.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 166. « Mais fais attention à ce que, comme Colomb n'imposa ni sa souveraineté ni son nom au nouveau territoire retrouvé, mais il laissa la domination aux espagnols et la nomination aux florentins, ainsi toi ne finit pour abandonner l'honneur de la nouvelle astronomie dans les mains de Tycho ou de quelqu'un d'autre. Amerigo a donné le nom au nouveau monde terrestre, toi tu le donneras au nouveau monde céleste : tous deux des florentins, dont j'ai toujours admiré les qualités. » La traduction est de nous.

victime naïve comme Colomb, mais à s'imposer tel qu'un Vespucci, ayant volé le droit de nommer au premier¹²⁸. Il est intéressant de voir comme dans ce cas la « compétition » ne disparaît pas vraiment, mais se déplace, Colomb et Galilée se trouvant réunis dans leur risque de se voir effacés de l'histoire, au profit de quelqu'un d'autre : on verra plus loin tout l'intérêt de cette modification du discours.

Dans le monde littéraire, ensuite, l'un des premiers textes écrits pour faire l'éloge de la découverte de Galilée¹²⁹ paraît dans le milieu de Prague. Ce texte aura une importance fondamentale dans la constitution des éléments du « topos » de la compétition Galilée-Colomb : on verra aussi son influence sur les textes épiques italiens. On en reprendra alors brièvement les caractéristiques, désormais connues aux chercheurs.

Il s'agit de l'œuvre de Thomas Seget, poète écossais qui, en cette période, appartenait à l'entourage de Kepler. C'était un homme érudit qui, en voyageant à travers l'Europe, avait eu l'occasion de connaître Galilée à Padoue dans les années 1580, lorsqu'il logeait chez Pinelli, humaniste et mécène d'un véritable réseau intellectuel.¹³⁰

Suite à des nombreux déplacements, le poète se trouvera à Prague exactement lors de l'arrivée du *Sidereus Nuncius*, en avril 1610.

Julien de Médicis, ambassadeur de la cour florentine à Prague, témoigne de l'enthousiasme avec lequel on reçut la nouvelle, en recourant, lui aussi, au parallélisme parmi les deux découvreurs Italiens : « [...] era ripieno ogn'uno della curiosità di vederlo, e io più de gl'altri, poi che tanto più ero per godere della riputatione sua particolare e dell'honore della nostra patria, la quale harà hauto adesso e chi harà trovato nuova terra e nuova parte del cielo [...] »¹³¹

Julien de Médicis connaissait la relation de Seget avec Galilée et ainsi il le choisit comme intermédiaire auprès de Kepler, pour lui consigner l'œuvre. Le rôle du poète était donc celui d'un médiateur entre Galilée, les Médicis et Kepler : comme le relève

¹²⁸ Voi aussi A. Battistini, *Cedat Columbus* "..., op. cit., p. 119.

¹²⁹ Apparemment, peu de poèmes furent écrits à l'étranger pour célébrer la découverte : nous trouvons des textes français dédiés à Galilée surtout dans les dernières années de sa vie ou après sa mort; sa renommée se diffusant en France surtout suite à l'affaire du procès, qui le fit apparaître comme le martyr du progrès.

¹³⁰ Voir S. Gattei, «The Wandering Scot. Thomas Seget's *album amicorum*», ds. *Nuncius*, n. 28, 2013, p. 345-463.

¹³¹ O.G., X, p. 318. « [...] tout le monde était pris par la curiosité de le voir, et moi encore plus que les autres, puisque j'allais jouir de l'augmentation tant de votre réputation que de l'honneur de notre patrie, qui aura maintenant celui qui a retrouvé une nouvelle terre et celui qui a découvert une nouvelle partie du ciel [...] » La traduction est de nous.

Biagioli¹³², ce rôle était très important pour garantir une bonne communication et maintenir des relations harmonieuses entre ces différents personnages.

C'est probablement pour cette raison que, dans la suite, l'astronome allemand l'implique, en septembre 1610, dans ses observations télescopiques. Seget sera donc cité comme « témoin fiable » dans la *Narratio de observatis a se quator Jovis satellitibus erronibus*, parue en octobre et envoyée par le poète-même à Galilée¹³³. En conclusion de la *Narratio*, Seget insiste pour insérer neuf épigrammes célébrant Galilée, qu'il avait en partie composé déjà quelques mois avant, immédiatement après la parution du *Sidereus Nuncius*.

Le premier des épigrammes récite ainsi : « Quae latuere soli saeculis incognita priscis, / Magno animo in lucem protulit ante Ligur : / Accola nunc Arni saeculis incognita cunctis / Protulit in lucem quae latuere poli. / Ille dedit multo vincendas sanguine terras : / Sidera at hic nulli noxia. Maior uter ? »¹³⁴

Le texte s'ouvre directement sur le lien entre les deux célèbres découvreurs, Colomb et Galilée : les héros se trouvent immédiatement en compétition. Comme nous l'avons souligné, Galilée semblait déjà suggérer une supériorité de sa position par rapport à celle des voyageurs- découvreurs terrestres, et il fournissait ainsi toutes les bases pour l'héroïsation de sa personne et de son entreprise.

Seget prolonge la confrontation, en suggérant que Galilée est supérieur à Colomb non seulement parce que sa découverte concerne quelque chose de céleste, mais, aussi – nouveauté – parce qu'il l'a obtenue de façon pacifique, sans le « sang » généré par les conquêtes colombiennes.¹³⁵

¹³² M. Biagioli, *Galileo courtier...*, *op. cit*

¹³³ Comme les chercheurs l'ont relevé, la date indiquée lors de la publication est 1611, mais les lettres en indiquent autrement. Voir M. Bucciantini, M. Camerota, et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012, p. 123 suivantes.

¹³⁴ Thomae Segethi, «Epigrammata», in N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei nella poesia del suo secolo : raccolta di poesie edite e inedite scritte da' contemporanei in lode di Galileo pubblicate in occasione del 3. centenario delle sue scoperte celesti*, Milano, Sandron, 1910, p. 112 ; « Ce qui de la terre restait caché, inconnu des siècles passés, / avec un grand courage un Ligure l'a naguère produit à la lumière. / A Présent un voisin de l'Arno a produit à la lumière / ce qui du ciel restait caché, inconnu de tous les siècles. / Le premier donna des terres à conquérir au prix de bien du sang, / et le second des étoiles qui ne nuisent à personne. / Lequel des deux est le plus grand ? », tr. par I. Pantin, en J. Kepler, *Dissertatio cum Nuncio Sidereo* (Discussion avec le messager céleste) et *Narratio de observatis jovis satellitibus* (Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter), I. Pantin (éd), Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 42.

¹³⁵ Certains chercheurs, tels que Costa ou Aquilecchia, ont supposé que le nucléus de cette comparaison se trouvait déjà chez Bruno – autre auteur bien connu par Kepler, et cité dans la *Dissertatio* - qui proclamait la supériorité de Copernic et de soi-même sur les découvertes sanglantes de Colomb. Comme le relève Battistini, il s'agit d'une hypothèse difficile à démontrer, et, en plus, Bruno se réfère

Kepler, comme on le verra lorsqu'on analysera le *Somnium*, connaissait bien les œuvres de Las Casas, Lopez de Gomara etc., relatant, entre autres, les atrocités accomplies en Amérique. Il est probable que l'astronome et le milieu pragois aient donc influencé le poète pendant la rédaction de son texte¹³⁶.

Dans les autres épigrammes, ensuite, on souligne aussi que le ciel même devait rendre honneur à l'astronome pour sa découverte¹³⁷, et on confronte Galilée à des figures mythiques, telles que Prométhée ou les Titans¹³⁸. Enfin, les vers se concluent par une exclamation triomphale, qui restera célèbre : « Vicisti Galilae », jeu de mot avec l'affirmation de Julien l'Apostat, et qui célébrait le triomphe de l'astronome sur tous ses adversaires, à partir de Colomb.

Certains contemporains crurent que Kepler même s'était lancé dans cette exclamation, en célébrant la victoire de Galilée¹³⁹. L'astronome allemand, en effet, n'était pas enthousiaste de l'idée de publier ces vers¹⁴⁰, par crainte de ne pas sembler trop à l'aveur de l'astronome italien, de façon suspecte¹⁴¹. On suppose que Kepler ait été aussi un

toujours aux navigateurs comme les « nouveaux Tiphys », et fait référence à Sénèque, tandis que Seget ne cite pas ce nucléus argumentatif, ce qui rend le lien direct entre les deux peu probable. V : « [...] se a' nostri tempi vien magnificato il Colombo, per esser colui, de chi tanto tempo prima fu pronosticato: Venient annis/ secula seris [...] che de' farsi di questo che ha ritrovato il modo di montare al cielo [...] Gli Tifi han ritrovato il modo di perturbar la pace altrui [...]»; « [...] si, à notre époque, on exalte Christophe Colomb, parce qu'il a réalisé une fort ancienne prédiction: Venient annis/ saecula seris [...] que dire alors d'un homme qui a redécouvert le moyen de monter au ciel [...] Les Tiphys ont découvert le moyen de troubler la paix d'autrui [...] » ds. G. Bruno, *Oeuvres complètes, tome 2: Le souper des cendres*, G. Aquilecchia (éd.), Les Belles Lettres, 1994, p. 44-45.

¹³⁶ Pour un cadre du milieu culturel réuni autour de l'empereur-mécénate Rodolphe II, voir R. Evans, *Rodolfo II d'Asburgo. L'enigma di un imperatore*, Bologna, Il Mulino, 1984 (original : *Rudolf II and his World. A Study in Intellectual History 1576-1612*, Oxford, The Clarendon Press, 1973).

¹³⁷ « Abdita quod primum per te patefecit Olympi./ Per multum debes tu Galilae Deo,/ At tibi multum homines, debent tibi sidera multum:/ Multum etiam debet Iuppiter ipse tibi. », Thomae Segethi, « Epigrammata », *op. cit.*, p. 113; « Parce qu'il a pour la première fois révélé par toi les secrets de l'Olympe,/ tu es très grandement redevable à Dieu, Galilée,/ Mais à toi les hommes sont grandement redevables, à toi les astres le sont / grandement, et Jupiter lui-même t'est aussi grandement redevable. » tr. par I. Pantin, *op. cit.*, p. 43.

¹³⁸ Cette comparaison sera présente aussi, par exemple, dans le poème d'Andrea Salvadori, beaucoup manipulé par Galilée. V. N. Vaccaluzzo, *op. cit.*

¹³⁹ Voir lettre de Pignoria à Gualdo, 26 Septembre 1610.

¹⁴⁰ Si finalement Kepler contente Seget, les vers furent en tout cas, selon l'écossais, très mal imprimés: « Egli fece insieme stampare i miei versi; ma è stata usata così poca diligenza nello stamparli, ch'io mi vergogno. », lettre de Seget à Galilée, O.G., X, p. 454. « Il a fait imprimer mes vers ensemble ; mais on a pris soin tellement mal de l'impression, que j'en ai honte. ». La traduction est de nous.

¹⁴¹ « [...] sed quibus ego semper existimavi Narrationem meam adulationis in te suspectam redditum iri [...] », Kepler à Galilée, 25 Octobre 1610, O.G., X, p. 457. « [...] mais j'ai toujours cru qu'avec ceux-là ma Narratio serait devenue suspecte d'adulation envers toi [...] ». La traduction est de nous.

peu vexé par cet éloge fanatique, d'autant plus qu'il est cité seulement dans le dernier des épigrammes, en passant, en tant que simple « témoin » de la découverte de Galilée¹⁴².

Le poète écossais, finalement, n'avait pas très bien accompli son rôle de médiateur entre les deux astronomes, en causant même quelques problèmes diplomatiques.

Juste après la publication, Galilée commença à envisager une réédition, amplifiée et italienne, de son avis astronomique, et déjà le 19 Mars il expliquait à Belisario Vinta qu'il aurait aimé insérer des poèmes, écrits en honneur de la découverte, en exergue.¹⁴³

On comprend donc jusqu'à quel point il songeait à une véritable « politique culturelle », et pourquoi on peut considérer qu'il se fait promoteur de cette stratégie : « [...] he needed the writers to accept and articulate his discoveries in court cultural productions and representations of the grand duke's power ». ¹⁴⁴ Cette politique passait, entre-autre, à travers une comparaison-confrontation avec Colomb.

Si Alessandro Sertini fut le médiateur qui sollicita les poètes toscans, en fait le premier Italien à rédiger un long poème en honneur de Galilée et des Médicis, presque en contemporaine à la rédaction des premières épigrammes de Seget, fut un vénitien, Girolamo Magagnati. Celui-ci, homme de lettre et vitrier, était ami du savant et – circonstance intéressante – aussi de Thomas Seget : les trois avaient probablement séjourné ensemble à Murano, chez Magagnati, en 1599.¹⁴⁵ Ce réseau d'amitiés contribuait donc à la circulation d'un même discours dans les milieux érudits.

L'astronome cite le poème dans une lettre du 21 mai 1610 à Vinta, le secrétaire des Médicis, où il propose de la faire connaître à la Cour¹⁴⁶. Peu après, Galilée aura la

¹⁴² On voit que Kepler ne peut pas s'empêcher de montrer sa gêne : « [...] qui nimio tui, nonnullo mei, studio [...] Epigrammata sua meae Narrationi per vim subnexuit », *Ivi*. « [...] qui avec une dévotion exagérée envers toi, absente envers moi [...] a rajouté de force ses Épigrammes à ma Narratio. » La traduction est de nous.

¹⁴³ «Questa credo che bisognerà farla toscana, sendone da moltissimi stato richiesto sin qui; oltre che non credo che siano per mancare molti componimenti di tutti i poeti toscani, già che so che qui sono di belli ingegni che scrivono.», O.G., X, p. 299. « Je crois que cette-ci devra être en langue toscane, puisque beaucoup de gens l'a demandé jusqu'à maintenant ; par ailleurs je pense qu'ils ne manqueront pas des nombreuses compositions de tous les poètes de Toscane : je sais qu'ici il y a des beaux esprits qui écrivent. ». La traduction est de nous.

¹⁴⁴ M. Biagioli, *Galileo the Emblem Maker...*, *op. cit.*, p. 248. « [...] il avait besoin que les écrivains acceptent et donnent une articulation à ses découvertes dans les productions culturelles de la Cour, et au sein des représentations du pouvoir du grand-duc. » La traduction est de nous.

¹⁴⁵ Voir S. Gattei, *The Wandering Scot...*, *op. cit.*, p. 353.

¹⁴⁶ «Il sig. Girolamo Magagnati, noto a S.A.S. e a V.S. Illustrissima [...] mosso da una particolare reverenza verso il serenissimo Gran Duca, ha, con quello stile purgatissimo ch'Ella vedrà, distesi in versi i concetti della alligata composizione [...] ha voluto che io resti onorato di accompagnare il suo componimento [...] », O.G., X, p. 355. « M. Girolamo Magagnati, connu à Son Altesse Sérénissime et

confirmation de son acceptation à la Cour, et ensuite Magagnati entrera, grâce à l'intercession de Galilée, dans l'Académie de la Crusca¹⁴⁷. Nous comprenons, donc, combien le contexte de ces compositions était courtisan.

Magagnati introduit une comparaison à trois termes – qui aura un grand succès dans la poésie italienne – entre les Argonautes, Colomb, et Galilée : « Solcar l'Egeo, trasser di Colco il Vello/ D'Argo gli Eroi, né riportar che d'oro/ Preda volgare a le Tessale arene./ Audace spinse le superbe antenne/ Il Ligure fulgor che Tifi oscura [...] Né riportò più ch'altro Mondo al Mondo:/ Ma tu solcasti, o Galileo, de l'Etra/ Gli smisurati inaccessibil campi [...] »¹⁴⁸

Pour ce qui est de la référence aux Argonautes, qui furent les premiers à fendre la mer avec une navire, il s'agissait d'une référence virgilienne et sénèqueenne qui avait été ravivée suite à la découverte de Colomb.¹⁴⁹ En effet, c'est aussi la tradition épique qui s'intègre à ce stade, permettant de tisser un lien avec la célébration littéraire du navigateur génois : indice est aussi, plus loin, « de l'Universo immensa mole »¹⁵⁰, extrait du XV chant de la *Jérusalem Délivrée*, où Tasse éloge Colomb.¹⁵¹

Évidemment, Galilée résulte victorieux par rapport aux autres héros : les conquêtes des Argonautes étaient vulgaires et animées par l'avidité, et celle de Colomb reste ancrée à sa dimension « terrestre ».¹⁵²

à Votre Très Illustre Seigneurie [...] poussé par une particulière dévotion envers le sérénissime Grand-Duc, a mis en vers, avec ce style très purgé que Vous verrez, les concepts de la composition ci-jointe [...] il a bien voulu que j'aie l'honneur d'accompagner sa composition [...] ». La traduction est de nous.

¹⁴⁷ Voir *Lettere a diversi del signor Girolamo Magagnati*, L. Firpo (éd), Corrispondenze letterarie, scientifiche ed erudite dal Rinascimento all'età moderna – vol.5, Firenze, Olschki, 2006.

¹⁴⁸ G. Magagnati, «Meditazione poetica sopra i pianeti Medicei», in N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei nella poesia del suo secolo : raccolta di poesie edite e inedite scritte da' contemporanei in lode di Galileo pubblicate in occasione del 3. centenario delle sue scoperte celesti*, Milano, Sandron, 1910, p. 13. « Les Héros d'Argo fendirent la mer Égée, ils tirèrent la Toison d'or de la Colchide, mais ils ne reportèrent que de l'or – butin vulgaire – aux plages de la Thessalie. L'éclat de la Ligure, qui obscure Tiphys, poussa ses superbes antennes [...] Il ne reporta qu'un autre Monde au Monde : mais toi, o Galilée, tu fendis les champs démesurés et inaccessibles d'Éther [...] ». La traduction est de nous.

¹⁴⁹ On rappelle que Colomb aimait se désigner comme le « nouveau Tiphys », en présentant sa découverte de façon providentielle, et que cet appellatif sera repris souvent dans la littérature relative à la découverte. On a vu le cas par exemple de Bruno. La « prophétie » de Sénèque est reportée par exemple chez Las Casas, Fernando Colombo... Voir J. Romm, «New World and "novos orbes": Seneca in the Renaissance Debate over Ancient Knowledge of the Americas», ds. *The classical tradition and the Americas: European images of the Americas and the classical tradition*, W. Haase et M. Reinhold (éds.), Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1993, p. 94-95.

¹⁵⁰ G. Magagnati, *op. cit.*, p. 14; « immense masse de l'Univers ». La traduction est de nous. (Voir *Gerusalemme liberata*, XV, 30).

¹⁵¹ À ce propos, voir aussi Battistini, *Cedat Columbus.., op. cit.*, p. 120, note 4.

¹⁵² On rappelle en plus qu'il s'agit de la reprise d'une tradition, parce que dans la *Médée* le retour d'un autre Tiphys est un événement catastrophique, et Virgile, dans la IV^e *Bucolique*, prophétise une dernière expédition maritime juste avant que l'âge d'or de paix commence véritablement

Il est intéressant de remarquer, surtout, que le poème de Magagnati suit de tout près le contenu de la dédicace de Galilée à Côme II, en respectant la topique de son argumentation : l'auspice de bonheur des astres envers Côme dès sa naissance ; la supériorité des planètes retrouvées par Galilée par rapport aux autres monuments terrestres offerts aux rois et par rapport aux étoiles fixes ; la comète éphémère dédiée à Jules César.

On en déduit donc que le nucléus de cet éloge héroïque était présent déjà dans le *Sidereus Nuncius* : il semble que la rhétorique galiléenne ait été bien saisie et reprise par les poètes – poussés en plus par Galilée-même à écrire – désireux de célébrer l'astronome et d'entrer, à leur tour, dans le réseau de pouvoir des Médicis.

Dans ce contexte, il est intéressant de rappeler, aussi, que Magagnati avait même des projets ambitieux à proposer au Grand-duché de Toscane. Comme il explique à Galilée en 1612, en commentant l'arrivée à Pise et Livorne de familles espagnoles et portugaises, désirant ouvrir des commerces :

[...] sì come il sito per le navigationi è di gran lunga più comodo d'ogni altro dell'Europa niuno eccettuato, così chi v'introducesse industrie e traffichi senza dubbio diverrebbe in poco tempo un emporio del mondo, e sì come il colmo della navigazione per le Indie si è ridotto in Olandesi, e gran parte del negotio di Levante in Marsilia, onde Venezia e dell'una e dell'altro è poco men che priva, cos' il tutto si ridurrebbe a Livorno e Pisa, et io, che per molti discorsi havui co' primi pratici di negoziar, e per qualche mio natural giudicio ho conosciuto il medesimo, havevo già determinato di menar il poco rimanente di mia vita in que' paesi...¹⁵³

Comme les lettres récemment retrouvées l'ont démontré, Magagnati voulait convaincre les ducs de Toscane à lancer une leur propre compagnie de navigation, apte à faire concurrence à Venise, Hollande et France. En profitant de l'augmentation des trafiques et du commerce, il aurait aimé construire une vitrerie dans la zone, et se déplacer à travailler là-bas, tout comme l'avait fait son ami Galilée. Il demandera même un aide pour ce projet à l'astronome, qui cherchera des financements, mais l'idée sera destinée, finalement, à une faillite.

¹⁵³ A. Favaro, *Amici e corrispondenti di Galileo Galilei*, Venezia, Ferrari, 1894-1919, vol I, p. 87. « [...] comme l'endroit pour les navigations et de loin le plus confortable en Europe sans exceptions, celui qui introduisait là-bas des industries et des commerces, ouvrirait sans aucun doute, dans peu de temps, un bazar avec tout le monde. Comme en plus la majeure partie des navigations vers les Indes est dans les mains des Hollandais, et une bonne partie du commerce avec l'Orient se trouve à Marseille, et ainsi Venise est presque dépourvue de l'un et de l'autre, tout reviendrait à Livourne et Pise. Moi qui, grâce à des nombreux discours que j'ai eu avec les premiers, pratiques dans le commerce, et grâce à mon esprit, ai retrouvé les mêmes conclusions, j'avais déjà décidé de conduire le peu qui me reste à vivre dans ces pays [...] ». La traduction est de nous.

Les Médicis en effet avaient caressé, notamment avec Ferdinand I, père de Côme, l'idée d'un pouvoir maritime, et même colonial : Ferdinand avait essayé d'augmenter la population et les activités économiques de Pise et Livourne, et il s'était intéressé à l'idée de créer des liens avec les Indes orientales et occidentales. D'abord il avait espéré obtenir du monarque espagnol un fief en Amérique, et ensuite, le 30 Août 1608, il avait même envoyé une expédition en Brésil, guidée par le capitaine Thornton, pour évaluer la possibilité d'une colonisation toscane de la zone¹⁵⁴.

Toutefois, au retour de l'expédition, en 1609, Ferdinand était mort, et le projet avait été annulé par Côme. En effet, la politique coloniale du fils fut beaucoup moins poussée, et il délaissa en grand partie les ambitions du père, pour opter pour des compromis pacifiques.

Ces éléments donnent à penser que la valorisation de Galilée par rapport à Colomb, de la part de Magagnati, répondait à une politique plus complexe. En valorisant l'offre de l'astronome (les étoiles) comme supérieure aux utilités terrestres qu'on pouvait associer au télescope (propriété du doge), et en soulignant donc ses aspirations célestes, on tentait aussi de ramener en Toscane le succès et le pouvoir qu'en réalité on espérait encore voir se réaliser par le biais terrestre. Provisoirement, posséder des étoiles pouvait être déjà un très bon résultat, faute de mieux.

Par ailleurs, il est intéressant aussi de souligner que le *Sidereus Nuncius* était lu parfois à l'étranger comme un texte antiespagnol (on songe que la figure de Colomb était évidemment associée au pouvoir colonial espagnol), comme le témoigne Hasdale à Galilée¹⁵⁵ : l'importance politique des découvertes de l'astronome n'était pas sous-estimée.

Dans les années 1610, plusieurs autres poèmes seront dédiés à Galilée et à sa découverte, souvent répondant à une demande directe de l'astronome (par le biais de

¹⁵⁴ Voir Ridolfi, R. «Pensieri medicei di colonizzare il Brasile», ds *Il Vetro*, luglio-agosto 1962.

¹⁵⁵ On renvoie à l'œuvre de M. Bucciattini, M. Camerota, et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012, p. 116-117, citant la lettre de Hasdale: «Gli Spagnuoli stimano, per ragione di stato essere necessario che il libro di V.S. si debba supprimere, come pernicioso alla religione, con il mantello della quale si fanno lecito di fare ogni poltronìa per arrivare alla monarchia. [...]». « Les Espagnoles estiment que, par raison d'État, votre livre doit être supprimé, en tant que dangereux pour la religion, sous laquelle ils se cachent pour légitimer toute lâcheté, et arriver à la monarchie. » La traduction est de nous.

l'ami Sertini)¹⁵⁶. Lorsque le parallélisme avec Colomb fait à nouveau son apparition, il est devenu désormais un véritable topos¹⁵⁷, comme dans le cas du sonnet que Marin dédie à Galilée, écrit entre 1617 et 1620 : désormais, l'astronome est comparé au navigateur même sans une référence directe aux planètes Médicéens.

Enfin, dans les années '30, on trouve quelques autres compositions élogieuses envers Galilée, par exemple à l'occasion de la parution du *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* : on pense au texte de Jacopo Cicognini, poète et juriste florentin, publié de façon indépendante du traité, en 1631, et à celui de Francesco Maria Gualterotti. Ce qui est intéressant est que cette fois, comme le relève Battistini¹⁵⁸, on cite seulement Vespucci, et que, dans des années où les ambitions coloniales du Grand-duché semblent un peu oubliées, la portée compétitive est un peu nuancée, au profit du municipalisme florentin.

Cela nous intéresse de façon particulière en ce qu'il s'agit du même climat culturel dont il ressortira l'épopée de Bartolommei. En particulier, le poème en sizains composé par Francesco Maria Gualterotti, le fils de Raffaello Gualterotti, vers 1639, se révèle intéressant à ce propos.

Raffaello, en avril 1610, avait exprimé à Côme II un jugement très favorable sur les découvertes de Galilée, et avait déclaré son intention d'écrire une véritable épopée autour de la trouvaille des nouvelles planètes :

[...] havendo già finito il Polemidoro, che è poema poco minor di quel del'Ariosto, o più presto, per dir meglio, dugento stanze maggiore, e così havendo a qualche buon termine la America, che sarà d'una simile grandezza dell'opra del Tasso, io mi son messo a comporre il terzo poema eroico sopra il ritrovamento dele nuove stelle e de i quattro nuovi pianeti.¹⁵⁹

L'*America* ne verra jamais le jour, s'arrêtant au premier chant, et la nouvelle épopée célébrant Galilée ne paraîtra jamais (dans la lettre il annonce l'envoi des premières octaves, mais le texte n'a pas été retrouvé), mais le fils décidera de rendre hommage à son père en dédiant, lui-même, un poème élogieux à l'astronome.

¹⁵⁶ On songe aux poèmes de Michelangelo Buonarroti, Andrea Salvadori, Claudio Seripandi etc. Pour les hésitations des écrivains voir p.e. M. Biagioli, *Galileo the Emblem...*, *op. cit.*

¹⁵⁷ Voir A. Battistini, *Cedat Columbus...*, *op. cit.*, p. 127 suiv.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 128.

¹⁵⁹ O.G., supplément au vol. XX, 287bis. « [...] ayant déjà terminé le *Polemidoro*, poème légèrement inférieur à celui de l'Arioste, ou, pour mieux dire, majeur de deux cent stances, et avançant vers la fin de l'*America*, qui sera d'une dimension similaire à l'œuvre de Tasse, je m'y suis mis à rédiger le troisième poème héroïque, à propos de la découverte des nouvelles étoiles et de quatre nouvelles planètes. » La traduction est de nous.

On y retrouve en effet des expressions adoptées par le père, comme « *Stellato messaggiero* »¹⁶⁰, et vers la fin également des périphrases du Tasse qui renvoient aux croisades :

E tu bella Fiorenza/ Qual'altri produrrai nuovi splendori ?/ In altre età future/ Troverai altri
Mondi, altre Nature ?/

Altri Mari, altri Cieli/ Trovati han già tuoi perregrini figli,/ Che tra l'onde e perigli/ Varcari
l'eterno fiamme, e gli annui gieli,/ E incoronar l'acquisto/ De la Croce immortal, scettro di
Christo.¹⁶¹

L'entreprise de Vespucci et celle de Galilée sont donc ici reliées dans cette aspiration épique : nous verrons comment, quelques années plus tard, Bartolommei, un autre auteur florentin, saura exploiter ce lien, en lui conférant cependant une valeur un peu différente.

À la fin de cette étude, on peut tirer ces quelques conclusions.

On pourrait remarquer que ce genre d'éloges, dans lesquels Galilée sortait vainqueur des confrontations avec des figures mythiques ou mythologisées, permettait de normaliser en partie l'impact de la découverte, sans mentionner les conséquences bouleversantes de ces observations qui ébranlaient toutes les certitudes aristotéliques et ptolémaïques concernant le cosmos. On songe aux vers de John Donne pour comprendre la distance par rapport à une poésie témoignant des incertitudes et de l'angoisse provoquées par ces découvertes, et par l'impression qu'elles annoncent tout simplement la fin d'un monde corrompu.¹⁶²

Dans notre cas, en revanche, la volonté semble être celle d'une revendication, sans véritable portée heuristique ou réflexion épistémologique. C'est pourquoi ces éloges, suite à l'étude féconde de Battistini, n'ont pas été tellement pris en considération ou contextualisés par la critique.

¹⁶⁰ F.M. Gualterotti, «Vaghezza», ds. N. Vaccaluzzo, *Galileo Galilei..., op. cit.*, p. 38. Voir lettre de Raffaello: «Io ho letto il Messaggiero Stellato di Galileo...», *Ivi*.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 41. « Et toi, ô belle Florence, quels autres éclats tu vas produire ? Dans les âges à venir tu vas peut-être retrouver des autres Mondes, des autres Natures ? Tes fils pèlerins – qui parmi les ondes et les dangers ont franchi les flammes éternelles, et les gelées annuelles, et ont couronné leur acquis de la Croix immortelle, sceptre de Christ – ont déjà retrouvé des autres Mers, des autres Ciels. ». La traduction est de nous.

¹⁶² «And new philosophy calls all in doubt, /The element of fire is quite put out, /The sun is lost, and th'earth, and no man's wit / Can well direct him where to look for it. / And freely men confess that this world's spent, / When in the planets and the firmament / They seek so many new; they see that this / Is crumbled out again to his atomies.», J. Donne, «An Anatomy of the World. The First Anniversary», in *Poems of John Donne*, J.C. Grierson (éd.), Oxford 1963, vol. I, p. 237-238.

Et pourtant, grâce à une analyse rapprochée, nous avons vu qu'ils se révèlent intéressants pour des autres aspects. En effet, la « mutation du visible » requérait des nouvelles expressions pour en parler, et si la découverte de l'Amérique pouvait être un bon précédent, cette étude nous a permis de voir à quel point les « armes intellectuelles » pour exprimer ce changement, comme le relève P. Hamou¹⁶³, avaient été fournies, ou suggérées, en bonne partie par Galilée-même.

Il suffit de songer au cas évident de Magagnati, mettant en vers la dédicace de Galilée avec des intérêts semblables ; mais on verra plus loin aussi l'exemple de Marin.

Le savant inscrivait ainsi son traité dans une politique culturelle vaste et clairvoyante, à travers une stratégie subtile et avisée.

Des auteurs tels que Seget introduisent aussi des éléments ultérieurs, et efficaces, dans ce paradigme. Enfin, lorsque les premières rumeurs de la découverte venaient moins, et que le climat culturel avait assez changé, on a vu encore des modifications dans l'adoption de cette rhétorique, avec l'introduction de la figure de Vespucci, de la part notamment d'auteurs florentins tel que Gualterotti.

On est parti donc de la naissance de cette narration, et de sa diffusion dans les œuvres poétiques d'éloge, pour recréer le contexte discursif au sein duquel se placent les œuvres de notre corpus : premièrement l'*Adone* de Marin et l'*America* de Bartolommei, mais aussi, d'une façon un peu différente, les textes de Kepler.

¹⁶³ P. Hamou, *La mutation du visible : essai sur la portée épistémologique des instruments d'optique au XVIIe siècle*, Presses Universitaires du Septentrion, Lille, 2001, p. 21 suivantes.

2) Une compétition épique

Si Raffaello Gualterotti n'avait pas réussi à rédiger une épopée entièrement consacrée aux découvertes de Galilée, personne après lui ne semble avoir eu une idée semblable : le sujet en soi n'offrait probablement pas suffisamment de matière pour un long poème héroïque, et il sortait trop des canons traditionnels.

Cette difficulté nous rappelle celle rencontrée, par les auteurs italiens, dans la célébration de la découverte de l'Amérique, tant au XVI^e qu'au XVII^e siècle : de nombreuses épopées s'arrêtent au premier chant, ou se limitent à des effets d'annonce par les auteurs, sans jamais être réalisées ensuite. Il y avait donc un grand contraste avec l'Espagne ou le Portugal où les épopées, tel que *Les Lusiades* de Camões (1572) ou *La Araucana* de Ercilla (paru entre 1569 et 1589), fleurissaient à l'époque.

Les raisons de ce dernier manque toutefois sont multiples, comme la critique l'a relevé¹⁶⁴, et sont en partie liées aussi à la modeste participation italienne dans les entreprises de colonisation et commerce avec les nouveaux territoires¹⁶⁵ : comme l'expliquait Campanella, les Italiens avaient le sentiment que Colomb s'était tout fait voler par d'autres. C'est pourquoi, le débarquement en Amérique n'était pas ressenti comme une véritable entreprise nationale à célébrer.

Pourtant, il existe quand-même, chez les épigones de Tasse (qui avait explicitement indiqué ce sujet comme digne d'un poème héroïque¹⁶⁶, comme on aura l'occasion d'approfondir dans notre deuxième partie) quelques cas d'épopées de ce genre effectivement menées à terme, même si les résultats n'ont pas toujours été brillants.

¹⁶⁴ Voir p.e. S. Zatti, «Nuove terre, nuova scienza, nuova poesia: la profezia epica delle scoperte», ds. Idem, *L'ombra del Tasso, Epica e romanzo nel Cinquecento*, Milano, Mondadori, 1996, p. 146-207.

¹⁶⁵ Voir A. Belloni, *Il Seicento*, ds. Storia letteraria d'Italia, Vallardi, vol. 9; et aussi C. Steiner, *Cristoforo Colombo nella poesia epica italiana*, Voghera, Tip. succ. Gatti, 1891, p. 6-7.

¹⁶⁶ «Dee dunque il poeta schivar gli argomenti finti, massimamente se finge esser avvenuta alcuna cosa in paese vicino e conosciuto e fra nazione amica, perché fra popoli lontani e ne' paesi incogniti possiamo finger molte cose di leggieri, senza toglier autorità a la favola. Però di Gotia e di Norvegia e di Svevia e d'Islanda o de l'Indie Orientali o di paesi di nuovo ritrovati nel vastissimo oceano oltre le Colonne d'Ercole, si dee prender la materia de' sì fatti poemi.», T. Tasso, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, L. Poma (éd.), Bari, Laterza, 1964, p. 109 (édition 1594 des *Discorsi*); « Le poète doit donc éviter les arguments fictifs, surtout s'il veut imaginer un événement qui se serait produit dans un pays voisin et bien connu ou chez une nation amie, car, lorsqu'il s'agit de peuples lointains et de pays inconnus, il est possible alors d'inventer beaucoup de choses sans risquer d'oter tout crédit à la fable. Ce sont donc le pays des Goths, la Norvège, la Suède, l'Islande, les Indes orientales et les pays qui ont été découverts depuis peu sur l'immense Océan, au-delà des colonnes d'Hercule, qui devront fournir la matière de ces sortes de fictions. », tr. par F. Graziani, ds. Le Tasse, *Discours de l'art poétique ; Discours du poème héroïque*, F. Graziani (éd.), Aubier, 1997, p. 198.

En effet, suivant Lorenzo Bocca¹⁶⁷, les trouvailles du pisan, et le parallélisme topique avec le nouveau continent, auraient carrément stimulé le fleurissement du genre de l'épopée de conquête, qui s'épanouit surtout dans les premiers trente années du XVII^e siècle. Peut-être que le succès d'un autre italien dans le champ des découvertes causait un retour de l'intérêt envers ce type de célébration.

Autrement, nous retrouvons, dans des épopées consacrées à des sujets tout à fait différents (tels que la bataille de Lépante), quelques chants célébrant Colomb et son entreprise, toujours suivant l'exemple de Tasse.

De même, la célébration de Galilée, du télescope et des résultats phénoménaux de ses observations se concrétise dans différentes façons dans l'épopée italienne. Si parfois les auteurs intègrent seulement le télescope, comme élément magique employé par le protagoniste (on reviendra sur ces aspects surtout dans notre deuxième partie), souvent ils font l'éloge aussi de l'astronome et de ses annonces. Quel espace trouve-t-il cet éloge à l'intérieur de la fable ?

Il s'agit souvent d'une prophétie, ou en tout cas d'un savoir révélé par un ermite/magicien, ou une divinité ; parfois, cet annonce a lieu pendant un voyage merveilleux, d'exploration, accompli par le protagoniste.

Ce qui nous intéresse de souligner est que les destins des célébrations des deux découvertes (Amérique et nouvelle science) apparaissent, dans bon nombre d'épopées, fatalement reliées, avec des modalités et des caractéristiques différentes suivant les œuvres.

Ce lien était dû, d'un côté, à la reprise du discours confrontant Galilée et Colomb diffusé dans les poèmes, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et, de l'autre côté, à l'influence de la tradition épique italienne du XVI^e siècle (notamment, Pulci, Arioste et Tasse), célébrant la découverte de Colomb, offrant ainsi toutes les prémisses pour une réécriture apte à célébrer, cette fois, la figure de l'astronome.

En effet, la scène de l'interaction avec un magicien, ou une entité divine, révélant au protagoniste un savoir futur qui lui est encore caché, est d'ascendance classique, mais, chez les auteurs Italiens de la Renaissance, elle devient le « lieu » apte d'abord à imaginer, et ensuite à célébrer, avec une prophétie *post-eventum*, la découverte de l'Amérique.

¹⁶⁷ Voir L. Bocca, « La scoperta dell'America nell'epica tassiana da Tasso a Stigliani », ds. *La letteratura degli italiani. Rotte, confini, passaggi*, (A. Beniscelli, Q. Marini, L. Surdich eds.), DIRAAS, Università degli studi di Genova, 2012, disponible en ligne.

Suivant Zatti¹⁶⁸, les caractéristiques fondamentales de cette scène, qu'il appelle « topos prophétique-géographique » – définition qu'on reprendra souvent dans la suite de ce travail – sont la présence d'un long voyage accompli par un/plusieurs personnages et la présence d'une divinité, qui guide les êtres humains dans ce périple merveilleux, et qui répond à leur désir de connaissance concernant la cosmographie ou la cosmologie, en leur révélant en partie un savoir caché, ou formulant des prophéties.

On ajoutera, aussi, le fait que ce déplacement est généralement réalisé grâce à l'intervention d'un magicien, qui permet le déroulement rapide et sauf du voyage, en donnant aux héros tous les instruments et les explications nécessaires.

On renvoie à l'étude de Zatti pour un parcours exhaustif à travers les textes de la tradition. On se limitera ici à rappeler que, dans le *Morgante* de Pulci (1483), né dans le climat tolérant et progressif de la cour des Médicis, Renaud apprend du diable Astarotte, pendant son voyage merveilleux, la possibilité de naviguer au-delà des colonnes d'Hercule¹⁶⁹ vers les « Antipodes », une dizaine d'années avant l'effective découverte de l'Amérique.

Dans la troisième version du *Roland Furieux* d'Arioste (1532), Astolphe, passant à côté des Indes durant son voyage magique vers l'Angleterre, demande à sa guide, Andronique, si en navire on peut passer de là en Europe. Andronique répond avec une prophétie, cette fois *post-eventum*, en célébrant d'abord la circumnavigation de l'Afrique, réalisée à la fin du XVI^e siècle par Vasco de Gama, et ensuite la découverte de Colomb¹⁷⁰.

¹⁶⁸ S. Zatti, «Nuove terre, nuova scienza, nuova poesia: la profezia epica delle scoperte», ds. Idem, *L'ombra del Tasso, Epica e romanzo nel Cinquecento*, Milano, Mondadori, 1996, p. 146-207.

¹⁶⁹ « Passato il fiume Bgrade ch'io dico, /presso allo stretto son di Giubilterra, / dove pose i suoi segni il Greco antico, /Abila e Calpe, a dimostrar ch'egli erra /non per iscogli o per vento nimico, /ma perché il globo cala della terra, / chi va più oltre, e non truova poi fondo, tanto che cade giù nel basso mondo. // Rinaldo allor, ricognosciuto il loco, / perché altra volta l'aveva veduto, / dicea con Astarotte: – Dimmi un poco/ a quel che questo segno ha proveduto. -/ Disse Astaròt: – Un error lungo e fioco, / per molti secol non ben cognosciuto, / fa che si dice «d'Ercul le colonne» / e che più là molti periti sonne. // Sappi che questa oppinione è vana, / perché più oltre navicar si puote, / però che l'acqua in ogni parte è piana, / benché la terra abbi forma di ruote. / Era più grossa allor la gente umana, / tal che potrebbe arrossirne le gote / Ercule ancor d'aver posti que' segni, / perché più oltre passeranno i legni. // », L. Pulci, *Morgante*, XXV, 227-229.

¹⁷⁰ « Tu dei sapere – Andronica risponde/ – che d'ogn'intorno il mar la terra abbraccia; / e van l'una ne l'altra tutte l'onde, / sia dove bolle o dove il mar s'aggiaccia; / ma perché qui davante si difonde, / e sotto il mezzodi molto si caccia / la terra d'Etiopia, alcuno ha detto / ch'a Nettunno ir più inanzi ivi è interdetto.// [...] Ma volgendosi gli anni, io veggio uscire / da l'estreme contrade di ponente / nuovi Argonauti e nuovi Tifi, e aprire / la strada ignota infin al dì presente: / altri volteggiar l'Africa, e seguire [...] altri lasciar le destre e le mancine / rive che due per opra Erculea fersi; / e del sole imitando il camin tondo, / ritrovar nuove terre e nuovo mondo. », L. Ariosto, *Orlando Furioso*, XV, 19; 21; 22. « Andronique lui répondit : Tu dois savoir / que la terre est partout entourée par la mer / et que toutes les eaux s'en vont l'une dans l'autre, / que la mer soit bouillante ou qu'elle soit glacée; / mais, comme devant nous la terre éthiopienne / semble s'étendre à l'infini et s'enfoncer / très loin sous le

L'auteur reprend alors non seulement l'expression classique de Virgile¹⁷¹, mais aussi la finalité idéologique intrinsèque¹⁷² : la découverte devient panégyrique de la monarchie de Charles V.¹⁷³

Enfin, on s'arrêtera un peu plus longuement sur la *Jérusalem Délivrée* de Tasse, source fondamentale pour les auteurs de notre corpus, réécrivant le topos dans une optique providentielle et contre-réformiste.

Ici, la prophétie a lieu pendant le périple de Charles et Ubalde, dirigés vers les Îles Chanceuses (aujourd'hui les Canaries) pour reconduire sur la bonne voie Renaud, ensorcelé par la magicienne Armida.

La mission, confiée aux deux personnages par Pierre l'ermite, est ensuite expliquée dans tous ses détails par son « disciple », le magicien d'Ascalona. Ce personnage, symbole de la magie « blanche »¹⁷⁴ et d'une philosophie naturelle soumise à la théologie, dont la demeure est une grotte où l'on trouve les métaux précieux¹⁷⁵, étudie la nature, les fleuves¹⁷⁶ et les métaux, mais aussi les étoiles.

Bien équipés des objets et instructions nécessaires, les héros partent vers leur destination, guidés par la Fortune. Lorsqu'ils doivent traverser le détroit de Gibraltar,

midi, certains ont affirmé / que Neptune ne peut s'avancer davantage. [...] Mais, tandis que passent les ans, je vois sortir, / venus des régions extrêmes du Ponant, / de nouveaux Typhis et de nouveaux Argonautes, / qui ouvrent une route inconnue à ce jour ; / les uns faire le tour de l'Afrique, pour suivre [...] d'autres abandonner, à main droite et main gauche, / les deux rivages qui furent l'œuvre d'Hercule, / et suivant le soleil en son chemin tournant, / trouver un nouveau monde et de nouvelles terres. //» tr. par A. Rochon, ds. L'Arioste, *Roland Furieux*, édition bilingue, A. Rochon (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1999, tome II, p. 105-106.

¹⁷¹ «Alter erit tum Tiphys, et altera quae vehat Argo / delectos heroas», Ecl. IV, 34-35. On rappelle que cette prophétie était désormais intimement reliée à Colomb, qui se croyait effectivement « le nouveau Typhis », et qui était célébré de cette façon par ses souteneurs, tels que Ramusio.

¹⁷² On se souviendra que l'expression virgilienne, adoptée par Arioste, connaît un vaste succès dans la poésie italienne célébrant les découvertes de Galilée, comme dans le cas de Magagnati. Voir *supra*, ch. 1.2.

¹⁷³ «Dio vuol ch'ascosa antiquamente questa / strada sia stata, e ancor gran tempo stia; / né che prima si sappia, che la sesta / e la settima età passata sia : / e serba a farla al tempo manifesta, / che vorrà porre il mondo a monarchia, / sotto il più saggio imperatore e giusto, / che sia stato o sarà mai dopo Augusto.» L. Ariosto, *Orlando Furioso*, XV, 24. «Dieu veut que cette route ait dès l'antiquité / été cachée, qu'elle le reste encor longtemps / et ne puisse jamais être connue, avant / que n'ait passé le sixième ou le septième âge ; / il veut, pour la montrer, attendre le moment / de soumettre le monde à une monarchie, / sous l'empereur le plus prudent et le plus juste, / qui ait été ou qui sera après Auguste.» tr. par A. Rochon, *op. cit.*, p. 105.

¹⁷⁴ Voir B. T. Sozzi, «Il magismo nel Tasso», in *Studi Tassiani*, 3, 1953, pp. 26-50. Sur la distinction parmi magie «noire» et magie «blanche», reliée aux persécutions religieuses, parcourant le Moyen Age jusqu'à la Renaissance et l'Age classique, voir p.e. P. Zambelli, *Magia bianca magia nera nel Rinascimento*, Ravenna, Longo Editore, 2004.

¹⁷⁵ Topos d'origine virgilienne. Voir la demeure positionnée sous un fleuve de Caco (Aen. VIII, 241-242), ou la théorie de l'origine de tous les fleuves sous la terre dans les *Georgiques*, IV, 363-373.

¹⁷⁶ Voir Lucan, *Pharsalia*, chant VIII, sur l'explication de l'origine du fleuve Nile de la part du pretre de Memphis.

Ubalde pose à la Fortune la question traditionnelle, à propos d'autres voyageurs ayant déjà accompli l'entreprise, et sur la présence d'autres mondes habités au-delà de cette limite.¹⁷⁷

La prophétie de la Fortune réécrit les motifs topiques, en les reconduisant sous l'égide de la Providence :

Diverse bande / diversi han riti ed abiti e favelle: / altri adora le belve, altri la grande /
comune madre, il sole altri e le stelle [...] la fé di Piero / fiavi introdotta ed ogni civil arte;
[...] Tempo verrà che fian d'Ercole i segni / favola vile a i naviganti industri, / e i mar riposti,
or senza nome, e i regni / ignoti ancor tra voi saranno illustri. [...] Un uom de la Liguria avrà
ardimento/ a l'incognito corso esporsi in prima [...] ¹⁷⁸

Ainsi, l'entreprise glorieuse de Colomb sera permise en tant qu'elle portera l'introduction, en Amérique, de la foi chrétienne.¹⁷⁹

Charles et Ubalde, par contre, devront se contenter des Îles Chanceuses : ils ne pourront pas se rapprocher des nouveaux territoires, parce que le moment n'est pas encore arrivé.

Les auteurs de notre corpus se rattacheront alors à cette tradition pour chanter, cette fois, les exploits de la nouvelle astronomie, et tisser l'éloge de Galilée. On prendra en examen deux exemples tout à fait différents et particulièrement représentatifs de cette tendance : l'*Adone* de Marin (1623) et *L'America* de Girolamo Bartolommei (1650).

Si Marin réécrit le topos prophétique-géographique et la scène du voyage, Bartolommei, comme plusieurs parmi ses contemporains, choisit d'approfondir, plutôt, la figure du magicien, devenu, après Tasse, symbole de la magie blanche et de la philosophie naturelle soumise à la théologie.

¹⁷⁷ « Diceva Ubaldo allor: Tu che condutti/ n'hai, donna, in questo mar che non ha fine,/ di' s'altri mai qui giunse, o se più inante/ nel mondo ove corriamo have abitante. », *Gerusalemme Liberata*, XV, 24; « Ubaldo alors disait: « Toi qui nous as, / Dame, conduits sur cette mer sans fin,/ dis-nous si d'autres sont jamais ici venus, et si plus loin/ est habité le monde que nous parcourons. », tr. par G. Genot, ds. Le Tasse, *Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. Bilingue, L.Caretti et G. Genot (éds.), Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 115.

¹⁷⁸ *Gerusalemme Liberata*, XV, 28 – 30. On fait référence pour les citations à l'édition soignée par F. Tomasi : T. Tasso, *Gerusalemme Liberata*, F. Tomasi (éd.), Milano, BUR, 2009. « Elle lui répondit : « Différentes contrées/ ont différents les rites, les mœurs et les langues [...] la foi de Pierre/ y sera introduite, et tous les arts civilisés [...] Un temps viendra où les bornes d'Hercule/ fable vile seront au naute industriel, / et les mers réculées, qui sont sans nom, et les royaumes/ encore non connus de vous, seront illustres. [...] Un homme né en Ligurie aura la hardiesse/ de braver le premier cette route inconnue [...] », tr. par G. Genot, ds. Le Tasse, *Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. Bilingue, L.Caretti et G. Genot (éds.), Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 117.

¹⁷⁹ Voir aussi le commentaire de S. Zatti, *Nuova terra...*, *op. cit.*, et M. Residori, «Colombo e il volo di Ulisse : una nota sul XV della Liberata», in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, XXII 1992, p. 931-942.

Il nous intéressera surtout de comprendre de quelle façon la compétition Colomb-Galilée instituée dans le discours poétique, et issue de la politique culturelle galiléenne, s'inscrit et dialogue avec la réécriture du topos de la tradition, et comme la célébration de l'astronome interagit alors avec les canons épiques et l'idéologie dominante, dont l'épopée est en général témoin.

Le sujet de ce chapitre se rattache aux éloges poétiques que nous avons étudié en amont : les auteurs sont les mêmes ou ils sont reliés entre eux, et ils réélaborent les mêmes matériels. Il s'agit d'une véritable reprise (explicite ou implicite) de ces compositions et de ce climat culturel, transposée de façon originale dans le genre qui, encore pour quelque temps, restera le plus noble, mais le plus sujet aux débats théoriques et idéologiques : l'épopée.

Dans la première section on approfondira le cas de l'œuvre complexe et ambiguë du cavalier Marin, pour ensuite nous concentrer sur l'épopée de Bartolommei et instaurer, ainsi, une comparaison entre les deux.

2.1) Marin et l'éloge de Galilée

Comme nous l'avons dit, Marin avait été fasciné par la figure de Galilée, emblème de la modernité, et lui avait dédié un sonnet, en reprenant les éloges précédents d'autres poètes.

Il avait inséré cette composition dans sa *Galeria* célébrant les hommes illustres, parue en 1619-1620¹⁸⁰, et il voulait même l'associer à un portrait du savant, que toutefois il attendait encore en 1624¹⁸¹. Sur la date de composition du sonnet, les opinions sont très variées, mais cela se situerait entre 1610 (après la parution du *Sidereus Nuncius* et il semblerait même après le poème de Magagnati, auquel il paraît emprunter plusieurs expressions, comme on le verra) et 1617, date à laquelle Sagredo cite dans une lettre certains vers de Marin concernant Galilée¹⁸².

Pendant cette période, dans les années 1614-20, entre Tourin et la France, Marin amplifie et modifie beaucoup aussi son projet du poème épique l'*Adone*¹⁸³, qui devenait alors de plus en plus ambitieux : à ce stade, il rajoute probablement aussi le matériel du sonnet dans le texte, avec un procédé d'insertion et transformation bien connu de la critique marinienne.

Toutefois, ce qui pourrait sembler tout simplement une tesselle encomiastique isolée, à la modeste portée heuristique¹⁸⁴, se révèle très intéressante si analysée en profondeur, et rapportée d'un côté à la tradition épique, de l'autre côté au discours qui s'imposait après la parution du *Sidereus Nuncius*.

L'*Adone* est un poème épique composé par vingt chants en octaves. Pour résumer brièvement le contenu, l'œuvre raconte l'histoire d'un mythe, tiré des *Métamorphoses* d'Ovide : il s'agit de l'histoire d'amour entre Vénus et un beau garçon, entravée par les divinités et notamment par la jalousie de Mars. Suite à la rencontre entre les deux, Adonis est soumis à une période d'initiation pour devenir digne de l'amour d'une déesse, et

¹⁸⁰ *La galeria del Cavalier Marino. Distinta in Pitture, & Sculture*, Venezia, Ciotti, 1620. La partie relative aux peintures était datée 1620, celle des sculptures 1619.

¹⁸¹ Voir N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei., op. cit.*, p. 79.

¹⁸² *Ibid.*, p. 77.

¹⁸³ Pour les premières et fondamentales analyses voir la guide à la lecture proposée par G. Pozzi, ds. G.B. Marino, *L'Adone*, Milano, Mondadori, 1976, vol. II, p. 103-121, et pour une bibliographie des apports successifs sur cet aspect, avec des précisions, voir E. Russo, «L'*Adone* a Parigi», ds. *Filologia e critica*, XXV, 2010, p. 267-279.

¹⁸⁴ Pour une contribution récente autour de la philosophie de l'*Adone*, voir par exemple F. P. Raimondi, «Tracce vaniniane nell'*Adone* del Marino ?», ds. *Marino e il Barocco, da Napoli a Parigi*, E. Russo (éd.), Alessandria, ed. dell'Orso, 2009, p. 347-383.

ensuite à une série d'épreuves, causées par la jalousie de Mars, qu'il réussit à surmonter, pour être enfin élu roi de Chypre.

Toutefois, finalement, suite à une nouvelle intervention des forces maléfiques, Adonis accomplit son destin, se dédie à la chasse et est ainsi tué par un sanglier, pour être enfin métamorphosé en fleur par sa bien-aimée.

Comme le relève Pozzi¹⁸⁵, la structure narrative du texte est toutefois totalement bouleversée par des répétitions, des conclusions anticipées, des digressions et des récits secondaires, ce qui a souvent découragé les lecteurs du poème : l'œuvre a commencé à être prise en considération et étudiée par la critique seulement dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Le chant X, dans lequel on trouve la référence à la nouvelle science, se situe parmi les chants « didascaliques », mettant en scène l'instruction d'Adonis (pour qu'il puisse devenir l'époux digne d'une déesse), tout au long d'un parcours explorant d'abord les cinq sens sur la terre, et, ensuite, la connaissance ultra-sensible, dans le ciel¹⁸⁶.

C'est dans ce chant en particulier que commence le voyage réalisé par Adonis et Vénus à travers les cieux, à bord du navire guidé par Mercure. Les deux amants, traversant un univers indiscutablement ptoléméen, quittent la Terre, passent le ciel du feu, et s'introduisent ensuite dans la sphère de la Lune : Marin en profite pour insérer entre-temps la digression didascalico-scientifique qui nous intéresse.

Il s'agit d'un chant souvent pris en considération par la critique¹⁸⁷, avec des optiques bien différentes suivant les années.

Nous nous arrêterons, en suivant un peu la lecture critique de Pozzi et Russo, sur l'emploi des certaines sources-tesselles de la part de Marin et sur leur signification par

¹⁸⁵ Voir G. Pozzi, *L'Adone*, op. cit., p. 16-56. Dorénavant nous ferons référence à cette édition comme Pozzi 1976 (l'édition suivante, 1988, étant très proche de celle-ci).

¹⁸⁶ Pour une analyse de la structure de ces chants, voir G. Pozzi, «Ludicra Mariniana», ds. *Studi e problemi di critica testuale*, 6, 1973, p. 132-62; essai republié dans G. Pozzi, *Alternatim*, Milano, Adelphi, 1996.

¹⁸⁷ Pour une bibliographie des études concernant le X chant, voir par exemple G. Fulco, «Pratiche intertestuali per due performances di Mercurio. Lettura del canto X dell'Adone», in Aa. Vv., *Lectura Marini*, F. Guardiani (éd.), Ottawa, Dovehouse Editions, 1989, p. 155-192; auxquels ajouter au moins M. Slawinski, «The poet's senses: G. B. Marino's epic poem l'Adone and the new science», ds. *Comparative Criticism*, 13, 1991, p. 51-81; S. Zatti, «Nuove terre, nuova scienza, nuova poesia: la profezia epica delle scoperte», ds. Idem, *L'ombra del Tasso, Epica e romanzo nel Cinquecento*, Milano, Mondadori, 1996, p. 146-207; M. F. Tristan, «La poésie scientifique du Cavalier Marin», ds. *La naissance de la science dans l'Italie antique et moderne*, L. De Poli et Yves Lehmann (éds.), Actes du colloque de Mulhouse, 1^{er} et 2 décembre 2000, Peter Lang, 2004, p. 229-250 ; F. P. Raimondi, «Tracce vaniniane nell'Adone del Marino ?», ds. *Marino e il Barocco, da Napoli a Parigi*, E. Russo (éd.), Alessandria, ed. dell'Orso, 2009, p. 347-383; et E. Russo, *L'Adone a Parigi...*, op. cit.

rapport au contexte et aux intertextes, en essayant de dégager quelques liens ultérieurs à ceux déjà mis en lumière.

Comme toujours dans l'*Adone*, il est particulièrement intéressant d'analyser de quelle façon l'auteur emploie les sources à la base de son œuvre – certaines évidentes aux yeux du lecteur cultivé, des autres bien cachées – et, surtout, comment l'interaction entre ces sources divergentes, juxtaposées mais aussi réécrites, produit, enfin, des signifiés nouveaux : « [...] il poeta appare come un regista che costringe il lettore ad un tipo di lettura inedito : a compiere una prelettura critica della cosiddetta fonte per conto di quel terzo che lui, il poeta, frattanto, è diventato ; e con quella chiave in mano ad aprirne dipoi le segrete porte. »¹⁸⁸

Il est bien connu, en effet, que la marque de la poétique marinienne était le « vol » : l'auteur revendiquait son habilité à emprunter des extraits et des expressions d'autres textes, pour les réarranger de façon tout à fait inédite, en arrivant à dépasser, à son avis, les Anciens.¹⁸⁹ L'emploi de ces modèles, en effet, ne se limite pas au rapprochement de différentes tesselles vides de sens, de façon baroque et encyclopédique, mais permet aussi une mise en interaction qui fait naître d'intéressantes considérations du point de vue épistémologique et poétique.

En particulier, Marin, dans les premières octaves du chant (1-47) qui nous intéressent ici, suit des modèles très différents entre eux. La référence à Dante et à L'Arioste est explicite et exhibée, véritable fil rouge du chant, qui se veut une réécriture du II chant du *Paradis*, celui de l'ascèse du pèlerin toscan dans le ciel de la Lune, en empruntant des éléments au voyage d'Astolphe à la recherche de l'esprit de Roland.

Ensuite, des autres sources sont implicites, ce qui est souvent le cas dans l'*Adone*. On trouve, en filigrane, le topos prophétique-géographique que nous avons illustré en précédence, tiré principalement du Tasse : Adonis et Vénus sont en train d'accomplir un voyage en compagnie d'une guide, et ils en profitent pour lui poser de questions cosmologiques. Ensuite, c'est le cas des sonnets en éloge de Galilée et, enfin, du *Sidereus Nuncius*.

Après avoir parcouru rapidement les sources déjà bien analysées par la critique, on essayera de rajouter alors quelques pistes ultérieures. Comme on le verra, dans ce cadre la

¹⁸⁸ Voir Pozzi 1976, p. 90-91. « [...] le poète apparaît comme un réalisateur qui oblige le lecteur à une typologie inédite de lecture : il faudra accomplir une pré-lecture critique de la soi-disant source, pour le compte de ce troisième qu'entretiens lui, le poète, est devenu ; et avec cette clé il faudra ensuite en ouvrir les portes secrètes. » La traduction est de nous.

¹⁸⁹ À ce propos, voir p.e. Pozzi 1976, ou E. Russo, *Marino*, Roma, Salerno, 2008.

reprise du discours confrontant Galilée et Colomb devient alors l'une des tesselles de la mosaïque, dialoguant avec les autres et avec les topos traditionnels de façon significative, en s'inscrivant dans le projet polémique de Marin et en témoignant du succès, et de la déformation, de la rhétorique triomphante galiléenne.

Le chant X était probablement considéré par Marin plutôt important, surtout quand on pense qu'il avait mis de côté le projet de la *Gerusalemme distrutta* et des *Trasformazioni* pour concentrer tous ses efforts sur l'*Adone*, poème épique qui devait le rendre célèbre¹⁹⁰ : un chant d'élévation céleste et intellectuelle, situé à la moitié exacte de l'œuvre, conquérait encore plus d'importance à l'intérieur du projet.

Après l'incipit annonçant la matière, caractérisé déjà par un ton de défi par rapport à la tradition¹⁹¹, commence le voyage céleste des personnages, réécriture du II chant du *Paradis*, caractérisée par un net mouvement d'opposition et de distorsion¹⁹².

Par exemple, Adonis questionne Mercure sur la possibilité pour un corps matériel de traverser le ciel¹⁹³ (circonstance que Dante accepte comme un miracle) : le héros, généralement très passif, dans ce cas pourtant n'hésite pas à mettre en relief nettement la contradiction.

¹⁹⁰ Voir F. Guardiani, *La meravigliosa retorica dell'Adone di G.B. Marino*, Firenze, Olschki, 1989, p. 65 suiv.

¹⁹¹ Marin se compare d'emblée aux Argonautes, et à d'autres figures ayant défié les limites connus : « Tifi primier per l'acque alzò l'antenna,/ con la cetra sotterra Orfeo discese,/ spiegò per l'aure Dedalo le penne,/ Prometeo al cerchio ardente il volo stese./ Ben conforme a l'ardir la pena venne/ per così stolte e temerarie imprese;/ ma più troppo ha di rischio e di spavento/ la strada inaccessibile ch'io tento. », G. B. Marino, *Adone*, E. Russo (éd), Milano, BUR, 2013, vol. II, X, 3, p. 686. Dorénavant nous ferons référence à cette édition, en la citant comme « A. », et indiquant seulement le numéro du chant et de l'octave. Marin ayant été obscurci par un long silence en France, les seules véritables traductions disponibles sont celles réalisées par le président C. Nicole en 1662, s'arrêtant au premier chant, et surtout celle de M. Tristan parue en 2014, arrivant toutefois jusqu'ici seulement au cinquième chant. Voir G. B. Marino, *Adonis, poème héroïque*, traduit en vers français, du cavalier Marin, dédié au Roy, par le président Nicole, Paris, C. de Sercy, 1662 et G. B. Marino, *Adone / Adonis*, M.-f. Tristan (éd.), Paris, Belles Lettres, 2014. Ainsi on essayera, ici et dans la suite, de fournir une traduction de ce texte, bien conscients de ses limites. « Typhis en premier souleva les antennes à travers les eaux, ensuite Orphée descendit sous la terre avec sa cithare ; Dédale déploya ses plumes à travers l'air ; Prométhée plia son vol vers le cercle ardent. Conformément à l'audace, il en suivit la peine, adapte pour des entreprises tellement folles et téméraires. La route inaccessibile que je tente présente, toutefois, beaucoup plus de risques et d'épouvante. »

¹⁹² Voir par exemple M. Guglielminetti, *Tecnica e invenzione nell'opera di Giambattista Marino*, Messina/Firenze, D'Anna, 1964.

¹⁹³ « [...] solvimi un nodo/ che forte implica il mio dubbioso ingegno:/ è fors'egli corporeo ancora il cielo,/ poché può ricettar corporeo velo ?// Se corpo ha il ciel, dunque materia tiene [...] e pur, del ciel parlando, udito ho sempre/ ch'egli abbia incorrotibili le tempre. », A, X, 13-14. « [...] défais pour moi un nœud, qui encombre mon esprit douteux : est-ce que le ciel est corporel, puisqu'il peut être traversé par des corps ? Si le ciel a un corps, alors il est fait de matière [...] et pourtant, j'ai toujours entendu, à propos du ciel, qu'il soit d'une tempre incorruptible. »

Le signifié philosophique de la position illustrée, en réponse, par Mercure (le ciel est matière et, pourtant, il n'est pas corruptible, en tant que corps composé, animé par une intelligence céleste) ferait preuve, au fond, davantage d'un éclectisme encyclopédique, que d'une véritable provocation¹⁹⁴. Toutefois, l'impact de la distorsion par rapport au chant du *Paradis* est fort : là où Dante en profitait pour introduire le mystère divin et s'annuler face à une vérité axiomatique¹⁹⁵, Mercure et Adonis, eux, se lancent dans une discussion, en instaurant même un équilibre délicat avec des thématiques dangereuses.

Déjà, on comprend donc certaines caractéristiques du procédé de réécriture marinienne.

Ensuite, lorsque le navire passe la sphère du feu pour s'introduire dans celle de la Lune, Mercure prends à nouveau la parole, en anticipant les questions d'Adonis comme Béatrice le fait souvent avec Dante, pour lui expliquer les secrets de ce ciel.

Ainsi, commence une explication qui, comme le relève Raimondi, n'est pas originale, reprenant les thèmes classiques autour des dimensions, de l'aspect et des influences astrologiques de la lune¹⁹⁶. Toutefois, comme Mercure s'apprête à prolonger l'explication sur le même ton didactique, à l'improviste le héros « passif » Adonis accomplit une action significative : « Con più diffuso ancor lungo sermone/ il fisico divin volea seguire,/ quando a mezo il discorso il bel garzone/ la favella gli tronca e prende a dire [...]»¹⁹⁷

Le beau garçon interrompt le discours de Mercure de façon plutôt brutale (« la favella gli tronca [...] »), au milieu de son raisonnement, pour réclamer, finalement, le primat des sens : Adonis a remarqué les taches lunaires, et cette caractéristique attire son attention au point qu'il n'hésite pas à couper le long – et surtout, théorique – exposé de Mercure, pour lui demander une explication.

Lorsque la divinité reprend la parole, elle le fait avec une exclamation qui, comme il est bien connu, renverse de façon explicite la hiérarchie du chant programmatique

¹⁹⁴ Voir Fulco, *Pratiche intertestuali...*, *op. cit.*, et la réponse de Raimondi, *Tracce vaniniane...*, *op. cit.* Cette position renverrait à Vanini mais, surtout, à l'aristotélisme platonique de Scaligère.

¹⁹⁵ «S'io era corpo, e qui non si concepe/ com'una dimensione altra patio, / ch'esser convien se corpo in corpo repe, // accender ne dovrìa più il disio/ di veder quella essenza in che si vede/ come nostra natura e Dio s'unio. // Li si vedrà ciò che tenem per fede, / non dimostrato, ma fia per sé noto/ a guisa del ver primo che l'uom crede.» *Paradiso*, II, 37-45.

¹⁹⁶ V. Raimondi, *Tracce vaniniane...*, *op. cit.*, p. 381.

¹⁹⁷ A., X, 33. « Le divin physicien voulait poursuivre avec un plus long sermon, lorsque le beau garçon l'interrompt, en lui coupant la parole, pour dire [...] »

dantesque :¹⁹⁸ suivant Mercure, l'intellect requiert l'aide des sens, et non pas de la foi, pour atteindre la vérité.

Les « sens » sont ici considérés par Marin non seulement à travers la vision matérialiste/sensuelle qui anime tout le poème¹⁹⁹, mais également en relation avec l'empirisme de la nouvelle science : en effet, suite à l'exposition des théories erronées des philosophes autour des taches lunaires (tirées des études d'Averroès, de Scaliger etc.), on parvient à l'explication correcte, qui est celle de Galilée, c'est-à-dire que la lune est déformée par des vallées et des montagnes.²⁰⁰

Dans les octaves décrivant les aspérités lunaires, comme il est notoire²⁰¹, le poète napolitain emploie directement non seulement les contenus, mais aussi la terminologie du *Sidereus Nuncius*, traduite et paraphrasée²⁰² : l'innovation et la polémique par rapport à la tradition se situent aussi bien, et surtout, sur un plan linguistique – littéraire. En plus, on superpose là la tesselle Ariostesque, en arrivant à affirmer qu'il s'agit bien d'un monde habité, avec des villes et des royaumes.²⁰³

Ainsi, la relecture de Dante par le biais du *Sidereus Nuncius* et de L'Arioste envoie un message fortement provocateur au lecteur de l'*Adone* qui se prépare à suivre les péripéties de son héros (tout comme le lecteur du II chant du *Paradis* de Dante²⁰⁴), même

¹⁹⁸ Si Béatrice avait répondu à Dante, souriant de manière sournoise des limites terrestres : « Ella sorrise alquanto, e poi « S'elli erra/ l'opinione », mi disse, « d'i mortali/ dove chiave di senso non diserra, // certo non ti dovrien punger li strali/ d'ammirazione omai, poi dietro ai sensi/ vedi che la ragione ha corte l'ali », *Paradiso*, II, 52-57; Mercure, lui, n'hésite pas à inviter Adonis à faire confiance à ses sens, qui sont beaucoup plus aptes à appréhender la vérité : « poiché cotanto addentro intender vuoi, / al bel quesito sodisfar prometto ;/ ma di ciò la ragion ti dirà poi/ l'occhio vie meglio assai che l'intelletto. », A., X, 35. « puisque tu veux connaître tellement à fond, je te promets de répondre au beau problème que tu me pose ; mais la raison te donnera une explication seulement après : les yeux voient beaucoup mieux que l'intellect. »

¹⁹⁹ P. Renucci ds. le chapitre dédié à Marin ds. *Storia d'Italia*, Garzanti, 1974, vol. II/2, p. 1381-1387, avait parlé d'épicurisme, mais selon Raimondi l'épicurisme est seulement une des philosophies à la base du poème.

²⁰⁰ « Or io ti fo saver che quel pianeta / non è, com'altri vuol, polito e piano, / ma ne' recessi suoi profondi e cupi / ha, non men che la terra, e valli e rupi. » A., X, 39. « Alors maintenant je te ferai savoir que cette planète-là n'est pas, comme quelqu'un croit, polie et plaine, mais elle possède dans ses coins profondes et sombres des vallées et des rochers, pas moins que la Terre. »

²⁰¹ Le premier à le remarquer a été Pozzi 1976, commentaire au chant X, p. 436-465.

²⁰² « La superficie sua mal conosciuta / dico ch'è pur come la terra istessa, / aspra, ineguale e tumida e scugnuta, / concava in parte, in parte ancor convessa. » A., X, 40. « Je te dis encore que sa surface, encore méconnue, est exactement pareille à celle de la Terre, âpre, inégale, constituée de cavités et protubérances ; en partie concave, en partie convexe. »

²⁰³ « Quivi veder potrai, ma la veduta / nol può raffigurar se non s'apressa, / altri mari, altri fiumi et altri fonti / città, regni, province e piani e monti. » *Ibid.* « Ici tu pourras voir – mais de si lointain on n'y arrive pas – des autres mers, des autres fleuves et des autres sources, villes, royaumes, provinces et plaines et montagnes. »

²⁰⁴ Dante en effet considérait le II chant comme programmatique, une préparation au reste du parcours, et un avis *in limine* aux lecteurs.

sans jamais adopter la cosmologie copernicienne. Ces prémisses polémiques seront maintenues tout au long du chant.

Il faut souligner qu'Adonis, en tout cas, n'a pas la possibilité de voir effectivement avec ses propres yeux le « monde lunaire », les villes et les royaumes, et les commenter, et ainsi il ne peut pas être le véritable protagoniste de ce démasquement en cours.

À ce moment-là, le rôle de la Providence est, du moins en partie, reconstitué : le moment de la révélation n'est pas encore arrivé. Si Adonis donc ne peut pas observer de près les taches lunaires, dans le futur quelqu'un pourra le faire, et par le biais d'une machine merveilleuse.

On abandonne alors le chant dantesque et on insère ici la tesselle de l'éloge topique à Galilée, sous la forme, cette fois, de la prophétie.

Cette découverte restera alors cachée jusqu'à l'arrivée de Galilée, l'homme fatal qui, au moment prévu, observera la Lune, mais aussi, évidemment, les satellites de Jupiter, grâce à son télescope : « [...] ma da terra affisarle occhio non pote.// Tempo verrà che senza impedimento/ queste sue note ancor fien note e chiare,/ mercé d'un ammirabile stromento [...] Del telescopio, a questa etate ignoto,/ per te fia, Galileo, l'opra composta [...]»²⁰⁵

Il est évident que Marin reprend, à ce niveau, directement le topos prophétique-géographique²⁰⁶, présent déjà en filigrane, en citant explicitement les expressions de Tasse (« Tempo verrà [...] »).

En effet, déjà les premiers critiques de Marin, tel que Stigliani dans son *Occhiale* (1627), s'étaient aperçu des contradictions présentes dans cette scène.

Adonis étant tout près de la Lune, il pourrait voir déjà bien clairement sa conformation (du moins ses vallées et ses montagnes), sans besoin de mentionner les « taches », effet optique déterminé par la distance. Le héros, en somme, ne nécessitait peut-être pas vraiment d'une prophétie :

²⁰⁵ A., X, 42-43. « [...] mais les yeux ne peuvent pas les observer de la Terre. Un temps viendra où ces caractéristiques seront connues clairement, sans obstacles, grâce à un instrument admirable [...] Par tes soins, o Galilée, on réalisa l'œuvre du télescope, inconnu à cet âge [...] »

²⁰⁶ Voir Zatti, *Nuove terre, nuova scienza...*, *op. cit.*

Adone non poteva veder queste macchie, ritrovandosi con Mercurio sopra la sfera del fuoco, le quali paiono tali à noi in terra per la distanza, e non possono parer tali à chi è lassù. Massimamente che più à basso Mercurio afferma quelle essere ombre, che nascono dalla inegualità della sua superficie. [...] Mercurio con Adone essendosi scordato in Cielo, presuppone d'essere in terra [...] ²⁰⁷

Le critique relève avec intelligence la contradiction entre la vision rapprochée et la prophétie, qui impliquait plutôt un manque de connaissance, déterminée par un point de vue éloigné par rapport l'objet dont on est en train de parler (tout comme c'était le cas pour Charles et Ubalde avec l'Amérique, hors-portée).

Il s'agissait, en effet, d'un non-sens provoqué par la machine marinienne, désirent reprendre tant les éloges au télescope et à Galilée que le topos tiré de Tasse, contre toute évidence. Quel était l'intérêt alors à la base de cette reprise forcée ?

Comme le relèvent Pozzi et Zatti²⁰⁸, Marin se place ici directement en compétition avec le Tasse (comme, auparavant, avec Dante), et c'est dans cette logique que se situe, dans la même scène prophétique, l'insertion d'un héros du progrès scientifique à la place d'un navigateur.

En plus, notre auteur poursuit encore plus la compétition, en exploitant cette fois le discours de la découverte, désormais répandu. Marin intègre à ce niveau, en poursuivant l'éloge à Galilée, le matériel encomiastique tiré du sonnet de sa *Galeria*, en récupérant la référence à Colomb (qui était déjà présente évidemment, en sous-entendu, par l'emploi du topos tiré de Tasse) :

Aprendo il sen de l'océan profondo,/ ma non senza periglio e senza guerra,/ il ligure
argonauta al basso mondo/ scoprirà novo cielo e nova terra./ Tu del ciel, non del mar, Tifi
secondo,/ quanto gira spiando e quanto serra,/ senza alcun rischio, ad ogni gente ascose/
scoprirai nove luci e nove cose.²⁰⁹

Ainsi, Colomb (l'Argonaute de la Ligure) permet la « fusion » parfaite de deux matériels (topos géographique-prophétique et sonnet d'éloge).

²⁰⁷ T. Stigliani, *Dello Occhiale. Opera difensiva del cavalier Fr. Tomaso Stigliani*, P. Carampello, Venezia, 1627, p. 264-265. « Adonis ne pouvait pas voir ces taches, en se trouvant avec Mercure dans la sphère du feu : elles apparaissent de cette façon à nous, qui sommes dans la Terre, par cause de la distance, mais elles ne peuvent pas apparaître de cette façon à quelqu'un qui se trouve là-haut. Surtout si on pense que, auparavant, Mercure avait affirmé que ces ombres naissent par cause de l'inégalité de sa surface. [...] Mercure ayant oublié, comme Adonis, d'être en Ciel, il présuppose de se trouver en terre [...] »

²⁰⁸ Voir G. Pozzi, « Ludicra Mariniana », ds. *Studi e problemi di critica testuale*, 6, 1973, p. 132-62, et aussi S. Zatti, *op. cit.*, p. 145.

²⁰⁹ A., X, 45. « L'argonaute de la Ligure, en ouvrant le sein du profond océan, non sans danger et guerres, découvrira un nouveau ciel et une nouvelle terre au monde d'ici-bas. Toi, second Typhis du ciel, et non de la mer, en épiant ce qui tourne et ce qui est caché, tu révéleras à tout le monde des nouvelles lumières et des nouvelles choses inconnues, sans aucun risque. »

Si alors Galilée est supérieur au navigateur génois, il est évident que notre auteur dépasse nettement l'auteur de la *Jérusalem Délivrée*.

En effet, il y a aussi deux autres cas d'épopées contemporaines de l'*Adone* dans lequel le topos prophétique tiré de la *Jérusalem Délivrée* est réécrit pour chanter les louanges de Galilée, en reprenant les éloges de la tradition poétique.²¹⁰ Une rapide confrontation nous permettra de voir, toutefois, que Marin arrive à faire dialoguer différentes sources de façon plus réussie, polémique et significative.

Les deux autres textes sont, en particulier, *Il Rimino Protetto* de Malatesta Porta (paru en 1628, mais dont l'auteur annonce à Galilée certaines octaves, à lui consacrées, déjà en 1616) et la *Venetia Edificata* de Giulio Strozzi (en 1621 paraissent les 12 premiers chants, en 1624 l'édition définitive).

Dans les deux cas, il est difficile que Marin puisse avoir connu la première version des œuvres avant la publication de l'*Adone*. Les octaves de Porta étaient communiquées seulement en voie épistolaire ; le cas de Strozzi est un peu plus douteux (Marin connaissait Strozzi, et les deux étaient en contact, comme le témoigne l'épistolaire²¹¹ ; notre auteur en plus était encore en train de modifier quelques parties de l'*Adone* en 1621²¹²) mais on rappelle que Marin à l'époque se trouvait en France, et que l'*Adone* était désormais proche à l'impression. Par contre, il est probable que l'*Adone* ait influencé la version définitive de ces deux textes, notamment pour ce qui est de *Il Rimino Protetto*.

Malatesta Porta²¹³, secrétaire de l'administration à Rimini, passionné d'astronomie, était en contact épistolaire avec Galilée pour échanger avec lui sur les nouvelles découvertes. Dans une de ces lettres, il avoue à l'astronome avoir inséré dans le poème épique qu'il est en train de rédiger des octaves à lui consacrées, qu'il cite.

Ici, un ange est en train de décrire le « déplacement » des prières vers le ciel, et il en profite pour dévoiler certaines découvertes astronomiques qui auront lieu dans le futur

²¹⁰ Après la parution de l'*Adone*, des autres auteurs influencés par Marin reprendront l'éloge à Galilée sous forme de prophétie : outre à Bartolommei, qu'on verra dans le prochain chapitre, il y aura aussi le cas de Guidobaldo Benamati, dans *La Vittoria Navale* (1646).

²¹¹ Voir G.B. Marino, *Lettere*, M. Guglielminetti (éd), 157/160, p. 292-294 et 309. Marino révèle d'avoir lu certaines oeuvres de Strozzi, dont notamment l'*Erotilla* et une autre, non spécifiée, qu'on croit identifier avec *Il natal di Amore. Anacronismo*, paru en différentes éditions dans les années '20.

²¹² Voir E. Russo, *L'Adone a Parigi...*, *op. cit.* En 1621 paraît la première version de *La Venetia Edificata*, comprenant ces octaves. Pour nos connaissances, on ne peut pas établir si Marin avait lu cette œuvre avant la parution de l'*Adone*.

²¹³ Sur cet intéressant auteur, voir S. Apollonio, «Malatesta Porta, un letterato riminese tra Tasso, Galileo e Marino», ds. *Aevum*, 81, 3, Settembre-Dicembre 2007, p. 765-791.

(il s'agit de la forme tripartite de Saturne, observée par Galilée toujours en 1610) : « [...] e ciò sol per grazia a te rivelo, / finché LINCEO mirar verrà, che sopra/ quelle, ch'ignote son, forme là sopra. // Tu, GALILEO, là 've fondò primiero/ generoso Troian l'eccelse mura/ del Medoaco in su la riva, altero/ saprai con l'arti tue vincer Natura ;/ di contemplar negli ampi cieli il vero/ fia ch'a te solo il mio Signor dia cura, / e penetrar co' tuoi cristalli ogni ombra,/ ch'a sì lontani oggetti il guardo adombra. »²¹⁴

L'éloge à Galilée se trouve effectivement mélangée au topos prophétique tiré de Tasse (« mirar verrà »), mais dépourvu de sa charge de défi et de compétition.

Dans la version parue en 1628, ensuite, nous trouvons plusieurs autres octaves dédiées à l'astronome, probablement influencées par l'*Adone* : ici, l'ange redouble la prophétie/éloge²¹⁵, et présente les autres découvertes du pisan²¹⁶, toujours en décrivant le voyage des prières vers le ciel. Toutefois, le topos de la supériorité par rapport aux découvertes terrestres et à Colomb n'est toujours pas repris.

Ensuite, dans la *Venetia Edificata* de Giulio Strozzi, au chant VII, le chevalier Franc Oddo emploie le télescope comme instrument pour observer de loin ses ennemis et les vaincre, topos présent dans des nombreuses épopées italiennes contemporaines²¹⁷. L'objet lui avait été fourni par Merlin l'Enchanteur, qui l'employait, de son côté, pour observer la conformation de l'univers²¹⁸ (la Lune et les satellites de Jupiter, mais aussi la rotation de Venus et de Mars). Le magicien, en tout cas, choisit de ne pas dévoiler le contenu de ses observations aux hommes déjà en ce moment-là, car il craignait qu'elles

²¹⁴ O.G., XII, p. 282-283. « Je révèle cela, par grâce, seulement à toi, jusqu'au moment où un LYNCÉEN viendra, pour découvrir ces formes là-haut, maintenant inconnues. Toi, o GALILÉE – là où un Troyen généreux fonda en premier les murs superbes, sur le rivage du *Medoacus* – tu sauras, fier, vaincre la Nature avec tes arts ; mon Seigneur laisse à toi seul le soin de contempler dans les vastes cieux la vérité, et de pénétrer avec tes cristaux tout ombre qui empêche la vue des objets lointains. » La traduction est de nous.

²¹⁵ «Ma tempo fia, ch'il mio Signore à sdegno / Più non havrà (dicea) ch'il Mondo ammiri [...] Allhor, che Tosco, pellegrino ingegno, / Nato su l'Arno, quinci, e quindi à giri / Industri, aggiunti puri vetri, il velo / Squarci, e col guardo suo penetri 'l Cielo.», M. Porta, *Il Rimino Protetto poema sacro in quattro dipinture*, Rimini, G. Simbeni, 1628, p. 132. « Mais – il disait – un temps viendra, où mon Seigneur n'aura plus en dédain qu'on admire le Monde [...] Lorsqu'un homme de Toscane, esprit rare, né sur le rivage de l'Arne, en manipulant des verres purs de façon industrielles, brisera le voile, en pénétrant le Ciel avec son regard. »

²¹⁶ Notamment, la forme changeante de Vénus, les taches dans la Lune et aussi dans le Soleil, les satellites de Jupiter, dont les résultats seront rendus publiques en moments différents, entre 1610 et 1613. Voir p.e. M. Bucciantini, M. Camerota, et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012, ch. VI; ou J. L. Heilbron, *Galileo. Scienziato e umanista*, Torino, Einaudi, 2013 (original: *Galileo*, Oxford University Press, 2010).

²¹⁷ Entre-autre, la *Fiesole Distrutta* de Giovan Domenico Peri (1619) et *Tancredi* de Ascanio Grandi (1632). Voir A. Belloni, *Gli epigoni della Gerusalemme Liberata : con un'appendice bibliografica*, A. Draghi, 1893.

²¹⁸ Voir G. Strozzi, *La Venetia Edificata*, Pinelli, 1624, VII, 53-55.

ouvrent la voie à des spéculations erronées et dangereuses, telles que la théorie copernicienne.

Toutefois, « [...] Tempo verrà, quando di Pietro il Regno / Vegga giunte a gran Draghi Aquile illustri, / Che dell'Etruria il più pregiato ingegno / I vetri miei rinovellando illustri, / Mentre, che rifiorir gli studi, e l'arti/ Là si vedran nell'Antenoree parti. »²¹⁹

Sauf l'incipit traditionnel, en effet, il n'y a pas beaucoup d'éléments en commun entre les œuvres de Marin et de Strozzi. L'éloge à Galilée (qui reprend certaines expressions de la tradition poétique²²⁰) chez Strozzi est moins direct, et l'auteur souligne que ce résultat était aussi le fruit d'un climat de renaissance culturelle générale, dans l'« Antenoree parti », donc dans la République de Venise.

En général, l'auteur préfère détacher nettement l'utilité astronomique du télescope, dont on souligne aussi l'aspect potentiellement dangereux (on pense évidemment à la condamne de la théorie copernicienne de la part du Saint-Office en 1616, conditionnant fortement aussi la production littéraire) de celle terrestre, la seule qui se révélera importante dans la suite de l'épopée. Bien que cet auteur fût, lui-aussi, probablement intéressé à attirer les attentions des Médicis²²¹, son œuvre était néanmoins adressée aussi (et en 1621, seulement) au Doge de Venise. En songeant à la politique culturelle mise en place par Galilée et à la compétition « terrestre-céleste » tournée vers toute autre direction, il est possible que la présence de ce destinataire conditionnât la forme de l'éloge et poussait Strozzi à choisir des compromis. La présence de l'interdiction envers les thèses coperniciennes, en plus, ne pouvait que pousser les auteurs à une majeure prudence.

C'est peut-être pour toutes ces raisons que Strozzi, comme Porta, ne cite aucunement Colomb en référence à Galilée, et n'adhère pas complètement à la rhétorique triomphante des éloges poétiques. Par ailleurs, cet auteur réécrit de façon très intéressante

²¹⁹ *Ibid.*, VII, 57. « Un temps viendra, lorsque le Royaume de Pierre verra les grands Dragons réunis avec les Aigles, où le plus valable esprit d'Étrurie rend célèbre mes verres à nouveau, tandis que les études et les arts fleurissent dans les milieux d'Anténor. » La traduction est de nous.

Sur Strozzi et Galilée, voir aussi C. Hall, «Galileo, Poetry, and Patronage: Giulio Strozzi's Venetia edificata and the Place of Galileo in Seventeenth-Century Italian Poetry», ds. *Renaissance Quarterly*, 66, 2013, p. 1296-1331.

²²⁰ Notamment, la référence à l'« Etruria » était présente de même chez Magagnati: « Felice Etruria, a la tua fama altera/ Oggi del tuo Signor radoppia i vanni [...] », v. G. Magagnati, *Meditazione poetica*, *op. cit.*, p. 15.

²²¹ Voir C. Hall, «Galileo, Poetry, and Patronage: Giulio Strozzi's Venetia edificata and the Place of Galileo in Seventeenth-Century Italian Poetry», ds. *Renaissance Quarterly*, 66, 2013, p. 1296-1331.

la figure de Merlin l'Enchanteur : lui et Porta ont probablement influencé, comme on le verra dans notre prochain chapitre, l'œuvre de Bartolommei.

Le texte de Marin, par contre, est beaucoup plus polémique, et témoigne d'une véritable reprise de la politique culturelle galiléenne. D'abord, dans le sonnet que Marin avait composé pour la *Galeria*, la confrontation Galilée-Colomb renvoyait, à notre avis, à l'œuvre de Magagnati : en effet, comme les lettres le témoignent, les deux poètes se connaissaient bien, et le sonnet de Marin montrait très clairement qu'il devait beaucoup au Vénitien, à travers des citations réélaborées.²²²

En particulier, dans ce sonnet, suivant l'exemple de Magagnati, Marin récupérait le schéma Argonautes-Colomb-Galilée, et qualifiait négativement l'avidité de Typhis seulement, jamais celle du navigateur ligurien, et se limitait à constater que la découverte de Galilée était supérieure aux autres, en générale, car elle avait une dimension céleste.

Ici, en revanche, Galilée apparaît supérieur à Colomb également, et pour une raison spécifique : on souligne que la conséquence de la découverte colombienne a été la guerre (élément qui n'était pas présent chez Magagnati), tandis que la trouvaille de Galilée n'a comporté « alcun rischio »²²³. Galilée en sortit, évidemment, triomphant.

Cela a conduit les chercheurs, alors, à interpréter l'*Adone* comme un poème de paix : Galilée serait le véritable héros du nouvel âge d'or, fruit non pas des conquêtes sanglantes, comme l'indiquait L'Arioste, mais d'une inoffensive découverte céleste. De même, Adonis est un protagoniste passif, opposé aux guerriers de la tradition²²⁴. « Poème de paix » était, en effet, la définition choisie par J. Chapelain, l'auteur de la préface à

²²² Dans le poème de Magagnati, on lit : « [...] né riportar che d'oro/ preda volgare [...] Il Ligure fulgor che Tifi oscura [...] Ma tu solcasti, o Galileo, de l'Etra/ Gli smisurati *inaccessibili campi* [...] Ritrovasti nov'Orbi e novi Lumi. », v. G. Magagnati, *Meditazione poetica*, op. cit., p. 15. Souligné par nous. « [...] mais ils ne reportèrent que de l'or – butin vulgaire – [...] L'éclat de la Ligure, qui obscure Tiphys [...] mais toi, o Galilée, tu fendis les champs démesurés et inaccessibles d'Éther [...] Tu retrouvais des nouveaux Orbes et des nouvelles Lumières ». La traduction est de nous.

Voilà le sonnet de Marin : « [...] E con l'oro appagò l'avara sete [...] Varcò poscia il Ligustico guerriero [...] Ma tu, maggior del primo e del secondo/ *I campi inaccessibili* e remoti [...] Trovar sapesti entro il suo sen profondo/ *Novi orbi, novi lumi*, e novi moti. », G.B. Marino, « Galileo Galilei », ds. N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei...*, op. cit., p. 80. Souligné par nous. « [...] Et il étancha sa soif avare avec l'or [...] Ensuite le guerrier de la Ligure franchit [...] Mais toi, majeur du premier et du deuxième, les champs inaccessibles et lointains [...] Tu sus retrouver dans son sein profond des nouveaux orbes, des nouvelles lumières, et des nouveaux mouvements. » La traduction est de nous.

²²³ A., X, 45. « aucun risque »

²²⁴ Voir par exemple A. Battistini, ds. *Cedat Columbus...*, op. cit. ; sur l'*Adone* comme poème de paix voir aussi Pozzi 1976 et A. Colombo, « Adone, poema di pace (letture erasmiane del Marino ?) ds. *Marino e il barocco, da Napoli a Parigi*, E. Russo (éd.), Alessandria, ed. dell'Orso, 2009, p. 321-345.

l'œuvre, qui avait voulu ainsi souligner son originalité par rapport aux poèmes héroïques traditionnels.²²⁵

On a vu, toutefois, l'importance de l'interaction polémique avec Tasse. La relation qui s'instaure alors avec cette source, comme dans le cas de Dante, est une nette compétition, qui mal s'accorde avec la velléité « pacifique » que Marin attribue à son épopée : la définition de Chapelain semblerait, surtout, une tentative de trouver une place au sein du genre épique pour cette expérience provocatrice²²⁶.

En plus, on remarque aussi une influence nette de la part d'une autre source, relevée par Aquilecchia et Battistini²²⁷ : c'est-à-dire les épigrammes de l'écossais Seget, qui étaient plutôt célèbres à l'époque.

Seget avait été le premier, comme nous l'avons vu, à insérer dans ce contexte le discours concernant les guerres, conséquences de la découverte de Colomb, en utilisant des expressions similaires²²⁸. Sans réussir à prouver l'existence d'un lien direct avec Bruno, hypothétisé par Aquilecchia, on croit plutôt que Marin se soit limité à « introduire » cette source, qui lui permettait une confrontation plus directe avec Colomb (et Tasse).

En effet, Marin, en plus – ce qui n'a pas été remarqué – suit de près la topique des épigrammes de Seget même dans les octaves suivantes, ce qui lui fournit toute la logique de l'argumentation : si Galilée est bien redevable au ciel qui lui a permis cette découverte, le ciel aussi, à son tour, devrait être reconnaissant à Galilée, pour avoir dévoilé ses

²²⁵ « [...] posé, comme il est que le poème d'Adonis soit introduit d'une action faite en paix accompagnée des circonstances de la paix [...] le poète ayant trouvé par luy une chose nouvelle dans une autre qui estoit des-ja trouvée, c'est-à-dire ayant trouvé dans l'épopée outre l'heroïque (qui est une poeme de guerre des-ja trouvé) cet autre cy qui est un poème de paix non encore trouvé [...] » ; A., p. 70.

²²⁶ Voir p.e. M. Guglielminetti, «Marino et la critique de son temps», ds *Les commentaires et la naissance de la critique littéraire: France-Italie (XIVe -XVIe siècles)*, Actes du Colloque international sur le Commentaire, Paris, [19-21] mai 1988, Textes réunis et présentés par G. Mathieu-Castellani et M. Plaisance, Paris, Aux amateurs des livres, 1990, pp. 263-70; P. Frare, « *La nuova critica della meravigliosa acutezza* » in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 223-277; Zatti, *L'ombra del Tasso...*, op. cit.

²²⁷ Voir Aquilecchia, «Da Bruno a Marino. Postilla all'Adone X, 45», ds. *Studi Secenteschi*, 20, 1979/80, p. 89-95, et A. Battistini, *Cedat Columbus...*, op. cit., p. 126-127.

²²⁸ «[...] *incognita cunctis/ protulit in lucem quae latuere poli. /Ille dedit multo vincendas sanguine terras: / Sidera at hic nulli noxia*», v. Thomae Segethi, «Epigrammata», in N. Vaccalluzzo, op. cit., p. 112, souligné par nous ; « [...] a produit à la lumière/ ce qui du ciel restait caché, inconnu de tous les siècles. Le premier donna des terres à conquérir au prix de bien du sang,/ et le second des étoiles qui ne nuisent à personne. », tr. par I. Pantin, en J. Kepler, *Dissertatio cum Nuncio Sidereo (Discussion avec le messenger céleste) et Narratio de observatis jovis satellitibus (Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter)*, I. Pantin (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 42. voir A., X, 45: « *senza alcun rischio, ad ogni gente ascose* [...] ». Souligné par nous. « sans aucun risque, à tout le monde des choses inconnues [...] »

beautés aux hommes.²²⁹ Ainsi, le savant mériterait une récompense adéquate : son image devrait être accueillie parmi les étoiles²³⁰, en lui garantissant une renommée éternelle, comparable à l'éternité des corps célestes²³¹.

On trouve en cela des similarités avec le poème composé par Stelluti dans la même année, en ouverture de l'*Essayeur*²³², utilisant probablement la même source.

Si donc chez Marin, comme le relève Zatti, l'éloge interfère avec le paradigme providentiel du Tasse et le déforme, en soulignant la prééminence de l'entreprise humaine sur l'intervention divine²³³ (« Ben dei tu molto al ciel, che ti discopra/ l'invenzion de l'organo celeste,/ ma vie più 'l cielo a la tua nobil opra [...] »²³⁴), on voudrait souligner que l'auteur opère cette subversion toujours « en parlant » à travers des autres sources,

²²⁹ « Lucebant caelo, iam et terris sidera lucent. / An non hoc lucem est addere sideribus ?/ Quantum o ! quam pulcrum (nisi tu Galilaeae fuisses)/ Divinae mentis delituisset opus!! Abdita quod primum per te patefecit Olympi,/ Per multum debes tu Galilaeae Deo./ At tibi multum homines, debent tibi sidera multum [...] », T. Segethi, *Ivi.*; « <Ces> astres luisaient pour le ciel, /désormais ils luisent aussi pour les terres./ N'est-ce pas donner plus de lumière aux astres ?/ O quelle grande œuvre de l'intelligence divine, et de quelle beauté,/ Serait restée cachée, si tu n'avais pas existé, Galilée !// Parce qu'il a pour la première fois révélé par toi les secrets de l'Olympe,/ tu es très grandement redevable à Dieu, Galilée./ Mais à toi les hommes sont grandement redevables, à toi les astres le sont grandement [...] » tr. par I. Pantin, *op. cit.*, p. 43. Voir A., X, 46 : « Ben dei tu molto al ciel, che ti discopra/ l'invenzion de l'organo celeste,/ ma vie più 'l cielo a la tua nobil opra,/ che le bellezze sue fa manifeste. » Souligné par nous. « Tu dois beaucoup au ciel, qui t'a dévoilé l'invention de l'instrument céleste, mais le ciel doit encore plus à ta noble entreprise, qui rend maniphèstes ses beautés. »

²³⁰ « Pro meritis Galilaeae, tua inter sidera quondam/ Ipse novum abibis sidus, ut illa, Iovem. », T. Segethi, *Ivi.*, souligné par nous. « Pour tes mérites, Galilée, un jour parmi tes astres,/ nouvel astre toi-même, tu tourneras comme eux autour de Jupiter. », tr. par I. Pantin, *Ivi.* Voir A., X, 46 : « Degna è l'imagin tua che sia là sopra / tra i lumi accolta, onde si fregia e veste [...] ». Souligné par nous. « Ton image est digne d'être accueillie là-haut parmi les étoiles, dont elle en tire mérite et honneur [...] ».

²³¹ « Quod si nulla dies Mediceia sidera perdet:/ Nulla dies nomen perdet, in orbe tuum. », T. Segethi, *Ivi.* « Or si nul jour ne détruit les astres Médicéens,/ nul jour ne détruira ton renom, dans l'orbe qui est tien. » tr. par I. Pantin, *Ivi.*, souligné par nous. Voir A., X, 47 : « Non prima no che de le stelle istessel estingua il cielo i luminosi rai/ esser dee lo splendor, ch'al crin ti tesse/ onorata corona, estinto mai. ». Souligné par nous. « L'éclat qui tisse une couronne honorée sur ton crin ne doit s'éteindre jusqu'à quand le ciel n'éteint les rayons lumineux des étoiles-mêmes. »

²³² Stelluti: « Molto a te l'uom per tali / Trovati obbietti, deve; / Ei co' tuoi vetri frali / Sen va fin presso al ciel, spedito e lieve./ Molto il ciel, che ricevel Da te beltà più chiare, / Più nel sen luci, e in maggior forme appare.// E s'a spiar la via/ Non givan gli occhi tui/ De l'alto ciel, qual pria / Ei fora ancor: tu sei ch'i globi sui,/ Celati prima a nui,/Orni con auree chiome,/ E lor dai moto e loco e vanto e nome.// Onde se da la vista/ De le tue luci accorte/ Tante 'l ciel pompe acquista,/ Ei non permetterà ch'unqua t'apporte / Il fosco oblio la morte;/ Ma fin che gira intorno/ Splenderai tu, d'illustre gloria adorno.», v. N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei...*, *op. cit.*, p. 48. Souligné par nous. « L'homme doit beaucoup à toi pour avoir retrouvé ces choses : il s'en va jusqu'au ciel, léger et vite, grâce à tes verres fragiles ; le ciel aussi te doit beaucoup, puisqu'il reçoit, grâce à toi, des plus fines beautés, un plus grand nombre de lumières, et il apparait dans un plus grand nombre de formes. Et si tes yeux n'allaient pas jusqu'à épier la route du haut ciel, il serait encore comme avant : c'est toi qui orne avec des chevelures dorées ses globes – auparavant cachés pour nous – en leur donnant mouvement, lieu, gloire et nom. Ainsi, si le ciel acquiert un tel honneur grâce à la vue de tes yeux subtils, il ne permettra jamais que la mort t'apporte un sombre oubli, mais, jusqu'à quand il continuera à tourner, tu vas briller, orné de gloire illustre. » La traduction est de nous.

²³³ Voir aussi Zatti, *op. cit.*, p. 145.

²³⁴ A., X, 46. « Tu dois beaucoup au ciel, qui t'a dévoilé l'invention de l'instrument céleste, mais le ciel doit encore plus à ta noble entreprise [...] »

comme s'il s'agissait d'une caisse de résonance qui multiplie les voix de la modernité au dépit de la tradition.

Finalement, le passage devient célébration de Galilée et de l'auteur lui-même, et non plus de la Providence.

À ce propos, on voudrait ajouter aussi que, dans cette dernière octave, on trouve probablement une ultime reprise de la dédicace de Galilée à Côme II, qui apparemment n'a pas été remarquée par la critique marinienne (Russo suppose plutôt des références littéraires, à Dante, Pétrarque etc.)²³⁵, et qui se révèle très intéressante.

« Chiara la gloria tua vivrà con esse/ e tu per fama in lor chiaro vivrai/ e con lingue di luce ardenti e belle/ favelleran di te sempre le stelle »²³⁶ renvoie à une tournure de la préface de Galilée, se situant juste après la référence à l'étoile dédiée à César, reprise de même par Marin plus haut²³⁷ : « Atqui longe veriora ac feliciora, Princeps Serenissime, Celsitudini tuae possumus augurari ; nam vix dum in terris immortalia animi tui decora fulgere coeperunt, cum in Coelis lucida Sydera sese offerunt, quae tanquam linguae praestantissimas virtutes tuas in omne tempus loquantur ac celebrent »²³⁸.

On remarque, donc, à quel point Galilée avait su fournir aux poètes non seulement des contenus à célébrer, mais aussi les expressions et les métaphores puissantes pour parler de cette découverte, comme on l'avait souligné auparavant.

Dans ce cas, ce qui en origine, dans les paroles de l'astronome, était un éloge des Médicis, se transforme en panégyrique de Galilée-même, probablement aussi pour des raisons d'équilibre politique.²³⁹

Pour conclure, même si l'éloge à Galilée dans l'*Adonis* semble vidé d'une véritable portée heuristique, l'intérêt des nombreuses reprises, réécritures et citations présentes dans ce chant n'en est pas diminué, et ne se limite pas à un encyclopédisme superficiel.

²³⁵ Voir A., p. 747, note 47.

²³⁶ A., X, 47. « Ta gloire éclairée vivra avec elles, et toi tu vivras éclairé dans leur célébrité, et les étoiles parleront toujours de toi, avec des langues de lumière, ardentes et belles. »

²³⁷ « [...] Che Giulio a Cosmo ceda allor fra giusto/ e dal Medici tuo sia vinto Augusto. » A., X, 44.

²³⁸ O.G., vol. III, p. 56. « Eh bien, au contraire, ils sont de loin plus vrais et plus heureux, Prince Sérénissime, les succès que nous pouvons augurer pour ton Altesse, car à peine sur la Terre les immortelles beautés de ton esprit commencent-elles à fulgurer, que dans les Cieux s'offrent à la vue des Astres brillants qui, telles de langues, pourront dire et célébrer en tout temps tes vertus hautement éminentes. », M. E., p. 135.

²³⁹ Marin devait garder un équilibre entre les patrons Marie des Médicis et Louis XIII, et ainsi il ne pouvait pas donner trop de poids à l'une des deux parties.

Marin en effet travaille à l'intérieur de chaque tesselle spécifique à l'aide de jeux intertextuels subtils, en manifestant une nette volonté polémique par rapport à ses sources.

Le poète introduit sa « manière » en jouant avec des pièces, parfois en renversant complètement leur signifié – comme dans le cas de Dante – et souvent en les juxtaposant de façon tout à fait inédite, en suggérant une constante tension interne.²⁴⁰

En cela, ce qu'on voudrait souligner est que la reprise du discours des découvertes, chargé désormais d'une tonalité de défi, polémique et compétition, bien s'inscrivait au sein de l'ambitieux programme de confrontation marinienne envers la tradition.

La prophétie inspirée de Tasse à propos de Colomb acquiert un nouveau signifié si juxtaposée et même superposée à l'éloge victorieux de Galilée, suivant de près les expressions de Seget – mais aussi, ce qui est très intéressant, de l'épître dédicatoire rédigée par le savant-même.

Tout cela, au fond, témoignerait encore une fois aussi du succès de la politique culturelle mise en apte par Galilée-même et bien reçue à l'intérieur de genres très différentes entre eux, jusqu'à acquérir, chez un auteur désireux de s'opposer aux pères de la tradition, une forte valeur de défi.

Le discours primant l'astronome sur le navigateur s'intégrait donc au sein du système épique de Marin, sorte de caisse de résonance des voix des modernes.

Si les utilités célestes du télescope étaient bien supérieures à celles terrestres, et si Galilée primait sur Colomb, lui et Marin pouvaient désormais triompher sur la tradition, ce que les étoiles-mêmes raconteront à la postérité.

²⁴⁰ Voir Russo, *L'Adone a Parigi...*, *op. cit.*, p. 264.

2.2) Vespucci et l'ermite : *L'America de Bartolommei*

Comme on l'a vu, suite aux indications de Tasse²⁴¹ plusieurs poètes essayèrent de rédiger une épopée entièrement consacrée à la découverte de l'Amérique (et non seulement une scène prophétisant l'arrivée de Colomb), toutefois, mises à part quelques exceptions, les premiers résultats sortirent seulement au XVII^e siècle, un demi-siècle après la *Jérusalem Délivrée*, et ils furent de médiocre qualité et même souvent abandonnés après l'écriture de quelques chants, comme frappés par une sorte de malédiction.

En tout cas, cet ensemble de textes italiens plus ou moins réussis constitue un corpus assez homogène et intéressant, qu'on pourrait qualifier, selon Lorenzo Bocca, de véritable « cycle », avec des caractéristiques et des topoi communs²⁴². En général, on considère que la première œuvre de ce corpus a été l'épopée de Giovanni Giorgini, *Mondo Nuovo* (1596), suivie par les tentatives, toutes avortées, de Giovan Battista Strozzi il Giovane avec *l'America, poema eroico in lode di Amerigo Vespucci* (1602), de Giovanni Villinfranchi (*Colombo*, 1602), de Raffaello Gualterotti, que nous avons cité auparavant (*l'America*, 1611), Alessandro Tassoni (*L'Oceano*, 1622), Guidobaldo Benamati (*Mondo nuovo*, 1622), Agazio de Somma (*America*, 1623), et, enfin, le plus célèbre, et complet, *Mondo Nuovo* de Tommaso Stigliani (1628).

Il s'agit toujours d'épopées de navigation et de conquête, racontant les entreprises des navigateurs sur la base des compte-rendu de voyages, des lettres et des traités qui circulaient en Europe (on songe à ceux de Pierre Martyre, Oviedo, Fernand Colomb, Benzoni...) en différentes traductions contenant, souvent, des parties remaniées.

²⁴¹ «Dee dunque il poeta schivar gli argomenti finti, massimamente se finge esser avvenuta alcuna cosa in paese vicino e conosciuto e fra nazione amica, perché fra popoli lontani e ne' paesi incogniti possiamo finger molte cose di leggieri, senza toglier autorità a la favola. Però di Gotia e di Norvegia e di Svevia e d'Islanda o de l'Indie Orientali o di paesi di nuovo ritrovati nel vastissimo oceano oltre le Colonne d'Ercole, si dee prender la materia de' sì fatti poemi.» T. Tasso, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, L. Poma (éd.), Bari, Laterza, 1964, p. 109 (édition 1594 des *Discorsi*); « Le poète doit donc éviter les arguments fictifs, surtout s'il veut imaginer un événement qui se serait produit dans un pays voisin et bien connu ou chez une nation amie, car, lorsqu'il s'agit de peuples lointains et de pays inconnus, il est possible alors d'inventer beaucoup de choses sans risquer d'oter tout crédit à la fable. Ce sont donc le pays des Goths, la Norvège, la Suède, l'Islande, les Indes orientales et les pays qui ont été découverts depuis peu sur l'immense Océan, au-delà des colonnes d'Hercule, qui devront fournir la matière de ces sortes de fictions. », tr. par F. Graziani, ds. *Le Tasse, Discours de l'art poétique ; Discours du poème héroïque*, F. Graziani (éd.), Aubier, 1997, p. 198.

²⁴² Voir L. Bocca, « La scoperta dell'America nell'epica tassiana da Tasso a Stigliani », ds. *La letteratura degli italiani. Rotte, confini, passaggi*, (A. Beniscelli, Q. Marini, L. Surdich eds.), DIRAAS, Università degli studi di Genova, 2012, disponible en ligne.

Évidemment, ces sources étaient à leur tour réinterprétées par les auteurs des épopées de façon très libre, à travers les topoi et les codes propres au genre épique, ce qui entraînait des variations considérables par rapport aux compte-rendu originaux.

Comme nous l'avons déjà signalé, les discours astronomiques et les découvertes de Galilée trouvent aussi une place dans ce genre : selon Lorenzo Bocca, les trouvailles du pisan, et le parallélisme topique avec la conquête du nouveau continent, auraient stimulé le fleurissement du genre.²⁴³

Il sera très intéressant alors pour nous de suivre la métamorphose de l'éloge à Galilée à l'intérieur de ce « cycle » spécifique, poussant l'unification des deux matières, la découverte de l'Amérique et celle des nouveautés célestes, à son paroxysme.

En particulier, on analysera l'*America* de Girolamo Bartolommei Smeducci, œuvre parue en 1650, et particulièrement représentative pour cette étude. On essaiera de mettre en lumière les différences, mais aussi les liens, avec l'*Adone* de Marin dans la représentation du discours astronomique.

On verra que Bartolommei ne recupère pas vraiment le topos géographique-prophétique, mais il réélabore plutôt un élément spécifique, à l'écart par rapport à la véritable scène de voyage, bien qu'il en soit le promoteur dans la *Jérusalem Délivrée* : il s'agit du magicien d'Ascalona, celui qui conférait à Charles et Ubalde tous les instruments et les connaissances pour pouvoir rejoindre, ensuite, le palais d'Armida en navire. L'auteur réécrit l'épisode concernant ce personnage, en réélaborant tant la tradition épique que les éloges prophétiques en faveur de Galilée, dans une direction tout à fait différente par rapport à Marin.

Girolamo Bartolommei Smeducci est un Florentin, né en 1584 : homme lettré assez connu à son époque, il participe activement aux Académies littéraires de la ville et publie plusieurs œuvres de genres différents²⁴⁴.

En autres, il fait partie de l'Académie de la Crusca, de laquelle il devient membre en 1613, de l'Académie des « Svogliati » et de l'Académie Florentine, dans laquelle il

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ Autour de Bartolommei Smeducci, auteur pas très connu de nos jours, nous avons repéré peu de bibliographie ; nous avons tiré ces quelques informations notamment de la section à lui dédiée dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 6, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1961, p. 789-90 ; de S. Salvini, *Fasti consolari dell'Accademia Fiorentina...*, et des notices réportées par A. Favaro ds. O.G., XX, p. 386.

tient plusieurs discours et il est même élu consul en 1648, comme Favaro²⁴⁵ le rappelle. Il s'agissait donc d'un intellectuel parfaitement inséré dans le climat culturel de son temps.

Salvini, dans son œuvre sur l'Académie Florentine²⁴⁶, lui dédie plusieurs pages et célèbre ses œuvres littéraires : outre à l'*America*, Bartolommei est l'auteur notamment de plusieurs tragédies en vers (dont les sujets furent probablement repris par Corneille)²⁴⁷, de drames musicaux et moraux²⁴⁸, et de quelques discours théoriques autour du genre comique²⁴⁹.

Bartolommei séjourne aussi pendant quelques temps à Rome, autre lieu-clé de la culture et du pouvoir à l'époque, où il fait partie de l'Académie degli Umoristi et obtient une pension de la part du pape Urbain VIII ; il meurt ensuite en 1662.

En général, sa production littéraire n'est pas demeurée célèbre et on ne pourrait pas la considérer peut-être de grande qualité (elle témoigne surtout du goût baroque, des polémiques théoriques et des rigidités de la Contre-Réforme) ; toutefois, cette figure nous intéresse en tant qu'opérateur culturel de son temps, participant activement aux principaux réseaux et débats intellectuels. Il témoigne très bien, dans l'*America*, des modalités d'introduction des réflexions astronomiques dans le genre épique et des contradictions relatives à ce sujet.

Sur la base de cette note biographique, il n'est pas difficile d'imaginer une relation entre Galilée et Bartolommei, car ils participaient tous les deux à l'Académie de Florence, ville où Galilée rentra triomphant en 1610. Et nous avons effectivement une confirmation de leur lien dans les écrits épistolaires du savant.

Bartolommei est cité dans les missives envoyées au savant en 1637-1638 par Giovanni Giacomo Porro²⁵⁰, compositeur italien, devenu en 1635 maître de chapelle auprès de Maximilien I, à Munich en Bavière²⁵¹.

²⁴⁵ Voir A. Favaro ds. O.G., XX, p. 386.

²⁴⁶ Voir S. Salvini, *Fasti consolari...*, op. cit.

²⁴⁷ G. Bartolommei Smeducci, *Tragedie*, Roma, F. Cavalli, 1632; voir H. Hauvette, «Un précurseur italien de Corneille, Girolamo Bartolommei», ds. *Annales de l'Université de Grenoble*, 1897.

²⁴⁸ Idem, *Drammi musicali morali*, Firenze, A. Bonardi, 1656.

²⁴⁹ Idem, *Didascalìa, cioè dottrina comica*, Firenze, Insegna della Stella, 1658.

²⁵⁰ Pour quelques notices autour de G. Giacomo Porro et de son rapport avec Galilée, voir p. e. Lovato, «La Moderna Musica nell'epistolario di Galileo Galilei: il carteggio con Fulgenzio Micanzio e Giovanni Giacomo Porro», in AA.VV., *Musica, scienza e idee nella Serenissima durante il Seicento. Atti del convegno internazionale di studi*, a cura di Francesco Passadore e Franco Rossi, Venezia, Edizioni Fondazione Levi, 1996, pp. 151-70.

²⁵¹ Voir O.G., XVII, p. 27, 253-254, 323, 326-327. Pour une autre citation de cet échange en référence à Bartolommei, voir E. Reeves, « Virgil's Sunspots : from Seasonal Sign to Cultural Climate », ds. Alessandro Nova and Tanja Michalsky, eds., *Wind und Wetter. Eine Ikonologie der Atmosphäre*, Florence, Marsilio, 2009, p. 77-101.

Celui-ci, en contact avec le savant grâce au neveu de Galilée, Alberto Cesare, lui-aussi musicien et luthiste à Munich, demande à plusieurs reprises à l'astronome – enfermé à Arcetri – de lui envoyer des drames italiens, pour les mettre en musique, en soutenant que ce genre d'œuvre était beaucoup apprécié à la Cour de l'Empereur à Vienne.

Notamment, Porro demande dès le début les drames de Bartolommei, et ensuite on déduit qu'il les a bien reçus, étant donné qu'il remercie chaleureusement l'astronome, et qu'il affirme qu'ils ont été très appréciés.

On comprend donc que Galilée et Bartolommei étaient en contact vers les années '30-'40 (mais probablement aussi avant), et que l'astronome avait même favorisé le succès de ce dernier à l'étranger dans la cour impériale, ce que l'écrivain n'oubliera pas.

En 1650 paraît donc l'épopée *l'America*, de l'écrivain florentin, composée par quarante chants en octaves, et par une interprétation allégorique de chaque chant, en prose, se situant à la fin du texte. L'œuvre est consacrée aux péripéties d'Amerigo Vespucci avant de rejoindre le Brésil pour y diffuser la foi chrétienne : on fera maintenant un bref résumé du contenu.

Le récit s'ouvre avec Amerigo faisant étape au Cap Vert pour se reposer, suite à son départ du Portugal. Le héros, en effet, apprécie beaucoup cette pause et ne montre plus aucun désir de repartir. En rêve lui apparaît alors une fille, personnification de la Gloire, qui lui rappelle sa mission : arriver sur le Nouveau Continent pour convertir la population, et obtenir ainsi une renommée éternelle.

Amerigo et ses compagnons reprennent donc confiants la navigation, en ignorant être voués à rencontrer de nombreux obstacles, causés par l'intervention du diable, soucieux d'empêcher l'introduction de la foi en Amérique, territoire qui lui est entièrement consacré.

Suite donc à l'intervention des forces obscures, une terrible tempête sépare les deux navires de l'expédition : le récit suit alors les aventures du bateau d'Amerigo, envoyé vers l'est, où le Florentin vit bientôt d'autres aventures (il trouve l'île où se situe l'Enfer ; il confond une baleine avec une île etc.) et revient enfin, de nouveau, en Afrique, près du Cape de Bonne-Espérance.

Le héros, troublé, hésite désormais entre essayer de repartir vers l'Amérique ou tenter de convertir plutôt les peuples de l'Orient : il choisit finalement cette deuxième

solution et part pour l'Éthiopie. On lui a en effet raconté qu'elle est gouvernée par un roi monothéiste et éclairé, avec lequel il pourrait dialoguer.

Là, le héros a en effet des échanges intéressants avec le monarque, qui lui révèle plusieurs aspects exotiques de son royaume et se montre intéressé envers le christianisme. Suite toutefois à des incompréhensions, générées par l'intervention du diable, le navigateur est obligé à s'enfuir, chassé par les habitants. Il est aussi rappelé par Dieu à son devoir : il doit convertir non pas les Orientaux, mais les peuples du Brésil.

Amerigo réussit progressivement à retrouver les compagnons perdus tout au long du voyage et, suite à de nombreuses autres mésaventures (monstres, géants), il découvre avec stupeur le passage qui conduit de l'Orient à l'Amérique. Il observe même de loin l'isthme qui sépare les océans Pacifique et Atlantique, qui prouve que la Terre est un globe. Il se limite cependant à noter cette découverte, en ouvrant ainsi la voie aux futures découvertes de Magellan. Il laisse au Portugais tous les honneurs de cette trouvaille qui lui est destinée par la Providence, et se contente de débarquer, enfin, en Amérique du Sud.

Il doit alors lutter avec ses camarades contre différents adversaires (les Caraïbes du Paraguay, entre autres) pour ensuite rejoindre le Brésil, en suivant le fleuve Paraguay. Là, les habitants sont divisés en tribus qui sont en guerre les unes contre les autres et, en plus, ils adorent le diable et les idoles.

Amerigo pacifie les territoires mais comprend qu'il ne peut pas convertir avec ses quelques hommes le pays entier, et tombe ainsi dans le désespoir. Heureusement le roi du Portugal, grâce à une vision divine, apprend l'arrivée du navigateur sur le Nouveau Continent et décide de l'aider en envoyant des navires chargés de missionnaires. Ainsi, le destin glorieux d'Amerigo pourra enfin s'accomplir.

Pour construire ce récit tortueux et complexe, Bartolommei réélabore les textes racontant les voyages accomplis par Vespucci²⁵², probablement extraits du *Mundus Novus* (1504) et de la *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*, parue la première fois en 1505 et reprise dans le *Navigazioni et viaggi* de Ramusio.

Dans ces documents, le Florentin racontait ses quatre voyages en Amérique, dont le troisième, le plus important, avait pour objectif le Brésil et a été financé par le roi du

²⁵² Pour les dettes de ces textes envers les récits de voyage, voir p.e. Steiner, *Colombo...*, *op. cit.*

Portugal. En réalité, Bartolommei mélange les contenus des quatre voyages (il imagine que son récit se déroule en 1498, date du premier voyage de Vespucci, quand en revanche l'expédition au Brésil date de 1501-1502) avec d'autres récits de voyages (on attribue par exemple à Vespucci l'anticipation des découvertes de Magellan, en soutenant qu'il avait rejoint l'Amérique par l'Orient), avec les compte rendus de Pierre Martyre, Oviedo etc. et, enfin, avec les topoi propres au genre épique. Il construit ainsi un univers partagé entre l'historique et le merveilleux, tout comme l'avaient fait les autres auteurs des épopées de découvertes.

De plus, en appliquant les préceptes contre-réformistes, l'auteur dote l'ensemble d'une importante dimension allégorique chrétienne, avec une clé d'interprétation pour la totalité du poème fournie dès l'incipit, et reprise au terme de l'œuvre en relation à chaque chant (l'Amérique est le Bonheur Éternel, Amerigo est l'homme qui lutte contre les tentations pour l'atteindre, etc.). Ainsi, presque tous les éléments et tous les personnages sont forcés vers une double lecture.

Pour les autres épopées du « cycle » et leur réélaboration, Bartolommei se base sur différents modèles, entre autres sur les *Mondo Nuovo* de Giorgini et de Stigliani, seules épopées américaines portées à terme.²⁵³ Nous n'entrerons pas dans le détail de ces reprises : nous nous arrêterons plutôt sur le fait que Bartolommei a manifestement la volonté de se distinguer de ses deux prédécesseurs – l'œuvre de Stigliani en particulier ayant été vivement critiquée lors des débats contre Marin – tant dans le genre, comme on le verra plus longuement dans notre deuxième partie, que dans le choix du protagoniste, ce qu'on approfondira ici.

En effet, dans la préface, véritable déclaration de poétique, Bartolommei défend son choix d'un poème centré sur le voyage vers l'Amérique plutôt que sur les combats, donc plus proche de l'*Odyssée* que de l'*Énéide*, en opposition directe au *Mondo Nuovo* de Stigliani :

²⁵³ Il suffit de songer, par exemple, à la scène initiale, avec le héros désintéressé à sa mission et rappelé à son devoir par une vision allégorique de la Gloire, ou ensuite au rôle attribué aux forces diaboliques, ou aux topos des rencontres merveilleux (la baleine...).

Fermatomi nella considerazione di questi due Poemi ; Io mi sentì rapire à cimentarmi nell'Odiseo [...] avendo scorto il suo Campo, non d'altre orme segnato [...] alcuni nostri Toscani [...] cantarono Eroicamente sì del nuovo Mondo, mà con andamenti Patetici, immitando, come avvertì il Tassone, più tosto Vergilio nell'Eneide, che Omero nell'Odissea.²⁵⁴

Bartolommei s'inspire des thèses exposées par un autre célèbre contemporain, Alessandro Tassoni, qui avait accusé Stigliani et les autres auteurs qui traitaient « questa benedetta materia del Mondo Nuovo, che non sono pochi »²⁵⁵ d'avoir voulu introduire les topoi propres à l'Énéide – mais aussi à la *Jérusalem Délivrée*. Il désignait notamment les scènes de grandes batailles qui, dans une matière qui ne se prêtait pas à ce genre de réélaboration, rendaient les récits invraisemblables et erronés du point de vue historique. En effet, « [...] A che dunque voler formare un Eroe guerriero, dove non si poteva far guerra? »²⁵⁶

Désormais, on savait bien que Colomb était arrivé avec peu d'hommes sur le Nouveau Continent, et non pas avec une armée, et qu'il n'était par conséquent pas préparé à une véritable guerre – qui en plus aurait été menée contre des « ennemis » nus et désarmés...

L'accusation implicite, comme le relève Nathalie Esther²⁵⁷, est idéologique : Stigliani ou Giorgini auraient transformé Colomb en héros espagnol, simple instrument de guerre coloniale au service du roi, en annulant ainsi le véritable mérite de la découverte, au détriment du patriotisme italien²⁵⁸. Tassoni était, en effet, ouvertement antiespagnol.

Comment se positionne alors Girolamo Bartolommei dans ce contexte ?

²⁵⁴ G. Bartolommei Smeducci, *L'America, poema eroico, al cristianissimo Luigi XIV re di Francia e di Navarra*, Roma, stamperia di Lodovico Grignani, 1650, p. 11. « En me penchant sur ces deux Poèmes, je me sentis ravi à l'idée de me mesurer avec l'Odysée [...] puisque je m'étais aperçu que ce Champ n'était pas marqué par des autres traces [...] certains parmi nos auteurs de Toscane [...] chantèrent bien de façon héroïque le Nouveau Monde, mais avec des tournures Pathétiques, en faisant l'imitation – comme l'a remarqué Tassoni – plutôt de l'Énéide de Virgile, que de l'Odysée d'Homère [...] ». La traduction est de nous.

²⁵⁵ Dans une lettre placée comme préface à son *Oceano* en 1622 (autre tentative d'épopée de conquête). Voir A. Tassoni, *La secchia rapita poema eroicomico, colle dichiarazioni di Gaspare Salvini...*, Modena, Stamperia Ducale, 1744, disponible en ligne, p. 478. Nous avons consulté une réédition, l'édition originale, comprenant déjà l'*Oceano* et la lettre de préface, date du 1622. « [...] cette matière maudite du Monde Nouveau, qui ne sont pas rares ». La traduction est de nous.

²⁵⁶ *Ivi*. « Pour quelle raison donc on a voulu construire un Héros guerrier, là où on ne pouvait pas faire la guerre ? »

²⁵⁷ N. Hester, « Failed New World Epics in Baroque Italy », ds. *Poiesis and Modernity in the Old and New Worlds*, A. J. Cascardi et L. Middlebrook (éds.), Nashville, Vanderbilt University Press, 2012, p. 201-224.

²⁵⁸ à ce propos, voir aussi S. Zatti, « Epigoni del Tasso nella Firenze Granducale », ds. *L'arme e gli amori. Ariosto, Tasso and Guarini in Late Renaissance Florence. Acts of an International Conference (Florence, Villa I Tatti, June 27-29, 2001)*, M. Rossi et F. G. Superbi (éds.), Olschki, Firenze, 2004, vol. 1, p. 39-58.

Le Florentin choisit d'exploiter non seulement un genre « autre », mais aussi une figure de navigateur différente, Vespucci, en suivant l'exemple de deux compatriotes toscans qui avaient essayé, entre 1600 et 1611, de mettre en vers l'entreprise de la découverte de l'Amérique : Giovan Battista Strozzi il Giovane et Raffaello Gualterotti.

Ces auteurs avaient tous deux commencé leurs poèmes héroïques – toujours intitulés, dans les deux cas, *America* – mais s'étaient finalement arrêtés dès le premier chant.

L'œuvre de Bartolomei, reprenant plusieurs thèmes et prolongeant plusieurs scènes de ses prédécesseurs, s'inscrirait ouvertement dans cette lignée, en mettant en scène comme eux une figure moins compromise par son lien avec les puissances étrangères et, surtout, d'origine florentine, pour exalter la cour des Médicis. On rappelle que Ferdinand de Médicis avait caressé exactement l'idée d'une colonisation du Brésil : dans l'esprit des Toscans, ce territoire n'était donc pas lié seulement à la conquête portugaise, mais aussi à des velléités patriotiques.²⁵⁹

Dans ces textes, en particulier dans le choix du héros, la visée municipaliste et courtisane est donc forte. Il faut rappeler, en outre, qu'en ces années il y a également une reprise de l'éloge de Vespucci dans les poèmes dédiés à Galilée par les auteurs florentins : on songe aux cas de Cicognini, ou du fils de Raffaello Gualterotti, Francesco Maria, mettant tous les deux Colomb en arrière-plan.²⁶⁰ La cour toscane essayait de se distinguer grâce à ses figures de célèbres découvreurs des nouveaux territoires.

Il faut souligner, aussi, qu'à cette époque les massacres accomplis par les conquéreurs espagnols et portugais étaient désormais bien connus, et que Colomb était de plus en plus associé à ce genre de conséquence, tandis que Vespucci, en tant que simple explorateur, était épargné par ces accusations. Le Florentin semblait donc encore plus adapté pour une épopée d'empreinte chrétienne.

Dans le chant XVIII de l'œuvre de Bartolommei, par exemple, un ermite-prophète, figure qu'on analysera longuement plus loin, raconte à Amerigo qu'il avait appris en avance que l'Amérique allait être découverte, et se lance ensuite dans une virulente diatribe contre les colonisateurs, guidés par l'avidité, menant des guerres violentes et provoquant la destruction des nouveaux territoires.²⁶¹

²⁵⁹ Voir p. 42 *supra*.

²⁶⁰ Voir *supra*, section 1.2

²⁶¹ « [...] Intesi poi, che là fra gl'Indi Esperì/ Restò d'umano sangue il suolo immondo,/ E sol perché d'Europa Huomini fieri/ Passar colà varcato il Mar profondo./ Restar soggetti a' Popoli stranieri/ Gli

La figure du Génois semble donc être fatalement associée aux conséquences les plus néfastes de la conquête coloniale (même sans en être directement responsable), tandis que Vespucci était épargné par ce type de critique, et se présentait comme un personnage mineur, devenu l'instrument parfait pour concrétiser la volonté divine de diffuser la foi chrétienne hors de l'Europe, sans motivation économique et sans violence. Il est notoire que, chez les controversistes anticoloniaux (Las Casas...), la colonisation violente des conquistadors était condamnée en faveur d'une colonisation « meilleure », passant par l'évangélisation²⁶². Ce personnage, symbole d'une découverte noble et poussée par des idéales supérieures, cristallisait donc parfaitement les problématiques politiques et religieuses en jeu.

Quelle place l'auteur réserve-t-il alors dans son œuvre à l'autre célèbre découvreur florentin, et quel rapport instaure-t-il entre celui-ci et le héros de l'épopée ? Dans quelle partie du récit insère-t-il le discours astronomique ?

Est-ce que Bartolommei compare tout simplement les deux exploits, comme c'était le cas chez Cicognini et Gualterotti, ou bien est-ce qu'il institue une relation de supériorité, en exaltant l'un des deux, comme l'avait fait Marin dans le chant X de l'*Adone* ?

Les épisodes que nous analyserons de manière plus détaillée sont extraits des chants XVIII et XIX de l'*America*, c'est-à-dire, pour en résumer brièvement le contenu, ceux de l'arrivée d'Amerigo dans le royaume d'Éthiopie auprès du roi Monopotapo, monarque monothéiste et éclairé que le marin espère pouvoir convertir. On fait référence ici à un royaume ayant réellement existé, le royaume de « Monomotapa », désignant des territoires entre Mozambique et Zimbabwe, très riches en mines d'or, qui avaient été exploitées au XVI^e siècle par les portugais, qui avaient introduit aussi la foi chrétienne :

Abitanti nati del novo Mondo/ D'Altri rimaste le ricchezze loro,/ Pregiate Margherite, argento, ed oro.», *L'America, op. cit.*, ch. XVIII, 100, p. 251. « [...] J'entendis après que là-bas, parmi les Ponants Indiens, le sol resta taché par le sang humain, et toute cela seulement parce que des fiers européens arrivèrent là-bas, en traversant la mer profonde. Les habitants natifs du nouveau Monde furent soumis aux peuples étrangers ; leurs richesses, pierres précieuses, or et argent finirent dans les mains d'autrui. » Ici et dans la suite, les traductions de l'*America* sont de nous.

Ailleurs, au chant VI-VII, d'autres personnages racontent à Amerigo les circonstances précises de la découverte : si Colomb n'était pas directement responsable de ce qui était arrivé, il avait tout de même engendré en partie cette situation, en nommant gouverneurs des zones conquises des hommes avides et sans scrupules qui, à son départ, avaient brutalisé ces territoires (ce qui était effectivement assez proche de la vérité historique).

²⁶² Voir p.e. les remarques d'I. Moreau, *Guérir du sot. Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*, Paris, Champion, 2007, p. 718 suivantes.

Camões n'hésitera pas à souligner ce triomphe dans *Les Lusíades*, l'une parmi les sources probables de ces chants.²⁶³

Le monarque accueille le navigateur et, après lui avoir montré les richesses de son jardin et ses mines d'or – envers lesquelles Amerigo ne montre pas d'intérêt particulier – il lui raconte l'existence d'un mont voisin, le mont de la Lune, où un Arabe habite pour pouvoir observer les planètes depuis ces hauteurs.

Le navigateur se réjouit de cette nouvelle, et veut en savoir plus : il commence donc immédiatement, seul (car l'homme envoyé par le roi pour l'accompagner l'abandonne prématurément), l'escalade périlleuse de la montagne, dans le but de rencontrer l'Arabe.

Une fois arrivé en haut, Amerigo rejoint enfin l'ermite, un vieil homme concentré sur sa tâche, c'est-à-dire l'observation du soleil grâce à un instrument à deux lentilles, et le tracé de signes mystérieux sur du papier.

L'homme est tellement absorbé par sa mission que Amerigo est obligé de l'interpeller et de l'interrompre, pour qu'il s'aperçoive de sa présence.

Ensuite, un dialogue fort intéressant se noue entre Amerigo et cet ermite (nommé Asterio) : le vieil homme en effet s'intéresse aux raisons qui ont poussé Amerigo à escalader la montagne et, ayant apprécié son amour pour la connaissance, il lui dévoile tous les secrets de son laboratoire, en l'invitant même à observer avec son instrument les merveilles célestes qu'il a découvertes, et en fournissant toutes les explications « scientifiques » qui lui sont demandées. En outre, il tire de ces observations de nombreuses prophéties (évidemment *post eventum* pour l'écrivain) concernant les guerres qui auront lieu dans les siècles à venir.

Pendant que les deux hommes s'adonnent à ces spéculations, le diable prépare ses machinations infernales en soulevant le roi et le peuple du royaume contre Amerigo.

Jusqu'ici, en résumant le contenu de ces deux chants, nous n'avons pas clairement nommé Galilée : en réalité, on constate même que – de façon surprenante – l'astronome n'y est pas cité. Il est seulement fait allusion à lui à l'aide d'une périphrase à la fin du chant XIX, dans les tous derniers mots de l'ermite.

²⁶³ Voir J. Nicolopoulos, *The Poetics of Empire in the Indies. Prophecy and Imitation in La Araucana and Os Lusíadas*, The Pennsylvania State University Press, Pennsylvania, 2000, p. 241 suivantes.

En effet Asterio, en montrant à Amerigo les quatre planètes dont il a découvert qu'elles tournent autour de Jupiter, lui révèle que, béni par ces étoiles, un prince honorable verra bientôt le jour en Toscane (il s'agit bien entendu de Côme II) :

Allor ch'io vidi con Stellata Corte/ Giove splendea nel Boreale Segno,/ Da cui più suole fortunata Sorte/ Piovere'n Terra a far beato un Regno:/ Presi del ciel lo stato, e dalle scorte/ Apparenze compresi, come un degno/ Prencesse nascer dovea di Virtù pieno,/ Che l'Etruria a bear le nasca in Seno.²⁶⁴

Ainsi, il explique aussi qu'à ce moment-là les satellites se dévoileront à un homme particulier, pour rendre gloire à son prince :

Effetto auran nel Secolo futuro/ I fausti annunzi di quel Ciel sereno, / Nascendo il chiaro Eroe, ch'io ti figuro,/ Ornamento del Mondo a Flora in Seno:/ Fien queste stelle, che già ignote furo/ Note a novo Linceo, ond'Elle sieno/ Di quel Signor che Glorioso regne,/ Di sua Real Famiglia illustri Insegne.²⁶⁵

On pourra constater qu'il s'agit, encore une fois, d'une prophétie absorbant en soi les topoi de l'éloge poétique, comme chez Marin.

En comparant le passage de l'éloge de Côme et Galilée avec l'extrait de l'*Adone*, on remarque la possible reprise de certaines expressions, telle que l'emphase sur le champ sémantique de la connaissance (« ignote/note »²⁶⁶), tout comme une référence à des sources communes. Bartolommei, en particulier, semble reprendre quelques topiques de la dédicace présente en exergue du *Sidereus Nuncius*, confirmant ainsi le succès de la politique culturelle galiléenne. L'auteur récupère notamment les considérations astrologiques de Galilée²⁶⁷ – il les insère au sein de l'argumentation prophétique, liée à astrologie, de l'ermite – en signalant que Côme II était destiné à la grandeur car il était né sous l'influx bénéfique de Jupiter.

Le Vénitien Magagnati avait introduit le premier ce topos spécifique dans l'éloge, tout comme d'autres expressions topiques qu'il avait extraites directement de la dédicace du *Sidereus Nuncius*: « [...] che Infante/ Desti a' primi vagiti almi respiri/ D'aure felici

²⁶⁴ *L'America, op. cit.*, ch. XIX, 115, p. 167. « À ce moment-là, je vis Jupiter briller dans le signe Boréal avec une cour d'étoiles, ce qui normalement rend heureux et chanceux un Royaume sur Terre : alors, je notai l'état du ciel, et je compris, sur la base des apparences célestes, qu'un prince digne, plein de vertus, allait naître en Étrurie. »

²⁶⁵ G. Bartolommei Smeducci, *L'America, poema eroico*, Roma, Lodovico Grignani, 1650, ch. XIX, 117, p. 167. « Les bénignes annonces de ce Ciel serein auront effet dans le siècle à venir, puisqu'il naîtra à Florence ce Héros éclairé, que je t'ai représenté, en ornement du Monde : à ce moment-là, ces étoiles, toujours inconnues, seront connues par un nouveau Lyncéen, en devenant ainsi illustres insignes du Seigneur Glorieux qui regne, et de sa Famille Royale. »

²⁶⁶ « inconnues / connues ». Voir: « Tempo verrà che senza impedimento/ queste sue note ancor fien note e chiare [...] » , A., X, 42.

²⁶⁷ Voir *supra*, p.

de' favor celesti,/ Più ch'altre mai da benigni Astri infuse [...] O del mondo più bella e nobile parte/ E di Regi e d'Eroi madre feconda, /Felice Etruria, a la tua fama altera [...]»²⁶⁸.

Magagnati en profitait pour rappeler ensuite l'intelligence, la pondération et la force de Côme, que Bartolommei souligne également, en nous laissant supposer une possible connaissance de la part du Florentin de la « *Meditazione poetica* », qui aurait fait ainsi de médiatrice entre *L'America* et le *Sidereus Nuncius*.

Cependant, les ressemblances entre les éloges prophétiques à Galilée et à Côme II présents dans l'*Adone* et dans *L'America* finissent là, en renvoyant surtout à des sources communes. Les différences sont, elles, évidentes.

D'abord, on ne pourrait pas vraiment reconduire cette scène de *L'America* au topos géographique-prophétique de la tradition, étant donné qu'ils manquent plusieurs éléments : notamment, les personnages ne se trouvent pas en voyage pour rejoindre un objectif, mais ils sont seulement déplacés dans un contexte éloigné (le mont de la Lune).

Marin, comme nous l'avons déjà souligné, récupère plutôt d'autres passages de la dédicace (repris souvent de façon littérale, en empruntant la langue du savant) et, surtout, ne s'attarde pas sur l'éloge des Médicis, probablement pour des raisons d'équilibre politique. Il détourne même l'objet de certains passages élogieux, les appliquant à Galilée au lieu de Côme²⁶⁹.

Le poète napolitain avait ainsi complètement déplacé le focus sur l'astronome, en le nommant, en s'adressant directement à lui, en soulignant sa supériorité par rapport à Colomb et en l'élevant au rang même des étoiles. On a souligné, de plus, l'opération de « transcodification » de la scène prophétique telle qu'elle était conçue par Tasse, grâce à la superposition avec les éloges, ce qui accentuait le défi par rapport à la tradition.

Chez Bartolommei nous ne retrouvons rien de tout ça : l'espace consacré à l'astronome est minimal, l'ermite ne le nomme jamais, il se limite à préciser qu'il est un Lyncéen, et il ne met pas l'accent sur ses mérites – par exemple dans la construction du télescope. Il affirme au contraire que les astres lui ont concédé cette découverte seulement

²⁶⁸ G. Magagnati, « *Meditazione poetica...* », ds. N. Vaccaluzzo, *Galileo Galilei...*, op. cit., p. 13-15. « [...] que l'Enfant, avec ses premiers vagissements, puisse respirer la faveur céleste d'airs heureux, sous l'influx d'astres plus que jamais bénignes [...] Ô heureuse Étrurie, la plus belle et noble partie du monde, mère de Rois et d'Héros, à ta fière renommée [...] ». La traduction est de nous.

²⁶⁹ On songe aux vers finaux de l'éloge : « Chiara la gloria tua vivrà con esse/ e tu per fama in lor chiaro vivrai/ e con lingue di luce ardenti e belle/ favelleran di te sempre le stelle », voir Russo, *Adone*, op. cit., p. 978. « Ta gloire éclairée vivra avec elles, et toi tu vivras éclairé dans leur célébrité, et les étoiles parleront toujours de toi, avec des langues de lumière, ardentes et belles. »

dans le but d'attribuer une gloire suprême à Côme II. Et, évidemment, on ne retrouve aucune compétition explicite entre Galilée et les navigateurs, Vespucci étant le seul et unique héros de l'œuvre. La prophétie semble ainsi revenir à ses attributs encomiastiques présents par exemple chez L'Arioste, en diminuant, et presque effaçant, l'apport du découvreur.

Le ton est bien différent par rapport à l'œuvre du Napolitain, car le contexte culturel, d'abord, a profondément changé. Il suffit de songer au procès mis en place par l'Inquisition contre Galilée en 1633, suite auquel le savant fut contraint de démentir publiquement ses théories, de voir ses livres mis à l'index, et d'être lui-même confiné à Arcetri. On ne pouvait désormais plus faire explicitement un éloge triomphant du savant et de ses découvertes, en appliquant la rhétorique qui s'était imposée dans la première moitié du siècle, sans risquer de passer pour un subversif. Les éloges devenaient donc plus timides et masqués.²⁷⁰

Par contre, les intérêts encomiastiques deviennent maintenant primaires chez Bartolommei, ce qui détermine un infléchissement spécifique de la prophétie.

Toutefois, en approfondissant notre analyse de ces deux chants, on remarque que, si l'extrait prophétique perd son épaisseur, Bartolommei réélabore et problématise une autre figure topique, toujours associée au topos prophétique-géographique : le magicien. On rappelle que cette figure, dans la tradition, permettait le déroulement du voyage, en fournissant aux héros les instruments et les connaissances nécessaires ; chez Tasse, en plus, elle devenait le point de départ aussi d'une digression à caractère « scientifique »²⁷¹.

Dans la *Jérusalem Délivrée*, le magicien d'Ascalona s'intéressait, en effet à différents genres d'études « terrestres » (les plantes, les eaux) mais il ne négligeait pas non plus les observations astronomiques. Il aimait observer – lorsqu'il se trouvait dans son autre habitation, située sur une montagne Libanaise – Vénus et Mars :

²⁷⁰ À ce propos voir, p.e., la belle étude de E. Zinato, *Il vero in maschera: dialogismi galileiani. Idee e forme nelle prose scientifiche del Seicento*, Napoli, Liguori, 2003, analysant la prose scientifique italienne après le procès à Galilée.

²⁷¹ Pour une analyse de cette figure, voir p.e. l'étude de Residori, « Il mago d'Ascalona e gli spazi del romanzo nella "Liberata" », ds. *Italianistica*, XXIV, 1995, p. 453-471. On reviendra sur le lien de ce personnage avec la tradition « romanesque » dans notre seconde partie.

[...] spiando me 'n vo da' lor vestigi/ qual in sé virtù celi o l'erba o 'l fonte,/ e gli altri arcani di natura ignoti/ contemplo, e de le stelle i vari moti.// Però che non ognor lunge dal cielo/ tra sotterranei chiostri è la mia stanza,/ ma su'l Libano spesso e su'l Carmelo/ in aerea magion fo dimoranza;/ ivi spiegansi a me senza alcun velo/ Venere e Marte in ogni lor sembianza,/ e veggio come ogn'altra o presto o tardi/ roti, o begnigna o minaccievól guardi.²⁷²

L'ermite représenté par Bartolommei montre beaucoup de ressemblances avec la figure topique du magicien d'Ascalona : notamment, il est un vieil homme Arabe, habitant dans une grotte merveilleuse située sur une montagne, où tous les fleuves trouvent leur origine²⁷³.

En effet, l'existence d'un légendaire « mont de la Lune » en Afrique, au pied duquel se trouvait un lac, source du Nil et de tous les fleuves, était topique : cette montagne était présente dans la *Géographie* de Ptolémée, et encore dans les cartes modernes tel que celle de Mercator ; ensuite, cet élément était cité par exemple par Camões et Ercilla dans leurs épopées²⁷⁴.

Bartolommei fond alors cette tradition avec celle de la *Jérusalem Délivrée*, en choisissant ce lieu comme demeure de l'ermite.

De plus, si déjà le magicien de s'occupait entre autres d'astronomie, celle-ci devient chez Asterio la principale occupation, absorbant une grande partie de son temps et de son énergie.

Le savant a lui-même conçu, beaucoup d'années auparavant, la machine merveilleuse – c'est-à-dire le télescope (« Se questo Conocchial tua mano prenda,/ Che con industrie cura fabbricai »²⁷⁵) – qui lui a permis d'observer les astres et les planètes, d'en comprendre l'exakte conformation, et d'en découvrir des nouveaux (« Raro instrumento, onde scoprir si vante/ Alti segreti dell'Etereo Regno »²⁷⁶).

²⁷² T. Tasso, *Gerusalemme Liberata*, F. Tomasi (éd.), Milano, BUR, 2009, XIV, 42-43. « mais je m'en vais scrutant d'après leurs seuls effets/ quelles vertus recèle en soi l'herbe ou la source,/ et les autres arcanes ignorés de la nature/ je contemple, et des astres la course variée.// Car ce n'est pas toujours que loin du ciel/ aux cloîtres souterrains se trouve mon séjour,/ mais sur le mont Liban souvent, et le Carmel/ en asile aérien j'établis ma demeure :/ là se déploient pour moi sans aucun voile,/ Vénus et Mars selon tous leurs aspects,/ je vois comme toute autre, véloce ou tardive/ tourne, et bénigne ou menaçante nous regarde. », tr. par G. Genot, ds. Le Tasse, *Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. bilingue, L. Caretti et G. Genot (éds.), Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 100.

²⁷³ On analysera plus longuement ces reprises dans notre deuxième partie, ch. 1.3.

²⁷⁴ Voir J. Nicolopoulos, *The Poetics*, op. cit., p. 252 suivantes.

²⁷⁵ Ibid., Ch. XVIII, 80, p. 249. « Si tu prends dans tes mains ce Télescope, que j'ai fabriqué avec beaucoup de soin ».

²⁷⁶ Ibid., Ch. XVIII, 69, p. 248. « Instrument rare, grâce auquel on peut se vanter d'avoir découvert les hauts secrets du Royaume Éthérée »

Asterio note et dessine soigneusement sur ses carnets tout ce qu'il vient de découvrir à l'aide de cette machine : « Sotto'l suo Canocchial, che fermo tenne/ [...] Serbò varie tinture, e carte, e penne, / Onde gli apparsi Aspetti vari note »²⁷⁷.

Qu'a-t-il découvert exactement dans le ciel ? Que le Soleil est taché, tout comme la Lune. Il a également remarqué la forme particulière de Vénus et de Saturne, et les quatre satellites de Jupiter.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'à la figure topique du magicien arabe, tirée de la tradition épique, s'adjoint ici le portrait du contemporain Galilée, immédiatement reconnaissable aux yeux de tout lecteur. Dès sa première apparition, Asterio est désigné, en effet, comme « Pellegrino Linceo »²⁷⁸, donc avec l'attribut typique de l'astronome, membre de l'Académie des Lyncées.

En effet, ce n'est pas la première fois qu'on attribue à la figure du magicien/ermite des attributs ou des inventions propres à l'astronome pisan : il s'agit d'un topos apparaissant plusieurs fois, en formes différentes, dans les épopées italiennes de ce siècle²⁷⁹, en témoignant du lien parmi « magie blanche », naturelle, et science – fondamentale à partir de la Renaissance, et traversant ensuite tout le XVII^e siècle, et notamment sa première partie²⁸⁰.

Si chez quelques auteurs on s'arrête seulement sur l'objet, le télescope – instrument qui garantit la victoire du protagoniste grâce à ses fonctionnalités terrestres – dont on souligne toutefois les propriétés ou la dérivation magique, probablement en relation aux « miroirs magiques » de la tradition médiévale²⁸¹ ; d'autres, par contre, valorisent plus longuement la figure de son créateur, le magicien.

²⁷⁷ Ibid., Ch. XVIII, 72, p. 248. « Au dessous de son Télescope, qu'il tenait saldement [...] il gardait des nombreuses teintures, papiers et plumes, aptes à noter tous les différents aspects qui pouvaient apparaitre »

²⁷⁸ Ibid., ch. XVIII, 68-69, p. 248. « Rare Lyncéen »

²⁷⁹ À ce propos, voir par exemple A. Belloni, *Gli epigoni della Gerusalemme Liberata : con un'appendice bibliografica*, A. Draghi, 1893 ; et surtout N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei..., op. cit.*, notamment l'introduction.

²⁸⁰ À ce propos, on renvoie p. e. à E. Garin, « Magia ed astrologia nella cultura del Rinascimento », ds. *Medioevo e Rinascimento. Studi e ricerche*, Laterza, 1961 ; F. Yates, *Giordano Bruno e la tradizione ermetica*, Bari, Laterza, 1969 ; eadem, *Giordano Bruno e la cultura europea del Rinascimento*, Roma-Bari, Laterza, 1988.

²⁸¹ Par exemple, dans la *Fiesole Distrutta* de Giovan Domenico Peri (1619) et dans *Tancredi* de Ascanio Grandi (1632) cet objet devient un élément fondamental aidant les respectif protagonistes à retrouver des personnes ou à voir les ennemis. Sur la relation avec les « miroirs magiques », voir E. Reeves, *Galileo's Glassworks: The Telescope and the Mirror*, Cambridge, MA Harvard University Press, 2008.

En effet, la figure de l'ermite/magicien, en vertu de son savoir à la limite entre magie et science, était celle qui mieux se prêtait à donner voix aussi à l'éloge prophétique envers Galilée, à la place de la divinité ou de la personnification allégorique traditionnelle. On ne connaît pas d'autres cas dans cette période, à part Marin, d'auteurs d'épopée osant représenter un incroyable voyage des protagonistes vers la Lune, pour reprendre exactement le topos prophétique-géographique tiré du Tasse. Le seul cas semblable, en quelque façon anticipateur de la solution marinienne, est celui de *Il Rimino protetto* de Porta – cité auparavant – qui toutefois se limitait à évoquer un « voyage » des prières vers le ciel, raconté en plus par un ange.

En général, alors, le magicien expliquait les propriétés astronomiques du télescope et prononçait aussi la prophétie concernant Galilée, tandis qu'il fournissait cet instrument au héros.

Le premier à adopter cette solution, source probable de Bartolommei, est Giulio Strozzi, cité dans le chapitre précédent en relation à Marin. Cet auteur, dans son épopée *La Venetia Edificata* parue en 1621/1624, décrit la rencontre entre Oddo et Merlin l'Enchanteur : le magicien fournit au héros le télescope en révélant que, lui, il l'employait pour des finalités bien différentes, astronomiques²⁸². Strozzi crée donc toutes les prémisses pour un rapprochement entre cette figure et le savant.

Ensuite, dans *Venetia Libera* de Camillo Pancetti, réécriture moins favorable à Galilée parue en 1622, le protagoniste rencontre un ermite qui l'emmène au centre de la Terre, où les deux dialoguent sur l'univers et sur la rotation des planètes (niant l'héliocentrisme) sans toutefois employer de télescope.²⁸³

Enfin, une autre source probable de Bartolommei est *La Vittoria Navale* de Guidobaldo Benamati (1646) – également auteur du *Mondo Nuovo* – où, au chant VII, un magicien présente aux héros le télescope : il en suit, encore une fois, la prophétie scientifique, annonçant les découvertes futures de Galilée (les taches sur la Lune et le Soleil, les nouvelles étoiles)²⁸⁴.

²⁸² Voir *supra*, ch. 2.1.

²⁸³ Voir C. Pancetti, *Venetia libera : poema heroico*, Il Muschio, 1622, p. 168.

²⁸⁴ « Poi segue il Mago. Al secol vostro ancora/ Questo ordigno è mal noto, e ciò ch'ei vale;/ Ma fanciullo su l'Arno oggi dimora,/ Che non avrà nelle scienze eguale./ Esso in matura età trarrallo fuori/ Dal fecondo suo ingegno, et immortale;/ E con gusto de gli occhi e de le menti/ Scoprirà novi in Ciel Mondi eccellenti.// Tu, Galileo sublime, al senso vago/ Offrirai non più viste accese stelle,/ E due splendori in Cintia, e ne l'imgo/ Del Pianeta maggior macchie rubelle./ Io sin di qua (de l'avenir presago)/ Ammirar veggio in te prove sì belle,/ E che far la virtù chiaro ti vuole/ Ancor nell'ombra ond'imperfetto è 'l sole. », G. Benamati, *La Vittoria Navale – Poema Heroico*, Bologna, Giacomo

On comprend ainsi que Galilée et le télescope étaient entrés désormais dans l’imaginaire épique italien, où ils côtoyaient dans bon nombre de cas Merlin l’Enchanteur et les ermites-magiciens. Bartolommei s’inscrit pleinement dans cette lignée, mais franchit un pas supplémentaire très important, en accentuant la ressemblance entre l’ermite et Galilée.

Ainsi, le savant qui en premier lieu semblait presque oublié et effacé de la scène (puisque’il n’est jamais nommé), apparaît en réalité caché sous un masque, sous une autre forme hybride.

Par rapport à ses contemporains, l’auteur décrit de façon beaucoup plus spécifique et détaillée les observations astronomiques, et, surtout, il donne vie à des scènes de véritable activité scientifique, ce qui complique aussi le rapport entre les deux personnages, Vespucci et Asterio, comme on le verra. Finalement, la compétition entre les navigateurs et Galilée, effacée du discours du magicien, se déplace maintenant véritablement sur le plan des personnages. On se déplacera donc, nous aussi, sur ce plan, pour suivre la transformation d’une rhétorique de compétition qui semble avoir profondément fasciné ce siècle.

Tout au long des deux chants, Asterio – ce qui est une complète nouveauté par rapport à la tradition – ne garde pas le monopole des observations. Le magicien invite d’emblée son interlocuteur à confirmer ses découvertes, adoptant ainsi une attitude scientifique similaire à celle de Galilée, ce qui permet une représentation plus réussie de la scène et confère même une majeure autorité aux paroles du savant. On arrive à rendre finalement cet esprit de « collaboration scientifique » qui caractérisait la science du XVII^e siècle, en transformant, un peu à la fois, la figure originale du magicien au savoir secret et caché²⁸⁵.

Si jusqu’ici les héros des épopées se limitaient à employer le télescope à des fins maritimes ou terrestres, en apprenant grâce aux magiciens qu’il avait en origine, ou bien

Monti, 1646, VII, p. 71. « Le Magicien poursuit ainsi : « Dans votre siècle cet engin, et sa valeur, sont encore méconnus, mais aujourd’hui il y a un enfant, habitant près de l’Arne, inégalé au niveau scientifique. Celui-ci, dans l’âge mûr, le sortira de son oubli grâce à son esprit fécond et immortel, et découvrira des nouveaux Mondes superbes dans le ciel, avec un grand plaisir des yeux et de l’âme. Toi, ô sublime Galilée, tu offriras à nos sens des étoiles allumées, et deux éclats en Cynthia, et des taches rebelles dans l’image de la Planète majeure. Moi, prophète de l’avenir, je vois d’ici que de telles épreuves admirables se préparent pour toi, et que la vertu te rendra éclairé même parmi les ombres qui rendent le soleil imparfait. »

²⁸⁵ On n’entrera pas dans le détail de cet aspect, pour lequel on renvoie p.e. aux considérations de F. Yates, *Giordano Bruno nella tradizione Europea...*, op. cit.

qu'il allait avoir ensuite, d'autres utilisations possibles, ici Vespucci est invité à être personnellement témoin des changements dans le ciel, en vérifiant lui-même les affirmations théoriques en en cherchant les « preuves » empiriques. C'est pour cette raison que, lorsque Asterio prophétise la venue de Galilée, on remarque l'absence d'une prohibition gnoséologique envers Vespucci, qui au fond avait déjà pu tout observer – à différence que Charles et Ubalde qui, dans la *Jérusalem Délivrée*, reçoivent une interdiction explicite de prolonger leur voyage vers l'Amérique.

Vespucci, par contre, se lance même dans des descriptions détaillées et passionnées, en s'exprimant à la première personne, en permettant au lecteur de s'identifier pleinement à lui.

Dès qu'il a rencontré l'ermite, le navigateur est invité à répéter ce que le savant en train de faire, c'est-à-dire, observer les taches sur la surface du Soleil. Stupéfait, il s'exclame alors :

Qual miracolo veggio offerirsi avante,/ Il Toscano prorumpe,/ al Sole intento?/ Un Mar di luce
Io miro, un Mare ondante,/ Più che l'acquoso allor, che' l turbi il vento:/ Vagar Navi fra
Quello Io veggio, ò quante,/ Cui presto il moto, e cui più tardo, e lento ;/ Navi sembrar le
Macchie di più sorti,/ Senza Nocchier correnti a vari Porti.// Qual pallida n'appare, e qual più
bruna,/ E qual fra loro più di luce abbonda;/ Qual tien figura di falcata Luna,/ Qual dimezzata,
e qual si mostra tonda:/ Con la Compagna altra s'annetta, ed una/ Si fa dal maritaggio; altra
feconda/ Con mirabil stupor di se si rende,/ E Madre, e Figlia, che doppiata splende. [...] Sembrar fra loro con incerto gioco/ Gire ad urtarsi con le fronti ardenti, [...] Entro al corpo
solar minuti Punti/ Errando van di numero infiniti,/ Uniti fra di loro, ed or disgiunti/ Intorno a
varie Macchie compartiti:/ Poco molti durar nati, e consunti,/ In un punto comparsi, ed
ispariti,/ Né perch'altri sia fosco, ò più sereno/ Men tarda à sorger fuori, ò venir meno.²⁸⁶

Les commentaires de Vespucci sont, bien sûr, poétiques et métaphoriques (il compare la lumière à l'eau, les taches aux navires, renvoyant ainsi à son propre imaginaire) mais ils sont également détaillés du point de vue de l'observation empirique : il remarque que les taches bougent dans toutes les directions sur la surface du Soleil, que

²⁸⁶ G. Bartolommei Smeducci, *L'America...*, op. cit., ch. XVIII, 88-91, p. 250. « Quel miracle voit-je s'offrir devant mes yeux – s'exclama le Toscan – concernant le Soleil ? Je vois une mer de lumière, une mer ondoyante, perturbée par le vent plus que celle de l'eau : je vois des navires errer là-dedans, ô combien, certaines au mouvement plus rapide, des autres plus lentes et tardives ; les taches semblent des navires de typologie différente, se dirigeant vers de nombreux ports sans maître d'équipage. Quelques-unes apparaissent plus pales, des autres plus sombres, des autres encore abondaient de lumière ; l'une à la figure de Lune croissante, l'autre réduite à moitié, l'autre encore tonde ; une tache se joint à une autre, comme en mariage ; une autre, féconde, se divise dans plusieurs de façon merveilleuse, et brille dédoublée comme mère et fille. [...] Elles semblent bouger pour se heurter, comme dans un jeu incertain [...] Dans le corps solaire errent des points minuscules, en nombre infini, parfois unis entre eux et parfois disjoints, regroupés autour de différentes taches : des nombreux nouveau-nés durent peu, et épuisés, apparaissent et disparaissent dans un instant, et le fait que certains soient plus sombres ou plus claires ne change pas le fait qu'ils continuent à insurger, ou disparaître. »

leur formes sont différentes et qu'elle s'unifient ou se divisent en continu ; en plus, il voit aussi des points qui bougent tout autour des taches principales.

Il semble que Bartolommei connaissait bien, de façon non superficielle, les observations de l'époque : il s'est probablement inspiré de l' *Istoria e dimostrazioni intorno alle macchie solari e loro accidenti* de Galilée (1613) : l'astronome décrit le caractère changeant des taches avec des expressions similaires²⁸⁷.

Étant donné les détails de la description et la fréquence des comparaisons, peut-être aussi que Bartolommei – comme le suppose Vaccalluzzo²⁸⁸ – s'est basé également sur des expériences réalisées par lui-même ou par son entourage.

Après le succès du *Sidereus Nuncius*, c'est le débat autour des taches solaires qui occupait la scène²⁸⁹. Cette nouveauté devint immédiatement un sujet de débat dans les milieux mondains, et plusieurs personnes s'adonnèrent aux observations, non seulement les savants, mais aussi les gens cultivés en général, en constituant ainsi un véritable réseau : on pense par exemple au cas des amis peintres de Galilée, tels que Cigoli ou Passignani.²⁹⁰ Nous pouvons citer aussi l'exemple du poète florentin Raffaello Gualterotti, qui, on le rappelle, avait essayé de rédiger l'*America* – modèle pour l'œuvre de Bartolommei – en s'arrêtant au premier chant : cet auteur s'était consacré à plusieurs observations et avait même revendiqué l'invention du télescope.²⁹¹

De plus, l'explication des phénomènes solaires fournie par l'ermite ne suit sûrement pas les théories des jésuites et de Christophe Scheiner (qui soutenait qu'il

²⁸⁷ «[...] continuamente altre se ne producono, e altre se ne dissolvono [...] sono per lo più di figure irregolarissime, le quali figure si vanno mutando continuamente, alcune con preste, e differentissime mutazioni; e altre con più tardezza [...] si vanno ancora alternando nell'incremento, e decremento dell'oscurità, mostrando come tal'ora si condensano, e tal'ora si distraggono, e rarefanno; [...] frequentemente si vede alcuna di loro dividersi in tre, o quattro, e spesso molte unirsi in una [...]», O.G., vol V, p. 117. «[...] des autres sont produites en continuations, ou se dissolvent [...] elles sont en grand partie de figure très régulière, et ces figures vont changeant en continuation, parfois avec des mutations rapides et tout à fait variées, parfois de façon plus lente [...] elles vont s'alterner lorsque l'obscurité augmente ou diminue : à une heure donnée elle se regroupent ; ensuite elle se séparent et se raréfient [...] souvent, on voit quelques-unes se séparer dans trois, ou quatre autres, et maintes fois l'on voit plusieurs s'unir entre elles jusqu'à former une seule tache [...] » La traduction est de nous.

Bartolommei adjoint aussi, dans sa description, des éléments jamais cités par l'astronome : des points infinis, bougeant autour des taches principales, dont il serait difficile d'attribuer la source. Observation inexacte ou velléité poétique ?

²⁸⁸ N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei..., op. cit.*, introduction.

²⁸⁹ D'après Lenoble, la véritable révolution du XVII^e siècle aurait carrément été la découverte de ces taches dans l'étoile qu'on croyait pure et incorruptible par définition. Voir R. Lenoble, « L'évolution de l'idée de "Nature" du XVI^e au XVII^e siècle », ds. *Revue de Métaphysique et de Morale*, janv.- mars 1953, p. 104-122.

²⁹⁰ Voir *Il carteggio Cigoli Galileo 1609-1613*, F. Tognoni (éd.), Pisa, ETS, 2009.

²⁹¹ Voir O.G., vol. XX.

s'agissait d'étoiles tournant autour du Soleil) ; elle se rapproche beaucoup plus de celle de Galilée, selon lequel les taches étaient contiguës au corps céleste.

La détermination ensuite de la substance des taches est abordée comme un sujet problématique, avec des expressions qui se font l'écho de la conscience des limites propre à la science galiléenne²⁹², toutefois, sur ce sujet le poète ne reprend pas l'explication de l'astronome pisan (qui suggérait qu'il s'agissait de nuages, ou de vapeurs). Bartolommei préfère rappeler ici d'une part l'explication météorologique fournie dans les *Géorgiques* de Virgile²⁹³ (reprise aussi en ce qui concerne l'aspect coloré des taches), d'autre part les théories finalistes. Asterio affirme que le Soleil engendre, de par la couleur des taches, la forme et la substance de la Terre, en se faisant miroir d'elle, et aussi les événements humains.

De plus, c'est en observant ces aspects qu'Asterio peut prévoir les futur²⁹⁴ : par exemple, il avait déduit de cette façon qu'on allait bientôt découvrir l'Amérique et provoquer de violentes guerres sur ces nouveaux territoires.²⁹⁵

Suite à une pause dans la grotte et à une longue digression sur les fleuves, Asterio invite Vespucci, à la tombée de la nuit, à diriger le télescope cette fois vers la Lune, pour voir de ses propres yeux les taches qui recouvrent cette même planète. Le navigateur, incrédule, ne peut s'empêcher de s'abandonner à des nouvelles exclamations :

Ignote dianzi al guardo e quante, e quante/
Miro Macchie Lunari, che puntate/
Sembrar Lancie a giostrar contro Levante,
/ Che da percossi Monti sembrar nate:
/ Parmi la Luna un ruidio Diamante,
/ Cosparsa di risalti, onde gittate/
L'ombra figlie del Sole, Ombre incostanti,
/ Presso ad Altre più chiare, e più costanti.²⁹⁶

²⁹² « Qual è, replico il Veglio, che si pensi/ Così spiar del Ciel gli alti secreti,/ Che d'opre lontanissime da' sensi/ Voglia render ragion, ch'altri n'acqueti ? », *Ibid.*, 93, p. 250. « Qui est celui qui croit épier ainsi les hauts secrets du Ciel – répondit le Vieil – et qui veuille rendre raison d'aspects tellement lointains des sens, de façon satisfaisante ? »

²⁹³ Voir E. Reeves, *Virgil Sunspot's...*, op. cit.

²⁹⁴ Cette importance des observations du soleil de la part de l'Arabe Asterio (défini « Egyptien » dans l'allégorie du chant XVIII, LXIX) renvoie probablement à la tradition ermetique. Voir p. e. F. Yates, *Giordano Bruno nella tradizione Europea...*, op. cit.

²⁹⁵ Il s'agit d'une scène topique, originaire des œuvres de Camões et Ercilla et reprise par Marin dans l'*Adone*, où le héros, observant un globe magique qui représentait la mappemonde, apprenait les événements futurs (voir J. Nicolopoulos, *The Poetics...*, op. cit., ch. 5). Bartolommei réécrit de façon intéressante la scène, en substituant à la mappemonde le globe solaire, avec ses taches.

Enfin, l'ermite explique que les « points » observé par Vespucci sont bien des représentations des hommes mortels et de leur destin, qu'on pourrait ainsi lire dans le « Livre du Soleil ».

²⁹⁶ *Ibid.*, ch. XIX, 25, p. 265. « J'admire des taches lunaires inconnues – et combien ! – qui apparaissent à mon regard, semblant des lances dirigées vers Levant, comme nées par des montagnes perturbées : la Lune m'apparaît tel qu'un diamant rugueux, parsemé comme par des protubérances et

Le lexique employé rappelle de près celui du *Sidereus Nuncius*, notamment pour ce qui est de la référence au diamant rugueux : Galilée avait comparé la forme de la Lune à celle des « petits vases de verre qui, plongés encore brulants dans l'eau froide, prennent une surface craquelée et ondulée, d'où ils tirent leur appellation populaire de "coupes de glace". »²⁹⁷

L'explication de l'ermite, cette fois, est prévisible : sur la Lune on trouve bien d'autres montagnes et vallées – on retrouve ainsi les expressions de l'*Adone*, et de L'Arioste avant lui : « Esta che più vicina a Noi risplende/ In sua figura nostra Terra immita,/ Sì che serbi la Luna, e Monti, e Valli,/ Non men di Quella, che s'inalzi, e avvalli. »²⁹⁸

En effet le lien avec Marin, qui précédemment semblait faible, se révèle désormais nettement, en montrant une influence marquée : on pense, notamment, à la « mise en scène » de la découverte, vécue en première personne par le protagoniste (Adonis en voyage, Vespucci à travers l'observation directe), au dialogue qui s'instaure suite à l'incompréhension de la nature des taches de la part du protagoniste (ce qui renvoie au topos prophétique-géographique), tout comme au lien commun avec le *Sidereus Nuncius*. Ainsi, en prolongeant le processus mis en apte par Marin, les contenus de la prophétie et de l'éloge se narrativisent de plus en plus.

La précision scientifique de Bartolommei, en plus, est majeure : Asterio précise aussi que les zones sombres correspondent à des montagnes, tandis que les zones claires sont des vallées ou bien des mers, ce qui contraste avec l'intuition due à nos sens²⁹⁹ : il s'agissait d'une nouveauté importante, introduite par Galilée, qui contredisait les théories de Kepler, ou de Plutarque avant lui.

Les découvertes ne s'arrêtent pas là : Asterio, désormais prêt à tout dévoiler à son disciple, lui propose d'observer maintenant une autre planète, Vénus. Le navigateur est de plus en plus troublé :

des ondes ; les ombres filles du Soleil, inconstantes, se trouvent près d'autres, plus claires et constantes. »

²⁹⁷ F. Hallyn, *Le messenger...*, *op. cit.*, p. 151. « [...] vitreis illis vasculis redditur consimilis, quae adhuc calentia in frigidam immissa, perfractam undosamque superficiem acquirunt, ex vulgo glaciales Cyathi nuncupatur. », A. Battistini, *Sidereus Nuncius*, *op. cit.*, p. 96.

²⁹⁸ *America*, *op. cit.*, ch. XIX, 96, p. 265. « Cette-ci, qui brille plus à coté de nous, imite notre Terre dans sa figure: ainsi, la Lune possède des montagnes et des vallées, qui s'élèvent et se creusent, pas moins que dans la Terre. »

²⁹⁹ « [...] Che nasce un tale error da gli occhi nostri,/ che biechi la guataro [...] », *Ibid.*, XIX, 99, p. 265. « [...] Cette erreur naît à cause de nos yeux, qui la regardèrent de biais [...] »

Che veggio, disse ? L'amorosa Stella/ Mi s'appresenta con lucenti corna,/ Qual si mostra d'Apollò la Sorella/ Che cresce, scema, more, e a vita torna?/ Falcata la vagheggio, e quasi bella/ Fanciulla in Cuna, che d'argento adorna [...] Una tal forma il Creator le diede, / Il supremo Architetto di Natura,/ O pur la va cangiando, e a Lei succede/ Da gli Aspetti del Sol mutar figura? [...] Esta, che segue, e che precorre'l giorno,/ Replìcò il Saggio, il Sol qual Rè corona,/ E cangia Vesti a lui girando intorno,/ Emola della Figlia di Latona [...] ³⁰⁰

Il est ici fait référence à une autre fondamentale découverte de Galilée, réalisée toujours en 1610 et annoncée d'abord seulement à la cour de Prague, sous forme d'anagramme (ce sera Kepler, en 1611, à la rendre publique)³⁰¹ : Vénus, observée avec le télescope, montre avoir des phases, similaires à celles de la Lune.

L'idée de chanter cette découverte n'est pas nouvelle, étant déjà présente dans la tradition épique précédant Bartolommei : on songe notamment à Giulio Strozzi³⁰², mais aussi à Malatesta Porta³⁰³.

En effet, on rappelle que dans la *Jérusalem Délivrée* le magicien d'Ascalona aussi observait Vénus et Mars³⁰⁴, et ce donné se prêtait donc à être repris et réécrit par les épigones de Tasse, à la lumière des nouvelles observations.

Toutefois, encore une fois, la prophétie devient récit, et la précision de Bartolommei est majeure, en ne laissant aucun doute sur l'interprétation de cette

³⁰⁰ Ibid., ch. XIX, 103-105, p. 265-266. « Que vois-je ? – dit-il – l'étoile amoureuse se présente à moi avec des cornes luisantes, comme la sœur d'Apollon, laquelle croît, diminue, meurt, et revient à la vie ? Je la vois croissante, presque une belle petite enfant dans son berceau, orné d'argent [...] C'est le Créateur, le Suprême Architecte de la Nature, qui lui donna une telle forme, ou bien elle change, en modifiant sa figure, suivant les aspects du Soleil ? [...] Cette-ci, qui suit, et qui précède le jour – répondit le Sage – fait de couronne à son roi, le Soleil, et change ses habits en tournant autour de lui, en émulant la fille de Latone. »

³⁰¹ Voir p.e. M. Bucciattini, M. Camerota, et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012, ch. VI.

³⁰² « D'Ermette vide, e di Ciprigna a' moti/ Crescer ambo, e mancar con doppio corno [...] Poi di Marte più sopra i giri ignoti [...] », G. Strozzi, *Venetia Edificata...*, op. cit., VII, 54. « Il vit Hermès et la Chyprïote croître et diminuer dans leurs mouvements, avec une double corne [...] Après, il vit, plus haut, les tours inconnus de Mars [...] ». La traduction est de nous.

³⁰³ «Rotar veggon più su la chiara lampa, / Hor'antiguardia, hor che s'atterga al Sole, / E s'al lume di lui s'adorna, e stampa, / Hor vuote, hor piene le sue corna vuole. / Ma lo splendor, ch'intorno le si accampa, / Fa, che tutta sembrar lucida suole, / E s'inganna occhio human, ch'indarno puote / Apparenze scoprìr, troppo rimote.» M. Porta, *Il Rimino...*, op. cit., p. 131. « Plus haut, ils voient tourner la lampe claire, qui parfois précède, parfois suit le Soleil, et qui, en s'adornant et imprimant de sa lumière, a les cornes parfois pleines et parfois vides. Toutefois, l'éclat qui l'entoure fait ainsi qu'elle paraît toute luisante ; c'est pourquoi les yeux des hommes, ne pouvant pas découvrir des apparences trop lointaines, se trompent. » La traduction est de nous.

³⁰⁴ « [...] ma su'l Libano spesso e su'l Carmelo/ in aerea magion fo dimoranza;/ ivi spiegansi a me senza alcun velo/ Venere e Marte in ogni lor sembianza,/ e veggio come ogn'altra o presto o tardi/ roti, o benigna o minaccievol guardi. [...] », *Gerusalemme Liberata*, op. cit. XIV, 42-43. « [...] mais sur le mont Liban souvent, et le Carmel/ en asile aérien j'établis ma demeure ;/ là se déploient pour moi sans aucun voile,/ Vénus et Mars selon tous leurs aspects,/ je vois comme toute autre, vélocé ou tardive/ tourne, et bénigne ou menaçante nous regarde. », tr. par G. Genot, ds. *Le Tasse, Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. bilingue, L.Caretti et G. Genot (éds.), Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 100.

observation. L'ermite explique clairement à Vespucci que Vénus accomplit une rotation autour du Soleil, et il ajoute aussi des détails sur la période de sa révolution.³⁰⁵

Ce qui est intéressant, c'est que cet aspect ne pouvait pas se concilier avec la théorie de Ptolémée, qui soutenait que tous les planètes, sans exception, tournent autour de la Terre. Par contre, cet aspect était intégré dans « compromis » systémique construit par Tycho Brahé et accepté par les Jésuites, suivant lequel toutes les planètes tournent autour du Soleil, excepté la Terre.

Enfin, Asterio révèle à Vespucci le secret qui l'avait troublé le plus, lui-aussi. Le savant s'était consacré aussi à l'observation d'une autre planète, qui lui toutefois causé de nombreux doutes, et l'avait plongé dans une grande perplexité : Saturne.³⁰⁶

Il s'agit encore une fois d'une observation réalisée par Galilée, effectuée en même temps que celle des phases de Vénus et dévoilée toujours d'abord dans l'épistolaire, et ensuite à Prague sous forme d'anagramme. Cette découverte aussi était citée dans la tradition épique, notamment par Strozzi³⁰⁷ et Porta³⁰⁸.

Asterio, cette fois, décide de ne pas montrer à Vespucci cette planète et de ne lui fournir aucune explication claire, pour détourner plutôt son attention vers les satellites de Jupiter. Il y a ici, à la base de cette scène, les incertitudes et les doutes rencontrés par Galilée-même.

³⁰⁵ « Sovra l'amato Sol s'Ella si ruote/ A gli occhi nostri piena si dimostra;/ Che tutta da' suoi raggi Ei la percote; Mezza n'appar, se'n Lei da' lati giostra [...] Cintia, che velocissima si move/ Termina il corso in un sol mese, e more,/ Ond'Ella dal suo Rogo si rinnove/ Qual suol Fenice all'Apollineo ardore./ Ma compie Vener mesi dicianove, /Pria che tutto circondi il suo Amatore. », Ibid., ch. XIX, 106-107, p. 266. « Lorsqu'elle tourne au-dessus de son bien-aimé, le Soleil, elle se montre pleine à nos yeux, parce qu'il la frappe avec tous ses rayons ; par contre, seulement moitié d'elle apparaît lorsqu'il la touche de côté [...] Cynthia, qui bouge très rapidement, termine sa période dans un seul mois, et elle meurt, pour ensuite se rénover de ses flammes, comme une Phoenix, grâce à l'ardeur d'Apollon. Vénus, par contre, emploie dix-neuf mois avant d'achever complètement le tour de son amoureux. »

³⁰⁶ « Cosa non osservai, ch'io più n'ammiri,/ Quanto Saturno, tristo Veglio, e tardo [...] Volgendo a Lui il Cristallino sguardo,/ Che 'n sei lustri compisce i tardi giri,/ Tai strani mostri n'ebbi in Lui veduti,/ Che narrati sarian sogni tenuti.// Frà quel sentiero obliquo, che stampato/ Dall'Ariete, e da' seguaci segni,/ Or solingo sen gio qual Nume irato,/ Che nel pallor dipinga amari sdegni / Or passeggiò con due Pianeti a lato,/ Germogliati da Lui gemelli Pegni:/ Devorò poi tal geminata Prole [...] », Ibid., ch. XIX, 108,109, p. 266. « Aucune de mes observations m'a surpris autant que celle de Saturne, vieillard triste et lent [...] En dirigeant vers lui – qui achève ses tours en six lustres – le regard cristallin, j'ai vu des monstres tellement bizarres, que tout cela serait considérés un rêve, à le raconter. Dans la route oblique, tracée par Bélér et par les signes suivants, parfois il s'en allait tout seul comme une divinité fâchée, dont la pâleur témoignerait l'amertume, parfois il se promenait avec deux planètes à ses côtés, gémeaux germés de lui : ensuite, il dévorait sa progéniture géminée [...] »

³⁰⁷ « In trè nodi minori egli diviso/ Vide Saturno [...] », G. Strozzi, *Venetia Edificata...*, op. cit., VII, 55. « Il vit Saturne divisé en trois nœuds mineurs [...] »

³⁰⁸ « Maraviglia odi or tu, s'è finto in terra/ Triforme Geron, Saturno è in Cielo, /ch'or tre lucidi globi unisce, ed erra, / or solo appare, e fassi a gli altri velo. » M. Porta, *Rimino Protetto...*, op. cit., 134. « Entends une merveille : en terre, on a cru Saturne être un vieil triforme ; en ciel, parfois il erre en réunissant trois globes brillants, parfois il apparaît seul, en masquant les autres. »

Le savant, en effet, avait d'abord cru que Saturne était formé par trois planètes immobiles, mais, ayant répété l'observation plus loin, il avait remarqué la disparition des deux étoiles voisines, et se demandait comment pouvait s'expliquer un tel phénomène.

Dans l'*Istoria e dimostrazioni*, source probable de ce passage, il confesse tous ses doutes :

[...] circa a 3 anni fa scopersi con mia grande ammirazione Saturno esser tricorporeo, cioè un aggregato di tre stelle [...] queste furono credute da me esser immobili tra di loro [...] Triforme ho veduto ancora Saturno quest'anno circa il solstizio estivo, e avendo poi intermesso di osservarlo per più di due mesi, come quello, che non mettevo dubbio sopra la sua costanza, finalmente tornato a rimirarlo i giorni passati, l'ho ritrovato solitario [...] Ora che si ha da dire in così strana metamorfosi? [...] Io non ho che dire cosa risoluta in caso così strano, inopinato, e nuovo: la brevità del tempo, l'accidente senza esempio, la debolezza dell'ingegno, e 'l timore dell'errare mi rendono grandemente confuso.³⁰⁹

Galilée poursuivait en suggérant qu'il s'agissait de satellites – ce qui sera démenti bientôt par Huygens, en 1659.

L'ermite suit ainsi les raisonnements du savant florentin, et il semble même commenter les questions rhétoriques de Galilée³¹⁰ en précisant que les poètes interprètent souvent les phénomènes célestes de façon métaphorique³¹¹, en se référant en particulier au mythe d'origine gréco-romaine de Saturne dévorant tous ses enfants, excepté Jupiter.³¹²

Nous avons compris à quel point Bartolommei était bien au courant des débats astronomiques, en récupérant presque sûrement les sources primaires (et peut-être en se fondant aussi sur des observations réalisées par lui-même, ou son entourage), et en

³⁰⁹ O.G., V, p. 237. « [...] il y a environ trois ans j'ai découvert, avec ma plus vive admiration, que Saturne est tricorporel, c'est-à-dire qu'il est composé par un ensemble de trois étoiles [...] je croyais que celles-là demeureraient immobiles entre elles [...] Cette année aussi, vers le solstice d'été, j'ai vu Saturne être triforme, et j'ai alors arrêté de l'observer pendant plus de deux mois, en croyant qu'il n'y avait pas de doutes à propos de sa constance ; toutefois, en revenant à son observation ces derniers jours, j'ai le retrouvé solitaire [...] Or, qu'est-ce qu'on peut dire de cette bizarre métamorphose ? [...] Je n'ai rien à dire de déterminé à propos d'un cas si bizarre, inespéré et nouveau : la brièveté du temps, le manque d'exemples similaires, la faiblesse de l'esprit, et la peur de me tromper me rendent très confus. » La traduction est de nous.

³¹⁰ « forse si sono consumate le due minori stelle, al modo delle macchie solari ? forse sono sparite, e repentinamente fuggite ? forse Saturno si ha divorato i proprii figli ? », *Ivi*. « est-ce que les deux étoiles mineures se sont usées, à la manière des taches solaires ? peut-être qu'elles ont disparu, en échappant rapidement ? ou est-il possible que Saturne ait dévorés ses propres fils ? ».

³¹¹ En évoquant peut-être aussi l'oeuvre de Porta citée ci-dessus.

³¹² « Or qui n'appar dall'Apparenze istesse, / Che 'l pellegrino Ingegno de' Poeti / Sovente sovra 'l ver favole tesse, / Onde col bel sapere i cori acqueti: / Stella il volle notar chi Dio l'espresse, / E ne' Figli adombrò li duo Pianeti, / Che dal sen non so come apre, e produce, / Indi devora con ingorda Luce. », *America*, ch. XIX, 110, p. 266. « Maintenant on comprend, sur la base des apparences-mêmes, que l'esprit vivace des poètes souvent construit des contes de fée sur la vérité, pour apaiser les cœurs avec ce beau savoir : ceux qui virent cette étoile comme une divinité, imaginèrent les deux planètes comme ses fils, produits je ne sais comment de son sein ouvert, et ensuite dévorés par la friande lumière. »

donnant ainsi voix au discours contemporain. Il finit de cette façon pour représenter un système astronomique qui n'était pas encore copernicien, mais qui s'était déjà bien éloigné des théories de Ptolémée.

Si dans notre deuxième partie on approfondira plus longuement le rôle d'Asterio dans le récit, et la fonction de cet épisode dans la structure de l'œuvre, ici on se demandera, pour l'instant, quelle relation s'instaure, enfin, entre lui et Vespucci.

Cette question nous reconduit, en effet, au paradigme rhétorique et au discours s'était imposée à l'époque.

Est-ce que les figures d'Asterio et de Vespucci se trouvent finalement à dialoguer sur un même plan, ou peut-on retrouver des ébauches de la compétition topique, transposée au niveau des personnages ? Lequel des deux résulterait, dans ce cas, comme « modèle supérieur » aux yeux du lecteur ?

Si nous avons expliqué les raisons à la base du choix de Vespucci plutôt que de Colomb comme protagoniste, en tant que héros pacifique et chrétien, en rappelant entre-autre le « poème de paix » de Marin ; la relation qui s'instaure avec Asterio, ce personnage puissant et fascinant (et également pacifique !) nous permettra de problématiser les valeurs idéologiques sur lesquelles se base l'épopée.

Dès son arrivée au sommet du mont de la Lune, Vespucci montre une profonde admiration pour Asterio, et pour le style de vie qu'il conduit, en enviant sa liberté de contemplation : « O teco potess'io, resa la mente/ Scarca da cure, e da tumulti queta,/ Su questo Giogo di seren ridente/ Guidar Contemplator la vita lieta ! »³¹³, s'exclame le Toscan à sa vue.

Au cours du dialogue, le marin se montre d'abord sceptique envers les affirmations incroyables de l'ermite, mais, comme nous l'avons vu, à chaque fois il est obligé à changer d'idée. On souligne aussi que Amerigo ne peut pas comprendre le fonctionnement du télescope, fruit de nombreuses années de travail :

³¹³ Ibid., Ch. XVIII, 77, p. 249.

Così dicendo quell'Egizio porge/ Al Tosco il Telescopio, ond'Egli intento/ Lo tenga al sol,
che mentre chiaro sorge/ Indora, e' ngegma all'onde 'l molle argento:/ Mira, ed osserva pria,
ma non iscorge/ L'arte di quel mirabile Instrumento,/ Che mal può scerner tosto occhio
cerviero/ L'artificio d'un lungo magistero.// Quindi Amerigo alla Solare Sfera/ Quell'Ordigno
indrizzò quasi Saetta, [...] L'abitator di quella Cima altera/ Posto 'n disparte il và mirando, e
aspetta,/ Ch'Egli stesso confermi con le prove/ Il detto suo, scorte Apparenze nove.³¹⁴

Ainsi, on montre les nobles compétences de l'ermite, tandis que Vespucci semblerait représenter quelqu'un qui juge sur la base des théories, sans avoir observé avec les bons instruments : bref, un disciple à instruire.

Le navigateur, qui connaît déjà l'existence du nouveau continent qu'il devra seulement convertir à la foi chrétienne, est tout à fait bouleversé par les mondes célestes qu'il vient de « découvrir » – en jouant ainsi encore une fois le geste de Galilée – à l'aide d'une guide. La joie de la découverte s'exprime plus au niveau astronomique que terrestre, bien que ce ne soit pas proprement le mérite de Vespucci.

Toutefois, si l'admiration envers la figure de l'ermite et ses capacités prennent une place importante, le rapport entre les deux ne peut qu'être soumis, en tout cas, à l'idéologie chrétienne contre-réformiste, à la base de l'œuvre, ce qui produit un système partiellement contradictoire. Galilée avait été condamné par l'Église, et on ne pouvait pas oublier ce donné.

On remarque alors qu'Asterio, obnubilé par ses intérêts scientifiques, ne semble pas vouloir rendre hommage à Dieu. Lorsque l'observation nocturne commence, Vespucci se lance dans une exaltation passionnée de la beauté de la création et de la puissance du Créateur, mais : « L'interrompe il Montano Abitatore,/ Che l'auree Stelle a contemplar ritorna:/ Ecco Cintia, gli dice, ch'esce fuore/ Piene mostrando l'argentate Corna:/ Riprendi il Conocchial, se mirar vuoi/ Macchie novelle fra gli argenti suoi. »³¹⁵

Vespucci, tout étant intéressé par le savoir et le plaisir de la découverte, est en même temps capable de louer la gloire divine, et se révèle, comme l'explique l'auteur dans l'allégorie finale, comme la concrétisation du véritable héros chrétien :

³¹⁴ Ch. XVIII, 86-87, p. 250. « En disant ainsi, l'Égyptien offre le télescope au Toscan, puisqu'il puisse le tenir pointé vers le soleil, tandis que cet astre surgit, en dorant et rendant précieux le mol argent des ondes. Le Toscan regarde et observe auparavant, mais il n'arrive pas à saisir l'art à la base de cet instrument admirable, parce que les yeux aigues ne peuvent pas distinguer l'artifice d'un long magistère. Ensuite, Amerigo dirigea cet instrument comme un éclair vers le soleil [...] Le fier habitant de ces sommets se tenait à l'écart, en regardant, et attendant que l'autre confirme ses affirmations par la preuve, ayant aperçu des nouvelles apparences. »

³¹⁵ *Ibid.*, Ch. XIX, 93, p. 264. « L'habitant de la montagne, en revenant à la contemplation des étoiles dorées, l'interrompt : Voici Cynthia – lui dit-il – qui sort en montrant pleinement ses cornes argentées. Reprends le télescope, si tu veux admirer des nouvelles taches parmi ses argents. »

Sapienza perfetta s'appalesa Quella, che sappia dalle cose create sormontare alla Cognizione del Creatore, ma tale non si dimostra Quella, che ferma il suo volo nella sola considerazione delle Creature ; Questa viene rappresentata nell'Egizio [...] già che non sorvoli con l'ali dell'Intelletto oltre la speculazione delle stelle : ma sapienza compiuta si ravvisa in Amerigo, che dalla veduta delle Stelle, e de' Cieli sale alle lodi di Dio [...]»³¹⁶

Vespucci se révèle alors, à ce stade, aussi comme le « savant parfait », celui qui sait conjuguer science et théologie, un peu comme le magicien d'Ascalona, et dépasse ainsi l'ermite même dans son territoire : «Il Toscano [...] rappresenta un più perfetto scientifico, che fermi l'occhio della Consideratione nel Sole della Morale Filosofia [...]»³¹⁷.

Si d'abord donc la relation parmi les deux semblerait celle d'un disciple avec son maître, en train de l'instruire (un peu comme Charles et Ubalde avec Pierre l'ermite ou le magicien d'Ascalona), ensuite, Bartolommei instaure une sorte de confrontation entre les deux. Vespucci se manifeste comme un « meilleur savant », le héros béni par la Providence, capable de revenir à la vie active et à ses devoirs chrétiens : sa découverte future (le Brésil) est supérieure parce que bénie par Dieu, en vertu de son utilité (la conversion des infidèles) – ce dont les exploits d'Asterio, avec une fin en soi, sont dépourvus. La compétition est donc encore une fois présente, mais maintenant c'est bien le navigateur à en sortir vainqueur.

En conclusion, nous avons vu comme l'œuvre de Bartolommei témoigne d'une certaine complexité et ambiguïté par rapport à la reprise de la rhétorique triomphante associée à Galilée.

Bartolommei reprend l'extrait de la prophétie-éloge sur l'arrivée de Galilée, mais il préfère déplacer l'attention sur les Médicis, sans nommer le savant ou faire explicitement son éloge. Ensuite, il intègre la compétition topique des éloges poétiques, mais il la transpose au niveau de confrontation morale entre les deux personnages (Asterio étant un double fictif de Galilée), et il en fait ressortir vainqueur Vespucci, héros apte à représenter l'idéologie chrétienne.

³¹⁶ *Ibid.*, Ch. XIX, allégorie, p. 278-279. « Le parfait savoir se révèle capable de s'élever des choses créées jusqu'à la cognition du Créateur, mais il ne se démontre pas tel, lorsqu'on arrête le vol à la seule considération des Créatures. Ce dernier est représenté par l'Égyptien [...] qui avec les ailes de l'intellect ne vole pas au-dessus de la spéculation des étoiles ; mais le savoir accompli on peut le retrouver chez Amerigo, qui, à partir de l'observation des étoiles et des ciels, s'élève à louer Dieu [...] »

³¹⁷ *Ibid.*, allégorie du chant XVIII, 87. « Le Toscan [...] représente le savant plus parfait, capable de retenir le regard de la Considération sur le Soleil de la Philosophie Morale [...] »

En même temps, on transpose efficacement l'éloge des découvertes sur le plan narratif dans les scènes d'observation, où l'on reprend le langage-même et les théories de Galilée, pour les attribuer à l'ermite ou à Vespucci.

L'auteur se montre ainsi influencé par la narration entourant Galilée, et se révèle un bon connaisseur des observations et des œuvres du pisan, qu'il transforme toutefois suivant des autres logiques, et une idéologie contre-réformiste. *L'America* révèle ainsi cette co-présence de respect de la tradition, idéologie et fascination pour la nouveauté typique des épigones de Tasse³¹⁸.

Finalement les contenus astronomiques, beaucoup plus approfondis et révolutionnaires par rapport à l'*Adone* (où on ne faisait aucune allusion à des données contredisant véritablement le système ptoléméen, et on se limitait à citer les taches sur la Lune, découverte désormais entérinée), insérés dans une structure globalement normative, perdent paradoxalement, en partie, leur potentiel subversif.

Enfin, ces deux auteurs nous témoignent bien, chacun de sa façon, de la diffusion de la rhétorique associée à la découverte galiléenne au sein du système épique italien, où elle interagit avec les topos traditionnels du genre, pour les modifier subtilement ou les ébranler.

³¹⁸ À ce propos, voir p.e. A. M. Pedullà, « Epica del '600 », ds. *Il romanzo barocco ed altri scritti*, Liguori, 2004; S. Zatti, « Epigoni del Tasso nella Firenze Granducale », ds. *L'arme e gli amori. Ariosto, Tasso and Guarini in Late Renaissance Florence. Acts of an International Conference (Florence, Villa I Tatti, June 27-29, 2001)*, M. Rossi et F. G. Superbi (éds.), Olschki, Firenze, 2004, vol. 1, p. 39-58; ou D. Foltran, *Per un ciclo tassiano : imitazione, invenzione e correzione in quattro proposte epiche fra Cinque e Seicento*, Edizioni dell'Orso, 2005.

3) Kepler et la posture prophétique

Si jusqu'ici nous avons tracé un panorama de la diffusion du « discours » associé à la découverte dans la tradition de la poésie et de l'épopée – principalement italiennes – il sera très intéressant d'approfondir, d'un autre côté, la réception du *Sidereus Nuncius* par l'un des principaux astronomes de l'époque, Johannes Kepler, qui souhaitait comme Galilée refonder cette science sur la base de nouvelles méthodes.

La position de Kepler est riche de conséquences à plusieurs niveaux, en tant qu'il réinvente et réélabore des métaphores et des analogies, en relation avec la découverte de l'Amérique, qui connaitrons du succès. En effet, à la différence de Galilée, il s'agit dans son cas d'une analogie explicitée, déjà avant la parution du *Sidereus Nuncius*, mais surtout après, témoignant encore une fois de la diffusion du discours lié à la parution de l'œuvre de l'Italien.

De plus, les œuvres de Kepler ouvrent en bonne partie la voie à celle qu'on pourrait considérer une autre vogue littéraire, liée aux nouvelles découvertes : la tradition narrative. En effet, la position ambivalente de l'astronome influencera, de façon très différente, les deux importantes œuvres que nous prendrons en considération par la suite : *The Man in the Moon* de Francis Godwin, et *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil* de Cyrano de Bergerac.

C'est pourquoi, nous avons choisi d'examiner le cas de Kepler dans ce chapitre, et non auparavant, bien que chronologiquement il se situe dans une période bien antérieure, par exemple, aux épopées italiennes.

Cela nous permettra aussi de faire ressortir les deux différentes traditions littéraires appartenant d'une part à l'Italie, et d'autre part à la France et à l'Angleterre, dialoguant avec les œuvres des deux grands astronomes de l'époque.

D'abord, on introduira brièvement la figure de l'astronome, en essayant de mettre en lumière sa conception du progrès scientifique et historique, ce qui informera toutes ses œuvres et son recours au paradigme rhétorique « américain ». Ensuite, on se penchera sur le *Somnium seu opus posthumum* (1634), œuvre qui témoigne de la particulière réponse képlérienne au discours galiléen, et qui influencera considérablement, avec la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo* (1610), la réception.

3.1) L'épistémologie d'un *Janus Bifrons*

Johannes Kepler (1571-1630) naît en Bohême dans une famille plutôt pauvre, mais a la chance de poursuivre ses études jusqu'à des niveaux très élevés, en poursuivant une carrière en théologie, ce qui lui fournira un bagage culturel riche et varié, tant sur le plan humaniste que scientifique.³¹⁹

Lors des années de formation dans l'université de Tübingen, en particulier, il aura pour enseignant Michael Maestlin, qui lui fournira une formation copernicienne, et qui restera un point d'appui important pendant tout le reste de sa vie. C'est lors des années d'études, en outre, que Kepler conçoit le premier projet de son *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*, sous la forme de thèses universitaires, comme nous le verrons.

Convoqué ensuite, en 1594, pour enseigner les mathématiques à Graz – en dépit de son ambition de devenir théologien – il y reste jusqu'à ce que les changements de la situation politique et religieuse l'obligent à partir : il choisit alors de se diriger vers Prague rencontrer Tycho Brahe, l'astronome de l'empereur du Saint Romain Empire Germanique, avec lequel il avait déjà eu des échanges, notamment suite à la parution de sa première œuvre astronomique, le *Mysterium Cosmographicum* (1596).

La rencontre avec Brahe et le travail comme assistant lui permettront, malgré les fréquentes incompréhensions entre eux, d'avoir accès à la plus grande base de données astronomiques existante, jalousement conservée par son possesseur, et, ensuite, de lui succéder en 1601. C'est grâce à ces observations que, suite à plusieurs années d'effort, Kepler pourra enfin intégrer théorie et expérience pour concevoir – outre des œuvres importantes sur l'optique – les fondements d'une nouvelle astronomie basée sur celle de Copernic, et les deux premières lois sur la gravitation des planètes, énoncées dans l'œuvre *Astronomia Nova* (1609).

Il continuera ensuite à travailler sur la gravitation des planètes autour du Soleil, jusqu'à découvrir la troisième des lois pour lesquelles il est resté célèbre, énoncée dans *Harmonice Mundi* (1619) et dans l'*Epitome Astronomiae Copernicanae* (1617-1621).

³¹⁹ Pour des biographies de Kepler, v. la référence classique M. Caspar, *Kepler*, tr. et éd. par C. D. Hellman, New York, Collier Books, 1962 (original par Abelard-Schuman, 1959), ou l'édition récente de A. M. Lombardi, *Keplero : una biografia scientifica*, Torino, Codice, 2008.

Comme cela est bien connu, tout le travail de recherche de Kepler répond à des motivations d'ordre bien différent entre elles, et pour un lecteur moderne même contradictoires, comme G. Simon³²⁰ ou F. Hallyn³²¹ l'ont notamment souligné.

En effet, d'un côté Kepler recherche toujours des explications d'ordre physique aux mouvements astronomiques, et cela en opposition avec tous ceux qui considéraient l'astronomie une pure science « mathématique », apte seulement à décrire les phénomènes : cet aspect de sa recherche était profondément novateur et lui permettra de reformer effectivement l'astronomie, en ouvrant la route à Newton.

De l'autre côté, et cet aspect a été non moins fondamental dans la conception de ses découvertes, l'astronome est hanté par le besoin de trouver les clés de lecture pour décoder le monde, l'ordre mystique et archétypale sous-jacent disposé par Dieu, qui peut s'exprimer à travers une loi de gravitation des planètes tout comme dans une harmonie musicale³²² présente dans le cosmos, ou dans la présence de solides géométriques dans l'univers – l'un n'excluant pas l'autre. Le savant étudiait les explications des phénomènes toujours avec ce « double-regard » :

Kepler [...] attachait une égale importance à l'explication physique, ou « causale » dans le sens moderne, et à une explication finaliste ou téléologique [...] un phénomène est vraiment connu par l'homme lorsque celui-ci réussit à voir en lui la coïncidence, sans contradiction, d'une causalité matérielle et d'une représentation archétypale du divin.³²³

Sa vision du monde est donc, pour nous, surprenante. L'astronome a été défini comme un *Janus Bifrons*, appartenant à deux univers de pensée en même temps³²⁴.

Si dans son premier travail, le *Mysterium Cosmographicum*, Kepler fonde tout son espoir sur un modèle géométrique et platonique du cosmos (cinq solides emboîtés l'un dans l'autre), ensuite, surtout grâce à la rencontre avec Tycho, il oriente plutôt sa réflexion vers des explications d'ordre différent, et toutefois, il n'abandonnera jamais son projet initial.

³²⁰ G. Simon, *Kepler astronome astrologue*, Paris, Gallimard, 1979.

³²¹ Voir F. Hallyn, *La structure poétique du monde. Copernic, Kepler*, Paris, Seuil, 1987

³²² Comme le relève Hallyn, « [...] dans ce contexte, l'intérêt de la troisième loi [...] consiste à expliquer les déviations de la structure géométrique par les exigences de l'ordre musical, qui domine l'autre parce qu'il ajoute, selon Kepler, le mouvement de la vie au statisme d'une régularité purement géométrique. », v. Hallyn, *La structure poétique du monde. Copernic, Kepler*, Paris, Seuil, 1987, p. 24

³²³ F. Hallyn, *op. cit.*, p. 31.

³²⁴ Voir A. Koyré, *La Révolution Astronomique : Copernic, Kepler, Borelli*, Paris, Hermann, 1961.

En effet, au moment où il exulte pour la découverte de sa « troisième loi », il tient à souligner qu'il s'agissait là, tout simplement, de l'aboutissement d'un long parcours entrepris déjà avec le *Mysterium Cosmographicum*, et pour ce faire il cite même Virgile :

Rursum igitur hic aliqua pars mei Mysterij Cosmographici, suspensa ante 22 annos, quia nondum liquebat, absolvenda, et huc inferenda est. [...] plurimi temporis labore continuo ; tandem, tandem, genuina proportio Temporum periodicorum ad proportionem Orbium – – sera quidem respexit inertem,

*Respexit tamen et longo post tempore venit.*³²⁵

Cela témoigne d'une ambivalence, typiquement humaniste : s'il reconnaît d'une part que la science est en train de progresser et que chaque période historique est bien différente des autres, d'autre part il ne cesse de revenir en arrière, aux origines. Ainsi, il se penche avec un intérêt philologique, tout au long de sa vie, sur les acquis de l'humanité, et sur son propre parcours de connaissance.

Dans le *De Apologia contra Ursus*, écrit entre 1600 et 1601, l'astronome a la tâche ingrate de répondre à certaines accusations de plagiat, lancées par le précédent mathématicien impérial, Ursus, à Tycho Brahe. L'accusation porte sur le fait que les hypothèses de Tycho auraient déjà existé chez les anciens.

Kepler soutient ici qu'il faut bien faire la distinction : les anciens manquaient, en effet, d'une série de connaissances et d'informations, acquises seulement plus tard.³²⁶ Il retrace alors, pour montrer la superficialité des affirmations d'Ursus, une véritable histoire de l'astronomie de Thalès jusqu'à ses jours, en rendant compte de la diversité entre les systèmes proposés tout au long de l'histoire, à partir des textes. Selon Jardine, il s'agirait du premier essai d'histoire/philosophie de la science digne de ce nom³²⁷.

³²⁵ Kepler, *Harmonice Mundi*, ds. GW, VI, p. 302 ; « Une nouvelle fois, donc, c'est ici qu'il me faut achever une partie de mon *Mystère cosmographique*, laissée en suspens il y a vingt-deux ans parce que je ne parvenais pas encore à une solution ; c'est ici que je dois exposer ma conclusion. [...] après une très longue période de labeur continu, enfin, enfin, l'authentique proportion des Temps périodiques en rapport avec la proportion des Orbes – – *Très tard sans doute se retourna vers l'homme immobile Mais se retourna quand même et vint à lui après bien du temps.* », cité et tr. par F. Hallyn, ds. *Les structures rhétoriques...*, op. cit., p. 16.

³²⁶ « Malem nobiscum agatur si etiamnum astronomia in tanta incertitudine versetur, si tantum etiamnum in illa desideraretur [...] » ; « Ce serait une mauvaise situation pour nous si l'astronomie restait encore dans un tel état d'incertitude ; s'il y avait encore des telles manques », N. Jardine, *The birth of history and philosophy of science. Kepler's A Defence of Tycho against Ursus with essays on its provenance and its significance*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 132 pour le texte originel et une traduction en anglais ; la traduction en français est de nous.

³²⁷ « [...] I have found no substantial precedents in any field for his concern with the criteria for resolution of theoretical disputes, or for his linking of claims about progress with a specific methodology for the achievement of progress. These new concerns of Kepler's are all distinctive and central concerns of the history of science and philosophy of science as they later came to be

Si l'astronome, d'un côté, est convaincu que le progrès humain procède par étapes³²⁸ vers son amélioration, d'un autre côté il est fasciné par la possibilité que certains résultats aient déjà été « prévus » par les savants du passé, ou par lui-même. Souvent, comme nous le verrons mieux plus loin, Kepler ne peut s'empêcher de revenir sur les œuvres des philosophes classiques qui avaient, à son avis, déjà « prévu » certaines des découvertes successives³²⁹.

Le « double regard » de Kepler informe alors aussi sa conception du progrès scientifique et des mécanismes de la connaissance humaine, ce qui se traduira au niveau rhétorique – et c'est l'aspect qui nous intéresse – dans un recours à la « métaphore américaine » dense de significations très diverses, influencées aussi, d'autre part, par la parution du *Sidereus Nuncius* et par la diffusion du discours comparant Galilée et Colomb.

Dans l'*Astronomia Nova* (1609) Kepler rend compte de ses observations de Mars, mais il choisit de lire ces données sur la base des systèmes de Ptolémée et de Tycho Brahe avant de le faire à partir de celui de Copernic, pour voir lequel se rallierait mieux aux observations. Le fait remarquable est que l'astronome nous expose tout ce parcours en entier, plutôt que d'indiquer directement la solution correcte, ce qui rend l'œuvre presque illisible de nos jours.³³⁰ le lecteur se retrouve obligé à le suivre dans d'interminables parcours de raisonnement, qu'il sait déjà se révéler erronés.³³¹

understood.», N. Jardine, “Historiography and validation”, ds. *The birth of history...*, *op. cit.*, p. 259. « Je n'ai retrouvé aucun véritable précédent dans aucun champ, pour ce qui est de son attention aux critères de solution des disputes théorétiques, ou de la manière dont il relie ses affirmations sur le progrès à une méthodologie spécifique pour obtenir ce progrès. Ces intérêts nouveaux de Kepler sont des concepts tout à fait distinctifs et centraux pour l'histoire de la science et de la philosophie, telle qu'elles allaient se définir plus tard. » La traduction est de nous.

³²⁸Comme il affirme dans la *Dissertatio*: «...cogitet an quicquam frustra permittat gentis humanae supremus et providus ille custos, et quonam ille consilio, veluti prudens promus, hoc potissimum tempore nobis istaec operum suorum penetralia pandat...; aut si, quod ego respondi, Deus conditor universitatem hominum, veluti quandam succrescentem et paulatim maturescentem puerulum, successive ab aliis ad alia cognoscenda ducit »; « ... qu'elle se demande si ce souverain et prévoyant Protecteur du genre humain permettrait que rien existe en vain, et donc dans quel dessein c'est principalement à cette époque qu'en intendant avisé il nous ouvre les réserves de sa création [...]; ou bien (et telle fut ma réponse), si le Dieu créateur amène progressivement la communauté humaine à acquérir une connaissance après l'autre, comme s'il s'agissait d'un petit enfant qui grandit et atteint peu à peu la maturité...” » Kepler, *Dissertatio cum Nuncio Sidereo*, tr. par I. Pantin, *Discussion avec le messenger céleste ; Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 27.

³²⁹ Kepler, notamment, est très influencé, dès sa jeunesse, par Platon. (v. Caspar, et Lombardi).

³³⁰ “The *Astronomia Nova* is instead the account of a trip into an unknown territory [...] the exposition is marvellously indirect. Digressions, repetitions, and minute analyses of models already proclaimed incorrect make the modern reader despair of arriving at those two laws of planetary motion [...]”, B. Stephenson, *Kepler's physical astronomy*, Springer-Verlag, New York, 1987, p. 21. « L'*Astronomia Nova* est plutôt le compte-rendu d'un voyage dans des territoires inconnus [...] l'exposition est

Ce qui est intéressant, c'est que Kepler justifie le choix de cette exposition en soulignant l'intérêt, pour un lecteur, d'approfondir tous les parcours essayés précédemment par l'auteur, de suivre sa voie pour arriver jusqu'aux résultats, et il fonde sa justification en renvoyant aux « tentatives » des voyageurs, tels que Colomb :

Nil igitur mirum, si methodis superioribus admisceam tertiam Oratoribus familiarem, hoc est, historicam mearum inventionum : ubi non de hoc solo agitur, quo pacto lector in cognitionem tradendorum perducatur via compendiosissima : sed de hoc potissimum, quibus Ego author seu argumentis seu ambagibus seu fortuitis etiam occasionibus primitus eodem devenim. Quod si CHRISTOPHORO COLUMBO, si MAGELLANO, si Lusitanis, non tantum ignoscimus, errore suos narrantibus, quibus ille Americam, iste Oceanum Sinensem, hi Africae Periplum aperuerunt; sed ne vellemus quidem omissos, quippe ingenti lectionis jucunditate carituri [...]³³²

Comme le note à juste titre Aït-Touati, il s'agit d'une stratégie rhétorique efficace pour renforcer la crédibilité de la « nouvelle astronomie » qu'il est en train de présenter, à travers le parallèle avec la découverte bouleversante de l'Amérique³³³. Ce qu'il nous intéresse de souligner ici, est que l'astronome reliait son parcours épistémologique aux entreprises des navigateurs, de façon explicite, bien avant la parution du *Sidereus Nuncius*.

Sans doute, à ce stade, Kepler ne s'attendait-il pas à une révélation comme celle de Galilée. Dans *De Stella Nova*, œuvre publiée en 1606 et dédiée à l'observation de la nouvelle comète apparue en 1604, il critiquait l'interprétation astrologique du phénomène, soutenant que difficilement on pouvait « prévoir »³³⁴ – sur la base de la

merveilleusement indirecte. Les digressions, les répétitions, et l'analyse détaillée de modèles qu'on a déjà proclamés comme faux, font désespérer le lecteur de jamais arriver à ces deux lois sur le mouvement des planètes. » La traduction est de nous.

³³¹ Les chercheurs hésitent s'il s'agit d'un véritable « journal intime » du parcours épistémologique de Kepler, ou bien d'une stratégie rhétorique/didactique étudiée *a posteriori*, pour mieux montrer l'exactitude de ses déductions, et justifier le choix du système copernicien aux yeux des détracteurs. Comme le relève Lombardi, il s'agit probablement de toutes les deux. Il est probable que Kepler ait essayé d'abord d'évaluer les données sur la base d'autres systèmes avant de prendre en considération seulement le copernicien, mais peut-être qu'il ait ensuite compris aussi l'utilité pédagogique/rhétorique d'exposer son parcours. Voir notamment Voelkel, *The composition of Kepler's Astronomia Nova*, Princeton, Princeton University Press, 2001 ; A. M. Lombardi, *Keplero, op. cit.*

³³² Kepler, *Astronomia Nova*, ds. GW, III, p. 36 ; « Rien d'étonnant, donc, si je mêle aux méthodes précédentes une troisième méthode familière aux Orateurs : la présentation historique de mes découvertes. Il s'agit là non seulement de guider le lecteur vers une compréhension du sujet de la façon la plus simple, mais surtout d'expliquer par quelle voie moi, l'auteur, suis arrivé à cette compréhension par des réflexions, des errances ou par hasard. Non seulement nous pardonnons à Christophe Colomb, à Magellan, aux Portugais de rapporter les erreurs par lesquelles ils firent connaître le premier l'Amérique, le second l'Océan Indien, les derniers leur Circumnavigation autour de l'Afrique, mais, bien plus, nous ne voudrions certes pas qu'elles soient omises, ce qui nous priverait d'un immense plaisir de lecture. », tr. par F. A. Touati, ds. *Cosmopoétique, op. cit.*, p. 71-72.

³³³ Voir F. Aït-Touati, *Cosmopoétique, op. cit.*, p. 71 suivantes.

³³⁴ Kepler reconnaît une puissance aux astres seulement en tant qu'ils exercent une influence « physique ». Par exemple, il attribue à la *nova* des effets climatiques, ou il croit que cette conjonction

comète et du trigone – de nouveaux bouleversements tels que la découverte de l'Amérique. Qu'est-ce qui pouvait encore arriver – affirmait-il avec sarcasme – peut-être trouvera-t-on encore un nouveau monde, ou apprendra-t-on comment se rendre sur la Lune ?

Equidem his 150 annis, tot et tanta acciderunt, ut majora vix potuerint, eaque talia, ut suo quodam respectu ad causas naturales, consensumque naturae sublunaris cum harmonijs caelestibus pulcherrime referri possint. Quis enim est tam oscitans, qui non hoc ex historiarum lectione deprehendat ; Mundum à tempore eversi Romani Imperij prioris, ab irruptione barbarum gentium, quasi quodam altissimo veterno correptum, ad mille annos dormivisse ; ab anno vero 1450 expergefatum ad pristinam alacritatem redjisse ? [...] His itaque perpensis stultos pronunciai Astrologos, si putent, nobis per hos futuros 200 annos plura expectanda, et majora [...] Nisi forte existimant, novum aliquem orbem detectum, aut artem volandi repertum iri, qua in Lunam eamus, aut in alium mundi globum ; quibus hercle jam iste telluris globus angustus est.³³⁵

On verra alors comment la parution du petit avis de Galilée modifiera la réflexion de l'astronome, et le recours au parallélisme avec la découverte de l'Amérique, entre soucis épistémologiques et rivalité.

Comme Kuhn l'a bien expliqué³³⁶, les recherches de Kepler suivent l'émergence d'une anomalie, individuée par Copernic, et s'insèrent donc, d'après cette interprétation, dans une phase de « recherche extraordinaire », pendant laquelle différentes voies sont tentées pour établir un nouveau paradigme.

Ce qui rend Kepler et son œuvre encore plus intéressants, c'est la pleine conscience de se trouver dans cette phase, et son désir d'y réfléchir. L'astronome s'interroge sur ceux qui ont précédé cette période, il arrive à prévoir ce que Galilée

puisse exciter les foules et générer des effets au niveau social. Comme Simon le remarque, Kepler vise à rénover l'astrologie par l'introduction de « causes physiques », relevant d'un « panpsychisme universel » : « [...] la causalité qu'il envisage [...] est en un de ses moments de type psychologique. Elle n'en fait pas moins partie de l'ordre de la nature, et relève par conséquent du domaine de la physique, c'est-à-dire de la philosophie naturelle. », G. Simon, *Kepler astronome...*, *op. cit.*, p. 51.

³³⁵« Et vraiment pendant ces 150 années tellement des choses sont arrivées, et si grandes, qu'à peine il aurait pu en arriver de majeures – et elles sont telles que, pour certains aspects, on peut les attribuer de façon très belle à des causes naturelles, et à l'accord de la nature sublunaire avec les harmonies célestes. En effet, qui sera à tel point endormi, qu'il n'aura pas appris cela de la leçon de l'histoire, c'est-à-dire que le Monde, à partir du moment du renversement du précédent Empire Romain (à cause de l'irruption des gens barbares), presque possédé par une grande somnolence a dormi mille ans ; et dès l'année 1450 est revenu réveillé à sa précédente alacrité. [...] Ayant ainsi pondéré ces choses, j'ai défini les astrologues des idiots, s'ils croient que nous devons attendre plusieurs autres choses dans les prochaines 200 ans, et plus grandes [...] Sauf qu'ils ne croient qu'on va trouver un nouveau monde, ou bien l'art de voler, grâce à laquelle nous irons dans la Lune ou dans un autre globe du monde ; en vérité ce globe terrestre est déjà étroit pour eux. » Kepler, *De Stella Nova Serpentarii*, in GW, vol. 1, p. 329-332 ; la traduction est de nous.

³³⁶ T. S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* [*The structure of scientific revolution*, 1962], Paris, Flammarion, 2008.

découvrira quelques années après grâce au télescope, et sur la base des découvertes de l'Italien il se lance dans d'autres prévisions, parfois hasardeuses.

En cela, la référence à la découverte de l'Amérique devient souvent un instrument précieux au sein de cette réflexion métahistorique : instaurer une analogie avec le nouveau continent et les navigateurs l'aide à comprendre un processus historique, à le situer dans un continuum, et à prévoir ce que ce processus pourra entraîner. En même temps, elle permettait de bien réfléchir sur le rôle des acteurs prenant part à la découverte, sur leur spécificité et leur importance.

On se penchera notamment sur le *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*, œuvre à la frontière entre science, philosophie et littérature, mais aussi sur la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo*, deux textes qui témoignent de la diffusion du discours que nous sommes en train d'analyser, et qui auront pour effet d'influencer considérablement la tradition narrative européenne des « voyages vers la Lune ».

3.2) Revenir pour avancer. Le *Somnium* et la *Dissertatio*

Le *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari* est une œuvre publiée posthume par Ludwig, le fils de Kepler, en 1634, et qui a traversé toute la vie de son auteur, en témoignant des différentes phases de son travail et de sa pensée, ce qui pour nous s'avère d'un grand intérêt.

En effet, le noyau de l'œuvre appartient à la jeunesse de l'auteur, à sa période d'étude à Tübingen : Kepler le conçut à 22 ans, comme un ensemble de thèses universitaires à soutenir par son ami et collègue Cristopher Besold : c'est la première « phase » de rédaction. Le directeur du séminaire, Veit Müller, toutefois, refusa d'autoriser la discussion, probablement pour les positions non orthodoxes qui s'y trouvaient énoncées.

Kepler abandonna ce projet pour une dizaine d'années, mais de temps en temps continua à y songer, et vers 1609, poussé par l'ami Wackher von Wackenfels avec lequel il discutait souvent d'astronomie, il décida de le reprendre et de le modifier un peu en vue d'une publication : il s'agit ici de la deuxième « phase » du travail.

Quand il le termina, vers 1611, malheureusement des copies manuscrites commencèrent déjà à circuler, ce qui causa à l'auteur des problèmes imprévus, dus à la ressemblance du protagoniste du récit avec Kepler lui-même. La mère du protagoniste était décrite comme une sorte de magicienne, et les ennemis de la famille saisirent l'occasion pour accuser Katharina Kepler de sorcellerie. Le procès se poursuivit pendant des années, jusqu'en 1620 : Katharina en sortit victorieuse, grâce à la défense infatigable de son fils, mais mourante.

Suite à cet incident, Kepler décida d'ajouter, dans les années 1620-30, donc jusqu'à sa mort, un grand nombre de notes pour commenter et expliquer son texte avant la parution définitive : ce commentaire rejoint ainsi, dans cette troisième et dernière « phase » de rédaction, une quantité quatre fois supérieure au récit³³⁷, rendant la lecture plutôt pénible et fragmentaire.

Pour la parution, Kepler décida de faire suivre au *Somnium* une lettre qu'il avait envoyée au père jésuite Paul Guldin en 1623, dans laquelle il imaginait toujours la géographie lunaire, mais cette fois sur la base d'observations télescopiques, et qu'il

³³⁷ Voir F. Tinguely, « La poétique du décentrement dans le songe de Kepler », ds. *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, 10, 2008, p. 36.

appella *Appendix geographica, seu mavis, Selenographica* ; et, enfin, ce qui s'avèrera très intéressant au cours de cette analyse, sa traduction du *De facie quae in orbe lunae apparet* de Plutarque, avec des notes, rédigées vers 1630. Malheureusement, il mourra avant de voir la parution du texte (l'impression venait de commencer), qui sera soignée par son fils et terminée en 1634.

Cet aspect multi-composite, s'il complique beaucoup la lecture, rend d'un autre côté le texte encore plus fascinant, comme s'il s'agissait d'un ensemble d'œuvres différentes, stratifiées l'une sur l'autre, en subvertissant à chaque fois la structure, dans un vertige incontrôlable.

Nous verrons comment cet aspect témoigne aussi des conceptions épistémologiques de Kepler, et des oscillations de sa pensée pendant les différentes phases de sa vie et de son travail, ce qui informe le texte et le recours à la « rhétorique » américaine.

Voici en bref le contenu du récit : le narrateur raconte s'être endormi, une nuit en 1608, suite à des observations célestes, et avoir rêvé d'un livre, qu'il avait rapporté de la Foire³³⁸.

Ici commence le récit du contenu de ce livre, raconté à la première personne par le protagoniste, Duracotus, un Islandais. Celui-ci nous fait part de l'histoire de sa famille, plutôt pauvre, de l'activité de sa mère – une sorte de magicienne vendant aux navigateurs des sachets d'herbes magiques – et de l'incident suite auquel il est vendu à un marin, qui l'emporte avec lui jusqu'à Hven, l'île où vit et travaille Tycho Brahe.

Là-bas, Duracotus apprend les techniques et le savoir astronomiques, pour ensuite faire retour à sa terre natale, pour la joie de sa mère. Il découvre que celle-ci connaissait déjà beaucoup de choses sur les astres, non pas grâce à la science, mais aux entretiens qu'elle avait souvent la chance de tenir avec des démons. À la demande de son fils, elle le fait donc participer à l'un de ces entretiens : les deux se couvrent la tête avec des habits,

³³⁸ Dans l'éd. Dirigée par Godoli et Rosen, on traduit « *ex nudinis allatum* » comme « dalle fate » (par les fées), en changeant considérablement le signifié, tandis que l'éd. récente de Lombardi, et celle française, traduisent correctement. Voir Kepler, *Somnium, ovvero opera postuma sull'astronomia lunare*, E. Rosen et G. Godoli (éd.), Roma-Napoli, Theoria, 1984, p. 41; A. M. Lombardi, *Il sogno di Keplero. La Terra vista dalla Luna in un racconto del grande astronomo tedesco*, Milano, Sironi, 2009, et Kepler, *Le songe ou astronomie lunaire, (Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari)*, M. Ducos (éd. et tr.) Presses Universitaires de Nancy, 1984, p. 29.

et entendent enfin une voix parler : il s'agit bien d'un de ces esprits, habitant à mi-chemin entre la Terre et la Lune.

À ce stade, commence donc le récit du démon-même, toujours à la première personne. Celui-ci présente à Duracotus et à sa mère une longue description, très technique, de « Levania », la Lune, du point de vue de quelqu'un qui habite là-bas : il décrit l'astronomie vue de cette planète, sa géographie et chorographie, le climat, et enfin les habitants. Dans son langage, la Terre devient « Volva », étant donné que les habitants de la Lune la voient tourner tout le temps autour d'eux. La description se poursuit jusqu'à la fin du texte, interrompue seulement, enfin, par le réveil soudain du premier narrateur, dans son lit.

À la suite, nous trouvons l'ensemble des notes au texte, et, enfin, *l'Appendice sélénographique*, constellée elle aussi de notes, et la traduction commentée du *De facie*.

Le texte du *Somnium* est construit, comme le déclare ouvertement Kepler dans les notes, comme un ingénieux instrument pour soutenir l'astronomie copernicienne, en montrant que, en déplaçant le point de vue, on observe les phénomènes de façon différente : « En hypothesin totius somnii, argumentum sc. pro motu Terrae, seu dissolutionem potius argumenti contra motum Terrae ex sensu extracti. »³³⁹

En particulier, les lunaires sont affectés, eux-mêmes, par un certain « lunocentrisme » : ils sont convaincus que la lune ne bouge pas, vu qu'ils la perçoivent immobile sous leurs pieds, tandis qu'ils voient « Volva » accomplir une rotation. Cette remarque montrerait *de facto*, par analogie et renversement, la nécessité, pour nous aussi, de ne pas faire confiance seulement aux sens avant d'établir quel est le système cosmologique correct, mais de se fonder sur les calculs astronomiques, en appui aux phénomènes.

Si nous revenons maintenant aux différentes phases d'écriture de l'œuvre (au moins pour ce que nous pouvons déduire par les commentaires de Kepler, étant donné que les deux premières versions ont disparu), nous nous rappelons que la première rédaction, conçue en 1593, consistait d'une vingtaine de thèses astronomiques, dans

³³⁹ « C'est la thèse de tout le Songe, c'est-à-dire un argument en faveur du mouvement de la Terre, ou plutôt la réfutation des arguments qui nient le mouvement de la Terre et sont fondés sur le témoignage des sens », Kepler, *Le songe ou astronomie lunaire*, (*Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*), Presses Universitaires de Nancy, 1984, p. 77, note 96. Nous ferons référence à cette édition pour toutes les citations et traductions.

lesquelles on imaginait des observateurs sur la lune, et qui devaient être soutenues par Besold.

Suivant les notes de Kepler, on comprend que le discours du démon, c'est-à-dire le nucleus scientifique de l'œuvre, était présent déjà presque en entier, tandis que toute la partie « fictionnelle » concernant Duracotus n'était pas présente, et l'œuvre s'appelait différemment : « *Astronomia lunaris* ». La ligne de démarque entre les deux versions se situerait donc environ après le morceau du discours du démon concernant la possibilité d'un voyage, quand on entre dans le vif de la dissertation scientifique, propre de la première phase.³⁴⁰

On pourrait se demander pourquoi l'auteur ait décidé de remettre main à son travail vers 1609, dans la deuxième phase. Pendant l'été 1608, Kepler s'était trouvé à discuter souvent des caractéristiques de la Lune avec l'ami Wacker, sollicité aussi par l'empereur Rodolphe, convaincu que les taches lunaires étaient seulement des réflexions de la Terre³⁴¹. En plus, il s'agissait d'un moment de fécondes observations pour Kepler, l'amenant à la formulation de ses deux premières lois sur la gravitation planétaires et à la publication de l'*Astronomia Nova* : il était donc particulièrement stimulé, désireux de retravailler ses intuitions sur une géographie lunaire, et de les divulguer d'une autre façon³⁴².

On voudrait souligner que dans cette période Kepler n'ajoute pas seulement la partie fictionnelle concernant Duracotus, mais intervient aussi sur le véritable discours du démon, en insérant des importantes analogies – implicites – avec l'Amérique. L'astronome, en effet, crée la géographie et le climat de sa Lune non seulement sur la base d'hypothèses optiques et calculs astronomiques, mais aussi en analogie avec le nouveau continent. Kepler exploite les autorités des compte-rendu ou des histoires naturelles pour soutenir ses théories, et en même temps il fonde son expérience mentale

³⁴⁰ Voir l'édition du *Somnium* par E. Rosen (1967, Regents of the University of Wisconsin), reprise dans la version italienne : Kepler, *Somnium, ovvero opera postuma sull'astronomia lunare*, E. Rosen et G. Godoli (éd), Roma-Napoli, Theoria, 1984.

³⁴¹ Voir à ce propos l'introduction à l'édition du *Somnium* de J.Lear, *Kepler's Dream*, University of California Press, 1965, p. 1- 78. Sur l'importance du Rodolphe II comme mécénate, son influence intellectuelle sur le climat de Prague et sa passion pour occultisme, voir R. Evans, *Rodolfo II d'Asburgo. L'enigma di un imperatore*, Bologna, Il Mulino, 1984 (original : *Rudolf II and his World. A Study in Intellectual History 1576-1612*, Oxford, The Clarendon Press, 1973).

³⁴² Voir aussi l'introduction de A.M. Lombardi à son édition du *Somnium*: A. M. Lombardi, *Il sogno di Keplero. La Terra vista dalla Luna in un racconto del grande astronomo tedesco*, Milano, Sironi, 2009.

sur les données rapportées, rassemblant ainsi Lune et Amérique/Afrique comme lieux extrêmes, dont on pourrait comparer les caractéristiques.

Comme le relève F. A. Touati³⁴³, il s'agissait d'un puissant instrument rhétorique pour amener à croire dans une réalité qu'on ne pouvait pas voir de ses propres yeux.

En plus, maintenant que l'ancienne théorie des climats se trouvait bouleversée par la découverte du nouveau continent, la Lune entraînait dans les nouvelles zones climatiques qu'on commençait à dessiner, en tant que lieu extrême, dont la température et les caractéristiques pouvaient ressembler à celles des lieux récemment retrouvés, sinon aux zones africaines. Tout comme les précédentes théories climatiques de Ptolémée permettaient d'imaginer le climat des zones inexplorées, où on ne supposait personne pouvait habiter, maintenant les nouvelles données ouvraient le champ à des nouveaux schémas³⁴⁴, dans lesquels la lune pouvait s'insérer sans difficultés.

Ainsi quand, peu avant la fin du *Somnium*, le démon affirme que les lunaires, créatures de taille monstrueuse, pour se réparer de la grande chaleur – causée par la présence ininterrompue du soleil durant quinze jours – vivent souvent dans les eaux profondes, où l'eau reste froide ; ou quand il explique que dans l'hémisphère de « Subvolva » la chaleur est tempérée par les précipitations, l'analogie est avec le continent américain, comme Kepler le révélera seulement plus tard, dans les notes.

Il commentera en effet : « Omnia quippe certis usibus destinanda erant. Fervor autem aquarum sequebatur ex die tam longa et experimento Chilensis provinciae sub circulo Capricorni zonaque torrida etiam die nostro brevi : scribunt enim pluvias cadere plane calidas »³⁴⁵ ; ou bien « De provinciis novi orbis scribit Iosephus a Costa eadem. »³⁴⁶

Étant donné que la toute dernière note renvoie, comme source, à une *disputatio* parue en 1606³⁴⁷, et que l'édition employée par Kepler du *De natura novi orbis* de José de Acosta était probablement celle parue à Cologne en 1596³⁴⁸, il semble que ces dernières

³⁴³ *Cosmopoétique, op. cit.*

³⁴⁴ Voir J.-M. Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.

³⁴⁵ « Tout était destiné à un usage précis. La chaleur des eaux venait de la longue durée du jour et à cela s'ajoutaient les observations faites au Chili, sur le tropique du Capricorne et dans la région torride, même avec des journées courtes comme les nôtres : les pluies qui tombent sont très chaudes, écrit-on. », *op. cit.*, p. 121.

³⁴⁶ « José de Acosta écrit la même chose des régions du nouveau monde. [...] », *ivi*.

³⁴⁷ Voir note 223 de Kepler, p. 123. La date est 1605 dans le texte, mais Rosen en remarque l'inexactitude, et la corrige en 1606. Voir l'édition italienne 1984 du *Somnium* : J. Kepler, *Somnium, ovvero opera postuma sull'astronomia lunare*, E. Rosen, G. Godoli, A. L. Merlani (éds.), Roma-Napoli, Theoria s.r.l., 1984, note 363, p. 174.

³⁴⁸ *Ibid.*, note 351 de l'éditeur, p. 170.

remarques, s'arrêtant sur les caractéristiques des habitants, aient été ajoutées dans la deuxième phase de rédaction, et non pas dans la première – ce que les chercheurs d'habitude ne soulignent pas.

À notre avis, alors, le texte du discours du démon inséré après la note 213³⁴⁹, à partir de laquelle l'on décrit avec un majeur détail les habitants de Levania, appartiendrait à cette deuxième « phase ».

On songe, en plus, que dans les lignes précédentes le démon déclarait: « Ex quibus non est difficile vel me tacente iudicare quantum in ceteris conditionibus Subvolvae a Privolvvis differant. »³⁵⁰ Et pourtant, après c'est toujours lui à suggérer quelques distinctions entre le style de vie des habitants de Privolva et de Subvolva, en comparant par exemple le premier emisphère à nos champs, forêts et déserts, tandis que le deuxième à nos villages, villes et jardins³⁵¹, donc supposant que les habitants de Subvolva se soient constitués dans quelques formes de civilisation ordonnée, ou du moins qu'ils aient contrôlé l'environnement. Ainsi, ces affirmations releveraient d'une légère contredition, due peut-être à l'insertion successive d'un matériel plus « audacieux », comportant une imagination plus poussée que celle probablement possible pour une dissertation universitaire.

Ce qui nous intéresse de souligner alors est que, à ce stade, les textes apportant des informations sur l'Amérique auraient constitué un important point d'appui pour les spéculations de Kepler. Si on rappelle que, dans l'*Astronomia Nova*, dans cette même période, Kepler célébrait sa pénible découverte d'un système cosmologique en la comparant à celle des navigateurs, entre-autre Colomb, on voit bien la présence, à cette hauteur de la « deuxième phase », de ce genre de réflexion dans les œuvres de l'astronome, et surtout l'identification de ses propres spéculations avec l'entreprise du génois.

On aura lieu de revenir, dans notre deuxième partie, sur la mutation générique qui a lieu toujours pendant cette deuxième « phase », de l'*Astronomia lunaris* au *Somnium*.

³⁴⁹ Dans le commentaire, Kepler souligne que le contenu auquel renvoie cette note était tiré des dissertations universitaires, même s'il avoue l'avoir modifié, en coupant quelques considérations politiques. Voir *Songe*, p. 118-119.

³⁵⁰ « Il n'est pas difficile de se représenter d'après eux combien Subvolva et Privolva diffèrent pour le reste de leur situation, même si je n'en dis rien. », p. 45. Le traducteur italien le rend, plus correctement, avec « subvolvani » et « privolvani », donc en se référant aux habitants, voir *Somnium, ovvero opera postuma...*, *op. cit.*, p. 57. Lombardi préfère « subvolva » et « privolve » : Voir A. M. Lombardi, *Il sogno di Keplero...*, *op. cit.*, p. 60.

³⁵¹ P. 47.

Pour l'instant, il nous intéresse de souligner que dans cette période, Kepler a peut-être voulu, à travers le recours à un genre mythique - prophétique, non seulement continuer à réfléchir sur les mécanismes célestes, mais aussi revenir sur son œuvre de jeunesse, en la voyant, de façon un peu ludique, comme le début de ses efforts, sinon une sorte de « auto-prophétie ». Il avait déjà prophétisé, 15 ans auparavant, une partie de ce qu'il réussira enfin à confirmer et développer grâce aux observations, à l'aide des instruments de Tycho Brahe, et à exposer dans l'*Astronomia Nova*³⁵² : « le *Songe* est un creuset dans lequel Kepler vient fondre quantité de données ou d'expériences réalisées dans d'autres circonstances, auxquelles il donne une portée et une dimension bien plus importante. »³⁵³

On rappelle, en effet, que Kepler aimait revenir toujours sur ses œuvres passées, ou sur les œuvres des auteurs classiques, pour les confronter avec les résultats successifs, et voir où il y avait des erreurs et où des prévisions exactes.

Le genre de la prophétie philosophique, sous forme de rêve à interpréter³⁵⁴, pouvait donc lui convenir aussi pour cette raison : le *Somnium* est, dans cette lecture, la célébration du rêve prophétique de sa propre jeunesse, l'anticipation de ses découvertes successives.

On verra l'intérêt de cette hypothèse et sa relation avec la rhétorique « américaine » en nous arrêtant, maintenant, sur la troisième « phase » de rédaction (les notes), où cette lecture prophétique est explicitée plusieurs fois, en acquérant la valeur d'une posture déterminée.

Dans les années '20-'30, lorsqu'il vient de tirer les fils de tout son travail dans l'*Epitome astronomiae copernicanae*³⁵⁵, Kepler revient encore une fois sur son œuvre

³⁵² Ladina Bezzola Lambert aussi institue des liens entre le *Songe* et la prophétie, même si plutôt comme des suggestions : voir L. B. Lambert, *Imagining the unimaginable. The poetics of early modern astronomy*, Rodopi, New York, 2002.

³⁵³ T. Mondémé, *Fiction et usages cognitifs de la fictionnalité : Kepler, Cyrano, Fontenelle*, thèse inédite sous la dir. de J.-C. Darmon, soutenue le 8 Février 2014 à l'Université de Versailles St.-Quentin-en-Yvelines, p. 168.

³⁵⁴ Pour des considérations sur la valence du songe, voir par exemple J.-C. Darmon, « Rhétorique du songe, fictions heuristiques et politique de la « grimace » : Cyrano sur les traces de Quevedo, de Kepler et de Campanella », ds. *Littératures classiques*, 53, suppl. 2004, p. 173-208.

³⁵⁵ Les sept livres de cette œuvre paraissent entre 1618 et 1621.

composée désormais presque 30 ans auparavant, et il le fait avec un véritable esprit d'humaniste-philologue³⁵⁶.

Il s'amuse à expliquer non seulement les passages obscurs ou ceux qui risquaient d'être mal interprétés par les « esprits noirs », mais en effet, presque tout choix : celle du nom du protagoniste, de sa patrie, l'histoire de sa mère... Il rédige une espèce de journal de sa composition. Quelques-unes de ces notes offrent une interprétation allégorique du texte (Duracotus serait la science, sa mère l'ignorance, son père la raison...) ou éclairent le contenu scientifique (notamment pour ce qui est du discours du démon), mais un bon nombre explique plutôt les lectures, les réflexions ou les expériences de vie qui sont à l'origine de ses choix (nous l'avons vu, par exemple, lorsque l'astronome explicite les sources de ses analogies avec le continent Américain, telle que José de Acosta).

L'astronome reconstruit avec nous l'histoire du livre, et de sa création, comme en essayant lui-même d'en comprendre les mécanismes qui l'avaient poussé à opter pour certaines choix³⁵⁷.

En particulier, lorsqu'il justifie, dans la note 2, le choix de l'Islande comme patrie de son héros Duracotus, il nous propose l'une des explications les plus longues et tordues du texte, concernant le genre-même de l'œuvre.

La première raison qu'il nous propose en effet concerne une filiation générique :

In hac vero remota insula locum ego mihi dispexi dormiendi et somniandi, ut imitarem philosophos in hoc genere scriptionis. Nam et Cicero traiecit in Africam somniaturus, et Plato Atlanticam in eodem Oceano Hesperio fabricatus est, unde fabulosa virtuti militari subsidia accerseret, et Plutarchus denique libello de facie Lunae post multum sermonem in oceanum Americanum exspaciatur describitque nobis situm talem insularum, quem geographus aliquis modernus Azoribus et Gronlandiae et terrae Laboratoris, regionibus circum Islandiam sitis, probabiliter applicaverit.³⁵⁸

Il nous explique que, comme Cicéron dans le *Somnium Scipionis* ou Platon dans l'*Atlantide*, il a choisi un lieu « aux extrêmes » pour « rêver », c'est-à-dire, pour

³⁵⁶ Voir aussi A. Grafton, "Kepler as a Reader", *Journal of The History of Ideas*, vol. 53, n. 4, 1992, p. 561-572.

³⁵⁷ « Nam ego quidem sat fida memoria repeto occasiones singularum commentii mei partium... », « Je garde fidèlement dans ma mémoire le souvenir des circonstances qui ont fait naître les différentes parties de mon récit... », p. 44-45 ; « Quaerendo quae causa huius numeri mihi fuerit, non plus profeci quam... », « En me demandant pourquoi j'avais mis ce chiffre, j'ai tout juste trouvé que... », p. 58-59.

³⁵⁸ « J'ai vu dans cette île éloignée un endroit où je pourrais dormir et rêver pour imiter les écrits philosophiques de ce genre. Cicéron est en effet passé en Afrique pour y rêver. Platon a imaginé de placer l'Atlantide dans ce même océan occidental et a fait venir de cette île des moyens légendaires pour renforcer de vaillants soldats. Plutarque enfin, dans son petit livre sur la Figure qu'on voit dans la Lune, se met à parler, après une longue discussion, de l'océan d'Amérique et nous décrit des îles dont la disposition est telle qu'un géographe moderne les identifierait sans doute avec les Açores, le Groenland ou le Labrador, pays qui se trouvent vers l'Islande. », p. 44-45.

philosophe. Il se relate donc directement au genre mythique – philosophique (le mythe platonique et le songe philosophique).

L'autre source qu'il cite, ensuite, est Plutarque, en particulier le *De facie quae in orbe lunae apparet*, œuvre spéculant autour des taches lunaires et supposant la présence de cratères et des montagnes dans cette planète, où le philosophe grec, vers la fin du traité, nous propose un mythe concernant certaines îles se trouvant à cinq jours de navigation de l'Angleterre et faisant face à un grand continent. Cette dernière source s'avère, pour notre interprétation, très intéressante.

Selon Kepler, en effet, ces îles ne seraient rien d'autre que l'actuelle Groenland, le pays du Labrador et les Açores, situées près de l'Islande, et faisant face à l'Amérique.

Dans sa traduction commentée du *De facie*, rédigée quelques années après, vers 1630, et qui suit immédiatement le *Somnium* et l'*Appendice Sélénographique* dans l'édition 1634, en effet, Kepler interprète de cette façon-là le récit mythique.

Il analyse les affirmations de Plutarque sur la base des connaissances géographiques de son époque (à cette hauteur, il se corrige un peu en éliminant le Labrador et les Açores, et ajoutant par contre deux autres îles, Frislandia et Icaria, que Mercator et Ortelius croyaient exister et signalaient dans leurs cartes) et affirme que à son avis les grecs pouvaient très bien s'être répandus dans cette direction, en sortant des colonnes d'Hercule.

Selon lui, il est tout simplement impossible qu'il s'agit seulement d'une fable ou d'imagination de la part de Plutarque : « Plutarchi quidem modestia est, quod ore Syllae nihil nisi fabulam profitetur: at hercle hic ingressus & Topographia, quam rebus ipsis consonam invenimus, vix est, ut a mera fingentis libertate concinnari in hunc modum potuerit ». ³⁵⁹

Kepler donc céderait à la tentation de retrouver des références claires à l'Amérique dans les auteurs classiques, dans ce cas-ci comme preuve du fait que Plutarque était « conscient » de l'existence de ce continent, entre connaissance historique et prophétie. Il est intéressant qu'il complète aussi le texte de Plutarque avec des

³⁵⁹ « La modestie de Plutarque est telle, qu'il fait passer cela pour une simple fable dans la bouche de Sylla : mais en vérité le début et la Topographie, que nous trouvons en accord avec les données actuelles, sont tels qu'ils auront pu difficilement être préparés sur la base d'une simple liberté d'inventer. », notes de Kepler à sa traduction du *De facie quae in orbe lunae apparet*, ds. *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*, 1634, p. 168. La traduction est de nous.

interpolations, en ajoutant par exemple « America » lorsque Sylla fait tout simplement référence à ce continent mythique.³⁶⁰

En s'insérant dans cette ligne lorsqu'il commente le *Somnium*, et publiant sa traduction de Plutarque juste après son texte, Kepler semble vouloir signaler que, lui aussi, il est arrivé à prévoir, sur la base des spéculations scientifiques, la géographie de la lune.

En plus, plus loin dans cette même note concernant l'Islande, et presque à chaque fois qu'il cite Plutarque, il tient aussi à préciser que, bien que leurs deux œuvres se rassemblent beaucoup, il avait conçu le nucléus de la sienne avant, tout seul. Il nous explique en effet qu'il avait lu Plutarque la première fois en 1595, donc deux ans après avoir écrit le premier nucléus du *Somnium*, les thèses universitaires à contenu scientifique (1593), et après avoir lu *l'Histoire véritable* de Lucien, en grec.

Il semble attribuer beaucoup d'importance donc à l'originalité de son texte, et au fait que celui-ci ressemble presque « par hasard » à celui de Plutarque : « Quem quidem Plutarchi librum quoties relego, toties impense soleo mirari quo casu factum sit ut nostra nobis somnia seu fabulae tam accurate congruerent. »³⁶¹

Les « songes ou fables » de Kepler et Plutarque s'accordent parfaitement, entre mythe et spéculation scientifique.

De même, lorsqu'il commente, un peu plus loin, le paragraphe avec le rite d'évocation du démon de la part de Duracotus et sa mère, il explique son choix astrologique de Saturne en Taureau comme situation propice, et exclame, à la note 43 : « Ecce iterum ut me necessitas ipsa meorum suppositorum eiecerit in hoc litus quod Plutarchus legit, Saturni et ipse reditum in Taurum commemorans. At series huius electionis meae talis fuit. [...] »³⁶²

Ici, on pourrait lire aussi une référence à Platon, en particulier au mythe du fleuve Léthé, et à sa théorie de la connaissance.

Dans le *De facie*, Sylla explique que les habitants du « grand continent » préparent une mission maritime tous les 30 ans, quand Saturne entre dans la constellation du

³⁶⁰ Voir traduction du *De facie*, op. cit., p. 173.

³⁶¹ « Chaque fois que je relis le traité de Plutarque, j'ai en général la plus vive admiration pour le hasard qui a fait que nos songes, ou nos fictions, s'accordent si précisément. », p. 48-49.

³⁶² « C'est la seconde fois que je suis inévitablement rejeté par mes hypothèses sur le rivage qu'a parcouru Plutarque, qui a lui aussi mentionné le retour de Saturne dans le signe du Taureau. Voici comment mes raisonnements se sont enchainés pour me conduire à ce choix. [...] », p. 58-59.

Taureau, et envoient des hommes à l'étranger – en Europe – en tant que sacrifice. Kepler, dans ses notes à la traduction du texte plutarquien, commente ainsi ce morceau, en soulignant encore une fois la ressemblance : « Vide ut somnium meum plane in individuo congruerit ; quo tempore de Plutarchi hoc libello ego ne somniaveram quidem. »³⁶³ Ici, il joue même sur le verbe songer/ rêver, entre pensée, songe et prophétie.

En effet, l'œuvre de Kepler doit beaucoup effectivement à celle de Plutarque, comme Hallyn, entre autres, l'a bien souligné³⁶⁴, et comme Kepler lui-même parfois l'admet. Cette lecture appuyant beaucoup sur l'originalité et sur une ressemblance hasardeuse semble donc presque forcée, en considérant aussi que Kepler a rédigé la partie fictionnelle de l'œuvre, donc peut-être aussi la scène de l'évocation du démon, bien plus tard, et probablement lorsqu'il connaissait déjà le texte de Plutarque. Rosen remarque la contradiction³⁶⁵.

Cela ne signifierait pas que l'astronome aurait tiré forcément de là ce détail, et qu'il ait voulu le cacher, d'autant plus qu'il justifie son choix sur la base d'autres critères, mais il est intéressant qu'il pousse cette interprétation au prix de risquer des contradictions.

Cette posture prophétique, soulignant donc le fait qu'il avait supposé déjà maintes choses qu'on allait découvrir après, comme Plutarque et même sans connaître son texte, est explicitée de façon encore plus vigoureuse dans les notes à la dernière partie, la description « géographique » de la lune.

Est-ce qu'il y aurait une motivation particulière à la base de ce choix ? Qui serait le destinataire de ces fières déclarations ?

La raison de cette posture n'est pas difficile à comprendre, et Kepler lui-même la déclare. Parmi les deux premières rédactions du texte et la troisième, une grande nouvelle scientifique s'était manifestée, bouleversant les méthodes astronomiques : la parution, en 1610, du *Sidereus Nuncius* de Galilée.

³⁶³ Traduction et notes de Kepler ds. *Somnium*, op. cit., p. 171 : « Regarde comme mon *Songe* s'accorde pleinement dans les détails, dans une période dans laquelle je ne rêvais même pas de ce livre de Plutarque » ; la traduction est de nous.

³⁶⁴ Voir Hallyn, *La structure poétique...*, op. cit.

³⁶⁵ Voir note 87 de E. Rosen, ds. *Somnium, ovvero opera postuma sull'astronomia lunare*, op. cit., p. 87.

Comme nous le verrons, la réaction de Kepler à cette œuvre avait été enthousiaste, comme il le témoigne dans sa lettre à l'astronome pisan, ensuite publiée sous la forme de la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo* (1610).

En même temps, à partir de ce moment-là Kepler doit lutter avec la conscience de ne plus pouvoir être considérée le seul, ou le vrai, découvreur de l'Amérique, d'autant plus que l'italien est arrivé effectivement à « voir » ce que l'allemand n'avait pu que théoriser, et même d'autres choses à lui inconnues. Le *Sidereus Nuncius* était écrit, en plus, dans une forme qui rappelait les compte-rendu des voyageurs, et on a vu que le discours associé à la découverte liait toujours Colomb à Galilée : encore une fois, cette narration intervenait profondément dans les œuvres des auteurs contemporains de l'italien.

On rappelle que, dans le *De Stella Nova*, Kepler s'était moqué des astrologues qui soutenaient que d'autres découvertes encore plus grandes se préparaient pour les hommes : croyaient-ils peut-être qu'on allait découvrir encore un autre monde ?

Maintenant, donc, Kepler semble s'interroger encore plus sur les mécanismes de la connaissance humaine, et il se positionne par rapport à Galilée avec cette attitude ambiguë : d'une part il est enthousiaste du fait que nombreuses parmi ses intuitions se trouvent vérifiées par le télescope, et que la preuve empirique aille dans la même direction copernicienne qu'il avait entrepris dès sa jeunesse ; d'autre part il doit revendiquer sa place, et son apport, que l'italien ne semble pas lui reconnaître. Il semble aussi fasciné par le fait d'avoir théorisé, maintes années auparavant, les mêmes conclusions que Galilée.

Ainsi, dans les notes relatives à la description « géographique » de la Lune, nous trouvons une posture prophétique très marquée, souvent en référence à Galilée et son télescope: « Haec particula *Somnii* maiorem habet aetatem quam telescopium Belgicum ; quam omnino ad Maestlinum, meum in astronomicis praeceptorem, refero, estque particula Thesium [...] »³⁶⁶ ; : « Tanto magis delectat haec veri praesumptio ante annos, animumque gerens vultumque virilem »³⁶⁷. Ailleurs :

³⁶⁶ « Ce détail du Songe est plus ancien que le télescope belge et il est entièrement du à Maestlin, mon maître en astronomie, c'est un détail des thèses [...] », p. 116-117.

³⁶⁷ « Il est d'autant plus agréable d'anticiper sur la vérité, des années à l'avance, lorsqu'on le fait avec une pensée et un style vigoureux. », p. 116-117 .

Haec non plane nuda fuit hariolatio, ex contemplatione ingentis aestus a die tam longa ut scilicet etiam inhabitari possit Selenitis ab animantibus, sed formatas habebam coiecturas raritatis in corpore Lunae etiam ex eius motu quas in Commentariis Martis recensui. Proximo anno prodiit Galilaei Nuncius Sidereus qui experimentis evidentissimis [...] dogma hoc reddidit validius.³⁶⁸

On voit comme Kepler emploie plusieurs fois des mots renvoyant au champ sémantique de la prophétie/prévision (« praesumptio », « hariolatio »³⁶⁹) en référence à ses propres théories, confirmées par l'italien. Si une dimension ludique n'est peut-être pas absente, il est indéniable qu'il voit son propre travail comme anticipateur.

Ainsi, publier suite au *Somnium* sa lettre à Guldin contenant ses hypothèses très poussées sur la géographie et les habitants lunaires (1623), fondées cette fois sur l'observation télescopique, et enfin la traduction de Plutarque avec les notes, c'était une stratégie pour rendre tout ça encore plus évident aux yeux du lecteur : Plutarque et Kepler avaient bien devancé Galilée, et il fallait tout juste attendre que quelqu'un vérifie maintenant les nouvelles prophéties autour des habitants lunaires.

De ce fait, il est très intéressant de remarquer que, en général, Kepler n'efface même pas les parties du *Somnium* qui se révèlent, ensuite, évidemment erronées sur la base des découvertes successives, et il tient à souligner cet aspect : il peut montrer ainsi que les parties correctes l'étaient déjà il y a beaucoup d'années, et il nous délivre intègres et intactes les parcours de sa recherche.

Ainsi, Kepler reconnaît que Galilée avait bien raison en interprétant les taches lunaires comme cratères/vallées et non pas comme montagnes, comme lui il le croyait, et se montre prêt à reconnaître son erreur dans les notes, mais il ne corrige pas le texte original du *Songe*.³⁷⁰ Il saisit l'occasion, tout comme il l'avait fait dans la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo*, pour indiquer aussi que Plutarque, par contre, connaissait déjà la vérité. Si lui il s'était trompé, ce n'était pas le cas du philosophe grec, et il n'aurait pas fallu le contredire.

Son but n'est pas donc de nous livrer une œuvre parfaite et accomplie, mais celle de reconduire à la lumière son travail de jeunesse, à l'abri de toute mésinterprétation, tel

³⁶⁸ « Ce n'est pas une pure prophétie [*le traducteur ici choisit "invention", mais "hariolatio" fait référence précisément à la divination*], fondée sur l'examen de la chaleur intense que produit un jour si long, et faite pour rendre Sélénitis habitable par des êtres vivants. J'avais tiré des conjectures de la faible densité du globe lunaire, en me fondant sur son mouvement ; elles sont indiquées dans mes *Commentaires sur Mars*. L'année suivante, Galilée publia son *Message Céleste* : il renforce cette idée par des observations très nettes [...] », p. 118-119.

³⁶⁹ Voir aussi: «Titubat ergo et hoc loco hariolatio [...]», « Ma prophétie est donc boiteuse sur ce point [...] », p. 114-115.

³⁷⁰ Voir note 154 de Kepler, p. 100.

qu'un vaticine finalement interprété pour tous. Nous comprenons donc combien la forme du « somnium » prophétique, avec sa successive interprétation par le biais de notes, pouvait convenir à Kepler, déjà avant la parution du *Sidereus Nuncius*, mais encore plus après.

Toutefois, il ne s'agit pas simplement d'une stratégie rhétorique, mais aussi d'une conviction : comme on l'a vu, pour Kepler découvrir c'était un mouvement incessant de retour et avancement, à travers le langage de la nature. Dans ses notes au *Somnium* il se montre donc orgueilleux du fait que, avant 1610, il été déjà arrivé – sur la base en plus d'analogies avec l'Amérique ! – à « supposer » un nouveau continent avant d'en avoir une preuve empirique.

Lui et Plutarque se placeraient donc au même niveau en tant que « classiques », vrais philosophes : bref, autorités. De même, il tient à souligner que son travail est indépendant de Plutarque : la posture qu'on a vu – parfois forcée – par rapport à l'œuvre du philosophe grec est due, à notre avis, plutôt à cette nécessité de trouver, et revendiquer, sa place par rapport à Galilée, le véritable destinataire de cette stratégie.

On a cité auparavant la *Dissertatio cum Nuncio Sidereo*, œuvre parue, comme nous l'avons dit, en 1610, en immédiate réponse de celle de Galilée, et écrite quand l'astronome ne possédait pas encore de télescope, en attendant l'envoi de l'instrument de la part de l'italien (ce qui n'aura jamais lieu, Kepler étant obligé d'employer le télescope de l'électeur de Bavière).

On reviendra brièvement sur cette œuvre bien connue, en ce qu'elle elle permet de tracer des liens importants avec le *Somnium* à propos de la référence au continent américain, qu'ici fait ouvertement partie d'une rhétorique adoptée en réponse à l'italien ; mais aussi en ce qu'elle ouvre la voie aux expérimentations successives de Godwin et de Cyrano de Bergerac.

Kepler, dans la *Dissertatio*, montre clairement son attitude ambivalente envers la découverte de Galilée : enthousiasme et besoin d'affirmation³⁷¹. Ce qui est intéressant est que, comme le souligne Battistini,³⁷² dans ce cadre Kepler ne peut pas s'empêcher de

³⁷¹ Voir à ce propos au moins J. D. Moss, *Novelties in the Heavens...*, *op. cit.* ; J. Kepler, *Dissertatio cum Nuncio Sidereo (Discussion avec le messenger céleste) et Narratio de observatis jovis satellitibus (Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter)*, I. Pantin (éd), Paris, Les Belles Lettres, 1993 ; M. Bucciantini, *Galileo e Keplero. Filosofia, cosmologia e teologia nell'Età della Controriforma*, Torino, Einaudi, 2000.

³⁷² Voir à ce propos aussi A. Battistini, « "Cedat Columbus" .. », *op. cit.*, p. 118-119.

recupérer, encore une fois, l'analogie avec la découverte de l'Amérique – d'une façon qui nous rappelle de près l'emploi qui en fait Campanella – se prêtant particulièrement bien à une réflexion autour des mécanismes sous-jacents à une découverte, et sur les acteurs y prenant part. Ceci, surtout dans une période dans laquelle – on le rappelle – il venait de travailler sur *l'Astronomia Nova*, en comparant dans la préface le récit de ses découvertes à celui des voyageurs³⁷³, et aussi sur la deuxième rédaction du *Somnium* (1609), dans laquelle il réfléchissait de façon analogique sur les ressemblances Lune-Amérique. La *Dissertatio* et le *Somnium* sont, en effet, deux œuvres très reliées entre elles : Kepler fait souvent référence à son œuvre fictionnelle sur laquelle il venait de travailler³⁷⁴.

Le discours associé à la découverte de Galilée, que nous avons présenté auparavant, rencontrait une réception immédiate chez un astronome qui, à son tour, y avait fait référence de façon explicite. Il semble donc un terrain sur lequel les deux astronomes pouvaient dialoguer, en transférant la compétition Colomb-Galilée à un autre niveau.

Qui pouvait s'arroger vraiment le droit de cette nouvelle découverte bouleversante ? Qui était le Colomb, et qui le Vespucci, de la situation, pour reprendre l'analogie de Campanella, et était donc destiné à entrer dans l'histoire ? Il fallait bien questionner sur cela, pour éviter les conséquences de l'« effacement » subi par Colomb, et mettre immédiatement toutes les cartes sur la table.

Pour entrer dans le détail, il est bien connu que, lorsque Kepler commente la première partie de l'œuvre de l'italien, où Galilée explique le fonctionnement du télescope, il tient à faire savoir que déjà Della Porta avait illustré cet instrument, et lui-même, dans *l'Astronomiae parte Optica*, il avait étudié les lois concernant les lentilles

³⁷³ Il est impossible de savoir si, pendant la dernière période de rédaction du *Sidereus Nuncius* (Janvier-Mars 1610) Galilée avait pu voir *l'Astronomia Nova*, parue à Francfort en Septembre 1609. On ne possède pas des preuves, étant donné en plus que Galilée ne cite jamais cette œuvre, mais D. Rutkin suppose qu'à cette hauteur l'astronome pisan la connaissait, ce qui aurait pu influencer sa préface. Voir H. Darrel Rutkin, « Celestial offerings : Astrological Motifs in the Dedicatory Letters of Kepler's *Astronomia Nova* and Galileo's *Sidereus Nuncius* », ds. *Secrets of Nature, Astrology and Alchemy in Early Modern Europe*, W. R. Newman et A. Grafton (éds.), Massachusetts, MIT Press, 2001, p. 133-172.

³⁷⁴ Par exemple en se référant à la question des taches lunaires, Kepler raconte que, lui-même, il avait examiné peu de temps avant ces question avec Wacker, en fondant même « astronomiam novam, quasi pro iis qui in Luna habitant, planeque geographiam quandam lunarem [...] » ; « [...] je fondai même une astronomie nouvelle, conçue comme si elle était destinée aux habitants de la lune, ainsi qu'une sorte de géographie lunaire [...] », *ibid.*, p. 16. Il est intéressant que Kepler l'appelle « astronomia nova », tout comme il avait appelé son oeuvre parue en 1609.

caves et convexes. Il conclut donc que c'est normal que des ingénieurs constructeurs soient arrivés à mettre en place un télescope, sur la base de ces indications.

Ensuite, comme se sentant coupable d'avoir ainsi diminué l'importance de l'instrument et de ses réalisateurs, il ajoute :

Non ista dico ad deprimendam inventoris mechanici laudem, quisquis fuit. Scio quantum intersit inter rationales coniecturas et ocularem experientiam ; inter Ptolomaei disputationem de Antipodibus et Columbi detectionem novi orbis ; adeoque et inter ipsos vulgo circum latos tubos bilentes et inter tuam, Galilaeae, machina, qua caelum ipsum terebrasti ; sed nitor hic fidem incredulis facere instrumenti tui.³⁷⁵

La comparaison institue d'abord une différence entre les géographes comme Ptolémée, et les découvreurs « empiriques » comme Colomb, pour souligner l'apport de ces derniers ; ensuite on distingue deux aspects de la réalisation pratique, l'un purement instrumentale, l'autre voué à la spéculation.

Il en résulte une certaine complexité, sans doute parce que Kepler ne veut pas s'insérer en première personne dans la comparaison (d'autant plus comme élément péjoratif, dépassé par les découvreurs). En tout cas, encore une fois la véritable confrontation qui intéresse l'astronome n'est sûrement pas celle parmi Colomb et Galilée, généralement associés.

Ensuite, dans sa deuxième référence à la découverte du nouveau continent, l'aspect prophétique émerge de façon vigoureuse, dans un long paragraphe très intéressant pour nous, en ce qu'il se rallie parfaitement à la posture du *Somnium* :

Nec immerito sane magni fiunt, qui in consimilibus philosophiae partibus sensum ratione praevertunt. Quis enim non maioris faciat nobilitatem doctrinae astronomicae, quae, cum pedem extra Graeciam nunquam extulisset, tamen zonae frigidae proprietates prodidit, quam vel Caesaris experimentationem, qui clepsydris ad litus Britannicum noctes deprehendit Romanis noctibus paulo breviores ; vel Belgarum in septentrione hiemationem, stuporis quidem plenam, sed quae citra cognitionem doctrinae illius fuisset impossibilis ? Quis non celebrat Platonis fabulam de Atlantica, Plutarchi de insulis auricoloribus trans-Thulanicis, Senecae de futura orbis novi detectione versiculos fatidicos, postquam tale quid ab Argonauta illo Florentino tandem fuit praestitum ? Ipse Columbus dubium tenet lectorem suum, plus is ingenium admiretur novum orbem ex ventorum flatu conicientis, an fortitudinem tentantis ignotos fluctus immensumque oceanum et felicitatem optatis potiti.³⁷⁶

³⁷⁵ « Je ne dis pas cela pour rabaisser la gloire de l'inventeur technique de l'appareil, quel qu'il ait été ; je sais combien il y a de différence entre les conjectures théoriques et l'expérience de l'observation, entre la discussion de Ptolémée sur les Antipodes et la découverte du Nouveau Monde par Colomb, et plus encore entre ces tubes à deux lentilles communément répandus et ton appareil, Galilée, grâce auquel tu as percé le ciel même ; mais je m'efforce ainsi d'amener les incrédules à ajouter foi à ton instrument. », original et tr. ds. I.Pantin, *Discussion...*, *op. cit.*, p. 12.

³⁷⁶ « Et c'est à très juste titre que sont magnifiés ceux qui par la pensée devançant l'expérience dans des domaines analogue de la philosophie. En effet, qui n'estimerait davantage la noblesse de la science astronomique qui, sans avoir jamais mis un pied hors de Grèce, a pourtant révélé les caractéristiques de

Ici, Kepler réfléchit encore une fois sur la primauté de la théorie sur l'expérience. Ce qui est intéressant, est qu'il cite dans ce contexte, après Ptolémée, le mythe de Plutarque concernant les îles au-delà de Thulé, que l'« Argonaute florentin » découvrira quelques siècles après, le même qu'on trouvera cité dans la troisième « phase » du *Somnium*, en conformation avec une « posture » bien déterminée.

Tout en reconnaissant des mérites aussi spéculatifs à Colomb (avec la même ambiguïté qu'on retrouvait au paragraphe précédent) le savant rappelle l'importance des véritables prophètes, tels que Plutarque et, en sous-entendu, soi-même. Peut-être que, de quelques façons, Kepler est en train ici aussi de rapprocher la figure du « Colomb spéculatif » à soi-même, après que Galilée avait essayé de s'approprier complètement du parallélisme ?³⁷⁷

Les véritables savants alors pouvaient non seulement s'attribuer la prévision des découvertes déjà réalisées, mais aussi essayer de prédire les développements futurs.

Dans la *Dissertatio cum Nuncio*, il reporte une discussion ayant lieu dans le milieu de Prague autour de la portée de ces découvertes, au cours de laquelle le poète Seget, que nous avons cité dans le chapitre précédent, proposait la théorie de l'« âge d'or » :

la zone arctique, que l'expérience de César qui découvrit à l'aide d'une clepsydre que sur les côtes de Bretagne les nuits sont un peu plus courtes qu'à Rome, ou bien l'hivernage des Hollandais dans le Nord, un exploit bien-sûr étonnant mais qui aurait été impossible sans la connaissance de cette astronomie ? Qui ne célèbre le mythe platonicien de l'Atlantide, les îles couleur d'or imaginées par Plutarque au-delà de Thulé, les vers prophétiques de Sénèque sur la découverte future d'un nouveau monde, depuis que l'existence d'un territoire de ce genre a finalement été prouvée par cet Argonaute de Florence ? Colomb lui-même laisse son lecteur se demander s'il doit plus admirer l'intelligence de celui qui a deviné le Nouveau-Monde d'après la direction des vents ou le courage de celui qui a tenté les flots inconnus et l'immense océan, et la chance de celui qui a obtenu ce qu'il désirait. », *ibid.*, p. 25.

³⁷⁷ En poursuivant, il proclame sans hésitation la dérivation de sa propre théorie astronomique, contenue dans le *Mysterium Cosmographicum*, de Platon. Celui qui arrive à comprendre la vérité par son seul esprit est supérieur, parce que plus similaire à celui qui a construit le monde et formulé ses règles de fonctionnement : «[...] cedet longe veteribus Keplerus, qui ex oculari intuitu systematis Copernicani quasi ἐχ τοῦ ὅτι ascendit ad causas easdem adque τό διότι, quod Plato a priori desuper tot ante saeculis prodiderat, ostenditque in systemate mundi Copernicano espressam esse rationem quinque corporum Platoniorum. ; « [...] Kepler arrivera loin derrière les anciens lui qui, à partir de la saisie visuelle que donne le système de Copernic, s'est élevé en quelque sorte depuis « ce qui est » jusqu'aux causes elles-mêmes et jusqu'au « pourquoi » que Platon, tant de siècles auparavant, avait trouvé a priori et déductivement ; et il a montré que dans le système copernicien du monde se trouve imprimé le principe rationnel des cinq solides platoniciens. », *ivi*.

[...] cogitet an quicquam frustra permittat gentis humanae supremus et providus ille custos, et quonam ille consilio, veluti prudens promus, hoc potissimum tempore nobis istaec operum suorum penetralia pandat [...]; aut si, quod ego respondi, Deus conditor universitatem hominum, veluti quendam succrescentem et paulatim maturescentem puerulum, successive ab aliis ad alia cognoscenda ducit [...] perpendat igitur et quodammodo respiciat quousque progressum sit in cognitione naturae, quantum restet, et quid porro exspectandum sit hominibus.³⁷⁸

Kepler croit plutôt que la modernité a pu établir, un peu à la fois, poussée par la grâce divine, des connaissances meilleures et plus précises, tout en tenant compte du savoir des anciens. Ce processus était encore loin de s'arrêter : Kepler alors, en tant que véritable *Janus Bifrons*, arrive non seulement à regarder « en arrière », mais aussi devant soi, en se lançant dans des prévisions audacieuses sur ce que l'humanité peut encore découvrir dans les siècles à venir.

Ainsi, une bonne partie de la *Dissertatio*, inspirée par les réflexions du *Somnium*³⁷⁹, est consacrée à soutenir la possibilité de l'existence d'habitants dans la Lune, en poussant beaucoup plus loin ces spéculations (l'astronome imagine la construction de « villes souterraines » pour résister à la chaleur) et aussi sur Jupiter, sur la base de l'argument finaliste de l'utilité des planètes³⁸⁰.

Ensuite, dans un passage resté célèbre, Kepler cite à nouveau les entretiens de Prague, et ne peut s'empêcher de se lancer dans une exhortation audacieuse :

[...] aut (quod nuperrimo congressu quorundam philosophantium iucunde motum) detegi nunc primum regiones illas ; Colonos vero, primum atque quis artem volandi docuerit, ex nostra hominum gente non defuturos. Quis credidisset olim, tranquillioem et tutioem esse navigationem vastissimi Oceani, quam angustissimi sinus Adriatici, maris Balthici, freti Anglicani ? Da naves, aut vela caelesti aurae accommoda, erunt qui ne ab illa quidem vastitate sibi metuant. Adeoque quasi propediem affuturis, qui hoc iter tentent, Ego Lunarem, tu, Galilaeae, Iovialem, condamus Astronomiam.³⁸¹

³⁷⁸ « [...] qu'elle se demande si ce souverain et prévoyant Protecteur du genre humain permettrait que rien existe en vain, et donc dans quel dessein c'est principalement à cette époque qu'en attendant avisé il nous ouvre les réserves de sa création [...]; ou bien (et telle fut ma réponse), si le Dieu créateur amène progressivement la communauté humaine à acquérir une connaissance après l'autre, comme s'il s'agissait d'un petit enfant qui grandit et atteint peu à peu la maturité [...] que <la plus haute philosophie> réfléchisse donc et, en quelque sorte, qu'elle regarde en arrière <pour voir> jusqu'où on a progressé dans la connaissance de la nature, tout ce qui reste <à parcourir>, et ce que les hommes peuvent désormais attendre. », *ibid.*, p. 27.

³⁷⁹ Kepler reporte par exemple, encore une fois, l'exemple du climat du Pérou pour soutenir la présence d'humidité dans la Lune, permettant l'existence des habitants ; référence présente dans le *Songe*. Voir *ibid.*, p. 20.

³⁸⁰ Sur cette question, voir l'étude classique de Arthur Lovejoy, *The Great Chain of Being: A Study of the History of an idea* (1933), Harvard University Press, Cambridge, 1976.

³⁸¹ « [...] ou bien (c'est une idée qui a tout récemment été plaisamment agitée lors d'une réunion de certains amateurs de la philosophie), qu'on vient de découvrir ces territoires mais que, pour les colons, il n'en manquera pas parmi notre espèce humaine dès que l'on aura enseigné l'art de voler. Qui eût cru jadis que la navigation sur le plus vaste océan serait plus tranquille et plus sûre que sur le golfe si étroit

Ici, la référence à l'Amérique et aux difficultés dépassées par la navigation de Colomb lui sert ici pour imaginer, de façon ludique, toutes les conséquences de cette découverte, en arrivant à parler non seulement de voyage céleste mais carrément de « colonisation ».

Alors, l'« astronomie lunaire » de Kepler et celle que Galilée proposera de Jupiter serviront précisément à préparer ce chemin pour les voyageurs futurs. On verra toute l'importance de ces affirmations de l'astronome, et l'influence qu'elles auront sur les auteurs contemporains.

En conclusion, si déjà Kepler avait exploité l'analogie avec l'Amérique pour renforcer la stratégie rhétorique de *l'Astronomia Nova*, ou spéculer de façon analogique autour du monde dans la lune dans le *Somnium* ; suite à la parution du *Sidereus Nuncius*, ici et, ensuite, dans la troisième phase de rédaction de son « astronomie lunaire », ce parallélisme devient terrain de réflexion privilégié, et pour nous révélateur, de ses oscillations et d'une précise stratégie rhétorique, témoignant indirectement du succès de la rhétorique triomphante galiléenne.

On a vu que la référence à la découverte de l'Amérique devient souvent, chez Kepler, une figure de réflexion métahistorique, l'aidant à comprendre un processus historique, à le situer dans un continuum, et à prévoir ce que ce processus pourra entraîner avec soi. En même temps, elle permettait de bien réfléchir autour du rôle des acteurs prenant part à la découverte, non sans un esprit de compétition, cette fois parmi Colomb/Galilée et soi-même.

Dans la *Dissertatio*, en se souvenant de ses discussions avec Wackher qui avaient eu lieu pendant l'été 1609, le poussant à réélaborer le *Somnium*, il en conclut : « credo quod natura per nos eadem moliebatur, quae per Galilaeum obtinuit paulo post ».³⁸² Selon Kepler, la nature avait essayé d'obtenir ces résultats en même temps par deux voies différentes, à travers les deux savants. Si finalement, dans ce cas, elle l'avait obtenu à travers Galilée, le nouveau Colomb, il ne fallait absolument pas diminuer, ou effacer,

de l'Adriatique, la mer Baltique ou la Manche ? Donne des navires, règle leur voile sur les brises célestes, il y aura des hommes pour ne pas être épouvantés même par cette immensité. Et donc pour ceux qui tenteront ce voyage, comme s'ils devaient bientôt se présenter, fondons l'astronomie, moi de la lune, toi, Galilée, de Jupiter. », original et tr. ds. I.Pantin, *Discussion...*, *op. cit.*, p. 26-27.

³⁸² « (je crois que la nature poursuivait à travers nous les mêmes buts qu'elle a atteints peu après grâce à Galilée) », *ibid.*, p. 16.

l'apport d'un des deux dans la complexe route de la connaissance, surtout que la spéculation théorique pouvait se révéler importante et fondamentale à des autres niveaux.

4) Les conséquences des spéculations

L'attitude ambivalente du mathématicien de l'Empereur au sujet de la découverte, et ses multiples spéculations d'ordre philosophique, eurent une considérable diffusion tout autour de l'Europe : notamment, *La Dissertatio cum Nuncio Sidereo* et la *Narratio*, œuvres s'exprimant sur la valeur des observations de Galilée et permettant donc de déterminer leur validité, circulèrent bientôt dans différents pays, tant dans les milieux spécialistes que, en général, cultivés, grâce à la renommée et aux contacts de Kepler, d'abord bien plus consistants que ceux de l'italien³⁸³.

Ainsi, les spéculations concernant la possible existence d'habitants dans d'autres planètes du système solaire, et la possibilité de les rejoindre, exploitant l'analogie avec la découverte de l'Amérique, eurent leur résonance : les philosophes les plus ouverts à ce genre de débat pouvaient trouver chez le mathématicien de l'Empereur une référence indiscutable.

Entre les années '20-'60, notamment, les spéculations sur l'habitabilité des planètes, sur la pluralité des mondes ou sur l'infinité de l'univers – existant déjà chez les classiques tout comme les humanistes de la Renaissance – devinrent centrales dans le milieu philosophique européen, en connaissant différentes nuances et de mineurs ou majeurs degrés d'extrémisme. Au sein de ces réflexions, les œuvres de Kepler gardaient toujours une place centrale : pour donner quelques exemples, il suffit de songer aux pages consacrées à la pluralité des mondes dans l'*Apologia pro Galileo* de Campanella de 1622 (citant la *Dissertatio*) ou, en Angleterre, aux célèbres traités de J. Wilkins, *The discovery of a new world or, a discourse tending to prove, that tis probable there may be another habitable World in the Moone* et *A discourse concerning a new world & another planet in 2 bookes* (1638 et 1640) pour lesquelles la *Dissertatio*, mais aussi le *Somnium*, avec les autres œuvres de l'astronome, étaient référence obligée.

En effet le *Somnium* aussi, paru comme on l'a vu un peu plus tard, en 1638, connut une bonne diffusion dans les milieux cultivés en Europe³⁸⁴.

³⁸³ Pour un cadre général de la diffusion de la *Dissertatio* et *Narratio*, tout comme du *Sidereus Nuncius*, voir p.e. la belle étude de M. Bucciattini, M. Camerota, et F. Giudice, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012. Notamment, les auteurs rappellent que, dans les milieux érudits anglais, la *Dissertatio* arriva même avant l'œuvre de Galilée : voir ch. 7.

³⁸⁴ Voir p.e. F.A. Touati, *Cosmopoétique...*, op. cit., p. 120 suivantes, ou les travaux classiques de M. H. Nicolson, tel que *Voyages to the moon*, Macmillan Co., New York, 1960.

On n'entrera pas dans le détail des complexes débats sur la pluralité des mondes, ce qui nous porterait aussi un peu hors-sujet ; on se limitera à constater la portée de la diffusion des œuvres de l'astronome, mais aussi la variété de la possible réception de ses spéculations, portées souvent à des extrêmes que le mathématicien, soucieux comme on l'a vu de retrouver une cohérence et un ordre géométrique dans l'univers, aurait trouvé impossibles et angoissants³⁸⁵.

Dans ce chapitre on approfondira, alors, la réception de ces idées philosophiques et de ces discours au sein d'une particulière tradition littéraire : la narrative en prose. En effet, comme nous l'avons esquissé au niveau d'introduction, si en Italie les genres littéraires célébrant et intégrant les découvertes astronomiques, en les rapportant à l'exploit de Colomb, furent surtout la poésie et l'épopée, hors d'Italie la situation était bien différente. L'intérêt d'une poésie d'éloge confrontant Colomb et Galilée pour primer le deuxième venait sûrement moins hors d'Italie.

En Angleterre et France, alors, le genre littéraire qui intègre les nouveautés astronomiques – évidemment, avec des finalités non plus seulement d'éloge, et une majeure portée heuristique, étant donné aussi la mineure influence de la censure – fut surtout la narration en prose des « voyages vers la lune », tradition qui émerge vers les années '30, en réélaborant différentes sources classiques.

On s'arrêtera notamment sur *The Man in the Moone* de Francis Godwin (1638) et sur *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*³⁸⁶ de Cyrano de Bergerac (1657 et 1662). Comme on le verra, pour des questions de datations philologiques peut-être qu'on ne peut pas considérer le *Somnium* comme ayant déterminé, en soi, le surgissement de ce filon, mais son influence directe ou indirecte reste en tout cas fondamentale : c'est pourquoi, déjà les contemporains associaient ces trois textes³⁸⁷, et les chercheurs les considèrent partie d'un seul corpus, ouvrant la route au genre de la « science-fiction »³⁸⁸.

³⁸⁵ À ce propos, on renvoie entre-autre aux études classiques de A. del Prete, *Universo infinito e pluralità dei mondi. Teorie cosmologiche in età moderna*, Napoli, La Città del Sole, 1998 et de P. Rossi, *La scienza e la filosofia dei moderni: aspetti della rivoluzione scientifica*, Torino, Bollati Boringhieri, 1989, notamment le chapitre 7.

³⁸⁶ Par simplicité, on fera référence dorénavant aux deux œuvres de Cyrano (*L'Histoire comique de Monsieur de Cyrano Bergerac, contenant Les États et Empires de la Lune*, Paris, C. de Sercy, 1657 ; et *Les Nouvelles œuvres de Monsieur de Cyrano Bergerac contenant l'Histoire comique des États & Empires du Soleil, plusieurs Lettres et autres pièces divertissantes* ; Paris, C. de Sercy, 1662) en les réunissant sous le titre *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, titre adopté dans l'édition de M. Alcover qu'on emploie comme référence : C. de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil, avec le Fragment de physique*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion, 2004.

³⁸⁷ Voir p.e. les remarques de Sorel en 1664 et 1667, dans son commentaire sur les œuvres françaises contemporaines : « On y peut joindre les Œuvres du sieur de Bergerac Cyrano [...] son Histoire

Dans cette première partie, on a préféré en tout cas distinguer le texte de l'allemand des autres, en les situant dans deux chapitres différents, pour mieux mettre en lumière les caractéristiques de la rhétorique adoptée par Kepler, souvent en rapport, et presque en réponse, à Galilée.

Les œuvres de Godwin et de Cyrano sont évidemment externes à une logique de rivalité scientifique avec l'italien, poursuivant plutôt des autres finalités idéologiques ou philosophiques – non dépourvus, parfois, de compétition. En tout cas, elles reprennent toujours une analogie avec l'Amérique devenue désormais topique, suivant les suggestions inspirées par l'astronome allemand, et mélangeant les figures de Colomb et de Galilée (plutôt que les opposer) pour créer les protagonistes de leurs œuvres.

En effet, dans ces textes la référence aux découvertes géographiques reste fondamentale, comme l'affirme de façon réussie M. Campbell : « America changed the moon forever, and both Godwin and Cyrano make that point in many ways »³⁸⁹.

Déjà, les narrations utopiques et les récits de voyage, qui sont à la base de ces œuvres, sont en origine étroitement reliés à la découverte de l'Amérique³⁹⁰ ; Godwin, Cyrano (et Kepler avant eux avec le *Somnium*) réélaborent ensuite ces genres, en rajoutant la problématique « moderne » des nouveaux mondes célestes et du voyage sidéral³⁹¹.

Comme dans le cas des épopées italiennes de conquête, mais aussi de la poésie d'éloge, il semble alors que les découvertes astronomiques aient trouvé leur expression

Comique des Estats & Empires de la Lune. On avoit veu il y avoit quelque temps la Traduction d'un Livre qui traitoit du Monde de la Lune, où un Espagnol disoit avoir esté transporté dans une Machine par de certains Oyseaux [...] C'estoit là encherir sur le Songe de Kepler grand Astrologue, qui a décrit toutes les apparences de la Lune, & sur le Livre d'un Philosophe moderne appellé le Monde dans la Lune, & sur les Cartes qu'on a fait de cet Astre [...] », ds. C. Sorel, *La bibliothèque française de M. C. Sorel Premier Historiographe de France. Seconde édition, revue et augmentée*, Paris, Compagnie des Libraires du Palais, 1667, p. 191-192.

³⁸⁸ Voir p.e. R. M. Philmus, *Into the Unknown ; the Evolution of Science-Fiction from Francis Godwin to H.G. Wells*, University of California Press, Los Angeles, 1970. Aujourd'hui, les études qui associent ces trois textes sont nombreux. On se limite à renvoyer ici à l'étude de F.A. Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*, proposant aussi un panorama de la bibliographie précédente. On prendra en considération et citera plusieurs de ces études dans les pages qui suivent.

³⁸⁹ M. B. Campbell, *Wonder and Science. Imagining Worlds in Early Modern Europe*, New York, Cornell University Press, 1999, p. 152. « l'Amérique a changé la Lune pour toujours, et tant Godwin que Cyrano l'attestent de plusieurs façons ».

³⁹⁰ Le deuxième pour des raisons évidentes, le premier naissant, avec More, comme possibilité d'imaginer une autre terre nouvelle aux caractéristiques idéales. Voir p.e. A. Battistini, *Cedat Columbus...*, *op. cit.*, p. 118.

³⁹¹ Voir M. B. Campbell, *Wonder and Science, op. cit.*, ou les études de J.-C. Racault, « Les ailleurs de Cyrano », ds. *Ailleurs imaginés, Cahiers CRLH CIRAOI*, 6, 1990, p. 9-19, partiellement repris dans id., *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris – Sorbonne, 2003.

naturelle dans les genres qui avaient déjà célébré l'exploit américain, ou s'en étaient inspirés.

Ces textes intègrent alors pleinement les discours contemporains associant les deux découvertes et leurs protagonistes, en tirant toutes les conséquences des spéculations képlériennes, ou bien en les conduisant à des paradoxes irrésolubles.

4.1) La Lune de Godwin, entre Chine et Amérique

L'œuvre *The Man in the Moone* (1638) paraît 4 ans après le *Somnium*, posthume et anonyme, signée « E.M. ». Pour augmenter le mystère, elle se présente comme traduction anglaise d'une hypothétique œuvre espagnole.

La confusion régnait encore quelques temps après, si on songe que Badouin, le traducteur français de l'œuvre, en 1648 montrait encore des doutes sur l'attribution du texte³⁹². Toutefois John Wilkins, futur membre de la Royal Society, fasciné par la possible existence d'un monde dans la lune, déjà en 1640, dans la réédition de son traité, ne considérait plus comme un secret l'identité se cachant derrière « E. M. »³⁹³, pseudonyme adopté plusieurs fois en précédence par son compatriote, l'évêque de Llandaff et d'Hereford, Francis Godwin.

En effet, cette œuvre originelle et réussie, connaissant plusieurs traductions et publications dans toute l'Europe³⁹⁴ et inspirant maintes œuvres suivantes, dont

³⁹² « Voilà, Monsieur, un sujet assez divertissant, et que l'Autheur de ce livre, soit Espagnol, soit Anglois [...] », dédicace de J. Badouin, ds. F. Godwin, *L'homme dans la lune/The Man in the Moon*, éd. bilangue, A. Amartin (éd.), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1984, p. 5. On emploiera dorénavant comme référence cette édition bilangue, reproduisant l'édition de 1657 du texte et ne différant de l'original que par quelques détails d'ordre stylistique. On l'indiquera, par simplicité, comme « *Godwin* ». On a préféré adopter cette édition en ce qu'elle propose aussi la traduction française, par J. Badouin, qui n'est pas toujours correcte, mais se révèle intéressante.

³⁹³ « Having thus finished this discourse, I chanced upon a late fancy to this purpose under the fained name of *Domingo Gonsales*, written by a late reverend and learned Bishop : In which [...] there is delivered a very pleasant and well contrived fancy concerning a voyage to this other world. », J. Wilkins, *A discourse concerning a new world & another planet in 2 bookes*, Printed [by John Norton and R. Hearne] for John Maynard, & are to be sold at the George, in Fleetstreet neare St. Dunstons Church, London, 1640, tome I, p. 240. « Ayant ainsi terminé ce Discours, je suis tombé sur une fiction écrite tout récemment à ce but, sous le nom feint de *Domingo Gonsales* – œuvre d'un révérend, évêque savant : dans cette-ci [...] on trouve un récit très plaisant et bien construit, à propos d'un voyage vers cet autre monde. ». La traduction est de nous. Dans la première traduction française du texte (J. Wilkins, *Le monde dans la Lune. Divisé en deux livres. Le premier, prouvant que la Lune peut estre un monde. Le second, que la Terre peut estre une planette. De la traduction du Sr de La Montagne*, J. Cailloüé, Rouen, 1655) ce morceau, que Wilkins rajoute presque comme *post-scriptum* juste avant la fin de l'œuvre, n'est pas présent.

³⁹⁴ L'œuvre paraît en France en 1648, 1651, 1654, 1666, 1671, en Allemagne en 1659 et 1660 ; et en Hollande en 1651, 1666, et 1710. Voir McColley, « The Date of Godwin's "Domingo Gonsales" », ds. *Modern Philology*, Vol. 35, No. 1 (Aug., 1937), p. 48.

notamment les deux « histoires comiques » de Cyrano, était le travail d'une figure plutôt obscure et marginale dans la scène intellectuelle de l'époque, ce qui surprend souvent la critique, essayant de retracer les sources et les motivations à la base de cette fiction.

Francis Godwin naît en 1562 et accomplit ses études à Oxford, à la Christ Church, obtenant un « Bachelor of Arts » en 1581 et un « Master of Arts » en 1584. La période universitaire est probablement féconde de maintes inspirations à la base de son œuvre, et lui fournit plusieurs connaissances fondamentales : dans ces années, en effet, il aurait pu profiter d'un climat assez stimulant, écouter de nombreuses dissertations portant sur des questions astronomiques, ou même sur la pluralité des mondes³⁹⁵ ; voir peut-être la dissertation et les leçons tenues par Giordano Bruno à Oxford en 1583 à propos du système copernicien³⁹⁶, ou bien avoir comme professeur de géographie le futur éditeur d'une production monumentale autour des navigations anglaises, Richard Hakluyt³⁹⁷. Selon ses premiers biographes³⁹⁸, il avait aussi des bonnes connaissances en mathématique.

Après ses études universitaires, Godwin conduit une carrière ecclésiastique, et il développe dans cette période aussi son intérêt pour les antiquités. Il publie des études érudites autour de l'histoire des évêques anglais, à partir de l'introduction de la foi chrétienne en Angleterre jusqu'à ses jours, ce qui lui vaut la promotion comme évêque de Llandaff, et ensuite, en 1617, d'Hereford, charge qu'il maintiendra jusqu'à la mort, en 1633. Dans cette période il rédige aussi des chroniques historiques, et des spéculations sur la cryptographie et les messages chiffrés, qui connaîtront un bon succès.

³⁹⁵ Voir p.e. J. L. Russell, « The Copernican system in Great Britain » in *The Reception of Copernicus' Heliocentric Theory*, Proceedings of a symposium organised by the Nicolas Copernicus Committee of the international union of the history of science, J. Dobrzycki (éd.), Dordrecht/Boston, Reidel, 1972, p. 189-221.

³⁹⁶ À ce propos, voir les intéressantes remarques de F. Mordechai, « Giordano Bruno in England, Revisited » ds. *Huntington Library Quarterly*, 67, 2004, p. 329-46. L'auteur explore les contrastes parmi Bruno et les professeurs d'Oxford, dus à son attitude prétentieuse, qui se prêtait à la ridiculisation. Une semblable méfiance fut réservée par cette université, en ces années, envers Antonio del Corro, calviniste espagnol demandant un degré en théologie à Oxford, ce qui lui fut refusé, en raison aussi de son attitude. Est-ce que cet épisode pourrait avoir influencé en quelques façons Godwin ?

³⁹⁷ Pour une soignée biographie de l'auteur, voir l'introduction à l'édition de W. Poole : F. Godwin, *The Man in the Moone*, W. Poole (éd.), Toronto, Broadview editions, 2009, p. 11.

³⁹⁸ Voir par exemple A. Wood, *Athenae Oxonienses: An Exact History of All the Writers and Bishops who Have Had Their Education in the University of Oxford. To which are Added the Fasti, Or Annals of the Said University*, Volume 2, F. C. & J. Rivington, 1815, p. 555.

L'évêque conçoit *The Man in the Moone* probablement vers la fin de sa vie (1627/1628)³⁹⁹, en tant que véritable humaniste, exploitant toutes les sources livresques et les références qu'il avait à disposition, tout comme les connaissances et les stimuli acquis depuis sa jeunesse, plutôt que en s'insérant véritablement dans un milieu intellectuel ou dans des débats contemporains : Grafton⁴⁰⁰ nous rappelle que la « Révolution » des modernes avait lieu tant contre les connaissances théoriques, que dans un système, paradoxalement, encore livresque.

Le récit de *The Man in the Moon*, en bref, est l'histoire d'un espagnol têtu et aventureux, Domingo Gonsales, et se déroule entre 1599 et 1601⁴⁰¹. Domingo, au dépit de ses nobles origines, finit par perdre tout son argent et se trouve ainsi impliqué dans de nombreuses mésaventures. D'abord, il est embauché au service du duc d'Alva luttant contre les Provinces Unies ; ensuite, rentré en Espagne, il combat dans des duels, et tue un homme.

Pour cette raison il devient victime d'un chantage, qui l'oblige à prendre la mer avec la compagnie des Indes Orientales, pour faire fortune.

Tombé malade pendant un de ces voyages, il cherche de se remettre en bonne santé en s'arrêtant dans l'île de Saint Héléne, avec un nègre qui se prend soin de lui. Ici, il découvre « the only paradice »⁴⁰² qu'il croit exister dans la Terre, habité par de nombreux animaux. Pour se distraire, il invente des moyens pour communiquer avec le nègre grâce à des signaux lumineux, et, après, il décide d'appivoiser des oies sauvages, les « gansas », pour qu'elles transportent des paquets de l'un à l'autre.

³⁹⁹ Étant donnée la parution posthume de l'œuvre, soignée par le fils de Francis, et le contraste avec la datation du récit intra-diégétique (1599-1601, suivant les dates citées par Domingo) la critique s'est partagée sur la date de composition de l'œuvre. Suivant un filon critique (Empson ; Campbell), *The Man in the Moone* serait le fruit de la jeunesse de Godwin, entamé pendant ses années universitaires (donc avant 1584) tellement riches de stimuli, et complété, dans une deuxième phase de rédaction, avec toutes les références qu'on reconnaît comme postérieures. Cette hypothèse demeurant presque impossible à soutenir, sinon sur la base d'hypothèses, on s'attestera plutôt sur la position de G. McColley et, récemment, de W. Poole, attribuant l'œuvre directement aux années '20, notamment entre 1628 et 1629, sur la base des sources employées par l'auteur. Voir W. Empson, «Godwin's voyage to the moon», ds. *Essays on Renaissance Literature. Volume 1: Donne and the new philosophy*, Cambridge University Press, 1993, p. 221-254, ou M. B. Campbell, «Speedy Messengers: Fiction, Cryptography, Space Travel, and Francis Godwin's *The Man in the Moone*», ds. *The Yearbook of English Studies*, Vol. 41, No. 1, Travel and Prose Fiction in Early Modern England (2011), pp. 190-204; McColley, «*The Date of Godwin's "Domingo Gonsales"*», *op. cit.*; F. Godwin, *The Man in the Moone*, W. Poole (éd.), *op. cit.*

⁴⁰⁰ A. Grafton, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

⁴⁰¹ Les datations sont reportées par le narrateur : Godwin, p. 36.

⁴⁰² « Le Paradis », Godwin, p. 22-23.

De là, il lui surgit l'idée d'essayer à leur faire transporter quelque chose de plus lourd : soi-même. Après quelques expériences, il arrive à mettre son projet en pratique, par le biais d'une machine reliée aux oies.

Ainsi, à l'arrivée de navires espagnols, il repart vers sa terre natale pour faire connaître son invention extraordinaire, sauf, évidemment, rencontrer des autres aventures : les navires sont attaqués et défaits par une flotte anglaise, et le pauvre Domingo est obligé à échapper par les biais de ses oies, en rejoignant l'île la plus proche, Tenerife.

Ici, il est à nouveau poursuivi – cette fois par les indigènes sauvages – et il échappe en volant avec ses oies jusqu'au pique de l'île. Les animaux, toutefois, ne s'arrêtent pas là : poussés par leur instinct migratoire, ils continuent leur vol, et Domingo découvrira bientôt que leur endroit de migration annuelle n'est rien d'autre que la Lune.

Pendant le voyage, le héros, bouleversé, fait différentes découvertes, certaines d'ordre fantastique (la présence de démons dans l'air), d'autres reliées de façon précise aux discours scientifiques contemporains : l'absence d'attraction magnétique une fois éloigné de la Terre, l'absence de la région de feu – théorisée par Aristote – près de la Lune, et, surtout, la rotation de la Terre sur elle-même.

Une fois arrivé dans la Lune, l'espagnol rencontre ses habitants, peuple civilisé et chrétien à l'énorme stature, qui l'accueille très bien, en lui offrant la possibilité d'apprendre leurs coutumes, leur langue tonale, et de parler avec leur roi suprême, Irdonozur.

Après environ une année en leur compagnie, Domingo décide de rentrer chez sa famille et se remet en voyage avec ses « gansas », en finissant, toutefois, pour toucher terre non pas en Espagne, mais en Chine.

Ici, il est au début poursuivi comme magicien dangereux, et pour cela tenu en garde, mais enfin il est accepté et devient proche de l'autorité du lieu, le Mandarin ; il peut ainsi se promener pour Pékin et rencontrer les pères jésuites qui se trouvaient en mission là-bas.

Ceux-là l'encouragent à écrire son histoire, recueillent son manuscrit et l'envoient en Espagne pour qu'il soit publié, tandis que lui-même il prépare son retour à la maison.

La critique a souvent souligné la complexité et l'intérêt de cette narration, qui arrive à exploiter les données de la nouvelle philosophie, de l'histoire et géographie

contemporaines et des récits de voyage, pour construire une fiction à bien des égards « crédible », qualifiée par Touati comme « possible, même si invraisemblable »⁴⁰³.

L'effet sur la réception fut tel que le futur secrétaire de la Royal Society, J. Wilkins, n'hésitera pas à citer les oies sauvages comme moyen possible pour rejoindre, dans le futur, la lune, présentant à ce propos l'exemple de *The Man in the Moone*⁴⁰⁴.

Par ailleurs, on fait l'hypothèse aussi que le terme « gansas » soit tiré du récit de voyage de Gerrit de Veer dans les pays du Nord avec W. Barentz, paru en 1598 (1605 en anglais) et très connu à l'époque, au cours duquel on cite la découverte, dans les pays du Nord, du lieu de migration des oies sauvages hollandaises – à propos duquel tout le monde⁴⁰⁵ s'interrogeait – appelées « rotgansen »⁴⁰⁶. Ainsi, même ce donné serait fondé sur des lectures contemporaines.

Godwin se démontre tout à fait au courant aussi des nouveautés astronomiques de son temps. Pendant son voyage spatial, le narrateur arrive à démolir certaines conceptions aristotéliennes, telle que l'existence d'une région de feu⁴⁰⁷, ou la pesanteur des corps déterminée par la composition interne des éléments⁴⁰⁸. Il constate la luminosité de la

⁴⁰³ Voir F. A. Touati, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle*, op. cit., p. 120 suiv.

⁴⁰⁴ Outre que dans le *Discourse* cité auparavant, il en fait mention aussi en 1648, dans son *Mathematical Magick* : «There are others who have conjectured a possibility of being conveyed through the air by the help of fowls; to which purpose that fiction of the *Ganza's*, is the most pleasant and probable [...]», J. Wilkins, *Mathematical Magick ; or the wonder that may be performed by Mechanical Geometry*, Samuel Gellibrand, Londres, 1648, p. 199-210. « Il y en a d'autres qui ont fait des conjectures sur la possibilité du transport dans l'air à l'aide d'oies ; à cet égard, la fiction des *Gansas* est la plus plaisante et la plus probable. [...] ». Cité et traduit par F.Ait-Touati, ds. *Cosmopoétique...*, op. cit., p. 141.

⁴⁰⁵ Burton aussi, dans *The anatomy of melancholy*, citait cette question comme insoluble. Voir R. Burton, *The anatomy...*, op. cit., p. 232.

⁴⁰⁶ Voir G. de Veer, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz 1594-1597*, X. De Castro (éd.), Chandeigne, 2000, p. 75-76.

⁴⁰⁷ « But alas how many of their Errors hath time and experience refuted in this our age [...] Amnogst many other of their vaine surmises, the time and order of my narration putteth me in mind of one, which now my experience found most untrue. Who is there that hath not hitherto believed the uppermost Region of the Ayre to be extreame hot, as being next forsooth unto the natural place of the Element of Fire. O Vanities, fansies, Dreames! [...] I found the Ayre of one and the selfe temper [...] As for that Region of Fire our Philosophers talke of, I heard no newes of it; mine eyes have sufficiently informed me there can be no such thing. »; « [...] leurs sentimens ridicules, que l'Experience et les ans n'ont que trop descouverts à nostre siècle; au nombre desquels le temps et l'ordre de mon discours veulent que je mette une de leurs opinions, qui s'est trouvée trs-fausse par l'épreuve que j'en ay faite. N'ont-ils pas creu jusques icy la plus haute region de l'air extrêmement chaude, pour estre la plus proche du feu ; ce qui n'est pourtant qu'absurdité, que fantaisie, et que songe. [...] Je trouvoy dans l'air un temperament tousjours égal [...] Quant à cette Region du feu, dont nos Philosophes font tant de bruit, je n'en ouys aucune nouvelles ; et mes yeux m'éclaircirent entierement de cette doute, en me faisant voir le contraire. », *Godwin*, p. 58-61.

⁴⁰⁸ « I found then this by Experience that which no Philosopher ever dreamed of, to wit, that those things wee call heavie, do not sinke toward the Center of the Earth, as their naturall place, but as drawn by a secret property of the Globe of the Earth [...] » ; « J'ai trouvé par cette esprouve ce à quoy

Terre vue de l'espace, mais aussi la présence de certains « taches » (les continents) qui bougent tout autour d'elle : il ne peut alors qu'admettre la vérité du système copernicien, ou du moins en partie, en considérant qu'il voit de ses propres yeux seulement la rotation de la Terre sur elle-même⁴⁰⁹. Il affirme ne pas pouvoir trancher, par contre, sur la question de la rotation de la Terre autour du Soleil : « I will not go so farre as Copernicus, that maketh the Sunne the Center of the Earth, and unmoveable, neither will I define any thing one way or other. Only this I say, allow the Earth his motion (which these eyes of mine can testifie to be his due) [...] »⁴¹⁰

Ainsi, comme les chercheurs l'ont relevé, le narrateur adhère exactement au même système suivi par l'anglais W. Gilbert, dans son *De Magnete* paru en 1600⁴¹¹.

Comment notre évêque aurait-il eu l'idée de s'appuyer sur ces données scientifiques pour construire une telle fiction de voyage sidérale ?

The Man in the Moone nous fait songer, évidemment, au *Somnium* de Kepler : outre à l'affinité d'ordre générale entre les deux textes, même au niveau spécifique les ressemblances sont plusieurs.

Comme le rappellent entre-autre McColley, ou Sarah Hutton⁴¹², le protagoniste est un espagnol à la taille mince, voyageur dans les Indes orientales – exactement ce que

les Philosophes n'ont jamais pensé jusques icy. C'est que les choses pesantes ne tendent point vers le centre de la terre, comme à leur lieu naturel ; mais semblent plustost estre attirées par une certaine qualité du Globe terrestre [...] », *Godwin*, p. 48-49.

⁴⁰⁹ « Againe, the Earth [...] did as it were mas kit selfe with a kind of brightnesse like another Moone, and even as in the Moone we discerned certaine spots or Clouds, as it were, so did I then in the earth. But whereas the forme of those spots in the Moone continue constantly one and the same; these little and little did change every hower. The reason thereof I conceive to be is this, that whereas the Earth according to her natural motion, (for such a motion she hath, I am now constrained to joyne in opinion with Copernicus,) turneth round upon her owne Axe every 24 howers from the West unto the East [...] » ; « Davantage, la terre [...] me sembloit, par manière de dire, se masquer d'une certaine lumiere, ainsi qu'une autre Lune ; et comme en celle-cy sont remarquables certaines taches obscures, elles l'estoient de mesme en la terre. Mais au lieu que les formes de ces taches demeurent tousjours constantes, celles-cy au contraire changeoient à tout heure. La raison de cela est, ce me semble, que comme la terre, selon son mouvement naturel, (que je suis maintenant contraint d'avouer avec Copernicus) tourne en rond sur son pivot de l'Est à l'Ouest, de vingt-quatre en vingt-quatre heures [...] », *Godwin*, p. 54-55.

⁴¹⁰ « Quoy qu'il en soit, je ne veux point pour moy, ny aller si avant que Copernicus, qui fait le Soleil le Centre de la terre, et du tout immobile ; ny entreprendre non plus de rien decider touchant l'un et l'autre. Il me suffit de justifier par mes propres yeux le mouvement de la terre [...] », *Godwin*, p. 56-57.

⁴¹¹ Gilbert soutenait seulement le premier des deux mouvements terrestres, sans se prononcer nettement sur le deuxième, dans une acception encore progressive des théories de Copernic. Voir F. Tinguely, *La poétique du décentrement...*, *op. cit.* ; W. Poole souligne que Godwin pouvait connaître aussi le traité de M. Ridley, *Short Treatise of Magneticall Bodies and Motions*, paru en 1613, sorte de traduction anglaise de l'œuvre de Gilbert, dans lequel en plus on esquissait la possibilité de déplacer le point de vue sur la Lune. Voir W. Poole, *op. cit.*

l'allemand suggérait comme l'idéal voyageur dans la lune⁴¹³ ; ensuite, dans le voyage (que, toutefois, Duracotus n'accomplit pas, en se limitant à écouter le récit du démon) on rappelle, comme on l'a vu, la théorie du magnétisme de Gilbert, qui était à la base des réflexions de Kepler, et on observe la rotation de la Terre sur elle-même, grâce au mouvement des continents, ce que les lunaires du *Somnium* constatent tous les jours. Enfin, la Lune est un autre monde habité, les taches qu'on observe de loin sont bien les zones terrestres et les montagnes, et les lunaires sont un peuple à la taille énorme, obligé à la léthargie pendant des longues périodes à cause de la chaleur excessive.

Les affinités entre les deux œuvres sont remarquables.

Et pourtant, le texte de l'allemand a effectivement paru en 1634, un an après la mort de Francis Godwin, qui eut lieu en 1633.

Comme on le sait bien, le manuscrit de l'astronome avait commencé sa circulation clandestine déjà en 1611⁴¹⁴, toutefois, la possibilité que ce manuscrit ait voyagé jusqu'en Angleterre, avant la parution, pour rejoindre notre évêque dans sa paroisse, ne peut rester qu'au niveau d'hypothèse, soutenue par exemple par M. H. Nicolson sur la base de quelques reconstructions⁴¹⁵, mais finalement impossible à prouver. Les ressemblances internes, de même, bien que frappantes, ne suffisent pas pour trancher dans l'une ou l'autre direction – W. Poole⁴¹⁶, par exemple, les reconduisant toutes à des autres sources communes.

L'une des sources qu'on considère alors comme fondamentale pour *The Man in the Moone* est l'œuvre d'un autre célèbre élève de la Christ Church d'Oxford : *The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton. Cette œuvre encyclopédique, *summa* du savoir de l'époque, paraît en différentes éditions tandis que Godwin était encore vivant (1621,

⁴¹² S. Hutton, « *The Man in the Moone and the New Astronomy: Godwin, Gilbert, Kepler* », ds. *Etudes Epistémè*, n° 6 (2004), p. 1-11.

⁴¹³ « Nulli a nobis sedentarii ascicuntur in hunc comitatum, nulli corpulenti, nullidelicati, sed legimus eos qui aetatem veredorum assiduo usu consumunt, aut qui navibus frequenter Indias adeunt [...] Nulli e Germania viri apti sunt, Hispaniorum sicca corpora non respuimus. »; « Nous refusons de prendre pour compagnons des hommes inactifs, corpulents ou délicats, nous choisissons au contraire ceux qui passent leur vie à cheval, ou qui se rendent souvent aux Indes par mer [...] Les Allemands ne conviennent pas du tout, mais nous ne dédaignons pas les Espagnols au corps ferme. », p. 32-33.

⁴¹⁴ En obligeant Kepler à courir en défense de la mère accusée de sorcellerie, à cause de sa ressemblance avec la sorcière mère de Duracotus, et en le poussant à rédiger, plus tard, l'immense masse des notes explicatives..

⁴¹⁵ Nicolson fonde sa thèse sur l'hypothétique connaissance du manuscrit du *Somnium* de la part de J. Donne, ce qui témoignerait une circulation en Angleterre. Voir M. H. Nicolson, « Kepler, the *Somnium*, and John Donne », ds. *Journal of the History of Ideas* 1 (1940), p. 259-280.

⁴¹⁶ W. Poole, « The Origins of Francis Godwin's *The Man in the Moone* (1638) », ds. *Philological Quarterly*, 84, 2, 2005, p. 189-210.

1624, 1628, 1632) : Poole soutient, en tenant compte de la datation de composition de l'œuvre de Godwin (1628-1629), et de nombreuses frappantes ressemblances, que notre auteur aurait consulté celle parue en 1628.

Fondamentale pour Godwin aurait été, notamment, la section « Digression of ayre », présente dans la deuxième partie de cette édition. Ici, l'auteur s'éloigne de son sujet pour imaginer un véritable voyage tout autour de la Terre, et ensuite dans l'espace : en se déplaçant avec l'imagination d'un lieu à l'autre, il traite à chaque fois des problématiques tout à fait différentes, plus ou moins scientifiques⁴¹⁷. L'auteur en profite ensuite pour s'élever dans la contemplation des régions célestes, en touchant à nouveaux de nombreux sujets scientifiques d'actualité, comme l'existence d'orbites solides, la corruption des corps célestes, le magnétisme, les mouvements planétaires etc., en montrant à chaque fois une parfaite mise à jour, et en confrontant l'opinion de différents auteurs, anciens et modernes.⁴¹⁸

On comprend qu'une telle œuvre pouvait fournir une excellente source sur laquelle puiser pour obtenir un grand nombre de connaissances spécifiques, de renvois à d'autres sources, et d'inspirations.

À ce stade, l'auteur se trouve à affronter aussi la question de l'existence d'habitants planétaires :

Now if the Earth move, it is a Planet, and shines to them in the Moone, and to the other Planetary inhabitants, as the Moone & they doe to us upon the Earth: both shine she doth, as *Galilie*, *Kepler*, and others prove, and then per consequens, the rest of the Planets are inhabited, as well as the Moone, which he grants in his *dissertation with Galilies Nuncius Siderius, that there be Ioviall and Saturnine Inhabitants*, and that those severall Planets, have their severall Moone about them, as the Earth hath hers, as *Galileus* hath already evinced by his glasses [...] yet *Kepler*, the Emperours Mathematician, confirms out of his experience [...]⁴¹⁹

⁴¹⁷ Climats, longitudes, endroits de migration des oiseaux, existence du Paradis terrestre etc.

⁴¹⁸ Pour la diffusion des questions de la moderne astronomie en Angleterre, voir p. e. J. L. Russell, « The Copernican system in Great Britain » in *The Reception of Copernicus' Heliocentric Theory*, Proceedings of a symposium organised by the Nicolas Copernicus Committee of the international union of the history of science, J. Dobrzycki (éd.), Dordrecht/Boston, Reidel, 1972, p. 189-221.

⁴¹⁹ R. Burton, *The Anatomy of Melancholy. What it is, With all the kindes, causes, symptomes, prognosticks, and seuerall cures of it. In three maine partitions, with their seuerall sections, members and subsections. Philosophically, medicinally, historically opened and cut vp, by Democritus Iunior, the Thirde edition, corrected and augmented by the author*, Oxford, Henry Cripps, 1628, p. 239-240. Les mots sont soulignées par l'auteur. Burton souligne aussi que lui-même a vérifié ces observations: « Some of those about Jupiter I have seene my selfe by the help of a glasse 8 foot long. », *Ibid.*, p. 240; « [...] si la terre se meut, il s'agit d'une planète et elle brille pour les habitants de la Lune et des autres planètes tout comme ces planètes brillent pour nous sur terre: or il est tout à fait vrai qu'elle brille, comme l'ont démontré Galilée, Kepler et d'autres; il s'ensuit, *per consequens*, que les autres planètes sont habitées, de même que la Lune, ce que Kepler concède dans son débat avec le messager céleste de

Ainsi, au sujet de cette problématique, la source la plus citée est la *Dissertatio cum Nuncio* de Kepler, où, comme on l'a vu, on n'hésitait pas à supposer l'existence d'autres mondes habités :

But who shall dwell in these vast Bodies, Earths, Worlds, if they bee inhabited? Rationall creatures, as Kepler demand? Or have they soule to bee saved ? Or doe they inhabit a better part of the World then we doe? Are we or they Lords of the Worlds? And how are all things made for man? *Difficile est nodum hunc expedire, eo quod nondum omnia quae huc pertinent, explorata habemus [...]*⁴²⁰

Étant donné que juste avant ce passage se situe un morceau qui, suivant la belle analyse de Poole, est repris presque certainement dans l'œuvre de Godwin⁴²¹, on peut considérer hautement probable que l'auteur se soit arrêté en général sur ces pages, qui auraient ainsi inspiré son récit.

Il est difficile de savoir si Godwin connaissait directement la *Dissertatio* (où, entre-autre, on cite l'astronomie lunaire du *Somnium*), d'autant plus que l'évêque ne reprend pas certaines affirmations importantes de l'œuvre, comme l'acceptation de l'interprétation galiléenne des taches lunaires comme vallées (dans *The Man in the Moone*, les taches sont encore des montagnes, tout comme dans le *Somnium*).

En tout cas, même si Godwin avait entre ses mains seulement *The Anatomy of Melancholy*, on comprend jusqu'à quel point cette œuvre faisait de médiatrice pour diffuser les théories képlériennes, en citant même directement les paroles de l'astronome allemand.

Peu avant, en participant de ce climat de fermentation intellectuelle, Burton s'amusait aussi à inciter des beaux esprits à réaliser ce voyage sidéral, que lui-même il était en train de conduire par le biais des ailes de Ménéippe et du télescope de Galilée⁴²².

Galilée: *il y a des habitants sur Jupiter et Saturne, &c.*, et ces diverses planètes ont diverses lunes autour d'elles, comme la terre a la sienne, ainsi que Galilée l'a prouvé à l'aide de ses lunettes [...] Kepler, mathématicien de l'Empereur, a confirmé en vertu de sa propre expérience [...] » ; « J'ai moi-même pu voir certaines des lunes de Jupiter à l'aide d'une lunette de 8 pieds de long. » tr. par B. Hoepffner et C. Goffaux, ds. R. Burton, *Anatomie de la mélancolie*, B. Hoepffner, C. Goffaux et J. Starobinski (éds.), vol. II, Paris, José Corti, 2000, p. 826-827.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 240 ; « Mais qui vit dans ces corps gigantesques, ces terres, ces mondes, s'ils sont habités ? (demande Kepler) Des créatures rationnelles ? ont-elles des âmes à sauver ? ou bien vivent-elles dans une partie du monde meilleure que la nôtre ? Qui sont les seigneurs du monde, ces créatures ou nous ? Et se peut-il que tout ait été créé pour l'homme ? Résoudre ce problème est difficile car nous ne possédons pas tous les éléments nécessaires [...] », tr. par B. Hoepffner et C. Goffaux, *op. cit.*, p. 829.

⁴²¹ Il s'agit du passage concernant les deux enfants « verts », légende racontée d'abord par William of Newburgh, mais transformée par Burton, suivant lequel il s'agirait des habitants des planètes, tout comme le soutient Godwin. À ce propos, voir W. Poole, *The origins...*, *op. cit.*

⁴²² « If the Heavens then be penetrable, as these men deliver [...] it were not amisse in this aeriall progresse, to make wings, and flye up [...] and some new-fangled wits, me thinkes, should some time or other finde out: or if that may not be, yet with a *Galilies* glasse, or *Icaro-menippus* wings in Lucian,

On rappelle, par ailleurs, que Bacon aussi avait théorisé, dans sa *Sylva Sylvarum*, publiée en 1627 ensemble avec la *New Atlantis* (le modèle des voyages utopiques/scientifiques du XVII^e siècle) et contenant plusieurs expériences et récits fabuleux, la possibilité pour l'homme de bouger dans l'air par le biais d'une machine tirée par des oiseaux.⁴²³

McColley le considère une source de Godwin, et on ne peut que se trouver d'accord, étant donné aussi le relief donné par Bacon à la dimension expérimentale, présente de même dans l'œuvre de l'évêque.

Ainsi, les hypothèses de l'astronome sur les progrès futurs de l'humanité (et notamment, la « colonisation » de la lune), avaient été bien reçues dans le milieu anglais: le défi avait été lancé, et on verra avec quelles implications.

De quelle façon Godwin prolongeait-il le parallélisme Amérique/Lune dans son œuvre ?

Dans *The Man in the Moone*, le lien entre voyages terrestres et découvertes astronomiques est évident, Godwin insérant le vol dans la lune dans une série de voyages autour du globe, en poursuivant la tradition ouverte par les narrations utopiques de Bacon et Campanella, et l'enrichissant à travers la lecture des récits de voyage contemporains⁴²⁴.

Les voyages du héros, véritable fusion de Colomb et Galilée, toutefois ne touchent pas l'Amérique, mais plutôt les Indes Orientales, l'île de St. Hélène, Tenerife et, enfin, la Chine.

command the Sphaeres and Heavens, and see what is done amongst them. », R. Burton, *The anatomy...*, *op. cit.*, p. 238; « Si donc, comme ces hommes l'avancent, les cieux sont pénétrables [...] il serait tout à fait à propos, au cours de mon expédition aérienne, de me construire des ailes et de m'envoler là-haut [...] et j'ai bien l'impression que certains beaux esprits amoureux de la nouveauté devraient un jour ou l'autre s'en occuper: ou bien, si cela est impossible, en m'aidant toutefois de la lunette de Galilée ou des ailes que Lucien donne à Ménippe, dominer les sphères et le cieux, & voir ce qui s'y passe. », tr. par B. Hoepffner et C. Goffaux, *op. cit.*, p. 820.

⁴²³ « It is reported that amongst the Leucadians, in Ancient time, upon a Superstition, they did use to Precipitate a Man, from a High Cliffe in to the Sea; Tying about him with Strings, at some distance, many great Fowles; And fixing unto his Body divers Feathers, spred to breake the Fall; Certainly many Birds of good Wing, (as Kites, and the like) would beare up a good Weight as they flie; And spreading of Feathers, thin and close, and in great Breadth, will likewise beare up a great Weight; Being even laid, without Tilting upon the Sides. The further Extension of this Experiment for Flying may be thought upon. », cité par McColley, «*The Date of Godwin's "Domingo Gonsales"*», *op. cit.*, p. 13.

⁴²⁴ Des références presque certaines sont, par exemple, les œuvres de Hakluyt et Linschoten, outre à celle de Purchas. On songe à *The Principal Navigations* de Hakluyt, parue à partir de 1598, et à la traduction anglaise du voyage de Linschoten, *Discours of Voyages into the Easte and West Indies*, parue dans la même année. Voir l'introduction de W. Poole, *op. cit.*, p. 29 suivantes.

Les références à la liaison entre découverte de l'Amérique et observations célestes se trouvent alors dans quelques détails qu'on aura lieu d'approfondir, et, surtout, dans la préface, signée « E.M. », pseudonyme habituel de l'auteur, et pour cela attribuée à Godwin. Ce morceau se révèle d'une fondamentale importance :

[...] In substance thou hast here a new discovery of a new world, which perchance may finde little better entertainment in thy opinion, than that of Columbus at first, in the esteeme of all men. Yet his than but poore espial of America, betray'd unto knowledge soe much as hath since encreast into a vaste plantation. And the then unknown, to be now of as large extent as all other the knowne world. [...] Buth the knowledge of this may seeme more properly reserv'd for this our discovering age: in which our Galilaeusses, can by advantage of their spectacles gaze the Sunne into spots, and descry mountains in the Moon.⁴²⁵

Ici, on essaye de convaincre le lecteur que l'histoire, bien qu'étant évidemment un récit fantastique, contient aussi bien des éléments du moins possibles, et crédibles, en se qualifiant comme ensemble de « fancy and judgement ». Pour soutenir la crédibilité de l'hypothèse du voyage dans la lune on cite la surprise et l'incrédulité qui avaient accompagné d'abord l'entreprise de Colomb, pour être bientôt démenties par l'évidence des faits.

Ensuite, on cite Galilée, en soulignant que le genre de voyage réalisé par Domingo était pensable surtout dans cet âge, dans laquelle l'astronome et ses disciples étaient en train de réaliser en continuation des nouvelles découvertes, comme les taches dans le soleil et les montagnes dans la lune : ainsi, il ne serait pas tellement impossible d'imaginer une « new discovery of a new world ».

Si l'argument du « précédent » américain était désormais topique à l'époque, lorsqu'on voulait soutenir la possibilité d'atteindre de nouveaux résultat – il suffit de songer à Bacon, ou au traité de Wilkins, dont la première édition paraissait dans la même année que *The Man in the Moone* et qui employait des expressions très similaires⁴²⁶ –

⁴²⁵ « Possible que ce nouveau Monde qu'il te découvre, ne trouvera pas un meilleur accueil en ton opinion, que fit d'abord celui de Colomb, dans les sentimens de tous les Esprits de son Siecle ; Et toutesfois, ces grandes terres de l'Amérique, dont il a eu la premiere Idée, parvenues à la connoissance des hommes, ont reçu depuis une infinité de nouvelles Colonies ; Et quoy qu'elles fussent alors inconnües, si est-ce qu'enfin il s'est verifié depuis, que l'estendüe n'en est pas moins vaste, que celle de tout le reste du Monde. [...] Mais apres tout, ce sont choses dont les notions semblent avoir esté particulièrement reservées au Siecle où nous sommes. Car il est si clairvoyant, que nos Galileistes peuvent avec leurs Lunettes remarquer des taches au corps du Soleil, et discerner de Montagnes dans le Globe de la Lune. » *Godwin*, p. 10-11.

⁴²⁶ « How did the incredulous World gaze at Columbus, when hee promised to discover another part of the earth, and he could not for a long time, by his confidence, or arguments, induce any of the Christian Princes, either to assent unto his opinion, or goe to the charges of an experiment? Now if he, who had such good grounds for his assertion, could finde *no better entertainment* among the wiser sort, and upper end of the World, 'tis not likely then that this opinion which I now deliver, shall receive any thing from the men of these dayes, especially our vulgar wits, but misbeliefe or derision. » J. Wilkins,

Godwin introduit un élément qui n'était pas toujours présent, un corollaire non fondamentale dans le développement de cette thèse : il cite, d'emblée, la colonisation (« [...] hath since increast into a vaste plantation »⁴²⁷).

On rappelle encore une fois que Kepler aussi avait suivi un raisonnement tout à fait semblable, dans la *Dissertatio*, en évoquant, à partir de l'exemple « américain », la possibilité des voyages lunaires, en parlant explicitement de « colons »⁴²⁸.

Pourquoi évoquer immédiatement cette implication du voyage en Amérique, d'emblée, en ouverture d'un récit fictionnel ? Est-ce que, en sous-entendu, Godwin songeait aussi à quelques formes de colonisation lunaire – la Lune devenant ainsi territoire où reproduire l'expérience américaine – en intégrant la rhétorique képlérienne et la poussant à ses conséquences ? Il espérait alors que cette manœuvre soit réalisée non pas par les allemands, mais par les anglais ?⁴²⁹

Cette hypothèse semblerait très lointaine à une première lecture de ce texte. En effet, comme on le verra mieux dans notre deuxième partie, toute la section concernant l'arrivée de Domingo dans la Lune acquiert des traits tout à fait utopiques, dans la tradition des récits de Bacon ou Campanella : le peuple lunaire est supérieur à tous les effets, leurs coutumes sont irréprochables (il n'existe pas de guerre, la fidélité conjugale est respectée etc.), la nourriture provient du sol presque sans besoin de travail etc., au

The discovery..., *op. cit.*, p. 3. Souligné par nous. « De quelle façon le monde incrédule regardait-il Colomb, lorsqu'il promettait de découvrir une autre partie de la terre, et longtemps il n'arrivait pas, à travers sa confiance, et ses arguments, à persuader aucun des Princes chrétiens à convenir avec son opinion, ou à se charger de soutenir cette expérience ? Maintenant si lui, qui avait un territoire si solide à la base de ses assertions, n'a pas pu trouver une meilleure réception parmi les plus sages, jusqu'aux zones les plus extrêmes du monde, il n'est pas probable que cette opinion que je vous présente ici recevra quelques choses de la part des hommes de ces jours – surtout parmi les esprits vulgaires – sinon incrédule ou dérision. » La traduction est de nous.

⁴²⁷ *Ivi.*

⁴²⁸ [...] aut (quod nuperrimo congressu quorundam philosophantium iucunde motum) detegi nunc primum regiones illas ; Colonos vero, primum atque quis artem volandi docuerit, ex nostra hominum gente non defuturos. Quis credidisset olim, tranquillioem et tutioem esse navigationem vastissimi Oceani, quam angustissimi sinus Adriatici, maris Balthici, freti Anglicani ? Da naves, aut vela caelesti aerae accommoda, erunt qui ne ab illa quidem vastitate sibi metuant. Adeoque quasi propediem affuturis, qui hoc iter tentent, Ego Lunarem, tu, Galilaeae, Iovialem, condemus Astronomiam. » ; « [...] ou bien (c'est une idée qui a tout récemment été plaisamment agitée lors d'une réunion de certains amateurs de la philosophie), qu'on vient de découvrir ces territoires mais que, pour les colons, il n'en manquera pas parmi notre espèce humaine dès que l'on aura enseigné l'art de voler. Qui eût cru jadis que la navigation sur le plus vaste océan serait plus tranquille et plus sûre que sur le golfe si étroit de l'Adriatique, la mer Baltique ou la Manche ? Donne des navires, règle leur voile sur les brises célestes, il y aura des hommes pour ne pas être épouvantés même par cette immensité. Et donc pour ceux qui tenteront ce voyage, comme s'ils devaient bientôt se présenter, fondons l'astronomie, moi de la lune, toi, Galilée, de Jupiter. », original et tr. ds. I.Pantin, *Discussion...*, *op. cit.*, p. 26-27.

⁴²⁹ Pour ces remarques, voir aussi M.-C. Pioffet, «Godwin et Cyrano: deux conceptions du voyage», *Dalhousie French Studies*, 39-40, 1997.

point que le protagoniste n'hésite pas à déclarer : « [...] it seemed unto me I was in a very Paradise »⁴³⁰.

Comment pourrait-on songer à coloniser de tel lieu, hors de toute perspective humaine, intouché par la guerre et les vices ?

Et pourtant, si on lit cette partie « lunaire » à la lumière des voyages réalisés avant (et après) par Domingo dans les autres territoires, cette interprétation acquiert quelques confirmations.

Après avoir été embauché longtemps pour marchander dans les Indes Orientales, le protagoniste, malade, s'arrête quelque-temps dans l'île de St. Hélène, où il conçoit son projet de voyage par le biais des gansas. En effet, comme le souligne M. Campbell aussi, ce morceau nous semble fondamentale dans la compréhension du texte, en signant un virage dans le récit, s'agissant du moment dans lequel Domingo élabore son véritable projet « expérimentale » de voyage dans l'air.

L'île de St. Hélène est décrite en détail sur la base des récits des navigateurs présents dans le recueil de Hakluyt⁴³¹, comme un véritable paradis terrestre, construit par l'homme, à sa mesure⁴³², dans une coprésence de topos utopiques et d'une logique d'exploitation et profit.⁴³³

Il est très intéressant de remarquer, à ce propos, que lorsque Domingo est en train de décrire les beautés de ce lieu paradisiaque, il s'interrompt brusquement, pour exclamer :

[...] what should I speake, seeing there is scant a boy in all Spaine, that hath not heard the same ? I cannot but wonder, that our King in his wisdome hath not thought fit to plant a Colony, and to fortifie in it, being a place so necessary for refresching of all travaillers out of the Indies ; so as it is hardly impossible to make a Voyage thence, without touching there. ⁴³⁴

⁴³⁰ « et ainsi je m'imaginis déjà d'estre en ce lieu là, comme en quelque Paradis », *Godwin*, p. 70-71. Sur la connotation utopique du texte, voir p.e. M. B. Campbell. *Wonder and Science...*, *op. cit.*

⁴³¹ Comme celui de T. Cavendish, et aussi, probablement, le compte-rendu de Linschoten. À ce propos, voir par exemple les remarques approfondies de James R. Knowlson, «A Note on Bishop Godwin's "Man in the Moone:" The East Indies Trade Route and a "Language" of Musical Notes», ds. *Modern Philology*, Vol. 65, No. 4 (May, 1968), pp. 357-361.

⁴³² *Godwin*, p. 122, note 32.

⁴³³ Voir p.e. aussi l'introduction de G. Silvani à son édition du livre : F. Godwin, *L'uomo sulla Luna*, G. Silvani (éd), Ravenna, Longo Editore, 1995.

⁴³⁴ « [...] mais pourquoi devrais-je en parler, si il n'y a même pas un petit garçon en Espagne qui ne le connaît déjà ? Je ne peux que m'étonner que notre roi en toute sa sagesse n'ait pas encore jugé bon d'y envoyer une colonie, et de la fortifier, en étant un lieu tellement nécessaire pour le rafraîchissement de tous ceux qui voyagent aux Indes, qu'il est presque impossible de faire un voyage jusque-là sans y toucher terre », *Godwin*, pp. 23-24.

Ici, l'avertissement de Domingo est adressé à ses compatriotes « espagnols » pour qu'ils colonisent au plus tôt l'île, mais on peut bien supposer qu'il s'agit d'une allusion que Godwin adresse à ses lecteurs anglais, et au roi d'Angleterre (suivant les hypothèses de McColley et Poole sur la date de composition, Charles I).⁴³⁵ À l'époque de Godwin, l'île était, en effet, encore une possession du Portugal.

Ainsi, l'importance de la logique du profit arrive au point que le narrateur n'hésite pas à inciter ses contemporains à s'emparer immédiatement de ce lieu, étant donné son utilité. Le fait que cette proposition soit faite par un espagnol la rend probablement, aux yeux des lecteurs anglais, encore plus urgente, renforçant le désir de coloniser l'île avant que d'autres pays ennemis, comme l'Espagne, n'y pensent.

En effet, les anglais n'ont pas hésité, après quelques années, à recueillir l'invitation et à occuper St. Hélène.

L'insertion alors du voyage lunaire après l'étape dans une île qu'on invite explicitement à occuper, ne serait pas, à notre avis, innocente.

Comme le souligne Pioffet :

Le lecteur reconnaîtra sans peine dans ce trajet sinueux quelques-unes des découvertes maritimes qui ont précédé celle de l'Amérique. Il ne fait nul doute dans notre esprit que le voyage intersidéral s'inscrit ici dans le prolongement de l'exploration de la planète [...] Se percevant un tel visionnaire ou un pionnier dans l'espace, Gonzalès rêve d'une renommée comparable à celle des grands conquérants. [...] le voyage de Domingo Gonzalès est en quelque sorte intéressé.⁴³⁶

À ce propos, il est très intéressant de faire quelques considérations sur la réception du texte de Godwin. Après la première édition de 1638, et la deuxième de 1657 qui suivait toujours l'original, toutes les éditions anglaises à partir de 1686 jusqu'au XXI^e siècle apportent des considérables modifications au texte original de Godwin, qui se trouve abrégé et inséré dans un compte-rendu des territoires conquis par les anglais.⁴³⁷

Dans l'édition de 1686, soignée par Nathaniel Crouch (sous le pseudonyme de R. Burton) et qui servira de référence aux textes suivants, le récit faisait partie d'une section intitulée *A view of the island of St Helena*, dans le volume *A view of the English Acquisitions in Guinea and the East Indies with an account of the religion, government,*

⁴³⁵ V. aussi H. W. Lawton, *Bishop Godwin's Man in the Moone*, *op. cit.*, p. 28.

⁴³⁶ M. C. Pioffet, *op. cit.*, p. 48-49.

⁴³⁷ À ce propos, voir les analyses de G. McColley, le premier à reproduire le texte de Godwin dans sa version originale, en 1937 : G. McColley, « The Third Edition of Francis Godwin's *The Man in the Moone* », ds. *Transactions of the Bibliographical Society, New Series*, Vol. XVII, n.4, Mar. 1937, p. 472-475.

wars, strange customs, beasts, serpents, monsters, and other observables in those countries : together with a description of the Isle of St. Helena and the Bay of Sculdania where the English usually refresh in their voyages to the Indies : intermixt with pleasant relations and enlivened with picture.

La fiction de Godwin était précédée par une description de St. Hélène, soignée par Crouch, soulignant sa prise de possession par les anglais, suivie par un récit du voyage des marchands anglais au pique de Tenerife.

Même l'édition de J. Lever de 1768, donnant une majeure importance au texte de Godwin dans le titre (*The Strange Voyage and Adventures of Domingo Gonsales, to the World in the Moon : containing an Account of St. Hellena [...]*) suit toujours Crouch comme source, et intègre sa préface, en expliquant : «Before I come to relate our extraordinary Voyage of Domingo Gonsales to the World in the Moon, I will make a Halt at St. Hellens, or Hellena, which is now possest by the Honourable East-India Company»⁴³⁸. Évidemment, le passage avec l'appel de Domingo à conquérir l'île se trouve complètement retranché⁴³⁹.

Ainsi, les merveilleuses découvertes de Godwin acquièrent, dans les éditions suivantes, un très marqué arrière-fond colonial, au point d'être complètement englobées à l'intérieur des compte-rendu et disparaître, en 1686, du titre, en devenant une digression au sein des conquêtes géographiques anglaises.

S'agit-il tout simplement d'une interprétation intéressée de la part de ses éditeurs ?

Apparemment, le récit de la permanence de Domingo dans la Lune semblerait contredire l'hypothèse d'un quelconque intérêt de la part du protagoniste : il se limite à apprendre la langue tonale de ce lieu, à connaître en partie les coutumes, et après une année il part à nouveau pour la Terre, pour retrouver sa famille, en semblant désintéressé à toute autre opération.

Et pourtant, si on s'arrête sur la dernière étape des voyages interminables de ce héros, on rajoute des autres éléments en support de cette hypothèse. En effet, après le

⁴³⁸ F. Godwin, *The Strange Voyage and Adventures of Domingo Gonsales, to the World in the Moon : containing an Account of St. Hellena; the Place where he resided some years in [...]*, London, Lever, 1768, p. 3; «avant de relater notre extraordinaire voyage de Domingo Gonsales vers le monde dans la Lune, je m'arrêterai à St. Hélène, qui est maintenant une possession de l'honorable Compagnie des Indes Orientales»; la traduction est de nous.

⁴³⁹ Nous avons pu consulter seulement l'édition 1768 de Lever, mais, suivant les remarques de McColley, cette édition était tirée de celle de Crouch. En considérant l'imposition de l'édition de Crouch, nous supposons que ce passage avait été retranché déjà en 1686.

séjour lunaire, Domingo conclut ses détours, à notre avis de façon très significative, en Chine. Pourquoi Godwin a-t-il choisi cette bizarre conclusion du voyage ?

Ici, le héros est d'abord emprisonné en tant que magicien, mais il arrive, ensuite, à obtenir la confiance des autorités, et notamment du Mandarin. Ainsi, libre de se promener pour Péquin, il a l'occasion de connaître les pères jésuites espagnols envoyés là-bas, et notamment Pantoja. Dans le récit intra-diégétique on insère donc, de façon très réussie et méta-narrative, les personnages-mêmes dont on a employé le compte-rendu historique comme source⁴⁴⁰, et on assure, comme le rappelle Aït-Touati, la crédibilité du voyage lunaire.

Les jésuites sont surpris de voir un espagnol là-bas, étant donné la difficulté à se faire accepter dans ces lieux : eux, ils avaient été obligés à une longue médiation, comprenant, entre-autre, des nombreux cadeaux pour le Mandarin :

I at length heard of some Fathers of the Society that were become famous for the extraordinary favour by the King vouchsafed them, to whom they had presented some European trifles, as Clockes, Watches, Dials, and the like, which with him passed for exquisite rarities. To them by the Mandarines leave I repaired, was welcomed by them, they much wondering to see a Lay a Spaniard there, whither they had with so much difficulty obtained leave to arrive.⁴⁴¹

On voit qu'ici l'auteur est en train de réfléchir sur les façons pour entrer en contact avec un lieux étranger. Il est bien connu que l'une des stratégies typiques des jésuites à l'étranger était celle de l'« assimilation/accommodation », c'est-à-dire, acquérir les coutumes du lieu, apprendre la langue, les institutions culturelles et les codes pour s'intégrer, être de quelques façons compris par les locaux et acceptés, et introduire peu à la foi la religion chrétienne. Spécifiquement en Chine, les missionnaires avaient adopté cette méthode, que Godwin démontre de connaître⁴⁴².

⁴⁴⁰ Godwin pouvait trouver la lettre de Pantoja traduite en anglais dans l'œuvre divulgatrice *Purchas his Pilgrimes* de S. Purchas, parue en 1625. Voir S. Purchas, *Purchas his Pilgrimes*, 4 vol., London, Henry Fetherstone, 1625. Il s'agissait de la traduction en anglais et réduction de *De Expeditione Christiana apud Sinos*, éditée par N. Trigault en 1615, rapportant le journal de la mission de Matteo Ricci en Chine.

⁴⁴¹ *Godwin*, p. 96. « [...] j'appris enfin qu'il y avoit là quelques Peres Jesuites, devenus fameux dans tout le Pays, pour la faveur extraordinaire que le Roy leur avoit faite, de recevoir d'eux quelques singularitez d'Europe, comme des Horloges, des Monstres, des Compas, et semblables choses, qui passerent toutes dans son Esprit pour des raretez exquises. Je les fus donc visiter, par la permission du Mandarin, et ils me receurent avec autant de joye que d'estonnement, de voir un Espagnol en un lieu si esloigné d'Espagne, et où ils avoient eu tant de peine d'entrer. », p. 97.

⁴⁴² Parmi les nombreux études dédiés à cette question, voir p.e.: J. Marx, « La stratégie d'adaptation de Matteo Ricci et la mission en Chine », ds. *Le Figuier. Annales du centre interdisciplinaire d'étude des religions et de la laïcité de l'Université libre de Bruxelles*, 2, 2008, p. 53-72. L'auteur souligne, entre-autre, l'importance des dons « technologiques » des missionnaires, dans leur stratégies : « Ricci dépensa également une grande partie de son énergie à des activités profanes : ses connaissances scientifiques

Les chercheurs⁴⁴³ ont plusieurs fois souligné la similarité entre la Chine et la Lune dans le récit de Godwin, élément du reste assez évident : il suffit de songer en premier lieu à la langue tonale⁴⁴⁴, dont Domingo apprend quelques variante chinoise, mais aussi à la rencontre avec Irdozuzur, la principale autorité lunaire, que Domingo ne peut pas voir sinon à travers une fenêtre, tout comme Ricci et ses collègues avaient été accueilli par Wan-Li, le roi, mais n'avaient pas pu le voir, comme ils relatent dans leurs compte-rendu. Celui-ci s'était fait donner les portraits des pères jésuites, et avait dialogué avec eux par le biais – très intéressant – de messagers. Le séjour au palais d'Irdozuzur se prolonge pendant environ une semaine, presque la même période des échanges des jésuites avec Wan-Li.

Enfin, la transcription des aventures de Domingo aura lieu sous la protection de la Compagnie, pour être enfin envoyé à Macao, leur quartier général, tout comme l'avaient fait les mémoires de Ricci.

On rappellera aussi, par ailleurs, que dans la *New Atlantis* de Bacon, possible source de Godwin, les habitants de l'île de Bensalem posent toute une série de restriction sur l'acceptation des étrangers et sur le partage de leurs connaissances avec eux ; ce qui est comparé, notamment, aux stratégies de la Chine (tout en soulignant la supériorité des lois de Bensalem)⁴⁴⁵. Domingo aussi constate, dans la Lune, que certaines connaissances lui sont interdites.⁴⁴⁶

stupéfiantes firent qu'il fut désormais vénéré comme le « Dieu des horloges ». Le fait peut paraître anecdotique, mais ne l'est pas : la vision du monde des Chinois formant en réalité un continuum rapprochant idéologie, science, technologie, éthique et philosophie, il s'agira bientôt de présenter le christianisme comme une vision du monde équivalente... », p. 61.

⁴⁴³ Voir McColley, *op. cit.*, ou bien P. Cornelius, « Francis Godwin's The Man in the Moone and its influence : John Wilkins and Andreas Muller ; Cyrano de Bergerac's voyage to the moon », ds. *Languages in Seventeenth and Early Eighteenth-Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965.

⁴⁴⁴ À propos du Mandarin, Domingo signale : « Hee in a different language (which al the Mandarines, as I have since learns, do use) and that like that of the Lunars did consist much of tunes... » ; « Il me répondit en une autre langue que la commune, pource que les Mandarins, comme je l'appris depuis, en on tune particuliere, à peu près semblable à celle des Lunaires [...] » *Godwin*, p. 94-95. Seuls les Mandarins donc parlaient une langue commune, universelle, tandis que pour le reste chaque province avait son proper dialect.

⁴⁴⁵ « Therefore amongst his other fundamental laws of this kingdom, he did ordain the interdicts and prohibitions which we have touching entrance of strangers [...] It is true, the like law against the admission of strangers without licence is an ancient law in the kingdom of China, and yet continued in use. But there it is a poor thing [...] But our lawgiver made his law of another temper. For first, he hath preserved all points of humanity, in taking order and making provision for the relief of strangers distressed [...] », F. Bacone, *Nuova Atlantide*, L. Punzo (éd.), testo inglese a fronte, Bulzoni Editore, Roma, 2001, p. 94 ; « Voilà pourquoi l'une des lois fondamentales qu'il légua à ce royaume a pour objet d'interdire ou de réglementer l'accès de notre territoire aux étrangers [...] Vous me direz qu'il existe, de façon forte ancienne, dans le Royaume de Chine une loi analogue qui interdit l'entrée d'étrangers sans autorisation spéciale, loi toujours en vigueur aujourd'hui. Mais là-bas, ce n'est qu'une piètre chose [...] Notre législateur, lui, fit la sienne d'une trempe toute différente, puisqu'il avait

Il nous semblerait alors possible de conclure que, si la suggestion pour l'île de St. Hélène était celle, tout simplement, de planter une fortification et coloniser ce lieu sauvage et paradisiaque, pour la Lune (définie, elle aussi, comme un Paradis) tout comme pour la Chine il faudrait songer plus longuement à des stratégies non seulement pour rejoindre, mais aussi pour communiquer et se faire accepter ce lieu, en s'adaptant au genre de peuple civilisé, supérieur et enfermé qui se trouve là-bas. En attendant son départ de la Chine, le protagoniste s'entretient encore avec les missionnaires, « with whom I consulted about many secrets »⁴⁴⁷.

Il est possible que l'auteur fût en train de réfléchir, pour l'instant, surtout sur les modalités pour « communiquer » avec ces lieux lointains, par les biais d'un moyen comme les oies, typiquement adopté dans les études cryptographiques, comme il explique dans son *Nuncius Inanimatus*, paraissant en 1629⁴⁴⁸. Wilkins, dans son édition 1638 de *The discovery* (donc avant la lecture de *The Man in the Moone*) faisait aussi référence au *Nuncius Inanimatus*, et il le citait lorsqu'il traitait de la possibilité de « projeter » des images dans la Lune, pour communiquer avec des personnes éloignées : « It may be that our Bishop did by the like meanes performe those strange conclusions which hee professes in his *Nuncius inanimatus*, where hee pretends that hee can informe his friends of what he pleases [...] »⁴⁴⁹

En tout cas, la référence explicite aux jésuites et à leur stratégie ne peut que rendre ces tentatives de « communications » pour le moins suspectes.

Si selon M. Campbell le milieu lunaire ferait de contraste par rapport aux autres voyages, lesquels ne feraient que souligner sa supériorité en tant que lieu de pureté,

pourvu d'abord à tout ce que le sentiment d'humanité commande, en prenant les mesures et les dispositions nécessaires pour que les étrangers en détresse soient secourus [...] », tr. par M. Le Doeuff et M. Llasera, ds. F. Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, M. Le Doeuff (éd.), Paris, GF Flammarion, 2000, p. 103.

⁴⁴⁶ « And lastly, that by no meanes they should impart unto me, the knowledge of certaine things, particularly by him specified, marry what those particulars were, I might never by any meanes get knowledge. »; « Et pour conclusion, qu'on ne me donnât en façon quelconque la connaissance de certaines choses, qu'il nomma particulièrement, sans que j'en aye peu jamais découvrir le secret. », *Godwin*, p. 70-71.

⁴⁴⁷ « [...] avec qui je m'entretenois de plusieurs rares secrets. » *Godwin*, p. 98-99.

⁴⁴⁸ En 1657, *The Man in the Moone* et *Nuncius Inanimatus* seront même publiées ensemble, comme si la deuxième œuvre en constituait une véritable continuation : on se souviendra que le sous-titre de *The Man in the Moone* est « The Speedy Messenger » (renvoyant aussi au *Sidereus Nuncius*).

⁴⁴⁹ J. Wilkins, *The discovery of a world in the moone, or, A discourse tending to prove, that 'tis probable there may be another habitable world in that planet*, Printed by E. G. for Michael Sparke and Edward Forrest, London, 1638, p. 91; « Peut-être que notre évêque ait réussi avec des moyens similaires à obtenir ces conclusions bizarres qu'il professe dans son *Nuncius Inanimatus*, où il prétend pouvoir informer ses amis de tout ce qu'il veut [...] ». La traduction est de nous.

détaché de toute ambition humaine, et même évidemment fictif⁴⁵⁰, il nous semble plutôt que l'ingénieux expédient mis en place par Domingo répond à une volonté non dépourvue d'ambition.

Il est intéressant de songer, avec David Cressy, que les lunaires semblent suivre une religion « primitive », assez proche de la foi chrétienne – sauf qu'ils adorent surtout s. Martin⁴⁵¹ – et qu'ils sembleraient ainsi convertibles⁴⁵². On rappelle, par ailleurs, que Donne aussi s'amusait à imaginer les jésuites conquérant la Lune⁴⁵³.

En effet, suivant D. Cressy, il faut rappeler

[...] the practical considerations of missionary activity, and the rivalries within and between Catholicism and Protestantism to harvest souls, after indigenous inhabitants were acknowledged to be human. The Jesuits were established from Japan to Canada, although not yet on the *Mare Tranquillitatis*, and it was no accident that Godwin's Domingo Gonsales ended up among Jesuits in China after his lunar adventures.⁴⁵⁴

Finalemment, Godwin avait lu des récits de voyages très différents dans les recueils de Hakluyt/Linschoten et de Trigault/Purchas qu'il avait pu consulter, et il avait choisi quel modèle pouvait-on plaquer pour la Lune, ce Nouveau Monde non seulement à découvrir – ce que les astronomes semblaient avoir déjà fait – mais aussi à coloniser, suivant les suggestions képlériennes.

⁴⁵⁰ « In Godwin's book it is clear to see that the bracketing of the Moon by earthly places and historical figures has the effect of highlighting the difference between the real and the imaginary », M. Campbell, *Wonder and Science*, *op. cit.*, p. 163. « Dans le livre de Godwin, il est facile de voir que l'insertion de la Lune parmi les territoires terrestres et les figures historiques obtient l'effet de souligner les différences parmi le réel et l'imaginaire ». La traduction est de nous.

Campbell soutient aussi que Godwin ne voudrait pas tellement trouver une utilité pour les mondes qu'il rejoint, mais les enfuire, dans une fiction de fuite.

⁴⁵¹ Élément associé à des légendes à propos d'enfants à la couleur bizarre retrouvés en Angleterre, tiré de la *Britannia* de l'ami W. Camden, et ensuite aussi de *The Anatomy of Melancholy* de R. Burton, où il est associé explicitement aux extraterrestres, comme le démontre W. Poole (voir *The origins of Francis Godwin...*, *op. cit.*)

⁴⁵² Voir à ce propos D. Cressy, « Early Modern Space Travel and the English Man in the Moon », ds. *The American Historical Review*, Vol. 111, No. 4, October 2006, pp. 961-982 : « Theirs is a fairly mechanical form of religion (as most of Godwin's Protestant contemporaries judged Roman Catholicism), but, like native inhabitants of the terrestrial new world, they would seem good candidates for missionary work, to be brought to knowledge of salvation. »

⁴⁵³ Voir J. Donne, *Ignatius His Conclave; or, His Inthronisation in a Late Election in Hell*, London, 1611.

⁴⁵⁴ Voir D. Cressy, *Early Modern...*, *op. cit.* « [...] les considérations pratiques de l'activité missionnaire, et les rivalités entre religion catholique et protestante – et même à leur intérieur – pour la récolte des âmes, après que les habitants indigènes furent reconnus comme humains. Les Jésuites étaient établis du Japon au Canada, même si pas encore dans le *Mare Tranquillitatis*, et ce n'est pas un hasard si le Domingo Gonsales de Godwin finissait parmi les Jésuites en Chine, après ses aventures lunaires. » La traduction est de nous.

À ce stade, il est intéressant de relever que l'Amérique n'est pas seulement présente au niveau de préface ; il y a aussi quelques détails des coutumes lunaires tirés des caractéristiques des Américains. Godwin, toutefois, fonde ses connaissances non pas sur des traités d'histoire naturelle, comme Kepler, mais sur les voyages aptes à promouvoir une colonisation, et notamment sur *A briefe And True Report of the New Found Land of Virginia*, de Thomas Hariot (1590).

Notamment, d'ici l'évêque aurait probablement tiré la description des conditions d'enterrement des lunaires⁴⁵⁵ dans des sortes de « chambres » où les ancêtres pouvaient se garder dans les meilleures conditions⁴⁵⁶ et, ensuite, la constatation que les Lunaires fument du Tobacco.

En effet, ce passage se révèle intéressant, en ce que Domingo nous explique que l'heureuse société lunaire se maintient telle aussi grâce au fait que les nouveau-nés suspectés d'être méchants sont immédiatement renvoyé sur Terre, et notamment :

And their ordinary vent for them is a certaine high hill in the North of America , whose people I can easily beleeeve to be wholly descended of them, partly in regard of their colour, partly also in regard of the continuall use of Tobacco which the Lunars use exceeding much, as living in a place abounding wonderfully with moysture, as also for the pleasure they take in it, and partly in some other respects too long now to be rehearsed. Sometimes they mistake their aime, and fall upon Christendome, Asia or Affricke , marry that is but seldome [...]⁴⁵⁷

Ainsi, on voit que les habitants du Nord de l'Amérique seraient, au moins en partie, des lunaires “méchants”⁴⁵⁸. L'on comprend bien alors pourquoi Godwin aurait opté plutôt pour un modèle « chinois » pour sa représentation de la Lune, pays à la civilité

⁴⁵⁵ Godwin, p. 116.

⁴⁵⁶ T. Hariot, *A briefe And True Report of the New Found Land of Virginia [...]*, Frankfurt, Wechel, 1590, disponible en ligne <http://docsouth.unc.edu/nc/hariot/hariot.html>, p. 65.

⁴⁵⁷ « Leur retraite ordinaire, et de leurs semblables, est en une haute Montagne, au Nord de l'Amérique, n'estant pas hors d'apparence que les Ameriquains ne soient descendus d'eux, puisque la conjecture s'en tire, tant de la couleur qui leur est naturelle, que de l'usage continuel du Tabac, dont ils ne se lassent jamais, soit qu'ils le facent, ou à cause de l'humidité du Pays, ou pour le plaisir qu'ils y prennent, ou pur d'autres considerations, qu'il seroit ennuieux de rapporter en ce lieu. Ils essayent aussi quelquefois d'imiter à peu près ce qu'ils voyent faire aux Chrestiens d'Asie, ou d'Afrique, quand ils se rencontrent parmy eux ; ce qui n'advient neantmoins que fort rarement. » Godwin, p. 82-85. La traduction de Badouin est inexacte (il traduit « Ils essayent aussi quelquefois d'imiter à peu près ce qu'ils voyent faire aux Chrestiens d'Asie, ou d'Afrique, quand ils se rencontrent parmy eux », à la place de « Parfois ils manquent leur but et atterissent dans la Chrétienté, en Asie ou en Afrique ; heureusement ça se passe rarement ») ; probablement par raisons de censure. Voir note 145, Godwin, p. 135.

⁴⁵⁸ Il est intéressant de souligner qu'à ce stade Domingo, pour justifier ses affirmations, ne cite pas Hariot, mais plutôt deux sources espagnoles, que la critique n'est pas arrivé à retrouver, les considerant une invention pour rendre plus crédible le récit. Voir : « Then see Jnigo Mondejar in his description of Nueva Granata , the second booke; as also Ioseph Desia de Carana , in his history of Mexico : if my memory faile mee not, you will find that in these, which will make my report much the more credible [...] », Godwin, p. 84.

supérieure avec lequel essayer de communiquer, et non pas sur lequel s'imposer directement, comme on le faisait avec les peuples inférieurs.

Le fait que le protagoniste soit un espagnol, nation ennemie de l'Angleterre, à première vue déstabilisant la crédibilité du protagoniste, finissent enfin par augmenter la force rhétorique des invitations de Godwin, en les rendant encore plus urgentes, comme pour l'inviter à coloniser l'île de St. Hélène.

Pourquoi alors cette considération ne serait-elle valable de même pour la Lune, avant que d'autre pays y songent ?

On voudrait souligner que dans l'édition Lever de 1768, on trouve, dans le résumé de l'œuvre présent en guise de préface, une possible continuation du récit (non développée ensuite dans le texte), potentiellement dangereuse pour un lecteur anglais : « [...] his safe Arrival in his home Country, where he made his Discoveries to the King of Spain, who held several Cabinet Councils to deliberate on a proper Use to be made of this Discoveries. »⁴⁵⁹

La poussée « moderniste », donc, poursuivrait sur la voie théorisée par Kepler (à travers la médiation de Burton).

Wilkins, dans la première édition de son traité, en 1638, à propos de la possibilité de rejoindre la Lune, était obligé à admettre la difficulté à réaliser un projet de voyage lunaire : « [...] I cannot conceive any possible means for the discovery of this conjecture, since there can bee no sailing to the Moone [...] We have not now any *Drake* or *Columbus* to undertake this voyage, or any *Dedalus* to invent a conveyance through the aire. »⁴⁶⁰

Toutefois, en reprenant en bonne partie les raisonnements de la *Dissertatio* de Kepler et de Bacon, et les analogies topiques avec l'Amérique, il ne pouvait que se déclarer confiant :

⁴⁵⁹ F. Godwin, *The Strange Voyage and Adventures...*, *op. cit.*, p. 2. « [...] il arriva sain et sauf dans sa Patrie, où il fit connaître ses découvertes au roi d'Espagne, qui tint des nombreux conseils de cabinet pour délibérer sur la meilleure utilisation de ces découvertes. » La traduction est de nous.

⁴⁶⁰ J. Wilkins, *The Discovery of a Worlde in the Moone, or a Discourse, Tending to Prove that 'tis Probable There May Be Another Habitable Worlde in that Planet*, London, Sparke and Forrest, 1638, p. 208-209. « [...] Je ne peux pas concevoir aucun moyen pour mettre en pratique cette conjecture, puisqu'on ne peut pas naviguer vers la Lune [...] nous n'avons pas un Drake ou un Colomb pour entreprendre ce voyage, ou un Dédale qui inventerait un moyen de transport dans l'air. » La traduction est de nous.

But I thinke that future ages will discover more ; and our posterity, perhaps, may invent some meanes for our better acquaintance with these inhabitants [...] *Keplar* doubts not, but that as soone as the art of flying is found out, some of their Nation will make one of the first colonies that shall inhabite that other world.⁴⁶¹

Ainsi, Wilkins reprenait directement les mots de l'astronome allemand à propos des colons – devenu désormais discours topique – pour soutenir ses hypothèses, en tributant même à Kepler, de façon significative, des affirmations nationalistes, qui ne lui appartenaient pas.

En 1640 par contre, dans la réédition de son traité, juste avant sa lecture du texte de Godwin (qu'il cite, comme on l'a dit, dans la conclusion de l'œuvre, en expliquant qu'il vient de le découvrir), Wilkins montre une confiance bien différente, et se lance dans plusieurs hypothèses pour faire voyager l'homme dans l'espace, il fait des nombreuses constatations sur la longueur de ce voyage et les moyens possible pour le réaliser – dont, notamment, un charriot entraîné par les oiseaux.

En reprenant alors la citation de Kepler, il poursuit avec une constatation très intéressante : « [...] I suppose, his appropriating this preheminance to his owne Countreymen, may arise from an overpartiall affection to them. »⁴⁶²

Le défi est désormais relevé : on ne lutte plus pour revendiquer la primauté des observations, mais celle de la conquête.

Ainsi, Godwin d'un côté arriverait à « concrétiser » l'hypothèse du voyage lunaire dont Kepler rêvait dans la *Dissertatio* (et dans le *Somnium*), réalisé par une ingénieuse fusion de Colomb et Galilée ; de l'autre côté, peut être influencé par la rhétorique képlérienne, il essayait de récupérer pour les anglais un rôle dans la course aux découvertes astronomiques, en songeant à l'exemple réussi de la Virginie, et l'adaptant à un contexte de civilisation supérieure.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 207 et 208. « Mais je crois que les âges à venir découvriront quelques choses de plus, et que nos descendants inventeront, peut-être, quelques moyens pour faire la connaissance de ces habitants [...] Kepler ne doute pas que, dès qu'on aura découvert l'art de voler, quelqu'un de leur nation créera l'une des premières colonies dans cet autre monde. » La traduction est de nous.

⁴⁶² J. Wilkins, *A Discourse...*, *op. cit.*, 1640, tome I, p. 206. « [...] Je m'imagine que cette pre-eminence qu'il approprie à sa nation, peut proceder d'une affection trop partiale qu'il luy porte. », tr. par I. de La Montagne, J. Wilkins, *Le monde dans la Lune. Divisé en deux livres. Le premier, prouvant que la Lune peut estre un monde. Le second, que la Terre peut estre une planette. De la traduction du Sr de La Montagne*, Rouen, J. Cailloüé, 1655, tome I, p. 230. Il s'agit de la première traduction française du texte.

4.2) Conduire l'analogie au paradoxe : *Les États et Empires de la Lune et du Soleil*

L'œuvre de Godwin, comme nous l'avons esquissé, témoigna d'un grand succès, en Angleterre et à l'étranger : en France, elle fut bientôt connue grâce à la traduction de Jean Badouin, parue en 1648.

Il est possible que, en cette année, cette traduction survînt dans les mains de Savinien de Cyrano à Paris⁴⁶³, s'il ne connaissait pas déjà l'original anglais : en tout cas, l'œuvre influença beaucoup son imaginaire. Cyrano – pour contextualiser brièvement cette figure désormais célèbre – était en ces années dans le chef-lieu français depuis longtemps, à partir de ses études secondaires (sauf une période de service dans le régiment des Gardes). À Paris il avait pu profiter, à partir probablement des années '40, des milieux littéraires libertins (Chapelle, Dassoucy...), entrer en contact avec le philosophe Gassendi⁴⁶⁴ qui, dès 1645, donnait des cours de mathématique au Collège Royal, et échanger avec des nombreux intellectuels appartenant aux cercles hétérodoxes.⁴⁶⁵

⁴⁶³ Cette-ci est la version donnée par F. Lachèvre, dans *Les Oeuvres Libertines de Cyrano de Bergerac*, Tome I, Paris, Champion, 1921, p. LXII-LXV. M. Alcover doute si Cyrano avait connu l'originel du texte ou bien la traduction : voir l'introduction à C. de Bergerac, *Les états et empires de la lune et du soleil, avec le Fragment de physique*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion, 2004, p. CLIV-CLV. Normalement, on considère comme indice du lien avec Badouin la représentation de la rotation de la Terre « à l'envers » (d'est vers ouest) dans le *Soleil*, en correspondance avec la la traduction, éronnée, du français : « [...] tourne en rond sur son pivot de l'Est à l'Ouest [...] », F. Godwin, *The Man in the Moon/L'homme dans la lune*, éd. bilingue, A. Amartin (éd.), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1984, p. 55. Dans le texte original de Godwin, par contre, la Terre tourne d'ouest vers l'est : « [...] turneth round upon her owne Axe [...] from the West unto the East [...] », *ibid.*, p. 54.

Cet indice toutefois ne serait pas tranchant : dans le *Soleil* la description « visuelle » de la rotation, qui suit, va aussi d'est en ouest (la France, l'Italie, puis les Indes etc), contrairement au texte tant de Godwin que de Badouin (où l'on trouve l'Afrique, puis l'Amérique etc.), en témoignant donc d'une prise de distance de la part de Cyrano. Suivant Descotes, il faudrait considérer plutôt la position de Dyrcona qui, en se trouvant parmi la Terre et le Soleil, serait entraîné par l'orbite de la Terre. Voir Dominique Descotes, « Cyrano et Mersenne », *Littératures classiques*, 53, 2004, 115-35, p. 116-117.

⁴⁶⁴ Sur Gassendi, voir entre-autre AA.VV., *Pierre Gassendi 1592-1655, sa vie et son œuvre*, Paris, Albin Michel, 1955.

⁴⁶⁵ Voir R. Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Genève-Paris, Slatkine, 1983, et les études biographiques conduits notamment par M. Alcover, repris dans son introduction à C. de Bergerac, *Les états et empires de la lune et du soleil, avec le Fragment de physique*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion, 2004, ou M. Alcover, « Éphémérides cyraniennes », ds. *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Actes du colloque international de Sannois, 3 et 17 décembre 2005, H. Bargy et A. Mothu (éds.), Brepols, Turnhout, 2008, p. 19-33. Pour une mise à point récente de la notion de « libertinage érudit », voir l'introduction à I. Moreau, *Guérir du sot. Les stratégies d'écriture des libertins à l'age classique*, Paris, Champion, 2007.

La nouvelle des découvertes astronomiques rejoignait notre auteur à travers ce milieu : notamment, Gassendi⁴⁶⁶, en opposition au système scolastique et aristotélique, soutenait ouvertement Galilée, et s'adonnait depuis longtemps aux observations célestes ou aux discussions des thèses de l'astronome, tout ensemble avec l'ami Peiresc ou avec le père Marin Mersenne. Ces érudits, avec Diodati, avaient mis en place aussi bien un important réseau épistolaire, impliquant différents intellectuels européens, dont le savant pisan.⁴⁶⁷

Cyrano, directement ou à travers ses amis libertins, connaissait donc assez bien les observations et les discours de Kepler et Galilée, tout comme il maîtrisait les débats philosophiques contemporaines. Le récit de Godwin venait ainsi s'intégrer à un matériel complexe et multiple que l'auteur était en train de réélaborer, avec une attitude philosophique originelle et autonome.

L'Autre Monde, ou Les Etats et les Empires de la Lune, et *Les Nouvelles œuvres de Monsieur de Cyrano Bergerac contenant l'Histoire comique des Estats & Empires du Soleil, plusieurs Lettres et autres pièces divertissantes*⁴⁶⁸, ont été rédigées vers 1648/1649 et 1654, avec un procès d'écriture probablement long, passant par différentes phases⁴⁶⁹, et ont ensuite paru posthumes, en 1657 et 1662.

Les manuscrits du *Soleil* n'ont pas survécu. Par contre, pour ce qui est de la *Lune*, on dispose maintenant de différentes versions en manuscrit, ce qui a démontré que l'édition de 1657, portant le titre de *L'Histoire comique de Monsieur de Cyrano*

⁴⁶⁶ Sur la philosophie de Gassendi, voir entre-autre T. Gregory, *Scetticismo ed empirismo. Studio su Gassendi*, Bari, Laterza, 1961.

⁴⁶⁷ Voir Favaro, Antonio, *Amici e corrispondenti di Galileo Galilei*, Venezia, Ferrari, 1894-1919; C. Rizza, *Peiresc e l'Italia*, Torino 1965 ; P. N. Miller, *Peiresc's Europe. Learning and Virtue in the Seventeenth Century*, New Haven and London, Yale University Press, 2000; P. Redondi, « Rendez-vous à Arcetri. À propos de la correspondance entre Gassendi et Galilée », ds. *Gassendi et la modernité*, S. Taussig (éd), Turnhout, 2008, p. 83-104 ou I. Pantin, « Premières répercussions de l'affaire Galilée en France chez les philosophes et les libertins », ds. *Il caso Galileo. Una rilettura storica, filosofica, teologica*, M. Bucciantini, M. Camerota e F. Giudice (éds), Atti del Convegno internazionale di Studi, Firenze, 26-30 Maggio 2009, Firenze, Olschki, 2011, p. 237-257.

⁴⁶⁸ Pour la *Lune*, le titre ici cité renvoie au manuscrit de Paris, version généralement adoptée par la critique. En général, on fera référence aux deux œuvres ensemble avec l'intitulé *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*; séparément comme *Lune* et *Soleil*.

⁴⁶⁹ Voir l'édition critique de M. Alcover : C. de Bergerac, *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil, avec le Fragment de physique*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion, 2004, p. CLIV-CLV ; on emploiera cette édition comme référence, en l'indiquant comme *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*.

Bergerac, contenant *Les Etats et Empires de la Lune*, avait été censurée et modifiée par l'éditeur et ami de Cyrano, Le Bret.⁴⁷⁰

Il s'agit de deux œuvres controversées, qui ont suscité du scandale par leurs contenus provocateurs, et que même aujourd'hui constituent un problème pour la critique, étant donné la multiplicité des messages, styles et registres adoptés, et la difficulté à les reconduire à un système philosophique cohérent.

Le premier récit, en bref, raconte l'histoire d'un homme (suivant l'habitude critique, on l'appellera Dyrcona, anagramme de « D[e] Cyrano », même si ce prénom apparaît pour la première fois seulement dans la deuxième œuvre) décidant de rejoindre la Lune, pour démontrer à ses amis incrédules qu'il s'agit bien d'un monde comme le nôtre.

La première tentative de s'envoler, effectuée par le biais des fioles de rosée, est un partiel échec, conduisant le héros seulement au Canada, où il sera accueilli par le gouverneur. Grâce à des autres événements chanceux, Dyrcona pourra ensuite rejoindre, grâce à une autre machine, le Paradis Terrestre, où il rencontrera plusieurs figures de saints, et, enfin, par le pouvoir d'une pomme de l'Arbre du Savoir qu'il arrive à voler, il se trouvera sur la Lune.

Ici, il fera la rencontre des habitants : il sera persécuté d'abord par son aspect bizarre (les lunaires bougeant à quatre pattes et parlant une langue différente) et ensuite par ses affirmations hétérodoxes concernant l'existence d'un monde dans la Terre. Ensuite, grâce à la protection d'une guide, le démon de Socrate, il aura la possibilité de se sauver et d'entrer en contact avec les coutumes et les opinions philosophiques des lunaires les plus cultivés. Il se trouvera aussi à dialoguer avec un personnage athée, qui à un certain moment, à cause de ses affirmations hérétiques, sera capturé par le Diable – même pour être conduit directement à l'Enfer ; Dyrcona, essayant de l'aider, finira pour être emporté avec les deux personnages en vol, mais tombera heureusement à nouveau sur la Terre, en Italie.

Dans la deuxième œuvre, qui se veut une continuation, le protagoniste, revenu désormais en France, est à nouveau persécuté – cette fois suite à la publication des voyages lunaires – en tant que sorcier. Après plusieurs fuites et captures, il est

⁴⁷⁰ Voir l'analyse philologique détaillée présente dans l'introduction à *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. CI-CLII, et récemment M. Alcover, « Le Cyrano de Bergerac de Jacques Prévot », *Les Dossiers du Grihl, Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Libertinage, athéisme, irréligion. Essais et bibliographie*, mis en ligne le 17 avril 2012, consulté le 20 avril 2016. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/5079>

définitivement emprisonné à Toulouse et, ici, il décide de construire une nouvelle machine pour échapper. L'instrument l'entraîne, malgré sa volonté, encore une fois dans les dimensions célestes, cette fois vers le Soleil. Arrêté d'abord sur une des « macules » autour de cet astre, après s'être entretenus avec un des habitants, Dyrcona poursuit jusqu'au Soleil. Ici, il rencontre des êtres différents, en apprenant entre-autre que les animaux et les arbres sont bien dotés de raisons, et il est à nouveau capturé et mis sur la sellette dans le royaume des oiseaux, en tant qu'homme.

Ensuite, il apprend avec bonheur que le Soleil est aussi le pays des philosophes, les seuls dont les esprits se gardent intacts sans se rejoindre à l'astre-même, âme du monde, et ainsi il a le loisir de dialoguer avec Campanella. Le roman s'interrompt, inachevé, à l'arrivée de l'amé de Descartes.

Comme on le verra, Cyrano se démontre parfaitement au courant des discours contemporains associant découvertes géographiques et astronomiques, et il intègre cette rhétorique non seulement dans le récit mais aussi dans les propos-mêmes des personnages, en conduisant ce discours à son propre paradoxe.

En effet, tout au long de ces deux œuvres, le narrateur discute constamment, adressé au lecteur ou dialoguant avec des autres personnages, les théories le plus disparates et opposées, ou bien il les met carrément à la « preuve » par son expérience⁴⁷¹.

La situation est compliquée par la présence d'une ironie presque constante, agissant par le biais de techniques différentes et déstabilisant tout discours sérieux.⁴⁷²

On examinera alors la façon de laquelle la rhétorique qui était répandue parmi les intellectuels de ce temps sera déformée par le regard très critique et dénié de l'auteur envers tout propos, ce scepticisme instrumental⁴⁷³, mettant en question les découvertes-mêmes.

⁴⁷¹ À cause de cette dimension de quête heuristique, le roman a été défini par Prévot de « épistémologique »⁴⁷¹, définition qui s'est imposée parmi les chercheurs. Voir J. Prévot, *Cyrano de Bergerac romancier*, Paris, Bélin, 1977, p. 59-67.

⁴⁷² Voir J.-C. Darmon, « Ironie et relativisme : remarques sur leurs affinités diffuses dans l'horizon du libertinage érudit et dans les fictions cyraniennes », ds. *Autour de Cyrano de Bergerac. Dissidents, excentriques et marginaux de l'Age classique*, P. Harry, A. Mothu et P. Sellier (éds), Paris, Champion, 2006, p. 399-413.

⁴⁷³ Les critiques se sont souvent interrogés sur la philosophie à la base de la pensée de Cyrano (épicuréisme filtré par l'apport de Gassendi ? philosophie cartésienne ? matérialisme ?), on ne s'arrêtera pas sur cette question qui n'est pas primaire pour notre étude. La critique récente met en relief surtout la présence du matérialisme chez Cyrano, prenant différentes formes (voir p.e. Alexandra Torero-Ibad, *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2009 ; ou N. Gengoux, *Une lecture*

On remarquera, tout au long de cette analyse, une considérable différence par rapport à l'œuvre de Godwin, précédant le procès à Galilée (on rappelle que *The Man in the Moone* fut probablement rédigé vers 1628-1629) et montrant une récupération en bonne partie idéologisée des spéculations képlériennes.

Il faudra spécifier aussi que, en général, on s'arrêtera principalement sur la *Lune*. Ce texte, en effet, est plus étroitement relié aux autres œuvres de notre corpus, en tant qu'il intègre de façon explicite, et problématique, le discours au cœur de notre étude – l'association entre découvertes géographiques et astronomique – qui devient centrale, tandis que le *Soleil* semble s'intéresser surtout à des autres questionnements, pour des raisons qu'on aura lieu d'approfondir dans notre deuxième partie⁴⁷⁴. Par ailleurs, on rappellera aussi que nous possédons les manuscrits seulement de la *Lune* ; pour le *Soleil* on ne connaît pas une version originelle, dépourvue de censures ou manipulations⁴⁷⁵.

On fera d'abord quelques constats bien connus par la critique de Cyrano – sans prétendre rendre compte de la vaste bibliographie concernant ces œuvres – pour ensuite poursuivre et approfondir l'analyse.

Au départ, la décision de Dyrcona de s'envoler vers la Lune est provoquée par le désir de démontrer son équivalence à la Terre, et donc la thèse de la pluralité des mondes : il s'agit ainsi d'une action à valeur ouvertement heuristique. Kepler est immédiatement évoqué parmi les auteurs de cette hypothèse, contrastée par les amis du protagoniste.⁴⁷⁶

Ensuite, le protagoniste se consacre alors à la construction d'une machine apte à rejoindre ce Nouveau Monde céleste : Dyrcona décide de s'équiper de fioles remplies de

philosophique de Cyrano. Gassendi, Descartes, Campanella : trois moments du matérialisme, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2015). L'auteur a été considéré parfois un sceptique (voir J. Prévot, *op. cit.*), mais Jean-Charles Darmon a remis en cause cette interprétation, soutenant que le scepticisme aurait offert à Cyrano une poétique de la variation, plutôt qu'un véritable système sur lequel s'appuyer. « [...] dans L'Autre Monde la prééminence du scepticisme en tant que position philosophique à part entière semble tout aussi aléatoire que celles d'autres doctrines [...] », voir J.-C. Darmon, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle. Études sur Gassendi, Cyrano de Bergerac, La Fontaine, Saint-Évremond*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 238 suivantes. A. Torero-Ibad soutient aussi la présence du scepticisme comme instrument épistémologique, voir *op. cit.*, p. 133 suivantes.

⁴⁷⁴ Sur les particularités du *Soleil* par rapport à la *Lune*, voir p.e. l'introduction de M. Alcover à *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, *op. cit.*, ou, entre-autre, J.C. Darmon, *Philosophie épicurienne...*, *op. cit.*, et O. Bloch, « Cyrano de Bergerac et la philosophie », ds. *XVII^e siècle*, 1985, 149, p. 337-347.

⁴⁷⁵ Voir l'étude philologique de M. Alcover, *Cyrano relu et corrigé (Lettres, États du Soleil, Fragments de Physique)*, Études de philologie et d'histoire, Genève, Droz, 1990.

⁴⁷⁶ Dans notre deuxième partie, on approfondira tout l'intérêt de ce mécanisme narratif initial, en rapport à la caractérisation du héros et au genre de l'œuvre.

rosée, laquelle, transformée en vapeur et attirée par le Soleil, le poussera vers le haut. Il semblerait une hypothèse complètement fantaisiste mais, en effet, l'expérience des œufs vidés et remplis de rosée, dont le trou était bloqué avec la cire, et qui exposés au soleil s'élevaient dans l'air après la fusion de la cire, était connue à l'époque. Alcover rappelle qu'elle était exposée dans l'une des Conférences de Renaudot⁴⁷⁷.

La machine fonctionne et élève le protagoniste, qui toutefois, au moment donné, ayant l'impression de monter trop vite et de ne pas se rapprocher à la Lune, décide de casser plusieurs fioles, pour retomber sur terre. Il est convaincu d'être ainsi revenu à son lieu de départ quelques temps après, donc vers minuit, mais il découvrira bientôt qu'il a touché terre ailleurs, en Amérique, et pour la précision en Nouvelle France (au Québec), à midi, ce qui engendrera une équivoque au résultat, évidemment, comique, avec des incompréhensions amusantes.

Ainsi, l'on voit bien que Dyrcona rejoue effectivement, dans la toute première étape de son voyage, l'entreprise colombienne, en tombant en Amérique par hasard. En plus, le protagoniste déduit par cette circonstance que : « [...] il faillit que la terre eut tourné pendant mon élévation, puisque ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étais tombé par une ligne quasi perpendiculaire en Canada. »⁴⁷⁸

Ainsi, au terme de notre parcours d'étude de différentes formes de comparaison entre Colomb et Galilée, entre supériorité et analogie, on trouve que Dyrcona serait la parfaite fusion entre les deux, prouvant la rotation de la Terre tandis qu'il touche terre en Amérique.

Comme le relèvent M. Alcover⁴⁷⁹ et F.Tinguely⁴⁸⁰, toutefois, il y aurait un problème assez sérieux dans cette démonstration : Cyrano emploie, pour prouver l'héliocentrisme, une expérience fondée sur une physique impossible et fausse. En effet, un grave lancé de haut, de façon perpendiculaire, retombera toujours dans le même endroit : Dyrcona aurait dû retomber près de Paris, même si la Terre tourne sur elle-même. Comme cette même question était au centre de maintes débats à l'époque, entre partisans de Ptolémée et de Copernic, Cyrano devait bien la connaître.⁴⁸¹

⁴⁷⁷ Voir *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 9, note 61.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁷⁹ M. Alcover, *La pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac*, Genève, Droz, 1970.

⁴⁸⁰ F. Tinguely, « Un libertin dans la lune ? De la distraction scientifique chez Cyrano de Bergerac », ds. *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, 9 (2005), pp. 73-84.

⁴⁸¹ Les géocentristes interprétant cette preuve comme à faveur de l'immobilité de la Terre, les partisans de Copernic soutenant son irrélèvançe, à cause de l'existence de deux mouvements, l'un circulaire l'autre vertical, ne s'influencent pas l'un l'autre. Comme le rappelle F. Tinguely, Galilée répondait à

On comprend alors toute l'ironie cachée derrière cette entreprise : le héros prouve l'héliocentrisme et trouve l'Amérique, ce qui au départ ne l'intéressait pas (son désir étant de rejoindre la Lune et de prouver la pluralité des mondes), de façon totalement hasardeuse et même à cause d'une préparation erronée du voyage⁴⁸² ; en plus, il réalise ce progrès par le biais d'une physique tout à fait imaginaire.

Au début il n'accepte même pas la rotation de la Terre, mais il croit que Dieu « avait encore une fois recloué le soleil aux cieux, afin d'éclairer une si généreuse entreprise »⁴⁸³, et ensuite il ne comprend pas immédiatement de se trouver dans le Nouveau Monde. On se souviendra que Galilée se présentait effectivement comme le chanceux découvreur des nouveaux territoires, mais il n'aurait sûrement pas apprécié cette mise en fiction, dévalorisée, de son personnage.

Ainsi, Cyrano associerait d'abord les découvertes scientifiques et géographiques seulement pour mieux les parodier et les déstabiliser toutes les deux dans un seul coup, en mettant en question leur protagonistes et les mécanismes grâce auxquels ils étaient arrivés à de tels résultats. Il ne s'agit pas, toutefois, de la seule finalité de cette association.

Ensuite, même dans un monde réglé par une telle physique, ouvertement copernicienne, Dyrcona rencontrera, comme il est bien connu, l'opposition du gouverneur du Québec, M. de Montmagny, soutenant qu'on pouvait interpréter bien autrement son expérience⁴⁸⁴ : pour le convaincre, il faudra alors se fonder sur une série de raisonnements purement théoriques, déliés de l'observation.

Si le dialogue avec le gouverneur du Canada reprend les modalités du *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* de Galilée, avec Montmagny s'opposant, d'abord, à la théorie héliocentrique, les arguments en faveur de celle-ci sont de teneur très différent. Certains entre eux sont directement inspirés par les argumentations des savants

l'argument géocentriste, dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, par le biais d'une célèbre expérience de pensée : à l'intérieur d'un navire, tous les mouvements (corps lancés de haut ou dans d'autres directions) se passent exactement de la même façon tant si le bateau est à l'arrêt qu'en mouvement uniforme. Le pisan n'avait pas réalisé lui-même l'expérience, en se limitant à la décrire, mais elle sera mise en place publiquement à Marseille en 1641, par Gassendi. Cyrano, très proche de Gassendi, ne pouvait pas ignorer ces éléments et ce débat décisif. Voir F. Tinguely, *ibid.*, p. 77-80 et A. Koyré, *Pierre Gassendi (1592-1655). Sa vie et son œuvre*, Centre International de Synthèse, Paris, Albin Michel, 1955.

⁴⁸² Voir les remarques de F. Tinguely, « Une épistémologie libertine de la découverte: la chance en progrès chez Cyrano de Bergerac », ds. *La Fabrique de la modernité scientifique : discours et récits du progrès sous l'Ancien Régime*, éd. Frédéric Charbonneau, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2015, pp. 67-83.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁸⁴ En supposant que le Soleil ait fait tourner avec lui Dyrcona.

coperniciens, et notamment de Gassendi⁴⁸⁵, des autres semblent des déformations de ces thèses, sexualisées ou bien extrémisées⁴⁸⁶, tout cela non dépourvu d'un évident plaisir d'évocation de discours paradoxaux.

En conclusion, dans un passage pour nous très intéressant, Dyrcona passe de l'héliocentrisme à la théorie de l'infinité de l'univers. Il explique la création des planètes infinis en s'appuyant en partie sur la théorie des Descartes concernant la transformation du Soleil et des étoiles, et en partie sur la thèse pythagoricienne de l'embrasement universel⁴⁸⁷ : le Soleil est en train de se purger et modifier, en engendrant des nouvelles terres et planètes, qu'enfin il assimilera à nouveau. Il trouve une confirmation de cette théorie en considérant le cas-même de l'Amérique :

Ceci n'est pas une imagination ridicule. La Nouvelle-France, où nous sommes, en produit un exemple bien convaincant. Ce vaste continent de l'Amérique est une moitié de la terre, laquelle en dépit de nos prédécesseurs qui avaient mille fois cinglé l'océan, n'avait point été découverte ; aussi n'y était-elle pas encore, non plus que beaucoup d'îles, de péninsules et de montagnes, qui se sont soulevées sur notre globe, quand les rouillures du soleil qui se nettoie ont été poussées assez loin [...] Cela n'est pas si déraisonnable que saint Augustin n'y eût applaudi, si la découverte de ce pays eut été faite de son âge, puisque ce grand personnage, dont le génie était éclairé du Saint-Esprit, assure que de son temps la terre était plate comme un four, et qu'elle nageait sur l'eau comme la moitié d'une orange coupée.⁴⁸⁸

Ce discours se termine avec le protagoniste affirmant que, par le biais d'une lunette « fort excellente »⁴⁸⁹ qu'il possède, on peut observer aisément que les taches sur le Soleil sont en effet des mondes « qui se construisent »⁴⁹⁰.

L'œuvre associe donc encore une fois les nouvelles observations astronomiques et les terres récemment découvertes, de façon surprenante, en faisant l'hypothèse que l'Amérique n'existait tout simplement pas avant Colomb, et que pour cette raison les navigateurs et les religieux n'avaient jamais parlé de ce continent : il ne serait rien d'autre

⁴⁸⁵ Pour une analyse récente très détaillée des théories exposées tout au long de cet épisode, voir N. Gengoux, *Une lecture philosophique de Cyrano. Gassendi, Descartes, Campanella : trois moments du matérialisme*, Paris, Champion, 2015, p. 32-58. L'auteure pourtant s'arrête seulement sur l'aspect « philosophique ».

⁴⁸⁶ « Premièrement, il est du sens commun de croire que le soleil a pris place au centre de l'univers [...] de même que la sage nature a placé les parties génitales dans l'homme, les pépins dans le centre des pommes [...] », *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 16. Alcover rappelle que, dans la pensée alchimique, où microcosme et macrocosme sont équivalents, c'est la notion « cœur-soleil » qui illustre cette correspondance. Voir *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 17, note 152-166. Voir aussi l'analyse de O. Bloch, *Cyrano de Bergerac et la philosophie*, *op. cit.*

⁴⁸⁷ Voir les intéressantes analyses de A. Torero-Ibad sur les sources philosophiques de ces passages, dans A. Torero-Ibad, *op. cit.*, p. 449 suivantes.

⁴⁸⁸ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 25.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁹⁰ *Ibid.*

qu'une partie du Soleil, une tache comme celles qu'on venait d'observer, expulsée tout récemment de cet astre.

Ainsi, les modifications planétaires auraient en quelques sortes entraîné les nouveautés terrestres/géographiques, dans un bouleversement total des conceptions de l'univers, en conduisant les théories sur la pluralité des mondes des philosophes tels que Wilkins à l'extrême⁴⁹¹ – la Terre ne serait pas seulement une planète comme les autres, elle serait carrément constituée de parties du Soleil. L'histoire aussi se trouve bouleversée, si on songe que les découvertes astronomiques avaient été postérieures à la découverte de l'Amérique, et que souvent on soutenait que, au contraire, toutes ces nouveautés avaient été prévues de façon prophétique, et s'étaient réalisées au XVI^e-XVII^e siècle seulement grâce à la Providence divine. Tout simplement, on nierait ainsi tant le rôle de la Providence que l'attribution de la découverte, dont la nouveauté résiderait seulement dans les procès naturels et ne serait pas imputable à la hardiesse des humains.

Ensuite, Dyrcona soutient une théorie semblable, mais avec des conséquences différentes, dans le *Soleil* : tandis qu'il voyage dans l'espace, le narrateur observe – aisément, cette fois – tous les mouvements planétaires, et il rêve sur la construction de l'univers :

[...] Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres globes n'aient été des soleils [...] à la longueur du temps, ont fait une perte de lumière et de feu [...] Nous découvrons même que ces taches qui sont au soleil, dont les Anciens ne s'étaient point aperçus, croissent de jour en jour. Or que sait-on [...] s'il ne deviendra point, quand tous ces corps mobiles l'auront abandonné, un globe opaque comme la terre ? Il y a des siècles fort éloignés, au-delà desquels il ne paraît aucun vestige du genre humain : peut-être qu'auparavant la terre était un soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avait produits ; et peut-être que ces animaux-là étaient les démons de qui l'Antiquité raconte tant d'exemples.⁴⁹²

Ainsi, l'univers serait véritablement en train de se modifier et se « corrompre », comme le soutenait par exemple J. Donne⁴⁹³, non pas pour volonté divine, mais à cause d'un cycle d'événements de génération et corruption commencé avec l'origine même de

⁴⁹¹ Wilkins, dans ses ouvrages qu'on a cités auparavant, soutenait la pluralité des mondes, et le fait que la terre est une planète comme les autres, en se fondant sur les observations de Galilée et les théories de Kepler. Toutefois, il n'admettait pas l'existence d'un univers infini (tout comme Kepler). Sur la distorsion de Wilkins de la part de Cyrano, voir A. del Prete, *Universo infinito e pluralità dei mondi. Teoria cosmologica in età moderna*, Napoli, La Città del Sole, 1998, p.210-230.

⁴⁹² *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 214.

⁴⁹³ «And new philosophy calls all in doubt, /The element of fire is quite put out, /The sun is lost, and th'earth, and no man's wit / Can well direct him where to look for it. / And freely men confess that this world's spent, / When in the planets and the firmament / They seek so many new; they see that this / Is crumbled out again to his atomies», J. Donne, «An Anatomy of the World. The First Anniversary», in *Poems of John Donne*, J.C. Grierson (éd.), Oxford 1963, vol. I, p. 237-238.

l'univers⁴⁹⁴ : autrefois, la Terre était, peut-être, un véritable Soleil, habité par des êtres différents, angéliques, qui avaient ensuite dédaigné cette planète une fois qu'elle se fut éteinte et corrompue, en venant substitués, par œuvre divine, par les hommes.

Maintenant, si notre planète est devenue un globe opaque, ce serait le tour du Soleil de se « purger » : ses taches alors n'avaient pas été remarquée par les Anciens parce qu'elles sont en train d'augmenter. Ainsi, même l'importance de la découverte astronomique réalisée par le biais du télescope serait considérablement diminuée.

Par cette œuvre d'autodestruction le Soleil serait, enfin, en train d'envoyer des masses terrestres dans notre planète, ce que les hommes venaient de découvrir peu de temps avant.

Le résultat est un dépaysement total du lecteur, non dépourvu d'une ironie qui rend impossible toute détection certaine d'un propos sérieux : dans la *Lune*, notamment, la référence à St. Augustin, soutenant que la Terre était plate, est évidemment provocatrice et irrévérencieuse, et même le constat autour des récits des anciens sur les démons peuplant autrefois notre planète, présent dans le *Soleil*, ne semble tout à fait naïf.

Ensuite, on constate que la remarque sur les observations télescopiques, permettant d'admirer de loin les mondes qui « se construisent » sur le Soleil, semblerait une parodie des théories les plus poussées de Kepler, présentes dans l'*Appendix geographica, seu mavis, Selenographica* du *Somnium* (mais aussi dans la *Dissertatio*), où l'on imaginait les complexes « constructions » des lunaires seulement sur la base des observations⁴⁹⁵. Il est évident que, par le biais d'une lunette, on ne pouvait pas observer la « construction des mondes », ce que Cyrano n'ignorait pas.

Ainsi, on met en question les opinions dogmatiques des autorités sans pour autant épargner les fanatismes de la nouvelle science et l'orgueil des modernes découvreurs, tout en s'amusant à donner vie à des discours paradoxales, ébranlant toute certitude sur l'histoire et sur la conformation de l'univers, mélangeant astronomie et géographie jusqu'à produire un total dépaysement.

Ce qu'on voudrait souligner est que, tant au niveau de la représentation des péripéties de Dyrcona, que des discours théoriques qu'il entretient avec les autres personnages, l'analogie entre les acteurs, les déroulements et les conséquences des deux

⁴⁹⁴ M. Alcover souligne que Descartes aussi avait suggéré des hypothèses semblables, soutenant que les taches peuvent offusquer un astre : voir *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 215, note 1141-1150.

⁴⁹⁵ Voir supra, ch. 3.2. On rappelle aussi que le discours se termine avec Dyrcona fermant ses yeux, ce qui évoquerait de façon parodique la dimension du rêve prophétique du *Somnium*.

découvertes conduit à une fusion monstrueuse qui arrive non seulement à questionner les retrouvailles des modernes et les dogmes anciens, mais aussi à créer des nouveaux paradoxes qui font finalement court-circuiter tout discours.

Comme il est bien connu, les esprits libertins aimaient les jeux rhétoriques dépayés, ces « pointes » portant tout discours à son extrême.

Il suffit de songer au cas célèbre des deux *Lettres, Pour les sorciers* et *Contre les sorciers*⁴⁹⁶, où l'auteur d'abord raconte longuement son enlèvement par un sorcier (récit au cours de quel, élément très intéressant, reviennent des nombreuses expressions et circonstances du premier voyage de Dyrcona : après avoir lu un livre de magie, il se retrouve en vol, en constatant que « cette solitude m'était un nouveau monde » ; « ce qui m'étonna davantage ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit » ; « la lune était en son plein » ; le sorcier était « mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle plein de rosée »⁴⁹⁷), pour ensuite soutenir, dans la lettre suivante, qu'il suffit de décrire les choses d'un autre point de vue pour les éclairer de façon différente, en affirmant que, à son avis, il est impossible de croire en l'existence de sorciers⁴⁹⁸. L'auteur conclut en avouant prouver de la haine envers les Pédants, qui soutiennent qu'il faut toujours renvoyer à quelques « maximes », même si dépourvue de témoignage.

Ainsi, on superpose à l'image du premier voyage mystérieux une lecture totalement opposée : le rapprochement de ces deux représentations permettait d'ouvrir les yeux du lecteur en sollicitant une lecture déniée, tout comme de donner vie à un nouveau univers de langage, issu de cette opération.

Il est notoire aussi que l'héliocentrisme, en soi, se prêtait très bien à ces jeux rhétoriques. On pourrait rappeler le cas de Vion d'Alibray, poète appartenant aux cercles

⁴⁹⁶ Sur ces deux lettres voir, entre-autre, V. Portevin, *Cyrano de Bergerac*, « Pour ou contre les sorciers ? étude des lettres *Pour les sorciers* et *Contre les sorciers* in *Lettres Diverses (1654)* », *Annali Sezione Romanza*, 1984, XXVI, 1, p. 235-247 ou R. Campagnoli, « Cyrano e il discorso perverso del mago », *Lectures*, 1, *Discorso e Magia*, 1979, p. 37-60. Très intéressante aussi l'analyse de I. Moreau : « Pour un protocole de lecture libertine : Pour ou Contre les sorciers », ds. *La lettre clandestine*, 9, 2000, p. 314-327.

⁴⁹⁷ C. de Bergerac, *Œuvres complètes II. Lettres, Entretiens pointus, Mazarinades*, L. Erba et H. Carrier (éds), Paris, Champion, 2001, p. 102-103.

⁴⁹⁸ On rappelle que, au Québec, Dyrcona était au début accusé d'être un magicien par les jésuites, et cette accusation de sorcellerie se répètera dans le *Soleil*.

libertines parisiennes de ces années⁴⁹⁹, dont les sonnets pourtant très informés, soutenant le mouvement de la Terre, s’ouvraient de cette façon souriante :

Si c’est Phoebus qui trotte à l’entour de la Terre,/ Ou la Terre en son lieu qui roule dans les Cieux,/ [...] dans le vin je trouve une raison, /Ou, si tu l’aimes mieux, une comparaison/ Qui me range aisément du party de ce Livre:// Car après avoir beu treize ou quatorze coups,/ Des esprits tournoyans dans notre cervelle yvre/ Font que tout semble aussi tourner autour de nous.⁵⁰⁰

Évidemment, il s’agissait d’une question qui pouvait être approchée de façon ludique, contredisant non seulement les théories des Anciens mais aussi toutes les certitudes des sens, et se prêtant à des renversements et des jeux de mots qui permettaient de parler de science sans jamais se faire passer pour des « pédants » qui se prennent trop au sérieux⁵⁰¹. Comme le remarque Pantin, « Un style à la fois lucianesque et rabelaisien s’était imposé en France dans la littérature satirique plus ou moins subversive. D’autre part, depuis Calcagnini, le lien s’était fait entre le mouvement de la terre et l’inspiration bachique. »⁵⁰²

Si Kepler exploitait une dissertation paradoxale (en imaginant une géographie et astronomie décrites du point de vue lunaire) pour ouvrir les yeux de ses lecteurs sur la conformation de l’univers, Cyrano trouve « beau » le paradoxe de la rotation terrestre en soi, il « [...] le travaille et l’amplifie jusqu’à en faire le moteur de l’invention fictionnelle ».⁵⁰³

À notre avis alors, l’association-même entre découverte de l’Amérique et révolution astronomique permettait de multiplier à l’aise la puissance d’un tel instrument rhétorique, en jouant avec toutes les possibilités offertes par ce rapprochement des planètes et des terres, de nouveau et d’ancien, pour produire des nouveaux paradoxes, des

⁴⁹⁹ D’Alibray fréquentait les milieux érudits parisiens, notamment l’Académie de Le Pailleur, et connaissait Gassendi. Sur la poésie « scientifique » de cet auteur, voir B. S. Ridgely, « Dalibray, Le Pailleur, and the New Astronomy in French Seventeenth Century Poetry », ds. *Journal of the History of Ideas* 17, 1956, p. 3–27 et récemment P. Chométy, *Philosopher en langage des dieux. La poésie d’idées en France au siècle de Louis XIV*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 332-336.

⁵⁰⁰ C. Vion d’Alibray, *Les oeuvres poétiques du Sr Dalibray, divisées en vers bachiques, satyriques, héroïques, amoureux, moraux et chrestiens*, Paris, A. de Sommerville, 1653, p. 115.

⁵⁰¹ Cyrano aussi associe la rotation de la Terre au vin, dans sa Lettre *Contre l’Automne*. Voir *Œuvres complètes*, op. cit., p. 73.

⁵⁰² I. Pantin, « Premières répercussions de l’affaire Galilée en France chez les philosophes et les libertins », ds. *Il caso Galileo. Una rilettura storica, filosofica, teologica*, M. Bucciattini, M. Camerota e F. Giudice (éds), Atti del Convegno internazionale di Studi, Firenze, 26-30 Maggio 2009, Firenze, Olschki, 2011, p. 253.

⁵⁰³ Voir F.A. Touati, *Cosmopoétique*, op. cit., p. 154. Dans un passage emblématique, Montmagny s’exclame : « Et en vérité, ce mouvement que vous attribuez à la terre, n’est-ce point un beau paradoxe ? », *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 15.

fusions typique d'une poétique et d'une esthétique baroque⁵⁰⁴. De l'autre côté, ce mécanisme possédait une évidente visée critique – tout comme dans le cas des *Lettres* – en permettant de « relire » les événements et les interprétations courantes, de déstabiliser tout discours relié aux découvertes et aux découvreurs, tout comme, peut-être, l'analogie en soi. Jusqu'à quel point pouvait-on pousser cette association, sans tomber dans le ridicule ? Cyrano semblerait trouver, à sa manière, une réponse à cette question.

Par ailleurs, ce mécanisme associatif permet aussi à Cyrano de poursuivre un autre but critique, visant cette fois les conséquences de ces découvertes, et leur interprétation eurocentrique ou anthropocentrique. Si tout cela est bien connu par la critique⁵⁰⁵, l'emploi de cette analogie entre les deux entreprises, astronomique et géographique, ne va pas toujours dans le même sens et permet ainsi, à notre avis, de déplacer encore une fois les références fixes, faisant ressortir au mieux les cibles polémiques de Cyrano.

Tinguely⁵⁰⁶ relève que l'arrivée au Canada du protagoniste rejoue l'entreprise colombienne sur un mode comique même dans la rencontre avec les indigènes, ces « sauvages » qui sont surpris de voir Dyrcona « habillé des bouteilles » : c'est lui donc à être ridiculisé comme savant fou, au dehors de la normalité, à cause de son aspect.

Les incompréhensions liées à la « rencontre », et aux conséquences du contact entre deux cultures différentes, se répètent lors de l'arrivée dans la Lune, après l'étape au Paradis Terrestre.

En effet, Dyrcona prend les lunaires pour des « fort grands animaux », pour reconnaître seulement après « qu'ils avaient la taille, la figure et le visage »⁵⁰⁷ comme lui,

⁵⁰⁴ À ce propos, voir aussi les intéressantes remarques de G. Armand, dans *L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. Un voyage dans l'espace du livre*, Paris-Caen, Archives des lettres modernes Minard, 2005, ch. 6.

⁵⁰⁵ Voir notamment les études de E. Harth, *Cyrano de Bergerac and the Polemics of Modernity*, New York, Columbia University Press, 1970 ; de S. Requemora, « Voyage astral et récit de voyage dans Les États et Empires de la Lune et du Soleil », ds. *Lectures de Cyrano de Bergerac. Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, B. Parmentier (éd), Presses Universitaires de Rennes, 2004 ; de T. Reiss, « Topographes et voyageurs : savoirs, histoires, violence et alterité de Léry à Cyrano », ds. *Dissidents, excentriques et marginaux de l'Age Classique. Bouquet offert à Madeleine Alcover*, P. Harry, A. Mothu, Ph. Selliers (éds.), Paris, Champion, 2006, p. 31-55, ou de J.C. Racault, « Les ailleurs de Cyrano », ds. *Ailleurs imaginés, Cahiers CRLH CIRAOI*, 6, 1990, p. 9-19, partiellement repris dans id., *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris – Sorbonne, 2003. Mointaigne de meme, dans ses *Essais* et dans *l'Apologie de Raimond Sebond*, reliait les deux découvertes avec des finalités similaires, comme le relève, entre-autre, C. Rizza, « Cyrano lecteur de Montaigne dans l'Autre Monde ? », ds. *eadem, Libertinage et Littérature*, Paris, Nizet, 1996, p. 187-201.

⁵⁰⁶ F. Tinguely, *Une épistémologie libertine...*, *op. cit.*

⁵⁰⁷ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 51.

à la différence qu'ils marchent sur quatre pattes et parlent une langue différente. Les habitants de la Lune toutefois n'arrivent absolument pas à discerner son espèce, en le croyant plutôt un simple animal⁵⁰⁸.

Ensuite, le protagoniste est présenté non plus aux « vulgaires » mais bien au roi, seulement pour être à nouveau mis en cage comme « femelle » de l'animal de la reine, c'est-à-dire, ce même Domingo Gonzales qui était le protagoniste de *The Man in the Moone*, et qui est cru un singe par les lunaires.⁵⁰⁹

Lorsque Dyrcona arrive à apprendre, un peu à la foi, la langue des habitants, la population se trouve véritablement partagée sur ses origines : l'opinion suivant laquelle il s'agirait bien d'un homme sauvage se répand, mais elle est fortement contrastée par les prêtres du pays.⁵¹⁰

Ces passages ne peuvent que rappeler directement les débats autour de la nature des américains et de leur condition, inférieure ou égale de celle des européens⁵¹¹, tout comme les suppositions, de Kepler entre-autre, sur la supériorité des hommes, privilégiés par Dieu, par rapport aux autres possibles habitants des planètes⁵¹².

Ainsi, si la Lune est bien le Nouveau Monde, représentation céleste de l'Amérique, c'est Dyrcona, son découvreur, à être traité comme les indigènes américains, peuple inférieur. Si la Lune est une société pour maintes aspects supérieure à celle terrestre, cela n'empêche pas les habitants, et notamment les prêtres, de réagir aux nouveautés tout comme l'avait fait les européens⁵¹³, dans ce qui se configure comme un « monde à l'envers »⁵¹⁴.

⁵⁰⁸ Alcover rappelle, pour la question des animaux, qu'il s'agissait aussi d'une parodie de la théorie de Descartes sur les animaux-machines, en reprenant les polémiques de Gassendi, voir *ibid.*, note 2364, p. 264, ou I. Moreau, « Les héritages polémiques de l'Autre Monde », ds. *Littératures Classiques*, 53, 2004, p. 39-49. Cette problématique sera plus longuement touchée dans le *Soleil*, où les oiseaux procèdent Dyrcona en tant que représentant de la méchante et vanaglorieuse race humaine.

⁵⁰⁹ Dans la deuxième partie, on reviendra sur les rapports intertextuel parmi les deux oeuvres.

⁵¹⁰ «[...] disant que c'était une impiété épouvantable de croire que non seulement des bêtes, mais des monstres, fussent de leur espèce. "Il y aurait bien plus d'apparence, ajoutaient les moins passionnés, que nos animaux domestiques participassent au privilège de l'humanité, et de l'immortalité par conséquent [...] qu'une bête monstrueuse qui se dit née je ne sais où dans la lune [...]», *ibid.*, p. 88.

⁵¹¹ Sur la réécriture polémique des sources viatiques et des controverses coloniales de la part de Cyrano, voir entre-autre S. Requemora, *Voyage astral...*, *op. cit.*, et I. Moreau, *Guérir du sot...*, *op. cit.*, p. 713 suivantes. Suivant Requemora, (p. 207), même la rencontre avec l' « homme tout nu » qui propose la construction d'une machine apte à rejoindre et envahir la Terre serait, à nouveau, le renversement du processus de colonisation, cette fois opérée par des personnages semblables aux natifs américains.

⁵¹² Voir p.e. la *Dissertatio*, *op. cit.*, p. 30 suivantes.

⁵¹³ Le démon de Socrate, le premier à reconnaître Dyrcona comme homme et à dialoguer avec lui, explique : « Hé bien ! mon fils, vous portez enfin la peine des faiblesses de votre monde. Il y a du

À cause de l'interdiction des prêtres, Dyrcona passe pour un perroquet plumé et ensuite une autruche mais, lorsque, face à une assemblée des états, il s'obstine à défendre sa nature et à soutenir que la « lune » de laquelle il provient (c'est-à-dire la Terre) est bien un monde, les religieux cueillent l'occasion pour le tacher carrément d'athéisme.

Dyrcona, alors, se sauve seulement grâce à une amende publique, en promettant de ne plus jamais enseigner ces théories hérétiques : « Peuple, je vous déclare que cette lune ici n'est pas une lune, mais un monde ; et que ce monde de là-bas n'est point un monde, mais une lune. Tel est ce que les prêtres trouvent bon que vous croyiez »⁵¹⁵.

On voit que Cyrano met bien à profit les thèses du *Somnium* de Kepler sur le « sélénocentrisme »⁵¹⁶ des habitants de la Lune, en imaginant toutefois aussi toutes les conséquences philosophiques d'une telle attitude, ce que l'astronome n'était pas intéressé à faire.

On trouve, comme il est bien connu, une allusion transparente à Galilée et son procès (même si le savant n'avait jamais touché la question de la pluralité des mondes), notamment dans la forme d'amende publique, et pour la prohibition à enseigner ces contenus :⁵¹⁷ la situation est encore plus parodique si on songe que le protagoniste est un partisan d'Aristote.

Si en Amérique il aurait pu en tout cas passer pour un philosophe irrévérencieux, étant donné qu'il soutenait finalement un système hétérodoxe sur la base non seulement de preuves mais aussi de spéculations, dans la Lune il se cache derrière les autorités et il se limite à admettre l'existence du monde duquel il provient, ce qui augmente évidemment l'effet ridicule des accusations portées vers lui.

Ainsi, Dyrcona devient, son malgré, le nouveau Galilée, savant dangereux persécuté pour ses théories – aux yeux des lunaires hétérodoxes – tout comme il l'était d'abord pour son aspect, rappelant le préjugé envers les Américains : l'union entre ces

vulgaire, ici comme là, qui ne peut souffrir la pensée des choses où il n'est point accoutumé : Mais sachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille [...] », *Ibid.*, p. 53.

⁵¹⁴ Sur le topos du « monde à l'envers » dans ces œuvres, voir J. Lafond, « Le monde à l'envers dans les Estats et Empires de la Lune de Cyrano de Bergerac » ds. *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVIe siècle au milieu du XVIIe*, colloque international de Tours, Novembre 1977, Vrin, 1979, p. 129-139 ; sur ces rapports spéculaires et anti-utopiques entre Dyrcona et les sélénites, voir aussi J.-C. Racault, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris – Sorbonne, 2003.

⁵¹⁵ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 100.

⁵¹⁶ Voir J. Prévot, *Cyrano de Bergerac romancier...*, *op. cit.*

⁵¹⁷ M. Alcover remarque comme la version publiée en 1657 masque « enseigné » par « soutenu », allusion moins directe à l'amende de Galilée. Voir *Ivi*, note 1904.

deux accusations obtient un effet encore plus puissant. Dyrcona doit abjurer celles qu'on considère des « théories », lorsqu'il est en train tout simplement de défendre son appartenance – des données, pour nous, expérientielles.

Si la découverte du Canada permettait alors de parodier les prétentions des découvreurs (tant Galilée et Kepler, que Colomb), l'arrivée dans la Lune comporte plutôt une association des victimes de l'anthropocentrisme, de l'eurocentrisme et du dogmatisme religieux, donc tant les partisans de Copernic que les indigènes d'Amérique : Dyrcona devient, ainsi, dans deux mondes à l'envers, figure emblématique de deux situations tout à fait opposées. Dans les deux cas, en plus, l'ironie est emphatisée par le fait qu'on met sur le même plan les spéculations théoriques et les données expérientiels.

Enfin, en conclusion de ses détours à travers l'espace, Dyrcona retombe, en s'attachant au diable qui était en train d'emporter un personnage lunaire à l'Enfer, en Italie, demeure du pape, où il trouve des pasteurs récitant des litanies. Revenu sain et sauf, il pourra ainsi conclure, en repensant à son voyage :

J'admirai mille fois la Providence de Dieu qui avait reculé ces hommes, naturellement impies, en un lieu où ils ne pussent corrompre ses bien-aimés et les avait punis de leur orgueil en les abandonnant à leur propre suffisance. Aussi je ne doute point qu'il n'ait différé jusqu'ici d'envoyer leur prêcher l'Évangile parce qu'il savait qu'ils en abuseraient et que cette résistance ne servirait qu'à leur faire mériter une plus rude punition en l'Autre Monde.⁵¹⁸

Ici, le narrateur reprend les paroles des Relations des missionnaires jésuites envoyés – en plus – au Canada⁵¹⁹, en traçant à nouveau un lien entre la Lune, perçue comme pays à convertir⁵²⁰, et le Nouveau Monde, et renversant encore une fois les rapports de supériorité qu'on avait vus auparavant : Dyrcona revient bien dans le rôle d'un religieux dogmatique et d'un européen colonisateur, désireux d'imposer ses doctrines.

La leçon qu'il a reçue, évidemment, ne lui a pas servi : plutôt que démontrer un majeur esprit d'ouverture, il condamne encore une fois l'altérité, avec un résultat très comique, et il transforme son échec dans une impossibilité providentielle. L'ironie de Cyrano est évidente.

On rappelle que, d'une façon semblable, dans *The Man in the Moone* Domingo conclut ses périple en arrivant en Chine, avec une comparaison entre deux sociétés

⁵¹⁸ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 160-161.

⁵¹⁹ Voir la note de M. Alcover ds, *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 161.

⁵²⁰ Isabelle Moreau relève comme, chez les controversistes anticoloniaux (Las Casas...), la colonisation violente des conquistadors était condamnée en faveur d'une colonisation « meilleure », passant par l'évangélisation. I Moreau, *Guérir du sot...*, *op. cit.*, p. 718.

supérieures, suggérant peut-être des projets spécifiques, grâce à l'allusion aux jésuites espagnols : le renversement opéré par Cyrano, comme on aura lieu d'approfondir dans notre deuxième partie, est manifeste.

En conclusion, nous avons vu comme, notamment dans la *Lune*, l'association de Colomb et Galilée dans la figure de Dyrcona, et les continus parallélismes entre héliocentrisme et découverte de l'Amérique, tant au niveau discursif que dans les représentations des détours du héros, permettent en quelque sorte de redoubler⁵²¹ et d'élever au carré les stratégies du récit. En effet, Cyrano arrive à répéter pour deux fois l'acte de la découverte d'un nouveau continent, et à multiplier ainsi comme par quatre le pouvoir de cette analogie.

En plus, la découverte est vécue, dans les deux cas, de deux points de vue différents, celui du découvreur/conquérant et celui de la « victime » (pour enfin revenir à un conquérant échoué), toujours par le même personnage, en associant, avec un effet kaléidoscopique, les deux événements tant dans leurs pré-supposés que dans leurs conséquences.

Ainsi, on arriverait à démasquer toute prétention fanatique et dogmatique, mais aussi toute posture conquérante tant des modernes savants que des voyageurs, d'un côté et de l'autre du « monde ».

L'analogie entre découvertes géographiques et scientifiques, alors, n'était plus intégrée avec des finalités idéologiques, comme chez Godwin, mais, bien au contraire, permettait ici de remettre en question les opérations réalisées, d'un point de vue philosophique et éthique, en offrant au lecteur un regard tout à fait déniaisé⁵²² : « Cyrano cultive le décalage précisément pour échapper au poids de l'opinion commune et à l'argument d'autorité »⁵²³.

En plus, nous avons vu comme cette même association produit des effets surprenants s'étendant à la conformation même de l'univers, en annulant toute

⁵²¹ Sur le mécanisme de redoublement dans les œuvres de Cyrano, voir également J.C. Racault, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris – Sorbonne, 2003.

⁵²² Sur la lecture « paradoxale » offerte par les œuvres de Cyrano, voir aussi le travail récent de T. Mondémé, T. Mondémé, *Fiction et usages cognitifs de la fictionnalité : Kepler, Cyrano, Fontenelle*, thèse inédite sous la dir. de J.-C. Darmon, soutenue le 8 Février 2014 à l'Université de Versailles St.-Quentin-en-Yvelines, p. 121.

⁵²³ I. Moreau, « De quelques fictions paradoxales », ds. *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Actes du colloque international de Sannois, 3 et 17 décembre 2005, H. Bargy et A. Mothu (éds.), Brepols, Turnhout, 2008, p. 102.

l'importance des découvreurs, assimilés dans un processus de modification globale : l'Amérique ne serait rien d'autre qu'une tache du Soleil détachée.

Ainsi la fusion, presque forcée, entre les deux événements produit souvent, en soi, des effets bouleversants qui arrivent en partie, comme dans le cas de Dyrcona/martyre, à mettre en relief les limites mêmes d'une analogie entre spéculations théoriques sur la conformation de l'univers et retrouvaille empirique d'un nouveau continent. Mondémé aussi souligne différents mouvements de « dégradation » des analogies dans le texte :

Ce qui était censé assurer une meilleure compréhension et garantir peut-être un horizon épistémologique unifié (en tant que principe de comparaison), se retrouve en fin de compte soumis aux mêmes effets de distanciation que la plupart des théories cosmologiques exposées plus scientifiquement. La productivité burlesque de l'analogie ne cessera de réapparaître tout au long du récit, ce qui aura pour effet de questionner sans cesse son statut de méthode heuristique ou éclairante, en la rapprochant souvent dangereusement du caractère ludique de la pointe.⁵²⁴

Finalement, les décentrement opérés par ces nouveautés étaient aussi bien le contexte idéal pour faire proliférer ces jeux rhétoriques paradoxales, ces « imaginations pointues » grâce auxquelles non seulement secouer le lecteur et l'inviter à se délivrer de toute opinion reçue, mais aussi chatouiller « le temps pour le faire marcher plus vite »⁵²⁵, créer des mondes par le biais du langage, en évitant toute accusation de pédanterie, et montrant tous les risques liés au fait de prendre trop au sérieux quelque hypothèse ou discours.

Ainsi, le cas de Cyrano permet de clore idéalement ce parcours à travers différentes exploitations d'un discours devenu topique parmi les contemporains, à parmi des suggestions-mêmes des astronomes : Cyrano exploite cette association de plusieurs points de vue, en arrivant, toutefois, à la reconduire à sa dimension proprement rhétorique, en la conduisant à son paradoxe, et en montrant, finalement, même tous ses limites.

⁵²⁴ Voir T. Mondémé, *Fiction...*, *op. cit.*, p. 312.

⁵²⁵ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 6.

Partie 2 – Raconter les découvertes. Genres en transformation

Dans la première partie nous avons analysé des textes appartenant à des genres tout à fait différents, sans vraiment problématiser cette distinction. Cela nous a permis de souligner le dialogue en cours parmi des nombreuses œuvres, même au-delà de notre corpus (traités astronomiques, poésies, narrations en prose, épopées), toutes traversées par le même discours, plié vers des finalités tout à fait différentes suivant les cas.

En revenant maintenant aux textes de notre corpus, on voit que la question spécifique des genres demande, en effet, une analyse plus détaillée ; par ailleurs, elle se révèle particulièrement significative pour notre sujet en tant qu'étroitement reliée, encore une fois, à la représentation des découvertes, d'une façon qu'on aura lieu d'approfondir. Ainsi, il ne s'agira pas d'une analyse « traditionnelle » des caractéristiques formelles de nos textes reconduisibles à des catégorisations génériques précises, mais on partira, plutôt, toujours de l'angle spécifique de la représentation du discours des découvertes, pour saisir son importance au niveau de la structure narrative des œuvres, en lien avec les débats poétiques de l'époque.

On a vu auparavant que les œuvres du XVII^e siècles récemment pris en considération par les chercheurs du champ « L&S » sont généralement des narrations en prose, genre considéré le plus « apte » à donner voix aux problématiques posées par la science moderne.⁵²⁶

Hors d'Italie, en effet, même si on trouve quelques exemples intéressants dans la poésie et l'épopée⁵²⁷, il s'agit de cas difficiles à étudier à l'intérieur d'un système significatif⁵²⁸, telle que celui constitué, par exemple, par les trois contes de la Lune, œuvres dialoguant entre elles, considérées souvent comme une tradition naissante. Par ailleurs, dans les « grands genres » le rapport avec la nouvelle science semblerait se

⁵²⁶ Voir p.e. F. Aït-Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.* ou A. Guilhem, *Les fictions à vocation scientifique...*, *op. cit.*

⁵²⁷ On songe notamment, en Angleterre, à *Le Paradis perdu* de Milton, qu'on aura lieu de citer plus loin, au cours de notre analyse, ou, par exemple, aux sonnets de Vion d'Alibray en France, dont nous avons parlé dans notre première partie. Sur différents aspects et exemples de poésie « scientifique » en France voir la belle étude de P. Chométy, *Philosopher en langage des dieux. La poésie d'idées en France au siècle de Louis XIV*, Paris, Honoré Champion, 2006. Pour l'Angleterre voir, outre aux études classiques de M. H. Nicolson, aussi M. Llasera, *Représentations scientifiques et images poétiques en Angleterre au XVII^e siècle : À la recherche de l'invisible*, Paris, CNRS éditions, 1999.

⁵²⁸ Font exception en France les nombreuses réécritures de Du Bartas, « tradition » où l'on trouve souvent des passages consacrés à la question astronomique : en général, toutefois, ces morceaux sont aptes à démentir complètement les récents résultats astronomiques et leurs conséquences, suivant l'exemple de Du Bartas, ce qui ne s'avère pas tellement significatif au sein de cette analyse. Pour ces œuvres (dont les cas plus stimulants sont la *Science Universelle* de Jean Magnon, parue en 1663 et le *Zodiac Poétique* de Rivière, paru en 1619) on renvoie encore une fois à l'étude de P. Chométy, *op. cit.*

limiter à la reprise d'une « topique », non comportant des modifications du point de vue poétique, et donc moins stimulant à étudier.⁵²⁹

Par contre, on a remarqué comme, en Italie, c'est surtout le genre épique, le plus noble, mais aussi le plus codifié et traditionnel, à intégrer de façon intéressante et problématique les discours contemporains à propos des nouvelles découvertes (à travers la représentation du voyage lunaire, de la prophétie télescopique etc.), en constituant une tradition avec des caractéristiques significatives.

La portée heuristique sera évidemment mineure par rapport aux œuvres de Godwin ou Cyrano, mais, en approfondissant notre analyse, nous nous sommes aperçus que ce genre traditionnel était en train de problématiser son propre statut et ses contraintes, par le biais exactement de l'intégration de matériaux narratifs « nouveaux », tels que la célébration des découvertes modernes. Ainsi, on a choisi de se pencher plus longuement sur cette question, permettant de problématiser, et de voir à partir d'un angle différent, le rapport genre-découvertes. En plus, cette étude se révélait particulièrement intéressante en ce qu'elle permettait de tracer des liens avec le développement européen de la narration en prose.

Il est bien connu que le XVII^e siècle est en effet une période de remise en discussion non seulement des acquis scientifiques, mais aussi de l'art poétique traditionnelle : « [...] La coscienza dell'uomo « moderno », tipica poi dell'età barocca e delle sue querelles, mette in crisi la portata universale dei generi ; essi si adeguano a convenzioni storiche soggette a mutamenti [...] ».⁵³⁰

L'épopée est au centre d'une énorme discussion et théorisation en Italie, se déroulant notamment du XVI^e au XVII^e siècle, et qu'on présentera assez sommairement dans la première section du prochain chapitre, pour ensuite nous pencher sur le cas spécifique du Tasse, qui nous permettra de mettre en lumière tous les enjeux de ce débat.

⁵²⁹ Voir à ce propos p.e. F. Aït-Touati, « Littérature et science : faire histoire commune », ds. *Littératures classiques*, n. 85, 2014, p. 31-40.

⁵³⁰ A. Battistini et E. Raimondi, *Le figure della retorica: una storia letteraria italiana*, Einaudi, 1990, p. 141. « [...] La conscience de l'homme « moderne », typique après tout de l'âge baroque et de ses querelles, remet en question la portée universelle des genres ; ils s'adaptent à des conventions historiques soumises au changement [...] » La traduction est de nous.

Il s'agit d'une des premières discussions poétiques approfondies⁵³¹, née à partir de la parution d'œuvres considérées « hétérodoxes » par rapport aux normes traditionnelles, prévues par Aristote (emblématique, à ce propos, le cas du *Roland Furieux* d'Arioste).

Il est intéressant de souligner que les défenseurs des textes « nouveaux », tels que celui d'Arioste, les considèrent non pas des cas isolés, mais carrément expressions d'un genre, inexistant à l'époque d'Aristote et pour cela pas encore codifié, et qu'ils choisissent d'appeler, de façon polémique, « romanzo ».

Si on considère que les découvertes (d'abord géographiques, ensuite astronomiques, le lien parmi les deux restant tout à fait fondamental et opératif même dans cette partie) acquièrent une place importante à l'intérieur de cette « bataille », en devenant avec Tasse presque un emblème des questionnements poétiques et théoriques, on commence à comprendre l'intérêt de la question, au-delà des spécificités de chaque œuvre, et même de l'histoire littéraire italienne.

Après avoir présenté ce contexte, on s'arrêtera alors sur les œuvres de notre corpus, et donc d'abord sur les œuvres de Marin et Bartolommei, en étudiant les modalités d'insertion de l'épisode concernant les découvertes astronomiques au sein de la structure épique, en lien avec les débats poétiques du temps, pour analyser le traitement, de la part de ces auteurs, d'une matière qui semble inévitablement liée au « romanzo ». Les parallélismes et les comparaisons avec des autres épopées contemporaines, italiennes et étrangères, traitant des découvertes astronomiques, nous permettront d'élargir le cadre et de mieux cibler les nœuds problématiques.

Cette remise en question de la narration en poésie, passant par la représentation des découvertes modernes, et portant, comme on le verra, à une progressive autonomie du « romanzo », nous a poussés à étudier avec un œil différent le développement des narrations en prose contemporaines, hors d'Italie.

On analysera, alors, de quelle façon Kepler, Godwin et Cyrano de Bergerac récupèrent les stratégies et les techniques propres à différents genres romanesques, anciens et modernes (roman grec, roman picaresque etc.), pour présenter les découvertes sous un lumière particulière, suivant des finalités spécifiques – les mêmes, finalement, qu'on a mis en lumière aussi dans notre première partie.

⁵³¹ D. Javitch soutient qu'il s'agit de la première fois que les genres poétiques sont définis de façon plus spécifique et articulée. Voir D. Javitch, « Lo spettro del romanzo nella teoria sull'epica del sedicesimo secolo », ds. *Rinascimento*, 43, 2003, p. 159.

Le cas de Cyrano, témoignant d'une fine conscience critique, nous permettra de conclure notre parcours avec des autres considérations intéressantes sur l'évolution des formes romanesques pendant le XVII^e siècle.

1) **Narration et nouvelle science I. Épopée et « romanzo »**⁵³²

Pour mieux comprendre et contextualiser le lien étroit qui se met en place, à cette hauteur, entre la représentation des découvertes (d'abord géographiques, ensuite astronomiques) et le questionnement d'ordre proprement poétique, on fera d'abord quelques remarques sur les enjeux du débat poétique italien.

À partir environ de la deuxième moitié du XVI^e siècle, avec la redécouverte de la *Poétique* d'Aristote, et après la parution du *Roland Furieux*, en Italie voit le jour un grand débat théorique concernant les caractéristiques de l'épopée : comment concilier l'œuvre d'Arioste (mais aussi de Boiarde, de Pulci, ou l'*Amadis* du père de Tasse, Bernarde) avec les normes rhétoriques établies par les anciens ?⁵³³

La problématique principale autour de laquelle est centrée la querelle est celle de « l'unité d'action » : suivant Aristote, mais aussi Horace, l'un des critères fondamentaux qui distinguerait les épopées et les tragédies des récits historiques est bien la présence d'une seule action principale, intègre et accomplie, avec un commencement, un milieu et une fin. Des autres actions pouvaient bien s'insérer, mais de façon subordonnée à celle principale, et toujours de façon nécessaire et vraisemblable.

Par contre, l'un des éléments fondamentaux, et plus plaisants⁵³⁴, du *Roland Furieux* et des œuvres similaires, était la multiplicité d'actions entrelacées entre-elles, de façon non rigidement causale, accomplies par différents héros, et semblant se multiplier à l'infini, engendrées souvent par des facteurs magiques.

Dans la tentative alors de justifier ces œuvres, certains théoriciens, tels que Giraldi Cinthio et Pigna, soutiennent qu'elles appartiendraient peut-être à un genre différent de l'épopée, et qui était inconnu à Aristote et Horace : ainsi, ils croyant les rassembler sous

⁵³² En général, on emploiera ce terme en italien, pour souligner sa spécificité par rapport au « roman » tel qu'on le conçoit aujourd'hui, qui est tout à fait différent. Voir p.e. les considérations de R. Brusagli, « "Romanzo" ed "epos" dall'Ariosto al Tasso », ds. *Il Romanzo. Origine e sviluppo delle strutture narrative nella cultura occidentale*, Pisa, ETS, 1988, pp. 53-69.

⁵³³ Voir p. e. . H. Grosser, *La sottigliezza del disputare. Teorie degli stili e teorie dei generi in età rinascimentale e nel Tasso*, Firenze, La Nuova Italia, 1992; A. Boilève-Guerlet, *Le genre romanesque: des théories de la Renaissance italienne aux réflexions du XVII^e siècle français*, Universidade de Santiago de Compostela, 1993; S. Ritrovato, «Romanzo e romanzesco nel Cinquecento. Appunti per una discussione», ds. *Studi e problemi di critica testuale*, 54, 1997, pp. 95-114; F. Sberlati, *Il genere e la disputa : la poetica tra Ariosto e Tasso*, Roma, Bulzoni, 2001; S. Jossa, *La fondazione di un genere. Il poema eroico tra Ariosto e Tasso*, Roma, Carocci, 2002; D. Javitch, « Lo spettro del romanzo nella teoria sull'epica del sedicesimo secolo », ds. *Rinascimento*, 43, 2003, p. 159-176.

⁵³⁴ On rappelle que Trissino avait composé un poème, *L'Italia liberata da' Gotthi* (1547-1548), en respectant les normes aristotéliques, en obtenant toutefois un échec au niveau de public.

un terme nouveau, « romanzo ». Ce nouveau genre en vers, tiré des œuvres en prose grecques et des romans chevaleresques espagnols ou français, serait caractérisé, entre-autre, par une multiplicité d'actions accomplies par différents héros, entrelacées entre-elles, et par une matière feinte. Ils ajoutaient que cette caractéristique de la variété était, en plus, propre à la langue italienne (la question linguistique devenant centrale notamment pour l'Académie de la Crusca), et que le « romanzo » rejoignait mieux la finalité de délecter le public, et était ainsi, enfin, même meilleur.⁵³⁵

D'autres, par contre, n'acceptent pas cette définition⁵³⁶, en niant l'existence de ce genre, et en voyant le *Roland amoureux*, le *Roland Furieux*, l'*Amadis* de Bernard Tasse etc. tout simplement comme des variantes « ratées » de l'épopée.

Avec la Contre-Réforme ces débats acquièrent, évidemment, un arrière-fond moral et idéologique : ces œuvres étaient décriées aussi en tant que porteuses de valeurs non totalement conformes à l'idéologie chrétienne postridentine.

Le Tasse, en particulier, sera touché de façon très nette par ce débat, et il y participera avec passion, tant au niveau théorique qu'à travers la *Jérusalem Délivrée*, en essayant d'intégrer certains éléments des œuvres d'Arioste, Pulci etc. dans le système épique « traditionnel ».

Sans illustrer les positionnements théoriques de tous les auteurs du XVI^e siècle, ce qui nous conduirait aussi hors de notre chemin, on se penchera sur le cas emblématique de cet auteur, en tenant compte de son influence fondamentale sur les générations suivantes, et du lien qu'il trace parmi la représentation de la découverte de Colomb et les problématiques poétiques.

On rappelle, en particulier, que la célébration du navigateur génois dans la *Jérusalem Délivrée* était intégrée au sein d'un voyage, une digression géographique-prophétique, précédée par la rencontre avec un magicien.

Comme on l'a vu dans notre première partie, ces topos sont tirés d'une tradition classique, mais codifiée dans ses caractéristiques au XIV^e et XV^e siècle – en relation à la découverte de l'Amérique – par des auteurs du « romanzo », tels que Pulci et Arioste.

⁵³⁵ Voir p. e. G.B. Giraldi Cinzio, *Discorso intorno al comporre de i Romanzi, delle Comedie, e delle Tragedie, e di altre maniere di Poesie*, Venezia, Giolito, 1554, dans l'éd. moderne: G.B. Giraldi Cinzio, *Scritti critici*, G.C. Crocetti (éd.), Milano, Marzorati, 1973; ou G. B. Pigna, *I Romanzi*, Venezia, Valgrisi, 1554.

⁵³⁶ Notamment Castelvetro, auteur d'une traduction de la *Poétique* d'Aristote, mais aussi Antonio Minturno, Sperone Speroni etc.

Il est important de souligner ici le caractère merveilleux tant, évidemment, de la rencontre avec le magicien⁵³⁷, que de la scène du déplacement (le cheval volant transportant Renaud dans le *Morgante* de Pulci est particulièrement représentatif à cet égard).

Les deux éléments, en plus, contribuent à donner vie à des épisodes digressifs, des péripéties non étroitement relié au déroulement de l'action principale (dans la *Jérusalem Délivrée*, il s'agit de la lutte de Roland contre les païens), en risquant même de faire s'effondrer la structure du récit.

David Quint, en examinant l'élément du navire enchanté, considère qu'en général il avait la finalité de conduire le héros vers une nouvelle aventure auto-conclusive, dans une structure potentiellement ouverte à l'infini.⁵³⁸

Ainsi, on comprend que ces épisodes avaient toutes les caractéristiques pour être tachés d'« hétérodoxie » par les défenseurs des épopées traditionnelles et de l'idéologie contre-réformiste.

On verra, dans la prochaine section, comment Tasse arrive alors à re-fonctionnaliser ces topos en les intégrant dans son système, et à quel prix. Pour ce faire, on reprendra des considérations bien connues par la critique, ce qui nous permettra de bien cadrer les problématiques des textes de notre corpus.

Dans les sections suivantes on se demandera, alors, de quelle façon les auteurs du XVII^e siècle font face à ce débat de nature proprement poétique lorsqu'il recupèrent ces topos décriés (le voyage prophétique et la figure de l'ermite) pour tisser l'éloge des découvertes galiléennes.

De quelle façon Marin et Bartolommei, en réécrivant ces épisodes sous l'influence tassienne, gèrent la question poétique ? La représentation des découvertes astronomiques au sein de la structure épique serait-elle, finalement, intimement connectée au nouveau genre du « romanzo » ?

⁵³⁷ On renvoie à ce propos notamment à l'article de M. Residori, « Il mago d'Ascalona e gli spazi del romanzo nella "Liberata" », ds. *Italianistica*, 1995, p. 453-471, ou à D. Quint, *Epic and Empire...*, *op. cit.* et sur le magicien voir id., *Origin and Originality in Renaissance Literature. Versions of the Source*, New Haven and London, Yale University Press, 1983.

⁵³⁸ D. Quint, «Tasso, Milton, and the boat of romance», ds. D. Quint, *Epic and Empire...*, *op. cit.*, p. 248-267.

1.1) L'unité d'action et le voyage en Amérique

Au XV chant de la *Jérusalem Délivrée*, comme on l'a déjà évoqué, Charles et Ubalde, suivant les instructions de Pierre l'ermite et ensuite du magicien d'Ascalona, partent de l'Orient pour récupérer Renaud, ensorcelé par la magicienne Armida et confiné dans les Îles Chanceuses.

Lorsque le navire traverse le détroit de Gibraltar, ancienne limite des navigateurs, la Fortune, conductrice du navire, exalte la future découverte de l'Amérique en soulignant l'impossibilité, pour Charles et Ubalde, de rejoindre ces lieux.

Colomb, par contre, sera l'homme destiné à accomplir ce voyage, avec le but de reconduire à la bonne foi les habitants du nouveau monde, des idolâtres :

Diverse bande / diversi han riti ed abiti e favelle: / altri adora le belve, altri la grande /
comune madre, il sole altri e le stelle [...] la fé di Piero / fiavi introdotta ed ogni civil arte;
[...] Tempo verrà che fian d'Ercole i segni / favola vile a i naviganti industri, / e i mar riposti,
or senza nome, e i regni / ignoti ancor tra voi saranno illustri.⁵³⁹

Cet épisode était, en effet, le fruit d'un long procédé de médiation et de réécriture de la part de Tasse, en connaissant différentes rédactions et témoignant en profondeur des débats d'ordre poétique et idéologique qui enflammaient cette période.

Comme il est bien connu, en effet, la *Jérusalem Délivrée* connaît différentes « phases » d'écriture et de publication.⁵⁴⁰ La première rédaction du texte, terminée vers 1574/1575, sera ensuite fortement modifiée dans les années suivantes, notamment suite aux interventions des réviseurs « romains » de l'épopée. Pendant cette période différentes versions manuscrites du texte commencent à circuler : lorsque Tasse, en 1576, abandonne son idée de publication, le texte continue en quelque sorte une vie autonome, connaissant dès 1579 différentes publications partielles, à partir des manuscrits circulant⁵⁴¹.

⁵³⁹ *Gerusalemme Liberata*, XV, 28 – 30. On fait référence pour les citations à l'édition soignée par F. Tomasi : T. Tasso, *Gerusalemme Liberata*, F. Tomasi (éd.), Milano, BUR, 2009. « Elle lui répondit : « Différentes contrées/ ont différents les rites, les mœurs et les langues [...] la foi de Pierre/ y sera introduite, et tous les arts civilisés [...] Un temps viendra où les bornes d'Hercule/ fable vile seront au naute industriel, / et les mers reculées, qui sont sans nom, et les royaumes/ encore non connus de vous, seront illustres. », tr. par G. Genot, ds. Le Tasse, *Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. Bilingue, L. Caretti et G. Genot (éds.), Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 117.

⁵⁴⁰ Pour un état de la critique sur la composition de la *Jérusalem Délivrée* on renvoie à C. Gigante, *Tasso*, Roma, Salerno Editrice, 2007 et à E. Russo, *Guida alla lettura della « Gerusalemme Liberata » di Tasso*, Laterza, 2014, tout comme à la bibliographie ici citée.

⁵⁴¹ Notamment, les éditions de 1581 parues à Ferrara imposent le titre de *Jérusalem Délivrée*, et celle de Mantoue 1584 deviendra texte source pour les éditions suivantes (bien qu'aucune fût véritablement autorisée par l'auteur), jusqu'à celle de Solerti, parue à la fin du XIX^e siècle, première véritable édition

Les chants XIV et XV furent parmi ceux le plus touchés, pendant la « révision romaine », par les modifications. En particulier, comme Cachey⁵⁴² l'a bien remarqué, en comparant la *vulgata* avec les versions précédentes du XV chant qui nous sont parvenues⁵⁴³ on remarque que, dans l'idée originale, le voyage de Charles et Ubalde poursuivait bien au-delà des Iles Chanceuses.

Dès que la Fortune avait terminé son panégyrique de Colomb, le navire ne pliait pas vers le Sud, mais « [...] le non corse strade / solca fra l'occidente e 'l mezzogiorno. / Già son dove ogni stella sorge e cade / e sempre gira equal la notte e 'l giorno. »⁵⁴⁴

Le petit groupe dépassait les colonnes et prolongeait son parcours tout droit, sans halte, en traversant l'Océan⁵⁴⁵, jusqu'à rejoindre les côtes de l'Amérique du Sud. À ce niveau s'inséraient les octaves contenant la prière, de la part d'Ubalde, de toucher terre – présente de même dans la *vulgata* – ce que la Fortune niait également, pour respecter la volonté divine. Pourtant, le discours de la Fortune continuait avec une motivation ultérieure, ensuite censurée : « E questo ei vuol, perché la gloria integra / del gran trovato il trovator poi n'aggia ; ma de l'oblivion tacita e negra / ancor tempo verrà ch'altri la

critique du poème. Aujourd'hui, l'édition critique de référence est celle de Lanfranco Caretti (Milano, Mondadori, 1957), reprise et mise à jour par F. Tomasi (Milano, BUR, 2009).

Suivant les travaux de Luigi Poma, il existeraient trois « phases » de rédaction pour les manuscrits que nous possédons, et notamment une phase α , comprenant tous les manuscrits rédigés avant la révision, une phase β , témoignant du travail de correction du aux échanges avec les lecteurs « romains », et enfin une phase γ , dans laquelle on pourrait insérer les manuscrits rédigés dans la toute dernière phase de révision, avant l'abandon de Tasse, dont certains ont été imprimés dans les premières éditions. Voir Luigi Poma, *Studi sul testo della 'Gerusalemme liberata'*, Bologna, Clueb, 2005. On rappelle aussi que Tasse, de son côté, à la sortie de la prison de St. Anne travaille pour proposer sa propre version « correcte » du poème, la *Jérusalem Conquise*, parue en 1594, obtenant – ironie du sort – un succès mineur, et reconnue par la critique comme œuvre différente et autonome, étant donné les grandes différences par rapport à l'original.

⁵⁴² Pour les remarques suivantes, on s'appuyera sur l'article de T. Cachey, «Tasso's *Navigazione del Mondo Nuovo* and the Origins of the Columbus Encomium (GL, XV, 31-32)», ds. *Italica*, Vol. 69, No. 3, *Discoveries: A Special Issue for the Columbian Quincentennial*, Autumn, 1992, pp. 326-344, repris et augmenté dans T. Cachey, *Le Isole Fortunate. Appunti di storia letteraria italiana*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1995.

⁵⁴³ Une version du chant, beaucoup plus courte, est présente dans un manuscrit retrouvé dans la bibliothèque de Pinelli, intitulé *La Navigazione del Mondo Nuovo del poema di T. Tasso*. À cette version Cachey compare les octaves parues en appendix de l'édition Osanna de l'œuvre, et de l'édition Caretti 1957 (« ottave estravaganti »), qui suivent les manuscrit en rajoutant quelques variations. Comme Cachey, on fera référence à cette dernière édition pour les citations : voir Caretti, «ottave estravaganti», ds. T. Tasso, *Gerusalemme liberata*, L. Caretti (éd.), Milano, Mondadori, 1957, p. 602-607.

⁵⁴⁴ XV, Octave a. « [...] elle fend des routes parmi occident et midi, jamais parcourues par personne. Ils se trouvent déjà là où chaque étoile surgit et disparaît ; là où la nuit et le jour ont la même longueur. » Comme l'édition de Genot ne propose pas la traduction des octaves censurées, ici et dans la suite on essaiera d'en proposer nous-même une traduction.

⁵⁴⁵ Entre-temps, les héros pouvaient admirer des nouvelles étoiles dans l'autre pôle (« Miran quasi duo nuvoli di molte / luci in un congregate [...] » ; « Ils admirent presque deux nuages, constituées par des nombreuses lumières réunies ensemble »), en reprenant ensuite le topos de la croix du Sud, d'origine dantesque. XV, octave b.

traggia [...] Solo fra i corni del gran Po ferrigni / avranno i nidi più belli che d'auro [...] »⁵⁴⁶

Ainsi, Tasse s'insérait dans la tradition Ramusienne, intéressée à rétablir la primauté de la découverte colombienne en l'insérant dans un schéma providentiel – technique qui, comme nous l'avons vu, sera reprise au XVII^e siècle dans les éloges à Galilée. Enfin, le discours se concluait même avec une auto-exaltation en forme de prophétie : « Il Tasso celebra se stesso qui come aveva appena finito di celebrare lo scopritore del Nuovo Mondo, mettendo su uno stesso piano la scoperta del proprio Nuovo Mondo epico con la scoperta di quell'altro Nuovo Mondo americano. »⁵⁴⁷ On était bien lointain donc du ton modéré présent dans la version corrigée.

Le voyage, ensuite, ne s'arrêtait pas là : le navire rejoignait l'étroit de Magellan et le traversait, en débouchant tranquillement dans l'Océan Pacifique.⁵⁴⁸ Enfin, il poursuivait vers l'hémisphère méridional jusqu'à trouver un archipel inexploré, au sein duquel se trouvait l'île d'Armida. Le voyage devait donc durer, dans le seul trajet d'aller, dix jours.⁵⁴⁹

Comme le démontrent bien Brandi et Cachey, dans la construction du voyage Tasse avait suivi de près, en les mélangeant, différentes sources historiques⁵⁵⁰, en les intégrant avec les topos de la tradition épique classique et contemporaine⁵⁵¹.

En tout cas, suite à la « révision romaine », en 1576, le voyage des deux personnages est considérablement retranché et modifié.

⁵⁴⁶ Octaves b-c, p. 602-603. « Il veut ainsi, car il désire que le découvreur garde pour soi seul l'entière gloire de la grande découverte ; mais il viendra un temps où des autres la sortiront de l'oubli silencieux et sombre [...] Ils auront des nids plus beaux que l'or seulement parmi les grandes cornes du Pô de Ferrare [...] » L'octave c est reportée par Caretti, mais n'est pas présente dans le manuscrit de Pinelli : voir Cachey, *Le Isole...*, *op. cit.*, p. 258 suiv.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 259. « Le Tasse ici célèbre soi-même tout comme il vient de célébrer le découvreur du Nouveau Monde, en mettant sur le même plan la découverte de son Nouveau Monde épique à soi et la découverte de cet autre Nouveau Monde américain. ». La traduction est de nous.

⁵⁴⁸ « Escon del breve stretto ad oceano / vasto ed immenso il qual co' venti ha tregua, / sì ch'onda pur non disagguaglia il piano / cui stabil calma e quasi eterna adegua. », XV, octave 1. « Ils sortent de l'étroit limité sur un océan vaste et immense, auquel les vents ont laissé de répit, de façon que les ondes ne troublent pas la surface, plaine et égale comme par une calme stable et presque éternelle. »

⁵⁴⁹ Dans la version du manuscrit de Pinelli, le chant se terminait de façon abrupte juste après l'arrivée dans cette île, tandis que dans l'édition Caretti et dans la *vulgata* il se prolonge, en racontant les péripéties de Charles et Ubalde dans le jardin d'Armida. Voir Cachey, *Tasso's Navigazione del Mondo Nuovo...*, *op. cit.*

⁵⁵⁰ Notamment, le récit du voyage de Magellan raconté par Pigafetta, la lettre de Massimiliano Transilvano, mais aussi les histoires d'Oviedo – tous présents dans l'œuvre de Ramusio, dont le troisième volume était entièrement dédié au Nouveau Monde. Voir G.B. Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, M. Milanese (éd), Torino, 1979-1988. Les trois volumes avaient été publiés entre 1550 et 1559.

⁵⁵¹ Notamment, le poème latin de Fracastoro, *Syphilis sive Morbi Gallici libri tres*, l'un des premiers à chanter les découvertes américaines en Italie, paru en 1530.

Cette transformation obéit, en effet, non seulement aux exigences des réviseurs, mais aussi aux convictions théoriques de Tasse-même, que l'auteur avait formulé dès sa jeunesse⁵⁵², mais qui acquièrent une différente, et majeure, rigidité après la confrontation avec ses lecteurs⁵⁵³.

Comme il est bien connu⁵⁵⁴, Tasse, en rédigeant la *Jérusalem Délivrée*, s'insère dans les débats autour du *Roland Furieux* en se rangeant nettement du côté des partisans de la tradition, et des normes de la *Poétique* d'Aristote. Le « romanzo » n'est pas un genre distinct, mais une variation du poème héroïque.⁵⁵⁵

En même temps, toutefois, l'auteur s'était intéressé, dès ses exordes (on songe par exemple au *Rinaldo*) à ce genre de « variation », et il est bien conscient du grand succès de public qu'elle pouvait obtenir. Il se propose, ainsi, en se situant dans la ligne d'autres

⁵⁵² Probablement à partir de son séjour à Padoue en 1561/1562, après la première tentative du poème chevaleresque *Rinaldo*, et parus sans son consentement en 1587, avec le titre *Discorsi dell'arte poetica*. Voir le commentaire de L. Poma à son édition des *Discorsi* : T. Tasso, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, L. Poma (éd.), Bari, Laterza, 1964, ou l'introduction de E. Mazzali, ds. T. Tasso, *Prose*, E. Mazzali (éd.), Ricciardi, Milano-Napoli, 1959.

⁵⁵³ Dont il nous restent les réponses écrites par Tasse, parues en 1587 avec les *Discorsi*. On fera référence dans la suite à l'édition critique soignée par C. Molinari : T. Tasso, *Lettere poetiche*, C. Molinari (éd.), Guanda, Milano, 1995. Tasse reprend et augmente les *Discorsi* pour les publier en 1594, avec le titre *Discorsi del poema heroico*. On fera référence dans la suite à l'édition soignée par L. Poma : T. Tasso, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, L. Poma (éd.), Bari, Laterza, 1964, qui reporte les deux versions (1587 et 1594).

⁵⁵⁴ Sur les réflexions de Tasse entre épopée et « romanzo », voir, p.e., G.B. Baldassarri, *Il sonno di Zeus. Sperimentazione narrativa del poema rinascimentale e tradizione omerica*, Roma, Bulzoni, 1982; P. Larivaille, *Poesia e ideologia: letture della Gerusalemme Liberata*, Liguori, 1987; R. Brusciagli, "Romanzo" ed "Epos" dall'Ariosto al Tasso, ds. *Il romanzo. Origine e sviluppo delle strutture narrative nella cultura occidentale*, Pisa, ETS, 1988, p. 53-69; G. Guntert, *L'epos dell'ideologia regnante e il romanzo delle passioni. Saggio sulla "Gerusalemme liberata"*, Pisa, Pacini, 1989; S. Jossa, *La fondazione di un genere. Il poema eroico tra Ariosto e Tasso*, Roma, Carocci, 2002; C. Gigante, *Tasso*, Roma, Salerno Editrice, 2007; E. Russo, Tasso e i "romanzi", ds. *La tradizione epica e cavalleresca in Italia (XII-XVI sec.)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.

⁵⁵⁵ « [...] non e inconveniente che sotto la medesima spezie alcuni poemi si trovino diversi per diversità accidentali [...] Se dunque il romanzo e l'epopeia sono d'una medesima spezie, a gli obblighi de le stesse leggi deono esser ristretti [...] E perché molti hanno creduto che 'l romanzo sia spezie di poesia non conosciuta da Aristotele, non voglio tacer questo, che spezie di poesia non è oggi in uso, né fu in uso ne gli antichi tempi, né per un lungo volger de' secoli di novo sorgerà, ne la cui cognizione non si debba credere che penetrasse Aristotele con quella medesima sottigliezza d'ingegno [...] ». Ce morceau est présent tant dans la première (Deuxième Discours) que dans la seconde (Troisième Livre) version des *Discorsi*, voir T. Tasso, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, op. cit., p. 27-28 et p. 131-132. « [...] il n'y a pas d'inconvénient à ce que, sous une même espèce, certains poèmes se trouvent présenter des différences accidentelles [...] Si donc roman et épopée sont de la même espèce, ils seront soumis aux contraintes des mêmes lois [...] Et, comme ils furent nombreux à croire que le roman est une espèce de poésie inconnue d'Aristote, je tiens à dire ceci : qu'aucune espèce de poésie n'est aujourd'hui en usage, ne l'a été dans l'Antiquité ni n'apparaîtra au long de la révolution des temps dont on ne doit croire qu'Aristote n'en ait pénétré le sens avec la même subtilité [...] », tr. par F. Graziani, ds. *Le Tasse, Discours de l'art poétique ; Discours du poème héroïque*, F. Graziani (éd.), Aubier, 1997, p.224-226.

critiques⁵⁵⁶, de trouver une médiation, en rédigeant un poème épique avec une seule action principale, contenant quand-même, dans son intérieur, une certaine variété. Un « petit monde » donc, où le magique et l'in vraisemblable devenaient « merveilleux chrétien »⁵⁵⁷, pour respecter les critères poétiques traditionnels et l'orthodoxie sans s'éloigner trop des goûts du public moderne. Cette tentative de médiation, comme il est bien connu, est particulièrement problématique pour l'auteur.⁵⁵⁸

Dans ce cadre, on comprend que le voyage de Charles et Ubalde était une forte « variation » et digression par rapport à l'action principale, décrivant l'éloignement de deux héros du champ de l'action (la Palestine) par le biais, en plus, de la magie : il s'agissait, on le rappelle, d'une scène intimement reliée à Pulci et Arioste, et donc à la tradition du « romanzo ».

Ainsi, Tasse avait à faire avec un matériel potentiellement hétérodoxe, qui toutefois l'avait toujours fasciné : David Quint⁵⁵⁹ souligne comme le topos du « navire magique » (sans prophétie américaine) était présent déjà dans le *Rinaldo*, le premier « romanzo » que l'auteur avait composé dans sa jeunesse. Ici, dans les chants VII et VIII, le héros voyageait avec ce moyen pour entreprendre des nouvelles aventures⁵⁶⁰ : certaines

⁵⁵⁶ Dont notamment Minturno. Voir D. Javitch, *Lo spettro del romanzo...*, *op. cit.*

⁵⁵⁷ À ce propos on renvoie notamment à l'étude classique de G. B. Baldassarri, «*Inferno*» e «*cielo*». *Tipologia e funzione del meraviglioso nella "Gerusalemme Liberata"*, Roma, Bulzoni, 1977, ou, récemment, à F. Ferretti, «*Sacra scrittura e riscrittura epica. Tasso, la Bibbia e la Gerusalemme liberata*», ds. *Sotto il cielo delle Scritture. Bibbia, retorica e letteratura religiosa*, C. Delcorno et G. Baffetti (éds.), Firenze, Olschki, 2009, p. 193-213.

⁵⁵⁸ Voir aussi l'analyse de la structure dialectique de la *Jérusalem Délivrée* effectuée par E. Raimondi, «*Il dramma nel racconto. Topologia di un poema*», ds. *Poesia come retorica*, Firenze, Olschki, 1980, p. 71- 202.

⁵⁵⁹ D. Quint, «*Tasso, Milton, and the boat of romance*», ds. D. Quint, *Epic and Empire...*, *op. cit.*, p. 248-267.

⁵⁶⁰ «[...] Per mostrarsi cortese in ogni cosa, / E per farsi a coloro amica e grata, / Che van cercando ogni ventura ascosa, / Una barca mirabile incantata, / Ch'ella chiamò la barca avventurosa, / Perciocch'ognun, che in lei di gir si fida, / Sempre a qualche ventura in breve guida.», VII, LXXXIII, «[...] Pour se montrer toujours courtoise, et devenir une amie appréciée de ceux qui s'en vont cherchant toute aventure cachée, un navire admirable et ensorcelée, qu'elle appela "le navire aventureux", comme il conduit rapidement vers quelques aventures chacun se fiant de partir avec lui »; et «*Sen vanno al lido i duo guerrieri insieme, / E rondon quivi il fatal legno carco. / Quel, come sente il pondo qual lo preme / Si muove quasi stral ch'esca dall'arco: / Frangesi l'onda e mormorando freme / Tutta spumante sotto 'l curvo incarco; / Intanto fugge e si dilegua il lito, / Sicchè dagli occhi omai tutto è sparito. // Già tutto è mare e cielo d'ogni canto [...] Sen va per l'alto mar mossa da incanto / Con ratto corso e non usata foggia [...]*», VIII, XXV; «*Les deux guerriers s'en vont ensemble au lido, et montent sur le bois fatal. Ceci, dès qu'il ressent un poids s'appuyant sur soi, bouge comme une flèche sortant de l'arc : les ondes se brisent sous ce poids, et tremblent en murmurant ; entretemps le lido s'en fuit, jusqu'à disparaître complètement des yeux. Déjà, on voit partout la mer et le ciel [...] il s'en va à travers la mer profonde, poussé par la magie, avec une allure rapide, de façon inusitée [...]* ». Les traductions sont de nous.

expressions sont reprises presque directement dans le XV chant de la *Jérusalem Délivrée*⁵⁶¹.

En tenant en considération tous ces éléments, on comprend que le parcours de rédaction et de modification du morceau « américain » éclaire bien les oscillations de la pensée théorique du temps : suivant l'analyse diachronique de Cachey, on peut considérer « la sostituzione del Nuovo Mondo con le Isole Fortunate in termini di spostamenti e tendenze più generali, sia all'interno dell'itinerario artistico del Tasso che entro il contesto più generale della tradizione storico-letteraria italiana. »⁵⁶²

L'auteur avait décidé, d'abord, de consacrer un grand espace au voyage vers l'Amérique, et au topos prophétique-géographique⁵⁶³, en donnant vie à une scène ouvertement merveilleuse⁵⁶⁴, en essayant, en même temps, de re-fonctionnaliser profondément ses éléments, pour les conformer à son système idéologique et à ses principes.

Notamment, comme le remarquent par exemple Raimondi, Larivaille et Quint⁵⁶⁵, la Fortune conduisant le bateau (figure tirée de la fée Morgana de Boiarde) devenait instrument de la Providence, et le voyage n'était pas une aventure avec un fin en soi, mais il avait pour but la récupération de Renaud, pour le reporter à la guerre sainte de Jérusalem : il se caractérisait ainsi comme une action subordonnée à celle principale, une Odyssée insérée à l'intérieur du siège. Il s'agissait en plus, du point de vue de l'idéologie chrétienne, de la récupération d'un des héros, et non pas du récit d'une errance⁵⁶⁶. De

⁵⁶¹ On songe par exemple à : « Fuggite son le terre e i lidi tutti: de l'onda il ciel, del ciel l'onda è confine », XV, 24; « Enfuies les terres, et tous les rivages: / et de l'onde le ciel, le ciel de l'onde est le confin. » ds. Le Tasse, *Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. bilingue, L.Caretti et G. Genot (éds.), *op. cit.*, p. 115.

⁵⁶² T. Cachey, *Le Isole Fortunate...*, *op. cit.*, p. 261-262. « la substitution du Nouveau Monde avec les Îles Chanceuses dans le cadre de déplacements et tendances plus générales, tant à l'intérieur de l'itinéraire artistique du Tasse qu'au sein du contexte plus général de la tradition historique et littéraire italienne. » La traduction est de nous.

⁵⁶³ On rappelle que, dans la version Pinelli, le chant était entièrement consacré à ce voyage.

⁵⁶⁴ Dans les octaves retranchées, on justifiait même la rapidité du voyage dans l'Océan Pacifique par l'enchantement (évidemment, providentiel) du navire qui transportait les « chevalier errants » : « Or perché il corso, che da senno umano / retto non è, rapidamente segua, / spinge sempre soave e sempre eguale / gli avventurosi erranti aura fatale. » Caretti, « ottave stravaganti », ds. *Gerusalemme liberata*, *op. cit.*, octave I, p. 604. « Du coup, pour que [*le navire*], guidé par un esprit surhumain, puisse suivre sa route de façon rapide, un air fatale, doux et constant, pousse toujours devant les errants aventureux. »

⁵⁶⁵ E. Raimondi, *Il dramma nel racconto...*, IV, ds. *op. cit.*, p. 147- 177; P. Larivaille, *Il canto del "gran viaggio"...*, *op. cit.* et D. Quint, *Tasso, Milton...*, *op. cit.*

⁵⁶⁶ À ce propos, voir aussi les remarques de P. Larivaille, *Poesia e ideologia : letture della Gerusalemme Liberata*, Liguori, 1987, p. 150 suivantes.

même, dans la prophétie, on emphasait, déjà dans la première version, la valeur chrétienne de la mission future de Colomb.

Et pourtant, le passage gardait encore son potentiel hétérodoxe, ce que l'auteur n'ignorait pas⁵⁶⁷. Après la confrontation avec les réviseurs, Tasse retranche complètement le « morceau Américain », en gardant seulement un vestige dans la prophétie (virée vers une connotation dantesque et providentielle) et en allongeant, plutôt, la description de la partie « Méditerranéenne » du voyage, avec un périple plus vraisemblable⁵⁶⁸. Le Nouveau Monde est substitué par les Iles Chanceuses, et l'histoire des récits de voyage par l'allégorie⁵⁶⁹.

Tasse tient encore à préciser qu'en ce chant on trouve plusieurs connexions avec l'action principale de la guerre sainte conduite par Goffredo, et qu'ainsi il ne s'agirait pas tout simplement d'une péripétie épisodique.

À ce stade, on songe que la prohibition de la part de la Fortune de visiter le nouveau continent (« ma che poss'io, / s'egli osta inviolabile e severo / il decreto de' Cieli al bel desio? [...] A voi per grazia e sovra l'arte e l'uso / de naviganti ir per queste acque è dato, / e scender là dove è il guerrier rinchiuso / e ridurlo del mondo a l'altro lato. / Tanto vi basti, e l'aspirar più suso / superbir fòra e calcitrar co 'l fato »⁵⁷⁰) deviendrait aussi un reflet de la complexe médiation entre norme et variation, et du long procédé de révision. Dans le texte tassien, ainsi, la prophétie *post eventum* ne se limite pas à ouvrir

⁵⁶⁷ Comme le remarque Russo, Tasse délaie même le moment de l'envoi du chant XV aux réviseurs, pour ensuite l'emmenner avec soi à Rome, au Décembre 1575, pour le discuter en présence. Voir E. Russo, «La composizione della Gerusalemme liberata», ds. *Guida alla lettura della "Gerusalemme liberata" di Tasso*, Roma, Laterza, 2014, p. 26-45.

⁵⁶⁸ Voir à ce propos les lettres de Tasse aux réviseurs: «La navigazione non credo che sia possibile che resti tutta, poiché fra l'andare e 'l ritorno vi correrebbe un mese di tempo [...]», ds. T. Tasso, *Lettere poetiche*, op. cit., 11 Février 1576, p. 304; « Je ne crois pas possible que la navigation demeure entière, puisque entre aller et retour elle prendrait un mois [...] » ; « Arriva la nave in otto giorni all'isole. Nel *Morgante*, Rinaldo portato per incanto va in un giorno da Egitto in Roncisvalle, a cavallo: e cito il *Morgante*, perché questa sua parte fu fatta da Marsilio Ficino, et è piena di molta dottrina teologica [...] Termino poi la navigazione nell'isole Fortunate, perché questo m'è paruto il più opportuno luogo che si potesse trovare fuor dello stretto [...] », Ibid, 20 Février 1576, p. 316-319 ; « Le navire arrive dans huit jours aux îles. Dans le *Morgant*, Renaud, conduit de façon magique, passe de l'Égypte à Roncesvalles en un seul jour, à cheval : et je cite le *Morgant*, parce que cette partie fut préparée par Marsile Ficin, et elle est dense de doctrine téléologique [...] Je conclus enfin la navigation dans les Îles Chanceuses, comme cet endroit m'a paru le plus adapté au-delà de l'étroit [...] »

⁵⁶⁹ À ce propos, voir T. Cachey, *Le Isole Fortunate...*, op. cit., p. 268-269.

⁵⁷⁰ *Gerusalemme Liberata*, XV, 39 ; « [...] mais qu'y puis-je, / si met obstacle, inviolable et sévère, / le céleste décret à ton noble désir ? / [...] Grâce vous est donnée, hors de l'art et de l'usage / de tous navigateurs, de silloner ces eaux, / et d'aborder où est enfermé le guerrier, / et de le ramener à l'autre bout du monde. / Cela seul vous suffise, et aspirer plus haut / serait pécher d'orgueil, et ruer contre le destin. », tr. par G. Genot, op. cit., p. 119.

un espace sur la contemporanéité historique, mais elle redouble et explicite les problématiques poétiques de l'œuvre⁵⁷¹.

En effet, des traces du Nouveau Monde submergé dans la *Jérusalem Délivrée* réapparaissent, au niveau théorique, dans les *Discours*, dans la version revue par Tasse pour la publication de 1594 : c'est ici, on le rappelle, que l'auteur propose l'Amérique comme lieu idéal (avec les autres pays éloignés) pour imaginer des actions feintes et merveilleuses, mais vraisemblables, en suivant peut-être une suggestion originale de Pulci⁵⁷², et en inspirant le « cycle américain » du siècle suivant, dont l'œuvre de Bartolommei fait partie.⁵⁷³ Cette matière, si elle ne se configurait pas comme épisode digressif, mais comme source de variété dans une structure unitaire, aurait été un sujet possible et agréable : Tasse même admit, dans son commentaire à la *Jérusalem Conquise*, d'avoir censuré le XV chant dans l'intention d'exploiter la matière américaine pour une autre épopée.⁵⁷⁴

⁵⁷¹ On rappelle qu'enfin, dans la *Jérusalem Conquise*, lorsque Tasse repense son poème pour le conformer totalement aux critères « épiques », le voyage est carrément éliminé dans son intégrité, et le palais d'Armida se trouve en Liban.

⁵⁷² Dans la conclusion du poème, l'auteur suggère que Renaud, désormais âgée, aurait probablement rejoint ces Antipodes dont il avait appris l'existence, pour y emmener la foi chrétienne et pour continuer à voyager à la recherche d'aventure : «Ma l'auttor disopra ov'io mi specchio/ parmi che creda, e forse crede il vero, / che, benché e' fusse Rinaldo già vecchio, / avea l'animo ancor robusto e fero/ e quel suon d'Astarotte nello orecchio/ come disotto in quell'altro emispero/ erano e guerre e monarchie e regni,/ e che e' passassi alfin d'Ercule i segni.// E perché ancor di lui quell'angel disse: / - Ogni cosa esser può, quando Iddio vuole-./ acciò che quelle gente convertisse/ ch'adoravan pianeti e vane fole,/ e se ancor vivo un giorno e' riuscisse/ dall'altra parte ove si lieva il sole,/ come molti miracoli si vede./ qual meraviglia? Chi più sa, men crede.//», L. Pulci, *Morgante*, XVIII, 33-34. Sur ces passages du *Morgante*, voir aussi G. Moretti, «The Other World and the "Antipodes". The Myth of the Unknown Countries between Antiquity and the Renaissance», ds. *The Classical Tradition and the Americas: European images of the Americas and the Classical Tradition*, W. Haase et M. Reinhold (éds.), Berlin; New York, W. de Gruyter, 1994, part I, p. 271 suiv.

⁵⁷³ « Dee dunque il poeta schivar gli argomenti finti, massimamente se finge esser avvenuta alcuna cosa in paese vicino e conosciuto e fra nazione amica, perché fra popoli lontani e ne' paesi incogniti possiamo finger molte cose di leggieri, senza toglier autorità a la favola. Però di Gotia e di Norvegia e di Svevia e d'Islanda o de l'Indie Orientali o di paesi di nuovo ritrovati nel vastissimo Oceano oltre le Colonne d'Ercole, si dee prender la materia de' si fatti poemi. » ds. T. Tasso, *Discorsi...*, op. cit., (Deuxième Livre-1594) p. 109. « Le poète doit donc éviter les arguments fictifs, surtout s'il veut imaginer un événement qui se serait produit dans un pays voisin et bien connu ou chez une nation amie, car, lorsqu'il s'agit de peuples lointains et de pays inconnus, il est possible alors d'inventer beaucoup de choses sans risquer d'oter tout crédit à la fable. Ce sont donc le pays des Goths, la Norvège, la Suède, l'Islande, les Indes orientales et les pays qui ont été découverts depuis peu sur l'immense Océan, au-delà des colonnes d'Ercole, qui devront fournir la matière de ces sortes de fictions. », tr. par F. Graziani, ds. Le Tasse, *Discours de l'art poétique ; Discours du poème héroïque*, F. Graziani (éd.), Aubier, 1997, p. 198.

⁵⁷⁴ Voir T. Tasso, *Giudicio sovra la Gerusalemme da lui medesimo riformata*, C. Gigante (éd.), Roma, 2000, p. 101. Déjà dans les *Discorsi*, Tasse constatait que, suivant Strabon, Ulysse dans l'Odyssee avait peut-être dépassé les colonnes d'Ercole. Voir les considérations sur la variété, dans le Troisième Livre (1594), p. 147.

Par ailleurs, dans l'ouverture du Troisième Livre, celui consacré au débat autour de l'intégrité et l'unité de l'action, et au « romanzo », le dépassement des colonnes d'Hercule devient explicitement métaphore du contraste entre normes poétiques et nouveautés : même dans l'autre Océan il y a encore des étoiles qu'il faut suivre, pour ne pas naviguer sans direction.⁵⁷⁵

L'insertion de ces passages « américains » dans les *Discorsi*, tant d'années après la révision de la *Jérusalem*, nous témoigne de leur signifié emblématique tant pour l'auteur qu'en rapport au débat poétique et culturel qui enflammait les auteurs de cette génération. Si Tasse croyait encore que le « monde céleste » pouvait fournir la constance nécessaire à indiquer la bonne voie, symbole de la vérité immuable, bientôt les hommes du XVI^e siècle se trouveront à douter même de cette certitude.

Un autre aspect qui est intéressant pour notre sujet, en rapport aux topos dédiés à Galilée, est l'épisode, étroitement relié et paraissant au chant XIV, du magicien

⁵⁷⁵ « Credono molti, illustrissimo signore, che de le scienze e de l'arti più nobili sia avvenuto come de' popoli, e de le province, e de le terre, e de' mari, molti de' quali non erano ben conosciuti da gli antichi, ma di nuovo son ritrovati oltre le Colonne d'Ercole verso Occidente, ovvero di là da gli altari che pose Alessandro ne l'Oriente: e rassimigliano costoro gli ammaestramenti de l'arte poetica e de la retorica a le mete ed a' segni i quali son posti per termini a' timidi naviganti. Ma sì come io non biasimo l'ardire guidato da la ragione, così non lodo l'audacia senza consiglio, parendomi pazzia ch'altri voglia fare arte del caso, virtù del vizio e prudenza de la temerità, e tutto concedere a la fortuna, la qual ha minor parte ne l'operazioni de l'ingegno che ne le fatiche del corpo: tuttavolta in quelle medesime che si fanno con la parte men nobile, cerchiamo di moderare i fortunosi avvenimenti e di restringerli quasi sotto alcuna legge. Laonde molto più debbiamo considerare l'operazioni de l'intelletto, a cui sempre è proposto a guisa di segno un obietto medesimo nel quale ei rimira: e questo è il vero, il quale non si muta già mai, né sparisce a gli occhi de la mente. Ma l'Orse si celano a coloro ch'avendo passato Abila e Calpe, navigano ne l'ampissimo oceano: nondimeno altre stelle sono in quello emisfero, con le quali essi deono reggere il corso; altrimenti non avrebbono arte alcuna del navigare; e possono in qualche modo schifare l'incostanza de le maritime cose con la costanza de le celesti. », *Ibid.*, (Troisième Livre-1594) p. 116. « Bien des gens croient, très illustre Seigneur, qu'il en est des sciences et des arts les plus nobles comme des nations, des provinces et des terres, des mers, dont beaucoup n'étaient pas bien connues des Anciens et viennent d'être découvertes par-delà les colonnes d'Hercule, à l'Occident, et à l'Orient plus loin que les autels élevés par Alexandre : ces gens-là assimilent les leçons de l'art poétique et de la rhétorique aux bornes et repères qui servent de limites aux navigateurs timorés. Pour moi, de même que je ne réproûve guère l'audace guidée par la raison, de même je n'approuve pas la hardiesse irréfléchie, et je tiens pour folie que l'on veuille faire un art du hasard et du vice une vertu, nommer sagesse la témérité et soumettre tout à la fortune, laquelle a moins de part dans les opérations de l'esprit que dans les fatigues du corps : et cependant, dans les travaux mêmes qui font intervenir la part qui est en nous la moins noble, nous cherchons à réduire les accidents du hasard et à les astreindre pour ainsi dire à quelque loi. Il nous faut donc être d'autant plus attentifs aux opérations de l'intellect, devant lequel se trouve toujours en guise de repère un même objet à contempler : et c'est la vérité, qui jamais ne varie ni ne s'efface aux yeux de l'esprit. L'Orse est invisible à ceux qui, ayant dépassé Abila et Calpe, naviguent sur le vaste Océan : mais il y a d'autres étoiles dans l'autre hémisphère sur lesquelles ils doivent guider leur course ; sans quoi ils ne posséderaient guère l'art de la navigation ; et ils peuvent d'une certaine manière corriger l'inconstance du monde maritime par la constance du monde céleste. », tr. par F. Graziani, ds. *Le Tasse, Discours...*, *op. cit.*, p. 207-208.

d'Ascalona, le « garant » du voyage américain, figure dont nous avons parlé longuement en précédence, et qui semble destinée à un procédé d'évolution similaire, même si moins net.

En effet, la physionomie de ce personnage, son arrivée en navire, sa demeure (la grotte où l'on trouve les métaux précieux), le traitement qu'il réserve à Charles et Ubalde (un magnifique banquet) sont tous éléments tirés directement des « romanzi », comme il est évident par leurs caractéristiques merveilleuses et surnaturelles. Cette figure évoque une tradition qui remonte notamment au Merlin l'Enchanteur de l'Arioste, et ensuite, entre-autre, à l'*Amadis* du père de Tasse, Bernarde, et au *Guiron le Courtois* de Alamanni, comme le remarque Residori⁵⁷⁶ dans un article très intéressant.

Son personnage permet, en plus, l'insertion d'un savoir d'ordre scientifique (il étudie la nature, les fleuves et les métaux, mais aussi les étoiles), dans un topos digressif assez long, qui voit ses origines chez Virgile⁵⁷⁷ et Lucain⁵⁷⁸. Le magicien « naturel » de la Renaissance était, en effet, une figure étroitement reliée au savoir scientifique⁵⁷⁹.

Encore une fois, le magicien est ré-fonctionnalisé dans la structure tassienne, en tant qu'instrument de la volonté divine. En effet, il est le double positif du magicien méchant Ismeno : d'abord païen, mais ensuite converti à la foi chrétienne, il est la guide permettant à Charles et Ubalde d'accomplir leur mission, en devenant ainsi symbole de la magie « blanche »⁵⁸⁰ et d'une philosophie naturelle soumise à la théologie.

Ensuite, dans la phase « romaine », ce personnage n'est pas censuré – peut-être pour une résistance de Tasse – mais il subit des modifications, qu'on ne connaît pas dans la précision : surtout, on oriente mieux son rôle en le « coordonnant » étroitement à celui du Pierre l'Ermite, en le transformant ainsi dans un simple exécuteur d'ordres, ce que peut-être au début il n'était pas exactement⁵⁸¹. Comme le souligne Residori, Tasse

⁵⁷⁶ Residori, «Il mago d'Ascalona e gli spazi del romanzo nella "Liberata"», ds. *Italianistica*, 1995, p. 453-471.

⁵⁷⁷ Voir la demeure positionnée sous un fleuve de Caco (Aen. VIII, 241-242), ou la théorie de l'origine de tous les fleuves sous la terre dans les *Georgiques*, IV, 363-373.

⁵⁷⁸ Voir Lucan, *Pharsalia*, chant VIII, sur l'explication de l'origine du fleuve Nile de la part du prêtre de Memphis.

⁵⁷⁹ Sur les rapports, pendant la Renaissance, parmi magie et science, sur lesquels on n'entrera pas dans le détail, voir p. e. E. Garin, «Magia ed astrologia nella cultura del Rinascimento», ds. *Medioevo e Rinascimento. Studi e ricerche*, Laterza, 1961; F. Yates, *Giordano Bruno e la tradizione ermetica*, Bari, Laterza, 1969; eadem, *Giordano Bruno e la cultura europea del Rinascimento*, Roma-Bari, Laterza, 1988; sur la distinction parmi magie blanche et noire v. P. Zambelli, *Magia bianca magia nera nel Rinascimento*, Ravenna, Longo Editore, 2004.

⁵⁸⁰ Voir B. T. Sozzi, «Il magismo nel Tasso», in *Studi Tassiani*, 3, 1953, pp. 26-50.

⁵⁸¹ «Nell'altra coordinazione dell'eremita al mago naturale, io procederò come si concluderà fra 'l signor Flaminio e Vostra Signoria e me, quel di che me ragionammo: e questa invenzione sarà simile a quella

élimine ainsi tout élément inconnu ou surprenant dans le voyage de récupération de Renaud, potentiellement dangereux.

Et pourtant, les réviseurs voudraient aussi son appellation changée en « sage », pour effacer tout lien avec le monde magique, ce qui finalement ils n'obtiendront pas vraiment, on ne sait pas si par erreur ou pour choix. Le magicien garde ses traits d'ambiguïté, en se caractérisant comme véritable intermédiaire entre monde « romanesque » et épique, déjà par la « zone » dans laquelle il se trouve à opérer, un peu éloignée par rapport à Jérusalem, mais pas encore à l'autre but du monde comme les Iles Chanceuses (ou, encore pire, l'Amérique)⁵⁸².

Si le rôle de Pierre l'Ermite devient essentiel pour garantir le caractère sacré de la mission, celui-ci ne pouvait pas se charger d'une tâche qui ouvrait déjà des espaces au « romanzo » (le magicien donnant à Charles et Ubalde, par exemple, des objets merveilleux).

Enfin, dans la *Jérusalem Conquise*, ce personnage gagne un espace majeur, tout comme la digression scientifique sur la naissance des fleuves, mais il perd toutefois en partie son rôle d'instrument divin en relation au voyage (qui disparaît), en se rapprochant d'une dimension plutôt humaine et laïcisé, ce qui en diminuait l'ambiguïté⁵⁸³.

Suite à la parution de la *Jérusalem Délivrée*, le débat poétique entre, évidemment, encore plus dans le vif, en devenant un contraste entre partisans du Tasse (dont notamment Camillo Pellegrino) et de l'Arioste, dont les membres de l'Académie de la Crusca, poussés par des raisons d'ordre linguistique (l'auteur ayant adopté les critères de Bembo, que l'Académie soutenait) et par une haine envers la pédanterie des aristotéliens. Ainsi, la polémique était destinée à durer quelques temps, en causant des autres amertumes au malchanceux auteur de la *Jérusalem Délivrée*.⁵⁸⁴

di Dante. Finge Dante che Beatrice, cioè la teologia, guidi lui per mezzo di Virgilio, che vogliono alcuni che s'intenda per la scienza naturale.», ds. *Lettere Poetiche...*, *op. cit.*, p. 296-297; « Dans la coordination de l'ermite avec le magicien naturel, je poursuivrai comme on l'a établi ensemble avec M. Flaminio et Votre Seigneurie, ce jour où l'on en discuta : et cette invention rassemblera à celle de Dante. Dante feint que Béatrice, c'est-à-dire la théologie, le guide par le biais de Virgile, considéré par certains allégorie de la science naturelle. » La traduction est de nous.

⁵⁸² À ce propos, voir Residori, *Il mago...*, *op. cit.*

⁵⁸³ Voir G. Petrocchi, «Svagli Tassiani: Il mago "cattolico" », ds. *Filologia e critica*, XIII, 2, 1988, p. 184-191.

⁵⁸⁴ Pour une bonne introduction à cette polémique, voir p.e. F. Sberlati, *Il genere e la disputa : la poetica tra Ariosto e Tasso*, Roma, Bulzoni, 2001, ou S. Jossa, *La fondazione di un genere. Il poema eroico tra Ariosto e Tasso*, Roma, Carocci, 2002.

Parmi les participants de cette polémique, on retrouve une figure connue : Galilée, dans une période difficile à définir⁵⁸⁵ mais en bonne partie antérieure au 1609⁵⁸⁶, rédigea une série d'annotations au poème de Tasse, à la marge de son œuvre, exactement comme il l'avait fait, auparavant, pour l'Arioste.

Les commentaires de Galilée sont fortement influencés, comme les chercheurs l'ont relevé plusieurs fois⁵⁸⁷, par les tons du débat contemporaine : le savant, membre de l'Académie à partir de 1605, lecteur admiré depuis toujours de l'Arioste, et toujours polémique envers les aristotéliens, ne pouvait que s'insérer dans le débat comme critique virulent de la *Jérusalem*. Presque tous les commentaires à l'œuvre sont ainsi aptes à la condamner totalement, en vertu de différents critères.

En effet, si les commentaires du savant relèvent, évidemment, d'une partisanerie, il analyse de près le texte tassien, avec un souci presque philologique, en montrant un intérêt pour les structures de la langue tout comme pour les « caractères » de la nature⁵⁸⁸. Ainsi, Galilée relève bien aussi les hésitations du poème tassien, ces mêmes passages sur lesquels Tasse avait réfléchi longtemps au niveau de théorie, en essayant de trouver des compromis.

Il sera particulièrement intéressant, à ce propos, de s'arrêter brièvement sur l'opinion du savant, très connue, à propos des chants XIV et XV, et notamment sur le magicien d'Ascalona. Cela nous permettra, en effet, d'introduire le sujet de notre prochaine section.

Galilée trouve ce personnage complètement stérile et inutile à l'intérieur du poème, en songeant en particulier au « redoublement » du discours tenu d'abord par Pierre l'ermite et ensuite par le magicien, les deux ayant le rôle de préparer Charles et Ubalde au voyage : « E a che proposito, per amor di Iddio, mandar questi poveri omini da

⁵⁸⁵ Pour un résumé du débat autour de la composition, voir T. Wlassics, *Galileo critico letterario*, Il portico, 1974.

⁵⁸⁶ Cigoli demandait une copie de ces annotations en 1609. Voir *Il carteggio Cigoli Galileo, 1609-1613*, F. Tognoni (éd.), Pisa, ETS, 2009.

⁵⁸⁷ Voir Anne Reynolds, «The sixteenth-century polemic over Ariosto and Tasso and the significance of Galilei's Ariosto Postille», ds. *Miscellanea di italianistica in memoria di Mario Santoro*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1995, p. 105-124 ou T. Wlassics, *Galileo...*, *op. cit.*, aussi pour une bibliographie ultérieure sur la question.

⁵⁸⁸ Voir A. Reynolds, *op. cit.* En général, pour les relations entre ces considérations et l'épistémologie de Galilée, voir A. Battistini, *Introduzione a Galilei*, Laterza, Roma-Bari 1989, p. 188-189 ; F. Raffin, «Vision métaphorique et conception mathématique de la nature : Galilée, lecteur du Tasse», ds. *Chroniques Italiennes*, 8, 1992, 29, p. 47-58, E. Bellini, «Note per Galileo e Tasso», ds. *Studi di letteratura italiana in onore di Claudio Scarpati*, Milano, V&P, 2010, p. 333-356, et C. Hall, *Galileo's reading*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

Erode a Pilato a pigliare un foglio e una bacchetta ? non gliela poteva dare il solitario Pietro ? »⁵⁸⁹Le risque, avec ces répétitions, est de ne rien dire.⁵⁹⁰

Pour des raisons similaires, le savant n'apprécie pas la digression du XIV chant, pendant laquelle le magicien introduit les deux héros dans sa grotte, en racontant ses intérêts pour la philosophie naturelle :

[...] o se pure gli voleva mandare da quell'altro, ei che sapeva della lor venuta, a che effetto menargli sott'acqua e sotto terra a vedere i nascimenti de' fiumi e la generazione de' metalli e mille altre cose che non han che fare niente con la separazione di Rinaldo ? non poteva egli, senza questa manifattura, portargli quello che e' gli voleva dare, e mandargli al lor viaggio? perché, pensatela pur quanto vi piace, voi non troverete che questi due cavalieri abbiano, in queste sutterrane cave, veduta o intesa cosa che li serva poi punto al bisogno loro.⁵⁹¹

Galilée trouve que tout ce morceau soit superflu, en tant que les chevaliers, entrés pour apprendre leur mission, se trouvent d'abord à admirer les merveilles de la grotte et les connaissances du magicien.

Le savant enfin interprète l'introduction du magicien d'Ascalona comme un moyen apte seulement à étayer l'allégorie du poème et ses directives idéologiques. Cette adéquation du récit à des finalités allégoriques cause le maximum mépris chez Galilée, dans un des passages parmi les plus célèbres de ses *Considerazioni* :

⁵⁸⁹ G. Galilei, «Considerazioni al Tasso», ds. *Scritti Letterari*, A. Chiari (éd), Firenze, Le Monnier, 1970, p. 605. « Pour l'amour de Dieu, avec quel but on envoie ces pauvres hommes d'Erode à Pilate juste pour prendre un papier et un rameau ? Pierre le solitaire ne pouvait pas leur donner ces objets ? ». La traduction, ici et dans la suite, est de nous.

⁵⁹⁰ « Oh, sig. Tasso mio da bene, non v'accorgete voi quante parole andate buttando via in dir cose senza sugo, senza concetto, senza niente? Voi fate come quel pittore che non sa dipignere, che, mena e rimena il pennello sopra la tavola, dagli, frega, impiastra, finalmente fa rosso, verde, giallo, ma non dipigne niente: così voi mettete veramente insieme molte parole, ma non dipignete cosa che vaglia. [...] », *Ibid.*, p. 604; « Oh mon cher Tasse, vous ne vous apercevez pas de combien de mots vous être en train de gaspiller, en racontant des choses dépourvues de sens, de concept, de tout? Vous faites comme ce peintre qui, incapable de peindre, tourne à vide son pinceau sur la toile ; et il met, frotte, barbouille, et finalement il fait rouge, vert, jaune, mais ne peint rien : ainsi, vous ramassez vraiment beaucoup de mots, mais ne peignez rien de valeur [...] ».

⁵⁹¹ *Ivi.* « [...] ou s'il voulait vraiment les envoyer chez l'autre, celui-là, qui attendait leur arrivée, à quel but il les conduit sous l'eau et sous terre à voir la naissance des fleuves, la fabrication des métaux et milles autres choses encore, qui n'ont rien à faire avec la séparation de Renaud ? Il ne pouvait pas, sans cette construction, porter juste ce qu'il leur voulait donner, et les envoyer vers leur voyage ? Pensez-y à votre goût, vous ne trouverez toujours pas que ces deux chevaliers, dans ces antres souterrains, ont vu ou entendu quelque chose qui répond à leurs besoins. »

Ma gli è che avete fatto questa lunghera per servire alla vostra allegoria, che avete voluto figurare l'una e l'altra filosofia e questa enciclopedia delle scienze. Ma, Sig. Tasso, vorrei pur che voi sapessi che le favole e le finzioni poétiques doivent servir in maniera al senso allegorico, che in esse non apparisca una minima ombra d'obbligo: altrimenti [...] farassi una di quelle pittures, le quali, perché riguardata in scorcio da un luogo déterminé mostrino una figura umana [...] altro non rappresentano que una confusa e inordinata mescolanza di linee e colori [...] è plus digne de blâme que la fiction courante, claire et vue toute droite s'accommode à l'allégorie, vue de biais et sous-entendue, encombrée de façon bizarre par chimères, imaginations fantastiques et superflues.⁵⁹²

Le savant, pour expliquer le procédé forcé adopté par Tasse, fait recours, comme souvent dans ses œuvres, à une métaphore artistique, en comparant la poésie allégorique (et baroque) à la technique de l' « anamorphose »⁵⁹³, c'est-à-dire, l'adoption d'une perspective décentrée, qui contraigne le spectateur à se placer dans un certain point pour voir ce qui est représenté. Cette technique était en vogue au XVII^e siècle, et les chercheurs, tels que Panofsky⁵⁹⁴, ont écrit des belles pages – sur lesquelles on ne reviendra pas ici – autour de la haine de Galilée pour le maniérisme⁵⁹⁵, ce qui le conduisait, tant en art qu'en littérature, à une certaine rigidité normative, et qui se traduisait dans une recherche de formes « classiques » et rationnelles même dans la nature⁵⁹⁶.

Pour ce qui est du voyage du XV chant, par contre, Galilée l'apprécie beaucoup, même s'il souligne sa dépendance de l'Arioste. Il s'agissait, en effet, d'une scène vraisemblable et hautement fonctionnelle dans la narration.

Si Galilée appréciait bien les techniques digressives du « romanzo » mises en apte, entre-autre, par l'Arioste, il protestait lorsque ces digressions obéissaient, à son avis, à des principes non internes à la narration, mais externes (l'idéologie), en déterminant, ainsi, des possibles incohérences structurelles.

⁵⁹² *Ivi.* « Mais, en effet, vous avait mis en place cette lenteur au service de votre allégorie, parce que vous avez voulu dépeindre les deux philosophies et cette encyclopédie des sciences. Mais, M. Le Tasse, je voudrais bien que vous sachiez que les fables et les fictions poétiques doivent servir aux finalités allégoriques de façon qu'en elles on ne retrouve aucune ombre d'obligation : autrement [...] on fera une de celles peintures qui, regardée de biais à partir d'un endroit spécifique, montrent une figure humaine [...] ne représentent rien d'autre qu'un mélange confus de lignes et couleurs [...] il est plus digne de blâme que la fiction courante, claire et vue toute droite s'accommode à l'allégorie, vue de biais et sous-entendue, encombrée de façon bizarre par chimères, imaginations fantastiques et superflues. »

⁵⁹³ Voir p. e. J. Baltrusaitis, *Anamorfosi o magia artificiale degli effetti meravigliosi*, trad. it. Milano, Adelphi, 1978.

⁵⁹⁴ E. Panofsky, *Galilée critique d'art*, N. Heinich (éd. et tr.), Paris, Les impressions nouvelles, 1992. (Original : E. Panofsky, *Galileo as critic of the Arts*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1954, puis révisé et publié comme *Galileo as a Critic of the Arts: Aesthetic Attitude and Scientific Thought*, ds. *Isis*, 47, 1, 1956, p. 3-15).

⁵⁹⁵ On songe aussi à l'intéressant article de G. Baffetti, « Fra distanza e passione. Una poetica dell'occhio « patetico », ds. *Lettere italiane*, 52, 2001, 49-62.

⁵⁹⁶ F. Hallyn, *Les structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil, 2004.

En effet, comme Residori le relève aussi, il existait une profonde et indissoluble connexion, dans la *Jérusalem Délivrée*, parmi les principes poétiques et idéologiques, ce qui comportait un complexe effort d'intégration et ré-fonctionnalisation du « romanesque », dont la figure du magicien d'Ascalona témoignait de façon évidente⁵⁹⁷.

La prise de conscience, de la part de Tasse comme des critiques de son temps, de la nette distinction entre les deux codes génériques lui empêchait, toutefois, un dépassement total et une parfaite fusion entre les deux.⁵⁹⁸

Il est intéressant de songer que les critiques avancées par Galilée ne s'éloigneraient pas trop, finalement, du genre de révision proposée par les lecteurs « romains », même si dans une direction opposée et avec des points de départ esthétiques tout à fait différents.⁵⁹⁹

Pour conclure, il est paradoxal que Galilée opèrerait pour la censure du personnage qui, dans la tradition épique du XVII^e siècle, finira souvent pour donner voix aux découvertes télescopiques, ou se transformera même dans son double : il s'agissait, en effet, du personnage le plus adapté pour prendre en charge ce rôle, en vertu de sa connexion avec le savoir scientifique, mais aussi de son lien, établi par Tasse, avec la scène topique du voyage prophétisant les découvertes américaines.

Les poètes du siècle suivant hériteront, alors, lorsqu'ils voudront célébrer Galilée et les découvertes astronomiques de leur siècle, toutes les problématiques poétiques désormais intrinsèquement associées à ces deux topos, qui étaient désormais une composante importante et plaisante du genre épique, mais dangereusement proches de la frontière avec des genres moins nobles. Si nous avons vu la solution adoptée par Tasse, qui arrive à intégrer ces actions subordonnées en les ré-fonctionnalisant dans son système au prix de plusieurs compromis, quels seront les choix adoptés par les auteurs suivants, tellement influencés par son œuvre ?

⁵⁹⁷ Voir M. Residori, *Il mago...*, *op. cit.* Galilée en relève la tradition d'appartenance, lorsqu'il commente l'entrée des personnages dans le ventre de la Terre, scène à son avis peu crédible : «Non fece l'Ariosto così languide invenzioni nell'arrivar Bradamante alla tomba di Merlino, Ruggero a Logistilla, e Astolfo all'inferno, al paradiso terrestre e all'orbe della luna.», *Ibid.*, p. 605. « L'Arioste ne fit pas des inventions tellement languoureuses lorsqu'il représenta l'arrivée de Bradamante au tombeau de Merlin, ou de Roger à Logistille, ou d'Astolphe à l'enfer, au paradis terrestre et dans l'orbe lunaire. »

⁵⁹⁸ À ce propos, voir aussi les belles conclusions de S. Zatti, ds. *L'ombra del Tasso...*, *op. cit.*

⁵⁹⁹ Voir D. Della Terza, «Galileo letterato: "Considerazioni al Tasso"», ds. *Id.*, *Forma e memoria*, Roma, Bulzoni, 1979, p. 197-221, et Wlassics, *Op.cit.*, p. 73 suiv.

Est-ce que l'analyse de la représentation et des modalités d'insertion des découvertes astronomiques au sein de la structure épique peut nous témoigner, en quelques sortes, de l'évolution du débat autour des genres en Italie ?

1.2) Les périple d'Adonis dans une structure elliptique

En 1623, lors de la parution de l'*Essayeur* de Galilée et de l'*Adone* de Marin, Francesco Stelluti, académicien des Lyncéens auteur d'un des poèmes⁶⁰⁰ placé en exergue de l'œuvre du savant, se fait médiateur entre les deux personnalités :

[...] Ne diedi uno al S.r Cavalier Marino, che l'hebbe caro, e mi disse che già haveva ricevuta una lettera di V. S., alla quale non havea risposto, perché intese che V. S. dovea partir per Roma et essere in breve qua: mi ha detto che baci le mani a V. S. a suo nome, e che la starà qui aspettando. Hieri appunto vidi nel suo Adone le lodi che dà a V. S., distendendole in cinque ottave.⁶⁰¹

On n'est pas au courant d'autres échanges intervenus parmi les deux, surtout que Galilée ne se déplaça vers Rome qu'en printemps 1624, pour y rester peu de temps, et que Marin mourra l'année suivante. On ne connaît non plus l'opinion du savant sur l'œuvre du Chevalier.

Toutefois, si Galilée n'appréciait pas les épisodes de la *Jérusalem* tels que celui du magicien d'Ascalona, où la narration semble se plier en faveur d'autres raisons extérieures, on peut supposer une certaine distance de sa part à l'égard de l'œuvre de Marin.⁶⁰² En effet, le bel éloge à sa personne et à la nouvelle astronomie s'insérait dans une structure qui défiait tout canon traditionnel, au dépit, aussi, de la narration.

À la lumière des observations de la section précédente, on essaiera alors de mieux comprendre le positionnement du Chevalier au sein du débat italien entre genres traditionnels et nouveaux, et le signifié, dans ce cadre, de l'insertion de l'épisode du vol d'Adonis vers la Lune, contenant le topos prophétique consacré à Galilée.

⁶⁰⁰ Dont nous avons souligné les ressemblances avec les octaves-mêmes de l'*Adone*, étant donné la source commune reconnaissable dans le poème de T. Seget. Voir *supra*, section 2.1.

⁶⁰¹ Lettre de Francesco Stelluti à Galilée, 4 Novembre 1623, ds. *Le opere di Galileo...*, *op. cit.*, vol. XIII, p. 148. « J'en ai donné un au Chevalier Marin, qui l'a beaucoup apprécié, et m'a dit avoir déjà reçu une lettre de la part de V.S., à laquelle il n'avait pas répondu, parce qu'il avait compris que V.S. devait partir pour Rome et arriver ici dans peu de temps : il m'a demandé de vous baiser les mains en son nom, et il a dit qu'il vous attend ici. Hier j'ai vu dans son *Adone* les louanges envers V. S., détendues dans cinq octaves. » La traduction est de nous.

⁶⁰² Voir aussi l'opinion de M. A. Rigoni : « E se Marino poteva fare nel canto delle « Maraviglie » un'esposizione ardita della natura delle macchie lunari e intessere un alto elogio di colui che pochi anni prima aveva inventato il cannocchiale [...] è altrettanto certo che l'*Adone* sarebbe parso una mostruosità intollerabile al Galilei [...] il quale trovava già inaccettabile la "pittura intarsiata" del Tasso. », M. A. Rigoni, « L'*Adone* del Marino come poema di emblemi », ds. *Lettere Italiane*, XXIX, n.1, 1977 ; « Et si Marin dans les chants des « Maraviglie » pouvait faire une exposition hardie sur la nature des taches lunaires, et tisser un haut éloge de celui qui, peu d'années auparavant, avait inventé le télescope [...] il est vrai aussi que l'*Adone* aurait paru une monstruosité insupportable à Galilée [...] qui déjà considérait inacceptable la « peinture intarsiée » du Tasse. » La traduction est de nous.

On verra d'abord comment l'œuvre fut reçue et classée dans les débats poétiques du temps à travers les commentaires d'un de ses critiques les plus virulents, pour ensuite analyser de plus près la structure de l'œuvre, et nous demander quel était, au fond, le projet du Chevalier.

On reprendra quelques réflexions bien connues par la critique, en essayant de les enrichir de quelques pistes ultérieures, et de tracer un panorama nuancé dans lequel se situera, ensuite, aussi la spécificité de l'*America* de Bartolommei.

Il est notoire que la *fabula* principale de l'*Adone* (la rencontre et l'amour parmi le protagoniste et la déesse, terminant avec la mort du garçon et sa métamorphose en fleur) est en continuation interrompue par digressions, épisodes et récits secondaires.

Le désir de Marin d'impressionner son public ne fut pas déçu : en Italie, notamment, l'« épopée » du Chevalier engendra des grandes rumeurs, entre enthousiasmes et critiques violentes. Naissait ainsi une nouvelle querelle, se rattachant à celle autour d'Arioste et Tasse, qui poursuivait et se nuancait, en devenant de plus en plus une confrontation entre anciens (les épopées d'Homère et les normes d'Aristote) et modernes (où les œuvres d'Arioste et Tasse se trouvaient, parfois, au même niveau)⁶⁰³.

Maintenant, il s'agissait d'évaluer et définir l'œuvre du Chevalier, en la comparant à la tradition et aux normes poétiques.

Parmi les premiers et principaux détracteurs de Marin il y aura, comme il est bien connu, Tommaso Stigliani, auteur du *Mondo Nuovo* (dont une partie avait déjà paru en 1617, l'édition complète voyant le jour en 1628), poussé par une haine d'ancienne date envers le Chevalier.

Dans l'*Occhiale* (1627), Stigliani commence son analyse à partir des critères que nous avons déjà rencontré, donc l'unité de l'action principale, et la présence d'une structure (début-milieu-fin) reconnaissable : on suivra alors son argumentation, qui suit de près les critères d'Aristote, même dans une époque où les critiques commençaient à

⁶⁰³ On songe par exemple aux commentaires de Paolo Beni, ou de Alessandro Tassoni. Pour un panorama général, voir P. Frare, « *La nuova critica della meravigliosa acutezza* » in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 223-277. Sur la réception italienne de l'*Adone* au cours du XVII^e siècle, voir F. Croce, *Tre momenti del barocco letterario italiano*, Firenze, G. C. Sansoni, 1966 ; M. Guglielminetti, « Marino et la critique de son temps », ds *Les commentaires et la naissance de la critique littéraire: France-Italie (XIV^e -XVI^e siècles)*, Actes du Colloque international sur le Commentaire, Paris, [19-21] mai 1988, Textes réunis et présentés par G. Mathieu-Castellani et M. Plaisance, Paris, Aux amateurs des livres, 1990, pp. 263-70 ; F. Guardiani, « Le polemiche secentesche intorno all'*Adone* », ds *I capricci di Proteo*, Atti del Convegno di Lecce 23-26 ott. 2000, Salerno, Roma 2002, pp. 177-197 ; E. Russo, *Marino*, Roma, Salerno, 2008.

considérer ces normes de façon plus flexible⁶⁰⁴. Cela nous permettra en effet de faire ressortir l'éloignement de l'*Adone* des normes traditionnelles concernant l'épopée, et de comprendre les extrêmes de la question.

Le critique remarque d'emblée, dans l'*Adone*, un manque de lien parmi les différentes actions accomplies par les personnages: « [...] ciascuno costituisce da sé negozio separato nella guisa che fanno quei della Metamorfosi, o quei d'Amadis di Gaula »⁶⁰⁵, ce qui l'emmène à conclure que « [...] essa opera non è un solo poema, ma un groppo di poemi ammassati insieme » par une « mostruosa congiunzione. »⁶⁰⁶

Stigliani compare donc l'œuvre de son adversaire non seulement au poème mythologique d'Ovide (que Marin-même reconnaissait comme source⁶⁰⁷) mais aussi aux romans chevaleresques, sur la base de la multiplicité d'actions accomplies par différents héros : ces actions, en plus, ne sont pas solidement connectées au récit principal.

Pour ce qui est de la subdivision interne du récit, l'auteur suggère que, dans une structure traditionnelle centrée autour d'une action principale, le début aurait dû être le fait qu'Adonis et Vénus tombent amoureux, le milieu les erreurs et les difficultés rencontrées, et pour fin on aurait dû placer la réunion des amants, et non pas la mort d'Adonis (suivant Stigliani, en effet, la conclusion d'une épopée en général devrait être positive).

Le critique souligne l'absence générale d'une cohérence, puisque chacune de trois parties est floue ou mal positionnée par rapport aux autres, au point qu'il avoue : « [...] mi vi par di vedere uno assai somigliante ritratto di quello antico caos [...] »⁶⁰⁸

Ensuite, point qui nous intéresse particulièrement, même le voyage du X chant, suivant Stigliani, est mal-placé :

⁶⁰⁴ À ce propos, voir p.e. F. Guardiani, *Le polemiche secentesche intorno all'Adone...*, *op. cit.*

⁶⁰⁵ T. Stigliani, *Dello Occhiale. Opera difensiva del cavalier Fr. Tomaso Stigliani*, P. Carampello, Venezia, 1627, p. 20. « [...] chacun constitue en soi une activité séparée, en guise des ceux des *Métamorphoses*, ou de l'*Amadis des Gaules* ». Ici et dans la suite, les traductions de l'*Occhiale* sont de nous.

⁶⁰⁶ *Ivi.* « [...] cette œuvre n'est pas un seul poème, mais un nœud de poèmes ramassés ensemble » ; « conjonction monstrueuse ».

⁶⁰⁷ Voir M. Guglielminetti, *Marino et la critique de son temps...*, *op. cit.*

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 26. « [...] il me semble d'y voir un portrait tout à fait réussi de cet ancien chaos [...] ».

[...] tutti i viaggi, che fa Adone nel nono Canto, nel decimo, e nell'undecimo, avrebbero à precedere al godimento amoroso, che è nell'ottavo, ed alla coronazione, che è nel quindicesimo, dovendo ragionevolmente il negozio andare innanzi al riposo [...] Che perciò Ulisse, perciò Enea [...] prima faticano, e poi conseguiscono.⁶⁰⁹

Ainsi, conformément aux normes aristotéliques, ces périples devaient avoir la fonction d'actions permettant, enfin, le déroulement final du récit (l'union parmi les deux protagonistes). Autrement, il s'agira encore une fois d'épisodes et digressions avec une fin en soi.

Stigliani enfin compare l'*Adone*, par des métaphores bien connues par la critique marinienne, à des « [...] foglie de' fichi d'India » qui « s'uniscono tra se senza aver troncone, o pedale »⁶¹⁰, ou bien aux « numerose Cicladi dello Arcipelago. »⁶¹¹

Alors, il se trouve à conclure: «Questo sì fatto modo d'episodiare si è tanto nuovo, e tanto insolito nello scrivere, che non era ancora caduto in mente umana, né se ne trova esempio in poeta alcuno antico, né moderno, ma è totale invenzione de presente autore.»⁶¹² Ce qui est intéressant de relever est que l'*Adone*, dans la conclusion de Stigliani, ne serait même plus relié aux « romanzoni », mais il sortirait de toute définition connue – ce que, au fond, aurait convenu aussi à Marin, et correspondait en partie à la rhétorique qu'il avait mis en place, comme on le verra plus loin.

Évidemment, cette déclaration de nouveauté n'est pas un compliment dans les mots de ce lecteur, qui voit cette « invention » comme une absurdité, témoignant de la ridicule présomption de son auteur.

Si les contemporains de Marin, même ses partisans⁶¹³, avaient souvent du mal à classer son œuvre, encore de nos jours les définitions des chercheurs sont très variées, et parfois divergentes⁶¹⁴.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 24. « [...] tous les voyages, qu'Adonis accomplit dans le neuvième Chant, dans le dixième, et dans l'onzième, devraient précéder la jouissance d'amour, qui se trouve dans le huitième, et au couronnement, qui est dans le quinzième, puisqu'en raison l'activité devrait se trouver avant le repos [...] C'est pourquoi Ulysse, et Énée [...] d'abord peinent, et seulement après obtiennent leurs résultats. »

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 39. « feuilles des figes d'Inde » ; « se réunissent entre elles, dépourvues de tronc ou de fût ».

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 40 ; « nombreuses Cyclades dans l'Archipel ».

⁶¹² *Ibid.*, p. 41. « Cette manière de créer des épisodes est tellement nouvelle et inusitée parmi les écrivains, qu'elle n'était pas encore venue à l'esprit des hommes, et on ne trouve aucun exemple semblable parmi les poètes anciens ou modernes, mais il s'agit d'une complète invention de cet auteur. »

⁶¹³ Suivant Scipione Errico, par exemple, on ne pourrait parler ni de « romanzo » (étant donné en plus que le protagoniste n'est pas un chevalier) ni de poème héroïque, mais il s'agirait plutôt d'églogues ou idylles, tels que ceux de Téocrite et Virgile. Voir S. Errico, *L'occhiale appannato. Nel quale si difende*

Les analyses classiques de G. Pozzi⁶¹⁵ ont mis en lumière plusieurs spécificités de l'œuvre marinienne pour ce qui est de la structure du récit : en les enrichissant avec l'apport des chercheurs postérieurs, on le considérera comme point de départ pour notre étude.

Notamment, Pozzi a remarqué comme, dans la version du mythe choisie par Marin, le récit se trouve géminé, ce qui empêchait effectivement toute analyse « traditionnelle » et linéaire telle que celle de Stigliani. Pour deux fois, on raconte la rencontre des deux protagonistes, à laquelle fait suite un moment de joie suprême (d'abord le mariage et l'union, et dans la deuxième partie l'élection d'Adonis comme roi de Chypre), interrompu par l'intervention des forces maléfiques, ce qui conduit à la séparation finale. Ce schéma se termine, dans le deuxième bloque, par la métamorphose.

L'œuvre ne serait donc pas totalement dépourvue d'une structure, mais serait caractérisée par un schéma symétrique (ou presque, en considérant la métamorphose finale qui semble rouvrir la série⁶¹⁶), défini par Pozzi même d'« elliptique », présentant une structure bifocale, où les actions qui traditionnellement composaient l'épopée se trouvent déplacées et décomposées (la séparation constituant, par exemple, la fin et non pas le milieu).

Ce schéma narratif est compliqué si on considère aussi les différentes phases de rédaction de l'œuvre de la part de Marin (de 1594/1596 à 1623), comportant, à chaque fois, la superposition de structures différentes, l'une n'absorbant pas complètement l'autre⁶¹⁷. Suivant Guardiani, qui souligne la structure binaire de l'œuvre, même dans la rédaction Marin aurait procédé de façon symétrique, en rajoutant à chaque fois des parties parallèles qui se correspondaient, par similitude ou opposition.⁶¹⁸

l'Adone del caualier Gio. Battista Marino, contra l'Occhiale del caualier fra Tomaso Stigliano. Dedicato al m. illustre sig. Bernardino Vespa. Napoli, Matarozzi, 1629.

⁶¹⁴ Pour un état de la critique récente, voir p.e. E. Russo, *Marino*, Roma, Salerno Editrice, 2008.

⁶¹⁵ Voir G. Pozzi, *L'Adone*, op. cit., p. 16-56. Dorénavant nous ferons référence à la « guide à la lecture » présente dans cette édition comme Pozzi 1976 (l'édition suivante, 1988, étant très proche de celle-ci).

⁶¹⁶ Voir B. Porcelli, *Le misure della fabbrica. Studi sull'Adone del Marino e sulla Fiera del Buonarroti*, Marzorati, 1980, p. 18-19.

⁶¹⁷ Voir p.e. G. Pozzi, « Metamorfosi di Adone », ds. *Strumenti Critici*, 5, Ottobre 1971, pp. 334-56, ou le schéma de F. Guardiani, ds. *La meravigliosa retorica dell'Adone di G.B. Marino*, Firenze, Olschki, 1989, p. 78 suivantes, ou E. Russo, « L'Adone a Parigi », ds. *Filologia e critica*, XXV, 2010, p. 267-279.

⁶¹⁸ Voir F. Guardiani, ds. *La meravigliosa retorica dell'Adone di G.B. Marino*, Firenze, Olschki, 1989. Le critique associe cette structure au madrigale.

Tout cela fait que la *dispositio* devienne, presque, une partie de l'interprétation de l'œuvre, « [...] perché unendo il narrato col sottinteso ne fa uscire il medio terzo di un nuovo significato. »⁶¹⁹

Au sein, donc, de ce complexe schéma, comment les topos de la découverte ont-ils été récupérés ? Quelle est leur fonction dans la narration ? Est-ce qu'ils gardent encore des liens avec les débats poétiques et idéologiques du siècle précédent, entre épopée et « romanzo » ?

Comme en partie on l'a déjà vu, les topos du magicien d'Ascalona et du voyage prophétique-géographique reviennent dans la structure, mais mélangés, désintégrés et déplacés. En particulier, on a relevé deux « zones » dans lesquels ces topos seraient présents en mesure majeure, ce qui confirmerait, en quelques sortes, le procédé binaire de recomposition. On analysera donc d'abord séparément ces deux passages, en suivant le probable ordre de rédaction de l'œuvre.

Les chants XII-XIV, après le mariage et l'union des protagonistes, constituent la première séparation des amants (la deuxième étant la mort d'Adonis, événement fatal du mythe).

Comme la critique l'a relevé⁶²⁰, ces chants, tous concernant les différentes péripéties d'Adonis désirent rejoindre à nouveau Vénus, montrent une contamination très forte et explicite avec les « romanzi » (Pulci, Boiardo et Arioste, mais aussi Giraldi), et les romans en prose (les *Éthiopiennes* d'Héliodore, les romans espagnols et grecs). Il s'agirait d'un ensemble compacte, importé probablement en bloque dans la structure de l'œuvre dans une phase postérieure, vers 1616, ce qui était le procédé de composition suivi, en général, par Marin.⁶²¹

On prendra en examen alors le XII chant, en ce qu'il est étroitement relié aux topos au cœur de notre analyse. Ici, Mars, jaloux de Vénus, arrive à Chypres pour

⁶¹⁹ G. Pozzi, *Metamorfosi di Adone...*, op. cit., p. 364. « [...] parce qu'en réunissant le récit avec le sous-entendu, il en fait sortir la solution moyenne, la troisième, avec un signifié nouveau. » La traduction est de nous.

⁶²⁰ Voir d'un côté les études de B. Porcelli sur les chants XIII et XIV, « Le fonti degli « errori » nel canto XIV dell'Adone », ds. *Critica Letteraria*, XII, 1984, p. 477-494 ; Id., « Il canto XIII dell' « Adone » : il luogo della peripezia e gli antimodelli del Marino », ds. *Lectura Marini*, F. Guardiani (éd), Toronto, Dovehouse Editions, 1989, p. 213-226 ; et aussi de A. Franceschetti, « Marino e la tradizione cavalleresca », ds. *Lectura Marini*, op. cit., p. 227-254 ; d'autre côté les approfondissements spécifiques sur ce chant de D. Quint, *Epic...*, op. cit. ; et S. Zatti, *Nuova terra...*, op. cit.

⁶²¹ À ce propos, voir notamment E. Russo, *Marino*, Roma, Salerno Editrice, 2008.

interrompre l'idylle du couple, en causant la fuite immédiate d'Adonis, qui se retrouve à errer dans l'île sans direction⁶²², et à entrer dans une forêt obscure.

On se trouve clairement, pour tous les connotés de la situation, dans un épisode racontant les « erreurs » du protagoniste, la perdition et les périples qui, dans la structure aristotélicienne, devaient précéder la réalisation de l'action.⁶²³

Dans la forêt ont lieu les rencontres « merveilleux » d'Adonis : un cerf qui lui tombe dans le bras, un chien magique, et ensuite une nymphe, Silvania, tous invitant le protagoniste à les suivre vers la demeure d'une magicienne, « Falsirena ».

Adonis saisit promptement l'invitation, attiré par l'aventure et la nouveauté : « Dal desio di veder ciò che 'l destino / porti di novo il giovane invaghito, / de la ninfa gentil, del cagnolino, / che gli mostran la via, segue l'invito. »⁶²⁴

Un peu plus loin, le groupe rejoint un immense noyer ; pour poursuivre, il faudra alors entrer dans son tronc, grâce à l'aide d'autres nymphes :

Repente allor de l'arbore ch'io dissi/ crepò la scorza e 'l voto ceppo aperse./ Tutta per mezo (o meraviglia) aprissi/ et a la coppia il cavo ventre offerse./ Quindi per una via che n'ver gli abissi/ scender pareva Silvania il piè converse/ e, passando a le viscere più basse/ de la buccia capace, Adon vi trasse.⁶²⁵

En suivant Silvania e le petit chien, Adonis descend profondément dans le ventre de la terre, jusqu'à rejoindre une concavité :

[...] A quella buca, omai dagli anni frusta,/ sempre al buio e tenton drizzaro il pazzo,/ e ne le foci lor spicciar da' monti / videro i vivi gorgi i fiumi e i fonti. // Vider per tutto in congelate gocce / pender masse di vetro e di cristallo, / e fuso fuor de le forate rocce / in varie vene spargersi il metallo,/ quanto ne purgan poi coppelle e bocce [...] in ciascun mineral color diverso// [...] Tra quelle spesse e condensate stille/ [...] vedeansi sparse mille pietre e mille / di varia luce colorate e tinte,/ ch'a guisa pur di tremule scintille/ o di fiacciole fioche e quasi estinte/ intorno e per la volta e per le mura/ faceano balenar la notte oscura.⁶²⁶

⁶²²« Intanto Adon, ch'errante e fuggitivo/ sen va piangendo e tapinando intorno, [...] non cessa di vagar tutto quel giorno [...]», G. B. Marino, *Adone*, E. Russo (éd), Milano, BUR, 2013, XII, 96. On emploiera cette édition comme référence, en la citant comme « A. ». « Entretiens Adonis, errant et fugitif, s'en va partout pleurant et se plaignant [...] il ne cesse d'errer tout le jour [...] ». Comme on l'a expliqué ailleurs, les traductions de l'*Adone* sont de nous (voir *supra*, note 194).

⁶²³ D. Quint et S. Zatti rappellent la ressemblance avec la fuite d'Angelica dans le *Roland Furieux*. Voir les commentaires de D. Quint, *Epic...*, *op. cit.* et de S. Zatti, *Nuova terra, nuova scienza...*, *op. cit.*

⁶²⁴ A., XII, 130. « Attiré par le désir de voir ce que le destin pouvait apporter de nouveau, il suit l'invitation de la nymphe gentille et du petit chien, qui lui montrent la voie. »

⁶²⁵ *Ibid.*, 147. « Alors soudain il brisa l'écorce de cet arbre dont je vous ai parlé, et il ouvra la souche vide. Tout s'ouvra à l'intérieur (ô merveille), et alors il offra au couple le ventre vide. Donc Silvania dirigea son pied vers une voie qui paraissait descendre envers les abîmes et, en passant dans les viscères les plus basses de l'écorce, y tira aussi Adonis. »

⁶²⁶ *Ibid.*, 150-152. « [...] Toujours dans l'obscurité, ils tentèrent de diriger leurs pas à tâtons vers ce trou, désormais usé par les années, et ils virent surgir de leurs embouchures dans ces montagnes, des tourbillons vivants, des fleuves et des sources. Ils virent partout pendre des masses de verre et de cristal

À ce stade, il est désormais évident que Marin récupère de près la description topique de la grotte du magicien d'Ascalona de la *Jérusalem Délivrée*⁶²⁷. On s'arrêtera brièvement sur la reprise de ce topos – ce qui, à notre connaissance, n'a pas été analysé de près par les chercheurs.

Déjà, le magicien de Tasse, avec un acte semblable à celui des nymphes, avait séparé les eaux pour offrir aux héros un passage dans la terre (« [...] e ch'a lor dia loco a l'acqua impose ;/ ed ella tosto si ritira e cede,/ e quinci e quindi di montagna in guisa/ curvata pende e'n mezzo appar divisa.// Ei, presili per man, ne le più interne/ profondità sotto del rio lor mena. »)⁶²⁸

Ensuite, dans la *Jérusalem Délivrée*, le groupe procédait dans la demi-obscurité, en apercevant d'abord la présence des fleuves, qui trouvaient là-bas leur naissance⁶²⁹, pour ensuite admirer la génération des minéraux les plus précieux et brillants, des gemmes qui éclairent leur chemin comme des flambeaux, exactement comme dans l'*Adone* :

Trovano un rio più sotto, il qual diffonde / vivaci zolfi e vaghi argenti e vivi ;/ questi il sol poi raffina, e 'l licor molle/ stringe in candide masse e in aeree zolle.// E miran d'ogni intorno il ricco fiume/ di care pietre il margine dipinto;/ onde, come a più fiaccole s'allume,/ splende quel loco, e 'l fosco orror n'è vinto.⁶³⁰

dans des gouttes congelées, et ils virent des métaux épars, de couleurs variés suivant les minérales, sortit au dehors des rochers percées, dans différentes veines, remplissant des concavités [...] Parmi ces gouttes épaisses et condensées [...] il virent mille et mille pierres colorées et teintes par différents lumières, éclairant la nuit obscure tout autour de la voute et des murs, en guise d'étincelles tremblantes, ou de flambeaux faibles et presque éteintes. »

⁶²⁷ Porcelli aussi relève ce lien: voir B. Porcelli, *Il luogo della peripezia...*, *op. cit.*, p. 217.

⁶²⁸ *Gerusalemme Liberata*, XIV, 36-37; « [...] et de leur faire place à l'eau il commanda;/ celle-ci aussitôt se retire et recule,/ et de côté et d'autre à guise de montagne/ courbe surplombe, partagée en son milieu.// Lui, leur prenant la main, aux plus profonds/ abîmes sous le fleuve les emmène. », tr. par G. Genot, *op. cit.*, p. 99.

⁶²⁹ « Debile e incerta luce ivi si scerne,/ [...] ma pur gravide d'acque ampie caverne/ veggiono, onde tra noi sorge ogni vena/ la qual rampilli in fonte, o in fiume vago/ discorra, o stagni o si dilati in lago.// », *Ibid.*, XIV, 37 ; « Affaiblie, incertaine la lumière s'y discerne,/ [...] mais de vastes cavernes chargées d'eau/ il voient, d'où parmi nous naît toute veine/ qui en source jaillisse, ou fleuve vagabond/ s'écoule, ou stagne ou en lac se dilate.// », *ibid.*, p. 99. On rappelle que la source de cette théorie sont les *Géorgiques* de Virgile.

⁶³⁰ *Ibid.*, 38-39 ; « Plus en bas, ils trouvent un fleuve qui répand des soufres vivaces et des argents vivants ; le sol ensuite les raffine, en serrant le liquide mou dans des masses candides et des mottes dorées. Et ils admirent le riche fleuve, avec les bords peints partout par des pierres précieuses, qui font briller ce lieu, comme s'il était allumé par plusieurs flambeaux, en vainquant le sombre horreur. » Marin reprend le concept une deuxième fois, plus loin: « Di quelle gemme che per l'antro ombroso/ lampeggiando facean l'aria men nera,/ et affisse nel sasso aperto e roso/ illustravan la grotta e la riviera,/ il barlume indistinto e tenebroso/ gli servi di lucerna e di lumiera [...] », A., XII, 154. « La leur indistincte et ténébreuses de ces gemmes qui dans l'antre ombragé rendaient l'air moins noire en clignotant, et qui, affichées dans les rochers ouverts et rongés, éclairaient la grotte, lui servit comme flambeau et lumière [...] ».

Même au niveau lexical, les reprises sont nombreuses et ponctuelles, même si souvent déplacées par rapport aux chants de Tasse (« vena », « masse », « fiaccola », le champ sémantique « viscere/grembo » etc.)

Ainsi, Marin réécrit ici le topos, en reprenant toutefois seulement sa dimension « romanesque », en le détachant de la figure complexe du magicien d'Ascalona. Ici, il s'agit seulement d'un lieu de passage souterrain, habité plutôt par un homme monstrueux, transformé en crocodile par Falsirena, pour avoir violé ses interdictions et l'avoir espionnée. Ici, Marin reprend entre-autre des modules des *Métamorphose* d'Ovide, mais aussi de la *Divine Comédie*, et du voyage dantesque.

Silvania ayant chassé le crocodile, Adonis dépasse finalement ces lieux obscurs pour déboucher dans le pays où se trouve finalement la magicienne, c'est-à-dire un jardin des plaisirs: « Disse, e de l'antro Adone uscito intanto / giunse in paese oltre gli ameni ameno / e trovò, più ridente e più giocondo, / novo ciel, nova terra e novo mondo. »⁶³¹

Si Russo reconduit justement cette dernière expression à la Bible⁶³², et à la prophétie apocalyptique, les chercheurs à notre connaissance n'ont pas souligné l'appartenance de ce syntagme à un autre contexte culturel spécifique, celui de l'éloge poétique dédié à Colomb/Galilée.

En effet, ce syntagme semble directement tiré, de façon plus ou moins consciente, de l'éloge composé par Marin en honneur du savant pisan pour la *Galeria*, dont nous avons parlé dans notre première partie, et qui sera intégré aussi bien dans le dixième chant. On songe en particulier au vers consacré à Colomb : « E scoverse per vie strane e secrete / Novo Ciel, nova terra e novo impero », et ensuite à Galilée : « Trovar sapesti entro il suo sen profondo / Novi orbi, novi lumi, e novi moti. »⁶³³

En considérant le contexte, la récupération de la part de Marin de cette expression est tout à fait significative : dans la suite, en effet, Falsirena se propose exactement comme une nouvelle Armida, magicienne sournoise qui essaye de conquérir le protagoniste, et le chant reprendra directement plusieurs éléments du XVI chant de la

⁶³¹ *Ibid.*, 159; « Il dit, et entretemps Adonis, sorti de l'antre, arriva dans un pays agréable plus que jamais, et il trouva, plus joyeux et riant, un nouveau ciel, une nouvelle terre et un nouveau monde. »

⁶³² Voir A., vol II, note p. 925.

⁶³³ G.B. Marino, «Galileo Galilei», ds. N. Vaccaluzzo, *Galileo Galilei...*, op. cit., p. 80. « Il découvra, à travers des voies bizarres et secrètes, un nouveau ciel, une nouvelle terre et un nouveau empire » ; « Tu sus retrouver dans son sein profond des nouveaux orbes, des nouvelles lumières, et des nouveaux mouvements. » La traduction est de nous.

Jérusalem consacré aux péripéties dans le jardin enchanté (les nymphes, le perroquet...) ⁶³⁴.

Ainsi, Marin évoquerait et condenserait dans ces péripéties d'Adonis le voyage de Charles et Ubalde, d'abord à travers la grotte du magicien d'Ascalona et ensuite vers le jardin d'Armida, le « nouveau monde », métaphore de l'inaccessible Amérique. Adonis, toutefois, n'accomplit pas un voyage dans la mer vers des autres continents existantes, mais débouche directement dans un nouveau monde fantastique lorsqu'il revient à la surface, après le détour souterrain.

À notre avis, alors, la reprise du XIV chant de Tasse suggérait à Marin la récupération de ce syntagme, évoquant directement la prophétie Colombienne du XV chant, même lorsque tout le contexte de navigation avait disparu, et ainsi l'éloge à Galilée.

En considérant la stigmatisation de Falsirena (dont le prénom est évidemment parlant) et de ses tentations, s'agirait-il alors de démontrer la vanité des attractives du « romanzo », connotées moralement et idéologiquement tout comme dans la *Jérusalem Délivrée*, en récupérant à ce niveau, de façon symptomatique, des syntagmes reliés à la découverte des nouveaux mondes ?

Pour ce qui est de la reprise du « romanzo », les chercheurs ont relevé comme l'anti-héros Adonis rassemble beaucoup plus aux femmes des contes chevaleresques, se sauvant dans la forêt, qu'aux chevaliers. De même, pour ce qui est de la reprise de Tasse, chaque élément (le perroquet, le miroir etc.) est relu de façon parodique ⁶³⁵.

Le magicien d'Ascalona et la découverte du « nouveau monde » ne se soustraient pas à cette logique : le rôle de guide dans la grotte, qui était propre au magicien, est pris en charge par une nymphe, et surtout par un chien. L'habitant de ces lieux est un crocodile, victime d'une transformation (« Uom fu già questi, or è dragon [...] » ⁶³⁶) qui nous rappelle, de façon évidemment parodique et irrévérencieuse, l'intense parcours accompli par le magicien (« Nacqui io pagan, ma poi ne le sant'acque/ rigenerarmi a Dio

⁶³⁴ Voir M. Cabani, « Gioco, scherzo e riso nell'Adone », ds. *Instabilità e metamorfosi dei generi nella letteratura barocca*, Atti del Convegno (Genova, 5-8 ottobre 2006), Venezia, Marsilio, 2008, qui renvoie à G. Barberi Squarotti, «La metamorfosi del pappagallo. Tasso, Marino» in *Miscellanea di studi in onore di Claudio Varese*, G. Cerboni Baiardi, Vecchiarelli, (éds.), Roma, 2001, p. 167-185; ou bien S. Zatti, «L' "Adone" e la crisi dell'epica», ds. *L'ombra del Tasso...*, *op. cit.*, p. 208 suivantes.

⁶³⁵ Pour ces reprises, voir B. Porcelli, *Il luogo della peripezia...*, *op. cit.* À propos des multiples effets comiques des distorsions mariniennes, voir p. e. M. Cabani, « Gioco, scherzo e riso nell'Adone », ds. *Instabilità e metamorfosi dei generi nella letteratura barocca*, Atti del Convegno (Genova, 5-8 ottobre 2006), Venezia, Marsilio, 2008.

⁶³⁶ A., XII, 156. « Celui-ci fut auparavant un homme, maintenant il est un dragon [...] ».

per grazia piacque »⁶³⁷), et Falsirena est une nouvelle Armida, totalement dépourvue de l'ambiguïté du magicien d'Ascalona. Ainsi, le passage se vide de toute les problématiques qu'il avait acquies dans la *Jérusalem Délivrée*.

Au fond, en plus, Quint souligne comme les attractives de Falsirena et de son jardin, auxquelles Adonis résiste, ressemblent de près à celle de Vénus et de son jardin de sens auquel le protagoniste veut faire retour, et donc toute distinction idéologique entre les deux univers vient moins, dans une répétition qui évoque celle même de la structure⁶³⁸.

Maintenant que nous avons examiné les caractéristiques de cette phase de « séparation » terrestre, avec la reprise des topoi tirés de la *Jérusalem Délivrée*, quelles considérations pourrait-on faire pour ce qui est de l'autre passage dans lequel sont réécrits ces topoi, c'est-à-dire, évidemment, le vol sur la Lune au chant X, contenant la célébration prophétique de Galilée ?⁶³⁹

Il s'agit de la seule autre occasion lors de laquelle le protagoniste s'éloigne pour un certain temps de Chypre, mais cet éloignement semble placé sous un signe particulier :

⁶³⁷ *Gerusalemme Liberata*, XIV, 41; « Moi, je nacquies païen, mais dans les saintes eaux/ par grâce il plut à Dieu de me régénérer. », tr. par G. Genot, *op. cit.*, p. 100.

⁶³⁸ Voir D. Quint, *Epic...*, *op. cit.* Le chercheur rappelle aussi que, en ouverture, Marin reprend l'élément tassien du « navire de la Fortune » mais le ramène à ses véritables origines « romanesques », non providentielles. Le récit s'ouvre sur le départ d'Adonis de la Palestine, où il se dédiait tranquillement à la chasse, dans le navire enchanté : « [...] trovò, di guardia e di governo priva, / ritratta in secco appo le salse spume, / da' pescatori abbandonata e carca / d'ogni arredo marin, picciola barca. // Et ecco varia d'abito e di volto / strania donna venir vede per l'onde [...] Ne l'ampio grembo ha de la copia il corno / e ne la destra una volubil palla [...] e, mentre move al ballo il piè veloce, / in sì fatto cantar scioglie la voce: / "Chi cerca in terra divenir beato, / goder tesori e possedere imperi, / stenda la destra in questo crine aurato [...]" », A., I, 47-50 ; « [...] il trouva un petit navire, dépourvu de gardien et de gouverneur, mis à sec hors des écumes salées, abandonné des pecheurs et chargé de tout appareil marin. Et là il voit venir, à travers les ondes, une bizarre femme, avec les habits et le visage changeants [...] Elle garde sur l'ample ventre le corne de l'abondance, et dans la main droite une sphère changeante [...] et, tandis qu'elle bouge les pas rapides comme en dansant, elle chante de cette façon : « Celui qui essaye de devenir bienheureux sur terre, et qui veut jouir de trésors et d'empires, tend sa main droite vers ces crines dorées [...] ».

⁶³⁹ Pour une bibliographie des études concernant le chant X, voir par exemple G. Fulco, «Pratiche intertestuali per due performances di Mercurio. Lettura del canto X dell'Adone», in Aa. Vv., *Lectura Marini*, F. Guardiani (éd.), Ottawa, Dovehouse Editions, 1989, p. 155-192; auxquels ajouter au moins M. Slawinski, «The poet's senses: G. B. Marino's epic poem l'Adone and the new science», ds. *Comparative Criticism*, 13, 1991, p. 51-81; S. Zatti, «Nuove terre, nuova scienza, nuova poesia: la profezia epica delle scoperte», ds. Idem, *L'ombra del Tasso, Epica e romanzo nel Cinquecento*, Milano, Mondadori, 1996, p. 146-207; M. F. Tristan, «La poésie scientifique du Cavalier Marin», ds. *La naissance de la science dans l'Italie antique et moderne*, L. De Poli et Yves Lehmann (éds.), Actes du colloque de Mulhouse, 1^{er} et 2 décembre 2000, Peter Lang, 2004, p. 229-250 ; F. P. Raimondi, «Tracce vaniniane nell'Adone del Marino ?», ds. *Marino e il Barocco, da Napoli a Parigi*, E. Russo (éd.), Alessandria, ed. dell'Orso, 2009, p. 347-383; et E. Russo, *L'Adone a Parigi...*, *op. cit.*

il a lieu, en effet, après l'union des amants, et bien avant leur séparation. Quelle serait donc sa fonction au sein de la structure épique ?

Les chercheurs ont relevé que tout le groupe des chants VI-XI, au cours duquel a lieu l'initiation sensitive et intellectuelle du héros, serait en bonne partie un bloc compact, inspiré par les *Hexaémérons* (les récits bibliques de la création) et surtout par le *Monde Créé* du Tasse. Ce bloc aurait été inséré dans le corps du récit plus tard, probablement entre 1616 et 1619⁶⁴⁰ – suite à la modification précédente, celle comportant l'ajout de la matière romanesque des chants XII, XIII, XIV – pour équilibrer la structure, en élargissant la première partie qui se terminerait ainsi au chant XII⁶⁴¹.

Dès lors, dans cet ensemble, le chant X, comme nous l'avons vu aussi dans notre première partie, se caractérise comme un chant avant tout d'élévation et d'apprentissage, s'ouvrant sous l'égide de la *Divine Comédie*, notamment du chant II du *Paradis*.

Le voyage ne serait alors pas véritablement une action liée de quelque façon à la principale (plus ou moins autonome, suivant le cas des « romanzi » ou de l'épopée), mais aurait véritablement une fin en soi : l'instruction céleste d'Adonis ne sera pas fonctionnelle à la suite du récit, mais permet plutôt d'étayer tout un savoir d'ordre encyclopédique.

Même la contamination avec la source ariostesque⁶⁴² n'arrive pas à modifier ce constat : Marin efface la motivation du voyage d'Astolphe (la recherche de l'esprit de Roland, pour le reconduire à lutter avec les chrétiens), pour garder seulement la description du paysage lunaire – qui paradoxalement se rapprochait de celle de la science moderne (« altri mari, altri fiumi et altri fonti/ città, regni, province e piani e monti »⁶⁴³).

Ainsi le voyage, devenu apprentissage et parcours à travers les merveilles de la création, s'intègre ici plutôt à la tradition de l'*Hexaéméron*, en se heurtant au deux genres à la fois. Dans la transformation polémique du *Monde Créé* de Tasse s'insérait bien, en effet, aussi l'éloge des hommes de sciences et des objets scientifiques, dans un choix qui

⁶⁴⁰ Voir Pozzi 1976; F. Guardiani, *La meravigliosa...*, *op. cit.*, p. 88 suivantes et aussi E. Russo, «L'Adone a Parigi», ds. *Filologia e critica*, XXV, 2010, p. 267-279.

⁶⁴¹ F. Guardiani, *La meravigliosa...*, *op. cit.*, p. 88 suivantes, et B. Porcelli, *Le misure della fabbrica. Studi sull'Adone del Marino e sulla Fiera del Buonarroti*, Marzorati, 1980.

⁶⁴² Comme Marin même le déclare d'emblée : « Tu, che di Beatrice il dotto amante/ già rapisti lassù di scanno in scanno/ e 'l felice scrittore, che d'Agramante/ immortalò l'alta ruina e 'l danno,/ guidasti sì che su 'l destrier volante/ seppe condurvi il paldin britanno,/ passar per grazia or anco a me concedi/ del tuo gran tempio a le secrete sedi. », A., X, 6.

⁶⁴³ *Ibid.*, X, 40.

se veut surtout contestation, plutôt que véritable adhésion à un nouveau savoir, comme l'explique bien Pozzi :

La conversione dell'esamerone da sistema mistico-teologico a sistema erotico-mondano sottintende [...] una scelta di strumenti conoscitivi rifiutati dai cultori del mondo creato. Al sistema verticale che riportava il tutto dall'uno al molteplice e viceversa, succede il sistema orizzontale del magazzino [...] Questo e non altro significa l'abbondante presenza di soggetti scientifici nell'Adone [...] non per altre ragioni che di vistosa polemica [...] poiché Tasso e Du Bartas esprimono un'assoluta disperazione della scienza e un'adesione totale alla Scrittura.⁶⁴⁴

À ce stade, même la reprise littéraire du topos de la prophétie « géographique – scientifique », célébrant Galilée (« [...] ma da terra affisarle occhio non pote./ Tempo verrà che senza impedimento [...] »⁶⁴⁵) se détache au fond du voyage romanesque duquel il provenait : les autres éléments du topos se trouvaient en effet, au sein de cette structure dédoublée, en bonne partie déplacés au chant I (le navire de la Fortune)⁶⁴⁶ mais surtout au chant XIII, dans le groupe des chants que Marin avait ajouté dans les années immédiatement précédentes.

Ce déplacement n'est pas sans conséquences : Marin aboutit ainsi à déformer encore une fois l'élément tassien, même au niveau structurel, ainsi qu'à le transformer, comme nous l'avons vu ailleurs, au niveau textuel⁶⁴⁷.

La prophétie ne s'intègre plus vraiment comme délimitation/interdiction d'un voyage (ce qui détermine quelques incohérences dans l'épisode)⁶⁴⁸, pour garder seulement ses contenus cognitifs : la narration n'est alors qu'un instrument pour dialoguer avec d'autres textes, dans une écriture qui est hypertextuelle de par sa nature intrinsèque⁶⁴⁹.

Les critiques ont relevé que l'*Adone* se configure comme une œuvre véritablement « française », non tant pour l'influence sur Marin du milieu culturel où il se trouvait, et dans lequel il était, apparemment, assez à l'écart, mais plutôt pour l'acte irrévérencieux de

⁶⁴⁴ G. Pozzi, « Ludicra Mariniana », ds. *Studi e problemi di critica testuale*, 6, 1973, p. 247.

⁶⁴⁵ A., X, 41-42.

⁶⁴⁶ À ce propos, voir surtout D. Quint, *Epic...*, *op. cit.*, et la note 39 ci-dessus.

⁶⁴⁷ Voir *supra*, ch. 2.1 de la première partie.

⁶⁴⁸ On rappelle l'incohérence, remarquée par Stigliani, d'une interdiction de la part de Mercure, évoquant les taches lunaires vues de « la terre », contrastant avec la position et la visuelle du protagoniste, qui se trouve près de la Lune. Voir *supra*, ch. 2.1 de la première partie.

⁶⁴⁹ Voir à ce propos S. Zatti, « L'Adone e la crisi dell'epica », ds. *L'ombra del Tasso...*, *op. cit.*, p. 208.

confrontation avec ses propres modèles, de la part de quelqu'un qui se trouve ailleurs⁶⁵⁰ : comme cela est bien connu, pendant la rédaction, et notamment lorsque, vers 1614, il décide d'amplifier l'*Adone* et de le transformer en un projet plus ambitieux, Marin compare toujours son œuvre à celles de l'Arioste et du Tasse.

Toutefois, cette compétition était conçue surtout au niveau formel/quantitatif⁶⁵¹. Ainsi, « L'Adone non è più un'epica, ma parla come se ancora fosse un'epica [...] ».⁶⁵²

De même, la réflexion conduite par Chapelain dans la préface à l'œuvre reconduit l'*Adone* toujours à ces modèles, en prenant garde de distinguer l'œuvre des « romans en général de toute espèce », qu'il qualifie d'œuvres contre nature, en tant qu'ils « n'ont point ou unité d'action ou unité de personnes agissantes »⁶⁵³.

Suivant le critique français, l'*Adone* par contre est bien caractérisé par l'unité et, si on veut reconnaître à ce poème une nouveauté, il faut la voir seulement dans l'« espèce », dans le sujet, et non pas dans le genre. Il s'agirait, ainsi, d'une épopée « de paix » :

[...] posé, comme il est, que le poeme d'Adonis soit introduit d'une action faite en paix accompagnée des circonstances de la paix [...] il est clair, estant nouveau, qu'il l'est de la seconde spece, le poete ayant trouvé [...] dans l'epopée outre l'heroique (qui est un poeme de guerre des-ja trouvé) cet autre cy [...]⁶⁵⁴

Il est assez évident que cette définition permet surtout à Chapelain de trouver une place pour l'œuvre dans le contexte théorique, en déplaçant un peu le débat de façon assez habile⁶⁵⁵.

En répondant aux critiques reçues, Marin essaiera de justifier son œuvre dans une lettre bien connue et très intéressante où l'on relève toutes les ambiguïtés de son attitude :

⁶⁵⁰ Voir Ivi, et E. Russo, *Marino, op. cit.* On remarque plutôt une influence de Marin sur les jeunes générations des poètes français, tels que St. Amant. Voir la mise à point récente de E. Russo, ds. *L'Adone a Parigi...*, *op. cit.*

⁶⁵¹ «In Parigi penso di dare alle stampe parecchie opere mie, e specialmente l'Adone, il quale se bene è poema giovanile [...] l'ho accresciuto ed impingato in modo ch'è molto maggiore l'aggiunta della fabrica nuova che non sono le fundamenta vecchie. L'ho diviso in dodici canti assai lunghi, talché il volume sarà né più né meno quanto la Gierusalemme del Tasso.», Lettre à Fortuniano Sanvitale, 1615, ds. G.B. Marino, *Lettere*, M. Guglielminetti (éd), Torino, Einaudi, 1966, p. 188; « L'Adone è in procinto di stamparsi, e finalmente è ridotto a tale ch'è quasi maggior del Furioso [...] », Lettre à F. Sanvitale, 1616, ds. *Ibid.*, p. 206.

⁶⁵² S. Zatti, *L'Adone e la crisi...*, *op. cit.*, p. 225. À ce propos, voir aussi les remarques p.e. de Pozzi, ds. *Metamorfosi di Adone...*, *op. cit.*, ou dans Pozzi 1976, ou A. Martini, « L'Adone di Giovanbattista Marino », ds. *Letteratura Italiana. Le Opere*, II, Torino, Einaudi, 1993, p. 777 suivantes.

⁶⁵³ « Lettre Ou Discours de M. Chapelain... », A., p. 69.

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 70.

⁶⁵⁵ A. Duprat le voit aussi comme une tentative d'éloigner les critiques d'ordre morale et éthique, en déplaçant l'intérêt sur un focus seulement théorique, qui deviendra primaire aussi en France, toujours grâce à Chapelain, surtout pour ce qui est des normes relatives aux tragédies : voir A. Duprat, « Entre poétique et interprétation. Sur la Lettre-préface de Jean Chapelain à l'*Adone* de Marino (1623). », *Littératures classiques* 1/2015 (N° 86), p. 117-128.

Io non ebbi mai sì fatte pretensioni, dico di concorrere o di contendere col Tasso [...] che il genere della Gerusalemme sia diverso; non si nega [...] ma che in quel mio poemazzo non sia pur qualche particella, che gli si possa contraponer ed esser contrapesato alla medesima bilancia, di questo me ne riporto al vostro giudizio. Rompansi pur il capo i signori critici disputando fra loro se con quel nome si debba battezzare [...] ma se altri non vorrà chiamarlo “eroico” perché non tratta d’eroe, io lo chiamerò “divino”, perché parla de’ dèi. [...] né vi sovviene di quello che lasciarono scritto molti di coloro che di quest’arte hanno trattato, cioè che si può fabricar poema non solo d’un’azione d’una persona e d’un’azione di molte persone, ma anche di molte azioni di molte persone, se bene non sarà così perfetto secondo la mente d’Aristotile. Parlo delle Metamorfesi (intendetemi bene) e non dell’Adone, perciocché l’Adone non è azione di molte persone, ma d’una sola; e parlo in quanto alla parte della disposizione, perché circa l’arte, come sono l’invenzione, il costume [...] io non credo che Virgilio passi molto d’avantaggio ad Ovidio [...] Intanto i miei libri, che sono fatti contro le regole, si vendono dieci scudi il pezzo a chi ne può avere; e quelli che son regolati, se ne stanno a scoper la polvere delle librerie. Io pretendo di saper le regole più che non sanno tutti i pedanti insieme, ma la vera regola (cor mio bello) è saper rompere le regole a tempo e luogo, accomodandosi al costume corrente ed al gusto del secolo.⁶⁵⁶

On relève clairement le besoin d’une part de montrer son respect des règles poétiques, et la nette prise de distance d’un genre décrié comme le « romanzo » ; d’autre part le sentiment polémique d’une compétition, l’évocation d’autres auteurs (Ovide) qu’il n’admet pourtant pas vraiment comme modèles, et, enfin, la déclaration d’un désintérêt par rapport à ces mêmes normes.

Au fond, le geste de l’*Adone*, et la rhétorique adoptée par Marin, transforment les débats poétiques en quelque chose de discutable et aléatoire, en bonne partie détaché de ses significations idéologiques⁶⁵⁷.

Ce qui nous intéresse de souligner est que Marin et Chapelain semblent profiter des logiques du débat qui avait permis, au siècle précédent, la naissance *a posteriori* du nouveau genre « romanzo », bâti par les critiques en opposition aux normes traditionnelles d’Aristote.

L’*Adone*, emblème de l’époque baroque, naît de ce débat-même, et les deux critiques reviennent à cette rhétorique pour justifier, ensuite, son existence.

À ce niveau, même les topos liés à la représentation de la découverte géographique/astronomique (le voyage prophétique et la rencontre avec un magicien) ne

⁶⁵⁶ G.B. Marino, *Lettere*, op. cit., p. 395-396.

⁶⁵⁷ Voir p.e. F. Croce, *Tre momenti del barocco letterario italiano*, Firenze, G. C. Sansoni, 1966 ; M. Guglielminetti, «Marino et la critique de son temps», ds *Les commentaires et la naissance de la critique littéraire: France-Italie (XIVe -XVIe siècles)*, Actes du Colloque international sur le Commentaire, Paris, [19-21] mai 1988, Textes réunis et présentés par G. Mathieu-Castellani et M. Plaisance, Paris, Aux amateurs des livres, 1990, pp. 263-70; P. Frare, « *La nuova critica della meravigliosa acutezza* » in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 223-277; S. Zatti, « L’Adone e la crisi dell’epica », ds. *L’ombra del Tasso...*, op. cit.

deviennent qu'une autre « épave » du système précédent⁶⁵⁸, déformée et déplacée de façon sciemment polémique, en suivant le procédé elliptique/binaire de rédaction, et en assumant intérieurement, sans le résoudre ou le dépasser, le contraste entre genres différents.

⁶⁵⁸ À propos de l'*Adone* comme recueil d'emblèmes et concepts, voir M. A. Rigoni, «L'Adone del Marino come poema di emblemi», ds. *Lettere Italiane*, XXIX, n.1, 1977.

1.3) Le décentrement de la nouvelle science et du « romanesque »

Marin représente un peu la pointe d'un iceberg, et l'expression la plus extrême d'une période : comme cela est bien connu, en effet, si d'un côté le Tasse était sorti nettement vainqueur de la bataille avec l'Arioste et s'était imposé comme modèle et autorité en Italie et ailleurs; d'un autre côté, au cours du XVII^e siècle, l'application des normes d'Aristote se livrait à des fluctuations à cause de la nécessité de se distinguer par rapport à la tradition, en engendrant finalement différentes interprétations au niveau théorique, dans la tentative de rendre compte d'une masse difforme et changeante de compositions.⁶⁵⁹

Ce siècle voyait en effet une impressionnante production d'épopées, surtout en Italie et en Espagne, mais aussi en France ; ces textes étant toutefois souvent des œuvres « mineures » ou des réécritures peu novatrices ou stimulantes, elles n'ont pas été l'objet de nombreuses études approfondies, du moins dans le cas italien⁶⁶⁰.

Les épopées couvraient désormais des sujets, comme la matière sacrée, que le Tasse, suivant la *Poétique*, n'incluait pas dans l'ensemble des matières acceptables⁶⁶¹ ; on approfondissait de plus en plus les questions érudites et de philosophie naturelle ; on employait un mélange de styles⁶⁶² ; et, pour ce qui relève de notre étude, on soumettait les

⁶⁵⁹ Pour quelques mises à point récentes sur ces questions, voir p.e. P. Frare, « La nuova critica della meravigliosa acutezza », in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 223-277; ou G. Arbizzoni, «Vicende e ambagi dell'epica secentesca. Qualche ricognizione tra scritti teorici e paratesti», ds. *Dopo Tasso: percorsi del poema eroico*, Atti del convegno di studi, Urbino, 15 e 16 Giugno 2004, Roma/Padova, Antenore, 2005.

⁶⁶⁰ Les chercheurs de ce champ d'étude se plaignent d'un manque de bases de données récentes (voir Arbizzoni, *Vicende e ambagi...*, *op. cit.*). La recherche de A. Belloni reste encore fondamentale, *Gli epigoni della Gerusalemme Liberata : con un'appendice bibliografica*, A. Draghi, 1893 ; ou idem, *Il Seicento*, ds. *Storia letteraria d'Italia*, Vallardi, vol. 9, étude reprise par C. Varese, «Teatro, storia, poesia» in *Storia della letteratura italiana*, V, *Il seicento*, Sapegno (éd), Milano, Garzanti, 1976. Pour les études récentes à caractère assez général, voir S. Zatti, *L'ombra del Tasso...*, *op. cit.*; le volume *Dopo Tasso*, *op. cit.* ; A. M. Pedullà, *Il romanzo barocco ed altri scritti*, Liguori, 2004; *L'arme e gli amori: Ariosto, Tasso and Guarini in Late Renaissance Florence. Acts of an International Conference* (Florence, Villa I Tatti, June 27-29, 2001), Firenze, Olschki, 2004; D. Foltran, *Per un ciclo tassiano : imitazione, invenzione e correzione in quattro proposte epiche fra Cinque e Seicento*, Edizioni dell'Orso, 2005. Tout au long de ce chapitre, on ne s'arrêtera pas sur la distinction entre «poema epico» et «poema eroico», pour laquelle on renvoie p.e. à C. Jannaco, ds. C. Jannaco, M. Capucci, *Il Seicento*, Milano, Vallardi, 1986, p. 586 suivantes, et à A. M. Pedullà, «Epica del '600», ds. *Il romanzo barocco...*, *op. cit.*, p. 131 suivantes. On préfère, pour simplicité, adopter la terminologie « épopée » et « romanzo », qui renvoie en tout cas à celle adoptée souvent dans les écrits théoriques de l'époque.

⁶⁶¹ Voir Arbizzoni, *Vicende e ambagi...*, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁶² Voir les approfondissements de D. Foltran, *Per un ciclo tassiano : imitazione, invenzione e correzione in quattro proposte epiche fra Cinque e Seicento*, Edizioni dell'Orso, 2005.

règles de l' « unité/ variété » de la *fabula* à différentes interprétations pratiques⁶⁶³, plus ou moins respectueuses de la « doxa ».

La nécessité de souligner son originalité et son apport nouveau par rapport aux modèles se traduisait dans des écarts vis-à-vis de la norme, plus ou moins évidents et significatifs, et des auteurs « éversifs » et modernistes tels que Tassoni – considéré comme un modèle par Marin – n'hésitaient pas à se ranger du côté des anti-aristotéliens, défendant la primauté du succès auprès du public et critiquant la rigidité des normes aristotéliennes, telles que l'unité d'action⁶⁶⁴.

Il est évident que, suite à la parution de l'*Adone* (1623), réalisation extrême et provocatrice de ce courant baroque, poussant à ses limites toutes les contradictions de l'époque, les auteurs et les théoriciens furent obligés à prendre position en faveur ou contre cette œuvre paradoxale. Ainsi, nous avons vu l'émergence d'une nouvelle querelle, ranimée en bonne partie après la mort de Marin par *L'Occhiale* de Stigliani (1627) et qui se poursuivit au moins jusqu'à la moitié du siècle, entre classicistes et partisans du nouveau style⁶⁶⁵.

Les marinistes, notamment Aleandri et Aprozio, n'hésiteront pas à répondre à *L'Occhiale*, en tâchant de défendre (tout comme le faisait Marin) l'appartenance de l'œuvre au genre du poème héroïque, sans effacer pourtant la nouveauté de l'entreprise marinienne – avec des argumentations parfois contradictoires. En même temps, ces critiques taxaient Stigliani d'une excessive rigidité théorique, et pédanterie.

En effet, la position qui était destinée à s'établir était celle par exemple de Niccolò Vighiani, qualifié par Croce de « baroque modéré »⁶⁶⁶, qui, dans son *L'uccellatura*⁶⁶⁷

⁶⁶³ Voir notamment les études de G. B. Baldassarri, tels que *Il sonno di Zeus. Sperimentazione narrativa del poema rinascimentale e tradizione omerica*, Roma, Bulzoni, 1982; ou idem, «Poema eroico o romanzo? Riscritture della Liberata dal Camilli al Gentili», ds. *Scritture di scritture: Testi, generi, modelli nel Rinascimento*, G. Mazzacurati et M. Plaisance (éd.), Roma, Bulzoni, 1987; ainsi que D. Foltran, *Per un ciclo tassiano...*, op. cit.

⁶⁶⁴ Voir A. Tassoni, *Dieci libri di pensieri diversi*, Carpi, G. Vaschieri, 1620 [premières éditions 1608 et 1612].

⁶⁶⁵ Voir P. Frare, « *La nuova critica della meravigliosa acutezza* » in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 223-277. Sur la réception italienne de l'*Adone* au cours du XVII^e siècle, voir aussi F. Croce, *Tre momenti del barocco letterario italiano*, Firenze, G. C. Sansoni, 1966 ; M. Guglielminetti, «Marino et la critique de son temps», ds. *Les commentaires et la naissance de la critique littéraire: France-Italie (XIV^e -XVI^e siècles)*, Actes du Colloque international sur le Commentaire, Paris, [19-21] mai 1988, Textes réunis et présentés par G. Mathieu-Castellani et M. Plaisance, Paris, Aux amateurs des livres, 1990, pp. 263-70 ; F. Guardiani, «Le polemiche secentesche intorno all'Adone», ds. *I capricci di Proteo*, Atti del Convegno di Lecce 23-26 ott. 2000, Salerno, Roma 2002, pp. 177-197; E. Russo, *Marino*, Roma, Salerno, 2008.

⁶⁶⁶ Voir F. Croce, *Tre momenti...*, op. cit.

(1630) se plaçait consciemment dans une position intermédiaire par rapport aux autres théoriciens. Il reconnaissait les « exagérations » mariniennes, notamment au niveau de l'ornement, et donc du style trop riche de métaphores et de « concepts », mais en même temps considérait l'œuvre comme un poème héroïque, affirmant que Marin avait respecté aussi l'unité de l'action, et en appréciait les innovations, si mises au service d'une nouvelle, et meilleure, forme poétique.

En tout cas, les auteurs ne pouvaient pas éviter de se positionner, désormais, par rapport à ce nouveau débat, mais ils disposaient aussi de nouvelles armes pour défendre, au niveau théorique, leur éloignement des normes, Marin ayant inauguré une saison critique définie « sophiste », n'hésitant pas à renverser les arguments des adversaires par la rhétorique.⁶⁶⁸

Nous avons repris à grands traits les caractéristiques de cette polémique avec la finalité de mieux contextualiser la position théorique adoptée par Girolamo Bartolommei, dans son *L'America* (1650).

En ouverture, comme nous l'avons indiqué dans notre première partie⁶⁶⁹, l'auteur justifiait longuement aux lecteurs son choix poétique, c'est-à-dire le choix du modèle de l'*Odyssée* plutôt que de l'*Iliade*. Voici une partie de ses raisonnements :

⁶⁶⁷ N. Villani, *L'uccellatura di Vincenzo Foresi all' "Occhiale" del Cavaliere Fra Tomaso Stigliani contro l' "Adone" del Cavalier Gio: Battista Marini e alla "difesa" di Girolamo Aleandri*, Venezia, Antonio Pinelli, 1630.

⁶⁶⁸ Frare souligne le fait que peu de critiques suivirent ouvertement cette stratégie marinienne, mais même ses adversaires en furent influencés (v. Frare, *La nuova critica... op. cit.*, p. 237).

⁶⁶⁹ Voir supra, section 2.2, où l'on s'était arrêté plutôt sur le choix du protagoniste et ses implications idéologiques.

Diverso, anzi contrario dall'Iliado [...] s'appalesa il Poema Odisseo: Quegli conversa con l'armi guerriere; Questi le declina: Quegli non si cura di fregiarsi di Agnizioni; Questi se ne adorna [...] Fermatomi nella consideratione di questi due Poemi ; Io mi senti rapire à cimentarmi nell'Odisseo [...] spezialmente m'invogliai [...] avendo scorto il suo Campo, non d'altre orme segnato [...] Tutti si sono proposti per Idea d'immitazione l'Iliade; Tutti si rivolsero a descriver li successi, più tosto delle battaglie, che gli avvenimenti varij de' Pellegrinaggi [...] alcuni nostri Toscani [...] cantarono Eroicamente si del nuovo Mondo, mà con andamenti Patetici, immitando, come avvertì il Tassone, più tosto Vergilio nell'Eneide, che Omero nell'Odissea. [...] Non ha dubbio veruno (mentre vaglia l'Autorità del Filosofo nell'Arte Poetica) che il Poema Odisseo conserva il Primato sovra l'Iliado, come precedente nel Diletto, e nell'Utilità. [...] Il Poema Iliado, si come si è significato, è Semplice; l'Odisseo Complicato; Questa proprietà di complicazione [...] lo rende primieramente più dell'Altro dilettevole [...] le Agnizioni, e le Peripezie; le quali acconciamente disposte partoriscono la Meraviglia, Madre del Diletto [...] Nell'Utilità non meno, che nel Diletto mantiene il primato [...] Lo scopo, à cui rivolga la mira l'Iliado altro non è, che l'ammaestramento de' Guerrieri [...] Ma nell'Odisseo signoreggia la Prestanza dell'Animo.⁶⁷⁰

Les argumentations de Bartolommei, contextualisées, montrent bien les hésitations critiques de cette période, entre besoin de se distinguer, polémique envers la tradition plus normative et adhésion aux préceptes contre-réformistes. Ses prises de positions se révèlent particulièrement intéressantes pour cette étude.

Le Tasse aussi considérait l'*Odyssee* comme un modèle évidemment valide, en la citant comme exemple de variété dans l'unité (suivant Aristote) et comme modèle implicite pour une épopée américaine.⁶⁷¹ Toutefois, il avait suivi l'*Iliade* comme modèle pour la *Jérusalem Délivrée*.

Bartolommei, par contre, choisit le récit des voyages d'Ulysse, et ceci non seulement en tant que territoire poétique plus libre, permettant une plus grande originalité, mais en insistant aussi sur le plus grand intérêt que suscitent chez les lecteurs les nombreuses péripéties présentes dans l'histoire.

L'auteur admet qu'il s'éloigne un peu des contenus de la *Poétique*, pour les considérations autour de l'importance du « plaisir » de lecture, causé par les révélations et notamment par la variété : « [...] Non ha dubbio veruno (mentre vaglia l'Autorità del Filosofo nell'Arte Poetica) che il Poema Odisseo conserva il Primato sovra l'Iliado, come precedente nel Diletto, e nell'Utilità. »⁶⁷²

⁶⁷⁰ G. Bartolommei Smeducci, *L'America, poema eroico, al cristianissimo Luigi XIV re di Francia e di Navarra*, Roma, stamperia di Lodovico Grignani, 1650, préface, pages non numérotées. Dorénavant, on fera toujours référence à cette édition, en l'indiquant comme *America*.

⁶⁷¹ Tasse avait constaté aussi que, suivant Strabon, déjà Ulysse dans l'Odyssee aurait peut-être dépassé les colonnes d'Hercule. Voir les considérations sur la variété, dans le Troisième Livre (1594) : T. Tasso, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico*, L. Poma (éd.), Bari, Laterza, 1964, p. 147.

⁶⁷² *America*, préface, pages non numérotées.

Il s'agissait, en effet, d'argumentations typiques de la modernité, qui gagnaient du terrain à partir des premiers débats autour du « romanzo ». L'importance attribuée à la variété de la part de notre auteur se révèle, à cet égard, intéressante.

Bartolommei, de plus, évoque comme motif de distinction entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* la présence ou non de guerre, ce qui détermine aussi une plus grande utilité morale du deuxième, apte à renfoncer l'âme plutôt que le corps : si ces considérations étaient déjà présentes chez Tassoni, et rejoignaient bien la perspective idéologique contre-réformiste de l'œuvre, il est évident qu'elles n'étaient pas sans rappeler le « poème de paix » de Marin, objet de débats centraux à l'époque.

En outre, peu de lignes avant, Bartolommei cite comme source pour son argumentation sur l'originalité de cette voie nul autre qu'Alessandro Tassoni. Rappelons que cet auteur avait en effet mené une polémique contre les épopées italiennes dédiées à la découverte de l'Amérique dans une lettre, publiée en 1622 avec le premier chant de son *Oceano et La Secchia rapita*⁶⁷³. La cible principale de la polémique était, en effet, le *Mondo Nuovo* de Stigliani, dont une partie était déjà parue en 1617, et qui était taxée d'in vraisemblance pour avoir voulu trop suivre la voie de l'*Iliade*, de l'*Eneide* et de la *Jérusalem Délivrée* lorsque l'histoire ne s'y prêtait pas.

Il est évident que citer comme source Tassoni, auteur moderniste, irrévérencieux et anti-aristotélicien, modèle pour Marin⁶⁷⁴, indiquait un choix non conventionnel, même sans supposer une totale adhésion à ses principes de la part du Florentin. L'auteur arrive même à définir son œuvre comme plus variée et aventureuse par rapport à l'*Odyssée*, en rappelant les orgueilleuses affirmations de Camões⁶⁷⁵.

Ainsi, on voit chez Bartolommei un besoin de se distinguer par rapport à la tradition et de se rapprocher du goût contemporain en poursuivant une certaine variété, en se détachant nettement de Stigliani (dont l'œuvre n'avait obtenu aucun succès), sans toutefois se rapprocher véritablement des spécificités du « romanzo » ou de l'*Adone*, et en valorisant toujours la structure idéologique chrétienne. Une véritable voie « intermédiaire » donc, témoignant de l'évolution du goût baroque, suivie par plusieurs

⁶⁷³ Voir supra section 2.2; A. Tassoni, *La Secchia. Poema Eroicomico d'Androvinci Melisone con gli Argomenti del Can. Alber. Baris. Aggiuntovi in ultimo il primo Canto de l'Oceano del medesimo Autore*. In Parigi presso Tussan Du Bray, 1622.

⁶⁷⁴ Pour un panorama général, renvoyant à une bibliographie plus spécifique sur Tassoni, voir p.e. P. Frare, « La nuova critica della meravigliosa acutezza », in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 227 suivantes.

⁶⁷⁵ Voir à propos les constatations de S. Zatti, ds. *L'ombra del Tasso...*, op. cit., p. 154 suivantes.

auteurs d'épopées au XVII^e siècle, au prix de la cohérence même de l'œuvre. On verra que souvent ce choix de compromis finissait, en tout cas, par forcer les limites traditionnelles du genre : on prendra en considération d'abord le cas de Bartolommei, et ensuite d'un contemporain, Sempronio, pour lequel on pourrait tenir des propos similaires.

Comment se concrétise cette prise de position théorique au niveau textuel ? On s'arrêtera encore une fois sur l'épisode de l'*America* qui propose la rencontre entre Vespucci et l'ermite Asterio, où sont thématiques les apports de la nouvelle astronomie, pour mieux le contextualiser au sein du débat poétique, et comprendre sa fonction dans la structure de l'œuvre.

En dépit de la critique adressée par Galilée à la *Jérusalem*, nous avons vu que ce seront en général les réécritures du magicien d'Ascalona qui prendront en charge, ici comme dans de nombreuses autres épopées italiennes, les discours astronomiques, et qui donneront voix aux découvertes de Galilée, en vertu des caractéristiques du personnage, proches de celles d'un philosophe/magicien naturel⁶⁷⁶. On n'entrera pas dans le détail des liens entre magie naturelle et science, qui se renforceront surtout à partir de la Renaissance, mais il est évident que cette figure héritait toute la complexité d'une distinction ambiguë entre magie noire, magie « blanche » et science expérimentale, liens qui étaient encore très présents du moins pendant la première moitié du XVII^e siècle⁶⁷⁷.

À notre connaissance, aucun auteur choisit de poursuivre véritablement la voie ouverte par Marin, proposant aux lecteurs un épisode aussi lié au « romanzo » que l'incroyable voyage des protagonistes⁶⁷⁸ vers la Lune, permettant d'adapter le topos prophétique-géographique aux louanges de Galilée. La seule possibilité d'une réécriture

⁶⁷⁶ Rappelons que, dans la *Jérusalem Délivrée*, le magicien d'Ascalona s'adonnait à l'observation de Vénus et Mars ; G.L., XIV, 42-43. On rappellera aussi que, dans le *Roland Furieux* (1532) c'est un magicien qui récupèrera l'invention des armes à feu (invention moderne qu'Arioste introduit dans son épopée), longtemps cachée (XI, 21-28). Cette fois, il s'agit d'un magicien guidé par l'intervention du diable, et qui n'est pas décrit ni caractérisé, donc intéressant dans l'histoire de cette figure, mais moins centrale aux finalités de notre analyse.

⁶⁷⁷ À ce propos, on renvoie p. e. à E. Garin, «Magia ed astrologia nella cultura del Rinascimento», ds. *Medioevo e Rinascimento. Studi e ricerche*, Laterza, 1961; F. Yates, *Giordano Bruno e la tradizione ermetica*, Bari, Laterza, 1969; eadem, *Giordano Bruno e la cultura europea del Rinascimento*, Roma-Bari, Laterza, 1988. Sur la distinction entre magie « noire », liée à l'évocations des démons et aux pratiques rituelles, et magie « blanche », simple étude des éléments naturels, on renvoie à P. Zambelli, *Magia bianca magia nera nel Rinascimento*, Ravenna, Longo Editore, 2004.

⁶⁷⁸ Une exception partielle est le cas de Malatesta Porta, dont nous avons parlé dans notre première partie, qui propose toutefois une ascension des prières vers le ciel.

de la sorte (avec un voyage marin, et non pas céleste) sera reprise par Sempronio dans son *Boemondo*, comme on le verra plus loin.

Le magicien en tout cas, personnage désormais intégré au système épique, était alors la figure idéale pour prendre en charge la prophétie astronomique, à la place de la divinité/personnification allégorique traditionnelle présente dans le topos prophétique-géographique (la Fortune, etc.) : cela permettait aussi, peut-être, d'évoquer un voyage (auquel dans la tradition le magicien était lié, comme garant) qui ne pouvait pas avoir lieu.

Asterio est un Arabe⁶⁷⁹, un vieil homme à l'aspect "honnête" et aux habits simples et modestes, conformément à la description que Dante donne de Caton et qui inspira les ermites dans la tradition, tant chez l'Arioste, que chez le Tasse⁶⁸⁰ : « Vorse la fronte, e fè veder canuto/ D'argento il mento con oneste piume »⁶⁸¹ ; et plus loin :

Mosse, ciò detto, l'Huom d'antico pelo, /Che regge il pondo del centesim'anno,/ E pur la fronte mantien dritta al Cielo,/ Ne sente di Vecchiezza alcuno affanno:/ Veste egualmente, ò regni caldo, ò gelo/ L'ossute membra sue di rozzo panno;/ Dorme egualmente, o dorma al Ciel sereno, / O pur raccolto all'Antro fido in seno.⁶⁸²

Le savant habite tout seul dans une grotte merveilleuse creusée dans le mont de la Lune (une sorte de fusion du mont du Liban et de la grotte d'Ascalona), un lieu défini comme un « Laberinto errante,/ Opra sì di Natura, ma stupenda,/ Sì ch'ogni Arte Dedalea oscura renda »⁶⁸³ où les vapeurs s'accumulent et tous les fleuves trouvent leur origine : « [...] Stà mirando Amerigo il loco adorno,/ Com'un vago miracol di Natura,/ Che' l Molle aprì dal Duro, e nascer Fonti/ Fè dalle cime de' più alteri Monti. »⁶⁸⁴ Asterio donnera à Amerigo une longue explication sur ce sujet, en particulier sur le parcours du Nile, dont personne ne connaissait la source exacte⁶⁸⁵. En outre, il est capable de prophétiser le futur.

⁶⁷⁹ Encore une fois, on peut lire ici un lien avec la tradition hermétique, Ermète Trismegiste étant considéré égyptien, son œuvre faisant référence aux divinités égyptiennes. Voir notamment E. Garin, *Medioevo e Rinascimento...*, *op. cit.*

⁶⁸⁰ « [...] a lor d'aspetto/ venerabile appare un vecchio onesto,/ coronato di faggio, in lungo e schietto/ vestir che di lin candido è contesto. », *Gerusalemme Liberata*, *op. cit.*, XIV, 33; « [...] à eux sous un aspect/ vénérable apparait un honnête vieillard,/ de hêtre couronné, en long et simple/ vetement d'un tissu de lin candide. », tr. par G. Genot, *op. cit.*, p. 98. À ce propos, voir aussi M. Residori, *Spazi del romanzo...*, *op. cit.*, p. 466 suivantes.

⁶⁸¹ *America*, ch. XVIII, 74.

⁶⁸² *Ibid.*, ch. XIX, 4.

⁶⁸³ *Ibid.*, ch. XIX, 5.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, ch. XIX, 8.

⁶⁸⁵ Rappelons que l'explication sur l'origine des fleuves, et du Nile en particulier, est topique : nous trouvons peut-être la première occurrence dans la *Pharsale* de Lucan.

On comprend que ce personnage hérite d'emblée, du moins en partie, de la complexité du magicien d'Ascalona, connoté positivement du point de vue moral (l'honnêteté, la modération etc.) bien qu'habitant dans un contexte ouvertement « romanesque » (la grotte merveilleuse etc.). Cette ambiguïté, toutefois, en poursuivant l'analyse de l'épisode, se révèle d'une nature tout à fait différente par rapport à celle que l'on trouve dans l'œuvre du Tasse : elle est motivée par d'autres raisons et influencée aussi par d'autres sources. Nous allons donc mieux étudier cette figure et son rôle dans l'œuvre.

On constate, d'abord, qu'Asterio n'a aucune utilité au sein du récit : à la différence du magicien d'Ascalona, il ne fournit à Vespucci aucune connaissance ou instrument qui lui soit véritablement utile par la suite. La longue divagation astronomique et les prophéties qui suivent, concernant aussi les guerres en Europe⁶⁸⁶, ne changent en rien sa mission et n'influencent pas son périple : il n'est pas le garant d'une mission ou d'un voyage à accomplir. Par ailleurs, Asterio n'offre pas au héros son télescope, comme le faisaient souvent les magiciens/astronomes dans la tradition⁶⁸⁷.

On songe, notamment, aux cas de Giulio Strozzi, *La Venetia Edificata* (1621 et 1624) et de Guidubaldo Benamati, dans sa *Vittoria Navale* (1646) : dans les deux œuvres, que nous avons indiquées comme probables sources de Bartolommei, l'épisode de la rencontre avec le magicien sert à fournir au héros le télescope, comme instrument pour remporter la bataille.

En effet, lorsqu'il est perdu en Orient, Vespucci emploie effectivement le télescope pour observer de loin l'Amérique et l'isthme de Magellan, ce qui lui permettra de convaincre ses compagnons de voyage à poursuivre la navigation pour atteindre, enfin, le Nouveau Monde. Toutefois, il est précisé : « Con Telescopio, che formò sua mano »⁶⁸⁸ : maintenant c'est Vespucci qui a construit un télescope, tout seul, le détachant ainsi complètement de l'intervention de l'ermite et des aspects astronomiques, comme s'il s'agissait d'un objet différent.

⁶⁸⁶ Asterio, en regardant les taches dans le Soleil, prévoit les guerres qui dévasteront le vieux continent outre que le nouveau, en expliquant à Amerigo qu'il avait bien de la chance de mourir avant tout cela : « Nunzi di guerre i fiammeggianti Aspetti/ Sino al secol futuro tarderanno/ Sovra l'Europa a partorir gli effetti, / Se ne gl'incerti auguri io non m'inganno:/ Tu certo sè, che' l tuo morir s'affretti,/ Si ch'a veder non passi un tale danno:/ Quegli a tempo morio, che morto resti,/ Anzi di rimirar casi funesti. », *America*, XIX, 104.

⁶⁸⁷ Sur les dérivations « magiques » du télescope, en lien avec la tradition des « miroirs », voir E. Reeves, *Galileo's Glassworks: The Telescope and the Mirror*, Cambridge, MA Harvard University Press, 2008.

⁶⁸⁸ *America*, XXV, 98.

Ce qui est plus grave, la rencontre avec Asterio est très dangereuse pour le héros et ses compagnons. Asterio constitue en effet une « distraction » pour Amerigo qui, en sa compagnie, dort le jour pour s'adonner aux observations la nuit⁶⁸⁹, ignorant ainsi le piège préparé, entre-temps, par ses ennemis incités par le Diable, et risque de perdre ses compagnons.

Pendant qu'Amerigo se trouve endormi sur le mont de la Lune, les anges discutent avec Dieu pour le sauver, en se plaignant aussi du fait que le héros semble perdu en Orient, trop éloigné du but préfixé, le Brésil⁶⁹⁰. Seule l'intervention divine pourra enfin tirer Vespucci de cette situation, en le rappelant à ses devoirs, en garantissant sa fuite du mont de la Lune et en permettant le déroulement de l'histoire principale.

Même au niveau de l'interprétation allégorique, la critique morale frappe cette vie « contemplative », noble et fascinante, mais dangereuse :

[...] dimostra come l'Homme sapiente [...] manchi ordinariamente nell'esser prudente, avvegna che l'abito della Sapienza diversissimo sia da quello della Prudenza: Quella rivolge il pensiero alle cose necessarie, Questa s'impiega nelle contingenti, e nell'umane attioni: Questa abbada a cose utili per la Vita, Quella invaghita di cognizioni universali [...] ricerca cose meravigliose, e più tosto speziose all'occhio della Mente, che giovevoli alla pratica delle faccende della Vita.⁶⁹¹

On comprend, alors, que la condamnation morale de ce personnage est beaucoup plus nette que celle du magicien d'Ascalona, personnage bénin qui, grâce à son parcours de conversion, détournait ses pouvoirs magiques vers des finalités sacrées, aidant la réussite de la mission. Dans la première partie, on a vu que l'ermite ne semble pas intéressé à rendre éloges à Dieu, à la différence de Vespucci, qui se caractérise ainsi vainqueur dans la compétition, comme savant plus « parfait ».⁶⁹²

D'un côté, la condamnation de la nouvelle astronomie de Galilée, après 1633, avait été sans appel, d'un autre côté dans les épigones de Tasse le jugement moral sur les péripéties et les personnages du « romanzo » était souvent beaucoup plus net (tout comme celui sur les pratiques magiques-hermétiques) dans un système idéologique d'opposition encore plus rigide. L'équation entre découvertes astronomiques, « romanzo » et erreur morale semblerait désormais établie.

Les découvertes géographiques, désormais, étaient sorties de ce schéma pour devenir, dans les cas d'épopées semblables à *L'America*, l'objectif de l'œuvre épique,

⁶⁸⁹ *America...*, *op. cit.*, XIX, 54, et voir supra, section 2.2.

⁶⁹⁰ Voir *America*, chant XX.

⁶⁹¹ *Ibid.*, allégorie du chant XIX, 51.

⁶⁹² Voir première partie, ch. 2.2

l'action principale, comme le Tasse l'avait souhaité⁶⁹³. Si l'entreprise de Colomb est désormais accusée, à ce stade, de n'avoir causé que guerre et destruction, on exalte ici le côté lié à la conversion chrétienne, en récupérant un personnage mineur et moins décrié comme Vespucci.⁶⁹⁴

Les scènes consacrées à l'ermite, dans ce contexte, représentent l'une des nombreuses « péripéties » auxquelles Amerigo est destiné avant de pouvoir atteindre le Brésil. L'épisode d'Asterio, notamment, se déroule en Éthiopie, l'Afrique étant généralement, à partir des récits de Pline le Vieux, un lieu voué à la perdition : on se souvient que le récit commençait avec Vespucci égaré au Cap Vert, qui avait carrément oublié sa mission ; et à chaque fois un nouvel événement vient perturber la navigation du protagoniste, en le renvoyant vers les terres africaines. La construction idéologique de l'œuvre est évidente, et affichée dans l'allégorie : l'« erreur », cette fois, se situe vers l'est.

Tout en gardant la validité de ces considérations générales, il faudra faire quelques autres remarques.

Asterio, dès son entrée en scène, est qualifié, rappelons-le, d'honnête, et présenté de cette façon : « Pellegrino Linceo, Mago innocente,/ Che s'appressi le Stelle, e si presente. »⁶⁹⁵

L'attribut « Mago innocente », associé à Asterio dès le début, permet de comprendre qu'il s'agit d'un magicien qui n'emploie pas son pouvoir pour travailler avec les forces obscures, tel qu'Ismeno. En effet, si le magicien, en soi, n'est pas utile aux finalités de l'action, on ne pourrait pas dire non plus qu'il soit un magicien « noir », consciemment dangereux, instrument du Diable avec l'intention de nuire au protagoniste, comme c'était le cas, dans la *Jérusalem Délivrée*, d'Armida ou d'Ismeno. Le Diable, plutôt, profite de cette situation favorable pour inciter les habitants du lieu à l'action.

⁶⁹³ À ces propos, voir p. e. S. Zatti, « Epigoni del Tasso nella Firenze Granducale », ds. *L'arme e gli amori. Ariosto, Tasso and Guarini in Late Renaissance Florence*, M. Rossi et F. G. Superbi (éds.), Olschki, Firenze, 2004, vol. 1, p. 39-58.

⁶⁹⁴ On rappelle que, chez les controversistes anticoloniaux (Las Casas...), la colonisation violente des conquistadors était condamnée en faveur d'une colonisation « meilleure », passant par l'évangélisation. Voir p.e. I. Moreau, *Guerir du sot...*, *op. cit.*, p. 718.

⁶⁹⁵ *America*, XVIII, 69.

Ainsi, on ne trouve même pas, par exemple, une « révélation » de la fausseté de son pouvoir d'attraction, comme c'était généralement le cas pour les « tentations » offertes par les magiciens (on songe au cas du jardin d'Armida).

L'adjectif « innocent », si proche de « Lyncéen », semblerait-il devenir aussi un attribut de Galilée, dont la mémoire était désormais tachée ?

Outre le désir de rendre hommage au savant, qui avait aidé Bartolommei précédemment⁶⁹⁶, et donc de ne pas trop décrier sa représentation, il y aurait, à notre avis, d'autres influences déterminant l'ambiguïté de cette scène, et du personnage.

Le savant semblerait, en quelque sorte, rester un peu hors du récit, intéressé surtout à garder les avantages du style de vie contemplatif qu'il mène, et, éventuellement, à instruire les possibles disciples qui se rendent au sommet du mont de la Lune : tout au long des chants XVIII-XIX, Vespucci a toutes les caractéristiques d'un véritable disciple plein d'admiration, appelé à la première personne à participer au « miracle » des nouvelles observations, qui de plus ne lui sont aucunement cachées, perdant ainsi le contraste entre curiosité humaine et prohibition divine, typique du voyage prophétique.

L'importance de l'influence marinienne, relue dans une idéologie contre-réformiste, est à ce stade évidente.

Déjà, le parcours de Vespucci semblerait rappeler le parcours de formation d'*Adone*, s'élevant vers le ciel de Vénus après son apprentissage terrestre – avec une connotation morale bien différente.

Amerigo au chant XIV avait en effet visité le jardin du roi, grand agriculteur : dans l'allégorie finale, l'auteur spécifie qu'il s'agit bien de l'« Orto del Piacere, di tutte le mondane delizie abbondante »⁶⁹⁷, que le roi éthiopien est bien l'allégorie du Sens, et que les différentes plantes décrites représentent le Goût, le Toucher, l'Odorat etc., qui tentent de perturber Amerigo. Après ce parcours et la visite aux mines d'or du roi, le héros préférera se diriger directement vers le mont de la Lune, attiré par le savoir supérieur de l'ermite.

Dans l'allégorie, Bartolomei explique que cela démontre « [...] la sublimità di quello, che dalla grandezza di sua elevata operatione à tutte l'umane cose si sollevi al Cielo con la fronte del pensiero, spregiatore di bassezze terrene [...] »⁶⁹⁸.

⁶⁹⁶ Voir première partie, ch. 2.2

⁶⁹⁷ *America*, allégorie ch. XIV, I.

⁶⁹⁸ *Ibid.*, allégorie ch. XVIII, 65.

Ensuite, le dialogue entre Vespucci et Asterio et la « mise en scène » de la découverte évoquent de près la scène marinienne entre Adonis et Mercure, dans une progressive narrativisation du passage, de la prophétie au récit : on songe que Benamati et Strozzi⁶⁹⁹, par contre, ne permettaient pas un véritable échange de connaissances astronomiques, réservant le territoire céleste à Galilée (Bartolommei) ou au magicien (Strozzi). Dans ces deux cas, les héros n'avaient véritablement accès qu'aux propriétés « terrestres » de l'instrument, qui les concernaient en première personne. Marin permettait à Adonis de tenter des premières observations, et le Vespucci de Bartolommei ira beaucoup plus loin, découvrant un savoir supérieur et dépourvu d'une utilité immédiate.

On est proche, finalement, de la relecture du topos « géographique-scientifique » mise en œuvre dans l'*Adone*, devenu désormais avant toute chose un apprentissage similaire à celui de Dante ou aux récits de la Création, extérieur à l'« action principale », épique, du récit, ce qui détermine aussi le rôle un peu « externe » joué par Asterio.

Aussi, les prophéties concernant les guerres du siècle suivant ne semblent-elles pas avoir d'effet pour Amerigo, sinon celui de souligner, par opposition, sa mission catholique, de « paix »⁷⁰⁰ : la scène, tirée des épopées d'Ercilla et de Camões et visant dans ces œuvres à célébrer le colonialisme d'Espagne et du Portugal⁷⁰¹, est filtrée par l'interprétation marinienne⁷⁰², relue sous un angle contre-réformiste.

Enfin, on pourrait dire que l'apprentissage astronomique et pacifique rappelant celui de l'*Adone* garde sa fascination mais, en même temps, de façon indirecte, il met en

⁶⁹⁹ Strozzi adjoint aussi une interdiction d'ordre morale, et une condamnation explicite de l'héliocentrisme : l'ermite raconte que Merlin l'Enchanteur, premier inventeur de l'instrument, avait délibérément choisi de ne pas le montrer aux hommes.

« [...] E all'hor, che'l Ciel nella stagion men calda/ Di stelle più, men di vapori abbonda./ Mirò per qual cagion l'argentea Luna/ Parte celi di sé concava, e bruna. // D'Ermette vide, e di Ciprigna a' moti/ Crescer'ambo, e mancar con doppio corno/ E di scoprir ardi fregghi mal noti/ Nel luminoso apportator del giorno./ Poi di Marte più sopra i giri ignoti:/ E Giove ancor di quattro stelle adorno [...] In tre nodi minori egli diviso/ Vide Saturno, e della via, ch'il latte/ Pareggia, e scala è forse al Paradiso,/ Le favolose opinioni abbatte./ Non diede all'hor de' grandi aspetti avviso,/ Che ben conobbe in quell'età non atte/ A sollevar tant'alto esser le genti/ Con gli occhi ancor le sonnacchiose menti.// Che di leggier potean rozzi 'ntelletti/ Raggirarsi tra' dubbi, e non disciorli,/ O che torrian questi novelli aspetti/ Del vetro inganni, o non saprian raccorli,/ O che sì grandi, e mal'intesi effetti/ In vanissimo error verriano a porli,/ Col pensar, che s'aggiri intorno al Sole/ Questa, ch'è centro a lui Terrena mole.// », G. Strozzi, *La Venetia Edificata*, Pinelli, 1624, VII, 53-55.

⁷⁰⁰ Tout comme, juste avant l'ascension au mont de la Lune, Amerigo avait nettement décrié les richesses des mines d'or de Monopotapo, garanties grâce à la violence de l'exploitation. Voir *America*, ch. XVII.

⁷⁰¹ v. J. Nicolopoulos, *The Poetics of Empire in the Indies. Prophecy and Imitation in La Araucana and Os Lusíadas*, The Pennsylvania State University Press, Pennsylvania, 2000, ch. 5.

⁷⁰² Dans l'*Adone* aussi, au chant X, Mercure montre au protagoniste, sur la mappemonde, les guerres qui auront lieu dans le futur, ce qui ne semble pas vraiment concerner le protagoniste (qui finit par s'endormir) et met en évidence le contraste avec la dimension détachée de l'œuvre.

danger la vie du héros et sa mission, dans une contradiction insoluble, due à l'influence de différentes sources, ce qui était une tendance typique des épigones de Tasse.

Si la rencontre avec Asterio est bien une péripétie qualifiée d'erreur, on a vu que l'œuvre est presque entièrement consacrée aux « marges », l'arrivée au Brésil ayant lieu seulement dans l'avant-dernier chant.

Ainsi, avec une différence fondamentale par rapport à la *Jérusalem Délivrée*, ces périples du « romanzo », tout en gardant leur condamnation morale, restent aussi le seul vrai noyau de l'œuvre : ils sont de plus en plus développés et, surtout, déliés de l'action principale.

Le désir de faire primer le goût du public et d'intégrer les nouveaux apports finit par briser de l'intérieur le système conçu par le Tasse, en détachant ces deux pôles génériques, et idéologiques, que l'auteur de la *Jérusalem Délivrée* avait essayé d'intégrer.

À ce propos, on voudrait citer brièvement un autre cas, dans le panorama italien des épopées du XVII^e siècle, de « décentrement » évident des découvertes, tant astronomiques que géographiques – avec une construction idéologique nettement plus extrême et marquée que celle de Bartolommei – qui se révèle intéressant pour ce procédé d'érosion interne du système tassien que nous avons évoqué. Nous n'avons pas pris en considération cette œuvre dans la première partie car elle se détache nettement, comme on le verra, de la rhétorique d'éloge à Galilée.

Il s'agit du *Boemondo* de Giovan Leone Sempronio, œuvre parue posthume en 1651, mais rédigée probablement vers les années '30.⁷⁰³

L'œuvre raconte l'histoire du siège d'Antioche, et de la prise de la ville par les milices chrétiennes, guidées par Boemondo, guerrier déjà présent dans l'œuvre du Tasse comme figure marginale : il s'agirait ainsi d'une histoire « précédente » au récit de la *Jérusalem Délivrée*. L'auteur s'affiche donc évidemment comme épigone du Tasse, avec un poème qui se veut un anti-*Adone* – bien que Sempronio ait été autrefois un mariniste – centré sur un événement guerrier.

On prendra en examen notamment les chants XI et XII, qui racontent les péripéties parallèles de Gildippe et Odoardo, les deux héros qui seront destinés à donner vie à la dynastie Farnèse, célébrée par Sempronio. On en résume brièvement le contenu.

⁷⁰³ Pour une analyse de l'œuvre, on renvoie à L. Giachino, *Giovan Leone Sempronio...*, *op.cit.*

Les deux jeunes se trouvent blessés hors du champ de bataille, et doivent faire face à une intervention maléfique : deux diables se travestissent en vieux pêcheurs pour les conduire en erreur.

Les pêcheurs invitent les jeunes à les suivre sur deux petits navires séparés pour soigner leurs blessures, et ainsi ils partent ensemble du fleuve Euphrate jusqu'à la mer Indienne, pour ensuite se séparer : le diable conduisant Odoardo se dirige à l'extrême ouest, et l'autre dans la direction diamétralement opposée, vers l'est.

Odoardo atteint ainsi un groupe d'îles se situant dans une zone près de l'Afrique non exactement définie, appelées « îles Jardins », où les fleurs sont vénérées. Ces îles sont contrôlées par une reine, Alisa, qui tombe immédiatement amoureuse du héros : Odoardo devra faire face à la tentation, méritant ainsi d'être sauvé par Dieu, tandis que la reine finira sacrifiée pour son amoureux.

Parallèlement, Gildippe arrive, à l'extrême est, quelque part au-delà de l'Indonésie, sur l'« île du Soleil ». Là, elle rencontre le roi Alidoro, jeune homme fascinant, qui lui révèle que l'objet d'adoration des habitants est bien cet astre lumineux, qu'on croit être au centre de l'univers : Gildippe l'interrompt immédiatement, en qualifiant cette affirmation d'hérésie. La jeune fille demande ensuite au roi, désormais tombé amoureux d'elle, de visiter par curiosité le temple sacré, normalement interdit aux femmes. Les deux, toutefois, sont observés : comme à ce moment le soleil se trouve entouré de vapeurs, les habitants sont convaincus que la planète est fâchée avec eux, et la faute tombe sur Gildippe. La femme est ainsi destinée à être sacrifiée, et même l'aveu d'Alidoro, qui voudrait se sacrifier à sa place, ne peut l'épargner. Heureusement, encore une fois l'intervention divine permet la fuite de Gildippe et le retour du Soleil à sa normalité.

Au terme de ces détours, Gildippe et Odoardo parviennent, finalement, à être réunis.

Le départ des deux jeunes en navire vers deux îles enchantées représente évidemment une péripétie merveilleuse, d'ordre « romanesque », comportant un éloignement du cadre de l'action.

Ce qui est intéressant pour notre sujet, est le fait que la scène se trouve dédoublée de façon exactement symétrique : on essaiera d'analyser de plus près cette structure.

En examinant l'île « des Jardins », on voit qu'elle se trouve non loin de l'Afrique et du Cap Vert, « [...] là dove, purpureo, e verdeggiante/ L'un Capo, e l'altro a i naviganti appare, / S'allarga indi a solcar lieve, e volante/ Del Nortico Ocean l'onde più chiare »⁷⁰⁴. Soulignons que les îles sont situées sur un itinéraire qui était inconnu aux navigateurs de l'époque, donc hors des colonnes d'Hercule : on comprend qu'il s'agit d'une zone proche des Îles « Chanceuses », les Canaries. Les « Jardins » aussi évoquent celui d'Armida dans la *Jérusalem Délivrée*.

Ainsi, métaphoriquement, l'auteur reprend en quelque sorte la scène du voyage topique (sans prophétie), et évoque implicitement le Nouveau Monde au-delà des colonnes d'Hercule, à l'autre bout de l'Océan. Rappelons, en outre, que selon Pulci et le Tasse, les habitants des nouvelles terres vénéraient la terre, le soleil etc., tout comme les habitants de cette île vénèrent les fleurs.

De l'autre côté, de façon opposée et symétrique, se trouve, dans la mer du Pacifique, au-delà de l'Indonésie, l'« île du Soleil », possible allusion à *La città del Sole* de Campanella, se situant près de Sumatre, dans l'Océan Indien. Par ailleurs, l'œuvre du moine dominicain est évoquée aussi par de nombreux autres éléments : l'adoration des habitants pour le Soleil, la forme ronde du temple consacré aux astres, avec un faisceau de lumière tombant verticalement sur l'autel etc.⁷⁰⁵

En tout cas, on comprend que, symboliquement, l'auteur représente là tant les mondes utopiques que les « nouveaux mondes » découverts, terrestres et célestes : le voyage « céleste » d'Adonis est ainsi ramené sur Terre.

Les deux univers sont exactement et symboliquement spéculaires, comme le témoignent les exclamations d'Odoardo, qui tente de deviner le lieu d'emprisonnement de sa bien-aimée: « Dove sei, mia Gildippe [...] ? Qual rio Pianeta, a mio sol danno immoto / Viver mi fà da l'alma mia lontano ?/ Forse altro Cielo al nostro Cielo ignoto,/Forse altro mare al nostro mare estrano [...] »⁷⁰⁶

Ces nouveaux mondes sont donc semblables car non seulement relégués aux marges les plus extrêmes du centre de l'action (la Turquie), mais aussi, évidemment, dangereux, condamnés, sources d'obstacles et d'hérésies dans le seul but de mettre à l'épreuve la volonté et la fidélité des protagonistes : il s'agit, en effet, d'une sorte

⁷⁰⁴ G.L. Sempronio, *Il Boemondo, ovvero Antiochia difesa*, Bologna, Carlo Zenero, 1651, IV, 86. Dorénavant on fera référence à cette œuvre comme *Boemondo*.

⁷⁰⁵ Voir T. Campanella, *La città del Sole*, L. Firpo (éd.), Laterza, Bari, 1999.

⁷⁰⁶ *Boemondo*, XI, 39.

d'« initiation » visant à démontrer, à travers le dépassement des obstacles, les vertus des deux personnages qui donneront vie à la dynastie Farnèse.

Ces périple sont donc connotés moralement et idéologiquement d'une façon qui nous rappelle de près la *Jérusalem Délivrée*.

Pour nous arrêter plus longuement sur la représentation poétique des découvertes astronomiques, on voit que, cette fois, on ne trouve plus d'ermite/magicien, de « philosophe naturel » aux connotations ambiguës, qu'on peut reconduire au magicien d'Ascalona et qui expose les découvertes galiléennes : la magie, comme le relève Giachino, dans cette épopée est liée seulement aux forces obscures⁷⁰⁷.

La thèse héliocentrique se trouve alors évoquée par Alidoro, le roi païen du Soleil, pour être condamnée de manière univoque, en tant que théorie dangereuse.

En effet, Gildippe n'hésite pas qualifier les théories exposées par le roi d'hérésie : « [...] Fallace deità, Nume mortale [...] Poiché nel dì novissimo, e fatale/ Cadrà con l'altre Stelle il Sole ancora,/ O di vana follia, misero stato,/ Sprezzar il Creator, darsi al Creato. »⁷⁰⁸

Pourtant, les chercheurs ont relevé⁷⁰⁹ que le discours astronomique entre Gildippe et Alidoro se révèle intéressant, du fait qu'il évoque clairement le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* de Galilée parus en 1632, notamment pour la forme dialogique du débat, avec les deux thèses représentées par deux personnages et s'opposant entre elles. Reprenons plus en détail les argumentations d'Alidoro :

[...] Ma di novella opinion più vaga/ La nostra mente, e' l nostro cor s'appaga./ Immortale in se stesso, & increato/ Quel vasto luminar da noi si crede;/ [...] Né già, romito intorno, e sbandeggiato,/ Volge pe'l Ciel, com'altri pensa, il piede;/ Ma tien la su la bionda fronte immota,/ E qui la terra intorno a lui si rota./ Il centro lucidissimo del Polo/ Ei qui si stima, immobilmente eterno;/ Intorno a cui lieve s'aggira il suolo/ Qual s'aggira tal'hor machina a Perno,/ Né a l'Occaso se'n va ramingo, e solo/ Lento l'Estate, e frettoloso il Verno;/ Ma in frà gli horror più tenebrosi, e bui,/ Più, ch'egli a noi, noi tramontiamo a lui./ Che se'l guardo n'adula, e se ci pare,/ Che sia mobile il Sol, vano è 'l pensiero;/ Così moversi il lido, e sovra il mare/ Star fermo il lieve Pin sembra al Nocchiero,/ E gir correndo al viandante appare/ Il sentiero così più, che 'l destriero:/ Ma quell'occulta, e strana meraviglia/ È un inganno de gli occhi, e de le ciglia.⁷¹⁰

⁷⁰⁷ Voir Giachino, *op. cit.*, p. 146.

⁷⁰⁸ *Boemondo*, XII, 18.

⁷⁰⁹ Voir Giachino, *op. cit.*, et D. Foltran, «Il Boemondo di G. L. Sempronio», ds. *Studi Tassiani*, 1996, p. 181-211.

⁷¹⁰ *Boemondo*, XII, 14-17.

Le roi de l'île reprend les topiques de la rhétorique copernicienne autour du mouvement de la Terre, contrasté par l'apparence des sens : notamment, il fait référence à la métaphore du navire s'éloignant du rivage (tirée de l'*Eneide* de Virgile, et employée, pour la première fois dans ce sens, par Copernic⁷¹¹) et au voyageur en route.

Les deux sont présents, sous une forme similaire, dans le *Dialogue*, lorsque Salviati et Sagredo dissertent sur les illusions des sens, même si ici le voyageur est à pied et non à cheval, et on observe son mouvement en rapport à celui de Lune plutôt que celui du chemin.⁷¹²

Finalement, l'argumentation soutenant l'héliocentrisme paraît assez détaillée et convaincante, au point que Gildippe est obligée de l'interrompre avec force, en faisant recours aux argumentations bibliques et à l'argumentation du « poids » de la Terre.

Ensuite, ailleurs dans ce chant, lorsque le Soleil apparaît taché, instillant chez les habitants la peur d'une vengeance, l'auteur n'hésite pas à intervenir personnellement: « [...] ignoranza Pagana, in quanti errori/ Co'l cieco ingegno a travoccar te'n vai:/ Non sol Dio non intendi, e non honori,/ Ma di Natura i termini non sai:/ Da rosse pietre fervidi vapori/ A sè stessi del Sol traggon i rai,/ Che la faccia di lui turbano, e sembra/ Sparso nel Ciel, sangue d'humane membra. »⁷¹³

En faisant référence à la couleur « rouge » des taches, Sempronio semble songer aux *Géorgiques* de Virgile, tout comme l'avait fait Bartolommei⁷¹⁴. L'explication fournie est un peu ambiguë : on n'arrive pas à comprendre exactement si ces taches sont contiguës au corps solaire, comme Galilée le croyait, ou bien externes. Toutefois, en évoquant des « vapeurs brulantes », l'auteur semble faire allusion en quelque sorte aux théories du savant pisan, qui avait songé à cette explication⁷¹⁵.

⁷¹¹ Voir F. Tinguely, « Le navire immobile: mobilité d'un *topos* scientifique de Copernic à Casanova », *Littératures classiques*, 85 (2014), pp. 277-289.

⁷¹² «Voi sete pur, Sig. Simplicio, per quel ch'io credo, andato mille volte nelle barche da Padova, e se voi volete confessar il vero, non avete mai sentita in voi la partecipazione di quel moto, se non quando la barca, arrenando o urtando in qualche ritegno, si è ferata, e che voi con gli altri passeggeri, colti all'improvviso, sete con pericolo traboccati. [...]»; « [...]il parere, a quelli che di notte camminano per una strada, d'esser seguitati dalla Luna con passo eguale al loro, mentre la veggono venir radendo le gronde de i tetti sopra le quali ella gli apparisce, in quella guisa appunto che farebbe una gatta che, realmente camminando sopra i tegoli, tenesse loro dietro: apparenza che, quando il discorso non s'interponesse, pur troppo manifestamente ingannerebbe la vista. », *Opere di Galileo Galilei...*, *op. cit.*, vol. 7, p. 280-281.

⁷¹³ Boemondo, *op. cit.*, XII, 45.

⁷¹⁴ Voir E. Reeves, *Virgil's sunspots...*, *op. cit.*, et première partie, ch. 2.2.

⁷¹⁵ «Io le agguagliai alle nostre nugole o a fumi; e certo chi volesse con alcuna delle nostre materie imitarle, non credo che facilmente si trovasse più aggiustata imitazione, che 'l pore sopra una rovente piastra di ferro alcune piccolo stille di qualche bitumen di difficil combustion, il quale sul ferro

En tout cas, au-delà de l'exactitude des opinions soutenues, on voit que l'île du Soleil permet à Sempronio d'étaler ses connaissances sur le plan astronomique, en attaquant même la superstition et l'« ignorance païenne » des lois de la Nature⁷¹⁶.

Si dès lors la condamnation de la théorie héliocentrique est évidente, et ces discours sont présentés dans un périple clairement connoté d'erreur de façon beaucoup plus nette que chez Bartolommei et évidemment anti-marinienne, en même temps on peut confirmer pour cet auteur ce qui est valable pour de nombreux épigones du Tasse.

Ces auteurs, désirant montrer une certaine originalité par rapport à leurs prédécesseurs, finissent par consacrer aux espaces du « romanzo » une importance plus grande, presque une certaine autonomie, et une connotation plus précise, même en dépit du rapport avec l'action principale. Comme le souligne Daniela Foltran: «La volontà [...] di “variare” rispetto alla tradizione, di innovare e di attualizzare, magari apportando un contributo personale, finisce per forzare i confini del genere stesso, attraverso una sempre più forte contaminazione con il romanzesco: la varietà è infatti spesso sinonimo di nuove avventure, ed è più facile a prodursi sul piano degli episodi.»⁷¹⁷

On voudrait, en conclusion de cette section, s'arrêter brièvement aussi sur un cas non italien, qui se situe en dehors du cadre de notre étude⁷¹⁸, mais qui montre beaucoup d'affinités avec cette analyse, en la prolongeant vers une autre direction. On fera donc une rapide digression, en nous arrêtant sur un chef-d'œuvre du siècle, pour montrer un prolongement de ces problématiques – sans prétendre évidemment rendre compte des nombreuses études existant sur cet auteur.

John Milton, pendant le printemps et l'été 1638, avait pu rencontrer, pendant son voyage en Italie, plusieurs intellectuels de l'époque : notamment, il s'était arrêté

imprimerebbe una macchia near, dalla quale, come da sua radice, si eleverebbe un fumo oscuro [...]], O.G., vol. V, p. 230.

⁷¹⁶ Il est intéressant toutefois de relever que, plus loin, Sempronio semble se livrer à des commentaires sceptiques envers l'astronomie en général, même ptoléméenne. En effet, après une des dernières grandes batailles du poème, Boemondo obtient de Pierre l'ermite que le soleil revienne, pour permettre la sépulture des guerriers. Ainsi, les astronomes (dont Ptolémée) ne peuvent que témoigner de l'inutilité de leur savoir : « Veggion errar gli Astrologi più saggi/ De i gran calcoli lor l'ordine eterno,/ E a contemplar di sregolati i raggi/ L'ombra di Tolomeo vien da l'Inferno:/ Diversi moti, insoliti viaggi/ Mira la sù sovra il non proprio Perno,/ E poichè nulla i novi giri intende/ L'astrolabio per duol lacera, e fende.// [...] Ahi cieco ingegno human, che in in Ciel le sfere/ Moltiplicate a voglia tua figuri:/ Imaginarie idee, vane chimere/ Son gli Equatori, i Tropici, i Coluri:/ Quel braccio eterno, e quel divin potere/ Ch'architettò pria de l'Empireo i muri,/ Le Stelle ei gira, il Sole ei regge: e dove/ Gli aggrada più, di propria mano il move. » Boemondo, op. cit., XIX, 54 - 57.

⁷¹⁷ Voir D. Foltran, *Per un ciclo tassiano...*, op. cit., p. 57.

⁷¹⁸ L'édition définitive de *Le Paradis perdu* datant de 1674.

longtemps à Florence, en participant à la vie des académies et en faisant, probablement, la connaissance de Girolamo Bartolommei dans l'Académie des Svogliati et de Galilée enfermé à Arcetri.⁷¹⁹ Il avait ensuite séjourné quelques temps à Naples, auprès de Giovan Battista Manso, ami et biographe du Tasse, et ami de Marin.

En partant des remarques de David Quint⁷²⁰ à propos des allusions aux découvertes géographiques dans *Le Paradis perdu*, et notamment aux épopées de conquête, on prolongera l'analyse avec quelques considérations concernant également la représentation des découvertes astronomiques dans l'œuvre, en rapport à la question du genre, sans prétention d'exhaustivité.

La figure qui accomplit la majeure partie des « déplacements » au cours de la *fabula* est celle qu'on peut considérer comme son « héros » négatif, Satan.⁷²¹

Du livre II au livre IV, Satan sort des obscurités de l'Enfer et traverse le royaume du Chaos, pour réaliser le projet de rejoindre notre univers – qui est suspendu par une chaîne d'or au Paradis – afin de conduire à la tentation Adam et Ève. Ce voyage est décrit comme une entreprise terrible et périlleuse, constamment comparée à une expédition maritime.⁷²²

En effet, les périples de Satan ne sont pas seulement comparés aux voyages des œuvres de la tradition grecque et latine, mais aussi aux voyages modernes de découverte et de commerce avec l'est : comme les chercheurs l'ont relevé, la source principale est ici *Les Lusiades* de Camoes, et donc la représentation du voyage de Vasco de Gama autour

⁷¹⁹ À propos du possible lien avec Bartolommei, voir N. Harris, « Galileo as a symbol : the "Tuscan artist" in Paradise Lost », ds. *Annali dell'istituto e museo di storia della scienza di Firenze*, X, 1985, n.2, p. 3-29 et ensuite E. Haan, «From Academia to Amicitia: Milton's Latin Writings and the Italian Academies», in *Transactions of the American Philosophical Society*, LXXXVIII, 1998, 6, p. 13-28; sur la rencontre avec Galilée, malgré le compte-rendu laissé par Milton, les chercheurs ne sont pas unanimes. Voir l'opinion de M. H. Nicolson, « Milton and the Telescope », *ELH*, 2, 1935, p. 1-32, N. Harris, op. cit., et l'étude récente de G.F. Butler, « Milton's Meeting with Galileo. A Reconsideration », in *Milton Quarterly*, XXXIX, 2005, 3, p. 132-139, auquel on renvoie aussi pour la bibliographie sur la question.

⁷²⁰ D. Quint, *Epic and Empire...*, op. cit.

⁷²¹ En général pour cette analyse voir aussi les remarques de S. Zatti, «Tasso e l'eredità epico-romanzesca in Inghilterra», ds. *Italomania. Italy and the English speaking world from Chaucer to Seamus Heaney*, G. Galigani (éd), Pagliai, 2007.

⁷²² Pour citer seulement quelques exemples, d'abord, lorsque l'Ennemi mesure l'espace de l'Enfer en vol, pour retrouver ses portes, on le compare à « a fleet [...] by equinoctial winds/ Close sailing from Bengala, or the isles/ Of Ternate and Tidore, whence merchants bring/ Their spicy drugs : they on the trading flood/ Through the wide Ethiopian to the Cape/ Ply stemming nightly toward the pole. So seemed/ Far off the flying Fiend. [...] », J. Milton, *Paradise Lost*, Milano, Mondadori, 1984, II, 638 - 643; lorsqu'il arrive enfin tout près du jardin de l'Éden, en ressentant son parfum invitant, sa situation est comparée à : « [...] As when to them who sail/ Beyond the Cape of Hope, and now are past/ Mozambic, off at sea north-east winds blow/ Sabeian odors from the spicy shore/ Of Araby the Blest, with such delay/ Well pleased they slack their course, and many a league/ Cheered with the grateful smell old ocean smiles [...] », Ibid., IV, 159-165.

du Cap de Bon Espérance, jusqu'à l'Inde, emblème de l'épopée chantant les découvertes modernes.⁷²³

D'ailleurs, il est souvent fait référence à la Terre (et à notre univers) sous le nom de « the new world »⁷²⁴, en soulignant plusieurs fois que son existence était encore tout à fait inconnue aux diables, qui ne faisait que la supposer sur la base d'une ancienne prophétie⁷²⁵, ne sachant même pas exactement sa position, étant donné qu'elle avait été créée tout récemment par Dieu. Plus loin Adam et Ève, se couvrant avec des feuilles, après la chute, sont comparés aux Indiens d'Amérique.⁷²⁶

En considérant alors l'association de la « noble » entreprise de De Gama avec le périple de Satan visant à corrompre le « nouveau monde », Quint conclut justement à une condamnation non seulement de ces voyages, poussés par l'avidité, mais aussi de la littérature épique chantant ces événements. Si Bartolommei « sauvait » encore la figure de Vespucci et croyait en une entreprise de conversion, détachée des intérêts économiques, ce n'était plus le cas pour Milton.

En effet, en arrière-fond, on trouve aussi des motifs tirés de la *Jérusalem Délivrée*, et notamment la référence au voyage du chant XV vers les Îles Canaries, les Îles Chanceuses : la Terre, destination de Satan, est immédiatement indiquée comme « The happy isle ».⁷²⁷ Toutefois, on comprend que maintenant le voyage n'est pas vers le lieu où se trouve la corruption : c'est le voyage même vers ce point extrême de l'Univers qui engendre la corruption, et qui transforme cette île autrefois chanceuse, la Terre, en un lieu de perdition. La vision du Tasse serait portée à son paroxysme, mais aussi totalement bouleversée.

Ce qui reste en commun est la connotation idéologique du voyage, et, en arrière-fond, comme Quint et Zatti le relèvent, des péripéties « romanesques », l'entreprise de Satan étant comparée à une aventure⁷²⁸ guidée par la Fortune⁷²⁹, et lui-même à un

⁷²³ Si déjà les citations géographiques et certaines descriptions du voyage correspondent, ensuite on trouverait d'autres nombreuses ressemblances, par exemple dans la scène du dialogue de Satan avec le Chaos, évoquant la visite de De Gama au roi de Melinde. Voir notamment D. Quint, *op. cit.*, qui renvoie à J. H. Sims, « Camoens' Lusiads and Milton's Paradise Lost : Satan's Voyage to Eden », ds. *Papers on Milton*, P. Mahone Griffith et L. F. Zimmerman (éd.), Tulsa, Okla, 1969, p. 36-46.

⁷²⁴ *Paradise Lost*, II, 403.

⁷²⁵ «[...] There is a place/ (If ancient and prophetic fame in heav'n/ Err not), another world, the happy seat/ Of some new race called man [...]», *Ibid.*, II, 345 – 348.

⁷²⁶ *Ibid.*, IX, 1114-1118.

⁷²⁷ *Paradise Lost*, *op. cit.*, II, 410.

⁷²⁸ Voir *Paradise Lost*, II, 474.

⁷²⁹ Voir la description du voyage à travers le Chaos, où Satan est sauvé par le hasard, *ibid.*, II, 931-938.

chevalier audacieux⁷³⁰. Les épopées de découvertes ne seraient alors, elles aussi, rien d'autre que des voyages de Charles et Ubalde, ou de Renaud : des « erreurs » romanesques, placées sous un autre signe. Reste que, encore une fois, le récit principal est exactement l'histoire de cette « erreur », de ces péripéties et de leurs conséquences, dans ce qui se configure comme une épopée de la conscience chrétienne.⁷³¹

Ce qu'il nous intéresse alors d'approfondir, maintenant, est la connotation acquise dans l'œuvre par la nouvelle astronomie : quelle place lui est-elle consacrée dans cette représentation de l'Univers ?

On ne s'arrêtera pas ici sur la question complexe du système astronomique suivi en général dans le *Paradis Lost*, ou de l'opinion de l'auteur⁷³², en nous limitant à constater que les nouvelles découvertes et théories sont bien présentes dans l'œuvre. On se demandera plutôt à quelles occasions elles se trouvent citées – notamment pour ce qui est des références directes à Galilée – et, surtout, dans quelle relation avec le récit et les personnages.

On constatera que, encore une fois, presque toutes⁷³³ les références aux découvertes astronomiques sont étroitement liées à Satan, et, surtout, à son voyage⁷³⁴.

D'abord, le bouclier de Satan est comparé à la Lune, « whose orb/ Through optic glass the Tuscan artist views/ At ev'ning from the top of Fesole, / Or in Valdarno, to descry new lands, / River or mountains in her spotty globe »⁷³⁵, avec une périphrase,

⁷³⁰ « [...] thence many a league/ As in a cloudy chair ascending rides/ Audacious [...] », *ibid.*, II, 930-931.

⁷³¹ Voir Zatti, *Tasso e l'eredità...*, *op. cit.*, p. 184.

⁷³² Pour cette question, on renvoie surtout à J. Leonard, *Faithful Labourers : A Reception History of Paradise Lost, 1667-1970*, Oxford Scholarship, 2013, qui trace un panorama intéressant des opinions critiques en la matière jusqu'aux années '70. L'auteur souligne comment, à partir du XIX^e-XX^e siècle quasiment jusqu'à nos jours, la critique a presque toujours associé Milton aux partisans de Ptolémée, tandis que la critique récente tend à renier et mettre en discussion cette hypothèse. Pour un exemple de critique récente appuyant un point de vue différent, voir D. Danielson, *Paradise Lost and the Cosmological Revolution*, Cambridge University Press, 2014.

⁷³³ Sauf quelques rares allusions, comme celle aux étoiles de la Voie Lactée (P.L., VII, 577-581) pendant le récit de la Création.

⁷³⁴ Nicolson aussi identifiait le voyage de Satan comme participant des « voyages cosmiques » : voir M. H. Nicolson, *Voyages to the Moon...*, *op. cit.* ; récemment, Neil Harris a souligné le lien étroit entre ces références et la figure de Satan (v. N. Harris, « Galileo as a symbol : the "Tuscan artist" in Paradise Lost », ds. *Annali dell'istituto e museo di storia della scienza di Firenze*, X, 1985, n.2, p. 3-29) et Danielson a repris les considérations sur la centralité du voyage dans l'espace de Satan dans *Paradise Lost and the Cosmological...*, *op. cit.*, p. 192 suivantes.

⁷³⁵ P. L., I, 287 – 291.

« l'artiste toscan » qui, selon Harris et Flannagan, évoque directement le royaume de la division et des artifices, donc de Satan⁷³⁶.

Ensuite, lorsque l'Ennemi, après avoir traversé le Chaos, se rapproche de notre Univers, d'abord il le contemple de haut en sa totalité, émerveillé, comme un explorateur⁷³⁷, et enfin il se plonge parmi les étoiles, jusqu'à rejoindre le Soleil, autour duquel les autres astres se meuvent « [...] they move/ Their starry dance in numbers that compute/ Days, months, and years, towards his all-cheering lamp/ Turn swift their various motions, or are turned/ By his magnetic beam, that gently warms/ The universe [...] »⁷³⁸, en faisant donc référence à la théorie képlérienne de la gravitation des planètes. Enfin, « There lands the Fiend, a spot like which perhaps/ Astronomer in the sun's lucent orb/ through his glazed optic tube yet never saw [...] »⁷³⁹.

Si ces références peuvent sembler des hommages, ou des descriptions de l'univers conformes aux nouvelles données, le fait qu'elles soient presque toujours associées au diable et à son voyage fait plutôt songer à une affinité : la nouvelle astronomie semblerait être en quelque sorte également touchée par la condamnation réservée aux découvertes géographiques.

En effet, il semble que ce soit grâce à la nouvelle astronomie qu'on peut « songer » à ces « nouveaux mondes », en transformant les astres en quelque chose qui peut être corrompu et conquis, ouvrant la voie à leur damnation.⁷⁴⁰

« Space may produce new worlds ; whereof so rife/ There went a fame in heav'n that he ere long/ Intended to create [...] »⁷⁴¹ : il s'agit là de l'argumentation de Satan,

⁷³⁶ N. Harris, op. cit., et R. Flannagan, «Art, Artists, Galileo and Concordances», ds. *Milton Quarterly*, 20, 1986, 3, p. 103-105.

⁷³⁷ «Look down with wonder at the sudden view/ Of all this world at once. As when a scout/ Through dark and desert ways with peril gone/ All night, at last by break of cheerful dawn/ Obtains the brow of some high -climbing hill,/ Which to his eye discovers unaware/ The goody prospect of some foreign land/ First seen, or some renowned metropolis/ With glistening spires and pinnacles adorned [...]», *Ibid.*, III, 543-550.

⁷³⁸ *Ibid.*, III, 579 – 585. Cette théorie était probablement connue de Milton à travers la médiation de Wilkins: voir G. McColley, « Milton's Dialogue on Astronomy : The Principal Immediate Sources », *PMLA*, 52, 3, 1937, p. 728-762.

⁷³⁹ *Ibid.*, III, 588 – 590.

⁷⁴⁰ On ne peut pas éviter de songer ici aux célèbres thèses de J. Donne sur la corruption engendrée par la nouvelle science. À ce propos voir les études fondamentales de M. H. Nicolson, *Science and Imagination*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1956 ; et eadem, *The Breaking of the Circle. Studies in the Effects of the "New Science" upon Seventeenth Century Poetry*, Columbia University Press, New York/London, 1962.

⁷⁴¹ *Ibid.*, I, 650 – 652.

d'origine lucrétienne⁷⁴², au concile des diables réunis, qui nous paraît très intéressante. Le terrible projet de vengeance est fondé sur la possibilité pour l'espace de « produire d'autres mondes ».

En effet, la locution « new world », souvent associée à notre univers ou à la Terre, fait évidemment aussi partie du nouveau « discours » astronomique, diffusé surtout dans les années '40 – '50, dans lequel les planètes, mais aussi les étoiles (dans les théories les plus extrêmes), étaient devenues des territoires peut-être inhabités⁷⁴³. Leonard⁷⁴⁴ remarque que les premiers lecteurs de Milton, au XVII^e siècle, associaient infailliblement cette locution à ces théories.

Lorsque Satan touche enfin les premières frontières de notre univers, c'est pour l'auteur l'occasion de faire allusion aux possibles habitants de la Lune, moitié hommes, moitié esprits (est-ce là un hommage à Plutarque et Kepler ?)⁷⁴⁵.

Tout de suite, Satan, tandis qu'il traverse les étoiles de notre univers pour atteindre le Soleil, « [...] and winds with ease/ Through the pure marble air his oblique way/ Amongst innumerable stars, that shone/ Stars distant, but nigh hand seemes other worlds:/ Or other world they seemed, or happy isles,/ Like those Hesperian Gardens famed of old,/ Fortunate fields [...] but who dwelt happy there/ He stayed not to inquire.»⁷⁴⁶

Toutes les étoiles sont désormais comme des Îles Chanceuses, des mondes probablement inhabités et attendant d'être corrompus par des « étrangers ».

Par contre, lorsque c'est l'archange Raphaël qui est chargé par Dieu de rejoindre le Paradis Terrestre, pour avertir Adam et Ève du péril, et qu'il contemple à son tour l'univers « From hence, no cloud, or, to obstruct his sight, / Star interposed, however small, he sees,/ Not unconform to other shining globes, Earth and the gard'n of God [...] »

⁷⁴² Voir J. Leonard, *Faithful Labourers*..., *op. cit.*, notamment le chapitre 11, «The Universe». Sur le rapport de Milton avec Lucrèce, en relation à la réécriture du mythe de Phaeton et de Icarus, voir aussi les intéressantes considérations de D. Quint, *Inside Paradise Lost. Reading the Designs of Milton's Epic*, Princeton, Princeton University Press, 2014, en particulier au chapitre 3.

⁷⁴³ Milton connaissait presque sûrement les ouvrages sur la pluralité des mondes, et notamment J. Wilkins, *The discovery of a new world or, a discourse tending to prove, that tis probable there may be another habitable Wolrd in the Moone. With a Discourse concerning the possibility of a Passage thither*, London, J. Norton, 1640, que nous avons cité auparavant en lien avec Godwin et Cyrano. Cette œuvre semble être à la base aussi du dialogue sur les deux systèmes du monde, du chant VIII. Il est possible que Milton connût aussi *The Anatomy of Melancholy*, de Robert Burton. À propos, voir notamment les recherches de G. McColley, « Milton's Dialogue on Astronomy: The Principal Immediate Sources », *PMLA*, 52, 3, 1937, p. 728-762 et de G. W. Whiting, *Milton's Literary Milieu*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1939.

⁷⁴⁴ *Faithful labourers, op. cit.*, ch. 11.

⁷⁴⁵ « [...] in the neighboring moon, as some have dreamed;/ Those argent fields more likely habitants, Translated saints, or middle Spirits hold/ Betwixt th' angelical and human kind. », P. L., III, 459-462.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, III, 563 – 571.

as when by night the glass/ Of Galileo, less assured, observes/ Imagined lands and regions
in the moon [...] »⁷⁴⁷

Dans la seule référence où les observations de Galilée sont directement comparées à une vision céleste, et non pas infernale, l'auteur souligne leur nécessaire infériorité. Comme le dit Brady:

The many complications of "telescopic" vision in *Paradise Lost* remind readers of what Galileo and his first audiences understood, that the instrument is no apparatus of godlike vision across distance, but one that embodies the difficult work of seeing and knowing, the material, pedagogical, and rhetorical craftsmanship without which knowledge is impossible. The instrument is hedged about with dangers, with possibilities of misuse; it may tempt the viewer either to despair of ever knowing the world, or to overreach proudly in the effort to grasp it.⁷⁴⁸

À notre avis, donc, Milton ne renierait pas son respect envers Galilée, martyr de la nouvelle science, et ne nierait pas la validité et l'intérêt de ces observations, qui modèlent en profondeur l'espace dans lesquelles voyagent ses personnages ainsi que leurs discours, mais il en soulignerait toujours leurs limites et, surtout, leurs conséquences : la vision⁷⁴⁹ – et donc la « production » – de nouveaux mondes, qui seront fatalement voués à la même destinée que les mondes terrestres, corrompus par les découvertes géographiques.

In an epic where faith is opposed to experience, where Satan moves in countless disguises, where rhetoric and illusion destroy mankind, this conflict of vision, sight, appearance, illusion and belief is the key to the fall of man. [...] Perhaps [...] is not simply theological or philosophical conservatism, but an acute insight into the directions the modern world, ushered in by Galileo, was taking.⁷⁵⁰

Il s'agit donc de nouveautés (tant géographiques qu'astronomiques) troublant la paix originelle, multipliant l'espace et les possibilités, permettant d'atteindre ces lieux « extrêmes » autrefois joyeux dans leur isolement, et donc fatalement participant du même destin « romanesque », ce « Bad Errand »⁷⁵¹ de Satan.

Ainsi, elles sont étroitement liées au voyage cosmique du Satan, réécriture (à l'envers) du topos du voyage de Charles et Ubalde dans le navire de la Fortune vers les

⁷⁴⁷ Ibid., V, 258 – 263.

⁷⁴⁸ M. Brady, «Galileo in Action: the "Telescope" in *Paradise Lost*», *Milton Studies*, 44, 2005, p. 151.

⁷⁴⁹ Sur la nature problématique du sens de la « vue » dans l'œuvre, et de la mythification de la nature, voir aussi D. Quint, *Inside Paradise Lost...*, *op. cit.*, ch. 4.

⁷⁵⁰ N. Harris, *The tuscan artist...*, *op. cit.*, p. 20-21.

⁷⁵¹ Il s'agit de la définition donnée par des commentateurs du XVIII^e siècle, les Richardson (J. Richardson et J. Richardson, *Explanatory Notes and Remarks on Milton's « Paradise Lost »*, London, 1734), cités par Leonard, *Faithful Labourers...*, *op. cit.*, p. 727.

Iles Chanceuses. Elles participeraient alors, à notre avis, de cette condamnation de l'épopée célébrant les découvertes, devenant ainsi le « romanzo » du voyage de Satan.

Il semblerait que des conclusions similaires soient à tirer du célèbre dialogue entre Adam et Raphaël à propos des deux grands systèmes du monde (et de la pluralité des mondes) au chant VIII, inspiré probablement par le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* de Galilée⁷⁵², sur lequel on ne reviendra pas car il se situe au-delà de l'intérêt spécifique de cette analyse et a déjà été l'objet de nombreuses études⁷⁵³. Il suffit de souligner que, en conclusion, l'invitation de l'ange est de ne pas poursuivre ces spéculations - bien que fascinantes - pour ne pas perturber inutilement le plaisir de la vie, avec des questions que Dieu a préféré cacher aux hommes. « But whether thus these things, or whether not,/ Whether the sun predominant in heav'n/ Rise on the earth, or earth rise on the sun,/ He from the east his flaming road begin,/ Or she from west her silent course advance/ [...] Solicit not thy thoughts with matters hid:/ Leave them to God above [...] Dream not of other worlds [...] »⁷⁵⁴

Ainsi, nous avons vu dans ce premier chapitre comment, à partir des réflexions du Tasse, la représentation des nouvelles découvertes géographiques devient une problématique centrale, profondément liée à la question du genre, dans une tentative de dépasser la tradition des « romanzi » tout en gardant leur attrait.

Si dès lors, au cours du XVII^e siècle, les annonces bouleversantes de Galilée et l'éloge dédié à l'astronome trouvent également leur place dans ce genre, c'est en gardant une association avec les problématiques du genre « romanesque ». Si Marin tente encore une intégration de différents genres, en ouvrant une voie polémique et paradoxale qui conduit l'épopée à son autodestruction, les autres épigones du Tasse se trouvent à affronter la nécessité de contenter le goût du public, sans trop s'éloigner des normes. Ainsi, ils insèrent les digressions « romanesques », dont les épisodes liés à Galilée, et leur

⁷⁵² Voir p. e. A. H. Gilbert, «Milton and Galileo», *SP*, 19, Avril 1922, p. 152-182, et ensuite F. Toscano, «The Tuscan Artist: Images of Galileo in Milton's Works», *Journal of Science Communication*, 3.3, Sept. 2004, p. 1-7.

⁷⁵³ Voir, p. e., G. McColley, «The Astronomy of Paradise Lost», *SP*, xxxiv, 1937, p. 209-247; idem, *Milton's Dialogue on Astronomy...*, *op. cit.* ; A. Lovejoy, «Milton's Dialogue on Astronomy», ds. *Reason and the Imagination Studies in the History of Ideas, 1600-1800*, A. Mazzeo (éd.), Columbia University Press, 1962; M. H. Nicolson, *A Reader's Guide to John Milton*, New York, Farrar, Straus, 1963, p. 261 suivantes; F. Toscano, «The Tuscan Artist: Images of Galileo in Milton's Works», *Journal of Science Communication*, 3.3, Sept. 2004, p. 1-7; ou D. Danielson, *Paradise Lost...*, *op. cit.*, ch. 5.

⁷⁵⁴ P. L., VIII, 159 – 175.

consacrent de plus en plus d'importance, mais de façon souvent ambiguë et contradictoire : avec la condamnation de la théorie héliocentrique, en effet, la nouvelle science acquiert une connotation dangereuse, absente des premières représentations.

En tout cas, on pourrait considérer, avec Giachino⁷⁵⁵, que chez Bartolommei, tout comme chez d'autres auteurs italiens du XVII^e siècle, ces « espaces » consacrés au « romanzo », qualifiés d'erreurs, n'arrivent plus à s'insérer véritablement dans un cadre supérieur et épique, mais se distinguent par leur altérité, arrivant à constituer des « épisodes » en soi, prenant une vie autonome, témoignant d'une distance impossible à combler⁷⁵⁶.

⁷⁵⁵ Voir L. Giachino, *Giovan Leone Sempronio tra "lusus" amoroso e armi cristiane*, Firenze, Olschki, 2002, p. 159: «Se l'errare, materia prima del romanzo, nella Gerusalemme liberata non costituisce un'occasione di dispersione gratuita ma si trova in rapporto dialettico con il più vasto impianto eroico ed epico del poema, per venire poi da questo assunto, superato senza annullamenti, inquadrato in un disegno unitario, ideologicamente forte e conseguente, in un'etica superiore insomma, nel Boemondo il romanzesco si disloca per così dire a macchia di leopardo, mostrando spesso una irriducibile alterità rispetto al tessuto epico sottostante.».

⁷⁵⁶ À ce propos, voir aussi A. M. Pedullà, « Epica del '600 », ds. *Il romanzo barocco ed altri scritti...*, *op. cit.*, p. 131-149.

2) Narration et nouvelle science II. La prose

Si nous avons exploré jusqu'ici la représentation des nouvelles découvertes – géographiques puis astronomiques – dans l'épopée notamment italienne, en relation au débat poétique entre épopée et « romanzo », il sera intéressant, à ce stade, d'examiner de quelle façon les formes narratives en prose, se développant surtout hors d'Italie, s'approchent à cette même représentation.

On se demandera si elle entraîne, même dans ce cas-ci, des questionnements spécifiques sur le genre, parfois en lien avec cette première distinction opérée en Italie, à bien des égards fondatrice⁷⁵⁷.

Dans le cas de ces narrations la problématique ne sera plus celle du respect ou non des codes « fixes » et canonisés du genre, telle que l'« unité d'action » : il est évident que ces œuvres dépassent d'emblée ce type de restriction, en choisissant une forme nouvelle, non réglée par les traités d'Aristote. Étant donné la rare théorisation existant à cette époque pour ce type de narration en prose⁷⁵⁸, il faudra s'arrêter alors sur l'analyse des textes, pour dégager des questionnements pertinents.

Il est bien connu que ces textes, en donnant vie à une forme nouvelle, s'appuient de façon explicite sur de nombreux genres préexistants, plus ou moins traditionnels (mythe platonique, roman grec, dialogue philosophique, « romanzo », compte-rendu de voyage, roman picaresque, utopie),⁷⁵⁹ en les transformant et les réadaptant à leur sujet.

Il s'agira alors de voir de quelle façon ces auteurs exploitent les stratégies des genres romanesques existants pour présenter les succès récents, astronomiques et géographiques sous des lumières particulières, suivant différentes finalités ; en montrant une réflexion plus ou moins critique sur le statut et les modalités de narration.

On verra que les trois auteurs choisiront des voies tout à fait différentes. Le cas du *Somnium*, entre mythe, allégorie et roman grec, nous permettra de revenir sur les finalités

⁷⁵⁷ Rappelons que, selon D. Javitch, il s'agit de la première fois que les genres poétiques sont définis de façon plus spécifique et articulée. Voir D. Javitch, « Lo spettro del romanzo nella teoria sull'epica del sedicesimo secolo », ds. *Rinascimento*, 43, 2003, p. 159.

⁷⁵⁸ Si hors d'Italie on trouve une plus grande théorisation des narrations en prose, elle verra le jour de façon plus nette dans la deuxième partie du siècle : on renvoie à ce propos par exemple à C. Esmein-Sarrazin, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

⁷⁵⁹ Voir à ce propos par exemple les considérations de F. Ait-Touati, *Cosmopoétique...*, op. cit., p. 59.

de Kepler, et aussi de développer des comparaisons avec les positions adoptées à cette époque par Galilée, dans le champ de la critique littéraire.

Ensuite, dans le cas de Godwin et de Cyrano de Bergerac, l'analyse nous conduira au seuil de la complexe question du genre naissant, le « roman » : si l'Anglais exploite les stratégies notamment du roman picaresque, en les déformant suivant des intérêts idéologiques ; le Français montrera une conscience critique différente, qui le portera à remettre en question, à travers de subtils jeux intertextuels, les choix poétiques de son prédécesseur, en nous permettant de bien conclure notre parcours d'analyse du développement des formes romanesques pendant la première moitié du XVII^e siècle.

2.1) Kepler. Potentialités et limites de la narration

Nous avons vu que Galilée, dans ses *Considerazioni al Tasso*, critiquait les choix du poète, notamment en relation à l'épisode de la rencontre avec le magicien-savant, connoté à son avis d'une signification allégorique trop dense, déformant la narration. Il est bien connu que, par contre, le rapport de Kepler avec l'écriture allégorique était différent - on pourrait dire presque opposé, bien que l'auteur ne se soit pas ouvertement consacré à la critique littéraire.⁷⁶⁰ On rappellera que ceci était dû aussi à une différente approche épistémologique.

Il nous intéressera alors de voir de quelle façon cette conception influence en profondeur la structure narrative et les choix relatifs au genre du *Somnium* de Kepler, en approfondissant et prolongeant les études déjà réalisées par les chercheurs⁷⁶¹, et en nous arrêtant en particulier sur la représentation du voyage terrestre et céleste, et sur la figure du démon, qui se révéleront emblématiques et qui nous permettront de tracer des liens avec le chapitre précédent.

Enfin, on se rattachera aux considérations de la première partie à propos de la « posture » adoptée par l'astronome dans la « troisième phase » de rédaction, cette fois pour examiner de plus près ses conséquences au niveau du pacte de lecture⁷⁶² établi par l'auteur.

⁷⁶⁰ On renvoie p.e. à l'étude de F. Hallyn, *Les structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil, 2004 ; pour des considérations ultérieures voir aussi notre première partie, ch. 2.1.

⁷⁶¹ On songe en particulier à F.Hallyn, *op. cit.* et idem, *La structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Seuil, Paris, 1987 ; et aux belles analyses de F. A. Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*, p. 85-120.

⁷⁶² On renvoie ici à la notion de « pacte de lecture », conçue d'abord par P. Lejeune, ds. *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

Il est évident qu'on ne pourrait pas ramener l'astronome aux débats poétiques sur le « romanzo », l'épopée et les autres genres, qui concernaient de près Marin et Bartolommei, d'autant moins que le débat qu'on a pris en compte auparavant était proprement italien, et que la narration en prose du *Somnium* a peu à voir avec le « romanzo » tel que les Italiens le concevaient à l'époque. Et pourtant, les choix poétiques de Kepler nous conduiront à tracer des parallélismes significatifs avec ces textes-là.

Il sera intéressant de voir, finalement, comment la conception du savoir typique de cet auteur, et la relation qui s'instaure avec Galilée, contribuent à déterminer tant l'angle de représentation des découvertes (géographiques et astronomiques) que les choix poétiques qui structurent l'œuvre, et son pacte générique, dans une période pendant laquelle la narrative en prose était en cours de définition.

Dans la deuxième note, l'une des plus longues et intéressantes, l'astronome réfléchit, ayant terminé l'œuvre depuis longtemps, sur les motivations qui l'ont poussé pendant la deuxième « phase » (1609) – celle comportant l'ajout du matériel proprement fictionnel – à choisir précisément l'Islande comme patrie du protagoniste, Duracotus, et de sa mère Fiolxhilde.

Cette note est intéressante en ce que, à ce stade, Kepler trace justement une histoire de son œuvre, mais aussi une filiation générique : on verra dans mesure, en effet, les deux questions – le choix de l'Islande et celui du genre – sont étroitement liées.

On rappellera que, en premier lieu, Kepler évoque le *Somnium Scipionis* de Cicéron, les mythes platoniciens et les « îles situées près de l'Islande » du *De Facie* de Plutarque, en renvoyant explicitement son œuvre à cette filiation générique.

Juste après, pourtant, de façon qui pourrait sembler contradictoire, l'astronome tient à souligner que le choix de la patrie de Duracotus n'était absolument pas dû, en réalité, à la lecture de l'œuvre de Plutarque : « Non dedi tamen hoc insulis a Plutarcho nominatis ex oceano Islandico quod Islandiam ad hypothesin mei somnii elegi. »⁷⁶³

On reviendra sur ces premières lignes plus loin, lorsqu'on s'arrêtera sur la question du « pacte » générique établi par l'auteur avec son lecteur.

Pour l'instant, on se penchera plutôt sur les mécanismes à la base de la composition de l'œuvre, en partant des remarques de l'astronome.

⁷⁶³ « Je n'admets pourtant pas que j'ai choisi l'Islande pour y faire commencer mon songe parce que Plutarque mentionne les îles de la mer d'Islande. », p. 49.

Pour retracer en effet les « véritables » démarches présidant à la composition de l'œuvre, Kepler commence à parcourir, avec l'inclination philologique et humaniste qu'on lui connaît, toute « l'histoire » de la naissance du *Somnium* à travers toutes ses étapes, à partir de la première « phase » jusqu'à sa version finale, explicitant ses modèles. On reprendra les mots de l'astronome, pour ensuite nous arrêter sur certains aspects centraux pour notre analyse.

« Nam ego quidem sat fida memoria repeto occasiones singularum commenti mei partium [...] Extat apud me charta pervetus, tua clarissime D. Christophore Besolde manu exarata; cum theses circiter viginti de coelestibus apparentiis in Luna ex meis dissertationibus anno 1593 concepisses [...] »⁷⁶⁴

Rappelons que, d'abord, le premier noyau de l'œuvre (1593) était constitué d'une vingtaine de thèses astronomiques à propos « de coelestibus apparentiis in Luna »⁷⁶⁵, rédigées par Christopher Besold à partir des dissertations de Kepler, dans le but de les soutenir publiquement. Kepler avoue avoir encore entre les mains le manuscrit originel – qui lui sera utile lorsqu'il voudra vérifier la présence de certaines thèses, déjà à ce niveau primordial.

On a désormais compris que ces dissertations, réélaborées par Besold dans une forme qui se prêtait au débat, comprenaient en gros ce qui deviendra, plus tard, le « discours » du démon, qui restera en bonne partie inchangé dans la substance, sauf quelques ajouts ou modifications.⁷⁶⁶

À ce stade il n'y avait pas d'énonciateur ni de discours direct, mais seulement des démonstrations logiques, sous forme de syllogismes, conduites de façon

⁷⁶⁴ « Je garde fidèlement dans ma mémoire le souvenir des circonstances qui ont fait naître les différentes parties de mon récit [...] J'ai chez moi un vieux manuscrit, écrit de ta propre main, illustre Cristophe Besold ; en 1593, tu avais formulé à partir de mes dissertations une vingtaine de thèses sur les phénomènes célestes que l'on voit de la Lune [...] ». Ivi.

⁷⁶⁵ Ivi ; « les phénomènes célestes que l'on voit de la Lune », Ivi.

⁷⁶⁶ On renvoie à nos considérations de la première partie, à propos du probable ajout de matériel après la note 213. Déjà, dans cette note, Kepler révèle avoir éliminé certaines considérations existantes dans les thèses universitaires. Pour le reste du discours du démon, il est difficile de connaître exactement les détails ajoutés, effacés ou modifiés après 1593, pendant la deuxième phase : les commentaires de Kepler, analysés de façon méticuleuse par E. Rosen, soulignent parfois explicitement l'appartenance de quelques considérations à la première phase, mais souvent ils renvoient seulement à une datation précédente au *Sidereus Nuncius*, sans qu'on puisse affiner l'analyse. On supposera en tout cas que la substance de ce discours est restée inchangée. Voir l'édition du *Somnium* par E. Rosen (1967, Regents of the University of Wisconsin), reprise dans la version italienne : Kepler, *Somnium, ovvero opera postuma sull'astronomia lunare*, E. Rosen et G. Godoli (éds.), Roma-Napoli, Theoria, 1984.

« paradoxale »⁷⁶⁷. L'auteur imaginait des observateurs se trouvant sur la Lune et, à partir de cette hypothèse, décrivait les phénomènes célestes observés de ce point de vue : cette approche dérangement (outre, probablement, les contenus hétérodoxes) empêcha la discussion publique des thèses.

Ensuite, pour suivre encore la note 2 de Kepler:

[...] Postea incidi in Luciani libros duos historiae verae, Graece scriptos ; quos ego libellos mihi delegi ut linguam addiscerem, adiutus iucunditate audacissimae fabulae, quae tamen aliquid de totius universi natura innuebat, ut quidem ipse Lucianus monet in exordio. Atque etiam ille ultra columnas Herculis in Oceanum enavigat rapiturque ventorum turbinibus cum ipsa navi sublimis et Lunae invehitur. Haec mihi prima fuere vestigia itineris in Lunam posterioribus temporibus affectati.⁷⁶⁸

Apparemment donc, parmi les sources responsables de la réélaboration de l'œuvre, la première chronologiquement aurait été l'*Histoire véritable* de Lucien, racontant « lui aussi »⁷⁶⁹, comme Plutarque, un voyage terrestre au-delà des colonnes d'Hercule, suivi d'une ascension lunaire, et que Kepler aurait lue en grec, toujours pendant sa jeunesse, quelque temps après 1593 et avant 1595.

Cette source, qui a toujours éveillé l'intérêt des chercheurs, s'avère en effet très significative. La lecture rapprochée – impliquant la traduction de la part de l'astronome – d'une œuvre « romanesque »⁷⁷⁰ et fictionnelle, entièrement consacrée aux péripéties de son auteur, absurdes et provocatrices, aurait donc stimulé l'imaginaire de Kepler, en lui fournissant un premier cadre possible, en outre très agréable, dans lequel insérer ses thèses astronomiques.

⁷⁶⁷ I. Pantin rappelle la distinction aristotélicienne entre le *paradoxos* et l'*endoxos*, l'idée communément admise qui peut servir de prémisse au raisonnement dialectique. Le manque de ces prémisses aurait comporté le refus de la part du recteur de discuter publiquement ces dissertations. Voir I. Pantin, « Kepler et Lucien : Des voyages extraordinaires au Ludus philosophicus », ds. *Lucian of Samosata Vivus et Redivivus*, Warburg Institute Colloquia 10, London, Nino Aragno Editore, 2007, p. 119 ; et *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, R. Landheer et P. J. Smith, (éds.), Genève, 1996.

⁷⁶⁸ « Plus tard je tombai sur les deux livres de l'Histoire Véritable de Lucien, écrits en grec : je les avais choisis pour apprendre cette langue ; mon apprentissage était facilité par l'agrément qui me procurait cette histoire si audacieuse qui donne pourtant des indications sur la nature de l'univers tout entier, comme Lucien le dit lui-même dans son introduction. Il dépasse lui aussi les Colonnes d'Hercule pour naviguer dans l'Océan ; là il est emporté dans les airs avec son navire par un tourbillon et transporté sur la Lune. Tels furent mes premiers pas sur la route qui devait plus tard me mener dans la Lune. », p. 49.

⁷⁶⁹ Ivi ; « Atque etiam ille [...] ».

⁷⁷⁰ Le terme n'aura pas ici, évidemment, le même signifié que le « romanzo » du chapitre précédent, renvoyant de façon spécifique aux épopées chevaleresques italiennes de la Renaissance, ou à leurs sources, c'est-à-dire les romans courtois français, en vers et prose. On emploie ici la définition « roman » pour indiquer les textes en prose de la tradition grecque, souvent définies avec cette terminologie (de façon généralement péjorative) à l'époque. Voir par exemple l'étude de C. Esmein-Sarrazin, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

En effet, rappelons que la question du « plaisir » de lecture⁷⁷¹ était importante pour Kepler, à l'époque où il était en train de rédiger l'*Astronomie Nouvelle*.⁷⁷²

Ensuite, après le nucléus astronomique et l'*Histoire véritable*, dans l'autocommentaire historique de Kepler se situe finalement l'autre source fondamentale, que nous avons déjà trouvée citée, et avec laquelle Kepler établit un rapport très ambigu : le *De facie quae in orbe lunae apparet*, de Plutarque. « Graetii primum anno 1595 Plutarchi libellum sum nactus [...] exque eo Praegae anno 1604 multa in Astronomiae partem opticam transtuli »⁷⁷³, nous explique l'astronome.

Lorsqu'il avait été déjà appelé à enseigner à Graz, donc, Kepler fit la connaissance de cette œuvre, entre dialogue philosophique, description physique de la Lune et mythe platonicien.

Plutarque influença profondément la forme de la version « 1609 » du *Songe*⁷⁷⁴.

Ensuite, le savant continue de dénouer tous les fils sous-jacents au choix de l'Islande : « Sed erat haec inter causas quod id temporis Praegae venalis esset libellus Luciani de navigatione in Lunam, translatus in linguam Teutonicam a Rollenhagii filio,

⁷⁷¹ Tinguely aussi souligne qu'il est plus pertinent et profitable au niveau didactique/pédagogique d'instruire quelqu'un par le biais fictionnel plutôt qu'en lui présentant seulement une série de théories astronomiques avec, comme point d'observation, la Lune. Voir Tinguely, *La poétique...*, op. cit. : « Plutôt que d'illustrer simplement une position scientifique, la fiction procède de manière moins directe, plus subtile ; elle opère en profondeur, sur un plan épistémologique, en invitant ou même en contraignant discrètement le lecteur à adopter certaines postures », p. 44.

⁷⁷² Kepler, *Astronomia Nova*, ds. GW, III, p. 36 ; « Rien d'étonnant, donc, si je mêle aux méthodes précédentes une troisième méthode familière aux Orateurs : la présentation historique de mes découvertes. Il s'agit là non seulement de guider le lecteur vers une compréhension du sujet de la façon la plus simple, mais surtout d'expliquer par quelle voie moi, l'auteur, suis arrivé à cette compréhension par des réflexions, des errances ou par hasard. Non seulement nous pardonnons à Christophe Colomb, à Magellan, aux Portugais de rapporter les erreurs par lesquelles ils firent connaître le premier l'Amérique, le second l'Océan Indien, les derniers leur Circumnavigation autour de l'Afrique, mais, bien plus, nous ne voudrions certes pas qu'elles soient omises, ce qui nous priverait d'un immense plaisir de lecture. Qu'il ne me soit donc pas reproché d'avoir procédé de même, dans cet ouvrage, dans l'intérêt du lecteur. Car bien que la lecture ne nous fasse absolument pas partager les épreuves des Argonautes, les difficultés de mes inventions, elles, gâtent la lecture même (mais c'est le sort commun de tous les livres de mathématiques) ; néanmoins, ce plaisir d'avoir vaincu les difficultés pour atteindre ces connaissances existe et peut être partagé en donnant à lire toute cette série de découvertes. Néanmoins, il y aura des gens, puisque nous sommes des hommes dont les goûts diffèrent, pour être envahis d'un immense plaisir, quand ils auront dépassé les difficultés de la perception et que cette série d'inventions aura été mise en totalité sous leurs yeux. », tr. par F. A. Touati, ds. *Cosmopoétique*, op. cit., p. 71-72.

⁷⁷³ « En 1595, à Graz, je fis l'acquisition du petit livre de Plutarque [...] En 1604, à Prague, j'ai traduit de nombreux passages de Plutarque dans mon *Optique* », Ivi.

⁷⁷⁴ On rappelle, d'ailleurs, que cette œuvre était caractérisée par une première partie consacrée à des dialogues de philosophie naturelle sur la nature de la Lune, pour laisser un espace au mythe seulement dans les dernières pages, sans solution de continuité : cette coprésence de mythe et savoir avait probablement fasciné Kepler, influençant son opération.

iunctis narrationibus S. Brandani et de purgatorio Patriciano in subterraneis Islandici montis Heclae igniuomi [...] ».⁷⁷⁵

Ainsi, lorsque Kepler se trouvait désormais à Prague comme mathématicien de l'Empereur, en 1603⁷⁷⁶, il aurait pu consulter une traduction allemande de l'œuvre de Lucien (utile pour son entreprise de traduction du texte) qui se trouvait dans un seul volume avec la *Navigatio S. Brendani*, célèbre récit légendaire inspiré à l'hagiographie du moine irlandais St. Brendan, paru sous différentes formes à partir du Moyen Âge, et avec la légende du *Purgatoire de St. Patrice*.⁷⁷⁷

Enfin, comme dernières sources et motivations pour le choix de l'Islande, Kepler cite évidemment les récits de Tycho Brahe – son maître qui habitait, avant Prague, sur l'île de Hven – mais aussi le récit de voyage de Gerrit de Veer vers le Nord⁷⁷⁸, réalisé dans la tentative de trouver le « passage de Nord-Est » vers la Chine, obligeant les marins à passer un dur hiver dans les glaces de la mer Arctique.⁷⁷⁹

Cette œuvre était très célèbre à l'époque de l'astronome, et reportait plusieurs données que Kepler avait exploitées dans son *Astronomiae Parte Optica*.

Il s'agit, on le voit, de matériaux tout à fait différents, entre « roman » grec, dialogue philosophique, mythe, hagiographie, folklore, astronomie et récit de voyage : toutes ces sources se trouvent entrelacées de façon complexe.

Quels seraient, dans cet ensemble, le rôle et l'apport de la narration de Lucien ?

⁷⁷⁵ « Il y a aussi une autre raison : quand j'étais à Prague, on vendait alors le livre de Lucien consacré à son voyage dans la Lune, traduit en allemand par le fils de Rollenhagen avec l'histoire de Saint Brendan et le purgatoire de Saint-Patrick qui se trouve sous terre sous le mont Hekla, le volcan d'Islande. », p. 49.

⁷⁷⁶ Voir le commentaire de E. Rosen dans *Somnium, ovvero...*, op. cit., note 14, p. 65.

⁷⁷⁷ Kepler explique que la légende du *Purgatoire de St. Patrice* plaçait le Purgatoire Terrestre en Islande (ce qui est une erreur de mémoire de l'astronome), et donc ce territoire lui semblait adapté comme lieu de communication avec la Lune, où Plutarque situait effectivement le Purgatoire.

⁷⁷⁸ Gerrit de Veer, *Diarium Nauticum seu vera descriptio trium navigationum*, Cornelis Claesz, 1598.

⁷⁷⁹ « Maior huius insulae commendatio fuit a narratione Tychonis Brahei, de qua infra. Nec nihil potuit recordatio lectionis historiae de hibernatione Hollandorum in glaciali Nova Sembla, quae et ipsa plurima praebet exercitia astronomica a me translata in Astronomiae partem opticam. » ; « Un récit de Tycho Brahe, dont je parlerai plus bas, me poussa surtout à choisir cette île. Un autre souvenir eut aussi une influence certaine : le récit fait par des Hollandais qui avaient passé l'hiver dans les glaces de Novaya Zemlya. Ce récit m'a fourni de nombreux problèmes astronomiques, que j'ai placés dans mon Optique publiée en 1604. », p. 48 - 49.

Comme Pantin et Aït-Touati l'ont souligné, son texte se trouve véritablement contaminé par les autres – et surtout par celui de Plutarque – au point de donner forme à un genre qui n'appartenait plus vraiment à aucun des précédents.⁷⁸⁰

Rappelons déjà que, selon Kepler, Lucien nous livrerait, dans son œuvre, des indications « sur la nature de l'univers tout entier »⁷⁸¹, comme on pourrait le constater, à son avis, dans l'ouverture de *l'Histoire véritable*. Or, il est bien connu que, avant de commencer le récit, Lucien se moque de tous ceux qui ont prétendu raconter des histoires véritables sur des pays qu'ils n'ont pourtant jamais visité – tout comme des philosophes – et il tisse un éloge de la liberté totale de la fiction, vidée de toute portée heuristique.⁷⁸²

Si Pantin tend à souligner surtout la reprise consciente, de la part de Kepler, d'une modalité, celle de philosopher « en jouant », en proposant des paradoxes⁷⁸³, il n'empêche que l'affirmation concernant la « nature de l'univers » était très forte, impliquant un véritable infléchissement de l'interprétation du texte⁷⁸⁴.

On tentera alors, à partir de ces constatations, de proposer quelques réflexions supplémentaires, à partir d'une série d'éléments présents dans le texte de Lucien, liés aux découvertes – et notamment le récit du voyage terrestre et du voyage lunaire de Duracotus – qui se trouvent « infléchis » et modifiés dans le *Somnium*, en essayant de comprendre les mécanismes à la base de cette opération.

Cela nous permettra aussi de mieux saisir la pertinence et l'importance du choix de l'Islande de la part de Kepler, par rapport à la question du genre et à la représentation des découvertes.

« Parti un jour des colonnes d'Hercule, et porté vers l'Océan occidental, je fus poussé au large par un vent favorable. La cause et l'intention de mon voyage étaient une vaine curiosité et le désir de voir du nouveau : je voulais, en outre, savoir quelle est la limite de l'Océan, quels sont les hommes qui en habitent le rivage opposé. »⁷⁸⁵

⁷⁸⁰ Voir notamment les belles analyses de F. A. Touati, *Cosmopoétique...*, op. cit., ch.2, sur lesquelles on reviendra, mais aussi, entre autres, I. Pantin, *Kepler et Lucien : Des voyages extraordinaires...*, op. cit.

⁷⁸¹ *Songe*, P. 49.

⁷⁸² Voir Lucien, *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, trad. Eugène Talbot, Hachette, Paris, 1912, livre premier, § 1-4.

⁷⁸³ Il s'agit de la modalité du *spoudogéloion*. Voir I. Pantin, op. cit..., et F. A. Touati, op. cit...

⁷⁸⁴ Voir F. A. Touati, op. cit., p. 89 suivantes, et aussi E. Rosen, note 9; ou J. S. Romm, « Lucian and Plutarch as sources for Kepler's Dream », *Classical and Modern Literature*, 9, 1989.

⁷⁸⁵ On reporte ici directement la traduction française, tirée de Lucien, *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, trad. Eugène Talbot, Hachette, Paris, 1912, livre premier, § 5.

L'*Histoire véritable* de Lucien débute, après le prologue de l'auteur, par un voyage en mer : comme le rappelle Kepler lui-même, le protagoniste dépasse d'emblée les colonnes d'Hercule avec ses compagnons de voyage, se dirigeant vers l'ouest, curieux de voir de nouvelles choses. Ainsi, après 80 jours de navigation, les marins débarquent finalement sur une île, où ils assistent à une série d'événements merveilleux.

Fuyant cette île, le groupe reprend le voyage, mais à ce stade intervient un vortex qui enlève le navire dans l'air.

Ainsi, on remarque que le récit du *Somnium* (ou pour le dire mieux, le récit contenu dans le livre que le narrateur croit lire en rêve), après l'introduction des personnages, Duracotus et Fiolxhilde, remonte à l'enfance de Duracotus, racontée toujours à la première personne, pour poursuivre avec la narration des événements qui l'obligèrent, lorsqu'il était tout petit, à prendre la mer. Notamment, le garçon est vendu par sa mère à un capitaine, pour le punir.

Le navire, parti avec un vent « favorable » comme celui poussant d'abord la barque de Lucien, se dirige vers la Norvège, sa destination, ayant prévu une étape sur l'île de Hven, demeure de Tycho Brahe, pour lui remettre une lettre (on songe que Lucien aussi rejoindra l'île de Calypso pour lui rendre une lettre de la part d'Ulysse)⁷⁸⁶. Le garçon, toutefois, étant entre-temps tombé malade, est obligé de s'arrêter sur l'île, ce qui se révélera, évidemment, un grand bonheur.

Sur cette île a lieu effectivement l'apprentissage de Duracotus, curieux de tout savoir sur les coutumes et la langue de ses habitants, et finissant par être initié à la science astronomique, grâce aux instruments de Brahe.

Nec minus ego promptus in narrando quam illi erant in quaerendo. Multa quippe insueta mirabar, multa mirantibus ex mea patria nova recensebam. [...] Mirum in modum mihi arridebant astronomica exercitia, quippe studiosi et Braheus mirabilibus machinis totis noctibus intendebant Lunae sideribusque [...] Hac igitur occasione ego, patria semibarbarus, conditione egentissimus, in divinissimae scientiae cognitionem veni, quae mihi ad maiora viam paravit.⁷⁸⁷

⁷⁸⁶ Voir *ibid.*, livre second, § 29.

⁷⁸⁷ « J'étais tout aussi prêt à parler qu'eux à me poser des questions. Une multitude d'usages inhabituels provoquait mon étonnement, je provoquais le leur, en leur décrivant les nombreuses merveilles de ma patrie. [...] J'éprouvais un plaisir extrême à pratiquer l'astronomie : Brahe et ses étudiants observaient en effet toutes les nuits la Lune et les étoiles avec des instruments extraordinaires [...] Je venais d'une patrie à demi-barbare et j'étais dans la situation d'un indigent ; grâce à cette occasion, je parvins à connaître la plus divine des sciences qui me permit d'accéder à une situation plus haute. », p. 31. Cette traduction française, à notre avis, appauvrit parfois le texte, comme on a déjà eu lieu de le remarquer ailleurs (voir « ad maiora viam » avec une allusion au successif parcours d'ascension intellectuelle, rendu comme « à une situation plus haute »).

À ce stade, on voit clairement que, sur le motif de la narration de voyage, s'insère (outre, évidemment, les données autobiographiques et le lien avec Tycho) toute une autre tradition, qui interprète le voyage comme un parcours de formation et d'élévation presque spirituelle, permettant dans ce cas-ci un apprentissage de la « divine » astronomie de Brahe.⁷⁸⁸

Pour essayer de comprendre quelques aspects de ce « lien », on songe que la *Navigatio S. Brendani*, en particulier, racontait les longs voyages de S. Brendan pour arriver à la *Terra Repromissionis Sanctorum*, au cours desquels le moine rencontrait toute sorte de merveilles, inspirées en partie aussi à des récits de voyages réels (comme pour ce qui est de la description des phénomènes volcaniques, à l'image de ceux qui se produisent en Islande), et se proposant, dans son ensemble, comme un pèlerinage spirituel⁷⁸⁹. Lorsque le saint atteint finalement, dans les dernières pages de l'œuvre, la « terre promise », il découvre qu'elle se trouve tout près de son lieu de départ. Comme le lui explique une figure angélique: « Ecce terra quam quaesisti per multum tempus. Ideo non potuisti statim invenire illam quia Deus voluit tibi ostendere diversa sua secreta in oceano magno »⁷⁹⁰.

Ce parcours nous rappelle beaucoup celui de Duracotus, un parcours, dans son cas, à même de l'instruire sur les merveilles de l'astronomie, et de le préparer à la successive « révélation ». Il est donc possible que la présence de l'*Histoire véritable* dans un seul volume avec ce récit ait contribué à sa manipulation de la part du savant, dans la tentative de transformer le voyage en un parcours à caractère « ascensionnel », a caractère de révélation. Cette transformation fonctionnera comme médiation par rapport à la suite « mythique » du récit : Hven, en effet, n'est pas la terre « promise » pour Duracotus, mais seulement une étape importante de son parcours qui le préparera à l'ascension finale.

Duracotus, dès lors, devra revenir en Islande pour accomplir les étapes suivantes qui le conduiront « à la Lune », ce qu'il fera après quelques années, en suivant le désir de retrouver sa mère et sa patrie.

⁷⁸⁸ T. Mondémé aussi saisit cet aspect : voir T. Mondémé, *Fiction et usages cognitifs de la fictionnalité : Kepler, Cyrano, Fontenelle*, thèse inédite sous la dir. de J.-C. Darmon, soutenue le 8 Février 2014 à l'Université de Versailles St.-Quentin-en-Yvelines, p. 175.

⁷⁸⁹ Voir la récente édition critique italienne de l'œuvre: *Navigatio sancti Brendani : alla scoperta dei segreti meravigliosi del mondo*, Giovanni Orlandi et Rossana E. Guglielmetti (éds.), Firenze, Sismel, 2014, introduction p. CCXX – CXXVIII.

⁷⁹⁰ Ibid., XXVIII 12-13.

Pour poursuivre avec le texte de Lucien, on a laissé le navire enlevé par un vortex :

[...] la force du vent, engagé dans nos voiles, tient en suspens notre embarcation et l'emporte, de telle sorte que nous naviguons en l'air pendant sept jours et sept nuits. Le huitième jour nous apercevons dans l'espace une grande terre, une espèce d'île brillante, de forme sphérique, et éclairée d'une vive lumière. Nous y abordons, nous débarquons, et, après avoir reconnu le pays, nous le trouvons habité et cultivé.⁷⁹¹

La nuit, le narrateur et ses compagnons remarquent d'autres îles à l'entour, et notamment une qui leur rappelle beaucoup la Terre.

Entrant dans le pays, ils sont conduits par les Hyppogryphes auprès du roi, Endymion, qui à ce stade prend la parole à la première personne, en leur demandant leurs origines, en leur révélant qu'il est un homme, ayant été enlevé (pendant qu'il rêvait !) et amené là, et que « [...] ce pays n'était pas autre chose que ce qu'en bas nous appelons la Lune. »⁷⁹²

Pour revenir alors au *Somnium*, on voit qu'ici aussi à l'exploration terrestre fait suite le morceau « lunaire », les deux étant présentés en continuité l'un avec l'autre, au point que Levania est, de même, une île.

Toutefois, il est bien connu qu'on ne trouve pas de voyage d'un homme sur la Lune, ce qui aurait été, pourtant, une poursuite naturelle du récit, étape finale des périples de Duracotus⁷⁹³. L'Islandais, une fois sa mère retrouvée, est initié à son savoir magique, ce qui permet l'évocation d'un « démon » de la Lune : les deux protagonistes, dès lors, se limitent à écouter un long exposé de la part de cette figure, qui pourtant évoque aussi la possibilité pour les humains de voyager dans l'espace, sans que cette scène ait lieu. L'infléchissement du texte de Lucien comporterait donc une absence importante.

Si le souci de la part de Kepler avait été seulement de ne pas modifier les contenus et la forme des thèses originelles de 1593 par un récit simultané, il aurait pu trouver d'autres solutions, comme une narration *a posteriori* de la part de Duracotus, ultérieure et non simultanée.⁷⁹⁴

Aït-Touati aussi remarque que l'intention était surtout celle de conférer à ce discours une valeur différente : il s'agissait d'un savoir supérieur, révélé.

⁷⁹¹ Lucien, *op. cit.*, § 9-10.

⁷⁹² Ibid., § 11.

⁷⁹³ F. Tinguely en particulier remarque ce "manque" du voyage, ce que d'autres commentateurs, tels que M. H. Nicolson, n'auraient pas souligné. Voir F. Tinguely, « La poétique du décentrement dans le songe de Kepler », ds. *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, 10, 2008.

⁷⁹⁴ Voir G. Genette, *Figures IV*.

En effet, il est bien connu que la figure du démon renvoyait directement au *De facie* de Plutarque, où, dans la dernière partie, celle du récit mythique, l'auteur soutenait l'existence d'esprits habitant dans le cône d'ombre de la Terre, se déplaçant entre la Terre et la Lune pendant les éclipses – exactement comme le personnage du *Somnium*. Il s'agissait donc d'un personnage adapté pour ce genre de « révélation ».

Reste que, finalement, comme le rappelle Mondémé⁷⁹⁵, la figure du démon est très complexe, étant en même temps un esprit du « Purgatoire Lunaire » mythique de Plutarque, une présence magique ambiguë – la connotation « magique » du démon et des rituels de Fiolxhilde est évoquée d'emblée⁷⁹⁶, basée sur des traités spécifiques⁷⁹⁷ et constamment suggérée en arrière fond, bien qu'avec de nombreuses précautions⁷⁹⁸ – et une allégorie de l'astronomie, comme Kepler tient à le préciser plusieurs fois dans les notes⁷⁹⁹.

On pourrait considérer toutes ces interprétations comme « véritables » : dans ses notes, Kepler nous fournit des clés de lecture tout à fait différentes, comme Mondémé et Hallyn l'ont bien remarqué⁸⁰⁰, sans nous livrer véritablement une interprétation finale.

En outre, on remarque aussi que le démon participe de la fiction narrative de Duracotus et Fiolxhilde comme personnage, et, lorsqu'il raconte brièvement les modalités grâce auxquelles les humains peuvent voyager vers la Lune, on découvre que lui et ses

⁷⁹⁵ T. Mondémé, *op. cit.*, p. 274 suivantes.

⁷⁹⁶ Fiolxhilde, pour vivre, confectionnait des sachets d'herbes qu'elle cuisinait « avec toute sorte de rites » avant de les vendre ; elle parlait « sans cesse avec la Lune », possédant celle que Duracotus définit comme une « art », lui permettant d'entretenir des dialogues fréquents avec les démons.

⁷⁹⁷ Par exemple, l'œuvre de Martin del Rio que nous avons citée, mais aussi l'œuvre d'Olaus Magnus sur les pays du Nord, évoquant souvent les pratiques magiques ayant lieu là-bas. Voir *Olaus Magnus, Historia...*, *op. cit.*, et note 39 de Kepler, p. 59. La note 28, commentant les rituels de Fiolxhilde, est particulièrement significative : « Versabar tunc in lectione operis Martini Delrio de disquisitionibus magicis [...] Ante omnia quadrabat plaga coeli. Nam in Islandia saepe Luna, caeteris populis plena, non apparet. Et septentrionalibus populis magiam familiarem tradunt scriptores, et credibile est et spiritus illos tenebrarum insidari longis illis noctibus ; est vero et Islandia in septentriones profunde recondita. Nimirum et philosophiae sunt amica sublustris lucis ocia noctesque continuatae. » ; « J'étais alors plongé dans la lecture des Recherches Magiques de Martin Delrio [...] La région du ciel convenait parfaitement. Les écrivains disent que la magie est commune chez les peuples nordiques et on peut croire que les esprits des ténèbres les guettent pendant leurs longues nuits : car l'Islande se trouve très loin au Nord. Les loisirs que procurent une faible lumière et des nuits prolongées sont assurément favorables à la philosophie. », p. 56-57.

⁷⁹⁸ On rappellera les conséquences que ce choix aura sur la mère de Kepler, accusée de sorcellerie dans un procès qui se prolongea pendant des années, situation qui poussa l'auteur à souligner souvent, par opposition, le contenu neutre et scientifique de l'œuvre - ce qu'il arrivera à faire, toutefois, seulement en partie. En effet, l'évocation des démons était une pratique associée à la magie noire plutôt qu'à la magie blanche (voir P. Zambelli, *Magia bianca magia nera nel Rinascimento*, Ravenna, Longo Editore, 2004).

⁷⁹⁹ Note 38 ou 55 de Kepler, p. 59; 64.

⁸⁰⁰ Voir F. Hallyn, *La structure poétique...*, *op. cit.*

compagnons fournissent une aide active au voyage, expulsant les hommes en l'air comme des « balles de canon » et suivant tout le reste du voyage avec différentes interventions « pratiques ».

Ici, les démons, tout en restant une représentation d'une « force physique » non précisée au sein d'une possible expérience de pensée (ou métaphore des expériences optiques réalisées par Kepler) voient aussi leur fonction proprement narrative emphatisée, ce qui permet le déroulement du voyage.⁸⁰¹

Ainsi, ce médiateur entre Terre et Lune serait emblème aussi de la superposition parmi différentes traditions et interprétations.

Il est intéressant, à ce stade, de rappeler que c'est précisément le magicien – ermite, le « garant » du voyage, la figure qui, dans l'épopée du Tasse, obéissait à des finalités et à des codes tellement différents entre eux – entre « romanzo », épopée et allégorie – qu'il finira par engendrer la critique virulente d'un lecteur attentif et scrupuleux comme Galilée.

Et pourtant, c'est bien à cette figure topique que, comme on l'a vu, s'associera bientôt la représentation épique de Galilée lui-même et la « prophétie » – célébration de ses découvertes : le rapport entre science et magie blanche, « naturelle », semblerait intrinsèque et inéliminable.⁸⁰²

Ainsi, dans ces figures de « transition », qui prennent en quelque sorte « la place » d'un voyage lunaire qui dans l'œuvre de Kepler, comme dans les poèmes épiques des épigones du Tasse, ne pouvait pas avoir lieu – pour des raisons tout à fait différentes – on retrouve une superposition de différents savoirs et perspectives, mais aussi de genres opposés, et on lit toutes les hésitations et les questionnements de l'époque.

⁸⁰¹ Voir F. A. Touati, *op. cit.* ; et aussi l'intervention de Thomas Mondémé aux séminaires de Versailles St. Quentin en 2009, « Expériences de pensée et genres littéraires : de Kepler à Fontenelle », disponible en ligne dans les archives de l'école Normale Supérieure de Paris : voir <http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=2353>.

⁸⁰² On ne s'arrêtera pas ici sur les liens entre magie et science au XVII^e siècle, question très complexe. On pourrait renvoyer, entre autres, aux travaux de P. Rossi, tels que *Francesco Bacone. Dalla magia alla scienza*, Bari 1957. Sur la diffusion des spéculations sur la magie et sur l'hermétisme en Allemagne pendant le XVI^e siècle, voir p.e. P. Zambelli, *Magia bianca magia nera...*, *op. cit.*, ch. 2. Kepler semble suggérer que la science astronomique est héritière de la magie naturelle, même s'il ne le déclare pas ouvertement. Dans les notes, il associe explicitement Fiolxhilde à la « pratique empirique », ce qui toutefois ne correspond pas exactement à sa représentation (on rappelle les rites d'évocations auxquels elle se consacre, ce qui la rapprochait beaucoup plus de la magie « noire »), en affirmant ensuite que la Science est sa fille, héritière de son savoir. Voir note 4 de Kepler, p. 51. Pour des approfondissements sur la question, voir aussi T. Mondémé, *Fiction et usages...*, *op. cit.*

L' « absence » et aussi la « possible description » du véritable voyage lunaire s'inscrivait au fond parfaitement dans la vision astronomique de Kepler.

En effet, l'intérêt de l'astronome était non seulement de « décrire » la Lune et de « prouver » ses hypothèses par le biais d'une expérience de pensée, en conférant ainsi une portée physique aux démonstrations astronomiques à travers un déplacement optique, mais aussi de démontrer l'impossibilité de dissocier l'expérience des sens du savoir théorique et spéculatif, si l'on voulait acquérir une connaissance supérieure et parfaite dans le domaine astronomique.

Le démon pouvait alors se charger d'une vision supérieure, détachée de toute limite sensorielle (humaine mais aussi lunaire !), comme véritable médiateur.

Lorsque Fiolxhilde raconte à Duracotus ses entretiens avec ce personnage, elle lui explique :

Cuius ope non raro, momento temporis, in alias ora, quasi ipsi dixero, transportor aut, si ab aliquibus longinquitate absterreor, quaerendo de iis tantum proficio quantum si praesens ibi essem ; qui pleraque eorum quae tu vel oculis notasti, vel fando accepisti, vel ex libris hausisti, eodem quo tu modo mihi recensevit.⁸⁰³

La mère de Duracotus, grâce à ses échanges avec le démon, arrivait à découvrir d'autres pays exactement comme si elle y avait été en personne – elle compare cette expérience aux voyages terrestres de son fils – ou peut-être mieux encore qu'en voyageant, sans aucune nécessité de se déplacer.

Voici les commentaires, éclairants, que Kepler nous livre dans les notes de sa troisième « phase » à ce passage : « [...] Ego vero ad doctrinam traduxi de diebus naturalibus, zonis et climatibus et ad experientiam Hollandorum in mari glaciali qui omnia sic comparata invenerunt ut nos astronomi hic foris iam a multis saeculis docendo scivimus »⁸⁰⁴. Ensuite :

⁸⁰³ « Grace à lui, je suis souvent transportée en un instant dans d'autres pays que je lui indique, ou si leur éloignement m'en empêche, en l'interrogeant à leur sujet, j'en apprends autant que si je m'y trouvais moi-même. Il m'a décrit comme toi la plupart des pays que tu as vus de tes propres yeux, dont tu as entendu parler ou que tes lectures t'ont fait connaître. », p. 31.

⁸⁰⁴ « [...] Je l'ai appliqué à la science des jours naturels, des zones, des climats et aux observations des Hollandais dans l'océan Arctique ; ils ont tous trouvé dans la disposition exacte que nous, les astronomes, nous connaissons et faisons connaître depuis des siècles, sans l'avoir vue. », p. 59.

Populare scommma est : credam potius quam ut in rem praesentem eam. Quaeruntque plerique, dudumne ex coelo delapsi simus astronomi. Quibus magis ad captum suum respondit Galilaei Nuncius Sidereus ; at validius est rationis iudicium quae testis est omni exceptione maior, quod experti sunt Hollandi in illis suis hibernis.⁸⁰⁵

Ici le savant n'hésite pas à soutenir la primauté de la raison sur l'expérience, en faisant référence, de cette façon ambiguë dont nous avons parlé, à Galilée, mais aussi au récit du voyage dramatique de Gerrit de Veer vers le Nord : les découvertes du Pisan ou les récits de voyage ne faisaient que confirmer les prévisions astronomiques réalisées auparavant.

Si dès lors Lucien, comme Plutarque, faisait voile au-delà des colonnes d'Hercule dans l'Océan, vers l'ouest, Kepler s'inspire à cette narration mais ne pousse pas son protagoniste matériellement vers de nouveaux mondes, même à une époque où il aimait présenter le résultat de son travail comme une découverte géographique⁸⁰⁶.

C'est pourquoi le choix de la patrie de Duracotus est si étroitement liée, même dans l'histoire de Kepler, à une filiation générique bien déterminée.

Kepler choisit un décor particulier comme l'Islande (lié à la tradition folklorique et à l'astronomie de Tycho Brahe) parce qu'il veut, de là, non pas atteindre mais « prophétiser » (toujours en se fondant sur les acquis astronomiques) le « nouveau continent » céleste, et cela avant que quelqu'un accomplisse véritablement ce voyage : « Id tantisper credamus dum quis explorator in rem praesentem eat. »⁸⁰⁷

Ainsi, même le premier déplacement terrestre du protagoniste vers l'île de Hven, relu comme un pèlerinage de révélation, est fonctionnel à cette finalité : la tradition folklorique et hagiographique, ainsi que le savoir astronomique, se superposent à la narration, en faisant office de médiateurs (on songe au rapport que Kepler instaure entre le Purgatoire terrestre et le Purgatoire lunaire) avec le récit mythique qui suit, inspiré de Plutarque.

⁸⁰⁵ « Je le croirais plutôt que d'aller y voir moi-même, dit une plaisanterie populaire. Beaucoup se demandent s'il y a longtemps que nous, les astronomes, sommes tombés du ciel. Le *Message céleste* de Galilée leur a répondu surtout d'après la portée de son instrument, mais le jugement fondé en raison est plus fort car son témoignage est plus puissant que toute objection, et les Hollandais en ont fait l'expérience dans leur séjour hivernal. », p. 59.

⁸⁰⁶ On renvoie aux considérations de notre première partie, ch. 3.1 et 3.2, et à la préface de l'*Astronomia Nova* (1609).

⁸⁰⁷ « Contentons-nous d'y croire jusqu'à ce qu'un explorateur aille voir ce qu'il en est. », p. 115.

Ailleurs, on a remarqué que, dans la troisième phase, la posture « prophétique » semblerait presque un peu forcée, et on en a retracé les raisons de la compétition avec Galilée, ce qui infléchissait aussi l'adoption de la rhétorique « américaine »⁸⁰⁸.

Si on revient à la note 2, on rappelle que, juste avant de parcourir l'histoire que nous avons reportée en entier, Kepler renvoie directement au *Somnium Scipionis* de Cicéron – le récit d'un rêve, contenu dans le *De Republica* de Cicéron, montrant l'univers vu d'en-haut, interprété ensuite par Macrobe de façon allégorique, tel un mythe platonicien⁸⁰⁹ – au *Timée* et *Critias* de Platon et, surtout, au *De Facie* de Plutarque – cette œuvre-ci forcée dans une direction « prophétique » très marquée qu'elle ne possédait pas – en rapport aux îles existantes dans « l'Océan Américain ».⁸¹⁰

Détail intéressant, les textes de Platon et Cicéron ne sont pas présents dans l'« histoire » que Kepler trace ensuite de sa rédaction, et l'auteur tient à souligner plusieurs fois que les « îles » de Plutarque n'ont aucunement affecté son choix de l'Islande comme patrie de Duracotus. Il ne s'agirait donc pas ici d'une évocation des sources, mais d'une véritable tentative d'inscription au sein d'un genre.

Kepler semble vouloir ici renforcer le pacte établi avec le lecteur déjà par le choix du titre : il fallait lire son œuvre non pas comme une fiction, un récit de voyage ou un traité d'astronomie – genres qui étaient tous présents – mais bien comme un « mythe prophétique », ce qui, de façon ludique, se référait aux énormes possibilités ouvertes par le savoir astronomique.

⁸⁰⁸ Voir ch. 2.2 de la première partie.

⁸⁰⁹ Voir S. Ballestra-Puech, « Le Songe allégorique de Cicéron à Lesage : émergence et métamorphoses d'un genre », in *Les genres littéraires émergents*, éd. Jean-Marie Seillan, L'Harmattan, Paris, 2005, 19-34.

⁸¹⁰ « In hac vero remota insula locum ego mihi dispexi dormiendi et somniandi, ut imitarer philosophos in hoc genere scriptionis. Nam et Cicero traiecit in Africam somniaturus, et Plato Atlanticam in eodem Oceano Hesperio fabricatus est, unde fabulosa virtuti militari subsidia accerseret, et Plutarchus denique libello de facie Lunae post multum sermonem in oceanum Americanum exspaciatur describitque nobis situm talem insularum, quem geographus aliquis modernus Azoribus et Groenlandiae et terrae Laboratoris, regionibus circum Islandiam sitis, probabiliter applicaverit. Quem quidem Plutarchi librum quoties relego, toties impense soleo mirari quo casu factum sit ut nostra nois somnia seu fabulae ram accurate congruerent. »; « J'ai vu dans cette île éloignée un endroit où je pourrais dormir et rêver pour imiter les écrits philosophiques de ce genre. Cicéron est en effet passé en Afrique pour y rêver. Platon a imaginé de placer l'Atlantide dans ce même océan occidental et a fait venir de cette île des moyens légendaires pour renforcer de vaillants soldats. Plutarque enfin, dans son petit livre sur la Figure qu'on voit dans la Lune, se met à parler, après une longue discussion, de l'océan d'Amérique et nous décrit des îles dont la disposition est telle qu'un géographe moderne les identifierait sans doute avec les Açores, le Groenland ou le Labrador, pays qui se trouvent vers l'Islande. », p. 48 – 49. Sur l'œuvre de Plutarque, voir par exemple l'introduction de D. Del Corno à son édition : Plutarco, *Il volto della Luna*, D. del Corno (éd.), Piccola Biblioteca Adelphi, 1991.

La critique lit justement dans le choix de ces modèles le désir de faire appel à un genre qui correspondait précisément à la vision de Kepler⁸¹¹ ; on croit toutefois que, à ce stade, l'astronome était aussi hanté par la nécessité d'insister sur le fait qu'il avait « prévu » les découvertes de Galilée, bien avant leur réalisation.

Cette nécessité déterminait aussi, comme on l'a expliqué ailleurs, certaines « contradictions » ou éléments emphatiques présents dans les notes.

Selon F. Aït-Touati, Kepler arriverait finalement à conférer une valeur différente, heuristique, à la narration inspirée de Lucien, par ce procédé de contamination avec le *ludus philosophicus* d'origine platonicienne, avec le songe allégorique et avec l'expérience de pensée : la fiction deviendrait ainsi le moyen de réaliser une démonstration hypothétique efficace.⁸¹²

Il faut aussi rappeler que la contamination du récit narratif / « romanesque » par d'autres genres, dont notamment la révélation mythique, obéissait pour Kepler à un intérêt précis, celui de démontrer la faiblesse des sens et de la perception individuelle, si dépourvue de savoir théorique : la collaboration entre les deux approches était nécessaire.⁸¹³

Dès lors, il ne s'agissait pas seulement de réadapter les stratégies narratives pour leur conférer une portée heuristique, mais aussi, au fond, de démontrer leurs limites. C'est pourquoi, Duracotus ne pourra découvrir la Lune que comme auditeur, même si le voyage pour les humains était tout à fait possible, dans les paroles du démon. Le stade du véritable voyage et de sa narration devait être de quelque façon « successif » à la vision prophétique : pour l'instant, le démon absorbait en lui également la fonction de déplacement. Les choix poétiques de l'Allemand seraient ainsi déterminés par une vision particulière des découvertes, géographiques et astronomiques.

Enfin, dans la troisième phase de rédaction, après la parution du *Sidereus Nuncius*, l'approche « prophétique » de Kepler se traduira dans une posture spécifique, qui

⁸¹¹ Voir, entre autres, F. Hallyn, *La structure poétique du monde. Copernic, Kepler*, Paris, Seuil, 1987, p. 273 et suivantes. Hallyn souligne aussi qu'il ne s'agissait pas d'un souci de précaution et que Kepler n'avait aucun intérêt à masquer ses idées, si l'on considère que dans les notes il les explicite clairement et que dans la même période, en septembre 1609, il fait paraître l'*Astronomia Nova*, dans laquelle il proclame une nouvelle astronomie fondée sur celle de Copernic.

⁸¹² Voir F. A. Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*, p. 88 et suivantes. On renvoie à ces pages aussi pour les approfondissements sur l'expérience de pensée en lien avec la fiction, question certainement fondamentale, mais qui sort ici de notre perspective.

⁸¹³ À ce propos voir aussi les remarques de T. Mondémé, *op. cit.*, p. 178 et suivantes.

comportera la tentative d'instituer un pacte de lecture plus précis (par le biais des notes), proposant l'œuvre comme un véritable mythe – tentative rendue toutefois compliquée par l'ambiguïté des commentaires proposés.

On voudrait souligner aussi que certains éléments, et notamment le personnage du démon, témoignent toujours de façon très intéressante de la superposition de différentes sources et finalités. Ils symbolisent la transition entre différents codes génériques, en nous rappelant de quelque façon le traitement italien des topos du voyage et du magicien, entre « romanzo » et épopée.

Finalement, il est intéressant de relever que, malgré cet emploi circonscrit des stratégies narratives, assujetties à l'allégorie, ce sera bien l'Allemand – plus que Galilée, partisan du « romanzo », et dont les techniques expositives ont été rapprochées du roman picaresque⁸¹⁴ – qui influencera, de façon directe ou indirecte, la naissance des futures narrations de « voyage lunaire », inspirées par les possibilités auxquelles il a donné naissance.

⁸¹⁴ Voir p.e. E. Raimondi, «L'esperienza, un "curioso" e il romanzo», ds. *La dissimulazione romanzesca. Antropologia manzoniana*, Bologna, Il Mulino, 1990, p. 17-30; A. Battistini, *Galileo e i gesuiti...*, *op. cit.*, et récemment C. Hall, *Galileo's Readings...*, *op. cit.*

2.2) De Godwin à Cyrano de Bergerac : évolutions du récit lunaire

AS a long-winged Hawke when hee is first whistled off the fist, mounts aloft, and for his pleasure fetcheth many a circuit in the Ayre, still soaring higher and higher, till he bee come to his full pitch; and in the end when the game is sprung, comes downe amaine, and stoopes vpon a sudden: so will I, hauing now come at last into these ample fields of Ayre, wherein I may freely expatiate and exercise my selfe, for my recreation a while roue, and wander round about the world, mount aloft to those ætheriall orbes and celestiaall spheres, and so descend to my former elements againe. [...] (if I meete *obiter* with the wandering *Iew*, *Elias Artifex*, or *Lucians Icaromenippus*, they shall be my guides) [...]⁸¹⁵

Après avoir souligné avec force la destruction par les modernes de la région de feu et l'absurdité de la « solidité » des sphères et des épicycles multipliés par les anciens philosophes⁸¹⁶, Burton, dans sa « digression sur l'air », invite ses contemporains à réaliser un voyage par le biais d'ailes, tout comme il est en train de se « déplacer » par le

⁸¹⁵ R. Burton, *The Anatomy of Melancholy. What it is, With all the kindes, causes, symptomes, prognosticks, and seuerall cures of it. In three maine partitions, with their seuerall sections, members and subsections. Philosophically, medicinally, historically opened and cut vp, by Democritus Iunior, the Thirde edition, corrected and augmented by the author*, Oxford, Henry Cripps, 1628, p. 230. Souligné par l'auteur; « Comme un faucon aux longues ailes qu'on porte sur le poing, lorsqu'il est tout d'abord lance et que, pour son Plaisir, il décrit de nombreux circuits dans l'air, et continue à s'élever toujours plus haut jusqu'à ce qu'il ait atteint toute son altitude; et que pour finir, lorsque la proie est levée, il descend comme l'éclair et fond brutalement sur elle: de même ferai-je, étant à présent enfin parvenu à ces vastes champs de l'air dans lesquels je vais pouvoir aller à mon gré et en toute liberté, errer quelque temps pour ma récréation, me promener dans le monde entier, me hausser jusqu'à ces orbes éthérés et ces sphères célestes, avant de redescendre enfin et retrouver les éléments que j'avais laissés. [...] (si je rencontre en chemin le Juif errant, Élias Artifex ou l'Icaroméniippe de Lucien, ils seront mes guides) [...] », tr. par tr. par B. Hoepffner et C. Goffaux, ds. R. Burton, *Anatomie de la mélancolie*, B. Hoepffner, C. Goffaux et J. Starobinski (éds.), vol. II, Paris, José Corti, 2000, p. 792.

⁸¹⁶ « [...] that is not hard and impenetrable, as *Peripateticks*, hold, transparent, of a *quinta essentia*, but that it is penetrable and soft as the ayre it selfe is, and that the Planets move in it, as *Birds in the Aire*, *Fishes in the Sea*. This they prove by motion of Comets, ant otherwise [...] exploding in the meane time that Element of fire, those fictitious first watry movers, those heavens I mean above the firmament [...] those monstrous Orbes of *Eccentricks* [...] Which howsoever *Ptolomy*, *Alhasen*, *Vitellio*, *Purbachius*, *Maginus*, *Clavius*, and many of their associates stiffely maintaine to be reall orbes, excentricke, concentricke, circles aequant, &c. are absurd and ridiculous. For who is so mad to thinke, that there should be so many circles, like subordinate wheeles in a clock, all impenetrable and hard, as they faine, adde and substract at their pleasure? » R. Burton, *The anatomy...*, *op. cit.*, p. 238; « [...] il n'est pas, comme le soutiennent les péripatéciciens, dur ou impénétrable, transparent, appartenant à la cinquième essence, mais il est aussi pénétrable et mou que l'est l'air lui-même, et les planètes s'y meuvent comme les oiseaux dans l'air et les poissons dans l'eau. Ceci, ils le prouvent à l'aide du mouvement des comètes & par d'autres méthodes [...] détruisant par là même cet élément de feu, ces mobiles premiers aqueux qui n'ont aucune réalité, je veux dire ces cieux au-dessus du firmament [...] ces monstrueux orbes des excentriques [...] Soutenir avec tant de virulence, comme le font Ptolémée, Al-Hazan, Witelo, Peurbach, Magini, Klau et beaucoup de leurs collègues, qu'il s'agit de vrais orbes, excentriques, concentriques, à cercles équants, &c., est cependant absurde et ridicule. Car qui serait assez fou pour imaginer l'existence de tant de cercles, pareils aux rouages secondaires d'une horloge, tous impénétrables et durs, comme ils l'affirment à tort enfin de pouvoir additionner et soustraire selon leur bon plaisir ? » tr. par tr. par B. Hoepffner et C. Goffaux, *op. cit.*, p. 819.

biais du télescope, et à la façon philosophique de Lucien, pour vérifier l'exactitude des modernes théories⁸¹⁷.

Nous avons déjà rappelé l'importance de l'œuvre *The Anatomy of Melancholy* (dans l'édition de 1628) comme source pour Francis Godwin, et souligné aussi son rôle de médiateur parmi l'évêque anglais et les spéculations de Kepler sur la pluralité des mondes.⁸¹⁸

The Man in the Moone commence – on le rappelle – par les voyages « terrestres » de Domingo, des Indes Orientales, à st. Hélène, à Tenerife, pour ensuite poursuivre, tout comme le faisait Burton et, avant lui, Lucien, avec le déplacement aérien, qui grâce à l'absence de l'attraction magnétique de la Terre, a lieu « [...] without the prope or sustentation of any corporall thing other then the ayre, as easily and quietly as a fish in the middle of the water »⁸¹⁹.

Tout en présentant donc une série de voyages à l'allure fantastique et imprévisible, l'évêque choisit, comme il est bien connu, de se détacher d'un genre qui exhibait sa portée fictionnelle et merveilleuse, tels que les œuvres de Lucien ou bien le « romanzo » d'Arioste, tout comme des élévations métaphysiques, ou allégoriques.

Il privilège, en effet, la construction d'un récit qui puisse résulter, suivant les catégories aristotéliennes, « possible », même si invraisemblable, et il exploite ainsi toute une série de techniques (citations de personnages historiques réellement existés ou existants, datations précises, référence à événements contemporains, centralité du

⁸¹⁷ « If the Heavens then be penetrable, as these men deliver [...] it were not amisse in this aeriall progresse, to make wings, and flye up [...] and some new-fangled wits, me thinks, should some time or other finde out: or if that may not be, yet with a *Galilies* glasse, or *Icaro-menippus* wings in Lucian, command the Sphaeres and Heavens, and see what is done amongst them. », *Ibid.*, p. 238; « Si donc, comme ces hommes l'avacent, les cieus sont pénétrables [...] il serait tout à fait à propos, au cours de mon expédition aérienne, de me construire des ailes et de m'envoler là-haut [...] et j'ai bien l'impression que certains beaux esprits amoureux de la nouveauté devraient un jour ou l'autre s'en occuper: ou bien, si cela est impossible, en m'aidant toutefois de la lunette de Galilée ou des ailes que Lucien donne à Ménippe, dominer les sphères et le cieus, & voir ce qui s'y passe. », tr. par B. Hoepffner et C. Goffaux, *op. cit.*, p. 820.

⁸¹⁸ Voir *supra*, première partie, et W. Poole, *The origin of...*, *op. cit.*, et l'introduction à son édition de *The Man in the Moone*, *op. cit.*

⁸¹⁹ « [...] sans avoir autre soustien materiel que l'air, ces oyseaux s'y peussent tenir, avec autant d'aise et de repos, que le poisson dans l'eau, quand elle est calme [...] », *Godwin*, p. 48-49. Comme dans la première partie, on adopte comme référence pour les citations l'édition F. Godwin, *The Man in the Moon/L'homme dans la lune*, éd. bilingue, A. Amartin (éd.), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1984, désignée comme « *Godwin* », en tant qu'elle présente déjà la traduction en français, par Badouin (traduction pas toujours correcte, mais intéressante).

témoignage visuel) bien étudiée par les chercheurs⁸²⁰, communes aux récits de voyages, mais aussi à certaine historiographie de l'époque, ou aux compte-rendu des observations scientifiques⁸²¹.

Déjà, la préface au texte joue, comme il est bien connu, sur le statut du texte et sur la frontière entre réalité et fiction : Godwin se présente (sous le pseudonyme E. M.) comme le « traducteur » d'une hypothétique œuvre espagnole, en faisant recours à la stratégie topique du retrouvaille d'un manuscrit, et suggérant donc un statut autobiographique du texte, sans nier, toutefois, son aspect fictif, et en établissant ainsi un pacte de lecture complexe et ambigu⁸²². On verra comme cette ambiguïté reviendra à plusieurs niveaux, et avec quelles conséquences.

Dans ce contexte, pour ne pas infirmer la « possibilité » des contenus présentés, il fallait aussi trouver un héros adapté, ingénieux et poussé par des fortes – et, surtout, crédibles – finalités à construire une machine destinée à l'emmenner dans les cieux.

En effet, comme dans le cas de Burton, le seul fil rouge garantissant une unité aux différents déplacements de Domingo semble être le protagoniste : c'est pourquoi, la question de sa connotation, de son statut et de la focalisation deviendront centrales.

Dès l'incipit intervient la superposition, géniale, d'un autre genre connaissant un grand succès à l'époque : le genre picaresque.

Voilà alors les premières phrases de *The Man in the Moone*:

IT is well enough and sufficiently knowne to all the countries of Andalusia, that I Domingo Gonsales, was borne of Noble parentage, and that in the renowned City of Sivill, to wit in the yeare 1552. My Fathers name being Therranao Gonsales, (that was neere kinsman by the mothers side unto Don Pedro Sanchez that worthy Count of Almenara,) and as for my Mother, she was the daughter of the Reverend and famous Lawyer, Otho Perez de Salaveda, Governour of Barcellona, and Corrigidor of Biscaia [...] ⁸²³

⁸²⁰ Voir p.e. M.C. Pioffet, *Godwin et Cyrano...*, *op. cit.* et notamment F. A. Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*, p. 131 suivantes, pour les catégories de « possible meme si invraisemblable » et « impossible vraisemblable ».

⁸²¹ On remarque à ce propos l'influence de l'historiographie telle que pratiquée par l'ami de Godwin, William Camden. À ce propos, voir R. Mayer, *History and the Early English Novel : Matters of Fact from Bacon to Defoe*, Cambridge University Press, 2004, p. 113 suivantes. Sur l'importance des "matters of fact" dans le discours anglais de l'époque, voir p.e. B. J. Shapiro, *A Culture of Fact: England, 1550-1720*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2000.

⁸²² « THOU hast here an essay of Fancy, where Invention is shewed with Judgment. It was not the Authors intention (I presume) to discourse thee into a beleife of each particular circumstance. », p. 65. Pour des intéressantes remarques sur les préfaces des récits de voyage imaginaires, voir J.-M. Racault, « Les jeux de la vérité et du mensonge dans les préfaces des récits de voyages imaginaires à la fin de l'Age classique (1676-1726) », ds. *Métamorphoses du récit de voyage*, F. Moreau (éd.), Paris/Genève, Champion Slatkine, 1986, p. 82-109.

⁸²³ « Toute l'Andalousie connoist mon nom; et sçait que je suis DOMINIQUE GONZALES, Gentilhomme de Seville, Ville des plus celebres d'Espagne, où je nasquis, l'an 1552. Mon Père

Les chercheurs⁸²⁴ ont souligné son étroite ressemblance avec l'incipit de *Lazarillo de Tormes*, la première célèbre œuvre picaresque⁸²⁵, traduite en anglais en 1576, réimprimée en 1596 et 1624, et connaissant une vaste diffusion⁸²⁶ : « Your worship shall understand before all things that my name is Lazaro de Tormes son of Thome Gonsales, Antona Petes native of Tessiares, a village neere Salamanka [...] »⁸²⁷

Si déjà les deux textes sont autodiégétiques, écrits à la première personne, ensuite ils débutent tous deux avec la généalogie détaillée du protagoniste (évidemment, un espagnol), qui déclare son nom et celui de ses parents, avant de poursuivre dans son histoire et dans le récit de ses périples. En plus, Lazaro de Tormes est fils de « Tomé Gonzàlez » (presque le même nom de Domingo) et est originaire de Salamanca, ville où Domingo mène ses études, avant de les abandonner.

On remarque toutefois, d'emblée, que le ton est bien différent : Domingo n'hésite pas à mettre en relief l'importance de sa famille, sa noblesse et ses liens avec des personnes honorables, en soulignant qu'il faut à peine les évoquer, tellement ils sont connus dans toute l'Andalousie ; tandis que le pauvre Lazarillo termine bientôt les généralités de ses parents, pour poursuivre avec le récit de sa naissance dans un fleuve.

Les chercheurs⁸²⁸ ont tendance alors à souligner la distance présente parmi le héros et les véritables *picaros*, en considérant ses nobles origines, évoquées tout au long du récit, et son sentiment de supériorité par rapport aux autres classes sociales. Par

s'appelloit Therand Gonzales, qui du costé maternel avoit l'honneur d'appartenir de fort près à Dom Pedro Sanchez, ce valeureux Comte d'Almenare, si glorieux pour ses memorables faits d'armes. Quant à ma Mere, elle estoit fille du fameux Jurisconsulte Otho Perez de Sallaveda, Gouverneur de Barcelonne, et President de Biscaye. », *Godwin*, p. 14-15.

⁸²⁴ Voir notamment W. Poole, dans l'introduction de son édition de *The Man in the Moone*, *cit.*, p. 28. Pour les liens entre *The Man in the Moone* et le genre picaresque, voir aussi Copeland, Thomas, « Francis Godwin's *The Man in the Moone: A Picaresque Satire* », *Extrapolation*, 16, 1974, 156-63 ; et surtout M.-C. Pioffet, « Godwin et Cyrano: deux conceptions du voyage », *Dalhousie French Studies*, 39-40, 1997.

⁸²⁵ Sur l'appartenance de cette œuvre au picaresque, voir p.e. F. Rico, *Il romanzo picaresco e il punto di vista*, A. Gargano (éd.), Milano, Mondadori, 2001.

⁸²⁶ Sur la diffusion et l'influence du picaresque en Angleterre, voir p.e. P. Salzman, *English Prose Fiction 1558-1700. A critical history*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 207 suivantes. Sur les stratégies de crédibilité mises en place par les premiers récits picaresques anglais, tel que *The Unfortunate Traveller* de Thomas Nashe (1594), voir p.e. R. Mayer, *History and the Early English Novel : Matters of Fact from Bacon to Defoe*, Cambridge University Press, 2004, p. 147 suivantes.

⁸²⁷ [D. Hurtado de Mendoza?], *The Pleasant Historie of Lazarillo de Tormes a Spaniarde, wherein is contened his marveilous deeds and life. With the Strange adventures happenend to him in the service of sundry maisters*, D. Rowland (tr.), London, Abell Jeffes, 1596, p. 4.

⁸²⁸ W. Poole : « [...] Nonetheless, these similarities prove to be short lived. [...] Gonsales, despite his fortunes, is a real nobleman, and he never lets the reader forget it. », introduction à *The Man in the Moone*, *op. cit.*, p. 28. Voir également M.-C. Pioffet, *Godwin et Cyrano...*, *op. cit.*, p. 49 ou l'introduction de G. Silvani, ds. F. Godwin, *L'uomo sulla Luna*, G. Silvani (éd), Ravenna, Longo editore, 1995.

ailleurs, lorsque le récit avance, en relatant les sensationnelles découvertes de notre héros et sa permanence dans la lune, il semble s'éloigner de plus en plus de ce genre, pour se rapprocher à d'autres, dont, notamment, l'utopie.

À notre avis, toutefois, la situation est plus complexe et mérite d'être approfondie, ce qui nous permettra de proposer quelques réflexions ultérieures à propos de la réélaboration, de la part de Godwin, de différents codes génériques.

On croit, en effet, que le personnage Domingo soit véritablement pris, dès le début jusqu'à la fin, entre deux dimensions perçues comme contradictoires, « noble » et *picaro* en même temps, sans que l'une arrive véritablement à effacer l'autre et à s'imposer. Il nous semble que cette caractérisation, établie en ouverture, conditionne l'interprétation de tout le récit, et l'horizon d'attente, dans un équilibre délicat entre différents codes génériques. Quel serait le but d'une telle stratégie ?

Cette coprésence entre noblesse (avec un clin d'œil aux aventures et personnages des romans chevaleresque) et attitude d'un *picaro* ne peut que donner vie d'emblée à des situations comiques : en effet Domingo est cible, dès le début, d'une constante ironie.⁸²⁹

Ceci n'arrive pas à miner complètement la crédibilité des découvertes du protagoniste, qui restent « possibles », grâce à une série de stratégies visant, comme on l'a dit, à augmenter la vraisemblance de la narration, mais elle obtient plutôt des autres effets, qu'on aura lieu d'approfondir.

Enfin si Godwin, comme des nombreux contemporains anglais⁸³⁰, ne se lance pas dans des *distinguo* d'ordre théorique sur les genres, on peut analyser ses choix pour comprendre le rapport de *The Man in the Moone* avec les différentes formes de « roman » de son époque et, question reliée, avec une conception de la découverte scientifique bien déterminée.

Pour entrer dans l'analyse du texte, on voit, d'abord, que le choix initial de partir, qui cause les premières péripéties du protagoniste, est déterminé chez Domingo par son

⁸²⁹ Ironie visant, en plus, les espagnols en général, et leur prétention, caractéristique qu'on considérerait étroitement reliée à cette nationalité : voir à ce propos aussi les considérations de notre première partie. Sur la transformation « satirique » du genre picaresque en Angleterre, finissant pour laisser un peu de côté la dimension de critique éthique et sociale, voir Paul Salzman, *English Prose Fiction...*, *op. cit.*

⁸³⁰ À ce propos, voir p.e. les constatations de A. Montandon, *Le Roman au XVIII^e siècle en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 39 suivantes : « critiques et écrivains anglais se livrent peu à la théorie, préférant démontrer de manière plus pragmatique la marche en marchant.[...] »

désir d' « aventure », et par l'ambition de démontrer sa valeur en combattant à Antwerp contre les Provinces Unies, comme un véritable chevalier.

Le protagoniste, en quittant Salamanque, décide d'emblée de vendre « [...] my Bookes and Bedding, with such other stuffe as I had, which happily yeelded me some 30 duckats and borrowed of my Fathers friends some 20 more [...] »⁸³¹, pour s'acheter un cheval et voyager d'une façon meilleure et plus rapide que celle normalement employée par les jeunes gentilshommes, ce qu'il n'hésite pas à souligner : « [...] I bought mee a little nagge with wich I travailed more thriftily than young Gentlemen are wont ordinarily to doe [...] »⁸³².

Toutefois, les choses ne se déroulent pas comme le héros l'avait imaginé.

Même avant d'arriver à Antwerp, Domingo se fait voler, d'une façon qui résulte, aux yeux du lecteur, très comique, tout le revenu, et même le cheval et tout le reste, par des mendiants.

Pour récupérer de quoi vivre, Domingo s'adapte alors rapidement à la réalité qui l'entoure, en se conduisant de façon pas toujours honorable, tout comme le faisaient les *picaros*, ce qui évidemment fait contraste, de façon très comique, avec sa vanité.

Ainsi, il est obligé (« [...] through want and necessitie⁸³³) à entrer au service d'un Maréchal (pratique habituelle dans le genre picaresque), mais il tient à préciser qu'il envoyait surtout des lettres, même si ses ennemis « gave it out to my disgrace that I was his horse-keepers boy »⁸³⁴.

Ainsi, la voix énonciative, proposant le point de vue des « ennemis », perd son autorité, et s'institue un décalage par rapport au plan du récit. Le résultat est une distanciation critique du lecteur, mais en même temps, par le fait que ce point de vue soit toujours filtré par le regard de Domingo, en résulte une centralité et un renforcement du mécanisme de focalisation interne, ce qui rappelle de près le *Lazarillo*⁸³⁵. « In the time of

⁸³¹ « [...] si bien que de mes livres que je vendis, de la garniture de ma chambre, et de quelques autres hardes qui m'estoient restées, ayant tiré de bonne fortune environ trente ducats, je trouvay moyen d'y en adjoûter encore vingt, que queques amis de mon Père me presterent. », *Godwin*, p. 14-15.

⁸³² « [...] D'une partie de cette somme, je m'achetay un Bidet ; avec lequel le bon-heur voulut que je voyageasse plus utilement que nos jeunes Gentilshommes n'ont accoustumé de faire. », *Godwin*, p. 14-15.

⁸³³ « [...] la necessité, qui n'a point de loy, me conseilla [...] », *Godwin*, p. 14-15.

⁸³⁴ « [...] et n'en desplaise à mes Ennemis, qui publierent depuis à mon grand desavantage, que j'estois vallet de son Pallefrenier. », *Godwin*, p. 14-17.

⁸³⁵ Voir F. Rico, *Il romanzo picaresco e il punto di vista*, A. Gargano (éd.), Milano, Mondadori, 2001, ou, sur la reprise des stratégies énonciatives du picaresque par les auteurs anglais, M. McKeon, *The Origins of the English Novel, 1600-1740*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1987, p. 96 suivantes.

warre, if upon necessitie I now and then dressed mine owne Horse, it ought not to be cast in my teeth, seeing I hold it the part of a Gentleman, for setting forward the service of his Prince, to submit himselfe unto the vilest office. »⁸³⁶

Si alors on prend en considération ce début de l'œuvre, on remarque que le héros, déformant la réalité par ses nobles illusions, jusqu'à tomber dans des situations forcément comiques, nous rappelle de près une figure célèbre de l'époque, c'est-à-dire le Don Quichotte de Cervantès, l'« ingénieux *hidalgo* »: cette-ci fut, en effet, dans quelques cas, la réception, en Angleterre, de l'œuvre.⁸³⁷ L'œuvre de Cervantès, en effet, avait été bientôt traduite en Angleterre (1612 et 1620)⁸³⁸, et il est probable que notre évêque, lecteur de tout genre d'œuvre contemporaine, la connaissait.

Déjà, la stratégie de l'œuvre « trouvée » par le traducteur nous rappelle quelques parts le « manuscrit » de Cervantès, et ensuite le contraste parmi les illusions du protagoniste et la sombre et pauvre réalité ne pouvait qu'évoquer cette œuvre, avec une distorsion semblable des « romans » chevaleresques. Toutefois, il y a aussi des importantes différences à noter : Domingo ne donne aucune importance aux livres (qu'il vend immédiatement pour voyager de façon confortable), et sa conception de « noblesse » est tout à fait différente, beaucoup plus arrogante et moins idéaliste.

Le petit espagnol n'est pas intéressé à émuler des modèles vertueux inspirés par la littérature (et donc on ne pourrait pas considérer *The Man in the Moone* comme un « antiroman », opérant au niveau métadiégétique)⁸³⁹, mais seulement à voir reconnu son « status » (fondé en bonne partie, et de façon hypocrite, sur l'argent !) par ses « paires », sans s'arrêter sur les moyens pour obtenir ce résultat. La présence et l'importance de l'argent, renvoyant directement au genre picaresque, est toujours soulignée dans l'œuvre, de façon très précise : par la vente des livres il avait obtenu « 30 ducats, et emprunté autres 20 ».

⁸³⁶ « Que si quelquefois, en temps de guerre, et en cas de nécessité, je pensois moy-mesme mon cheval, ce n'est pas chose, à mon advis, que l'on doive m'imputer à blasme : Au contraire, j'en suis d'autant plus à louer, que le devoir d'un vray Cavallier, est, ce me semble, de ne point negliger les moindres offices, quand il y va du service de son Maistre. », *Godwin*, p. 16-17.

⁸³⁷ Lady Brilliana Harley écrivait, en 1638 : "I thanke you for the Man in the Moune, I had h[e]ard of the booke, but not seene it; by as much as I have looke vpon, I find it is some kine to Donqueshot.", *Letters of the Lady Brilliana Harley*, Thomas Taylor Lewis (éd.), London, Camden Society, 1854, no. 14, citée par W. Poole, *The Man in the Moone*, *op. cit.*, p. 27.

⁸³⁸ Voir A. Montandon, *Le roman...*, *op. cit.*, p. 481 suivantes.

⁸³⁹ Sur les types de relations hypertextuelles, voir G. Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982.

Lorsque, à la suite du Maréchal, Domingo combat contre les armées du prince d'Orange, il tue un homme qui lui avait demandé grès – ce qu'il refuse de faire en considérant la haute stature de ceci comparée à la sienne (!) – et profite même pour lui voler toutes ses possessions (pour la valeur de 200 ducats), sans aucun scrupule :

I rifled him of a chaine, monie, and other things to the value of 200 ducats: no sooner was that money in my purse, but I began to resume the remembrance of my nobilitie, and giving unto Mounsieur Cossey the *Besa Los Manos*, I got my selfe imediately unto the Dukes court, where were divers of my kindred, that (now they saw my purse full of good Crownes) were ready enough to take knowledge of mee [...]⁸⁴⁰

La dévalorisation et la subversion des principes de la « noblesse », qu'ici est seulement une surface hypocrite, sont immédiatement évidents, tout comme le sarcasme envers le personnage de Domingo.

Alors, finalement, la figure de ce héros est très lointaine de celle d'un Don Quichotte, d'un ingénu rêveur inspiré par la littérature, se heurtant à la réalité non-romanesque, pour rassembler, plutôt, à un malin prétentieux, se faisant parfois étouffer par ses propres ambitions de mégalomanie : ainsi, la « vraisemblance » de l'œuvre est évidemment bien majeure, en s'appuyant sur les stratégies du picaresque, mais l'identification, ou la compassion, de la part du lecteur (anglais, en plus !) est impossible.

La poursuite du récit voit la progressive amélioration de la condition du héros, grâce à une série de stratégies mises en place (« I will say nothing of my owne industry, wherein I was not wanting to my selfe »⁸⁴¹) : il revient à la maison avec « 3000 ducats ». Cette partie du récit ne présente pas des événements particulièrement significatifs (sauf le mariage obligé avec la fille d'un riche marchand). Le successif enchaînement décisif d'actions démarre encore une fois par ce mélange « d'honneur » chevaleresque et successive perte de l'argent qui avait comporté les premières aventures, et qui semble caractéristique de ce personnage.

⁸⁴⁰ « [...] Je lui ostay donc avec la vie, une grosse chaisne d'or, quantité d'argent, et plusieurs autres bonnes nippes, le tout valant bien trois cens ducats. Ma bourse enflée de ce butin, m'enfla tout aussitost le courage ; et fit, que me souvenant de mon antique noblesse, je me détachay du service de Monsieur de Cossé, lequel je payay d'un Bazo las manos. L'ambition me donna des aisles, pour m'en aller à la Cour du Duc, où j'avois plusieurs de mes parens. L'esclat de mon or leur resjouyt la veue ; et en suite du favorable accueil qu'ils me firent [...] », *Godwin*, p. 16-17. Dans la traduction de Badouin, le sarcasme est moins net est efficace.

⁸⁴¹ « [...] que par ma propre industrie, naturellement portée à n'oublier pas mes interests. », *Godwin*, p. 18-19.

En effet à ce stade Domingo, provoqué par un homme, Pedro Delgades, le défi à duel et arrive à le tuer, en s'échappant ensuite à Lisbonne pour éviter la loi. Toutefois, il finit victime d'un chantage, de la part d'un puissant ami de l'assassiné.

Ainsi le héros, ayant femme et deux enfants et ne pouvant pas payer ses dettes (1000 ducats), est obligé à prendre la mer comme marchand dans la Compagnie des Indes Orientales, pour gagner de l'argent. Il obtient un bon succès, en considérant qu'il pourrait vendre les pierres précieuses qu'il a acheté pour une valeur « de dix à un » : « In the Indies I prospered exceeding well, bestowing my stocke in Iewells , namely, for the most part in Diamonds, Emeraulds , and great Pearle ; of which I had such peniworths, as my stocke being safely returned into Spaine, I (so I heard it was) must needs yeeld ten for one. »⁸⁴²

Les voyages marins du protagoniste sont donc déterminés seulement par cette nécessité, et certainement non pas par la curiosité de voir des nouveaux mondes comme le protagoniste de l'*Histoire Véritable*, ou réaliser quelques nobles entreprises. Le voyageur a désormais perdu toute son aura héroïque, mais, de façon très ironique, il essaiera de la regagner bientôt, lorsqu'il s'agira de présenter son voyage lunaire.

Au niveau du récit des déplacements terrestres, au genre picaresque se superpose évidemment celui du récit de voyage, comme on l'a souligné ailleurs, fondé notamment sur les œuvres de Hakluyt, Linschoten etc. : Salzman aussi rappelle que les deux genres se contaminaient souvent dans la production littéraire anglaise de l'époque⁸⁴³.

Dans la suite, même l'arrêt de Domingo dans l'île de st. Hélène (à cause de la maladie du protagoniste) témoigne d'une approche tout à fait « pragmatique » de la part du protagoniste à la situation : l'espagnol n'hésite pas à prendre en considération l'« utilité » de cette île⁸⁴⁴, et est bientôt obligé à trouver des nouvelles ruses pour survivre.

En effet, l'invention qui permettra à Domingo de rejoindre, par hasard, la Lune, a lieu en répondant encore une fois à une nécessité primaire du protagoniste, qui se trouve dans une île déserte avec la seule compagnie d'un nègre : pour survivre, il fallait que les

⁸⁴² « Durant mon séjour aux Indes, j'employay ce que j'avois d'argent en bijoux de toutes sortes, principalement en esmeraudes, en diamants, et en grosses perles : Je les avois à si bon marché, que le trafic ne m'en pouvoit estre que trs-profitable ; si bien que le tout ensemble estant arrivé à bon port en Espagne, me rapporta de gain dix pour un, du moins on me le fit ainsi entendre. », *Godwin*, p. 22-23.

⁸⁴³ Voir Salzman, *English Prose Fiction...*, *op. cit.*

⁸⁴⁴ On rappelle la nette contamination du lieu « utopique » avec un espace construit par l'homme, relié aux intérêts commerciaux et aux possessions coloniales, et l'incitation de Domingo à conquérir ce lieu, comme on l'a souligné dans notre première partie. Voir *supra*.

deux se placent dans deux coins éloignés de l'île, chacun essayant de chasser avec ses moyens, et invitant l'autre à manger avec lui seulement si la chasse avait été fructueuse.

Comme on a eu lieu de le remarquer, la communication entre les deux avait lieu par le biais de ces messages cryptés, qui étaient d'abord la fumée et les signaux lumineux, pour devenir, ensuite, les *Gansas*.

Ainsi, il semble que les caractéristiques d'astuce et d'ingéniosité aient été fondamentale pour la réussite du projet de Domingo, et pour lui permettre de réaliser une machine apte à transporter un homme ; tout comme les conditions désespérées de nécessité dans lesquelles il se trouvait.

Tout cela contribue, finalement, à rendre le récit crédible (ou du moins, « possible ») aux yeux du lecteur, en adjoignant une dimension « expérimentale » à celle d'une condition, au départ, de nécessité.

Ainsi, il nous intéresse de souligner que, à ce niveau, Godwin réaliserait effectivement le lien fondamental entre genre picaresque et science expérimentale, qui se trouvent ainsi associés en conférant un certain degré de crédibilité au récit.

Après avoir réussi à voler par le biais de sa machine, Domingo nous fait part de son désir de gloire et honneur, comme si cette motivation avait toujours été la principale raison à la base de toutes ces choix.

Le héros, maintenant, désire seulement revenir en Espagne pour faire connaître au monde son incroyable invention, en se comparant aux navigateurs, évidemment à son propre avantage : « [...] for I hold it farre more honour to have been the first flying man, then to bee another Neptune that first adventured to sayle upon the Sea ».⁸⁴⁵

Pour rejoindre cet objectif (la nature de *picaro* revient toujours), il n'hésite même pas à tricher : lorsqu'il s'aperçoit que, peut-être, le nègre aurait sa même ambition, « not seeming to take notice of the marke hee aymed at »⁸⁴⁶, il lui raconte qu'à son avis les *Gansas* pourraient emmener avec elles seulement une personne très légère, et donc seulement soi-même. Encore une foi, la distanciation critique du lecteur ne peut qu'augmenter, tout en reconnaissant la ruse du protagoniste.

⁸⁴⁵ « [...] car j'estime cette invention de voler incomparablement plus glorieuse pour moy, que ne fut à Neptune celle de fendre les vagues de l'Océan, sur lesquelles il se hazarda le premier. », *Godwin*, p. 32-35.

⁸⁴⁶ « Feignant donc de n'imputer point à blâme un desir si temeraire de Diego [...] », *Ibid.*, p. 34-35.

Après quelques autres péripéties a lieu le vol, tout à fait inattendu, vers la Lune : il est intéressant de songer que ce départ a lieu non pas de st. Hélène, mais de Tenerife, donc une des anciennes « Iles Chanceuses », désormais démythisées, mais qui apparemment restent encore une fois lieu privilégié de médiation parmi les découvertes géographiques et célestes des « nouveaux mondes ».

Les chercheurs⁸⁴⁷ ont remarqué comme, à partir de là, le récit abandonnerait complètement le genre picaresque. Pendant le voyage, Domingo oublie même d'avoir faim ou soif, et se dédie complètement à l'observation et à la confirmation des modernes théories astronomiques, fondées notamment sur Gilbert et Burton.

Ensuite, arrivé dans la Lune, l'espagnol ne devra plus trouver des solutions pour survivre, mais sera bien accueilli et pourra se dédier à la découverte de cette planète, encore une fois en accord avec l'astronomie moderne, et de ses habitants.

Dans la description de ceux-ci et de leurs coutumes supérieures et pacifiques, le genre de l'œuvre vire ensuite décidément vers l'utopie⁸⁴⁸, ce qui se poursuit, en partie, aussi dans le récit de l'atterrissage en Chine, autre territoire très civilisé.

Si en effet le récit s'envole vers un genre tout à fait différent, et s'il est vrai que « [...] the temptation to commodify the life of the other world [...] is undermined by the technical impossibility of exploiting the resources of another planet [...] »⁸⁴⁹ on croit que la caractérisation du héros, et les stratégies narratives employées dans la première partie, gardent encore une importance spécifique.

En premier lieu, le point de vue « concrète » et pragmatique, typique d'un (noble ?) marchand désintéressé aux livres, et la centralité de la focalisation interne qui a été établie jusqu'ici, sont précisément ce qui confère crédibilité aussi aux observations astronomiques que Domingo accomplit pendant son voyage sidéral, en reniant les vaines

⁸⁴⁷ Voir notamment M.-C. Pioffet, *Godwin et Cyrano...*, *op. cit.*, mais aussi W. Poole, introduction à F. Godwin, *The Man in the Moone*, *op. cit.*, et F.A. Touati, *Cosmopoétique*, *op. cit.*

⁸⁴⁸ Sur les liens de *The Man in the Moone* avec l'utopie, voir p.e. G. Silvani, ds. F. Godwin, *L'uomo sulla Luna*, G. Silvani (éd), M. C. Vino (tr.), Ravenna, Longo Editore, 1995; M. B. Campbell, *Wonder and Science. Imagining Worlds in Early Modern Europe*, New York, Cornell University Press, 1999, p. 152; ou S. Hutton., « *The Man in the Moone and the New Astronomy: Godwin, Gilbert, Kepler* », ds. *Etudes Epistémè*, n° 6 (2004), p. 1-11.

⁸⁴⁹ M. B. Campbell, *Wonder and Science. Imagining Worlds in Early Modern Europe*, New York, Cornell University Press, 1999, p. 158.

opinions des philosophes, et vérifiant, comme le relève Ait-Touati⁸⁵⁰, les affirmations de la nouvelle astronomie par l' « expérience »⁸⁵¹.

Ainsi, Domingo n'arrête pas de souligner l'importance de son témoignage visuel, en évoquant le principe de l'autopsie⁸⁵², tout comme de tenir des propos méprisants de ce genre contre les théories livresques : « [...] Philosophers and Mathematicians I would should now confesse the wilfulness of their owne blindness. »⁸⁵³

Si la primauté du témoignage est topique déjà dans l'*Icaromenippe* de Lucien – où l'on se moque des théories abstraites des philosophes avec des tons semblables à ceux adoptés par Domingo⁸⁵⁴ – le fait que, maintenant, le vol soit concevable avec les moyens de la science contemporaine, et que le ciel ait été observé, confère une tout autre épaisseur à ces propos.⁸⁵⁵

En deuxième lieu, il faut relever que, dès le début, la voix du narrateur ayant presque terminé ses périple, outre à exprimer un désir de faire connaître ses découvertes et d'en recevoir gloire et honneur comme le noble « découvreur des nouveaux

⁸⁵⁰ « Avec Godwin [...] la voix narrative est celle du voyageur lui-même, empruntant en cela le système énonciatif du roman picaresque. Il n'y a plus de séparation, dès lors, entre l'expérience du vol et le commentaire de cette expérience. », F. A. Touati, *Cosmopoétique*, *op. cit.*, p. 131.

⁸⁵¹ Cette dimension « pragmatique » et empiriste, comme il est bien connu, était fondamentale dans la conception de la philosophie naturelle et de l'astronomie diffusée en Angleterre. Voir p.e. Russell, John, L., « The Copernican system in Great Britain » in *The Reception of Copernicus' Heliocentric Theory*, Proceedings of a symposium organised by the Nicolas Copernicus Committee of the international union of the history of science, J. Dobrzycki (éd.), Dordrecht/Boston, Reidel, 1972, p. 189-221.

⁸⁵² Comme le relève Touati, qui souligne la primauté des sens sur le savoir livresque, « On compte sept occurrences de « mine eyes » dans le passage du vol lunaire, et dans l'adresse au lecteur, Domingo est présenté comme « little eye-witness ». », *op. cit.* p. 128.

⁸⁵³ « Je voudrais bien maintenant que tous les Mathematiciens et les Philosophes m'advouassent leur obstination, et leur aveuglement. », *Godwin*, p. 54-55.

⁸⁵⁴ On songe p.e. à : « Oh mon cher ami, tu rirais bien, si tu connaissais leur forfanterie et le charlatanisme de leurs discours. Ils ont toujours vécu sur la terre. Ils ne sont pas plus élevés que nous qui rampons sur le sol. Leur vue n'est pas plus perçante que celle de leur voisin. La plupart même n'y voient goutte, soit vieillesse, soit infirmité, et cependant ils assurent qu'ils aperçoivent distinctement les bornes des cieux. Ils mesurent le soleil, marchent dans les espaces qui sont au-dessus de la lune, et, comme s'ils arrivaient des étoiles, ils en décrivent la grandeur et la forme. Souvent, si on le leur demandait, ils ne pourraient pas dire au juste combien il y a de stades de Mégare à Athènes, mais ils savent positivement de combien de coudées est l'espace qui sépare la lune du soleil. Ils mesurent la hauteur de l'air, les profondeurs de l'Océan, les circonférences de la terre, tracent des cercles, dessinent des triangles sur des carrés, avec je ne sais combien de sphères, et mesurent, ma foi, le ciel lui-même. » ; Lucien, *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, trad. Eugène Talbot, Hachette, Paris, 1912, § 6.

⁸⁵⁵ Selon certains chercheurs, comme R. Menzies, l'ironie dont Domingo est cible, déstabilisant potentiellement ses affirmations, permettrait à Godwin de se prononcer sur des arguments astronomiques délicats à travers une précieuse « couverture ». Voir R. Menzies, « The Bishop and the Braggart: truth and fiction in Francis Godwin's *The Man in the Moone* », ds. *Représentations*, Hors série 3, novembre 2009, p. 1-11. Ceci est possible, mais on croit que la distanciation comique sert surtout à augmenter la distanciation critique du lecteur, en stimulant son désir de compétition, comme on va l'expliquer.

mondes »⁸⁵⁶, suggère toujours aussi l'« utilité » pratique que, à son avis, ces connaissances auront pour sa patrie⁸⁵⁷, en relisant son récit à travers cette perspective future :

[...] it hath proved a meanes of eternizing my name for ever with all Posteritie, (I verily hope) and to the unspeakable good of all mortall men, that in succeeding ages the world shall have, [...] to give perfect instructions how those admirable devices, and past all credit of possibilitie, which I have light upon, may be imparted unto publique use. You shal then see men to flie from place to place in the ayre; you shall be able, (without moving or travailling of any creature,) to send messages in an instant many Miles off, and receive answer againe immediatly; [...] but that which far surpasseth all the rest, you shall have notice of a new World, of many most rare and incredible secrets of Nature [...] But I must be advised, how I be over-liberall, in publishing these wonderfull mysteries, till the Sages of our State have considered how farre the use of these things may stand with the Policy and good government of our Countrey [...]⁸⁵⁸

Ainsi, la découverte n'est jamais totalement déliée, à notre avis, de son aspect pratique, du « profit » qu'on en peut tirer, en songeant, par exemple, aux moyens de communiquer, dans le futur, avec des telles populations, sinon même à des finalités de colonisation ou plutôt de conversion.⁸⁵⁹

En renvoyant aux considérations de notre première partie, si la Lune maintenant ressemble tellement à la Chine, forteresses d'un savoir inaccessible, peut-être que, avec les justes stratégies, elle pourra se révéler comme l'Amérique, qui « hath since encreast into a vaste plantation »⁸⁶⁰ ?

⁸⁵⁶ Pioffet relève une possible allusion aussi à Colomb, se croyant envoyé par Dieu, même si sa découverte avait été tout à fait hasardeuse, et son voyage motivé d'abord par des intérêts commerciaux. À ce propos, voir aussi les remarques de M.-C. Pioffet, *Godwin et Cyrano...*, *op. cit.*, p. 49.

⁸⁵⁷ On rappelle que les rééditions de l'œuvre à partir de 1686 donnèrent ce genre de lecture, et que dans l'édition Lever 1768 on trouve même une possible continuation du récit : « [...] his safe Arrival in his home Country, where he made his Discoveries to the King of Spain, who held several Cabinet Councils to deliberate on a proper Use to be made of this Discoveries. » F. Godwin, *The strange Voyage...*, *op. cit.*, p. 2.

⁸⁵⁸ « [...] et un vray moyen d'éterniser ma mémoire. La raison est, pource que de là s'est ensuivie une aventure, qui ne doit pas seulement tourner à ma gloire, mais au commun bon-heur de tous les mortels. [...] pour y débiter les grandes choses que j'ay veues; je ne doute point que tous ceux des siecles à venir ne profitent de la connoissance que je leur en donneray. Prenez seulement la peine de lire icy ce que j'en escriis ; et vous trouverez que par des inventions qui surpassent l'humaine créance, j'ay fait des rencontres si favorables, et descouvert de si beaux secrets, qu'il est impossible que le public n'en recueille un grand fruit, s'il en veut user suivant mes instructions. Vous verrez par leur moyen les hommes fendre les airs, et voler sans aisles. Il ne tiendra qu'à vous, sans bouger et sans l'aide de personne, d'envoyer en diligence des Courriers où vous voudrez, et d'en avoir la responce tout à l'heure. [...] Mais ce qui vaut plus que tout le reste, est que par ces mesmes enseignemens vous aurez connoissance d'un nouveau Monde, et de plusieurs rares effets de la Nature [...] », *Godwin*, p. 22-23. Badouin ici, dans sa traduction, coupe le morceau concernant les appréhensions de Domingo à propos de la censure (allusion polémique aux restrictions imposées par Jacques I, et ensuite Charles I, en 1622, 1624 et 1626, soumettant toute publication à l'approbation de l'église).

⁸⁵⁹ Voir *supra* dans notre première partie, ou D. Cressy, « Early Modern Space Travel and the English Man in the Moon », *The American Historical Review*, Vol. 111, No. 4, October 2006, pp. 961-982.

⁸⁶⁰ « [...] ont receu depuis une infinité de nouvelles Colonies », *Godwin*, p. 10-11.

La question qui nous semble alors posée aux lecteurs anglais est : faut-il, enfin, se faire voler toute l'« utilité » et la gloire d'un tel voyage par un espagnol tellement ridicule et méprisable ?

Si le fait que le personnage soit souvent décrié ne toucherait pas vraiment la portée de ses affirmations, il viserait plutôt, à notre avis, sa vanité et ses prétentions, en instaurant une distanciation critique de la part du lecteur.

Cette distanciation se transformera aisément, alors, en rivalité et compétition : la suggestion serait celle de ne pas se faire voler cette occasion, présentée effectivement comme crédible, par le premier *picaro* prétentieux qui sera emporté, malgré lui, dans ces territoires, et qui n'hésitera ensuite à se présenter comme le nouveau Colomb, héros glorieux.

En conclusion, s'il est vrai que, au départ vers la Lune, il y a certainement l'insertion d'autres genres et une mise à côté des topoi du roman picaresque, on ne se trouve pas complètement d'accord avec les chercheurs soulignant leur nette distinction à partir du voyage vers cette planète, ou interprétant tout le parcours de Domingo comme une tentative (échoué) d'élévation du genre humaine de sa misère⁸⁶¹, une fugue et une compensation⁸⁶², ou bien en lisant cette œuvre comme la narration des péripéties de l'« espagnol errant » à travers trois territoires utopiques (st. Hélène, Lune et Chine)⁸⁶³. Le protagoniste, en effet, ne compare jamais entre-elles les différentes réalités qu'il rencontre avec une perspective éthique, qui semble assez étrangère à son personnage, mais semble toujours très intéressé par des « mystérieux » profits à tirer de ses découvertes, et c'est plutôt dans ce sens qu'on voit des liens parmi les territoires qu'il traverse, comme on l'a expliqué dans notre première partie.

Il nous paraît, alors, que les stratégies mises en place au début de l'œuvre déterminent, du moins en partie, la réception du texte et le « pacte » avec le lecteur.

Les stratégies du genre picaresque permettent à Godwin de rendre plus crédible son personnage, en se distanciant nettement des « romanzi » / « romans » chevaleresques, et ainsi de renforcer la crédibilité du récit expérimental et des « observations » astronomiques. Enfin, la « double » connotation de Domingo, distorsion paradoxale des

⁸⁶¹ Voir p.e. T. Copeland, *Francis Godwin...*, *op. cit.*

⁸⁶² M. B. Campbell, « Impossible Voyages: Seventeenth-Century Space Travel and the Impulse of Ethnology », ds. *Literature and History*, Fall 1997, 6, 2, p. 1-17.

⁸⁶³ Voir W. Poole, *op. cit.*, introd.

« ambitions » héroïques, inspirée probablement par les stratégies de Cervantès, ne déstabilise pas la crédibilité des entreprises accomplies mais, finalement, elle pousserait le lecteur à une distanciation critique, dans une conception de la découverte qui vise déjà ses possibles conséquences « pratiques ».

Si, alors, Kepler infléchissait le récit lucianesque par le biais d'une révélation allégorique et prophétique, effaçant toute faillibilité, Godwin, par contre, cueillit pleinement et amplifie le potentiel d'une narration ambiguë à la première personne, en jouant subtilement sur son statut. Le « je » et son point de vue restent, en outre, la seule véritable garantie d'« unité » dans une narration morcelée et digressive, transformant complètement les codes de l'épique.

Enfin Domingo, ce noble *picaro* objet de sarcasme, était probablement le « chevalier » plus apte à rejoindre la Lune moderne, ce nouveau monde à la frontière entre nouvelle science, empirisme, utopie, et colonialisme.

La « formule » de *The Man in the Moone* était réussie : l'œuvre connut un grand et immédiat succès tout autour de l'Europe⁸⁶⁴, en stimulant un grand nombre de réflexions et relectures, orientées parfois vers des finalités tout à fait différentes de celles originelles.

Les États et les Empires de la Lune et du Soleil de Cyrano de Bergerac s'inspirent beaucoup du « précédent » de *The Man in the Moone*⁸⁶⁵, œuvre proposant un récit fascinant, tel que l'ascension d'un homme vers la Lune à travers un espace configuré par l'astronomie et la philosophie moderne. Tout cela pouvait être ultérieurement développé et orienté dans plusieurs directions, inexplorées par Godwin, mais évidentes dans l'esprit d'un libertin érudit.

Ainsi, le français dispose d'un précédent réussi à adopter pour ses voyages interplanétaires, un véritable hypotexte⁸⁶⁶ : s'il n'hésite pas alors à récupérer les thèmes et la structure du récit de *The Man in the Moone*, ainsi que plusieurs éléments spécifiques,

⁸⁶⁴ L'œuvre paraît en France en 1648, 1651, 1654, 1666, 1671, en Allemagne en 1659 et 1660; et en Hollande en 1651, 1666, et 1710. Voir McColley, «The Date of Godwin's "Domingo Gonsales"», ds.

Modern Philology, Vol. 35, No. 1 (Aug., 1937), p. 48.

⁸⁶⁵ Cyrano aurait pu lire, suivant Lachèvre, la traduction de J. Badouin, parue en 1648, ou même, si l'on voulait anticiper la date de composition de la *Lune* (Alcover propose comme datation deux blocs, 1642/1643 et 1648/1649, voir *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. CLIV) l'original anglais, paru en 1638.

⁸⁶⁶ Pour une étude globale des phénomènes de réécriture chez Cyrano, voir notamment G. Armand, *L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. Un voyage dans l'espace du livre*, Paris-Caen, Archives des lettres modernes Minard, 2005. Sur les relations hypertextuelles, on renvoie à G. Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982.

toutefois, il prolonge ce « voyage » vers les conséquences les plus extrêmes, en opérant une intéressante réécriture et distorsion, qui finissent par transformer complètement le « genre » de l'œuvre.

On reprendra, d'abord, quelques-uns des éléments communs aux deux œuvres, pour ensuite examiner l'opération mise en acte par Cyrano : on essaiera d'approfondir et nuancer les analyses déjà réalisées à ce propos par les chercheurs⁸⁶⁷. Si les œuvres de Cyrano sont souvent étudiées comme un « tout », on trouvera pourtant opératif d'employer aussi quelques distinctions parmi les deux volets, étant donné que leurs procédés narratifs, et leurs rapports aux sources, sont parfois différents⁸⁶⁸ : comme dans la première partie, on s'arrêtera surtout sur la *Lune*, pour faire quelques remarques sur le *Soleil* plus loin, en guise de comparaison.

On voit d'abord qu'il s'agit, dans les deux cas (*The Man in the Moone* et la *Lune*, mais aussi le *Soleil*), de récits autodiégétiques, dans lesquels le protagoniste raconte ses propres voyages.

La première destination des deux voyages est une autre terre (les Indes, Sainte-Hélène et Tenerife pour Domingo ; l'Amérique pour Dyrcona)⁸⁶⁹, pour ensuite passer à l'exploration du ciel, par le biais d'une machine ingénieuse inventée par le protagoniste, permettant son élévation. Ensuite, pendant les voyages célestes, et Dyrcona et Domingo peuvent expérimenter – bien que par des voies différentes – la rotation de la Terre, et l'existence d'une force d'attraction magnétique qui provient de notre planète. Les deux arrivent bien dans la Lune, confirmant l'hypothèse des philosophes modernes selon laquelle il s'agit d'un autre Monde habité ; ils rencontrent les habitants, plus grands que ceux de la Terre, et peuvent se confronter à eux au sujet de plusieurs questions. Ici, dans le récit de Cyrano, habitent aussi des démons ; pendant le voyage entre la Terre et la Lune Domingo lui aussi avait fait la rencontre de quelques esprits.

⁸⁶⁷ Voir notamment H. W. Lawton, « Bishop Godwin's Man in the Moone », ds. *The Review of English Studies*, Vol. 7, No. 25, Jan., 1931, pp. 23-55; P. Cornelius, « Francis Godwin's The Man in the Moone and its influence : John Wilkins and Andreas Muller ; Cyrano de Bergerac's voyage to the moon », ds. *Languages in Seventeenth and Early Eighteenth-Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965, p. 40-64; M.-C. Pioffet, *op. cit.*; M. B. Campbell, « Impossible Voyages: Seventeenth-Century Space Travel and the Impulse of Ethnology », ds. *Literature and History*, Fall 1997, 6, 2, p. 1-17 et récemment F. Aït-Touati, *Cosmopoétique, op. cit.*

⁸⁶⁸ On rappelle, en plus, que nous ne possédons pas de manuscrit pour la deuxième œuvre, ce qui empêche de connaître les possibles rajoutes, modifications ou censures apportées au texte, tandis que pour la première il a été possible d'établir une édition critique. Dorénavant, lorsqu'on voudra distinguer les deux, on les appellera *Lune* et *Soleil*, pour simplifier. L'édition de référence sera toujours celle de M. Alcover.

⁸⁶⁹ Comme dans la première partie, on appellera par commodité le protagoniste par ce prénom, bien qu'il apparaisse seulement dans le *Soleil*.

Les Grands de la Lune de Cyrano, c'est-à-dire les philosophes, emploient pour communiquer une langue tonale/musicale, qui rappelle de près celle des créatures imaginées par Godwin, et en général ils ont des coutumes ou exposent des réflexions que souvent Dyrcona trouve intéressantes, ou perçoit comme supérieurs à celles des terrestres. Enfin, les deux protagonistes, dans le voyage de retour, tombent dans un pays qui n'est pas celui dont ils sont partis : il s'agit de la Chine pour Domingo (où il est accusé d'être un magicien, comme Dyrcona l'avait été en Amérique), et de l'Italie pour Dyrcona. Ici ils attendent leur retour dans leur patrie, pour raconter leurs exploits.

On reviendra plus loin sur ce qui constitue, au-delà des similitudes narratives, le lien majeur parmi la *Lune* et *The Man in the Moone*, qui relève de l'ordre méta-diégétique.

Si les éléments communs sont nombreux, les différences, ou pour mieux dire, distorsions, opérées par Cyrano à partir du récit anglais sont intéressantes, et parfois très significatives, en permettant de mieux saisir le procédé de transformation mis en place par le Français.

On a vu que les deux œuvres sont des récits autodiégétiques. En plus Godwin, dans la préface, employait le pseudonyme « E. M. » et se présentait comme un éditeur/traducteur, en faisant passer *The Man in the Moone* pour une véritable œuvre autobiographique d'un espagnol ; en même temps, il soulignait d'emblée aussi sa fictionnalité, dans un jeu ambigu entre fiction et vraisemblance⁸⁷⁰.

Dans *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, il n'existe pas de préface signée par l'auteur. Dans la *Lune*, en plus, le protagoniste n'est jamais nommé, (tandis que dans le *Soleil* on trouve l'appellation « Dyrcona », anagramme de « D[e] Cyrano »), et le « roman » débute *in medias res* avec une promenade du protagoniste à Paris⁸⁷¹, avec des amis, suivie par une conversation pointue, rappelant évidemment les données

⁸⁷⁰ « THOU hast here an essay of Fancy, where Invention is shewed with Judgment. It was not the Authors intention (I presume) to discourse thee into a beleife of each particular circumstance. », p. 65. Cette préface a été bien examinée par F. A. Touati, *Cosmopoétique...*, *op.cit.*

⁸⁷¹ Sur les préfaces des récits de voyage imaginaires, on renvoie encore à J.-M. Racault, « Les jeux de la vérité et du mensonge dans les préfaces des récits de voyages imaginaires à la fin de l'Age classique (1676-1726) », ds. *Métamorphoses du récit de voyage*, F. Moreau (éd.), Paris/Genève, Champion Slatkine, 1986, p. 82-109.

biographiques de l'auteur : l'identification entre auteur et narrateur est subtilement encouragée.⁸⁷²

L'hypothèse d'une sorte d' « autobiographie », pourtant, était évidemment mise en question déjà par le titre, qui se proposait comme une transparente parodie du manuel contemporain d'histoire et géographie de Pierre Davity, *États, Empires, Royaumes et Principautés du monde* ; et surtout, peu après, par le récit lui-même, qui exhibe de même les marques de sa fictionnalité, sans besoin de les dévoiler dans une préface (il suffit de penser au ridicule et à l'in vraisemblance de la première « machine » construite pour voyager dans l'espace)⁸⁷³.

Ainsi, une première allusion ironique aux stratégies adoptées par Godwin est déjà mise en place, en suggérant une espèce d'« autobiographie » dont le caractère vraisemblable marque nettement un contraste avec le côté absurde de l'œuvre⁸⁷⁴.

Ensuite, l'hypotexte de Godwin se révèle particulièrement révélateur dans la suite de l'analyse de la *Lune*. En effet, si Domingo se trouve à voyager dans la mer et ensuite dans le ciel pour des raisons de nécessité ou par un heureux hasard, Dyrcona, comme on sait, est stimulé par une conversation amicale à entreprendre une expédition apte précisément à démontrer une vérité « philosophique » /théorique, celle de la pluralité des mondes, et finira dans une autre terre, lui aussi par hasard.

On reprendra brièvement ce début, déjà bien étudié par les chercheurs⁸⁷⁵, pour en souligner une intéressante opération de fond.

Si les amis s'amuse à expliquer l'essence de la Lune par des métaphores religieuses, des images de la mythologie païenne, ou des fantaisies animistes, Dyrcona, le seul dont on rapporte les paroles au discours direct, s'exclame : « Et moi, dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations

⁸⁷² Prévot souligne la tendance de nombreux chercheurs à lire les idées de Dyrcona comme forcément représentatives de celle de Cyrano, oubliant sa fictionnalité. Voir J. Prévot, *Cyrano...*, *op. cit.*

⁸⁷³ Sur cette distinction parmi les incipit de Godwin et Cyrano, voir aussi bien M.C. Pioffet, *op. cit.*, et M. Rossellini, « “Mais écoute, Lecteur...” Narration et interlocution dans le double récit de Cyrano », ds. *Littératures classiques*, 53, 2004, p. 273-294. Sur le pacte de lecture établi par le titre et l'incipit, en relation à Davity, voir aussi S. Requemora, « Voyage astral et récit de voyage dans Les États et Empires de la Lune et du Soleil », ds. *Lectures de Cyrano de Bergerac. Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, B. Parmentier (éd), Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 197-216.

⁸⁷⁴ Sur les techniques comiques, burlesques, parodiques ou ironiques employée par Cyrano, passant souvent par la réécritures ou l'écriture au second degré, voir entre-autre B. Roche, « Les trois rires de Cyrano », ds. *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Actes du colloque international de Sannois, 3 et 17 décembre 2005, H. Bargy et A. Mothu (éds.), Brepols, Turnhout, 2008, p. 181-196 ; ou C. Nédélec, « Cyrano et sa “burlesque audace” », ds. *Littératures classiques*, 53, 2004, p. 253-271.

⁸⁷⁵ Voir p. ex. F. Tinguely, « Un libertin dans la lune? De la distraction scientifique chez Cyrano de Bergerac », ds. *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, 9 (2005), pp. 73-84.

pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. »⁸⁷⁶

Cette proposition, formulée avec un ton tellement sérieux, cause l'hilarité des amis – même en dépit des autorités citées par Dyrcona pour sa défense, c'est à dire Pythagore, Épicure, Démocrite, Copernic, et Kepler – en affermissant, par opposition, la conviction du protagoniste qui, tout en la reconnaissant comme une « croyance burlesque », ne peut s'empêcher de l'appuyer par des « raisonnements sérieux »⁸⁷⁷.

Dyrcona partirait donc d'une « croyance burlesque » fondée sur les opinions d'une série de philosophes⁸⁷⁸, affirmée par l'esprit de contradiction, mais pas encore transformée dans une volonté d'entreprendre le voyage. C'est bien l'enchaînement d'un autre événement qui a suscité ce projet, et notamment le fait de trouver, une fois revenu chez lui, les œuvres de Cardan ouvertes sur sa table, dans un passage où est racontée la conversation avec des vieillards, habitants de la Lune.

Quoi ! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui peut-être est le seul au monde où cette matière se traite, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions et à ma volonté les desseins que je fais ! [...] ⁸⁷⁹

C'est à ce stade, après un dialogue intérieur, que la célèbre décision de monter vers la Lune est prise : il faudra juste construire la machine adaptée à ce voyage.

Comme les chercheurs l'ont relevé⁸⁸⁰, ce déplacement est alors manifestement dû aux pouvoirs des livres, et des théories : Dyrcona part non pas par nécessité, ou par hasard. Il est plutôt muni d'un projet précis et audacieux, inspiré par les théories des philosophes cités, et par le « miracle » du livre de Cardan – tous interprétés très sérieusement.

La source importante, hypotexte évident, est *l'Histoire comique de Francion* de Sorel, où, dans le XI livre, le Pédant Hortensius parle justement d'un livre qu'il a

⁸⁷⁶ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 6.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸⁷⁸ Pour l'analyse de la pertinence de ces sources, toutes reconduisibles à la thèse de la pluralité des mondes, voir A. T. Ibad, *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 385 suivantes.

⁸⁷⁹ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 8.

⁸⁸⁰ Voir entre-autre J. C. Racault, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris – Sorbonne, 2003 ; G. Armand, *L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. Un voyage dans l'espace du livre*, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, « Archives des lettres modernes. Études de critique et d'histoire littéraire », n° 283, 2005 et du même, *Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot. Vers une poétique hybride*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013.

l'intention d'écrire pour raconter le monde dans la lune, qui doit sûrement exister suivant les opinions des philosophes, en engendrant ainsi la surprise moqueuse des amis⁸⁸¹. Les modalités du discours sont les mêmes (par exemple avec la reprise directe de : « [...] Et moi je crois [...] »).

On imagine alors que, dans une vertige méta-diégétique, parmi les livres que Dyrcona ne cite pas, mais qui sont à la base de ce voyage tout comme de l'œuvre de Cyrano, il y a aussi, évidemment, *l'Histoire comique de Francion*, tout comme *The Man in the Moone* de Godwin et le *Somnium* de Kepler, mais aussi le *Roland Furieux* d'Arioste, œuvre source d'autres passages, et qui avait inspiré également Sorel⁸⁸².

Ce qui nous intéresse de souligner est que, si Domingo était poussé à voyager par une série de nécessités et de circonstances, qui engendraient ensuite les péripéties successives, Dyrcona serait, au départ, non pas un « promeneur égaré »⁸⁸³ mais un véritable héros « épique », ayant un but précis à accomplir⁸⁸⁴, comme dans la tradition : il convient aussi de rappeler qu'il se croit même appelé par Dieu à réaliser cette noble entreprise⁸⁸⁵, tout comme l'étaient les découvreurs de l'Amérique dans les textes que nous avons examinés auparavant. La différence, évidemment, est que Dyrcona n'est que la parodie de tels héros⁸⁸⁶.

Si alors le protagoniste de *The Man in the Moone* était un « noble *picaro* », qui ressemblait seulement de façade à Don Quichotte, Dyrcona se rapprocherait nettement de

⁸⁸¹ « Je veux parler d'un Roman qui est meilleur que les histoires, car mes rêveries valent mieux que les méditations des Philosophes. Je veux faire ce qui n'est jamais entré dans la pensée d'un mortel. Vous savez que quelques sages ont tenu qu'il y avait plusieurs mondes. Les uns en mettent dedans les planètes, les autres dans les étoiles fixes. Et moi je crois qu'il y en a un dans la Lune. [...] Je veux decrire des choses qui soient arrivées dans la Lune. Je dépeindrai les villes qui y sont, et les mœurs de leurs habitants [...] », C. Sorel, *Histoire comique de Francion*, ds. *Romanciers du XVII^e siècle*, A. Adam (éd.), Paris, Gallimard/Pléiade, 1958, vol. XI, p. 427.

⁸⁸² On pourrait lire, dans l'affirmation que le livre de Cardan soit "peut-etre" le seul à traiter cette matière, un clin d'œil au lecteur, qui connaissait l'hypotexte évident de l'œuvre. Pour le lien avec l'Arioste, voir p.e. P. Toldo, « Les voyages merveilleux de Cyrano et de Swift et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais », *Revue des Etudes rabelaisiennes*, IV, 1906, p. 295-334 et V, 1907, p. 24-44.

⁸⁸³ Voir M.C. Pioffet, *op. cit.*, p. 49.

⁸⁸⁴ À ce propos, voir aussi les réflexions proposées par T. Mondémé, *Fiction et usages cognitifs de la fictionnalité : Kepler, Cyrano, Fontenelle*, thèse inédite sous la dir. de J.-C. Darmon, soutenue le 8 Février 2014 à l'Université de Versailles St.-Quentin-en-Yvelines, p. 199 suivantes.

⁸⁸⁵ « Je demeurai si surpris [...] que je pris toute cette enchaînage d'incidents pour une inspiration de Dieu qui me poussait à faire connaître aux hommes que la lune est un monde. », *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 8.

⁸⁸⁶ Sur l'héro-comique dans l'œuvre, voir C. Nédélec, *Cyrano et sa burlesque...*, *op. cit.*. Armand aussi relève que le ton de ces passages « situe le récit dans la continuité de ces épopées burlesques comme *Le Virgile travesti* de Scarron. ». Voir G. Armand, *L'Autre Monde...*, *op. cit.*, p. 12.

l' « ingénieux *hidalgo* »⁸⁸⁷, un ingénu dont les amis se moquent, convaincu que dans les livres sont contenus des vérités à plaquer concrètement à la réalité, sans aucun filtre, et qu'il était appelé à accomplir des nobles entreprises, lisant ce qui lui arrive comme un miracle, une prédestination, seulement pour finir ensuite dans un pays à l'autre bout du monde⁸⁸⁸.

Les conséquences de cette comparaison sont intéressantes : si on évoque explicitement comme inspirateurs de ce détour les livres de Pythagore, Kepler, Copernic, Cardan etc., est-ce que ceux-ci seraient alors au niveau des « romans », des « fables » merveilleuses poussant le lecteur à croire dans des réalités inexistantes et à lui faire construire des machines risibles, pour arriver dans les « nouvelles planètes » ? Est-ce que le but ne serait-il pas finalement celui de se moquer de la philosophie naturelle et des modernes astronomes ?

On rappelle pourtant que les deux œuvres de Cyrano, inspirées notamment par les cours de Gassendi, approfondissent aussi très longuement (souvent au prix même de la narration) les théories des philosophes, sans se limiter à les railler, et que, plusieurs fois, dans la *Lune* et dans le *Soleil*, on montre la supériorité des philosophes et savants modernes, en se moquant, plutôt, de leurs détracteurs, tels que les prêtres, les partisans d'Aristote, Ptolémée etc.

Il semblerait, alors, que Cyrano soit en train de se moquer plutôt d'une attitude trop « réaliste », pédante et sérieuse, voulant attribuer une vérité « sacrale » à la philosophie, n'importe laquelle, même s'il s'agit d'auteurs qu'il considérerait comme des maîtres à pensée. Il nous semble que l'auteur prend aussi, implicitement, pour cible l'œuvre de Godwin (ainsi que celle de Kepler ?) dans sa tentative de construire un récit « possible même si invraisemblable » sur base des techniques du picaresque, en finissant pour risquer le ridicule tout comme les auteurs des « romans » parodiés par Cervantès.

⁸⁸⁷ Sur la réception de *Don Quichotte* en France voir la belle étude classique de M. Bardon, « *Don Quichotte* » en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, 1605-1815, Tome I, Paris, Champion, 1931. À partir de la traduction intégrale de la première partie par Oudin, en 1614, l'œuvre de Cervantes connaît un grand succès en France. Notamment, elle est évoquée dans les discours polémiques et satiriques, elle est appréciée par les auteurs burlesques tels que St. Aimant et Scarron et, surtout, elle est source fondamentale du *Berger extravagant* de Sorel (1627-1628), œuvre parodiant les romans chevaleresques, à laquelle Cyrano fait probablement allusion. Ainsi, il semblerait que le *Don Quichotte* puisse avoir influencé Cyrano notamment à travers la médiation de Sorel.

⁸⁸⁸ M. Alcover et J. Prévot aussi voient Dyrcona comme un Don Quichotte, sans toutefois exploiter les conséquences de cette comparaison. Voir M. Alcover, introduction à l'éd. citée de *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil* : « Si la lumière de la doxa est rejetée par les nombreux discours dont elle est l'objet, le contre-discours passe aussi du dehors au-dedans par le truchement de cette persona, de ce Don Quichotte de la Contre-Réforme », p. CLXXVII et J. Prévot, *op. cit.*

Dans ce sens, la *Lune* pourrait être interprétée comme un « antiroman », dans l'acception notamment de Genette, c'est-à-dire une œuvre parodiant, comme le fait Cervantès, non seulement son véritable hypotexte, mais aussi une certaine modalité narrative, un « genre », employée par différentes œuvres ; parodie passant à travers une « douce folie » du protagoniste.⁸⁸⁹

On rappelle brièvement, d'ailleurs, qu'à l'époque de *Cyrano* l'« antiroman » était plutôt diffusé, Sorel étant le chef-de-file de cette tradition, avec son *Le Berger extravagant* (1627-1628) inspiré clairement par le *Don Quichotte*. Maintenant, l'objectif de la parodie et de la critique n'étaient plus évidemment les œuvres du « romanzo » italien, mais plutôt les « romans héroïques », pastoraux et sentimentaux, parus au cours du siècle (notamment, l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé), et aussi les romans grecs, en tant que modèles de ce genre⁸⁹⁰. Ces œuvres étaient critiquées en tant qu'in vraisemblables et construites sur la répétition des mêmes aventures topiques.

Cyrano aussi, dans sa lettre « À un lecteur de roman » n'hésitait pas à se moquer d'un hypothétique lecteur des « romans » de Gomberville⁸⁹¹. L'objet de la satire était donc le lecteur crédule, un hypothétique soldat préférant les combats imaginaires à la véritable guerre, et n'hésitant pas à se plonger dans un monde totalement fictionnel.

Les « romans comiques » se voudraient alors, suivant les théorisations mêmes de Sorel, une réponse à cette tendance, permettant de désavouer le lecteur en le restituant à la réalité⁸⁹².

Mais qu'en est-il si des auteurs, comme Godwin, profitent des techniques du picaresque pour essayer d'écrire un récit « crédible », fondé sur les théories scientifiques et les prenant extrêmement au sérieux, jusqu'à donner lieu à une fiction « possible » ? Il nous semble que, à ce niveau, Cyrano profite des stratégies de l'« antiroman » pour se moquer premièrement de ce genre de narration, et la reconduire, paradoxalement, à sa dimension fictionnelle.

⁸⁸⁹ Voir G. Genette, *Palimpsestes...*, *op. cit.*

⁸⁹⁰ Pour cette question, et pour un cadre général de l'emploi du terme « roman » au XVII^e siècle en France, on renvoie à l'étude très exhaustive de C. Esmein-Sarrazin, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

⁸⁹¹ C. de Bergerac, « À un lecteur de roman », ds. *Lettres satiriques et amoureuses précédées de Lettres diverses*, J.-Ch. Darmon et A. Mothu (éd.), Paris, Desjonquères, 1999, p. 145.

⁸⁹² Voir notamment la préface à C. Sorel, *Polyandre, histoire comique*, Paris, Veuve N. Cercy, 1648, cité par C. Esmein-Sarrazin, *op. cit.*, p. 59. Sur les romans/histoires comiques on renvoie aussi à J. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard, « La Thésothèque », n° 9, 1981.

On a vu comme, dans *l'Histoire comique de Francion*, source des premiers pages de la *Lune*, c'était bien au « Pédant » qu'était dévolu de rôle de formuler l'idée d'écrire un tel « roman », décrivant son voyage vers la lune sur la base des essais des philosophes, et même les dépassant.

En revenant à notre récit, on saisit, alors, toute le comique qu'il y aurait à prendre trop au sérieux les fioles de rosée – renvoyant, comme on l'a dit ailleurs, à l'expérience des œufs des Conférences de Renaudot⁸⁹³ – devenues instrument de voyage, en transformant Dyrcona dans un œuf s'élevant en plein air.

On a déjà évoqué la « fausseté » de l'expérience de Dyrcona à propos du mouvement terrestre, observation qui impliquerait une physique inexistante⁸⁹⁴: encore une fois, il s'agit d'un monde où les « lois » des philosophes sont plaquées directement à la physique et à la réalité, même si cela va à contre-sens, comportant des « observations » déformées.

Il est très intéressant de noter aussi que, voyageant vers la Lune par le biais de sa deuxième machine, Dyrcona ne démontre pas la rotation de la Terre, tout comme le fait Domingo, ce qui aurait été aisé à faire par la technique de l'autopsie, et aurait paru plus « crédible ». Il fait bien des autres observations (la présence de la force magnétique) mais il s'abstient de faire de remarque à propos de cette théorie. On mesure donc, par contraste, toute la portée parodique du complexe détour grâce auquel il l'avait prouvée auparavant, et on comprend que le sarcasme n'épargne pas l'hypotexte principal, *The Man in the Moone*, fiction qui prétend non seulement d'exploiter les acquis de la nouvelle philosophie, mais aussi de les « prouver ».

Si on songe qu'à la noble décision de Dyrcona fait seulement suite un échec conduisant le héros au Canada, d'où il pourra rejoindre le Paradis Terrestre et la Lune par une série d'événements chanceux et non pas grâce au succès de ses machines souvent inadaptées⁸⁹⁵, on mesure aussi tout le contraste ironique par rapport à la « machine » ingénieuse de Domingo (des oies sauvages attelées entre-elles), qui non seulement ne montre aucun problème ni défaillance, mais qui, par un hasard lié à l'instinct des oies, lui

⁸⁹³ Voir *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, note 61 de M. Alcover, p. 9.

⁸⁹⁴ Voir première partie, *supra*, ch. 3.3.

⁸⁹⁵ Voir S. Requemora, « Machines volantes, machine du monde et machinations dans les États et Empires de la Lune et du Soleil », *Littératures classiques*, 53, 2004, 99-109.

fait rejoindre la Lune, et découvrir ce Nouveau Monde tant cherché par Dyrcona, lorsqu'il n'en avait, au fond, aucune intention.

Ainsi, le premier déplacement « terrestre » du protagoniste de la *Lune* se révèle totalement forcé et inattendu. Pour revenir alors sur le parallélisme avec les héros épiques, on voit bien que l'« erreur » qui entraîne Dyrcona vers l'Amérique est ici péripétie, détour qui éloigne le protagoniste de son véritable objectif (la Lune) mais, en même temps, le comble de l'ironie, permet la découverte d'autres théories fondamentales, comme on l'a remarqué. En plus, dans la suite, ce sera seulement grâce à l'intervention des éléments externes et hasardeux – les habitants du Québec – que le héros pourra, enfin, accomplir sa « mission »⁸⁹⁶.

Dans une nouvelle distorsion parodique des codes épiques l'erreur et le hasard deviennent donc fécondes, éléments fondamentaux: dans la suite, le protagoniste se laissera alors tout simplement emporter d'un lieu à l'autre, en renvoyant plus directement au genre picaresque⁸⁹⁷.

Si nous avons vu que Cyrano fait la parodie des « démonstrations scientifiques » du texte de Godwin, de ses stratégies narratives aptes à construire une vraisemblance et de son héros, découvreur chanceux, dans la suite, après l'étape au Paradis Terrestre d'origine ariostesque – inexistante dans *The Man in the Moone* et apte surtout à parodier les dogmes de l'Église sur un ton burlesque⁸⁹⁸ – il opère ensuite une distorsion même sur l'utopie société lunaire représentée par l'anglais.

En effet, la critique a remarqué que, bien que les habitants de cette planète se montrent souvent supérieurs aux Terriens, proposant des modèles philosophiques antiautoritaires et des règlements alternatifs (la poésie comme monnaie, etc.) on ne

⁸⁹⁶ À ce propos, voir les intéressantes analyses de F. Tinguely, « Une épistémologie libertine de la découverte : la chance en progrès chez Cyrano de Bergerac », ds. *La Fabrique de la modernité scientifique : discours et récits du progrès sous l'Ancien Régime*, éd. Frédéric Charbonneau, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2015, pp. 67-83.

⁸⁹⁷ Voir G. Armand, *L'Autre Monde...*, *op. cit.* et *Les fictions...*, *op. cit.*, p. 158-159. À propos des liens des œuvres de Cyrano avec le genre picaresque, voir aussi les remarques de M.C. Pioffet, *op. cit.*, p. 51 ; de J. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVIIe siècle*, Paris, Minard, « La Thésothèque », n° 9, 1981, p. 418-436 et de R. Démoris, *Le Roman à la première personne : du classicisme aux lumières*, Paris, A. Colin, 1975, qui étudie aussi la diffusion du picaresque en France et T. Mondémé, *op. cit.*, p. 200, à propos de la transformation épistémique du picaresque.

⁸⁹⁸ Voir p.e. F. Moreau, « Dyrcona exégète ou les réécritures de la Genèse selon Cyrano de Bergerac », *Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, 21, ¾, 1997, p. 261-268. Alcover fait l'hypothèse, sur base d'une étude philologique et d'une analyse des occurrences, que le morceau du Paradis Terrestre ait été le premier à avoir été rédigé par Cyrano, ce qui s'avérerait très intéressant pour notre analyse : l'auteur aurait donc commencé par une réécriture d'Arioste pour ensuite insérer, dans une deuxième phase, l'important intertexte de Godwin ? Voir M. Alcover, *op. cit.*, p. CLV.

pourrait certainement pas parler d'utopie (il suffit de penser au traitement agressif du peuple et des prêtres contre Dyrcona, mais aussi à l'absence de projets collectifs, substitués par une « polyphonie » de voix souvent contradictoires, et par un manque de véritables proposition « substitutives » à celles qu'ils détruisent)⁸⁹⁹, avec une nouvelle déformation par rapport au projet de Godwin.

Les lunaires, dans leur rapport au protagoniste – d'abord ils attaquent Dyrcona pour son aspect, son étrangeté et ses théories, et ensuite, lorsqu'il a enfin le loisir de dialoguer avec les philosophes, ce sera lui à condamner leur philosophie « athée » – renvoient constamment, d'un côté et de l'autre, à des parodies de notre monde, et notamment, de la philosophie dogmatique, de la religion et de l'anthropocentrisme, représentés chaque fois par des personnages différents. Il s'agit, en premier lieu, de la représentation d'un véritable « monde à l'envers », topos de l'époque⁹⁰⁰, apte, encore une fois, à « mettre à l'épreuve une idée portée à sa limite. »⁹⁰¹

Suivant Torero-Ibad, Cyrano produirait même une critique du discours utopique, qui était fondé toujours sur une fermeture auto-suffisante et une totalisation⁹⁰².

Ainsi, l'anoblissement final des détours de Godwin serait en bonne partie détruit, par l'arrivée dans une société qui ne propose pas un modèle univoque, ou, si elle le propose, il devient immédiatement une totalisation dogmatique.

Dans la conclusion, comme on l'avait esquissé dans notre première partie, on pourrait lire comme une distorsion parodique même la dernière étape des détours du héros : si Domingo arrive en Chine, avec une comparaison entre deux sociétés « supérieures », suggérant peut-être des projets spécifiques grâce à l'allusion aux jésuites ; Dyrcona retombe en Italie⁹⁰³, demeure du pape, et il réfléchit, en reprenant les

⁸⁹⁹ On ne s'arrêtera pas plus longuement sur la question relative à l'utopie. Voir à ce propos les études de Jean-Michel Racault, tel que « Les Ailleurs de Cyrano », in *Cahiers CRLH-CIRAO*, 6, 1990 ; et l'introduction de M. Alcover, *op. cit.*

⁹⁰⁰ « Le topos du monde à l'envers prend toute son ampleur avec l'arrivée dans la lune [...] Certaines de ses occurrences semblent n'avoir d'autre fin que de signifier la lune comme l'autre de la terre, motif qui, sous la forme hypothétique, ouvrait le livre. » voir J. Lafond, « Le monde à l'envers dans Les états et empires de la Lune de Cyrano de Bergerac », ds. *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVIIe siècle au milieu du XVIIIe*, colloque international de Tours, Novembre 1977, Vrin, 1979, p. 131.

⁹⁰¹ *Ibid.*, p. 137.

⁹⁰² Voir A. Torero-Ibad, *op. cit.*, p. 553 suivantes.

⁹⁰³ On remarque, aussi, que Dyrcona tombe en Italie, en abandonnant le vol vers l'Enfer, parce que, à la vue d'une montagne brulante, il s'exclame : « Jésus Maria ». Possible référence aux expressions semblables qu'on trouve souvent chez Godwin ? (voir : « [...] being stricken with a great amasement, I crossed my selfe, and cried out, Jesus Maria [...] », Godwin, p. 64). Le problème de cette référence est que, J. Badouin censurant tous ces passages avec des exclamations religieuses, Cyrano aurait dû lire l'original en anglais, ce que, en tout cas, on ne pourrait pas exclure.

mots des jésuites envoyés au Canada, sur l'impossibilité de convertir un pays d'athées comme la Lune, en dévoilant ces visées missionnaires, mais aussi admettant, de façon tout à fait comique, son total échec et la complète inutilité de ce voyage, duquel on ne pourrait tirer que la suggestion de ne plus jamais envoyer personne dans la Lune.⁹⁰⁴

À notre avis, cette parodie arriverait aussi, en quelque sorte – et ce serait le résultat plus intéressant – à démasquer les projets du texte de l'anglais, et l'attitude faussement naïve du protagoniste de cette œuvre.

Enfin, il est intéressant de souligner que le lien majeur entre *The Man in the Moone* et la *Lune* se trouve dans une scène très amusante : dès l'arrivée de Dyrcona au monde de la Lune, tout le monde, en essayant de détecter son espèce, insiste sur l'idée qu'il devrait bien s'agir de la même que celle du petit animal de la reine. Après quelques temps, le héros est amené rencontrer cette bête, pour qu'ils puissent se reproduire :

[...] je vis entrer [...] un petit homme bâti presque tout comme moi [...] Sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un *criado de vuestra mercede*. [...] Ce petit homme me conta qu'il était européen, natif de la Vieille Castille ; qu'il avait trouvé moyen, avec des oiseaux, de se faire porter jusqu'au monde de la lune [...]⁹⁰⁵

Dyrcona rencontre Domingo dans la Lune, et l'effet comique est garanti par le fait que les caractéristiques du personnage sont respectées – ses données biographiques⁹⁰⁶, son registre éloquent et prétentieux – mais, en même temps, qu'il se trouve dans une situation paradoxale par rapport à « son » récit : les lunaires l'ayant échangé pour un singe, il est abruti et gardé comme tel par la reine, en rabaisant considérablement son orgueil. L'accueil des lunaires se transformerait encore une fois en ridiculisation, et ce serait directement à Domingo d'en payer les conséquences.

Par ailleurs, on rappelle que Godwin aussi avait adopté cette stratégie intertextuelle/métadiégétique, en faisant rencontrer à Domingo, en Chine, le jésuite Pantoja, dont la relation était la source principale de ce morceau du récit, tout comme de certaines caractéristiques de la société lunaire.⁹⁰⁷ Si alors cette rencontre conférait une

⁹⁰⁴ Voir *supra*, ch. 3.3

⁹⁰⁵ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 75.

⁹⁰⁶ Cyrano en profite pour se moquer encore une fois de la machine adoptée par Domingo : « Il me supplia ensuite de lui apprendre comment je m'étais osé hasarder de gravir à la lune avec la machine dont je lui avais parlé. Je lui répondis que c'était à cause qu'il avait emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensais aller. », *ibid.*, p. 76.

⁹⁰⁷ Évidemment, la rencontre avec le personnage implique que celui-ci ne pourrait pas avoir fait retour de la Lune pour raconter ses entreprises, tout comme c'était le cas avec la rencontre de Pantoja dans *The Man in the Moone*.

vraisemblance à l'œuvre de l'anglais, évidemment, la rencontre de Dyrcona avec Domingo obtient le résultat exactement opposé, en engendrant le rire et exhibant la fictionnalité et l'auto-référentialité du texte⁹⁰⁸.

En plus, à partir de ce moment Cyrano transforme le personnage, en le faisant devenir un martyr de la libre pensée philosophique, monté sur la Lune parce que sur la terre il était persécuté par l'Inquisition – exactement le contraire du très religieux et malin Domingo, aux instincts d'un colonisateur – tant qu'il en profite pour donner un long « cours » de philosophie à Dyrcona, poursuivant durant plusieurs pages, sur l'existence du vide, la pesanteur des corps etc., en soutenant des opinions sérieuses et détaillées, mais parfois contradictoires. Ainsi, la parodie de Cyrano culminerait dans cette distorsion du protagoniste du texte de Godwin.

Par le biais de toutes ces stratégies, Cyrano semble donc cibler la prétendue « vraisemblance » (ou le « réalisme ») de l'œuvre de l'Anglais - fondée, en bonne partie, sur les techniques du picaresque - par une surenchère qui, au contraire, explicite sa fictionnalité.

Finalement, la source principale de ce procédé est, comme il est bien connu, Lucien⁹⁰⁹, dont les stratégies sont exploitées par Cyrano de façon plus directe et consciente que chez Kepler et Godwin. Bury⁹¹⁰ a bien mis en lumière les traits des œuvres de Lucien les plus présents chez l'auteur.

Cyrano donc en profite pour se moquer des pédants détenteurs du savoir, mais aussi d'autres œuvres littéraires, en employant souvent les mêmes stratégies que Lucien, telle que la rencontre des personnages littéraires/philosophiques (on pense à Domingo), ou bien le discours sérieo-comique visant au paradoxe.

Comme Bury le remarque, on questionne principalement le « degré de croyance » à attacher à la parole : la stratégie du Lucien consisterait ainsi « à donner à voir ce qui résulterait des mythes s'ils étaient vrais », jusqu'à produire des paradoxes ridicules ; un faire « comme-si », qui rejoindrait parfaitement le « et pourquoi non ? » de Cyrano⁹¹¹.

⁹⁰⁸ À ce propos, voir les analyses de G. Armand, *L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. Un voyage dans l'espace du livre*, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, « Archives des lettres modernes. Études de critique et d'histoire littéraire », n° 283, 2005.

⁹⁰⁹ Sur la réception de Lucien en France, voir C. Lauvergnot-Garniere, *Lucien de Samosate et le Lucianisme en France au XVIe siècle - Athéisme et Polémique*, Genève, Droz, 1988.

⁹¹⁰ Voir notamment les belles analyses de E. Bury, « Ménippe dans la lune : Cyrano à l'école de Lucien », ds. *Littérature classique*, n°53, Supplément 2004, p. 237-252.

⁹¹¹ *Ibid.*, p. 250-251.

Ainsi, on voit bien que même la science, et les narrations fondées sur le savoir scientifique, entrent dans ces enjeux, en devenant comiques lorsque leurs auteurs, et surtout leurs lecteurs, essayent de faire passer ces discours pour complètement « réels » : à ce point, on rejoint la même attitude des lecteurs des « romans » tel que Don Quichotte, ou des philosophes raillés par Lucien, avec leurs mythes.⁹¹² C'est dans ce sens qu'on pourrait considérer, à notre avis, l'œuvre cyranienne comme un « antiroman ».

La fiction, chez Cyrano, invite constamment à questionner son propre statut, tout comme celui des discours de tout genre. Comme le relèvent T. Mondémé⁹¹³ ou J.-C. Darmon, cette modalité participe d'une

[...] conception de la lecture comme expérience de pensée relativiste sans fin – désignant en creux le bon lecteur, le lecteur déniaisé, comme celui qui sait jouir de la fable sans jamais y adhérer pleinement – ce qui implique, dans le corpus libertin plus qu'en tout autre, une dialectique des rapports entre lecture et croyance d'une extrême subtilité [...].⁹¹⁴

Du moment où la nouvelle science ne se veut plus seulement théorique, mais propose des instruments pour connaître de façon empirique la réalité et presque voyager dans le ciel, la reprise du geste irrévérencieux d'Icaroménippe, se soulevant vers la Lune pour « voir de ses propres yeux » en contraste avec les propos des philosophes, est encore plus ambiguë : pour le reconduire à sa portée satirique, il faut avant tout mettre en relief l'improbabilité des expériences proposées par Kepler et Godwin, en revenant ainsi à ce « faire comme si » qui met en crise toute entreprise trop « sérieuse », soit-elle une philosophie dogmatique, une religion, ou une fiction qui essaie de faire oublier son statut.

⁹¹² On rappellera, à ce propos, les intéressantes analyses d'Isabelle Moreau, soutenant l'existence d'un véritable « protocole de lecture » déjà dans les lettres *Pour les sorciers* et *Contre les sorciers*, aptes à inviter à une lecture déniaisée et démystificatrice : « Ce que la lettre *Pour les sorciers* apporte sur ce plan, c'est une mise en acte du protocole de lecture proposé : ni lecture crédule, ni lecture ésotérique, mais lecture suspicieuse, seule susceptible de révéler la part de réécriture parodique – et donc d'intertextualité – sous les délires apparemment gratuits de l'imagination. », I. Moreau, « Pour un protocole de lecture libertine : *Pour* ou *Contre les sorciers* », ds. *La lettre clandestine*, 9, 2000, p. 327. On rappellera aussi les ressemblances entre la première lettre (où, en plus, la bizarre aventure du protagoniste est due à la lecture d'un livre !) et l'incipit de la *Lune* : voir à ce propos notre première partie.

⁹¹³ Voir T. Mondémé, *op. cit.*, surtout p. 283 suivantes, à propos du protocole de lecture libertine : « On retrouve là un « art d'écrire » proprement libertin, où la dénonciation de l'imposture passe par la reconduction et l'exhibition de sa capacité à la produire. Le lecteur ne peut en effet adhérer naïvement au récit cyranien, les indices de dysfonctionnement étant trop nombreux, et, Cyrano ne cessant de court-circuiter la traditionnelle « suspension de l'incrédulité », une conception émotionnelle de la cognition (qui soutient que la fiction peut *prouver*, en rendant le lecteur capable *d'éprouver*) ne peut ici être sérieusement envisagée. », p. 285.

⁹¹⁴ J.-C. Darmon, « Ironie libertine et analytique de l'imposture : Cyrano d'un genre à l'autre », ds. *Libertinism and Literature in Seventeenth-Century France*, Actes du colloque de Vancouver, The University of British Columbia, 28-30 septembre 2006, R. G. Hodgson (éd), Tubingen, Gunter Narr Verlag, 2009, p. 31.

La différence principale avec Lucien, que Bury relève aussi, est la portée épistémologique de *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil* qui, au fond, n'est jamais effacée, dans une continue construction et déconstruction du savoir. Comme le remarque T. Mondémé, « [...] C'est une chose de dire au lecteur que l'univers existe de façon infinie et par variation, mais c'est une autre chose d'incarner, de lui montrer ce principe grâce à un texte qui se construit par reprises et variations indéfinies. »⁹¹⁵

L'intérêt du procédé de réécriture mis en place dans la *Lune* ressort de façon encore plus significative s'il est confronté avec le *Soleil*. Paradoxalement, dans cette œuvre les reprises de *The Man in the Moone* sont beaucoup moins nombreuses mais plus directes, des imitations vidées de leur potentiel critique.

D'abord, Dyrcona, revenu en France, est persécuté en tant que sorcier (comme Domingo en Chine, mais aussi comme la mère de Kepler) jusqu'à la perte de son argent, en étant obligé de s'enfuir d'un lieu à un autre et à inventer des nouvelles ruses, un peu comme Domingo, d'une façon qui rappelle de près le roman picaresque : « Enfin j'appris que la gueuserie est un grand livre, qui nous enseigne les mœurs des peuples à meilleur marché que tous ces grands voyages de Colomb et Magellan »⁹¹⁶.

Dyrcona est poursuivi précisément pour avoir écrit le livre précédent, ce qui le fait passer pour sorcier, comme l'Espagnol en Chine.⁹¹⁷

Ensuite, la construction de la nouvelle « machine » est dûe à la nécessité, un peu comme c'était le cas de Domingo, et elle entraîne le protagoniste dans le ciel alors qu'il voulait seulement rejoindre Colignac. Après, ce qui est la reprise plus directe, le voyage céleste permet cette fois l'observations de la rotation de la Terre, avec les continents se succédant l'un après l'autre, description qu'on retrouvait chez Godwin tout comme Kepler :

⁹¹⁵ Voir T. Mondémé, *op. cit.*, p. 392.

⁹¹⁶ *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil*, p. 193. À propos des liens des œuvres de Cyrano (notamment la deuxième) avec le genre picaresque, voir les remarques de M.C. Pioffet, *op. cit.*, p. 51 ; de J. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVIIe siècle*, Paris, Minard, « La Thésothèque », n° 9, 1981, p. 418-436 et de R. Démoris, *Le roman à la première personne, du classicisme aux Lumières*, Colin, Paris 1975.

⁹¹⁷ Encore une fois, le lien avec la dimension livresque est forte, toute condamnation passant par cet aspect: les persécuteurs se convaincent de l'accusation voyant les bizarres dessins présents dans les livres de Descartes. Par ailleurs, il faudra souligner que ces péripéties sont aussi, comme Alcover le relève, une réécriture parodique des récits agiographiques, avec les persécutions du « martyr » Dyrcona, voir l'introduction à *Les États et les Empires de la Lune et du Soleil* : « [...] la parodie ici présentée se fait aux dépens des odysées de la sainteté que sont les hagiographies catholiques », p. CLXXVII.

[...] je voyais en suite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, et enfin le Japon, passer successivement [...] et quelques heures après mon élévation, toute la mer du Sud ayant tourné laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique.⁹¹⁸

La différence avec Domingo est que Dyrcona peut en déduire directement aussi la rotation autour du Soleil, étant donnée sa position, et qu'il peut aussi bien remarquer, en s'élevant encore plus, les révolutions des autres planètes, comme Vénus et Mercure, en reprenant les observations de Galilée que nous avons vu célébrées, entre-autre, par les auteurs épiques, tels que Bartolommei. En outre, la machine construite par Dyrcona se révèle à nouveau défailante, le héros étant obligé à poursuivre son voyage grâce à sa « volonté ». ⁹¹⁹

Pour le reste de l'œuvre, on ne trouve pas d'allusions au récit de Godwin.

En général, même si certains aspects parodiques restent présents, ces reprises sont moins questionnées que dans la *Lune*, le voyage céleste permettant surtout de développer le reste du récit. Dyrcona aussi semble moins assujéti par ces projets audacieux qui l'avaient entraîné dans la Lune, en désirant cette fois surtout la liberté et l'« émancipation »⁹²⁰ des servitudes terrestres.

Par ailleurs, du moment de l'arrivée à la macule, et ensuite dans le Soleil, les aspects critiques envers la société contemporaine et ses « dogmes » ne sont pas effacés (on songe, par exemple, au procès contre Dyrcona dans le royaume des oiseaux, ou à la parodie de la *Città del Sole* de Campanella, avec les amoureux) mais la dimension de satire semble parfois affaiblie, laissant espace aussi à la représentation des mythes et des fables, tels que le petit peuple, le rossignol ou l'arbre des amants, et en consacrant effectivement le pouvoir de l'imagination⁹²¹.

Ainsi, on pourrait faire l'hypothèse que, pour la *Lune*, la confrontation avec les hypotextes ait permis d'exploiter à fond la stratégie parodique de Lucien et les stratégies

⁹¹⁸ Ibid., p. 213.

⁹¹⁹ Ce qui semble, à notre avis, une allusion explicite au récit du démon du *Somnium* : « Confecta prima parte itineris, facilius redditur vectio. Tunc libero aeri exponimus corpora, manusque subtrahimus. Atque illa in sese conglobatur ut aranei, quae nos solo fere notu transportamus, adeo ut denique moles corporea sponte sua vergat in locum propositum. [...] itaque nutu, ut dixi, acceleramus et praecedimus iam corpus [...] » ; « Quand la première partie du trajet est accomplie, le transport devient plus facile. Nous laissons alors les corps flotter à l'air libre et retirons nos mains. Les corps se mettent en boule comme des araignées, et nous les transportons presque par notre seule volonté, si bien que la masse du corps se dirige d'elle-même vers l'endroit prévu. [...] c'est pourquoi nous augmentons la vitesse du déplacement en utilisant notre volonté, comme je l'ai dit. Nous précétons le corps [...] ». Original et traduction ds. J. Kepler, *Le Songe, ou astronomie lunaire*, op. cit., p. 32-34.

⁹²⁰ Voir M.C. Pioffet, op. cit., p. 51.

⁹²¹ Pour cette différence, voir p.e. l'analyse présente dans l'introduction de M. Alcover, op. cit.

de l' « antiroman ». Armand souligne de même que : « Si la mise en scène de la Lune peut faire référence à tout un corpus d'œuvres antérieures – dans lequel Cyrano ne se prive pas de puiser – , le Soleil, destination récemment autorisée par la nouvelle cosmologie, quant à lui, offre à l'auteur un espace vierge qu'il lui faudra remplir. »⁹²²

Notamment, on fait alors l'hypothèse que le texte de Godwin se soit présenté comme intertexte idéal auquel se référer, de façon déformée et parodique, pour un « faire comme si » plaqué à un ensemble de « narrations », allant des modernes récits des colonisateurs et des missionnaires, aux théories mêmes de la philosophie et de la science moderne, en passant pour une fiction comme *The Man in the Moone*, qui se faisait passer pour heuristique et crédible, portant à la réalisation d'une découverte à exploiter.

Si, comme le relève S. Requemora, « l'utopie est revivifiée et renouvelée à la fin du XVII^e siècle par un traitement de plus en plus réaliste du voyage qui provoque une confusion générique » en tant que « sa poétique relève bien plus de la poétique du récit du voyage »⁹²³, Godwin s'amuserait à poursuivre dans cette ligne, tandis que Cyrano opérerait un virage marqué, exploitant les moyens de la réécriture.

Il parviendrait, par ce biais, à déconstruire et démythiser (du moins, en partie) l'« utopie » de la science, des découvertes, mais aussi, finalement, de la narration en soi, par le biais d'un nouveau Don Quichotte, proie de ses illusions et de ses lectures.

⁹²² G. Armand, *Les fictions à vocation scientifique...*, *op. cit.*, p. 237.

⁹²³ S. Requemora, *Voyage astral et récit...*, *op. cit.*, p. 210.

Conclusion

Nous avons abordé, tout au long de ce travail, des territoires parfois fort éloignés entre eux – de l'épopée à la narration en passant par la poésie, jusqu'aux traités astronomiques – et nous avons employé des méthodes d'analyse différentes suivant les cas. Nous tenterons donc de reprendre brièvement les questionnements que nous avons soulevés pour retrouver des noyaux communs, des distinctions ultérieures et des interprétations globales.

Selon Besse, au XVI^e siècle, après les découvertes réalisées tant en Afrique qu'en Amérique, « le terme de "nouveau monde" désigne sans doute d'abord moins un lieu déterminé qu'il ne signale un *événement* : à la fois celui de la rencontre de terres nouvelles se situant en dehors ou sur les marges de l'horizon d'attente traditionnel des navigateurs, et celui de l'apparition d'un discours nouveau sur la Terre »⁹²⁴. Au siècle suivant, dès lors, faire référence à d'autres « nouveaux mondes » ne pouvait qu'indiquer la volonté de se rattacher à ce premier discours, pour le prolonger. Nous avons essayé d'explorer et de mettre en lumière la construction progressive de ce discours « des découvertes », enrichi de nombreuses nuances.

On a pu constater à quel point c'étaient les astronomes eux-mêmes qui favorisaient la diffusion de ce discours, à travers des stratégies implicites ou explicites. Si cela avait été en partie remarqué par les chercheurs, il est intéressant de souligner que ces stratégies étaient aussi conditionnées par des dynamiques externes à la logique astronomique.

Il ne s'agissait pas seulement de cautionner un nouveau paradigme, ou de récupérer le modèle d'écriture du récit de voyage, mais aussi, dans le cas par exemple de Galilée, d'adopter une rhétorique triomphante pour souligner une primauté, et de s'orienter vers un nouveau mécénat, si l'on pense que l'« invention » du télescope, avec son utilité terrestre et marine, était déjà dédiée au doge de Venise. Il s'agirait donc d'une opération culturelle bien ciselée, et la commission des poèmes d'éloge ne serait alors certainement pas étrangère à cette stratégie.

⁹²⁴ Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre...*, *op. cit.*, p. 79.

On peut même supposer que cette opération s'insère, au fond, dans une plus vaste stratégie de persuasion et d'appropriation, que Galilée aurait continué à poursuivre dans les années suivantes.

Pantin par exemple remarque que, à la fin de sa vie, « le philosophe florentin avait atteint l'un de ses objectifs : faire de l'héliocentrisme une question italienne et même (paradoxalement) catholique, en détruisant son association quasiment exclusive avec l'Allemagne. »⁹²⁵

À ce propos, on a vu aussi la réception de cette stratégie de la part de l'autre grand astronome de l'époque, l'Allemand Kepler : en effet, depuis quelque temps « Keplero aveva già cominciato ad elaborare l'immagine di se stesso come l'erede autentico di Colombo »⁹²⁶. Ainsi, à notre avis, le savant récupèrera les mêmes métaphores pour retrouver sa place dans la course aux découvertes, convaincu que « [...] natura per nos eadem moliebatur, quae per Galilaeum obtinuit paulo post ».⁹²⁷

Pendant que « [...] Galileo definiva l'immagine dello scopritore scientifico, rivendicando i diritti e i privilegi di un esploratore »⁹²⁸, Kepler soignait alors celle du prophète, le visionnaire capable de prévoir les nouveaux mondes bien avant leur découverte.

On a observé à quel point les stratégies adoptées par les deux savants influencent la réception de leurs œuvres, qu'il s'agisse de la compétition qui caractérise l'épopée italienne ou des spéculations audacieuses développées dans les narrations de voyage vers la Lune. Cela nous a permis en quelque sorte de récupérer la notion d'« influence » au sein de l'analyse des rapports science-littérature, pour l'enrichir d'une valence de dialogue intertextuel et de participation à la construction d'un discours commun, orienté par ces « agents doubles »⁹²⁹ qu'étaient Galilée et Kepler.

Il est également intéressant de remarquer que, à la fin de ce qui peut apparaître comme un parcours dans l'adoption de ce discours, Cyrano de Bergerac arrive à expliciter ce dernier essentiellement dans le but de le ridiculiser et de le remettre en question, en le

⁹²⁵ I. Pantin, *Premières répercussions de l'affaire Galilée en France...*, *op. cit.*, p. 253.

⁹²⁶ P. Findlen, *Il nuovo Colombo : conoscenza e ignoto...*, *op. cit.*, p. 232; Kepler avait déjà commencé à concevoir l'image de soi-même comme l'héritier authentique de Colomb ». La traduction est de nous.

⁹²⁷ « [...] la nature poursuivait à travers nous les mêmes buts qu'elle a atteints peu après grâce à Galilée [...] », original et tr. ds. I. Pantin, *Discussion...*, *op. cit.*, p. 16.

⁹²⁸ P. Findlen, *op. cit.*, p. 235; « [...] Galilée définissait l'image du découvreur scientifique, en revendiquant les droits et les privilèges d'un explorateur ». La traduction est de nous.

⁹²⁹ Sur la notion d'« agent double », voir P. Chométy et J. Lamy, *Littérature et science...*, *op. cit.*, p. 23, qui renvoient à V. Jullien, *Sciences agents doubles*, Paris, Stock, 2002.

portant à son paradoxe. Peut-être qu'alors, à ce stade, on pourrait déjà supposer un premier signal d'épuisement dans l'emploi de ce parallélisme, qui se trouve vidé (encore plus dans les mains d'un libertin érudit) de sa portée véritablement heuristique, comme Findlen⁹³⁰ le suggère.

Sans oublier, toutefois, que l'analogie sera récupérée plus tard, notamment par R. Hooke, lorsque ce sera au tour de la micrographie à ouvrir de « nouveaux mondes »⁹³¹ à explorer.

Au départ, les genres de l'épopée et de la narration étaient évidemment utilisées à des fins très diverses, qui se prêtaient bien aux motivations et aux stratégies que nous avons mises en lumière. Si l'épopée était le genre noble, le plus à même de célébrer la réalisation d'une découverte – celle de Galilée, présentée d'ailleurs, déjà par le savant, comme une entreprise épique⁹³² – la narration en prose, sur le modèle de l'*Utopie* de More ou de *La cité du Soleil* de Campanella, se prêtait bien à donner forme aux spéculations prophétiques de Kepler, à travers l'imagination de mondes et de voyages redéfinis par la nouvelle science.

Ainsi, la portée heuristique de ces narrations en prose serait évidemment plus large que celle des poèmes épiques, qui se limitent à une simple célébration des découvertes, sans jamais pousser plus avant les spéculations : on ne saurait oublier, à ce propos, l'importance de la censure, dont la pression était certainement plus forte en Italie qu'ailleurs⁹³³.

Si on ne pouvait faire abstraction de ces constats, ainsi que du rapport privilégié qui en découle entre le genre narratif en prose – forme ouverte, première ébauche du futur roman – et la nouvelle science, nous avons essayé, avec notre travail, de mettre en lumière l'intérêt spécifique d'une analyse concernant le lien entre poème épique et nouvelle science.

⁹³⁰ P. Findlen, *op. cit.*, p. 239.

⁹³¹ À ce propos, on renvoie à F. Ait-Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*

⁹³² Voir C. Hall, *Galileo's Readings...*, *op. cit.*

⁹³³ Pour des études sur la réception de l'affaire Galilée en Europe, et de l'état de la censure contemporaine hors d'Italie, voir p.e. les essais présents ds. *Il caso Galileo. Una rilettura storica, filosofica, teologica*, M. Bucciardini, M. Camerota e F. Giudice (éds), Atti del Convegno internazionale di Studi, Firenze, 26-30 Maggio 2009, Firenze, Olschki, 2011.

En effet, Soldani identifie (pendant la Renaissance, dans son cas) la véritable « modernité » de la veine narrative italienne dans la poésie plutôt que dans la prose, en reconduisant ce facteur à des stratifications stylistiques,

[...] e dove c'è articolazione stilistica c'è articolazione ideologica in potenza. In quest'ottica, quando l'epica rinascimentale italiana si assume la funzione di collettore di tutte quelle esperienze (« come un picciolo mondo »), non si muove dunque in una direzione diversa rispetto alla nascente narrativa europea, coeva o di poco successiva : con cui condivide in realtà le medesime istanze profonde, solo che poi le realizza con i mezzi formali a sua disposizione [...]⁹³⁴

En analysant les articulations propres à l'épopée du XVII^e siècle, nous avons montré à quel point la représentation des découvertes galiléennes ne signifiait pas seulement la reprise et l'insertion d'un topique tiré de la science, mais elle impliquait aussi de profonds questionnements d'ordre poétique⁹³⁵. Il ne s'agissait évidemment pas d'emprunter une poétique propre aux textes scientifiques, mais, si l'on songe que l'épopée traversait à l'époque une profonde remise en question de ses paramètres traditionnels, entre épopée et « romanzo » – une remise en question liée à des problématiques idéologiques et analogue à celle que vivait au même moment le savoir scientifique traditionnel – alors ce questionnement poétique ne serait pas seulement inhérent au système littéraire mais présenterait également, à notre avis, un intérêt heuristique.

Nos auteurs ne sont pas tous, naturellement, des partisans du changement, mais leurs œuvres et leurs questionnements, qui se traduisent dans des choix poétiques, témoignent bien d'une phase de transition, et leur représentation de la découverte est riche d'enseignements, tant du point de vue gnoséologique que de l'histoire des genres.

Si Cachey considère les transformations diachroniques des chants américains dans la *Jérusalem Délivrée* comme significatives non seulement du parcours artistique du

⁹³⁴ A. Soldani, « Forme della narrazione nel Tasso epico », ds. *Italianistica*, XXXV, 3, 2006, p. 38; « [...] et là où il y a articulation stylistique il y a aussi une possible articulation idéologique. Dans cette optique, lorsque l'épopée italienne de la Renaissance se charge de réunir toutes ces expériences (« comme un petit monde »), elle ne s'engage pas dans une voie différente de celle du genre narratif européen naissant, contemporain ou de peu postérieur : elle partage en effet avec lui les mêmes instances profondes, bien qu'elle les réalise avec les moyens formels dont elle dispose. ». La traduction est de nous.

⁹³⁵ F. Ait-Touati souligne que, dans l'étude des rapports entre science et fiction, « Il faut donc distinguer les textes qui empruntent à la science une *topique* et ceux dont la science informe la *poétique*. Dans la première catégorie, on trouve l'importante tradition de la poésie scientifique et des pièces de théâtre françaises et anglaises [...]; dans la seconde, on compte des traités scientifiques empruntant leurs techniques aux contes philosophiques antiques et médiévaux, et des fictions narratives. », F. Ait-Touati, *Littérature et science : faire histoire commune...*, op. cit., p. 36-37.

Tasse mais aussi des fluctuations du débat poétique⁹³⁶, nous avons choisi, dans la même logique, d'analyser les représentations des épisodes relatifs aux découvertes astronomiques, dans le contexte des œuvres des épigones du Tasse, en vue d'interpréter l'évolution du débat épopée - « romanzo », et les positions de nos auteurs dans ce panorama.

En effet, les problématiques associées à la représentation de l'épisode du voyage lunaire, réécriture des péripéties du Tasse hors des colonnes d'Hercule (censurées pour des raisons notamment de pertinence d'un point de vue du genre), se révèlent significatives tant du point de vue poétique qu'heuristique.

Si, dans l'œuvre provocatrice de Marin, les éléments de l'épisode du voyage sont présents mais redistribués, vidés de leur fonction proprement narrative et chargés polémiquement d'une portée didactique, générant une décomposition de la structure épique ; chez les épigones du Tasse la représentation des découvertes est profondément modifiée, s'éloignant, en général, du périple en tant que tel. La figure du magicien, autrefois garante du déplacement, revêt maintenant dans plusieurs épopées, muni du télescope, la fonction de « prophète » des découvertes modernes, puisque le voyage a disparu.⁹³⁷

Comme le souligne N. Harris, « [...] it became an opportunity for a digression into the *maraviglie* of astronomy where the blotches on the moon (or even the sunspots !) were explained to the amazed hero, with the stylistic advantage of keeping his feet firmly on the ground. »⁹³⁸ L'avantage, toutefois, ne relevait pas seulement du plan stylistique, mais aussi idéologique.

Il faut souligner, en tous les cas, que chez Bartolommei le magicien constitue encore une péripétie externe à l'action principale, évidemment qualifiée d'« erreur » et reléguée à la périphérie de la narration (comme c'était le cas du voyage marin/céleste chez Sempronio), pour reprendre les concepts mis en avant, entre autres, par Larivaille.⁹³⁹

⁹³⁶ T. Cachey, *Le Isole Fortunate...*, *op. cit.*, p. 261-262.

⁹³⁷ Sur le topos « prophétique-géographique » voir S. Zatti, *Nuove terre, nuova scienza...*, *op. cit.*

⁹³⁸ N. Harris, *Galileo as symbol...*, *op. cit.*, p. 11; « [...] ceci devint l'occasion d'une digression dans les *maraviglie* de l'astronomie où les taches sur la Lune (ou même sur le Soleil !) étaient expliquées au héros stupéfié, avec l'avantage stylistique de garder ses pieds bien sur terre. ». La traduction est de nous.

⁹³⁹ P. Larivaille, « Topografia e Topologia: luoghi e percorsi della "Liberata" », ds. idem, *Poesia e ideologia: letture della Gerusalemme liberata*, Liguori, 1987, p. 89-110.

Au même moment néanmoins, une large place lui est consacrée dans l'*America*, où l'on décrit un épisode d'observation et de découverte céleste raconté à la première personne par Vespucci, qui emploie directement le télescope.

Cet éclectisme nous fait songer, d'une part, à des mécanismes de « déplacement-dissimulation » semblables à ceux mis en lumière par Zinato⁹⁴⁰, entre désir de tisser l'éloge du célèbre compatriote et des découvertes modernes – suivant la voie ouverte par Tasse –, besoin de rompre avec la tradition comme Marin et fortes pressions idéologiques.

D'autre part, le fait que ces espaces consacrés aux péripéties merveilleuses et épisodiques, typiques du « romanzo », bien que relégués nettement aux marges de l'action, gagnent de plus en plus d'importance et d'autonomie risque de faire éclater le « petit monde » rêvé par Tasse. Comme le remarque Giachino, à propos du *Boemondo* de Sempronio:

Se l'errare, materia prima del romanzo, nella *Gerusalemme liberata* non costituisce un'occasione di dispersione gratuita ma si trova in rapporto dialettico con il più vasto impianto eroico ed epico del poema, per venire poi da questo assunto, superato senza annullamenti, inquadrato in un disegno unitario, ideologicamente forte e conseguente, in un'etica superiore insomma, nel *Boemondo* il romanzesco si disloca per così dire a macchia di leopardo, mostrando spesso una irriducibile alterità rispetto al tessuto epico sottostante.⁹⁴¹

Cette altérité et progressive autonomie des épisodes concernant les découvertes, étroitement liés au « romanzo », nous semblent donc très significative également sur le plan de l'histoire des genres et de leur évolution, car elles nous permettent de tracer une sorte de parcours qui pourrait préfigurer, en quelque sorte, la « romanisation » des genres pris en examen par Bakhtine.⁹⁴²

⁹⁴⁰ E. Zinato, « Epica della scienza: "spostamento" e "dissimulazione" », ds. *Dopo Tasso: percorsi del poema eroico*, Atti del convegno di studi, Urbino, 15 e 16 Giugno 2004, Roma/Padova, Antenore, 2005, p. 267-283.

⁹⁴¹ L. Giachino, *Giovan Leone Sempronio tra "lusus" amoroso e armi cristiane*, Firenze, Olschki, 2002, p. 159; « Si l'errance, matière principale du « romanzo », dans la *Jérusalem Délivrée* ne constitue pas une occasion de dispersion gratuite mais se trouve dans un rapport dialectique avec le plus vaste agencement héroïque et épique du poème, pour être ensuite absorbée par celui-ci, dépassée sans être annulée, cadrée dans un dessein unitaire, idéologiquement fort et conséquent, en somme, dans une éthique supérieure, dans le *Boemondo* le romanesque se place çà et là de façon sporadique, en montrant souvent une irréductible altérité par rapport au tissu épique sous-jacent. ». La traduction est de nous.

⁹⁴² M. Bakhtine, « Récit épique et roman. (Méthodologie de l'analyse du roman) », ds. *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1987 (original 1975), p. 439-473.

Par conséquent, si en France, où les théorisations poétiques italiennes connaissent un grand succès⁹⁴³, comme l'écrit Esmein-Sarrazin, c'est « [...] en se distinguant de ce qui est le propre de l'épopée que le roman se définit comme genre à part entière et que s'instaure, ensuite, une forme de « romanisation » des autres genres littéraires »⁹⁴⁴, en Italie on pourrait reconnaître un mécanisme similaire, une phase initiale, de distinction interne et de progressive définition. En effet, selon Javitch, les genres poétiques ont été réellement définis pour la première fois, de façon articulée et détaillée, dans l'Italie du XV^e siècle, à chaque fois à partir de la critique des pratiques modernes « déviantes »⁹⁴⁵.

Tout en tenant compte des profondes différences entre nos textes et de l'évolution des horizons propres aux genres, nous avons donc choisi de poursuivre notre analyse de la représentation des découvertes, en nous penchant sur les modalités narratives et les questionnements relatifs au genre, dans les textes en prose. Si nous avons mis en lumière chez Kepler et Godwin des prises de distance ou bien des exploits particuliers en matière de stratégies narratives, orientées à des fins spécifiques, le cas de Cyrano de Bergerac nous a permis encore une fois de conclure notre parcours, en analysant une étape ultérieure dans le processus de transformation des genres.

Si pour Tasse le voyage vers l'Amérique, éloigné du cœur du récit, était susceptible de l'entraîner dangereusement dans des variations déréglées, que certains se plaisaient à appeler « romanzo », pour Cyrano le fait de prendre les découvertes astronomiques trop au sérieux risque de faire tomber, paradoxalement, dans le ridicule et l'invraisemblance donquichottesque des « romans héroïques ». S'il est possible de reconnaître des similitudes entre ces deux positions, les approches et les conclusions sont évidemment opposées, le « petit monde » de Tasse essayant d'absorber les voies du « romanzo » tandis que la voie suivie par Cyrano et Sorel préfigurait une transformation

⁹⁴³ Sur l'influence de la théorisation italienne en France, voir aussi S. Himmelsbach, *L'épopée ou la « case vide »*. *La réflexion poétologique sur l'épopée nationale en France*, Tübingen, Niemeyer, 1988.

⁹⁴⁴ C. Esmein-Sarrazin, « L'épopée dans la théorie du roman au XVII^e siècle. Exemplarité, concurrence et abandon de la poétique épique », ds. *Palimpsestes épiques. Réécritures et interférences génériques*, D. Boutet et C. Esmein-Sarrazin (éds.) actes du colloque « Remaniements et réécritures de l'épique, de l'antiquité au XX^e siècle, Université Paris IV-Sorbonne, 11-12 juin 2004, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 237. Esmein-Sarrazin renvoie à son tour, évidemment, aux théories de Bakhtine sur la « romanisation ».

⁹⁴⁵ D. Javitch, « Lo spettro del romanzo nella teoria sull'epica del sedicesimo secolo », ds. *Rinascimento*, 43, 2003, p. 159-176.

qui allait peu à peu conduire, en France, à la substitution des longs romans traditionnels par les « nouvelles », forme de la modernité.⁹⁴⁶

Dès lors, si dans la critique récente on a souligné à juste titre l'importance du recours à la forme narrative dans les textes partisans du nouveau système cosmologique et de la rénovation du savoir⁹⁴⁷, nous préférons parler – sans vouloir aplatir les différences entre les textes pris en examen – d'une interrogation sur le statut, la structure et les modalités de la narration, en lien étroit avec la représentation des nouveaux mondes, tant dans la poésie que dans la prose.

En effet, comme le souligne Fusillo, qui se penche sur les distinctions entre épopée et roman, « [...] è soprattutto l'incrocio e l'interferenza fra questi due insiemi di costanti a individuare nel corso dei secoli l'universo della finzione narrativa ; un universo dallo statuto ambiguo, spesso oggetto di diffidenza e censura. »⁹⁴⁸

En nous arrêtant sur ce « croisement de différents systèmes », qui caractérise plusieurs œuvres de typologies différentes, nous avons pu élargir la perspective et nuancer notre analyse, en repérant de nouveaux rapports et de nouvelles distinctions émergeant au sein même des genres codifiés.

Si le XVII^e siècle est évidemment une période clé en ce qui concerne le déclin progressif en Europe du genre épique en faveur des genres romanesques naissants – comme pour la révolution qui touche le monde du savoir scientifique – notre ambition, toutefois, n'était pas tellement celle de privilégier les genres et les paradigmes sortis « vainqueurs » de la compétition et qui ont ouvert la voie à la modernité.⁹⁴⁹ Nous avons plutôt essayé de saisir, sous un angle bien particulier, les questionnements propres à une période qui petit à petit accepte les découvertes, en tentant de les traduire dans des discours et des formes stratifiées en leur sein et en s'interrogeant sur les modalités à même de les raconter. Par le biais d'une analyse de la diffusion du discours des

⁹⁴⁶ À ce propos, voir p.e. C. Esmein-Sarrazin, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

⁹⁴⁷ Voir p.e. F. Aït-Touati, *Cosmopoétique...*, *op. cit.*, et A. Guilhem, *Les fictions à vocation scientifique...*, *op. cit.*

⁹⁴⁸ M. Fusillo, « Fra epica e romanzo », ds. *Il romanzo*, F. Moretti (éd.), vol. II, *Le forme*, Torino, Einaudi, 2002, p. 13 ; « [...] c'est surtout le croisement et l'interférence entre ces deux ensembles de constantes qui identifient tout au long des siècles l'univers de la fiction narrative ; un univers au statut ambigu, souvent objet de méfiance et de censure. ». La traduction est de nous.

⁹⁴⁹ Cette perspective a été souvent remise en question dans les dernières années. Il suffit de songer au travail de S. Shapin sur la révolution scientifique : Shapin, Steven, *The Scientific Revolution*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996, tr. fr. *La Révolution Scientifique*, par C. Larsonneur, Paris, Flammarion, 1998.

découvertes, et de ses implications idéologiques, philosophiques et poétiques, on a ainsi essayé de tracer une sorte de parcours qui témoigne de la progressive intégration des nouveautés chez différents auteurs et dans différents contextes.

Cet itinéraire à travers différentes œuvres européennes témoigne bien, enfin, des tentatives des auteurs de la première moitié du XVII^e siècle d'« appréhender les nouveaux mondes », de les intégrer aux formes discursives et aux genres préexistants ou en construction, pour leur ouvrir un espace textuel, et, finalement, s'en « approprier »⁹⁵⁰.

⁹⁵⁰ « En dégagant la forme-sens vers laquelle tend l'objet littéraire, il s'agit de comprendre une dynamique d'appropriation de la science. », P. Chométy, et J. Lamy, « Littérature *et* science : archéologie d'un litige (XVI^e-XVIII^e siècles) » ds. *Littératures classiques*, n. 85, 2014, p. 29.

Bibliographie

Sources primaires

[Anonyme], *Navigatio sancti Brendani : alla scoperta dei segreti meravigliosi del mondo*, éd. et trad. G. Orlandi et R. E. Guglielmetti, Firenze, Sismel, 2014.

Ariosto, Ludovico, *Orlando Furioso* [1516, 1521, 1532], C. Zampese, E. Bigi (éds.), Milano, Bur-Rizzoli, 2012. Ariosto, Ludovico, *Roland Furieux*, éd. et trad. A. Rochon, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

Bacon, Francis, *The Instauration Magna : last writings* [1620], G. Rees (éd.), Oxford, Clarendon Press, 2000.

Bacon, Francis, *Nuova Atlantide* [*New Atlantis*, 1627], éd. et trad. L. Punzo, testo inglese a fronte, Bulzoni Editore, Roma, 2001. Bacon, Francis, *La Nouvelle Atlantide*, M. Le Doeuff et M. Llasera (trad.), M. Le Doeuff (éd.), Paris, GF Flammarion, 2000.

Bartolommei Smeducci, Girolamo, *L'America, poema eroico, al cristianissimo Luigi XIV re di Francia e di Navarra*, Roma, Lodovico Grignani, 1650.

Benamati, Guidubaldo, *La Vittoria Navale – Poema Heroico*, Bologna, Giacomo Monti, 1646.

Burton, Robert, *The Anatomy of Melancholy. What it is, With all the kindes, causes, symptomes, prognosticks, and seuerall cures of it. In three maine partitions, with their seuerall sections, members and subsections. Philosophically, medicinally, historically opened and cut vp, by Democritus Iunior, the Thirde edition, corrected and augmented by the author* [1621, 1624, 1628, 1632, 1638, 1651], Oxford, Henry Cripps, 1628. Burton, Robert, *The Anatomy of Melancholy*, Thomas C. Faulkner et al. (éds.), 3 vols, Oxford, Clarendon Press, 1989-1997. Burton, Robert, *Anatomie de la mélancolie*, B. Hoepffner et C. Goffaux (trad.), B. Hoepffner (éd.), Paris, José Corti, 2000.

Campanella, Tommaso, *Apologia pro Galileo* [1622], G. Ernst (trad.), M. Lerner (éd.), Pisa, Scuola Normale Superiore, 2006.

Campanella, Tommaso, *La città del sole* [1602], L. Firpo (éd.), Laterza, Bari, 1999.

Campanella, Tommaso, *Lettere*, V. Spampanato (éd.), Bari, Laterza, 1927.

- Cigoli, Lodovico et Galilei, Galileo, *Il carteggio Cigoli Galileo, 1609-1613*, F. Tognoni (éd.), Pisa, ETS, 2009.
- Cyrano de Bergerac, Savinien, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil, avec le Fragment de physique [L'Histoire comique de Monsieur de Cyrano Bergerac, contenant Les Estats et Empires de la Lune, 1657 et Les Nouvelles œuvres de Monsieur de Cyrano Bergerac contenant l'Histoire comique des Estats & Empires du Soleil, plusieurs Lettres et autres pièces divertissantes, 1662]*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion, 2004.
- Cyrano de Bergerac, Savinien, *Œuvres complètes*, L. Erba et H. Carrier (éds), Paris, Champion, 2001.
- Colombo, Cristoforo, *Epistola de insulis nuper inventis*, éd. et trad. L. di Cosco, Basel, [Michael Furter? für Johann Bergmann von Olpe : Jacob Wolff von Pforzheim? für Johann Bergmann von Olpe], 1493.
- De Veer, Gerrit, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz 1594-1597 [Waerachtighe Beschrijvinghe van drie seylagien... 1598]*, éd. et trad. X. De Castro, Chandeigne, 2000.
- Donne, John, *Poems of John Donne*, J.C. Grierson (éd.), Oxford, Oxford University Press, 1963.
- Errico, Scipione, *L'occhiale appannato. Nel quale si difende l'Adone del caualier Gio. Battista Marino, contra l'Occhiale del caualier fra Tomaso Stigliano. Dedicato al m. illustre sig. Bernardino Vespa*, Napoli, Matarozzi, 1629.
- Galileo, Galilei, *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo tolemaico e copernicano [1632]*, O. Besomi et M. Helbing (éds.), Padova, Antenore, 1998.
- Galileo, Galilei, *Il Saggiatore [1623]*, O. Besomi et M. Helbing (éds.), Padova, Antenore, 2005.
- Galileo, Galilei, *Istoria e dimostrazioni intorno alle macchie solari [1613]*, M. Montinari (éd.), Roma, Theoria, 1982.
- Galileo, Galilei, *Le opere di Galileo Galilei*, A. Favaro et I. Del Lungo (éds.), XX voll., Firenze, G. Barbera, 1890-1909; republié 1968.
- Galilei, Galileo, *Scritti Letterari*, A. Chiari (éd), Firenze, Le Monnier, 1970.
- Galileo, Galilei, *Sidereus nuncius magna, longaque admirabilia spectacula pandens...*, Venezia, Baglioni, 1610. Galileo, Galilei, *Le méssager des étoiles*, éd. et trad. F. Hallyn, Seuil, Paris, 1992. Galileo, Galilei, *Sidereus Nuncius. Le messenger céleste*, éd. et trad. I. Pantin, Paris, Les Belles Lettres, 1992. Galileo, Galilei,

-
- Sidereus nuncius*, M. Timpanaro Cardini (tr.), A. Battistini (éd.), Venezia, Marsilio, 1993.
- Giraldi Cinzio, Giovan Battista, *Scritti critici*, G.C. Crocetti (éd.), Milano, Marzorati, 1973.
- Godwin, Francis, *The Man in the Moone* [1638], W. Poole (éd.), Toronto, Broadview editions, 2009. Godwin, Francis, *L'homme dans la lune/The Man in the Moon*, J. Badouin (tr.), A. Amartin (éd.), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1984. Godwin, Francis, *L'uomo sulla Luna*, M. C. Vio (tr.), G. Silvani (éd.), Ravenna, Longo Editore, 1995.
- Godwin, Francis, *The Strange Voyage and Adventures of Domingo Gonsales, to the World in the Moon : containing an Account of St. Hellena; the Place where he resided some years in ...*, London, Lever, 1768.
- Gualterotti, Francesco Maria, «Vaghezza», ds. N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei nella poesia del suo secolo : raccolta di poesie edite e inedite scritte da' contemporanei in lode di Galileo pubblicate in occasione del 3. centenario delle sue scoperte celesti*, Milano, Sandron, 1910, p. 38.
- Hariot, Thomas, *A briefe And True Report of the New Found Land of Virginia*, Frankfurt, Wechel, 1588.
- Kepler, Johannes, *Gesammelte Werke*, M. Caspar et W. von Dyck (éds.), XX voll., München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1937.
- Kepler, Johannes, *Astronomia nova* [1609], ds. Kepler, Johannes, *Gesammelte Werke*, M. Caspar et W. von Dyck (éds.), München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1937, vol. 3. Kepler, Johannes, *Astronomie nouvelle*, éd. et trad. J. Peyroux, Paris, Blanchard, 1979.
- Kepler, Johannes, *Discussion avec le messager céleste ; Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter [Dissertatio cum Nuncio Sidereo, 1610 et Narratio de observatis a se quator Jovis satellitibus erroribus, 1611]*, éd. et trad. I. Pantin, Paris, Les Belles Lettres, 1993. Kepler, Johannes, *Discussione col Nunzio Sidereo e Relazione sui quattro satelliti di Giove*, éd. et trad. E. Pasoli et G. Tabarroni, Torino, Bottega d'Erasmus, 1972.
- Kepler, Johannes, *Le songe ou astronomie lunaire [Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari, 1634]*, éd. et tr. M. Ducos, Presses Universitaires de Nancy, 1984. Kepler, Johannes, *Somnium, ovvero opera postuma sull'astronomia lunare*, E. Rosen et G. Godoli (éd.), Roma-Napoli, Theoria, 1984. Kepler, Johannes, *Il sogno di Keplero. La Terra vista dalla Luna in un racconto del grande astronomo tedesco*, éd. et tr. A. Lombardi, Milano, Sironi, 2009.

- Lucien, *OEuvres complètes de Lucien de Samosate*, éd. et trad. E. Talbot, Hachette, Paris, 1912.
- Magagnati, Girolamo, *Lettere a diversi del signor Girolamo Magagnati*, Luigi Firpo (éd.), Firenze, Olschki, 2006.
- Magagnati, Girolamo, «Meditazione poetica sopra i pianeti Medicei», ds. N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei nella poesia del suo secolo : raccolta di poesie edite e inedite scritte da' contemporanei in lode di Galileo pubblicate in occasione del 3. centenario delle sue scoperte celesti*, Milano, Sandron, 1910, p. 13.
- Marino, Giovan Battista, *Adone* [1623], E. Russo (éd), Milano, BUR, 2013. Marino, Giovan Battista, *Adonis, poème héroïque, traduit en vers français, du cavalier Marin, dédié au Roy*, éd. et trad. C. Nicole, Paris, C. de Sercy, 1662. Marino, Giovan Battista, *Adone / Adonis*, éd. et trad. M-F. Tristan, Paris, Belles Lettres, 2014.
- Marino, Giovan Battista, *La galeria del Cavalier Marino. Distinta in Pitture, & Sculture*, Venezia, Ciotti, 1620.
- Marino, Giovan Battista, *Lettere*, M. Guglielminetti (éd), Torino, Einaudi, 1966.
- [Mendoza, Diego Hurtado de ?], *The Plesant Historie of Lazarillo de Tormes a Spaniarde, wherein is contained his marveilous deeds and life. With the Strange adventures happenend to him in the service of sundry maisters*, éd. et tr. D. Rouland, London, Abell Jeffes, 1596.
- Milton, John, *Paradise Lost* [1667, 1674], éd. et trad. R. Sanesi, Milano, Mondadori, 1984. Milton, John, *Le Paradis perdu*, F.-R. de Chateaubriand (tr.), R. Ellrodt (éd.), Paris, Gallimard, 1995.
- More, Thomas, *Utopia [Libellus vere aureus...]*, 1516], éd. et trad. L. Firpo, Napoli, Guida, 2000.
- Pigna, Giovan Battista, *I romanzi*, Venezia, V. Valgrisi, 1554.
- Plutarco, *Il volto della Luna*, éd. et trad. D. del Corno, Milano, Adelphi, 1991. Plutarque, *De facie in orbe lunae*, ds. *OEuvres Morales*, Les Belles Lettres, Paris, 1972.
- Porta, Malatesta, *Il Rimino Protetto, poema sacro in quattro dipinture*, Rimini, G. Simbeni, 1628.
- Pulci, Luigi, *Morgante e opere minori [Morgante, 1483]*, Torino, Utet, 1997. Pulci, Luigi, *Morgante*, éd. et trad. P. Sarrazin, Turnhout, Brepols, 2001.

- Ramusio, Giovan Battista, *Navigazioni e viaggi* [1550, 1556, 1559], M. Milanese (éd), Torino, Einaudi, 1979-1988.
- Seget, Thomas, «Epigrammata...», ds. N. Vaccalluzzo, *Galileo Galilei nella poesia del suo secolo : raccolta di poesie edite e inedite scritte da' contemporanei in lode di Galileo pubblicate in occasione del 3. centenario delle sue scoperte celesti*, Milano, Sandron, 1910, p. 112. Seget, Thomas, *Épigrammes*, trad. I. Pantin, ds. J. Kepler, *Discussion avec le messenger céleste ; Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter*, I. Pantin (éd), Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 42-44.
- Sempronio, Giovan Leone, *Il Boemondo, ovvero Antiochia difesa*, Bologna, Carlo Zenero, 1651.
- Sorel, Charles, *La bibliothèque françoise de M. C. Sorel Premier Historiographe de France. Seconde édition, revue et augmentée*, Paris, Compagnie des Libraires du Palais, 1667.
- Sorel, Charles, *Histoire comique de Francion* [1623], ds. *Romanciers du XVII^e siècle*, A. Adam (éd.), Paris, Gallimard/Pléiade, 1958, vol. XI.
- Stigliani, Tommaso, *Dello Occhiale. Opera difensiva del cavalier Fr. Tomaso Stigliani*, P. Carampello, Venezia, 1627.
- Strozzi, Giulio, *La Venetia Edificata*, Venezia, Pinelli, 1624.
- Tasso, Torquato, *Discorsi dell'arte poetica e del poema eroico* [*Discorsi dell'arte poetica*, 1587 et *Discorsi del poema eroico*, 1594], L. Poma (éd.), Bari, Laterza, 1964. Tasso, Torquato, *Discours de l'art poétique ; Discours du poème héroïque*, éd. et trad. F. Graziani, Aubier, 1997.
- Tasso, Torquato, *Gerusalemme Liberata* [1581, 1584], L. Caretti (éd.), Milano, Mondadori, 1957. Tasso, Torquato, *Gerusalemme Liberata*, F. Tomasi (éd.), Milano, BUR, 2009. Tasso, Torquato, *Gerusalemme Liberata-Jérusalem Délivrée*, éd. Bilingue, G. Genot (trad.), L. Caretti et G. Genot (éds.), Paris, Les Belles Lettres, 2008.
- Tasso, Torquato, *Lettere poetiche*, C. Molinari (éd.), Milano, Guanda, 1995.
- Tasso, Torquato, *Prose*, E. Mazzali (éd.), Ricciardi, Milano-Napoli, 1959.
- Tassoni, Alessandro, *La secchia rapita poema eroicomico, colle dichiarazioni di Gaspare Salvini...* [1622], Modena, Stamperia Ducale, 1744.
- Vion d'Alibray, Charles, *Les oeuvres poétiques du Sr Dalibray, divisées en vers bachiques, satyriques, héroïques, amoureux, moraux et chrestiens*, Paris, A. de Sommaville, 1653.

Wilkins, John, *The discovery of a world in the moone, or, A discourse tending to prove, that 'tis probable there may be another habitable world in that planet*, London, Printed by E. G. for Michael Sparke and Edward Forrest, 1638.

Wilkins, John, *A discourse concerning a new world & another planet in 2 bookes*, London, Printed [by John Norton and R. Hearne] for John Maynard, & are to be sold at the George, in Fleetstreet neare St. Dunstans Church, 1640. Wilkins, John, *Le monde dans la Lune. Divisé en deux livres. Le premier, prouvant que la Lune peut estre un monde. Le second, que la Terre peut estre une planette*, éd. et trad. I. de La Montagne, Rouen, J. Cailloüé, 1655.

Sources secondaires

- AA.VV., *Pierre Gassendi 1592-1655, sa vie et son œuvre*, Paris, Albin Michel, 1955.
- Acocella, Mariantonietta, « Appunti sulla presenza di Luciano nelle Intercenales » ds. *Alberti e la tradizione : per lo "smontaggio" dei "mosaici" albertiani, atti del Convegno internazionale del Comitato nazionale VI centenario della nascita di Leon Battista Alberti, Arezzo, 23-24-25 settembre 2004*, Firenze, Polistampa, 2007.
- Aït-Touati, Frédérique, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle*, thèse sous la dir. De F. Lecercle, 2008.
- Aït-Touati, Frédérique, *Contes de la lune : Essai sur la fiction et la science modernes*, Paris, Gallimard, 2011.
- Aït-Touati, Frédérique, « Littérature et science : faire histoire commune », ds. *Littératures classiques*, n. 85, 2014, p. 31-40.
- Alcover, Madeleine, *Cyrano relu et corrigé (Lettres, Etats du Soleil, Fragments de Physique)*, Études de philologie et d'histoire, Genève, Droz, 1990.
- Alcover, Madeleine, « Éphémérides cyraniennes », ds. *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Actes du colloque international de Sannois, 3 et 17 décembre 2005, H. Bargy et A. Mothu (éds.), Brepols, Turnhout, 2008, p. 19-33.
- Alcover, Madeleine, *La pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac*, Genève, Droz, 1970.
- Alcover, Madeleine, « Le Cyrano de Bergerac de Jacques Prévot », *Les Dossiers du Grihl, Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Libertinage, athéisme, irrégion. Essais et bibliographie*, mis en ligne le 17 avril 2012, consulté le 20 avril 2016. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/5079>
- Apollonio, Silvia, « Malatesta Porta, un letterato riminese tra tasso, galileo e marino », ds. *Aevum*, 81, n.3, Septembre- Décembre 2007, p. 765-791.
- Aquilecchia, « Da Bruno a Marino. Postilla all'Adone X, 45 », ds. *Studi Secenteschi*, 20, 1979/80, p. 89-95.
- Arbizzoni, Guido, « Vicende e ambagi dell'epica secentesca. Qualche ricognizione tra scritti teorici e paratesti », ds. *Dopo Tasso : percorsi del poema eroico*, Atti del convegno di studi, Urbino, 15 e 16 Giugno 2004, Roma/Padova, Antenore, 2005.

- Baffetti, Giovanni, *La retorica, l'ingegno e l'anima : studi sul Seicento*, Pisa, Pacini, 2006.
- Baffetti, Giovanni, *Retorica e scienza. Cultura gesuitica e seicento italiano*, Bologna, C.L.U.E.B., 1997.
- Baffetti, Giovanni, « Around Galileo : describing science in the seventeenth century », ds. *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, vol. 55, n. 154, Juin 2005, p. 71-82.
- Baffetti, Giovanni, « Fra distanza e passione. Una poetica dell'occhio « patetico », ds. *Lettere italiane*, 52, 2001, 49-62.
- Baffetti, Giovanni, « La trattatistica », ds. *Storia letteraria d'Italia. Il Cinquecento*. Tomo III. *La letteratura tra l'eroico e il quotidiano. La nuova religione dell'utopia e della scienza (1573-1600)*, Padova, Piccin, 2006, pp. 1453 - 1519.
- Bakhtine, Mikhail, « Récit épique et roman. (Méthodologie de l'analyse du roman) », ds. *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1987 (original 1975), p. 439-473.
- Baldassarri, Guido, *"Inferno" e "cielo". Tipologia e funzione del meraviglioso nella "Gerusalemme Liberata"*, Roma, Bulzoni, 1977.
- Baldassarri, Guido, *Il sonno di Zeus. Sperimentazione narrativa del poema rinascimentale e tradizione omerica*, Roma, Bulzoni, 1982.
- Baldassarri, Guido, « Poema eroico o romanzo? Riscritture della Liberata dal Camilli al Gentili », ds. *Scritture di scritture : Testi, generi, modelli nel Rinascimento*, G. Mazzacurati et M. Plaisance (éd.), Roma, Bulzoni, 1987.
- Ballestra-Puech, Sylvie, « Le Songe allégorique de Cicéron à Lesage : émergence et métamorphoses d'un genre », in *Les genres littéraires émergents*, éd. Jean-Marie Seillan, L'Harmattan, Paris, 2005, 19-34.
- Bardon, Maurice, *« Don Quichotte » en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, 1605-1815*, Paris, Champion, 1931.
- Battistini, Andrea, « Letteratura e scienza » Bologna, Zanichelli, 1977.
- Battistini, Andrea, « "Cedat Columbus" e "Vicisti, Galilae!": due esploratori a confronto nell'immaginario barocco », *Annali d'Italianistica*, X, 1992, p. 116-132.
- Battistini, Andrea, *Galileo e i gesuiti. Miti letterari e retorica della scienza*, Milano, Vita e Pensiero, 2000.

- Battistini, Andrea, *Introduzione a Galilei*, Laterza, Roma-Bari 1989.
- Battistini, Andrea, « Il libro, il labirinto, la fabbrica del mondo : metafore epistemologiche della nuova scienza di Galileo » dans Pieri, P. et Benvenuti, G. (éds.), *Quando l'opera interpella il lettore: poetiche e forme della modernità letteraria, studi e testimonianze offerti a Fausto Curi per i suoi settant'anni*, Bologna, Pendragon, 2000.
- Battistini, Andrea et Raimondi, Ezio, *Le figure della retorica: una storia letteraria italiana*, Einaudi, 1990.
- Battistini, Andrea, « Galileo e il telescopio nell'immaginario barocco », ds *Le nuove stelle. Il dialogo tra scienza e letteratura nella cultura moderna*, Atti del convegno di S. Giovanni in Persiceto (22 novembre 1997), a cura di B. Capaci, Comune di S. Giovanni in Persiceto, 1998, pp. 11-23.
- Bellini, Eraldo, « Note per Galileo e Tasso », ds. *Studi di letteratura italiana in onore di Claudio Scarpati*, Milano, V&P, 2010, p. 333-356.
- Belloni, Antonio, *Il Seicento*, ds. *Storia letteraria d'Italia*, Vallardi, vol. 9.
- Belloni, Antonio, *Gli epigoni della Gerusalemme Liberata: con un'appendice bibliografica*, A. Draghi, 1893.
- Beniscelli, Alberto (éd.) *Libertini italiani. Letteratura e idee tra XVII e XVIII secolo*, BUR, Milano 2011.
- Berno, Francesca Romana, « Appunti sul latino di Galileo Galilei », ds *Atti e Memorie dell'Accademia Galileiana di Scienze, Lettere ed Arti, già dei Ricovrati e Patavina*, volume CXIX, (2006-2007), p. 15-37.
- Besse, Jean-Marc, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.
- Biagioli, Mario, *Galileo courtier. The practice of science in the culture of absolutism*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993.
- Biagioli, Mario, « Galileo the Emblem Maker », ds. *ISIS*, 81, 2, June 1990, p. 230-258
- Biagioli, Mario, « Replication or Monopoly ? The Economies of Invention and Discovery in Galileo's Observations of 1610 », ds *Galileo in Context*, J. Renn (éd), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 277-320.
- Bibliografia Internazionale Galileiana* (GAL), disponible au site <http://www.imss.fi.it/biblio/ibibgali.html>.

- Bloch, Olivier, « Cyrano de Bergerac et la philosophie », ds. *XVII^e siècle*, 1985, 149, p. 337-347.
- Bocca, Lorenzo, « La scoperta dell’America nell’epica tassiana da Tasso a Stigliani », ds. *La letteratura degli italiani. Rotte, confini, passaggi*, (A. Beniscelli, Q. Marini, L. Surdich eds.), DIRAAS, Università degli studi di Genova, 2012.
- Boilève-Guerlet, Annick, *Le genre romanesque: des théories de la Renaissance italienne aux réflexions du XVII^e siècle français*, Universidade de Santiago de Compostela, 1993.
- Brady, Maura, « Galileo in Action: the "Telescope" in *Paradise Lost* », *Milton Studies*, 44, 2005, p. 129-152.
- Brandi, Paola, « La prima redazione del viaggio di Carlo e Ubaldo nella “Liberata” », ds. *Studi Tassiani*, XLII, 1994, pp. 27-41.
- Bredenkamp, Horst, « Gazing Hands and Blind Spots : Galileo as Draftsman », ds. J. Renn (éd), *Galileo in context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 154-192.
- Bruscagli, Riccardo, “Romanzo” ed “Epos” dall’Ariosto al Tasso, ds. *Il romanzo. Origine e sviluppo delle strutture narrative nella cultura occidentale*, Pisa, ETS, 1988, p. 53-69.
- Bucciantini, Massimo, *Galileo e Keplero. Filosofia, cosmologia e teologia nell’Età della Controriforma*, Torino, Einaudi, 2007.
- Bucciantini, Massimo et Camerota, Michele et Giudice, Franco, *Il telescopio di Galileo. Una storia europea*, Torino, Einaudi, 2012.
- Butler, George F., « Milton’s Meeting with Galileo. A Reconsideration », in *Milton Quarterly*, XXXIX, 2005, 3, p. 132-139.
- Bury, Emmanuel, « Ménippe dans la lune : Cyrano à l’école de Lucien », ds. *Littérature classique*, n°53, Supplément 2004, p. 237-252.
- Cabani, Maria Cristina, « Gioco, scherzo e riso nell’Adone », ds. *Instabilità e metamorfosi dei generi nella letteratura barocca*, Atti del Convegno (Genova, 5-8 ottobre 2006), Venezia, Marsilio, 2008.
- Cachey, Theodore, *Le Isole Fortunate. Appunti di storia letteraria italiana*, Roma, « L’Erma » di Bretschneider, 1995.
- Cachey, Theodore, « Tasso’s *Navigazione del Mondo Nuovo* and the Origins of the Columbus Encomium (GL, XV, 31-32) », ds. *Italica*, Vol. 69, No. 3, *Discoveries: A Special Issue for the Columbian Quincentennial*, Autumn, 1992, pp. 326-344.

-
- Campagnoli, Ruggero, « Cyrano e il discorso perverso del mago », *Lectures*, 1, *Discorso e Magia*, 1979, p. 37-60.
- Campbell, Mary Baine, « Impossible Voyages: Seventeenth-Century Space Travel and the Impulse of Ethnology », ds. *Literature and History*, Fall 1997, 6, 2, p. 1-17.
- Campbell, Mary Baine, *Wonder and Science. Imagining Worlds in Early Modern Europe*, New York, Cornell University Press, 1999.
- Campbell, Mary Baine, « Speedy Messengers: Fiction, Cryptography, Space Travel, and Francis Godwin's *The Man in the Moone* », ds. *The Yearbook of English Studies*, Vol. 41, No. 1, *Travel and Prose Fiction in Early Modern England* (2011), pp. 190-204.
- Capucci, Martino, *Romanzieri del Seicento*, Torino, U.T.E.T., 1974.
- Caspar, Max, *Kepler* [1948], éd. et trad C. D. Hellman, New York, Collier Books, 1962.
- Chevalley, Catherine, « Kepler et Galilée dans la bataille du *Sidereus Nuncius* » (1610-1611), ds. *Novità celesti e crisi del sapere*, Atti del Convegno internazionale di studi galileiani, P. Galluzzi (éd), Giunti-Barbèra, Firenze, 1984, p. 167-175.
- Chométy, Philippe et Lamy, Jérôme, « Littérature et science : archéologie d'un litige (XVI^e-XVIII^e siècles) » ds. *Littératures classiques*, n. 85, 2014, p. 5-30.
- Chométy, Philippe, *Philosopher en langage des dieux. La poésie d'idées en France au siècle de Louis XIV*, Paris, Honoré Champion, 2006.
- Colesanti, Massimo, *Il romanzo barocco tra Italia e Francia*, Roma, Bulzoni, 1980.
- Colombo, Angelo, « Adone, poema di pace (letture erasmiane del Marino ?) ds. *Marino e il barocco, da Napoli a Parigi*, E. Russo (éd.), Alessandria, ed. dell'Orso, 2009, p. 321-345.
- Copeland, Thomas, « Francis Godwin's *The Man in the Moone* : A Picaresque Satire », *Extrapolation*, 16, 1974, 156-63.
- Cornelius, Paul, « Francis Godwin's *The Man in the Moone* and its influence : John Wilkins and Andreas Muller ; Cyrano de Bergerac's voyage to the moon », ds. *Languages in Seventeenth and Early Eighteenth-Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965.
- Curtius, Ernst R., « La nave degli Argonauti », ds. *La letteratura della letteratura*, Bologna, Il Mulino, 1984.

Cressy, David, « Early Modern Space Travel and the English Man in the Moon », ds. *The American Historical Review*, Vol. 111, No. 4, October 2006, pp. 961-982

Cro, Stelio, « Campanella e Colombo : la nuova scienza e l'unità del mondo », ds *Columbeis*, vol. II, Genova, 1987, p. 295-306.

Croce, Franco, *Tre momenti del barocco letterario italiano*, Firenze, G. C. Sansoni, 1966.

Danielson, Dennis, *Paradise Lost and the Cosmological Revolution*, Cambridge University Press, 2014.

Darmon, Jean-Charles, « Cyrano de Bergerac et les images de la Nature », *Littératures classiques*, 17, automne 1992, p. 159-164.

Darmon, Jean-Charles, « Ironie libertine et analytique de l'imposture : Cyrano d'un genre à l'autre », ds. *Libertinism and Literature in Seventeenth-Century France*, Actes du colloque de Vancouver, The University of British Columbia, 28-30 septembre 2006, R. G. Hodgson (éd), Tubingen, Gunter Narr Verlag, 2009, p. 9-36.

Darmon, Jean-Charles, « Ironie et relativisme : remarques sur leurs affinités diffuses dans l'horizon du libertinage érudit et dans les fictions cyraniennes », ds. *Autour de Cyrano de Bergerac. Dissidents, excentriques et marginaux de l'Age classique*, P. Harry, A. Mothu et P. Sellier (éds), Paris, Champion, 2006, p. 399-413.

Darmon, Jean-Charles, « L'imagination de l'espace entre argumentation philosophique et fiction : de Gassendi à Cyrano », *Études Littéraires*, Volume 34, numéro 1-2, hiver 2002, p. 217-240.

Darmon, Jean-Charles, *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle. Études sur Gassendi, Cyrano de Bergerac, La Fontaine, Saint-Évremond*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

Darmon, Jean-Charles, « Rhétorique du songe, fictions heuristiques et politique de la « grimace » : Cyrano sur les traces de Quevedo, de Kepler et de Campanella », ds. *Littératures classiques*, 53, suppl. 2004, p. 173-208.

Darrel Rutkin, H., « Celestial offerings : Astrological Motifs in the Dedicatory Letters of Kepler's *Astronomia Nova* and Galileo's *Sidereus Nuncius* », ds. *Secrets of Nature, Astrology and Alchemy in Early Modern Europe*, W. R. Newman et A. Grafton (éds.), Massachussets, MIT Press, 2001.

Davis, Lennard J., *Factual Fictions : The Origins of the English Novel*, Columbia UP, New York, 1983.

Dear, Peter, (éd.), *The Literary Structure of Scientific Argument*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1991.

-
- Del Prete, Antonella, *Universo infinito e pluralità dei mondi. Teorie cosmologiche in età moderna*, Napoli, La Città del Sole, 1998.
- Della Terza, Dante, « Galileo letterato : “Considerazioni al Tasso” », ds. Id., *Forma e memoria*, Roma, Bulzoni, 1979, p. 197-221.
- Démoris, René, *Le Roman à la première personne : du classicisme aux lumières*, Paris, A. Colin, 1975.
- De Renzi, Silvia, « Courts and Conversions : Intellectual Battles and Natural Knowledge in Counter-Reformation Rome », ds. *Studies of History and Philosophy of Science*, vol. 27, n. 4, 1996, p. 429-449.
- Derla, Luigi, Sull'allegoria della « Gerusalemme Liberata » ds. *Italianistica*, VII, 1978, 3, p. 473-488.
- Didier, Béatrice, « Étudier la littérature européenne ? », ds. *Précis de littérature européenne*, B. Didier (éd.), Paris, PUF, 1998, p. 1-9.
- Dreyer, John Louis Emil, *A History of Astronomy from Thales to Kepler*. Revised edition with a Foreward by W. H. Stahl, New York, Dover Publications, 1953
- Duprat, Anne, « Entre poétique et interprétation. Sur la Lettre-préface de Jean Chapelain à l'Adone de Marino (1623) », *Littératures classiques* 1/2015 (N° 86), p. 117-128.
- Dupré, Sven, *Galileo, the Telescope, and the Science of Optics in the Sixteenth Century : A Case Study of Instrumental Practice in Art and Science*, Thèse de doctorat, Université de Gent, 2002
- Edwards, Karen L., *Milton and the natural world: science and poetry in Paradise lost*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Esmein-Sarrazin, Camille, *L'essor du roman. Discours théorique et constitution d'un genre littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.
- Esmein-Sarrazin, Camille « L'épopée dans la théorie du roman au XVII^e siècle. Exemplarité, concurrence et abandon de la poétique épique », ds. *Palimpsestes épiques. Réécritures et interférences génériques*, D. Boutet et C. Esmein-Sarrazin (éds.) actes du colloque « Remaniements et réécritures de l'épique, de l'antiquité au XX^e siècle, Université Paris IV-Sorbonne, 11-12 juin 2004, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 237-255.
- Empson, William, « Godwin's voyage to the moon », ds. *Essays on Renaissance Literature. Volume 1: Donne and the new philosophy*, Cambridge University Press, 1993, p. 221-254.

- Ernst, Germana, « Aspetti dell'astrologia e della profezia in Galileo e Campanella », ds. *Novità celesti e crisi del sapere*, atti del convegno internazionale di studi galileiani, P. Galluzzi (éd.), Firenze, Barbera, 1984, p. 256-266.
- Ernst, Germana, « "L'aurea età felice". Profezia, natura e politica in Tommaso Campanella », ds. *Tommaso Campanella e l'attesa del secolo aureo*, Atti della III giornata Luigi Firpo, 1 Marzo 1996, Firenze, Olschki, 1998.
- Evans, Robert J. W., *Rodolfo II d'Asburgo. L'enigma di un imperatore*, Bologna, Il Mulino, 1984 (original : *Rudolf II and his World. A Study in Intellectual History 1576-1612*, Oxford, The Clarendon Press, 1973).
- Fahnestock, Jeanne, *Rhetorical Figures in Science*, Oxford University Press, Oxford, 1999.
- Farinelli, Giuseppe et Paccagnini, Ermanno et Santambrogio, Giovanni et Villa, Angela Ida, *Storia del giornalismo italiano. Dalle origini a oggi*, UTET, 2004.
- Fassò, Luigi, *Avventurieri della penna del Seicento*, Firenze, Le Monnier, 1923.
- Favaro, Antonio, *Amici e corrispondenti di Galileo Galilei*, Venezia, Ferrari, 1894-1919.
- Ferretti, Francesco, « Sacra scrittura e riscrittura epica. Tasso, la Bibbia e la Gerusalemme liberata », ds. *Sotto il cielo delle Scritture. Bibbia, retorica e letteratura religiosa*, C. Delcorno et G. Baffetti (éds.), Firenze, Olschki, 2009, p. 193-213.
- Findlen, Paula, « Il nuovo Colombo: conoscenza e ignoto nell'Europa del Rinascimento », ds. *La rappresentazione dell'altro nei testi del Rinascimento*, S. Zatti (éd.), Lucca, Pacini Fazzi, 1998, p. 219-244.
- Firpo, Luigi, *Prime relazioni di navigatori italiani sulla scoperta dell'America: Colombo, Vespucci, Verrazzano*, Torino, 1966.
- Flannagan, Roy, « Art, Artists, Galileo and Concordances », ds. *Milton Quarterly*, 20, 1986, 3, p. 103-105.
- Foltran, Daniela, *Per un ciclo tassiano: imitazione, invenzione e correzione in quattro proposte epiche fra Cinque e Seicento*, Edizioni dell'Orso, 2005.
- Foltran, Daniela, « Il Boemondo di G. L. Sempronio », ds. *Studi Tassiani*, 1996, p. 181-211.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966.

-
- Franceschetti, Antonio, « Marino e la tradizione cavalleresca », ds. *Lectura Marini*, F. Guardiani (éd.), Toronto, Dovehouse Editions, 1989, p. 227-254.
- Frare, Pierantonio, « La nuova critica della meravigliosa acutezza », in *Storia della critica letteraria in Italia*, G. Baroni (éd.), Utet, Torino, 1997, p. 223-277.
- Frye, Northop, *Anatomy of criticism : Four essays*, Princeton University Press, 1957.
- Fulco, Giorgio, « Pratiche intertestuali per due performances di Mercurio. Lettura del canto X dell'Adone », in Aa. Vv., *Lectura Marini*, F. Guardiani (éd.), Ottawa, Dovehouse Editions, 1989, p. 155-192.
- Fusillo, Massimo, « Fra epica e romanzo », ds. *Il romanzo*, F. Moretti (éd.), vol. II, *Le forme*, Torino, Einaudi, 2002, p. 5-34.
- Gabrieli, Giuseppe, *Contributi alla storia della Accademia dei Lincei*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1989, 2 vols ; ou *All'origine della scienza moderna : Federico Cesi e l'Accademia dei Lincei*, A. Battistini , G. De Angelis, G. Olmi (éds.), Bologna, Il Mulino, 2007.
- Garavini, Fausta, *La casa dei giochi: idee e forme nel Seicento francese*, Torino, Einaudi, 1980.
- Garin, Eugenio, *Medioevo e Rinascimento. Studi e ricerche*, Laterza, 1961.
- Gattei, Stefano, « The Wandering Scot. Thomas Seget's *album amicorum* », ds. *Nuncius*, n. 28, 2013, p. 345-463.
- Genette, Gérard, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972.
- Genette, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982.
- Gengoux, Nicole, *Une lecture philosophique de Cyrano. Gassendi, Descartes, Campanella : trois moments du matérialisme*, Paris, Champion, 2015.
- Giachino, Luisella, *Giovan Leone Sempronio tra "lusus" amoroso e armi cristiane*, Firenze, Olschki, 2002.
- Gigante, Claudio, *Tasso*, Roma, Salerno Editrice, 2007.
- Gossin, Pamela, *Encyclopedia of Literature and Science*, Westport, Greenwood Press, 2002.
- Grafton, Anthony, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

- Grafton, Anthony, « Kepler as a Reader », *Journal of The History of Ideas*, vol. 53, n. 4, 1992, p. 561-572.
- Grafton, Anthony, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.
- Greenblatt, Stephen, *Marvelous Possessions : The Wonder of the New World*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1991.
- Gregory, Tullio, *Scetticismo ed empirismo. Studio su Gassendi*, Bari, Laterza, 1961.
- Grosser, Hermann, *La sottigliezza del disputare. Teorie degli stili e teorie dei generi in età rinascimentale e nel Tasso*, Firenze, La Nuova Italia, 1992
- Guaragnella, Pasquale, *La prosa e il mondo. "Avvisi" del moderno in Sarpi, Galilei e la nuova scienza*, Bari, Adriatica editrice, 1986, pp. 163-164.
- Guardiani, Francesco, *La meravigliosa retorica dell'Adone di G.B. Marino*, Firenze, Olschki, 1989.
- Guardiani, Francesco, «Le polemiche secentesche intorno all'Adone», ds. *I capricci di Proteo*, Atti del Convegno di Lecce 23-26 ott. 2000, Salerno, Roma 2002, pp. 177-197.
- Guerrini, Luigi, « The "Accademia dei Lincei" and the New World », ds. *Max Planck Institute for the History of Science*, 2008.
- Guglielminetti, Marziano, *Tecnica e invenzione nell'opera di Giambattista Marino*, Messina/Firenze, D'Anna, 1964.
- Guilhem, Armand, *Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot – Vers une poétique hybride*, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2013.
- Guilhem, Armand, *L'Autre Monde de Cyrano de Bergerac. Un voyage dans l'espace du livre*, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, « Archives des lettres modernes. Études de critique et d'histoire littéraire », n° 283, 2005.
- Guntert, Georges, *L'epos dell'ideologia regnante e il romanzo delle passioni. Saggio sulla "Gerusalemme liberata"*, Pisa, Pacini, 1989.
- Haan, Estelle, « From Academia to Amicitia : Milton's Latin Writings and the Italian Academies », in *Transactions of the American Philosophical Society*, LXXXVIII, 1998, 6, p. 13-28.

- Hall, Crystal J., « Galileo, Poetry, and Patronage : Giulio Strozzi's Venetia edificata and the Place of Galileo in Seventeenth-Century Italian Poetry », ds. *Renaissance Quarterly*, 66, 2013, p. 1296-1331.
- Hallyn, Fernand, *La structure poétique du monde. Copernic, Kepler*, Paris, Seuil, 1987.
- Hallyn, Fernand, *Les Structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Éditions du Seuil, coll. "Des travaux", 2004.
- Hamou, Philippe, *La mutation du visible : essai sur la portée épistémologique des instruments d'optique au XVIIe siècle*, Presses Universitaires du Septentrion, Lille, 2001.
- Harris, Neil, « Galileo as a symbol: the "Tuscan artist" in Paradise Lost », ds. *Annali dell'istituto e museo di storia della scienza di Firenze*, X, 1985, n.2, p. 3-29.
- Harth, Erika, *Cyrano de Bergerac and the Polemics of Modernity*, New York, Columbia University Press, 1970.
- Hartog, François, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre. Nouvelle édition revue et augmentée*, Paris, Gallimard, 1991, 272-279.
- Hauvette, Henri, « Un précurseur italien de Corneille, Girolamo Bartolommei », ds. *Annales de l'Université de Grenoble*, 1897.
- Hazard, Paul, *La Crise de la conscience européenne, 1680 - 1715*, Paris, Boivin, 1935.
- Heilbron, John L., *Galileo. Scienziato e umanista*, Einaudi, Torino, 2013 (original : *Galileo*, Oxford University Press, 2010).
- Hester, Nathalie, « Failed New World Epics in Baroque Italy », ds. *Poiesis and Modernity in the Old and New Worlds*, A. J. Cascardi et L. Middlebrook (éds.), Nashville, Vanderbilt University Press, 2012, p. 201-224.
- Himmelsbach, Siegbert, *L'épopée ou la « case vide ». La réflexion poétologique sur l'épopée nationale en France*, Tübingen, Niemeyer, 1988.
- Hutton, Sarah, « *The Man in the Moone* and the New Astronomy : Godwin, Gilbert, Kepler », ds. *Etudes Epistémè*, n° 6 (2004), p. 1-11.
- Jannaco, Carmine, Capucci, Martino, *Il Seicento*, Milano, Vallardi, 1986.
- Jardine, Nicholas, *The birth of history and philosophy of science. Kepler's A Defence of Tycho against Ursus with essays on its provenance and its significance*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

Jardine, Nicholas, « The place of astronomy in early-modern culture », ds. *Journal for the history of astronomy*, 29, 1998, p. 49-62.

Javitch, Daniel, « Lo spettro del romanzo nella teoria sull'epica del sedicesimo secolo », ds. *Rinascimento*, 43, 2003, p. 159-176.

Jossa, Stefano, *La fondazione di un genere. Il poema eroico tra Ariosto e Tasso*, Roma, Carocci, 2002.

Knowlson, James R., « A Note on Bishop Godwin's "Man in the Moone" : The East Indies Trade Route and a "Language" of Musical Notes », ds. *Modern Philology*, Vol. 65, No. 4 (May, 1968), pp. 357-361.

Koyré, Alexandre, *La Révolution astronomique : Copernic, Kepler, Borelli*, Paris, Hermann, 1961.

Koyré, Alexandre, *Pierre Gassendi (1592-1655). Sa vie et son œuvre*, Centre International de Synthèse, Paris, Albin Michel, 1955.

Koyré, Alexandre, *Du Monde clos à l'Univers infini*, (1957), Paris, Gallimard, 1973.

Kuhn, Thomas S., *The Copernican Revolution. Planetary Astronomy in the Development of Western Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 1957. Kuhn, Thomas S., *La Révolution copernicienne*, éd. et trad. A. Hayli, Fayard, 1973.

Kuhn, Thomas S., *The structure of scientific revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 1962. Kuhn, Thomas S., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2008.

L'arme e gli amori: Ariosto, Tasso and Guarini in Late Renaissance Florence. Acts of an International Conference (Florence, Villa I Tatti, June 27-29, 2001), Firenze, Olschki, 2004

Lachèvre, Frédéric, *Les Oeuvres Libertines de Cyrano de Bergerac*, Paris, Champion, 1921.

Lafond, Jean, « Le monde à l'envers dans les Etats et Empires de la Lune de Cyrano de Bergerac » ds. *L'Image du monde renversé et ses représentations littéraires et para-littéraires de la fin du XVIe siècle au milieu du XVIIe*, colloque international de Tours, Novembre 1977, Vrin, 1979, p. 129-139.

Lambert, Ladina Bezzola, *Imagining the unimaginable. The poetics of early modern astronomy*, Rodopi, New York, 2002.

Lanius, Edward W., *Cyrano de Bergerac and the universe of imagination*, Genève, Droz, 1967

- Latour, Bruno, *Science in Action : how to follow scientists and engineers through society*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1987.
- Larivaille, Paul, *Poesia e ideologia : letture della Gerusalemme Liberata*, Liguori, 1987.
- Larivaille, Paul, « Il canto del "gran viaggio" (Gerusalemme liberata, XV) », ds. *La rassegna della letteratura italiana*, 98, 1994, n. 1-2, p. 20-34.
- Lauvergnat-Garniere, Christiane, *Lucien de Samosate et le Lucianisme en France au XVI^e siècle - Athéisme et Polémique*, Genève, Droz, 1988.
- Lawton, Harold W., « Bishop Godwin's Man in the Moone », ds. *The Review of English Studies*, Vol. 7, No. 25, Jan., 1931, pp. 23-55.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- Lenoble, Robert, « L'évolution de l'idée de "Nature" du XVI^e au XVII^e siècle », ds. *Revue de Métaphysique et de Morale*, janv.- mars 1953, p. 104-122.
- Leonard, John, *Faithful Labourers: A Reception History of Paradise Lost, 1667-1970*, Oxford Scholarship, 2013.
- Lestringant, Frank, *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Paradigme, Caen, 1993.
- Lestringant, Frank, *L'atelier du cosmographe*, Albin-Michel, Paris, 1991.
- Lestringant, Frank, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », ds. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 46^e année, N. 2, 1991. pp. 239-260.
- Levine, George Lewis, « One Culture : Essays on Science and Literature » Madison, University of Wisconsin Press, 1987.
- Licoppe, Christian, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1682)*, La Découverte, Paris, 1996
- Lindberg, David C. et Westman, Robert S., *Reappraisals of the Scientific Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Llasera, Margaret, *Représentations scientifiques et images poétiques en Angleterre au XVII^e siècle : À la recherche de l'invisible*, Paris, CNRS éditions, 1999.
- Lombardi, Anna Maria, *Keplero : una biografia scientifica*, Torino, Codice, 2008.

- Lovejoy, Arthur, *The Great Chain of Being: A Study of the History of an idea* (1933). Cambridge, Harvard University Press, 1976.
- Lovato, Antonio, « La Moderna Musica nell'epistolario di Galileo Galilei: il carteggio con Fulgenzio Micanzio e Giovanni Giacomo Porro », in AA.VV., *Musica, scienza e idee nella Serenissima durante il Seicento. Atti del convegno internazionale di studi*, a cura di Francesco Passadore e Franco Rossi, Venezia, Edizioni Fondazione Levi, 1996, pp. 151-70.
- Mayer, Robert, *History and the Early English Novel : Matters of Fact from Bacon to Defoe*, Cambridge University Press, 2004.
- Malmignati, Antonio, *Il Tasso a Padova, suo primo amore e poesie giovanili*, Drucker & Senigallia, Padova, 1889.
- Mancini, Albert N., *Romanzi e romanzieri del Seicento*, Napoli, Societa Editrice Napoletana, 1981.
- Mancini, Albert N., *La narrativa libertina degli Incogniti. Tipologia e forme*, « Forum Italicum », XVI 1982, pp. 213-14.
- Maravall, José Antonio, *Antiguos y modernos: la idea de progreso en el desarrollo inicial de una sociedad*, Sociedad de Estudios y Publicaciones, 1966.
- Martini, Alessandro, « L'Adone di Giovanbattista Marino », ds. *Letteratura Italiana. Le Opere*, II, Torino, Einaudi, 1993, p. 777-797.
- Marx, Jacques, « La stratégie d'adaptation de Matteo Ricci et la mission en Chine », ds. *Le Figuier. Annales du centre interdisciplinaire d'étude des religions et de la laïcité de l'Université libre de Bruxelles*, 2, 2008, p. 53-72.
- Maus de Rolley, Thibaut, *L'écriture du voyage aérien à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011.
- Mayer, Robert, *History and the early English novel: matters of fact from Bacon to Defoe*, Cambridge UP, Cambridge, 1997.
- McColley, Grant, « Milton's Dialogue on Astronomy: The Principal Immediate Sources », *PMLA*, 52, 3, 1937, p. 728-762.
- McColley, Grant, «The Astronomy of Paradise Lost», *SP*, xxxiv, 1937, p. 209-247
- McColley, Grant, « The Date of Godwin's "Domingo Gonsales" », ds. *Modern Philology*, Vol. 35, No. 1 (Aug., 1937), p. 47-60.

- McColley, Grant. "The Pseudonyms of Francis Godwin," ds. *Philological Quarterly*, XVI, I, Jan 1937, pp. 78-80.
- McColley, Grant, « The Third Edition of Francis Godwin's *The Man in the Moone* », ds. *Transactions of the Bibliographical Society, New Series*, Vol. XVII, n.4, Mar. 1937, p. 472-475.
- McKeon, Michael, *The Origins of the English Novel, 1600-1740*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1987.
- Mereu, Italo, *Storia dell'intolleranza in Europa. Sospettare e punire. Il sospetto e l'Inquisizione romana nell'epoca di Galilei*, Milano, Mondadori, 1979.
- Meletinskij, Eleazar Moiseevič, *Introduzione alla poetica storica dell'epos e del romanzo*, Bologna, Il Mulino, 1983.
- Menzies, Ruth, « The Bishop and the Braggart: truth and fiction in Francis Godwin's *The Man in the Moone* », ds. *Représentations*, Hors série 3, novembre 2009, p. 1-11.
- Metlica, Alessandro, "Letteratura licenziosa e pamphlet libertino", in Ferrante Pallavicino, *Libelli Antipapali. La Baccinata; Il divorzio celeste*, A. Metlica (éd.), Alessandria, Ed. dell'Orso, 2011.
- Miato, Monica, *L'accademia degli Incogniti di G.F. Loredan. Venezia, 1630-1661*, Firenze, Olschki, 1998.
- Miller, Peter N., *Peiresc's Europe. Learning and Virtue in the Seventeenth Century*, New Haven and London, Yale University Press, 2000.
- Mondémé, Thomas, *Fiction et usages cognitifs de la fictionnalité : Kepler, Cyrano, Fontenelle*, thèse inédite sous la dir. de J.-C. Darmon, soutenue le 8 Février 2014 à l'Université de Versailles St.-Quentin-en-Yvelines.
- Montandon, Alain, *Le Roman au XVIII^e siècle en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- Mordechai, Feingold, « Giordano Bruno in England, Revisited » ds. *Huntington Library Quarterly*, 67, 2004, p. 329-46.
- Moreau, François, « Dyrcona exégète ou les réécritures de la Genèse selon Cyrano de Bergerac », *Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, 21, ¾, 1997, p. 261-268.
- Moreau, Isabelle, « De quelques fictions paradoxales », ds. *Cyrano de Bergerac, Cyrano de Sannois*, Actes du colloque international de Sannois, 3 et 17 décembre 2005, H. Bargy et A. Mothu (éds.), Brepols, Turnhout, 2008, p. 91-102.

- Moreau, Isabelle, *Guérir du sot. Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*, Paris, Champion, 2007.
- Moreau, Isabelle, « Les héritages polémiques de l'Autre Monde », ds. *Littératures Classiques*, 53, 2004, p. 39-49.
- Moreau, Isabelle, « Pour un protocole de lecture libertine : *Pour* ou *Contre les sorcières* », ds. *La lettre clandestine*, 9, 2000, p. 314-327.
- Moretti, Franco (éd.), *Il romanzo*, Torino, Einaudi, 2002.
- Moretti, Gabriella, « The Other World and the "Antipodes". The Myth of the Unknown Countries between Antiquity and the Renaissance », ds. *The Classical Tradition and the Americas: European images of the Americas and the Classical Tradition*, W. Haase et M. Reinhold (éds.), Berlin; New York, W. de Gruyter, 1994, part I, p. 241-284.
- Moss, Jean Dietz, *Novelties in the Heavens. Rhetoric and Science in the Copernican Controversy*, Chicago University Press, Chicago, 1993.
- Murrin, Michael J., *The Allegorical Epic*, Chicago, The University of Chicago Press, 1980, p. 87-127.
- Nédélec, Claudine, « Cyrano et sa "burlesque audace" », ds. *Littératures classiques*, 53, 2004, p. 253-271.
- Nicolopoulos, James, *The Poetics of Empire in the Indies. Prophecy and Imitation in La Araucana and Os Lusitadas*, The Pennsylvania State University Press, Pennsylvania, 2000.
- Nicolson, Marjorie Hope, *A Reader's Guide to John Milton*, New York, Farrar, Straus, 1963.
- Nicolson, Marjorie Hope, *The breaking of the circle : Studies in the effect of the "new science" upon seventeenth century poetry*, Evanston, Northwestern University Press, 1950.
- Nicolson, Marjorie Hope, *Voyages to the moon*, Macmillan Co., New York, 1960.
- Nicolson, Marjorie Hope, « Kepler, the Somnium, and John Donne », ds. *Journal of the History of Ideas* 1 (1940), p. 259-280.
- Nicolson, Marjorie Hope, *A world in the moon; a study of the changing attitude toward the moon in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, Northampton, Mass., Smith college Departments of modern languages, 1936.

- Nicolson, Marjorie Hope, *Science and Imagination*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1956.
- Olmi, Giuseppe, « 'Magnus campus'. I naturalisti italiani di fronte all'America nel secolo XVI », in *L'inventario del mondo. Catalogazione della natura e luoghi del sapere nella prima età moderna*, Bologna, Il Mulino, 1992, pp. 211- 252.
- Panofsky, Erwin, *Galilée critique d'art* [*Galileo as a Critic of the Arts: Aesthetic Attitude and Scientific Thought*, 1956], N. Heinich (éd. et tr.), Paris, Les impressions nouvelles, 1992.
- Pantin, Isabelle, « Kepler et Lucien : Des voyages extraordinaires au Ludus philosophicus », ds. *Lucian of Samosata Vivus et Redivivus*, Warburg Institute Colloquia 10, London, Nino Aragno Editore, 2007.
- Pantin, Isabelle, *La poésie du ciel en France dans la seconde moitié du seizième siècle*, Genève, Droz, 1995.
- Pantin, Isabelle, « Premières répercussions de l'affaire Galilée en France chez les philosophes et les libertins », ds. *Il caso Galileo. Una rilettura storica, filosofica, teologica*, M. Bucciattini, M. Camerota e F. Giudice (éds), Atti del Convegno internazionale di Studi, Firenze, 26-30 Maggio 2009, Firenze, Olschki, 2011, p. 237-257.
- Pavel, Thomas, *Univers de la fiction*, Seuil, Paris, 1988.
- Pavel, Thomas, *La pensée du roman*, Gallimard, Paris, 2003.
- Pedullà, Anna Maria, *Il romanzo barocco ed altri scritti*, Liguori, 2004.
- Petrocchi, Giorgio, «Svaggi Tassiani: Il mago "cattolico" », ds. *Filologia e critica*, XIII, 2, 1988, p. 184-191.
- Philmus, Robert, M., *Into the Unknown ; the Evolution of Science-Fiction from Francis Godwin to H.G. Wells*, University of California Press, Los Angeles, 1970.
- Pintard, René, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Genève-Paris, Slatkine, 1983.
- Pioffet, Marie-Christine, « Godwin et Cyrano : deux conceptions du voyage », *Dalhousie French Studies*, 39-40, 1997.
- Pogliano, Claudio, « Literature & Science, una storia molto americana », ds. *Belfagor*, LI, 1996, p. 64-75.

- Polizzi, Gilles, « Deux romans “déguisés” à la Renaissance : le *Chevalier Doré* (1541) et *Gérard d'Euphrate* (1549) », ds. *Réforme, Humanisme, Renaissance*, vol. 71, n. 1, 2011, p. 165-178.
- Polizzi, Gilles, « Le Crépuscule des magiciens : topiques de l'enchantement dans le Livre du Cueur et les Amadis français (1457-1554) », ds. *Magie et illusion au moyen âge, Senefiance*, 42, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1999, p. 453-467.
- Polizzi, Gilles, « Les machines de la fée Romande : esthétique du roman vervilien, de la Floride au Cabinet de Minerve (1592-1596) », ds. *Le Roman français au XVI^e siècle*, M. Clément et P. Mounier (éds.), Presses universitaires de Strasbourg, 2005, p. 93-120.
- Polizzi, Gilles, « Le *Songe de Poliphile* ou l'invention du désordre », ds. *Ordre et désordre dans la civilisation de la Renaissance*, actes du Colloque « Renaissance, humanisme, réforme », Nice, septembre 1993, Université de Saint-Etienne, 1996, p. 177-202.
- Poma, Luigi, *Studi sul testo della 'Gerusalemme liberata'*, Bologna, Clueb, 2005.
- Poole, William, « The Origins of Francis Godwin's *The Man in the Moone* (1638) », ds. *Philological Quarterly*, 84, 2, 2005, p. 189-210.
- Porcelli, Bruno, « Il canto XIII dell' « Adone » : il luogo della peripezia e gli antimodelli del Marino », ds. *Lectura Marini*, F. Guardiani (éd), Toronto, Dovehouse Editions, 1989, p. 213-226.
- Porcelli, Bruno, *Le misure della fabbrica. Studi sull'Adone del Marino e sulla Fiera del Buonarroti*, Marzorati, 1980.
- Porcelli, Bruno, « Le fonti degli « errori » nel canto XIV dell'Adone », ds. *Critica Letteraria*, XII, 1984, p. 477-494.
- Portevin, Véronique, Cyrano de Bergerac, « Pour ou contre les sorciers ? étude des lettres *Pour les sorciers* et *Contre les sorciers* in *Lettres Diverses* (1654) », *Annali Sezione Romanza*, 1984, XXVI, 1, p. 235-247.
- Pozzi, Giovanni, ds. G.B. Marino, *L'Adone*, Milano, Mondadori, 1976, vol. II, p. 103-121.
- Pozzi, Giovanni, *Alternatim*, Milano, Adelphi, 1996.
- Pozzi, Giovanni, « Ludicra Mariniana », ds. *Studi e problemi di critica testuale*, 6, 1973, p. 132-62.

- Pozzi, Giovanni, *L'Adone, op. cit.*, p. 16-56. Dorénavant nous ferons référence à la « guide à la lecture » présente dans cette édition comme Pozzi 1976.
- Prévot, Jacques, *Cyrano de Bergerac romancier*, Paris, Bélin, 1977, p. 59-67.
- Purchas, Samuel, *Purchas his Pilgrimes*, 4 vol., London, Henry Fetherstone, 1625.
- Quint, David, *Inside Paradise Lost. Reading the Designs of Milton's Epic*, Princeton, Princeton University Press, 2014.
- Quint, David, *Origin and Originality in Renaissance Literature. Versions of the Source*, New Haven and London, Yale University Press, 1985.
- Quint, David, *Epic and Empire : Politics and Generic Form from Virgil to Milton*, Princeton University Press, 1993.
- Racault, Jean-Michel, « Les ailleurs de Cyrano », ds. *Ailleurs imaginés*, Cahiers CRLH-CIRAOI, n. 6, 1990, p. 9-19.
- Racault, Jean-Michel, « Les jeux de la vérité et du mensonge dans les préfaces des récits de voyages imaginaires à la fin de l'Age classique (1676-1726) », ds. *Métamorphoses du récit de voyage*, F. Moreau (éd.), Paris/Genève, Champion Slatkine, 1986, p. 82-109.
- Racault, Jean-Michel, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris – Sorbonne, 2003.
- Rafanelli, P. et Caroli, M. (éds.), *Keplero e Galileo*, Atti del convegno, Padova 18-19 maggio 2009, Padova, Esedra, 2010.
- Raffin, Françoise, « Vision métaphorique et conception mathématique de la nature : Galilée, lecteur du Tasse », ds. *Chroniques Italiennes*, 8, 1992, 29, p. 47-58.
- Raimondi, Ezio, *Il romanzo senza idillio. Saggio sui «Promessi sposi»*, Torino, Einaudi, 1974.
- Raimondi, Ezio, «La nuova scienza e la visione degli oggetti», ds. *Lettere italiane*, XXI, 1969, p. 265-305.
- Raimondi, Ezio, «La strada verso Xanadu», ds. *Scienza e letteratura*, Torino, Einaudi, 1978, pp. 5-54.
- Raimondi, Ezio, «L'esperienza, un "curioso" e il romanzo», ds. *La dissimulazione romanzesca. Antropologia manzoniana*, Bologna, Il Mulino, 1990, p. 17-30.
- Raimondi, Ezio, *Poesia come retorica*, Firenze, Olschki, 1980.

- Raimondi, Ezio, « Scienziati e viaggiatori », in *Storia della letteratura italiana*, vol. II Seicento, N. Sapegno et E. Cecchi (éds.), Garzanti, 1967, p. 235-332.
- Raimondi, Ezio, (éd.), *Trattatisti e narratori del Seicento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960.
- Raimondi, Francesco Paolo, « Tracce vaniniane nell'Adone del Marino ? », ds. *Marino e il Barocco, da Napoli a Parigi*, E. Russo (éd.), Alessandria, ed. dell'Orso, 2009, p. 347-383.
- Redondi, Pietro, « Rendez-vous à Arcetri. À propos de la correspondance entre Gassendi et Galilée », ds. *Gassendi et la modernité*, S. Taussig (éd), Turnhout, 2008, p. 83-104.
- Reeves, Eileen Adair, *Evening News: Optics, Astronomy, and Journalism in Early Modern Europe*, University of Pennsylvania Press, 2014.
- Reeves, Eileen Adair, *Galileo's Glassworks: The Telescope and the Mirror*, Cambridge, MA Harvard University Press, 2008.
- Reeves, Eileen Adair, « Virgil's Sunspots : from Seasonal Sign to Cultural Climate » , ds. Alessandro Nova and Tanja Michalsky, eds., *Wind und Wetter. Eine Ikonologie der Atmosphäre*, Florence, Marsilio, 2009, p. 77-101.
- Reiss, Timothy, « Topographes et voyageurs : savoirs, histoires, violence et alterité de Léry à Cyrano », ds. *Dissidents, excentriques et marginaux de l'Age Classique. Bouquet offert à Madeleine Alcover*, P, Harry, A. Mothu, Ph. Selliers (éds.), Paris, Champion, 2006, p. 31-55.
- Renucci, Paul ds. le chapitre dédié à Marino ds. *Storia d'Italia*, Garzanti, 1974, vol. II/2, p. 1381-1387.
- Requemora, Sylvie, « Machines volantes, machine du monde et machinations dans les États et Empires de la Lune et du Soleil », *Littératures classiques*, 53, 2004, 99-109.
- Requemora, Sylvie, « Voyage astral et récit de voyage dans Les États et Empires de la Lune et du Soleil », ds. *Lectures de Cyrano de Bergerac. Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, B. Parmentier (éd), Presses Universitaires de Rennes, 2004.
- Residori, Matteo, « Colombo e il volo di Ulisse : una nota sul XV della Liberata », in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, XXII 1992, p. 931-942.
- Residori, Matteo, « Il mago d'Ascalona e gli spazi del romanzo nella "Liberata" » , ds. *Italianistica*, 1995, p. 453-471

- Reynolds, Anne, « The sixteenth-century polemic over Ariosto and Tasso and the significance of Galilei's Ariosto Postille », ds. *Miscellanea di italianistica in memoria di Mario Santoro*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1995, p. 105-124.
- Ridgely, Beverly S., « Dalibray, Le Pailleur, and the New Astronomy in French Seventeenth Century Poetry », *Journal of the History of Ideas* 17, 1956, p. 3-27.
- Ridolfi, Roberto, « Pensieri medicei di colonizzare il Brasile », ds *Il Veltro*, luglio-agosto 1962.
- Righini, Guglielmo, « L'oroscopo galileiano di Cosimo II de' Medici », ds *Annali dell'Istituto e Museo di Storia della Scienza di Firenze*, I, 1976, p. 29-36.
- Ritrovato, Salvatore, « Romanzo e romanzesco nel Cinquecento. Appunti per una discussione », ds. *Studi e problemi di critica testuale*, 54, 1997, pp. 95-114.
- Rizza, Cecilia, « Cyrano lecteur de Montaigne dans l'Autre Monde ? », ds. *eadem, Libertinage et Littérature*, Paris, Nizet, 1996, p. 187-201.
- Romm, James, « New World and "novos orbes": Seneca in the Renaissance Debate over Ancient Knowledge of the Americas », ds. *The classical tradition and the Americas: European images of the Americas and the classical tradition*, W. Haase et M. Reinhold (éds.), Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1993, p. 94-95.
- Ronchi, Vasco, *Il Cannocchiale di Galileo e la scienza del Seicento*, Edizioni Scientifiche Einaudi, Torino, 1958, p. 94 sq.
- Rosen, Edward, « The title of Galileo's Sidereus Nuncius », in *Isis*, 41, n. 3/4, Dec. 1950, p. 287-289 ; Drake, « The Starry messenger », in *Isis*, 49, 1958, p. 346-347.
- Rosen, Edward, « Stillman Drake's Discoveries and Opinions of Galileo », in *Journal of the History of Ideas*, Vol. 18, No. 3, Juil., 1957, p. 439-448.
- Rosen, Edward, note 9; ou J. S. Romm, « Lucian and Plutarch as sources for Kepler's Dream », *Classical and Modern Literature*, 9, 1989.
- Rossellini, Michèle, « "Mais écoute, Lecteur..." Narration et interlocution dans le double récit de Cyrano », ds. *Littératures classiques*, 53, 2004, p. 273-294.
- Rossi, Paolo, *La scienza e la filosofia dei moderni: aspetti della rivoluzione scientifica*, Torino, Bollati Boringhieri, 1989.
- Rothman, A., « Forms of Persuasion: Kepler, Galileo, and the Dissemination of Copernicanism », ds. *Journal for the History of Astronomy*, vol 40, Issue 4, 2009, pp. 403 - 419.

- Russell, John, L., « The Copernican system in Great Britain » in *The Reception of Copernicus' Heliocentric Theory*, Proceedings of a symposium organised by the Nicolas Copernicus Committee of the international union of the history of science, J. Dobrzycki (éd.), Dordrecht/Boston, Reidel, 1972, p. 189-221.
- Russo, Emilio, *Guida alla lettura della "Gerusalemme liberata" di Tasso*, Roma, Laterza, 2014.
- Russo, Emilio, « L'Adone a Parigi », ds. *Filologia e critica*, XXV, 2010, p. 267-279.
- Russo, Emilio, *Marino*, Roma, Salerno, 2008.
- Russo, Emilio, Tasso e i "romanzi", ds. *La tradizione epica e cavalleresca in Italia (XII-XVI sec.)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.
- Rutkin, H. Darrel, « Celestial offerings : Astrological Motifs in the Dedicatory Letters of Kepler's *Astronomia Nova* and Galileo's *Sidereus Nuncius* », ds. *Secrets of Nature, Astrology and Alchemy in Early Modern Europe*, W. R. Newman et A. Grafton (éds.), Massachusetts, MIT Press, 2001, p. 133-172.
- Salzman, Paul, *English Prose Fiction 1558-1700. A critical history*, Oxford, Clarendon Press, 1985
- Sberlati, Francesco, *Il genere e la disputa : la poetica tra Ariosto e Tasso*, Roma, Bulzoni, 2001.
- Schaeffer, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?*, Paris, Seuil, 1989.
- Schaffer, Simon et Shapin, Steven, *Leviathan and the air-pump : Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton, Princeton UP, 1985.
- Schatzberg, Walter, Waite, Ronald A. et Johnson Jonathan K., *The Relations of Literature and Science. An Annotated Bibliography of Scholarship, 1880-1980*, New York, The Modern Language Association of American, 1987.
- Segre, Cesare, « L. B. Alberti e L. Ariosto », ds. *Esperienze ariostesche*, Pisa, Nistri-Lischi, 1966.
- Serroy, Jean, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVIIe siècle*, Paris, Minard, « La Thésothèque », n° 9, 1981.
- Shapin, Steven, *The Scientific Revolution*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996. Shapin, Steven, *La Révolution Scientifique*, éd. et trad. C. Larsonneur, Paris, Flammarion, 1998.

- Shapiro, Barbara, J., *A Culture of Fact: England, 1550-1720*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2000.
- Shuttleworth, John Christie et Shuttleworth Sally, *Nature transfigured: Science and literature, 1700-1900*, Manchester, Manchester UP, 1989.
- Simon, Gérard, *Kepler astronome astrologue*, Paris, Gallimard, 1979.
- Sims, James H., « Camoens' Lusiads and Milton's Paradise Lost : Satan's Voyage to Eden », ds. *Papers on Milton*, P. Mahone Griffith et L. F. Zimmerman (éd.), Tulsa, Okla, 1969, p. 36-46.
- Slawinski, Maurice, « The poet's senses: G. B. Marino's epic poem l'Adone and the new science », ds. *Comparative Criticism*, 13, 1991, p. 51-81.
- Soldani, Arnaldo, « Forme della narrazione nel Tasso epico », ds. *Italianistica*, XXXV, 3, 2006, p. 23-44.
- Sosio, Libero, « Galileo Galilei e Paolo Sarpi », ds *Galileo Galilei e la cultura veneziana*, atti del convegno di studio, Venezia, 18-20 Giugno 1992, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, Venezia 1995, p. 269-311.
- Sozzi, Bortolo Tommaso, « Il magismo nel Tasso », in *Studi Tassiani*, 3, 1953, pp. 26-50.
- Spini, Giorgio, *Ricerca dei libertini. La teoria dell'impostura delle religioni nel Seicento italiano*(1950), ed. rivista e ampliata, Firenze, La Nuova Italia, 1983.
- Squarotti, G. Bárberi, (éd.), *Teoria e storia dei generi letterari. La macchina meravigliosa: il romanzo dalle origini al '700*, Torino, Tirrenia, 1993.
- Stableford Brian, *Science Fact and Science Fiction: An Encyclopedia*, New York, Routledge, 2006.
- Steiner, Carlo, *Cristoforo Colombo nella poesia epica italiana*, Voghera, Tip. succ. Gatti, 1891, p. 6-7.
- Stephenson, Bruce, *Kepler's physical astronomy*, Springer-Verlag, New York, 1987, p. 21.
- Torero-Ibad, Alexandra, *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2009.
- Tinguely, Frédéric, « L'œil de verre : la rhétorique de l'autopsie dans le *Sidereus Nuncius* », ds *Archives internationale d'histoire des sciences*, vol. 55, n. 154, Juin 2005, p. 83-95.

- Tinguely, Frédéric, « La poétique du décentrement dans le songe de Kepler », ds. *Libertinage et philosophie au XVII siècle*, 10, 2008, p. 36.
- Tinguely, Frédéric, « Une épistémologie libertine de la découverte : la chance en progrès chez Cyrano de Bergerac », ds. *La Fabrique de la modernité scientifique : discours et récits du progrès sous l'Ancien Régime*, éd. Frédéric Charbonneau, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2015, pp. 67-83.
- Tinguely, Frédéric, « Un libertin dans la lune? De la distraction scientifique chez Cyrano de Bergerac », ds. *Libertinage et philosophie au XVIIIe siècle*, 9 (2005), pp. 73-84.
- Tinguely, Frédéric, « Le navire immobile : mobilité d'un *topos* scientifique de Copernic à Casanova », *Littératures classiques*, 85 (2014), pp. 277-289.
- Todorov, Tzvetan, « La découverte de l'Amérique », préface à T. Todorov, J.-Y. Boriaud, *Le Nouveau Monde. Récit de Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Amerigo Vespucci*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. IX-XXIX.
- Toldo, Pietro, « Les voyages merveilleux de Cyrano et de Swift et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais », *Revue des Etudes rabelaisiennes*, IV, 1906, p. 295-334 et V, 1907, p. 24-44.
- Toscano, Fabio, «The Tuscan Artist: Images of Galileo in Milton's Works», *Journal of Science Communication*, 3.3, Sept. 2004, p. 1-7.
- Tristan, Marie-France, « La poésie scientifique du Cavalier Marin », ds. *La naissance de la science dans l'Italie antique et moderne*, L. De Poli et Yves Lehmann (éds.), Actes du colloque de Mulhouse, 1^{er} et 2 décembre 2000, Peter Lang, 2004, p. 229-250.
- van Helden, Albert, et Winkler, Mary G., « Representing the Heavens. Galileo and Visual Astronomy », ds. *ISIS*, n. 83, 2, 1992, p. 195-217.
- van Helden, Albert, « The Invention of the Telescope », ds. *Transactions of the American Philosophical Society*, Vol. 67, No. 4 (1977), pp. 1-67.
- Varese, Claudio, « Momenti e implicazioni del romanzo libertino nel Seicento italiano », in *Il libertinismo in Europa*, S. Bertelli (éd.), Milano-Napoli, Ricciardi, 1980, p. 265-270
- Varese, Claudio, « Teatro, storia, poesia » in *Storia della letteratura italiana*, V, *Il seicento*, Sapegno (éd), Milano, Grzanti, 1976
- Voelkel, James R., *The composition of Kepler's Astronomia Nova*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

- Washburn, Wilcomb E., « The Meaning of "Discovery" in the Fifteenth and Sixteenth Centuries », ds. *The American Historical Review*, Vol. 68, No. 1 (Oct., 1962), pp. 1-21.
- Westfall, Richard, S., « Science and Patronage. Galileo and the Telescope », ds. *ISIS*, 76, 1, March 1985, p. 11-30.
- Westman, Robert, « Proof, Poetics and Patronage: Copernicus's Preface to *De Revolutionibus* », in *Reappraisals of the Scientific Revolution*, David C. Lindberg and Robert S. Westman (éds.), Cambridge University Press, 1990, p. 167-205.
- Wlassics, Tibor, *Galileo critico letterario*, Il portico, 1974.
- Yates, Francis, *Giordano Bruno e la cultura europea del Rinascimento*, Roma-Bari, Laterza, 1988.
- Yates, Francis, *Giordano Bruno e la tradizione ermetica*, Bari, Laterza, 1969.
- Zambelli, Paola, *Magia bianca magia nera nel Rinascimento*, Ravenna, Longo Editore, 2004.
- Zatti, Sergio, « Epigoni del Tasso nella Firenze Granducale », ds. *L'arme e gli amori. Ariosto, Tasso and Guarini in Late Renaissance Florence. Acts of an International Conference (Florence, Villa I Tatti, June 27-29, 2001)*, M. Rossi et F. G. Superbi (éds.), Olschki, Firenze, 2004, vol. 1, p. 39-58.
- Zatti, Sergio, *L'ombra del Tasso, Epica e romanzo nel Cinquecento*, Milano, Mondadori, 1996.
- Zatti, Sergio, « Tasso e l'eredità epico-romanzesca in Inghilterra », ds. *Italomania. Italy and the English speaking world from Chaucer to Seamus Heaney*, G. Galigani (éd), Pagliai, 2007.
- Zinato, Emanuele, « Epica della scienza: "spostamento" e "dissimulazione" », ds. *Dopo Tasso: percorsi del poema eroico*, Atti del convegno di studi, Urbino, 15 e 16 Giugno 2004, Roma/Padova, Antenore, 2005, p. 267-283.
- Zinato, Emanuele, *Il vero in maschera: dialogismi galileiani. Idee e forme nelle prose scientifiche del Seicento*, Napoli, Liguori, 2003.

Table des matières

Introduction	7
Partie 1 – Comparer les découvertes. Diffusion d’un discours	27
1) Galilée et le succès d’une rhétorique triomphante.....	30
1.1) Le <i>Sidereus Nuncius</i> : un voyageur de la plus noble espèce.....	31
1.2) Réception et interprétation	45
2) Une compétition épique.....	59
2.1) Marin et l’éloge de Galilée.....	65
2.2) Vespucci et l’ermite: L’ <i>America</i> de Bartolommei	81
3) Kepler et la posture prophétique.....	109
3.1) L’épistémologie d’un <i>Janus Bifrons</i>	110
3.2) Revenir pour avancer. Le <i>Somnium</i> et la <i>Dissertatio</i>	117
4) Les conséquences des spéculations	137
4.1) La Lune de Godwin, entre Chine et Amérique	140
4.2) Conduire l’analogie au paradoxe : <i>Les États et Empires de la Lune et du Soleil</i> ...	162
Partie 2 – Raconter les découvertes. Genres en transformation	181
1) Narration et nouvelle science I. Épopée et « romanzo »	186
1.1) L’unité d’action et le voyage en Amérique	189
1.2) Les périples d’Adonis dans une structure elliptique	205
1.3) Le décentrement de la nouvelle science et du « romanesque ».....	221
2) Narration et nouvelle science II. La prose	247
	339

2.1) Kepler. Potentialités et limites de la narration	248
2.2) De Godwin à Cyrano de Bergerac : évolutions du récit lunaire.....	248
Conclusion	297
Bibliographie	307
Sources primaires.....	307
Sources secondaires	313